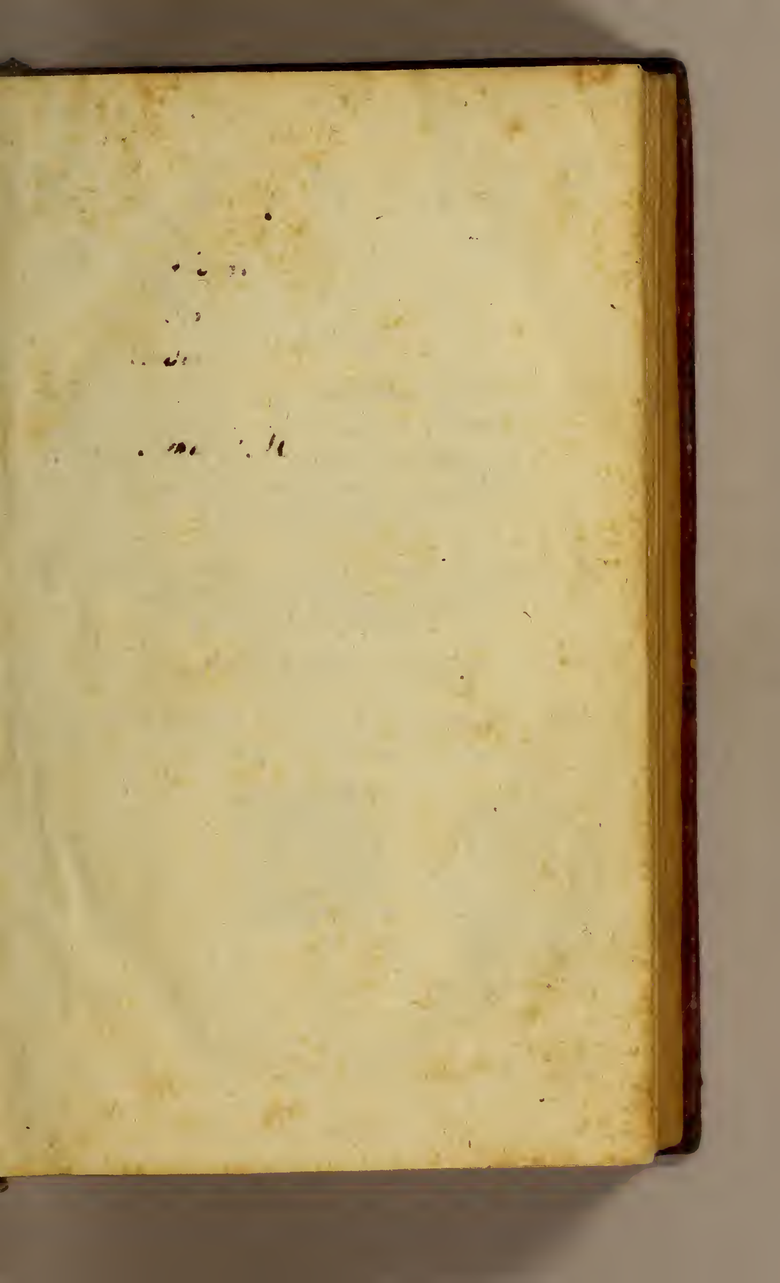

HT


GAUDEO.

Questo ~~[illegible]~~ traduttore
in molte cose ha sbagliato. v.g. nella
carta 143 col. 2. l. 5. avanti il fine dice
en cette cause il gaste le thresor des Indes
doveva dire il employe ou depense,
gastar dineros, vuol dire dependre argent.

mà è più bello nella carta 18. l. 6. avanti il
fine dove dice, iusqu'á cette region Polaicque
in vece di dire Polaire, stimando che
l'autore parlasse della Polonia.



HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE DES Indes, tant Orientales, qu'Occidentales;

Où il est traicté des choses remarquables du Ciel, des Elemens, Metaux, Plantes, & Animaux qui sont propres de ce pays; ensemble des mœurs, ceremonies, loix, gouuernemens & guerres des mesmes Indiens.

Composee en Castillan par IOSEPH ACOSTA, & traduicte en François par ROBERT REGNAVLD Cauxois.

DEDIEE AV ROY.

DERNIERE EDITION, REVEVE, ET corrigee de nouueau.





A PARIS,
Chez ADRIAN TIFFAINE, ruë des deux Portes, à l'image nostre Dame.

M. DC. XVI.



AV ROY TRES-CHRESTIEN DE FRANCE ET DE NAVARRE, HENRY IV. de ce nom.

SIRE,

Cét admirable & inuincible guerrier Alexandre, iadis Roy des Macedoniens, qui par sa valeur, & heureuse fortune rangea soubs son pouuoir toutes les Prouinces de Grece, auparauant desvnies en plusieurs Cantons & Republiques, puis passant la mer de l'autre costé, subiugua le tres-grand & tres-opulent Royaume de Perse, & de là continuant plus outre, fist retentir ses armes iusques bien auant dedans l'Inde Orientale, borne de ses desseins, & pour lors la plus renommée, & plus heureuse region de la terre. Entre mille grandes & belles affections qui logeoient en son ame genereuse & guerriere, auoit ceste-cy, qu'il desiroit & de vaincre, & surmonter tous les autres; non point seulement en valeur & reputation d'armes, mais aussi en sçauoir & cognoissance des choses, & sur tout

des terres & regions estranges. De telle façon qu'il faisoit curieusement rechercher, & à quelque prix que ce fust, tous les liures rares & exquis que l'on pouuoit recouurir de son temps. Et luy encore fort ieune, comme les Ambassadeurs de Perse fussent venus vn iour deuers son pere, il les enquist si particulierement de la nature, grandeur, & situation du Royaume de Perse, des villes, fleuues, & montagnes d'iceluy, mesme des mœurs du peuple, & de la gendarmerie, qu'il apprit par leur bouche tout ce qu'ils auoient en leur Royaume de plus grand & de plus singulier, dont il sçeut bien faire son profit par apres, & ne cessa iamais depuis, iusques à ce qu'il eust conquis ce grand & florissant Empire; de sorte qu'on pourroit dire auec raison, que les propos & aduertissemens de ces Ambassadeurs furent comme la premiere estincelle, ou cause des grandes victoires & heureux succez qui luy arriuerent depuis. Dequoy me ressouuenant, SIRE, & de la comparaison que plusieurs font auiourd'huy de sa valeur, clemence, & bonne fortune, à la vostre, voire de plusieurs autres dons & vertus heroïques dont il estoit doüé, qui vous sont pareillement communes. Outre ce, que tous deux puissans & redoutez Princes, estes yssus, quoy qu'en diuers siecles, d'vn mesme estoc de noblesse, & ra-

ce d'Herculès, luy par Cananus, & vous, SIRE, par Charlemagne, qui, ſuiuant les anciens teſmoignages, en eſtoit auſſi deſcendu, & de la race duquel vous eſtes extraict par le Roy ſainct Loys, & les autres Roys de France vos predeceſſeurs, yſſus de la race du meſme Charlemagne par ſexe fœminin. Ie me ſuis enhardy de traduire en langue Françoiſe l'hiſtoire naturelle & morale des Indes Orientales, nouuellement compoſée en Caſtillan par Ioſeph Acoſta, homme certainement docte, & fort curieux, pour la preſenter aux pieds de voſtre Maieſté, ſous eſpoir que ce luy ſeroit choſe agreable, pour la delectable varieté & nouueauté des choſes qui y ſont contenuës; comme ie croy qu'Alexandre meſme l'oiroit fort volontiers ſ'il viuoit en ce preſent ſiecle, luy qui tant de fois de ſon temps deſira qu'il fuſt encore vn autre monde, afin d'auoir vn plus large champ d'exercer ſes proüeſſes. Et ce qui plus m'a incité de l'entreprendre, a eſté que les Eſpagnols ialoux & enuieux de ce bien, ayans fait bruſler par Edict public (comme l'on m'a aduerty depuis quelque temps) tous les exemplaires de ceſte hiſtoire, afin d'en priuer les autres nations, & leur celer la cognoiſſance des Indes; i'ay penſé que ie ferois faute ſi ie laiſſois perdre à la France (ſi curieuſe des choſes rares & belles)

vn si riche ioyau, & vne si gentille histoire, que l'Autheur a composee, la plus grande part à veüe d'œil, & sur les mesmes lieux, d'vn tel ordre & brieueté, qu'auec bonne raison il peut estre appellé l'Herodote, & le Pline de ce monde nouuellement descouuert. Bref ie peux dire de ce Castillan, SIRE, que c'est vn prisonnier d'entre vos ennemis, lequel i'ay surpris en sa terre, luy ayant appris tellement quellement nostre langue Françoise, pour vous le presenter, afin qu'il vous conduise, & fasse voir les singularitez plus exquises de ce noueau monde, sans crainte & danger de naufrage. Que si comme Alexandre souuerain d'vne grande region de l'Europe en la partie d'Orient, a voulu tourner ses desseins sur l'Inde Orientale; ainsi vous, SIRE, yssu de sa mesme race, & comme luy, Prince, & possesseur triomphant d'vn grand & florissant Royaume de l'Europe en la partie d'Occident, veüillez aussi voir, & regarder de plus pres ces Indes Occidentales, encores plus riches & renommees à present, que ne furent oncques les Orientales: cestuy mesme vous y seruira de guide, & de tres-fidelle espion, pour vous aduertir des ports, villes, & montagnes d'iceluy, & de l'ordre & nature du peuple, dont il vous dira dauantage, que ne firent oncq les Ambassadeurs de Perse au Roy Alexandre.

Il plaira donc à vostre Maiesté, SIRE, receuoir de bonne part ce thresor estranger que vous offre l'vn de vos humbles & fidelles subjects, pour tesmoignage du seruice qu'il vous doit, & vous a voüé pour toute sa vie.

Du Haure de Grace, le premier iour de Decembre, 1597.

Vostre tres-humble, & tres-obeyssant subjet & seruiteur, ROBERT REGNAVLD.



ADVERTISSEMENT DE *l'Autheur aux Lecteurs.*

PLVSIEVRS Autheurs ont escrit des liures, & des narrations du nouueau monde, & des Indes Occidentales, esquels ils descriuent les choses nouuelles & estranges que l'on a descouuertes en ces parties là, les actes & les aduentures des Espagnols qui les ont conquestees, & peuplees. Mais iusques à present ie n'ay veu aucun autheur qui traitte, & declare les causes & raisons de telles nouueautez & merueilles de nature, ny mesme qui en fasse aucun discours & recherche. Ie n'ay point veu aussi liure qui fasse mention des bestes & histoires des mesmes Indiens, anciens & naturels habitans du nouueau monde. A la verité ces deux choses sont assez difficiles; la premiere, d'autant que ce sont œuures de nature qui sortent, & sont contraires à la Philosophie ancienne, receüe & practiquee, comme de monstrer que la region qu'ils appellent Torride, est fort humide, & en plusieurs endroits fort temperee, & qu'il pleut en icelle quand le soleil en est plus proche, & autres semblables choses. Car ceux

qui ont escrit des Indes Occidentales, n'ont pas fait profession de tant de philosophie, voire la plus part d'iceux escriuains ne se sont pas apperceus de telle chose. La seconde est, qu'elle traicte des bestes, & histoire propre des Indiens, laquelle chose requeroit beaucoup de communication, & de progrez dans le pays auec les mesmes Indiens, ce que la plus-part de ceux qui ont traicté des Indes, n'ont peu faire, ou pour n'entendre leur langue, ou pour ne vouloir rechercher leurs antiquitez, tellement qu'ils se sont contentez de racôter quelque chose d'eux, qui estoit le plus commun & superficiel. Desirant donc auoir quelque plus particuliere cognoissance de leurs choses, i'ay fait diligence de m'informer des hommes les plus experimentez, & versez en ces matieres, pour tirer & recueillir de leurs discours & relations, ce qui m'a semblé suffire pour donner cognoissance des faits & coustumes de ces peuples. Et en ce qui est du naturel du pays, & de leurs proprietez, ie l'ay apprins par l'experience de plusieurs amis, & par la diligence que i'ay faite de chercher, discourir, & conferer auec personnes sages & experimentez. Il me semble mesme qu'en ce faisant il se presente quelques aduertissements, qui pourront seruir & proffiter à d'autres esprits meilleurs, afin de chercher la verité, ou de passer plus outre, en trouuant agreable ce qu'ils trouueront cy dedans. Ainsi combien que le nouueau môde n'est plus nouueau, mais vieil, veu le beaucoup que l'on a escrit d'iceluy, ce neantmoins ceste histoire pourra estre

tenuë en quelque façon pour nouuelle, d'autant qu'elle est en partie histoire, & en partie philosophie, & non seulement d'autant que ce sont œuures de nature, mais aussi celles du liberal arbitre, qui sont les faits & coustumes des hommes, ce qui m'a donné occasion de luy donner nom d'Histoire Naturelle & Morale des Indes, comprenant ces deux choses. Il est fait mention és deux premiers liures de ce qui touche le ciel, temperature, & habitation de ce monde, lesquels liures i'auois premierement escrits en Latin, & maintenant les ay traduits, vsant plus de la licence d'autheur, que de l'obligation d'interprete, pour m'accommoder mieux à ceux pour qui elle est escrite en vulgaire. Es deux liures suiuans est traicté ce qui touche ces elements & mixtes naturels, qui sont metaux, plantes, & animaux, & ce qui semble remarquable aux Indes, le reste des liures discourant ce que i'ay peu discourir au certain, & ce qui m'a semblé digne de memoire des hommes, de leurs bestes, (ie veux dire des mesmes Indiens) de leurs ceremonies, coustumes, gouuernement, guerres, & aduentures. Il sera dit en la mesme histoire, comme i'ay peu apprendre, & cognoistre les bestes des anciens Indiens, veu qu'ils n'auoient aucune escriture, ny charactere, comme nous auons; ce qui n'est pas peu d'industrie d'auoir peu conseruer leurs antiquitez sans l'vsage des lettres. En fin l'intention de ce trauail est, afin qu'ayant la cognoissance des œuures naturelles, que le sage Autheur de toute la nature a faites, l'on loüe & glorifie le haut Dieu, qui est merueilleux en

tout & par tout; & qu'ayant cognoissance des coustumes & choses des Indiens, l'on leur ayde plus facilement à suiure,& perseuerer en la haute vocation du S. Euangile, à la cognoissance de laquelle le Seigneur a voulu amener ceste nation si aueuglee en ces derniers siecles. Outre toutes ces choses, vn chacun pourra mesme tirer pour soy quelque fruict, attendu que le sage tire tousiours quelque chose de bon de quelque petit subiect que ce puisse estre, comme l'on peut tirer des plus vils & petits animaux vne grande philosophie. Il reste seulement d'aduertir le Lecteur, que les deux premiers liures de ceste histoire, ou discours, ont esté escrits estant au Peru, & les autres cinq depuis en Europe, l'obedience m'ayant commandé de retourner par deçà: ainsi les vns parlent des choses des Indes comme de choses presentes, & les autres comme de choses absentes. C'est pourquoy il m'a semblé bon d'aduertir le Lecteur de cecy, afin que ceste diuersité de parler ne luy soit ennuyeuse.



IN HISTORIAM INDIARVM NATVRALEM à Iosepho Acosta Hispanico sermone compilatam, nuper à Roberto Reginaldo Gallicè redditam.

AD LECTOREM.

SI lustrare nouos retinere cupidine mundos,
Lataq; si pelagi littora nosse cupis:
Huc cursus dispone tuos, non nausea lædet,
Nec stomachus ciuem te vetet esse maris.
Nil opus est velo, rimas sarcire carinis,
Aut magnetiaca pixide, nil opus est.
Alter Tiphys adest, extremas ire per oras
Edocet, & populos, iam breuiore via:
Sidera sub terris veteri non cognita seclo,
Ortaq; in occiduo limine signa, refert.
Temperiem Zonæ, quæ non habitabilis antè
Iudicio veterum, tunc habitata tamen:
Noueris in cursu quo signo vtatur, & aura,
Vendicet atque sibi quidquid vterq; polus.
Noueris & montes, Germaniq; ora Typhœi
Igniuoma, & pisces, flumina magna, lacus,
Templa, sacerdotes, verique imitamina cultus,
Christicolum ritus vt coluisse putes.

Annales, faſtóſq; libros, elementàq;, regna,
Imperium, reges, prælia magna, duces.
Terra ferax gemmis, fuluóq; referta metallo,
Se peregrina tibi conſpicienda dabit.
Deniq; quod luſtris, & ſumptibus hauſit Ibêrus,
Bis quarto poteris parcus adire die.

ANTONIVS BONDOR.

Ad Robertum Reginaldum Traductorem.

Epigramma.

TE Francifcis alit, quem nobis edidit vrbs, quæ
Vellerij montis nomine, nomen habet.
Bætica (demirans genium) mutare loquelam
Inftitit, vt potius diceret effe fuum.
Ipfe tamen patriæ reducem te reddis, & illa
Quæ fecreta cupit, cognitiora facis.
Non te pœniteat tanti, Reginalde, laboris;
Hoc tibi nam patriæ pignus amoris erit:
Parua videre putas victorem præmia Regem
Henricum, & facras conteruiffe manus?
Qui gratus patriæ, tum Regi, deferit auras,
Rectiùs ille fuo munere functus abit

ANTONIVS BONDOR.

Ad eundem; de infcriptione libri.

ECquid id? in prima promittit fronte libellus
Indos, eoos, occiduófque fimul.
Attamen hefperias tantummodo detegit oras;
Nulla ferè eoi eft mentio facta foli.
Hoc, Reginalde, typis debetur, non tuus error,
(Error fi fuerit confpiciendus ibi.)
Occiduus nobis, aliis oriturus habetur
Phœbus: nil prius eft, pofteriúfve globo.

ANTONIVS BONDOR.



M. CHARLES REGNAVLD, A ROBERT REGNAVD son frere, sur la traduction de l'Histoire Naturelle des Indes Occidentales.

SONNET.

On dit qu'Æta iadis Roy des Scythes-Colchoys,
A qui la toison d'or auoit esté donnee
Pour vn gage fatal de sa vie honoree,
La faisoit d'vn grand soing garder dedans vn bois.
Vn dragon & deux bœufs, de qui l'horrible vois
Remploit tout l'air de flamme, en deffendoient l'entree:
Mais Iason neantmoins, aßisté de Medee,
La prit, & la fit voir à son Prince Gregeois.
Ainsi fais-tu, Regnauld; car malgré les excez
Des soldats Espagnols, qui en gardent accez,
Malgré tous leurs canons, & leur naualle armee,
Tu fais voir aux François ces Thresors retenus,
Et du riche Peru les secrets incognus,
Bref, d'vn autre Colchos la toison desiree.

A M. REGNAVLD, SVR LA VERSION DE L'HIstoire des Indes de l'Espagnol de Ioseph Acosta.

SONNET.

Polyclete imager burinoit vn visage
Si bien apres le vif, que nature auoit peur
Qu'elle semblast auoir sur l'image trompeur
Elle mesme imité les traicts de son ouurage.
Mais le seul Hiponie entre ceux de son aage,
Mesprisa cest ouurier, desireux que l'honneur
D'vn tableau qu'il offroit, retournast au donneur,
Non à l'art que l'on eust admiré dauantage.
Ainsi tout Espagnol qui verra que tes doigts
Ont d'vn traict si diuin fait Acosta François,
Qui deuancé par toy ne fait plus que te suiure:
Craindra que ton labeur soit du sien le tombeau,
Ton renom son oubly, sa cendre ton flambeau,
Prira que ton pinceau ne nous change son liure.

F. L'EPARMENTIER.

LIVRE



LIVRE PREMIER DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET morale des Indes, tant Orientales, qu'Occidentales.

De l'opinion que quelques Autheurs ont eüe, pensans que le Ciel ne s'estendoit iusques au nouueau Monde.

CHAPITRE PREMIER.

LES anciens ont esté si esloignez de penser qu'il y eust peuple, ou nation habitante en cestuy nouueau monde, que plusieurs mesme d'entr'eux n'ont peu s'imaginer que de ce costé cy y eust seulement terre, & qui plus est digne de merueille, s'en sont trouué aucuns qui ont nié tout ouuertement que le ciel que nous y voyons à present, y peust estre: car iaçoit que la plus grand' part, voire les plus renommez entre les Philosophes, ayent bien recogneu que le ciel estoit tout rond (comme en effect il l'est) & que par ce moyen il entouroit, & ceignoit toute la terre, l'enserrant & comprenant dedãs soy; neantmoins plusieurs du nom-

bre mesme des Docteurs sacrez, de plus grande authorité, ont eu sur ce point differentes opinions, s'imaginans la fabrique de cét vniuers à la façon d'vne maison, en laquelle le toict qui la couure, circuit & s'estend tant seulement en la partie d'enhaut, & non pas par toutes les autres parties, alleguans pour leur raison, que la terre autrement demeureroit suspenduë au milieu de l'air. Ce qui leur sembloit chose du tout hors d'apparence; & tout ainsi que l'on void en tout bastiment le fondement & l'assiette situez d'vne part, & le toict & couuerture d'vne autre opposite & contraire, ainsi qu'en ce grand edifice de l'vniuers tout le ciel demeurast en la partie d'enhaut, & la terre en la partie d'embas. Le glorieux Chrysostome, cõme homme qui s'est plus occupé en l'estude des lettres sacrees, que non pas aux sciences d'humanité; semble estre de ceste opinion, quand il se rit en ses Commentaires sur l'epistre aux Hebrieux, de ceux-là qui afferment la rotondité du ciel. Et semble que la saincte Escriture ne veüille signifier autre chose, appellant le ciel, Tabernacle, ou Taudis fait de la main de Dieu. Et sur ce subjet il passe plus outre, disant que ce qui se meut & chemine, n'est pas le ciel, mais que c'est le soleil, la lune, & les estoilles qui se meuuent au ciel. En la façon que les passereaux & autres oyseaux se meuuent parmy l'air, tout au contraire de ce que les Philosophes pensent, qu'ils se tournent auec le mesme ciel, comme les bras d'vne roüe auec la mesme roüe. Theodoret autheur fort graue suit en ceste opinion, Chrysostome, &

Chrysost. homil. 14. & 17. in epist. ad Hebr.

Hebr. 29.

Idem Chrys. homil. 6. 13. in Genes. & homil. 12. ad pop. Antiochenum.

Theodoret.

Theophile aussi, selon qu'il a de coustume presqu'en toutes choses. Mais Lactance Firmian deuant tous les dessusdits ayant la mesme opinion, se mocque des Peripateticiens & Academiques, qui donnent vne figure ronde au ciel, constituans la terre au milieu du monde, pour autant que ce luy semble chose ridicule que la terre demeure suspenduë en l'air, cõme il est deuant dit. Par laquelle siẽne opinion il se conforme à celle d'Epicure, qui tient que de l'autre part de la terre il n'y a autre chose qu'vn chaos, ou abysme infiny. Et semble mesme que S. Hierosme s'approche aucunement de ceste opinion, escriuant sur l'epistre aux Ephesiens en ces termes: *Le Philosophe naturel par sa contemplation penetre iusques au haut du ciel, & de l'autre part il trouue vn grand vuide aux profonds & abysmes de la terre.* On dit aussi que Procope afferme (ce que ie n'ay veu toutefois) sur le liure du Genese, que l'opinion d'Aristote touchant la figure & mouuement circulaire du ciel, est contraire & repugnant à la saincte Escriture. Mais quoy que disent & tiennent là dessus tous les anciens, il ne s'en faut esmouuoir, pource qu'il est tout cogneu & approuué qu'ils ne se sont pas tant souciez des sciences & demonstrations de Philosophie, pour autant qu'ils se sont occupez à d'autres de bien plus grande importance. Mais ce qui plus est à esmerueiller, est que S. Augustin mesme, tant versé en toutes les sciences naturelles, voire fort docte en l'Astrologie & Physique, neantmoins demeure tousiours en doute, sans se pouuoir resoudre si le ciel circuit la terre de toutes parts,

Theoph in c. 8. ad Hebr.

Lact. libr. 3. diuin. instit. cap. 24.

Hier. in epi. ad Ephes. li. 2. in cap. 4.

Sixtus Senesis l 5. bibliothec. anno. 3.

August l. 2. de Genes. ad lit. cap. 9.

August. in Psalm. 35. ou non : *Que me soucie-ie* (disoit-il) *que nous pensions que le ciel comme vne boule enserre en soy la terre de toutes parts, estant icelle au milieu du monde, comme au pelotton de fil le fondreau ; ou que nous disions qu'il n'est pas ainsi, mais que le ciel couure la terre par vne part seulement, tout ainsi qu'vn grand plat qui est par le dessus.* Au mesme lieu que dessus il semble demonstrer, voire dit clairement, qu'il n'y a demonstration certaine pour affermer la figure ronde du ciel, mais seulement de simples coniectures. Esquels lieux alleguez, & en d'autres endroits mesmes, ils tiennent pour chose douteuse le mouuement circulaire du ciel. Neantmoins on ne se doit offenser, ny auoir en moindre estime les DocteurS de la saincte Eglise, si en quelques poincts de la Philosophie & sciences naturelles, ils ont eu differente opinion à ce qui est tenu & receu pour bonne Philosophie ; veu que toute leur estude a esté de cognoistre, prescher, & seruir le Createur de toutes choses, en quoy ils ont esté excellents, & comme ayans bien employé leur estude en chose plus importante, c'est peu de chose en eux de n'auoir cogneu toutes les particularitez concernantes les creatures. Mais bien dauantage sont à reprendre les Philosophes vains de ce siecle, qui attaignans iusques à la cognoissance de l'estre, & ordre des creatures, du cours & mouuement des cieux, ne sont pas paruenus (mal-heureux qu'ils sont) à cognoistre le Createur de toutes les choses. Et s'empeschans du tout en ses œuures, n'ont point monté par leurs imaginations iusques à cognoistre l'Autheur souuerain d'icelles ; ainsi que nous enseigne la

Sap. 13. Rom. 1.

ſaincte Eſcriture; ou bien s'ils l'ont cogneu, ne l'ont point ſeruy & glorifié comme ils deuoiét, aueuglez de leurs inuentions, dequoy les accuſe & reprend l'Apoſtre.

Que le Ciel eſt rond de toutes parts, ſe mouuant en ſon tour de ſoy-meſme.

Chapitre II.

OR venans à noſtre ſujet, il n'y a point de doute que l'opinion qu'ont eu Ariſtote & les autres Peripateticiens auec les Stoïques, que la figure du ciel eſtoit ronde, & ſe mouuoit circulairement en ſon tour; eſt ſi parfaictement veritable, que nous qui ſommes, & viuons à preſent au Peru, le voyons de nos propres yeux. En quoy l'experience doit valoir dauantage, que toute autre demonſtration philoſophique, dautant que pour faire cognoiſtre que le ciel eſt tout rond, & qu'il comprend & circuit en ſoy la terre de tous coſtez; & pour en eſclaircir tout le doute que l'on en pourroit auoir, il ſuffit que i'aye veu & contemplé en ceſtuy noſtre hemiſphere la partie & region du ciel qui tourne autour de ceſte terre, laquelle n'a eſté cogneüe des anciens, ou bien d'auoir veu & remarqué, comme i'ay fait, les deux poles eſquels le ciel ſe tourne, comme dans ſes fiches. Ie dy le pole Arctique, ou Septentrional que voyent ceux de l Europe; & l'autre Antarctique, ou Meridional, duquel ſainct Auguſtin eſt en doute, & lequel nous

Plut. de placit. phil. lib. 2. cap. 2.

Auguſt. l. 1 de Geneſ. ad litt. cap. 10.

changeons & prenons pour le Nort icy au Peru, ayans passé la ligne equinoctiale. Il suffit finalement que i'aye couru par nauigation plus de septante degrez du Nort au Sud, sçauoir, quarante d'vn costé de la ligne, & vingt-trois de l'autre. Laissant quant à present le tesmoignage des autres, qui ont beaucoup plus nauigé que moy, & en plus grande hauteur, estans paruenus presque iusques à septante degrez au Sud. Qui dira que la nauire appellee Victoire, digne certainement de perpetuelle memoire, n'aye gagné le prix & le triomphe d'auoir le mieux descouuert & circuit la rondeur de la terre, mesme le chaos vain & le vuide infiny, que les anciens Philosophes disoient estre au dessoubs de la terre, ayant fait tout le tour du monde, & circuit l'immensité du grand Occean. Qui est donc celuy qui ne recognoistra par ceste nauigation, que toute la grandeur de la terre, quoy qu'elle puisse estre plus grande qu'on ne la dépeint pas, ne soit subjecte aux pieds d'vn hõme, puis qu'il la peut mesurer? Ainsi sans aucun doute le ciel est de figure ronde & parfaicte; & la terre aussi s'embrassant & ioignant auec l'eau, fait vn globe, ou boule ronde composee de ces deux elemens, ayans leurs bornes & limites dans leur propre rondeur & grandeur. Ce qui se peut suffisamment prouuer, & demonstrer par raisons de Philosophie & Astrologie, laissant arriere les subtiles definitions que l'on peut alleguer communement; qu'au corps le plus parfaict (qui est le ciel) se doit attribuer la plus parfaicte figure, qui est sans doute la figure ronde. Duquel

encores le mouuement circulaire ne pourroit estre ferme & égal en soy, s'il auoit quelque coing, ou destour en quelque part, ou s'il estoit tortu, comme il le faudroit dire par necessité, si le soleil, la lune, & les estoilles ne faisoient le tour, & circuissoient tout le monde. Mais sans considerer toutes ces raisons, il me semble que la lune seule est suffisante en ce cas, comme vn fidelle tesmoing du ciel mesme; veu que son ecclypse aduient seulement lors que la rondeur de la terre s'oppose diametrallement entre elle & le soleil, & par ce moyen empesche que les rayons du soleil ne donnent sur icelle. Ce qui ne pourroit certainement aduenir, si la terre n'estoit au milieu du monde, circuite & entouree de tout le ciel. Il y en a eu aucuns qui ont douté iusques là, si la resplendeur qui est en la lune, luy estoit communiquee de la lumiere du soleil. Mais c'est par trop douter, puis qu'il ne se peut trouuer autre cause raisonnable des ecclypses, du plain, & quartiers de la lune, que la communication de la resplendeur & lumiere qui procede du soleil. Aussi si nous voulons diligemment rechercher ceste matiere, nous trouuerons que l'obscurité de la nuict n'est causee d'autre chose que de l'ombre que fait la terre, empeschant la clarté du soleil de passer de l'autre costé du ciel, où il ne iette ses rais. Si donc il est ainsi que le soleil n'outrepasse point, & ne iette ses rais sur l'autre partie de la terre, ains seulement se destourne à son coucher, faisant eschine à la terre par vn tournoyement (ce que par force sera contrainct d'accorder celuy qui

August. ep. 109. ad Ianuar. c. 4.

voudra nier la rotondité du ciel, puis qu'à leur dire le ciel comme vn plat seulement couure la face de la terre.) Il s'ensuit clairement que l'on ne pourra remarquer la difference que nous voyons estre entre les iours & les nuicts, lesquels en quelques regions sont courts & longs selon les saisons, & en d'autres perpetuellement esgaux. Ce que sainct Augustin escrit aux liures, *de Genes. ad litteram*, que l'on pourra bien comprendre les oppositions, conuersions, esleuations, descentes, & tous autres aspects, & dispositions des planettes, & estoilles, quand nous cognoistrons qu'elles se meuuent, & que neantmoins le ciel demeure stable, & immobile. Chose qui me semble bien aysee à entendre, & le sera à tout autre, m'estant permis de feindre ce qui me vient en la fantaisie. Car si nous posons le cas que chaque estoille & planette soit vn corps en soy, & qu'elle soit demenee & conduitte par vn Ange, en la façon que fut porté Habacuc en Babylone: qui sera, ie vous prie, celuy tant aueuglé, qui ne voye bien que tous les aspects diuers qu'on void apparoir aux planettes & estoilles, peuuent proceder de la diuersité du mouuement que celuy qui les mene & conduit, leur donne volontairement? Cependant l'on ne peut dire auec raison, que ceste espace & region, par où l'on feint que marchent & roullent continuellemẽt les estoilles, ne soit elementaire, & corruptible, puis qu'il se diuise & separe quand elles passent, lesquelles certainement ne passent pas par vn lieu vuide. Que si la region en laquelle les estoil-

August. li. de Genes. ad lit. c. [illegible]

Dan. 14.

les & planettes se meuuent, est corruptible, par raison donc les estoilles & planettes le doiuent estre elles mesmes de leur propre nature, & par consequent se doiuent changer, alterer, & finablement prendre fin; pource que naturellement le contenu n'est pas plus durable que le contenant. Or dire que les corps celestes soient corruptibles, cela ne s'accorde point auec ce que l'Escriture dit au Psalme, *Que Dieu les fist pour tousiours*: Et encore moins se rapporte à l'ordre & conseruation de cest vniuers. *Psalm. 148.* Ie dy dauantage pour confermer ceste verité, que ce qui se meut, sont les mesmes Cieux, & en iceux les estoilles cheminent en tournoyant. Chose que nous pouuons cognoistre auec les yeux, puis que nous voyons que non seulement les estoilles se meuuent, mais aussi les regions & parties entieres du Ciel. Ie ne parle point seulement des parties luisantes & resplendissantes, comme celle que l'on appelle, la voye laictee, que le commun appelle, le chemin sainct Iacques; mais ie dy cela dauantage, pour les autres parties noires & obscures qui sont au Ciel. Pour-ce que nous y voyons realement comme des taches & obscuritez, qui sont fort manifestes, lesquelles ie n'ay point souuenance d'auoir iamais veües en Europe: mais au Peru, en cest autre hemisphere, ie les ay veuës plusieurs fois fort apparentes. Ces taches sont de la couleur & forme de la portion de la Lune eclipsee. & luy ressemblent en noirceur & obscurité. Elles marchent attachees aux mesmes estoilles, & tousiours d'vne mesme teneur & figure, com-

me nous l'auons cogueu & remarqué par experience tres-claire. Parauenture cela semblera à quelques-vns chose nouuelle, & pourroiét demander d'où procede tel genre de taches au Ciel; ie ne puis certes respődre autre chose pour l'heure, sinon que, comme disent les Philosophes, que la voye lactee est composee des parties du Ciel les plus denses & espesses, & qui pour ceste cause reçoiuent plus grande lumiere: ainsi par contraire raison il y a d'autres parties fort rares, deliees, & transparentes, lesquelles pour receuoir moindre lumiere, semblent plus noires & obscures. Que cecy en soit la vraye raison, ou non, (ie n'en peux rien affermer de certain) si est-il pourtant veritable, que selon la figure que ces taches ont au Ciel, elles se meuuent auec vne mesme proportion quant & leurs estoilles, sans aucunement se separer d'elles. Qui est vne experience certaine & remarquee par plusieurs fois tout expres. Il s'ensuit de tout ce que nous auons dict, que sans doubte le Ciel contient en soy de toutes parts la terre, tournoyant continuellement à l'entour d'icelle, sans que l'on puisse plus proposer question là dessus.

Que la saincte Escriture nous enseigne que la terre est au milieu du monde.

Chapitre III.



Combien qu'il semble à Procope, à Gaze, & à aucuns autres de son opinion, que ce soit cőtreuenir à la saincte Es-

criture, de figurer la terre au milieu du monde, & de dire que le ciel est tout rond: si est-ce que à la verité ceste doctrine non seulement ne luy est point contraire, mais aussi se trouue du tout conforme à ce qu'elle nous enseigne. Car laissant à part les termes dont vse la mesme Escriture en plusieurs endroits: *La rōdeur de la terre*: (& ce qu'en autre endroit elle dit, que tout ce qui est corporel, est circuit & entouré du Ciel, & comme embrassé de sa rondeur) à tout le moins ne peut-on nier que le passage de l'Ecclesiaste ne soit fort clair, où il est dict: *Le Soleil naist, se couche, & retourne en son mesme lieu, & va recommençant à naistre: il prend son chemin par le midy, se tournant iusques au Septentrion, c'est esprit chemine, circuissant à l'entour toutes choses, & s'en retourne à son mesme endroit.* En ce lieu la paraphrase & exposition de Gregoire Neocesarien, ou Nazianzene, dit: *Le Soleil ayant couru toute la terre, s'en reuiēt comme en tournoyant iusques à son mesme poinct & terme.* Ce que dit Salomon interpreté par Gregoire, ne pourroit certainement estre vray, si quelque partie de la terre delaissoit d'estre circuite du Ciel. Et ainsi l'entend sainct Hierosme escriuant sur l'epistre aux Ephesiens, de ceste maniere. *La plus commune opinion afferme (se conformāt auec l'Ecclesiaste) que le Ciel est rond, se mouuant en circuit à la maniere d'vne boule.* Et est chose certaine qu'aucune figure ronde ne tient ny latitude, ny longitude, ny hauteur, ny profondeur, pource qu'en toutes ces parties elle est esgale & pareille. Par cela il appert selon sainct Hierosme, que ceux qui tienent que le Ciel est rond,

Hester 13. *Sap.* 1. 2. 7. 11. 18. *Psalm.* 91. 7. 23. 39. 97. *Iob.* 37. *Ecclef.* 1.

Hier. in cap. 3 ad Ephes.

non seulement ne sont pas contraires à la sain-
Bas. hom. l. 1. hexam. prope finem. ᵭe Escriture, ains au contraire se conforment à icelle: attendu principalement que S. Basile & S. Ambroise (qui l imite ordinairement aux liures appellez Hexameron) se trouuent vn peu douteux en ce poinᵭ. En fin toutesfois ils reuiennent à conceder la rondeur de ce monde.
Ambr. l. 10 hexam. c. 6. Il est vray que S. Ambroise ne demeure point d'accord de ceste quintessence qu'Aristote attribue au Ciel. Et certainement s'est chose belle de voir auec qu'elle grace, & quel style accomply la sainᵭe Escriture traiᵭe de la situation de la terre & de sa fermeté, pour causer en nous vne grande admiration, & non moindre contentement sur l'ineffable puissance & sagesse du Createur. D'autant qu'en vn endroiᵭ Dieu nous refere que ç'a esté luy qui a estably
Psalm. 74. les colomnes qui soustiennent la terre, nous donnant à entendre, comme bien l'explique S. Ambroise, que le poids immense de toute la
Ambr. 1. hexam. c. 6. terre est soustenu par les mains du diuin pouuoir. La sainᵭe Escriture a de coustume de les appeller ainsi, & vser de ceste phrase, les nommant colomnes du Ciel & de la terre, non point celles de l'autre Atlas, qu'ont feint les Poëtes, mais celles propre de la parole eternelle de Dieu, qui par sa vertu soustient les
Iob 9. 26. Cieux & la terre. Dauantage la sainᵭe Escriture en autre lieu, nous demonstre comme la
Hebr. 1. terre, ou grande partie d'icelle, est ioinᵭe & enuironnee de l'element de l'eau, disant generallement que Dieu mit la terre sur les eaux. Et en autre endroiᵭ, qu'il fonda la rondeur de la

terre ſur la mer. Et encore que ſainct Auguſtin n'accorde pas que de ce paſſage (comme de ſentence de foy) l'on puiſſe inferer que la terre & l'eau faſſe vn globe au milieu du monde, pretendant par ce moyen donner autre expoſition à ces paroles du Pſalme; ce neantmoins il eſt tout certain, que ce qui eſt porté en ces paroles du Pſalme, nous veut dõner à entendre qu'il n'y a d'occaſion d'imaginer autre ciment, ou liaiſon à la terre, que l'element de l'eau, lequel, quoy qu'il ſoit facile & muable, neantmoiñs ſouſtient & enceint ceſte grande machine de la terre. Ce qui a eſté faict par la ſageſſe du tresgrand Architecte. L'on dit que la terre eſt fondee & baſtie ſur les eaux, & ſur la mer: mais au contraire la terre eſt pluſtoſt au deſſous de l'eau, que non pas deſſus, pour ce que ſelon l'imagination & iugement commun, ce qui eſt de l'autre coſté de la terre que nous habitons, ſemble eſtre au deſſous de la terre, & par meſme moyen les eaux & la mer qui ceignent la terre de l'autre part, ſont au deſſous, & la terre au deſſus. Neantmoins la verité eſt ſeulement, que ce qui proprement eſt en bas, eſt ce qui eſt touſiours plus au milieu de l'vniuers: mais la ſaincte Eſcriture s'accommode à noſtre façon d'imaginer & parler. Quelqu'vn pourra demander, puis que la terre eſt eſtablie ſur les eaux (comme dit la ſaincte Eſcriture) ſur quoy ſont eſtablies les meſmes eaux, ou quel appuy les ſouſtient? Et ſi tant eſt que la terre & l'eau ſont vne boule ronde, où ſe peut ſouſtenir toute ceſte horrible machine? A cela reſpond en autre endroict la ſain-

Auguſt. in Pſalm. 135.

cte Escriture, nous donnant bien plus grande admiration de la puissance du Createur : Et dit ces propos : *La terre s'estend vers Aquilon sur vn vuide, & demeure penduë sur rien.* Ce que certes est tresbien dit, pour-ce que realement il semble que ceste machine de la terre & de la mer est assise sur rien, quand on la depeindroit au milieu de l'air, comme en verité elle y est. Mais ceste merueille que les hommes admirent tant, Dieu ne l'a-il pas luy-mesme esclarcie, demandant au mesme Iob en ces termes : *Dy moy si tu sçais qui a ietté le plomb ou la ligne pour la fabrique du monde, & auec quel ciment ont esté assis & ioincts ses fondemens?* Finalement, afin de nous faire entendre la trace & modelle de ce merueilleux edifice du monde, le Prophete Dauid accoustumé de chanter & loüer les œuures diuines, dit fort bien en vn Psalme composé sur ceste matiere en ces propos, *Toy qui as fondé la terre sur la mesme stabilité & fermeté, sans qu'elle chancelle, ny tourne d'vn costé ny d'autre, pour tousiours & à iamais.* Voulant dire la cause pourquoy la terre estant assise au milieu de l'air ne tombe, ny ne chancelle d'vn costé ny d'autre, est, pour-ce que de sa nature elle a des fondemens asseurez, qui luy ont esté donnez par son tressage Createur : afin que de soy-mesme elle se soustienne, sans auoir besoin d'autres appuis, ou soustenemens. Donc en cét endroit se trompe l'imagination humaine, cherchant d'autres fondemens à la terre, que les susdits : & vient leur faute de mesurer les choses diuines, à la façon des humaines. Ainsi ne doit-on craindre, que quelque grande & pesante que

Iob 26.

Psalm. 38.

Psalm. 103.

ſemble ceſte machine de la terre ſuſpenduë en l'air, qu'elle puiſſe tomber, ou contourner s'en deſſus deſſous: nous eſtans aſſeurez ſur ce point, par-ce que le meſme Pſalme dit, que pour iamais elle ne ſe renuerſera. Certes auec raiſon Dauid apres auoir contemplé & chanté l'eſtat de ſi merueilleuſes œuures du Seigneur, ne ceſſe de ſe reſiouïr auec luy en icelles, diſant: *O combien les œuures du Seigneur ſont aggrandies & accreuës, il appert bien que toutes ſont ſorties de ſon ſçauoir.* Et en verité ſi ie dois raconter ce qui ſe paſſe ſur ce propos: ie dy que ſouuentesfois que i'ay voyagé, paſſant les grands golphes de l'Ocean, & cheminant par les autres regions de terres ſi eſtranges, m'arreſtant à cõtempler & conſiderer la grandeur de ces œuures du Seigneur, ie ſentois vn admirable contentement de celle ſouueraine ſageſſe & grandeur du Createur, qui reluit en ces meſmes œuures, en comparaiſon deſquelles tous les Palais, Chaſteaux, & baſtimens des Roys, enſemble toutes les inuentions humaines, ſemblent bien peu, voire choſes baſſes & viles, au reſpect d'icelles. O combien de fois me venoit en la penſee, & en la bouche ce paſſage du Pſeaume, qui dit ainſi: *Grande recreation m'auez donné, Seigneur, par vos œuures, & ne ceſſeray de me reſiouyr en la contemplation des œuures de vos mains.* Realement & de fait, les œuures diuines ont ne ſçay quelle grace & vertu cachee & ſecrette, qui combien qu'elles ſoient contemplees pluſieurs & diuerſes fois, neantmoins cauſent touſiours vn nouueau gouſt & cõtentement: au contraire les œuures humaines, encor qu'elles ſoient con-

Pſalm. 103.

ſtruictes auec vn exquis artifice, toutesfois eſtans veuës ſouuent, ne ſont plus eſtimees, au contraire deuiennent ennuyeuſes, ſoit que ce ſoient Iardins tres plaiſans, ou Palais, ou Temples magnifiquement baſtis, ſoit Pyramides de ſuperbe edifice, ſoit peintures, ſculptures, ou pierres d'exquiſe inuention & labeur, quoy qu'elles ſoient doüees de toutes les beautez qu'il eſt poſſible: touſiours c'eſt choſe certaine qu'en les contemplant deux ou trois fois auec attention, les yeux ſe diuertiſſent toſt de ceſte veuë à vne autre, eſtans incontinent ſoulez d'icelles. Mais ſi auec attention vous conſiderez la mer, ou quelque haute montagne, yſſante hors la plaine d'vne eſtrange hauteur, ou les champs reueſtus de leur naturelle verdure, & de belles fleurs, ou bien le cours furieux de quelque fleuue, qui ſans ceſſer bat continuellement les rochers en bruyant, finalement quelques œuures de nature que ce ſoient, quoy qu'elles ſoient contemplees pluſieurs fois, touſiours cauſent nouuelle recreation, & iamais ne s'ennuye la veuë. Ce qui reſſemble vn banquet manifique & abondant de la diuine ſageſſe, qui ſans iamais ennuyer, cauſe touſiours nouuelle conſideration.

Contenant

Contenant la responſe à ce qui eſt allegué de la ſaincte Eſcriture contre la rondeur de la terre.

Chapitre IIII.

REuenant donc à la figure du Ciel, ie ne ſçay de quelle auctorité de la ſaincte Eſcriture on ayt peu tirer qu'elle ne ſoit pas ronde, ny ſon mouuement circulaire, pource que ie ne voy point que ce que S. Paul appelle le Ciel tabernacle, ou taudis, que Dieu a eſtably, & non point l'homme, puiſſe eſtre appliqué à ce propos. Car quoy qu'il nous diſe qu'il eſt faict par Dieu, l'on ne doit pour cela entendre que le Ciel, tout ainſi comme vn toict, couure la terre d'vne part ſeulement, ny meſme que le Ciel ſoit baſty ſans ſe mouuoir, comme il ſemble que quelques-vns l'ont voulu dõner à entẽdre. L'Apoſtre en ce lieu traittoit de la cõformité du tabernacle anciẽ de la loy, diſãt là deſſus que le tabernacle de la loy nouuelle de grace, eſt le Ciel, auquel eſt entré le grand Preſtre Iesvs-Christ vne fois, par ſon ſang, & de là s'entend qu'il y a autant de preéminence, du nouueau tabernacle au vieil, comme il y a differẽce d'entre l'autheur du nouueau, qui eſt Dieu, & cil du vieil qui a eſté l'homme, encor qu'il ſoit vray que le vieil tabernacle fuſt auſſi bien baſty par la ſageſſe de Dieu qui l'enſeigna à ſon ouurier Beſeleel, & ne doit-on penſer que ces cõparaiſons, paraboles & allegories ſe puiſſent rapporter en tout & par tout à ce à quoy elles ſont accommodees, comme le

Hebr. 8. *Exod. 36.*

Chrysost. in 20.cap. bien-heureux Chrysostome a bien sceu dire à ce propos. L'autre authorité que rapporte S. Augustin alleguee d'aucuns, pour monstrer que le Ciel n'est pas rond, est telle en disant, *Le Ciel s'estend comme vne peau.* *Psalm. 103.* Dont ils concluent qu'il n'est pas rond, mais plat en la partie d'enhaut. A quoy respond fort bien & fort familieremét le mesme S. Docteur, mais donnant à entédre que ce passage du Psalmiste ne parle, ny s'entéd proprement de la figure du Ciel, mais dit cela seulement, afin de nous demonstrer auec quelle facilité Dieu bastit vn Ciel si grand, ne luy ayãt esté non plus difficile de bastir vne si immense couuerture, comme est le Ciel, qu'il seroit à nous de desployer vne peau double, ou bien pretendant le Psalmiste nous donner à entendre, la grande majesté de Dieu, auquel le ciel sert, qui est si beau & si grãd, de mesme façon que nous seruent les tentes ou couuertures aux champs. *August. 2. de Gen. ad liter. c. 9.* Ce qui a esté fort bien declaré par vn poëte, disant: *Le taudis du clair Ciel.* Mesme le passage d'Isaye qui dit. *Isaye. 66.* *Le Ciel me sert de chaire, & la terre d'escabeau pour mes pieds.* Que si nous ensuiuons l'erreur des Anthropomorphites, qui attribuoient des membres corporels à Dieu selon sa diuinité, nous aurions occasion sur le dernier passage de rechercher comment il seroit possible que la terre fust l'escabeau des pieds de Dieu, & comme le mesme Dieu pourroit tenir ces pieds d'vne partie & d'autre, & plusieurs testes tout à l'entour, puis qu'il est en tout & par tout le monde, qui seroit chose vaine & totalement ridicule. Il faut donc conclure qu'aux sainctes Escritures nous ne de-

uons pas ſuiure la lettre qui tuë, mais l'eſprit qui viuifie, comme dit ſainct Paul. 3. Corin. 2.

De la façon & figure du Ciel du nouueau monde.

Chapitre V.

PLuſieurs en Europe demandent quelle eſt la façon & figure de ce Ciel qui eſt en la partie du Sud, pource qu'il ne ſ'en peut trouuer choſe certaine aux liures des anciens, leſquels encor qu'ils accordent y auoir vn Ciel en ceſte autre part du monde, ce neantmoins n'ont peu atteindre iuſques à la cognoiſſance de la façon & figure, quoy que à la verité ils faſſent mention d'vne belle & grãde eſtoille, Plin. lib. 6. cap. 22. qui ſe void en ces parties-cy, laquelle ils appellẽt Canopus. Ceux qui de nouueau ont nauigé en ces parties, ont accouſtumé d'eſcrire & racõter choſes grandes de ce Ciel, à ſçauoir qu'il eſt fort reſplendiſſant, y ayant grand nombre des belles eſtoilles. Et en effect les choſes qui viennent de loing, ſe deſcriuent ordinairemẽt auec augmentation. Mais il me ſemble tout au contraire, tenant pour certain, qu'en noſtre coſté du Nort, il y a plus grand nombre d'eſtoilles, & de plus illuſtre grandeur, ne ſe voyant point par deçà eſtoilles qui excedent la pouſſiniere, ny le chariot. Il eſt bien vray que la Croiſee de deçà eſt fort belle & agreable à voir. Nous appellons Croiſee, quatre eſtoilles notables & apparentes qui font entr'elles vne forme de Croix,

aſſiſes eſgalement & auec proportion. Les ignorans croyent que ceſte Croiſee eſt le Pole du Sud; d'autant qu'ils voyent les mariniers prendre leur hauteur par icelle, comme nous auons icy accouſtumé de la prendre par le Nort. Mais ils ſe trompent. Et la raiſon pourquoy les mariniers le font de ceſte façon, eſt, pource que de ce coſté du Sud il n'y a aucune eſtoille fixe, qui marque le Pole, comme à noſtre Pole le faict l'eſtoille du Nort. Et ainſi ils prennent leur hauteur par l'eſtoille du pied de la Croiſee, diſtante du vray & fixe Pole Antarctique, de trente degrez, comme de là l'eſtoille du Nort eſt diſtante du Pole Arctique de trois degrez, ou peu dauantage. Et ainſi il eſt plus difficile de prendre la hauteur en ces parties, pource que ladicte eſtoille du pied de la Croiſee doit eſtre droicte, ce qui aduient ſeulement en vne heure de la nuict, qui eſt en diuerſes parties de l'an, en differentes heures, & bien ſouuent en toute la nuict ne ſe monſtre: qui eſt choſe fort mal commode pour prendre la hauteur. Par ainſi les plus experts pilotes ne ſe ſoucient de la Croiſee, prenans la hauteur du ſoleil par l'Aſtrolabe, par lequel ils cognoiſſent la hauteur où ils ſe trouuent. En quoy communement les Portugais ſont plus experts, comme nation qui a grand diſcours en l'art de nauiger ſur toutes les autres nations. Il y a auſſi de ceſte partie du Sud d'autres eſtoilles, qui en quelque façon reſſemblent à celles du Nort. Ce qu'ils appellent la voye lactee, s'eſtend beaucoup, & eſt fort reſplendiſſant en ce coſté du Sud, ſe voyant en

icelle ces taches noires tant admirables, desquelles cy deuant nous auons faict mention. Pour les autres particularitez, d'autres les diront auec plus grande curiosité, & nous suffit pour l'heure de ce qu'auons dict.

Qu'il y a terre & mer soubs les deux Poles.

Chapitre VI.

Ce ne nous est point peu de chose faicte, d'estre sortis de ceste matiere auec ceste cognoissance & resolution qu'il y a vn Ciel en ces parties des Indes, qui les couure, comme à ceux d'Europe, d'Asie & Afrique. Et nous sert ce point quelquesfois contre beaucoup d'Espagnols, qui par deçà souspirent pour leur Espagne, ne sçachans dequoy parler que de leur pays, lesquels s'esmerueillent, voire se faschent contre nous autres, estimans que nous auons oublié, & faisons peu de cas de nostre patrie. Ausquels nous respondons, que pour cela le desir de retourner en Espagne ne nous trauaille point. Pource que nous trouuons que nous sommes aussi proches du Ciel estans au Peru, comme nous en sommes estans en Espagne: comme dit fort bien S. Hierosme escriuant à Pauline, sçauoir que la porte du Ciel est aussi proche de Bretagne, comme de Hierusalem. Mais encor que le Ciel circuise le monde de tous costez, il ne faut pas pour cela penser, que necessairement il y ayt terre de tous costez du monde. Car estant ainsi

que les deux elemens de la terre & l'eau, composent vn globe, ou boule ronde, selon que la plus-part, & les plus renommez autheurs des anciens l'ont tenu (à ce que rapporte Plutarque) & comme on le prouue par demonstrations tres-certaines l'on pourroit conjecturer que la mer occupast toute ceste partie qui est soubs le Pole Antarctique ou Sud, de telle façon qu'il ne restast aucune place en ces parties pour la terre; selon que S. Augustin reprent fort doctement contre ceux qui tiennent les Antipodes; disant, qu'encor que l'on fasse preuue, & que l'on croye que le monde soit de figure ronde, comme vne boule, il ne faut inferer de cela, que en ceste autre partie du monde la terre soit descouuerte & sans eau. Et sans doubte S. Augustin dit fort bien en ce poinct, ce neantmoins le contraire de ce ne se prouue, & ne s'ensuit non plus, sçauoir qu'il y aye terre descouuerte au Pole Antarctique. Ce que l'experience nous a ja monstré à veüe d'œil estre ainsi cõme, en effect il l'est. Car iaçoit que la plus grande partie du monde, qui est soubs le Pole Antarctique, soit occupee de la mer; ce neantmoins elle ne l'est pas entierement: mais y a terre, de sorte qu'en toutes les parties du monde, la terre & l'eaüe se vont embrassans l'vn l'autre, qui est veritablement vne chose pour nous faire admirer & glorifier l'art du souuerain Createur. Nous sçauõs donc par la saincte Escriture, qu'au commencement du monde les eaux furent assemblees, & se ioignirent en vn endroit, tellement que la terre demeura descouuerte. Dauantage, la

Plutarq. l. de placitis phil. c. 9. & 11.

Augu. l. 16. de Ciui. c. 9.

Gene. 1.

mesme Escriture saincte nous enseigne, que ces assemblemẽs d'eaux s'appellerent mer, & comme elles sont plusieurs, il est de necessité qu'il y ayt plusieurs mers. Et non seulement est ceste diuersité des mers en la mer Mediterranee, les vnes s'appellans Euxine, les autres Caspie, autre Erythree, ou rouge, autre Presique, autre d'Italie, & ainsi plusieurs autres. Mais aussi bien au grand Occean que l'Escriture saincte a accoustumé d'appeller abysme, encore que realement & en verité ce ne soit qu'vne mer, mais en plusieurs & differentes manieres: comme au respect de tout le Peru & de toute l'Amerique, ils appellent l'vne la mer du Nort, & l'autre la mer du Sud; en l'Inde Orientale l'vne s'appelle la mer d'Inde, & l'autre de la Chine. Et ay remarqué tãt en ce que i'ay nauigé moy-mesme, que par la relation des autres, que iamais la mer ne se separe de la terre de plus de mil lieuës. Et quoy que se puisse estendre la grandeur de l'Occean, si est-ce qu'il n'outrepasse iamais ceste mesure. Ie ne veux pas pour cela dire que l'on ne nauige plus de mil lieuës de la mer Occeane: qui seroit contre la verité, puis que nous sçauons que les nauires de Portugal ont nauigé quatre fois autant, voire dauantage, que tout le monde en rond se peut nauiger par mer, comme en ce temps nous l'auons desia veu, sans que plus on en puisse douter. Mais ce que ie dy & afferme, est qu'en ce qui est aujourd'huy descouuert, aucune terre n'est distante & eslongnee par ligne directe de l'autre terre ferme, ou Isles, qui luy soient plus proches,

au plus que de mil lieuës, & que par ainsi entre deux terres il n'y a point plus grand espace de mer, le prenant par les parties des terres plus proches les vnes des autres. Pource que de la fin de l'Europe, ou de l'Afrique, & de leur costé, les Canaries, les Açores, les Isles du Cap de vert, & les autres qui sont en ce pareilles, ne sont distantes de plus de trois cents lieuës, ou cinq cents de la terre ferme. Desdites Isles prenant son cours vers les Indes Occidentales, à peine y a-il neuf cents lieuës iusques aux Isles S. Dominique, les Vierges, la bien-heureuse & les autres, & les mesmes Isles vont courant par leur ordre, iusques aux Isles de Barlouente, qui sont, Cuba, Espagnolla, & Boriquen. D'icelles iusqu'à la terre ferme à peine y a-il deux cents ou trois cents lieuës, & en l'endroit le plus proche beaucoup moins. La terre ferme court vn espace infiny, depuis la terre de la Floride, iusqu'à la terre des Patagons, & de l'autre costé du Sud, depuis le destroit de Magellan, iusqu'au Cap de Mendoce, court vne terre tres-longue, mais non beaucoup large: car le plus large gist le trauers du Peru, qui est distãte du Bresil, d'enuiron mil lieuës. En ceste mesme mer du Sud, encor qu'on ne sçache rencontrer la fin, en tirant vers le Ponant, neantmoins il y a peu de tẽps que l'on descouurit les Isles, qu'ils ont appellees de Salomon, qui sont plusieurs & grandes, distãtes du Peru comme huict cents lieuës. Et pource que l'on obserue, & se trouue ainsi, que là, où il y a plusieurs & grandes Isles, la terre ferme en est peu eslongnee: de là vient que

plusieurs, & moy-mesme auec eux, ayans opinion qu'il y a quelque grande terre ferme proche desdites Isles de Salomon, laquelle respond à nostre Amerique du costé du Ponent; & seroit possible qu'elle courust par la hauteur du Sud iusques au destroit de Magellan. On tient que la neuue Guinee est vne terre ferme, & quelques doctes la peignent fort pres des Isles de Salomon; de sorte que c'est chose vray semblable de dire qu'il y a encor vne bonne partie du monde à descouurir, puis qu'aujourd'huy les nostres nauigent en ceste mer du Sud iusques à la Chine & Philippines, & disons que pour aller du Peru en ces parties là, qu'ils passent vne plus longue mer, que non pas allant d'Espagne au mesme Peru. Dauantage, on cognoist que c'est par le tant signalé destroit de Magellan, que ces deux mers se joignent & continuent l'vne auec l'autre (ie dy la mer du Sud auec la mer du Nort) par la partie du Pole Antarctique, qui est en hauteur de 51. degré. Mais c'est vne belle & grãde question où plusieurs se sont employez, sçauoir si ces deux mers se joignent, & continuent aussi bien du costé du Nort. Mais ie n'ay point cognoissance que iusqu'auiourd'huy aucun aye peu atteindre à ce poinct, si ce n'est seulement par ie ne sçay quels indices & coniectures quelques-vns afferment qu'il y a vn autre destroit sous le Nort, à l'opposite de celuy de Magellan: toutefois pour nostre sujet, il suffist de sçauoir maintenant au vray qu'il y ayt terre de ce costé du Sud, & que c'est vne terre aussi grande comme toute l'Europe, l'Asie & l'Afrique mesme,

que à tous les deux Poles du monde, l'on trouue & rēcontre terre, & mer, embrassees l'vne auec l'autre Enquoy les anciens ont peu entrer en doute & le contre-dire par faute d'experience.

Pour reprouuer l'opinion de Lactance, qui tient qu'il n'y a point d'Antipodes.

CHAPITRE VII.

PVis dōc que c'est chose cogneuë, qu'il y a terre au costé du Sud, ou pole Antarctique: reste maintenāt de voir s'il y a des hommes habitans en icelle, qui a esté au temps passé vne question fort debatuë. Lactance Firmian & S. Augustin se mocquēt de ceux qui afferment les Antipodes (qui vaut autant à dire comme hommes qui ont leurs pieds au contraire des nostres.) Mais encor que ces deux autheurs s'accordent en ceste mocquerie, ce neantmoins aux raisons, & motifs de leur opinion, sont fort differents l'vn de l'autre, comme ils estoient fort diuers d'esprit, & d'entendement. Lactance suit le vulgaire, estimāt chose ridicule de dire que le ciel est formé en rond & circuit: & que la terre soit au milieu enuironnée & enclose d'iceluy comme vne pelotte. Et pour ce il escrit en ces termes. *Quelle raison y a-il à ce que quelques vns veulent dire, qu'il y a des Antipodes, qui ont leurs pas contraires aux nostres? Est il possible qu'il y ait hōmes si lourds, & si grossiers, qui croyent qu'il y ait vn peuple, ou nation cheminant les pieds en hault, & la teste en bas, & que les choses, qui sont icy*

Lact. lib. 7. Instit. diuin. cap. 23. August. lib. 16. de ciuit. cap. 9.

aßiſes, & arreſtees d'vne façon, ſoient de ceſte autre part pendantes, & renuerſees, au contraire: que les arbres, & les grains croiſſent là contre bas, & que la pluye, la neige, & la greſle tombent, & s'eſcoulent de terre contremont? Puis apres quelques autres propos, le meſme Lactance tient ces propos: *L'opinion & imagination que quelques vns ont eüe eſtimans le Ciel rond, a eſté la cauſe & le motif d'inuenter ces Antipodes ſuſpendus en l'air, par ainſi ie ne puis que dire de tels Philoſophes, ſinon qu'ayans vne fois erré, ils pourſuiuent, & s'obſtinent touſiours en leur opinion, ſe deffendans les vns les autres.* Iuſques icy ſont les propos de Lactance. Mais quoy qu'il die, nous autres qui pour le preſent eſtans au Peru, habitons la partie du monde contraire à l'Aſie, & ſommes leurs Antipodes, (ainſi que les Coſmographes l'enſeignent) ne nous voyons pas cheminans ſuſpendus en l'air, la teſte en bas, ny les pieds en haut. Certainement c'eſt choſe merueilleuſe de conſiderer que l'eſprit & entendement humain ne peut atteindre & paruenir à la verité, ſans vſer d'imagination; & d'autre part qu'il luy eſt impoſſible qu'il n'erre, & ne faille, ſ'il ſ'en veut totalement abſtenir. Nous ne pouuōs comprendre que le ciel ſoit rond, comme il l'eſt, & que la terre ſoit au milieu, ſans l'imagination. Mais ſi ceſte meſme imagination n'eſtoit corrigee, & reformee par la raiſon, & que nous l'enſuiuiſſions du tout, en fin nous nous trouuerions trompez. D'où nous pouuons conclure vne experience aſſeuree, que en nos ames il y a vne certaine lumiere du ciel, par laquelle nous voyons & iugeons, voire les meſmes images, & formes interieures qui ſe

preſentent à nous, pour les cognoiſtre, & par ceſte meſme lumiere nous approuuons & rejettons ce que l'imagination nous repreſente. Et de là voit-on clairement comme l'ame rationelle eſt par deſſus toute la nature corporelle, & comme la force & vigueur eternelle de la verité preſide au plus eminent lieu de l'homme, meſme on recognoiſt facilement comme ceſte lumiere ſi pure eſt participante, & procede de celle premiere & grande lumiere; que qui ne ſçait cela, ou qui en eſt en doute, nous pouuons dire de luy, qu'il ignore, ou doute ſ'il eſt homme, ou non. Ainſi ſi nous demandons à noſtre imagination ce qui luy ſemble de la rondeur du ciel, à la verité elle ne nous reſpondra autre choſe, ſinon ce que dit le meſme Lactance, ſçauoir que ſi le ciel eſt rond, le ſoleil & les eſtoilles deuroient tomber lors qu'ils ſe meuuent, & qu'ils changent de place, & ſ'eſleuent en tirant au Mydy. Tout de meſme que ſi la terre eſtoit penduë en l'air, les hommes qui habitent en l'autre partie d'icelle, doiuent cheminer les pieds en haut, & la teſte en bas, & que les pluyes ne tombent point d'enhaut, mais coulent de bas en amont, & pluſieurs autres monſtruoſitez ridicules. Mais ſi l'on conſulte la force de la raiſon, elle fera peu de cas de toutes ces peintures vaines, & fera que l'on n'eſcoutera non plus l'imagination, qu'vne vieille folle. Mais auec ceſte ſienne grauité & integrité reſpondra la raiſon, que c'eſt vn erreur fort grand de fabriquer en noſtre imagination tout le monde en la façon d'vne maiſon, en luy donnant pour fondement la terre, & le

ciel pour toict & couuerture. Et dira dauantage, que comme aux animaux la teste est la partie la plus haute & la plus esleuee (bien que tous les animaux n'ayent pas la teste posee en mesme situation, les vns l'ayans au plus haut, comme l'homme; les autres trauersantes, cõme les brebis; les autres au milieu, comme les sesches, & aragnees:) ainsi le ciel, en quelque endroit qu'il soit, est tousiours en haut; & la terre ny plus ny moins, en quelque endroit qu'elle soit, demeure tousiours en bas. Parquoy estant ainsi que nostre imagination est fondee sur le tẽps & le lieu, lesquels elle ne peut pas mesme comprendre & conceuoir vniuersellement, mais seulement en particulier; il s'ensuit que quand on la veut esleuer à la consideration des choses qui excedent, & surpassent le temps & lieu qui luy sont cogneuz, aussi tost elle deschet, & ne peut bonnement subsister, si la raison ne la soustient, & sousleue, & elle ne peut bonnement se tenir en pied. De mesme nous voyons que sur le discours de la creation du monde nostre imagination extrauague pour chercher vn temps auant la creation d'iceluy, & pour se bastir le monde elle remarque vn lieu: mais elle ne passe pas outre à considerer que le monde pouuoit estre fait d'vne autre façon; cõme ainsi soit neantmoins que la raison nous apprẽd qu'il n'y a point eu temps auant qu'il y ayt eu mouuemẽt, duquel le temps est la mesure, & qu'il n'y a eu aucun lieu auparauant l'vniuers, qui comprend & contient en soy tout lieu. En quoy l'excellent Philosophe Aristote satisfait clairement, & en peu de paroles,

à l'argument qu'on fait contre le lieu de la terre, s'aydant de nostre mesme vsage d'imaginer, lors qu'il dit, & auec verité: *Qu'au monde ce mesme lieu de la terre est au milieu & en bas, & que tant plus vne chose est au milieu, tant plus est-elle en bas.* Laquelle responſe ayant esté alleguee, & mise en auant par Lactance Firmian, luy-mesme neantmoins passe sans la debattre & confuter d'aucune raison, se passant de dire qu'il ne s'y peut arrester, pour traitter & aduancer d'autres choses.

Arist. 1. de cœlo cap. 3.

De la cause pourquoy sainct Augustin a nié les Antipodes.

Chapitre VIII.



La raison qui a meu sainct Augustin de nier les Antipodes, a esté bien autre que celle prealleguee, comme estant d'vn entendement plus sublime; pource que la raison qu'auons déduite cy deuant (qui est que les Antipodes chemineroient au reuers) est destruite par le mesme sainct Docteur en son liure des predications, par ces paroles: *Les anciens tiennent que la terre de tous costez est en bas, & le ciel par dessus: pour raison dequoy les Antipodes qu'ils disent cheminer au contraire de nous, ont de mesme nous le ciel au dessus de leurs testes.* Puis donc que sainct Augustin a recogneu cela ainsi si vray-semblable, & conforme à bonne Philosophie; quelle sera la raison, dirons-nous, pour laquelle vn personnage si docte & si suffisant que luy, ayt esté poussé d'ensuiure l'opinion contraire? Pour certain qu'il en a tiré le motif & la cause, des en-

August. li. categoriarum cap. 10. in 1. tomo.

trailles de la ſacree Theologie, ſelon laquelle les lettres diuines nous enſeignent que tous les hommes du monde deſcendent d'vn premier homme, qui fut Adam. Et de dire que les hommes euſſent peu paſſer au nouueau monde trauerſans le grand Occean, cela ſembleroit incroyable, & vn pur menſonge. Et à la verité ſi le ſuccez & experience de ce que nous auons veu en nos ſiecles, ne nous euſt eſclaircy ſur ce point, l'on euſt tenu iuſques à maintenant ceſte raiſon pour bonne. Mais encores que nous ſçachions que ceſte raiſon n'eſt pertinente, ny veritable, ce neantmoins voulons-nous bien y donner reſponſe, en declarant de quelle façon, & par quel chemin le premier lignage des hommes peut paſſer icy; comment, & par quel endroit ils vindrent pour peupler, & habiter ces Indes. Or parce que par cy apres nous traicterons ce ſubject fort ſuccinctement, il ſera bon d'entendre pour le preſent ce que ce grand Docteur ſainct Auguſtin diſpute ſur ceſte matiere, aux liures de la Cité de Dieu, diſant en ces termes: *Ce n'eſt point choſe que l'on doiue croire, ce que quelques vns afferment, qu'il y a des Antipodes, c'eſt à dire, des hommes qui habitent de l'autre partie de la terre, en la region deſquels le ſoleil ſe leue lors & au temps qu'il ſe couche en la noſtre, & que leurs pas ſont au rebours, & au contraire des noſtres, puis qu'ils ne l'afferment point par reuelation certaine qu'ils en ayent, mais ſeulement par vn diſcours de Philoſophie qu'ils font, par lequel ils concluent que la terre eſtant au milieu du monde, de toutes parts enuironnee, & couuerte eſgalement du ciel, neceſſairement doit eſtre le plus bas lieu celuy qui*

Li.16.ca.9.

le plus est au milieu du monde. Puis apres il continue en ces termes, la saincte Escriture n'erre, ny se trompe en aucune maniere, la verité de laquelle est si bien approuuee en ce qu'elle propose des choses qui sont passees, pour autant que ce quelle a prophetisé deuoir aduenir, est de point en point arriué, comme nous le voyons. Et est chose hors de toute apparence, de dire que les hommes ayent peu passer de ce continent icy, en l'autre nouueau monde, & trauerser ceste immensité de la mer Occeane, puis que d'ailleurs il se trouue impossible que les hommes ayent passé en ces parties-là, estant chose certaine que tous hommes descendent de ce premier homme. En quoy l'on recognoist que toute la difficulté que sainct Augustin y trouue, n'a point esté autre que l'incomparable grandeur de ce large Occean. Sainct Gregoire de Nazianzene a eu la mesme opinion, asseurant (comme chose sans doute) que passé le destroit de Gibaltar, il est impossible de nauiger plus outre; & sur ce sujet escrit en vne sienne epistre: *Ie m'accorde bien auec le dire de Pindare, qui dit que passé Cadiz, la mer est innauigable aux hommes.* Et luy-mesme en l'oraison funebre qu'il fist pour sainct Basile, dit: *Qu'il n'a esté permis à aucun nauigeant la mer, de passer le destroit de Gibaltar.* Et est veritable que ce passage de Pindare, où il dit: *Qu'il est deffendu aux sages & aux fols de sçauoir ce qui est plus outre que le destroit de Gibaltar*: a esté prins & receu pour prouerbe. Aussi voyons-nous par l'origine de ce prouerbe, combien les anciens se sont fichez & arrestez obstinément sur ceste opinion, comme aussi par les liures des Historiographes & Cosmographes anciens, que la fin & borne de la terre a esté mise en Cadiz d'Espagne, où ils fa-

Greg. Naz. epist. 27. ad Postumianũ.

briquent

& limites de l'Empire Romain, là ils dépeignent les limites du monde. Et non seulement les lettres prophanes en parlẽt de ceste façõ, mais aussi les sainctes Escritures pour s'accõmoder à nostre langage, disent que, *L'edict d'Auguste Cesar fut publié, afin que tout le mõde fut enregistré:* & d'Alexandre le Grand, *qu'il estendit son Empire iusques aux fins & limites de la terre.* Et en autre endroit ils disent que *l'Euangile a fructifié & creu en tout le monde vniuersel.* Car la saincte Escriture par vn style qui luy est commun, appelle tout le monde ce qui est la plus grãde partie d'iceluy, & qui iusqu'auiourd'huy a esté descouuert & cogneu. Et ont ignoré les anciens, que la mer de l'Inde Orientale, ny ceste autre de l'Occidentale, peust estre nauigee; en quoy ils se sont generalemẽt accordez. Pour raison dequoy Pline escrit comme chose certaine, que les mers qui sont entre deux terres, nous ostẽt l'entiere moytié de la terre habitable: pource (dit-il) que d'icy nous ne pouuons aller-là, ny de là non plus venir icy. Et finalement, Tulle, Macrobe, Pomponie Mele, & les anciens escriuains ont ceste mesme opinion.

Plin. l. 2. cap. 67.

De l'opinion d'Aristote touchãt le nouueau monde, & ce qui l'a deceu pour luy faire nier.

CHAPITRE IX.

OVtre toutes les raisons susdictes, il y en a eu vne autre, pour laquelle mesme les anciens furent esmeuz à croire qu'il estoit impossible aux hommes de passer en ce nouueau monde. C'est qu'ils tenoiẽt,

qu'outre l'immensité & grandeur de l'Oceean, la chaleur de la region que l'on appelle Tortide ou bruslee, estoit tant excessiue, qu'elle ne pouuoit permettre aux hommes, quelques hazardeux & laborieux qu'ils fussent, de la passer, ny par mer, ny par terre, pour trauerser d'vn Pole à l'autre. Car iaçoit que ces Philosophes ayent eux-mesmes affermé que la terre estoit ronde (comme en effect elle l'est) & que sous les deux Poles y a terre habitable: ce neantmoins ont-ils mescogneu, que la region comprenante tout ce qui est entre les deux Tropiques (qui est la plus grande des cinq Zones ou regions, par lesquelles les Cosmographes, & Astrologues diuisent le monde) peut estre habitee de l'humain lignage. La raison qu'ils donnoient pour soustenir que ceste Zone torride estoit inhabitable, estoit à cause de l'ardeur du Soleil, lequel fait son cours droittement par dessus celle region, & s'en approche de si pres, qu'elle en est totalement embrasee, & par consequent luy cause vn defaut d'eaües & de pasturages. De ceste opinion a esté Aristote, lequel encore qu'il fust grand Philosophe, neãtmoins s'est trompé en cét endroit, pour l'esclarcissement dequoy il sera bon de dire & remarquer les poincts où il a bien discouru, & les autres où il a failly. Ce Philosophe dõc met en auant vne dispute sur le vent Meridional, ou du Sud, à sçauoir si nous deuons croire qu'il prenne sa naissance du Midy, ou bien de l'autre Pole contraire au Nort, & escrit en ces termes. *La raison nous enseigne que la latitude & largeur de la terre habitable, est bornee & determinee, &*

Arist. 2. Metaph. c. 5.

neantmoins toute ceste terre habitable ne peut estre conioînte & continuee l'vne à l'autre; pour autant que la region du milieu est trop intemperee. Car il est certain que en sa longitude, qui est d'Orient au Ponent, il n'y a point de trop grand froid, ny d'excessiue chaleur, mais il est en sa latitude & hauteur, qui est d'vn Pole à la ligne Equinoctiale. Et par ainsi pourroit-on cheminer & trauerser toute la terre en sa longitude, si la grandeur de la mer, laquelle conioint les terres ensemblément, ne donnoit empeschement. Iusques icy il n'y a rien a contredire en ce que dit Aristote, & a fort bonne raison de dire que la terre par sa longitude, qui est d'Orient au Ponent, court plus vniment, & est tousiours plus commode à la vie & habitation humaine, que non pas par sa latitude, qui est du Nort au Midy. Ce qui est veritable, non seulement pour ceste raison susdite d'Aristote, à sçauoir pource qu'il y a vne mesme & tousiours semblable téperance du Ciel, de l'Orient au Ponent: attendu qu'elle est esgalement distante, & du froid septentrional, & de la chaleur du Midy: Mais aussi pour vne autre raison, qui est qu'en allãt & cheminant tousiours en longitude, l'on trouue & apperçoit-on les iours & les nuicts succedans les vns aux autres alternatiuement. Ce qui ne peut estre en allant par la latitude; d'autant que par necessité il seroit besoin d'arriuer iusques à ceste regiõ polacque, en laquelle il y a nuict continuelle de six mois, chose grandement incommode pour la vie humaine. Le Philosophe passe plus outre, reprenant les Geographes, qui descriuoient la terre en son temps, & dit ainsi: *L'on peut bien cognoistre ce que i'ay dit, par les chemins*

que l'on peut faire par terre, & par les nauigations maritimes. Car il y a grande difference entre la longitude, & la latitude, d'autant que l'eſpace & interualle qui eſt depuis les colonnes d'Hercules, ou deſtroit de Gibaltar, iuſques à l'Inde Orientale, excede de la proportion de plus de cinq à trois, celle qui eſt depuis l'Ethiopie, iuſques au lac Meotis & derniers confins de Scythie: ce qui eſt approuué par le compte des iournees des chemins, & de la nauigation que nous ſçauons à preſent par la meſme experience. D'autre part, nous auons auſsi cognoiſſance de la terre habitable, iuſques aux parties d'icelle, qui ſont inhabitables. Et certes en ce point l'on doibt pardonner à Ariſtote, puis que de ſon temps l'on n'auoit point encore deſcouuert plus outre que la premiere Ethiopie appellee exterieure, qui eſt ioignãt l'Arabie, & l'Afrique; & que l'autre Ethiopie interieure a eſté totalement incogneuë de ſon temps, meſme toute ceſte grande terre que nous appellons auiourd'huy la terre de Prete-Ian. Comme auſſi n'ont point eu cognoiſſance du reſte de la terre qui giſt ſoubs l'Equinoxe, & va courant iuſques à outrepaſſer le Tropique de Capricorne, pour s'arreſter au Cap de bonne eſperance, ſi bien cogneu & renommé par la nauigation des Portugais; que ſi l'on meſure la terre depuis ce Cap iuſques à la Scythie & Tartarie, il n'y a point de doubte que ceſte eſpace & latitude ſe trouuera auſſi grande comme l'eſpace & la longitude qui eſt depuis Gibaltar iuſques à l'Inde Orientale. C'eſt choſe certaine, que les anciens n'ont point cogneu les commencemens & ſources du Nil, ny la fin de l'Ethiopie; & pour cela Lucain reprend la curioſité de Iules Ceſar, de vouloir

rechercher & enquerir la ſource du Nil, diſant par ces vers,

Que te ſert-il, Romain, de prendre tant de peine *Lucan.10. Pharſal.*
A rechercher du Nil les ſources & fontaines?

Et le meſme Poëte parlant auec le Nil, dit:

Puis que ta prime ſource eſt ſi cachee encor,
Que qui tu ſois, ô Nil, tous l'vniuers ignore.

Mais par la ſaincte Eſcriture meſme l'on peut entendre que ceſte terre eſt habitable. Car ſi elle ne l'eſtoit, le Prophete Sophonias ne diroit, parlant de ces nations appellees à l'Euangile: *Les fils de mes diſperſez* (ainſi appelle-il les Apoſtres) *m'apporteront des preſens de plus outre que les riuages d'Ethiopie.* Neantmoins, comme il a eſté dit, il eſt raiſonnable de pardonner au Philoſophe d'auoir creu les hiſtoriens, & Coſmographes de ſon temps. Pourſuiuons donc maintenant, & examinons ce qui s'enſuit du meſme Ariſtote. *Soph.c.3.* *Vne partie du monde* (dit-il) *qui eſt la ſeptentrionale, ſituee au Nort outre la Zone temperee, eſt inhabitable pour l'excez de froidure: l'autre partie, qui eſt au midy, de meſme ne peut eſtre habitee outre le Tropique, pour l'exceſſiue chaleur qui y eſt. Mais les parties du monde ſont & giſent outre l'Inde, d'vn coſté, & les coulomnes d'Hercules de l'autre, pour certain ne ſe peuuent ioindre, & continuer l'vne à l'autre: de telle façon que toute la terre habitable ſe tienne en vn ſeul continent à cauſe de la mer qui les ſepare.* En ce dernier poinct il dit la verité, puis il pourſuit touchant l'autre partie du monde, & dit: *Il eſt neceſſaire que la terre aye meſme proportion auec ſon Pole Antarctique, que ceſte noſtre partie*

habitable a auec le ſien, qui eſt le Nort, & n'y a point de doute qu'en l'autre monde toutes choſes doiuent eſtre diſpoſees comme en ceſtuy-cy, ſpecialemẽt en la naiſſance & ordres des vents. Et apres auoir mis en auant d'autres raiſons hors de propos, conclud le meſme Ariſtote, diſant: *Nous debuons donc confeſſer par neceßité, que le Meridional eſt le meſme vent qui ſouffle, & procede de ceſte regiõ embraſee de chaleur: laquelle region pour eſtre fort proche du Soleil, defaut & manque d'eaux, & de paſturages.* Cecy eſt l'opinion d'Ariſtote, & à la verité, l'humaine coniecture à grand peine a peu paſſer plus outre. D'où ſouuentesfois ie viens à conſiderer, (par vne contemplation Chreſtienne) combien debile, & petite a eſté la Philoſophie des ſages de ce ſiecle, en la recherche des choſes diuines, puiſque meſme aux choſes humaines, où ils ſemblent ſi bien verſez, ils ont maintefois erré. Ariſtote eſt d'opiniõ, & afferme que la terre habitable au Pole Antarctique en longitude eſt treſ-grande, qui eſt d'Orient au Ponent, & qu'en latitude du Pole Antarctique à la ligne equinoctiale elle eſt tres-petite. Ce qui eſt ſi contraire à la verité, que toute l'habitation preſque qui eſt en ce coſté du Pole Antarctique, a ſa ſituation en la latitude, (i'entens du Pole à la ligne,) & en la longitude d'Orient au Ponent eſt tant petite, que la latitude l'excede trois parts, voire dauantage. L'autre opinion eſt, qu'il afferme que la region du milieu eſt du tout inhabitable, pour eſtre ſous la Zone Torride, embraſee de l'exceſſiue chaleur que luy cauſe la prochaineté du Soleil, & par ceſte raiſon n'a point d'eaux,

ny de pasturages, Ce qui est aussi tout au contraire, d'autant que la plus grande part de ce nouueau monde est situee entre les deux Tropiques sous la mesme Zone Torride : & neantmoins se trouue fort peuplee, & habitee d'hommes, & d'autres sortes d'animaux, estant la region la plus abondante de tout l'vniuers en eaües & pasturages : & qui plus est, fort temperee en la plus grande partie. Ce que la volonté de Dieu a disposé de telle façon, afin de monstrer comme mesme aux choses naturelles il a renuersé & confondu la sagesse de ce siecle. En resolution il faut croire que la Zone Torride est fort bien peuplee & habitee, quoy que les anciẽs l'ayent tenu pour chose impossible. Mais l'autre Zone ou region, qui est entre la Torride & la Zone du Pole Antarctique, encore que en son assiete elle soit fort commode pour la vie humaine, ce neantmoins est peu peuplee & habitee, puis que l'on ne cognoist autre habitation en icelle, que le Royaume de Chillé, & vne petite portion ioignant le Cap de bonne esperance. Le reste est occupé de la mer Occeane, bien que plusieurs soient d'opinion (laquelle ie veux bien ensuiure de ma part) qu'il y a beaucoup dauantage de terre, non encore descouuerte, laquelle doit estre terre ferme à l'opposite du Royaume de Chillé, qui va courant plus outre, que le cercle ou Tropique de Capricorne. Que s'il y en a, sans doute ce doit estre vne terre d'excellẽte tẽperature, pour estre au milieu des deux extremitez, & situee en mesme climat, que la meilleure region de l'Europe.

Et pour ceſte conſideration eſt fort bonne la coniecture d'Ariſtote: mais parlant de ce qui eſt auiourd'huy deſcouuert, ce qui eſt en ceſte Zone eſt peu de choſe, en comparaiſon de la grande eſpace de terre habitee eſtenduë ſous la Zone Torride.

Que Pline & les anciens ont eu la meſme opinion qu'Ariſtote.

CHAPITRE X.

Plin lib. 2. c. 68.

L'Opinion ſuſdicte d'Ariſtote a eſté ſuiuie & tenuë par Pline, qui dit ainſi: La temperature de la region du milieu du monde, par où & à l'endroit de laquelle continuellement chemine le Soleil, eſt embraſee & bruſlee comme d'vn feu prochain, ioignãt icelle region du milieu. Il y en a deux autres aux deux coſtez, qui pour eſtre entre l'ardeur de ceſte Torride, & le froid cruel des deux autres extremes, ſont fort temperees, & ne peuuent auoir communication les vnes auec les autres, à cauſe de l'ardeur exceſſiue du Ciel. Qui a eſté la meſme opinion des anciens, generalement d'eſcrite par le Poëte en ces vers.

Tout le Ciel eſt circuit de cinq Zones dont l'vne
Que Phebus ard touſiours d'vne braiZe importune,
Rend la terre au deſſous toute rouge d'ardeur.

Et le meſme Poëte en autre lieu,

OyeZ ſi quelque gent habite en celle part,

Qui sous la large Zone a son quartier à part,
Que Phœbus au milieu des quatre autres allume.

Et vn autre Poëte dit plus clairement :

Il y a sur la terre autant de regions,
Comme au ciel qu'on diuise en ces cinq portions,
Dont celle du milieu par l'ardeur excitee
Des chauds rais du soleil, est toute inhabitee.

Les anciens ont fondé leur opinion commune sur vne raison qui leur a semblé certaine, & inexpugnable : car voyans que tant plus vne region approchoit du Midy, tant plus elle estoit chaude (laquelle preuue est si certaine en ces regions, que pour ceste mesme raison, en la Prouince d'Italie la Poüille est plus chaude que la Toscane ; & en Espagne, l'Andalusie plus que la Biscaye ; chose si apparente, que iaçoit qu'il n'y ait point de difference entre l'vne & l'autre de plus de huict degrez, & encores moins, on void que l'vne est fort chaude, & l'autre au contraire, bien froide. De là ils inferoient que la region si proche du Midy, ayant le soleil droict pour Zénith, necessairement deuoit estre continuellement embrasee de chaleur. Ils voyoient dauantge, que toutes les diuersitez des saisons de l'annee, du Printemps, de l'Esté, de l'Autõne, & de l'Hyuer, estoient causees de l'approchemẽt & esloignemẽt du soleil. Voyans aussi que combien qu'ils fussent fort esloignez du Tropique, par où chemine le soleil en Esté, ce neantmoins lors qu'il s'approchoit d'eux en la mesme saison, ils sentoient de terribles chaleurs, & de là ils iugeoient que s'ils eussent eu le soleil si proche d'eux, qu'il cheminast au dessus de leurs testes,

& tout le long de la nuee la chaleur ſeroit tant inſupportable, que ſans doute elle conſumeroit & embraſeroit les hommes par ſon excés. C'a eſté la meſme raiſon qui a eſmeu les anciens à croire que la region du milieu n'eſtoit point habitable, & pour cela l'appellerent-ils la Zone bruſlante. Et à la verité ſi l'experience oculaire que nous en auons, ne nous euſt eſclarcis ſur ce point, nous dirions aujourd'huy que ceſte raiſon eſtoit fort peremptoire, & Mathematicienne; d'où nous pouuons voir combien foible eſt noſtre entendement, pour comprendre ſeulement ces choſes naturelles. Mais ores que nous pouuons dire qu'il eſt eſcheu au grand heur & felicité de noſtre ſiecle, d'auoir la cognoiſſance de ces deux grandes merueilles, à ſçauoir que l'on peut fort facilement nauiger la grande mer Occeane, & que ſous la Zone Torride les hommes iouyſſent d'vn ciel fort temperé (choſe que les anciens n'ont peu iamais croire.) De la derniere de ces deux merueilles, touchant la qualité & habitation de la Zone Torride, nous en traitterons auec l'ayde de Dieu fort amplement au liure enſuiuant. Et pource me ſemble conuenable de diſcourir en ce liure de l'autre, qui eſt de la maniere de nauiger l'Occean, d'autant que cela nous importe beaucoup pour le ſujeɫ de cét œuure. Mais auant que de venir à ce poinɫ, il ſera bon de dire ce que les anciens ont tenu de ces nouueaux hommes, que nous appellons Indiens.

Que l'on trouue quelque cognoiſſance de ce nouueau monde, dedans les liures des anciens.

CHAPITRE XI.



Eprenant donc ce qui a eſté mis en auant cy deſſus, il faut neceſſairement conclure, ou que les anciens ont creu qu'il n'y auoit hōmes par delà le Tropique de Cancer, cōme S. Auguſtin & Lactance l'ont tenu; ou que s'il y en auoit, à tout le moins ils n'habitoient pas entre les deux tropiques (cōme l'ont affermé Ariſtote & Pline, & deuant eux le Philoſophe Parmenides) dont le contraire eſt aſſez prouué cy deuant, tant pour l'vn que pour l'autre. Mais cependant pluſieurs par curioſité pourroient demander, ſi les anciens n'ont eu aucune cognoiſſance de ceſte verité, qui nous eſt à preſent ſi claire & ſi notoire; d'autant qu'à la verité cela ſemble vne choſe fort eſtrange, que ce nouueau monde eſtant ſi grand, comme nous le voyons oculairement, ayt eſté neantmoins incogneu des anciens, par tant de ſiecles paſſez. D'où quelques-vns aujourd'huy, pretendans amoindrir en cét endroit la felicité de noſtre ſiecle, & la gloire de noſtre nation, s'efforcent de monſtrer que ce nouueau monde a eſté cogneu des anciens. Et de fait l'on ne peut pas nier qu'il n'y en ayt quelques apparences. Sainct Hieroſme eſcriuant ſur l'epiſtre aux Epheſiens, dit: *Auecques raiſon nous recherchons ce que veut dire l'Apoſtre en ces paroles qu'il dit: Vous auez cheminé*

Plut. c. 3. de plac. Philoſ. cap. 11.

Hier. ſup c. 2. ad Epheſ.

vn temps selon le cours de ce monde, sçauoir si d'aduenture il nous veut faire entendre qu'il y ayt vn autre siecle, qui ne soit, ny dépende point de ce monde, mais d'autres mondes, desquels escrit Clement en son epistre, l'Occean, & les mondes qui sont par delà l'Occean. Ce sont les termes de sainct Hierosme. Mais à la verité ie ne peux trouuer quelle epistre soit celle de sainct Clement que cite sainct Hierosme; neantmoins sans doute ie croy que sainct Clement l'a escrite, puis que sainct Hierosme l'a mis en auant. Et auec raison dit sainct Clement, que par delà la mer Occeane il y a vn autre monde, voire plusieurs mondes, comme c'est la verité, puis qu'il y a si grande distance d'vn nouueau monde à l'autre nouueau monde (j'entends dire du Peru & des Indes Occidentales, à la Chine & Indes Orientales.) Dauantage, Pline qui a esté si diligent rechercheur des choses estranges & admirables, rapporte en son histoire naturelle, que Hannon Capitaine Carthaginois nauigea par l'Occean, depuis le destroit de Gibaltar, costoyant tousiours la terre, iusques aux confins d'Arabie, & qu'il laissa par escrit ceste sienne nauigation. que s'il est ainsi comme Pline l'escrit, il s'ensuit que Hannon nauigea autant, comme nauigent aujourd'huy les Portugais, trauersans deux fois par dessous l'Equinoxe, qui est vne chose espouuentable. Et qui plus est, le mesme Pline rapporte de Corneille Nepueu autheur fort graue, & dit que le mesme chemin a esté nauigé par vn autre homme, appellé Eudaxius, toutefois par chemins contraires; d'autant que cét Eudaxius suiuant le Roy des Latyres, sortit par la mer

Plin. lib. 2. cap. 67.

rouge dans l'Occean, & en tournoyant paruint iuſqu'au deſtroit de Gibaltar; ce que le meſme Corneille Nepueu afferme eſtre aduenu de ſon temps. Comme auſſi d'autres autheurs graues eſcriuent qu'vn nauire de Carthaginois pouſſé par la force des vents dans la mer Occeane, arriua en vne terre qui iuſques à ce temps n'auoit eſté cogneu, & qu'eſtant de retour à Carthage, donna vn grand deſir & enuie aux Carthaginois de deſcouurir, & peupler ceſte terre; ce que le Senat voyant, par vn rigoureux decret deffendit telle nauigation, craignant qu'auec le deſir de nouuelles terres l'on delaiſſaſt à aymer ſon pays. De tout cecy on peut tirer que les anciens ont eu quelque cognoiſſance du nouueau monde, encores que parlant de noſtre Amerique, & de toute ceſte Inde Occidentale, à peine en trouue-t'on choſe certaine és liures des Eſcriuains anciens. Mais de l'Inde Orientale, ie dis qu'il y en a aſſez ample mention, non ſeulemẽt de celle de par delà, mais auſſi de celle de par deçà, qui anciennement eſtoit la plus eſloignee, pource qu'on y alloit par contraire chemin, que celuy qu'on fait aujourd'huy. Pourquoy n'eſt il pas ayſé de trouuer aux liures anciens Malaca, qu'ils appelloient le doré Cherſoneſe; le Cap de Comorni, qui ſ'appelloit le Promõtoire de Cori; & la grande & renommee Iſle de Sumatre, tant celebree par l'ancien nom de Taprobane? Que dirons-nous des deux Ethiopies, des Brachmanes, & de la grande terre des Chinois? Qui doute qu'aux liures des anciens il n'en ſoit faite mention pluſieurs fois? Mais des Indes Occi-

Plin. li. 6. cap. 2.

dentales nous ne trouuons point dedans Pline qu'en ceſte nauigation l'on paſſaſt les Iſles Canaries, qu'il appelle Fortunees, la principale deſquelles il dit auoir eſté nommee Canarie, pour la multitude des chiens qui eſtoient en icelle. Mais à peine il y a aucune apparence aux liures anciens de la nauigation que l'on fait aujourd'huy plus outre que les Canaries, par le golphe, qu'auec fort bonne raiſon ils appelloiét grand. Ce neantmoins beaucoup ont opinion que Seneque le Tragique a prophetiſé de ces Indes Occidentales, parce que nous liſons en ſa tragedie de Medee, en vers Anapeſtiques, qui reduits en vers François, diſent ainſi:

Sen. in Medea act. 2. in fine.

Il viendra ſur le dernier aage
Vn ſiecle nouueau bien-heureux,
Où noſtre Occean ſpacieux
Eſtendra plus loing ſon riuage.
Vne grand' terre ſe verra
Nauigeant ceſte mer profonde,
Et lors vn autre nouueau monde
Aux humains ſe deſcouurira.
La Tullee par tout renommee
Pour vn bout du monde eſloigné,
Tantoſt apres ce poinct gagné,
Sera pour voiſine contree.

Cecy raconte Seneque en ces vers, & ne pouuons bonnement nier que la prenant à la lettre, ſa prediction ne ſoit veritable: car ſi l'on conte les longues annees qu'il dit, à commencer dés le temps du Tragique, l'on trouuera plus de mil & quatre cents ans paſſez, & ſi c'eſt dés le temps de Medee, il y en aura plus de deux mil. Ce que

nous voyons aujourd'huy à veüe d'œil tellement accomply, veu qu'il n'y a point de doute que l'on n'aye trouué le passage de l'Ocean si long temps caché, & que l'on a descouuert vne grande terre & nouueau monde habitee, plus grande que tout ce continent de l'Europe, & de l'Asie. Mais ce que l'on peut en cela raisonnablement disputer, est, à sçauoir si Seneque a dit cela par diuination, ou si ç'a esté poëtiquement, & à la volee. Et pour en dire mon opinion, ie croy qu'il l'a prognostiqué auec la façon de deuiner qu'ont les hommes sages & aduisez; attendu qu'en son temps on entreprenoit desia de nouuelles nauigations & voyages par mer. Il cognoissoit bien aussi comme Philosophe, qu'il y auoit vne autre terre, contraire & opposite à nous, qui estoit celle qu'ils appellent Antichthon. Et par ce fondement il a peu considerer que la hardiesse & industrie des hommes en fin pourroit atteindre iusques là que de trauerser la mer Oceane, & l'ayant trauersee, pourroient descouurir de nouuelles terres, & vn autre monde; attendu que du temps de Seneque l'on auoit cognoissance du succés de ce naufrage que Pline raconte, par lequel on passa le grand Ocean. Ce qui appert auoir esté le motif de la prophetie de Seneque, comme il le donne à entendre par les vers cy deuant recitez; apres lesquels ayant acheué d'escrire le soucy & la vie peu malicieuse des anciens, il suit en ceste façon:

Auiourd'huy c'est vn autre temps:
Car la mer contente, ou forcee,

Se void de l'hardy trauersee,
Qui n'y prend que du passetemps.

Et plus bas il dit ainsi :

Tout batteau sans craindre naufrage
Se iette or' sur la haute mer,
Et ià le boüillant passager
Tient pour bref vn si long voyage.
Il n'est plus rien à descouurir,
Ny lieux qui soient encor à prendre :
Celuy-là qui se veut deffendre,
D'vn nouueau mur se doit couurir.
Tout est renuersé par le monde,
Rien n'est en son lieu demeuré,
Rien secret, ny rien d'asseuré
N'y a parmy la terre ronde.
On void que le chaud Indien
Boit l'Araxe en froideur extresme,
Et l'Elbe, & le Rhin tout de mesme,
Lauent le peuple Persien.

Et de céte si grande hardiesse des hommes Seneque a conjecturé ce qu'il a escrit, comme le dernier point qui doit arriuer, disant : *Il viendra sur le dernier âge, &c.* ainsi qu'il a esté mis cy dessus.

De l'opinion que Platon a eüe des Indes Occidentales.

Chapitre XII.

OR si quelqu'vn a traicté plus particulierement de ceste Inde Occidentale, que l'honneur en doit estre dóné à Platon, qui en son Timee dit ainsi : *En ce temps l'on ne pouuoit nauiger ce Golphe* (il entend de la mer Atlantique,

tique, qui eſt l'Occean qui ſe rencontre au ſortir du deſtroit de Gibaltar) *pource que le paſſage eſtoit clos à la bouche des colomnes d'Hercules* (qui eſt le meſme deſtroit de Gibaltar.) *Et ceſte Iſle eſtoit ioincte en ce temps à la bouche ſuſdite, & eſtoit de telle grandeur, qu'elle excedoit toute l'Aſie & l'Afrique enſemblement: & alors il y auoit vn paſſage pour aller de ces Iſles à d'autres, & de ces autres Iſles on alloit à la terre ferme qui eſtoit proche, enuironnee de la vraye mer.* Cela eſt raconté par Critias en Platon. Et ceux qui ſe perſuadent que ceſte narration de Platon eſt vne vraye hiſtoire, déduite & contenuë ſous ces termes, diſent que ceſte grande Iſle appellee Atlantique, laquelle excedoit en grãdeur l'Afrique & l'Aſie tout enſemble, occupoit alors la plus grande part de la mer Occeane, appellee Atlantique, que les Eſpagnols nauigent aujourd'huy, & que les autres Iſles qu'il diſoit eſtre proches de ceſte grande, ſont celles que maintenant nous appellons Iſles de Barlouente, à ſçauoir Cube, Eſpagnolle, ſainct Iean du Port-riche, Iamaïque, & autres Iſles de ceſte contree; meſme que la terre ferme dont il fait mention, eſt celle qu'aujourd'huy nous appellons terre ferme, à ſçauoir le Peru & l'Amerique, & que ceſte vraye mer qu'il dit, eſt ioignante icelle terre ferme, ſçauoir la mer du Sud, qu'il appelle vraye mer, pource qu'en comparaiſon de ſa grandeur, les autres mers Mediterranees, voire la meſme Atlantique, ſont comme petites mers. Par cela à la verité ils donnent vne interpretation fort ingenieuſe & artificieuſe à ces propos de Platon. Mais ſi ceſte interpretation doit eſtre tenuë

pour veritabe, ou non, j'ay deliberé l'esclaircir en autre lieu.

Que quelques vns ont eu opinion qu'aux lieux de l'Escriture saincte, où il est fait mention d'Ophir, on le doit entendre de nostre Peru.

CHAPITRE XIII.



VELQVES-VNS ont ceste opinion qu'il est fait mention en la saincte Escriture de ceste Inde Occidentale, prenans la region du Peru pour cét Ophir tant celebré en icelle. Robert Estienne, ou pour mieux dire, François Vatable, homme fort versé en la langue Hebraïque (comme i'ay ouy raconter à nostre Precepteur qui fut son disciple) dit aux an-
In 3. l. Reg. cap. 9. notations sur le neufiesme chapitre du troisiesme liure des Roys, que l'Isle Espagnolle que trouua Christophle Colomb, estoit celle d'Ophir, dont Salomon faisoit apporter quatre cents vingt, ou quatre cents cinquante talents d'or tres-fin & tres-pur; pource que l'or de Ci-
In Appar. Biblia Reg. imphaleg c.9 bao que les nostres apportent de l'Espagnolle, est de telle façon & qualité. Et se trouuent encores plusieurs autres qui afferment que cestuy nostre Peru est Ophir, déduisans, & tirans vn nom de l'autre, lesquels croyent que dés lors
2. Paral. 9. que le liure de Paralipomenon fut escrit, l'on
3. Reg. 10. l'appelloit Peru (comme aujourd'huy ils se fondent) en ce que la saincte Escriture rapporte

que l'on apportoit d'Ophir de l'or trefpur, & des pierres fort precieufes, auec du bois qui eftoit fort beau & fort rare : lefquelles chofes font abondantes au Peru, comme ils difent. Mais (à mon opinion) c'eft chofe fort efloignée de verité, que le Peru foit Ophir tant celebré par les lettres facrées. Car jaçoit qu'en ce Peru il y ait affez grande abondance d'or, ce n'eft pas toutesfois de telle façon, que l'on le doiue efgaler à la renommee des richeffes qu'a eüe anciennement l'Inde Orientale. Ie ne trouue point que en ce Peru il y ayt des pierres fi precieufes, ny de bois fi exquis, que l'on n'en ayt iamais veu de femblables en Hierufalem. Car encores qu'il y ayt des efmeraudes exquifes, & quelques arbres d'vn bois dur & aromatique, ce neantmoins ie n'y trouue point chofe digne de telle loüange que la faincte Efcriture donne à Ophir. Mefme il me femble qu'il n'eft pas vray-femblable que Salomon euft laiffé l'Inde Oriétale tres-riche & opulente, pour enuoyer fes flottes de nauires à cefte derniere terre. Que fi elles y eftoient venuës tant de fois (ainfi comme il eft efcrit) certainement nous trouuerions plus de refte, & de tefmoignage d'icelles, que nous n'auons pas. Dauantage, l'etymologie du nom d'Ophir, & le changement, ou reduction d'iceluy au nom du Peru, me femble chofe peu confiderable, eftant affeuré que le nom du Peru n'eft pas fort ancien, ny commun à toute cefte contree. L'on a eu de couftume ordinairement en ces defcouuertures du nouueau monde, de donner nom aux terres & ports de mer, felon

2. Paral. 8.
4. Reg. 22.
3. Reg. 9.

l'occasion qui se presentoit alors de l'arriuee, & croy que le nom du Peru a esté ainsi trouué, & mis en vsage : car nous tenons icy que le nom a esté donné à toute ceste terre du Peru, à cause d'vn fleuue ainsi appellé par les naturels du païs, auquel les Espagnols arriuerent quand ils firent la premiere descouuerte. Et de là nous disons que les mesmes Indiens naturels du Peru ignorent, & ne se seruent aucunement de ce nom & appellation, pour signifier leur terre. Il semble dauantage, que les mesmes autheurs veulent dire que Sepher, denommee en la saincte Escriture, est ce qu'aujourd'huy on appelle les Andes, qui sont des montagnes tres-hautes du Peru. Et ceste ressemblāce des mots & appellations n'est pas chose suffisante : car si cela auoit lieu, nous pourrions aussi bien dire que Iectan est Iecsan, mentionné en la saincte Escriture. Aussi nous ne pouuons dire que les noms de Tite & Paul, desquels ont vsé les Rois Inguas de ce Peru, soient prouenus des Romains, ou Chrestiens; d'autant que c'est vn argument trop foible, & trop leger, pour tirer conclusion de choses si grandes. L'on void clairement que c'est chose contraire à l'intention de l'Escriture saincte, ce que quelques-vns ont escrit que Tharsis, & Ophir n'estoient en vne mesme route & Prouince, en conferant le chapitre vingt-deuxiesme du quatriesme liure des Rois, auec le chapitre vingtiesme du second liure du Paralipomenon; d'autant que ce qui est dit au liure des Rois que Iosaphat dressa vne flotte de nauires en Asiongaber, pour aller querir de l'or à Ophir,

Iectan filius Heber. Gen. 10.

Iecsan filius Abrahæ ex Cetura. Gen. 25.

est aussi referé au Paralipomenon, que ceste mesme flotte fut dressee pour aller à Tharsis. D'où l'on peut facilement iuger qu'en ces liures susdits, quand l'Escriture parle de Tharsis, & Ophir, elle entend vne mesme chose. Quelqu'vn me pourroit demander sur cecy, quelle region ou Prouince estoit cét Ophir, où alloit de Salomon, auec les mariniers de Hyram Roy de Tyr & de Sidon, pour rapporter de l'or, & où pretendant aller la flotte du Roy Iosaphat, *3. Reg. 9.* perit, & fist naufrage en Asiongaber, comme *4. Reg. 22.* rapporte l'Escriture. En cecy ie dis que ie m'accorde fort volontairement à l'opinion de Iosephe en ses liures des Antiquitez, où il dit que c'est vne Prouince de l'Inde Orientale, laquelle fut fondee par cét Ophir fils de Iectan, duquel il est fait mention au Genese dixiesme, & estoit *Genes. 10.* celle Prouince abondante d'or tres-fin. De là est venu que l'on celebre tant l'or d'Ophir, ou d'Ophas, ou selon qu'aucuns veulent dire que ce mot d'Obrise vaut autant comme qui diroit l'Ophirise; pource qu'y voyant sept sortes & especes d'or (comme refere sainct Hierosme) celuy d'Ophir estoit tenu pour le plus fin, comme icy nous loüons & estimons l'or de Valdiuia, ou de Caranaya. La principale raison qui me fait croire qu'Ophir est en l'Inde Orientale, & non en ceste Occidentale, est, pource que la flotte de Salomon ne pouuoit venir icy sans passer toute l'Inde Orientale, toute la Chine, & autre grande espace de mer, n'estant pas vray-semblable qu'ils eussent trauersé tout le monde, pour venir icy chercher de l'or, princi-

palement eſtant ceſte terre de telle façon, que l'on n'en peut auoir eu cognoiſſance par aucun voyage de terre, & monſtrerons apres que les anciens n'auoient cognoiſſance de l'art de nauiger dont nous vſons aujourd'huy, ſans lequel ils n'euſſent peu ſ'engouffrer, & auancer ſi auant dans la mer. Finalement en ces choſes quand il n'apparoit indices certains, mais ſeulement coniectures legeres, l'on n'eſt obligé d'en croire dauantage que ce qu'il en ſemble à vn chacun.

Que ſignifie en la ſaincte Eſcriture, Tharſis, & Ophir.

Chapitre XIV.



SI les opinions & coniectures d'vn chacun doiuent eſtre receües, ie tiens quant à moy, qu'en la ſaincte Eſcriture ces mots de Tharſis & Ophir le plus ſouuent ne ſignifient aucun lieu determiné, mais que c'eſt vn mot & ſignification generale aux Hebrieux, comme en noſtre vulgaire ce mot des Indes nous eſt general en noſtre vſage & façon de parler: car nous entendons par les Indes, des terres fort riches, eſloignees, & eſtranges des noſtres. Ainſi nous autres Eſpagnols indifferemment appellons Indes, le Peru, le Mexique, la Chine, Malaque, & le Breſil; & de quelconques parties de celles-cy que viennent lettres, nous diſons que ce ſont lettres des Indes, eſtans neantmoins leſdites terres & Royaumes de

grande diſtance & diuerſité entr'elles, iaçoit auſſi qu'on ne puiſſe nier que le nom des Indes ſ'entend proprement de l'Inde Orientale. Et pource qu'anciennement l'on parloit de ces Indes comme d'vne terre fort eſloignee, de là eſt venu qu'à la deſcouuerte de ces autres terres auſſi bien eſloignees, a-t'on donné le nom des Indes, pour eſtre diſtantes des autres, & tenuës comme le bout du monde. Et de meſme façon il me ſemble que Tharſis en la ſainƈte Eſcriture le plus ſouuent ne ſignifie ny lieu, ny partie determinee, mais ſeulement des regions fort eſloignees, & ſelon l'opinion du peuple, fort riches, & fort eſtranges: car ce que Ioſephe & quelques-vns veulent dire que Tharſis eſt Tarſo, ſelon l'intention de l'Eſcriture, il me ſemble auec bonne raiſon auoir eſté reprouué par ſainƈt Hieroſme, non ſeulement dautãt que ces deux vocables ſ'eſcriuent par diuerſes lettres, l'vn auec vne aſpiration, & l'autre ſans aſpiration, mais auſſi pource que l'on eſcrit beaucoup de choſes de Tharſis, qui ne peuuent pas bien conuenir, ny ſe rapporter à Tarſo Cité de Cilicie. Il eſt bien vray qu'en quelques endroits de l'Eſcriture il eſt dit que Tharſis eſt en Cilicie. Ce qui ſe trouue au liure de Iudith, quand il eſt parlé d'Holofernes, duquel il eſt dit qu'ayant paſſé les limites d'Aſſyrie, il paruint iuſques aux grands monts d'Ange (qui par aduenture eſt Taurus:) leſquels monts ſont à la feneſtre de Cilicie, & qu'il entra en tous les chaſteaux, où il aſſembla toutes ſes forces, ayant deſtruit celle tant renommee Cité de Melothi, deſpoüilla,

Hieron. ad Marcel. in 3. tomo.

Iudith. 2.

Plin. li. 5. ca. 27.

& ruina tous les fils de Tharsis & d'Israël, qui estoient ioignant le desert, & ceux qui estoient au Midy, vers la terre de Cellon, & de là passa l'Euphrates : mais comme i'ay dit, ce qui est ainsi escrit de Tharsis, ne se peut accommoder à la Cité de Tarso. Theodoret & autres, suiuans l'interpretation des Septante, en quelques endroits mettent Tharsis en Afrique, voulans dire que c'estoit la ville mesme, qui anciennement s'appelloit Carthage, & aujourd'huy Royaume de Thunes ; & disent que c'estoit là où Ionas vouloit aller, quand l'Escriture rapporte qu'il s'enfuyoit du Seigneur en Tharsis. Autres veulent dire, que Tharsis est vne certaine region des Indes, comme il semble que sainct Hierosme s'y veüille incliner. Ie ne veux pas à present debattre ces opinions : mais ie veux bien dire que l'Escriture sur ceste matiere ne signifie pas tousiours vne region, ou partie du monde certaine, & determinee. Il est certain que les Mages ou Rois qui vindrent adorer Iesus-Christ, estoient d'Orient, & aussi dit l'Escriture, qu'ils estoient de Saba, Epha, & Madiam. Et quelques hommes doctes sont d'opinion qu'ils estoient d'Ethiopie, d'Arabie, & de Perse ; & neantmoins le Psalmiste & l'Eglise chante d'eux : *Les Roys de Tharsis apporteront des presens.* Nous-nous accordons donc auec S. Hierosme, que Tharsis est vn mot qui a plusieurs & diuerses significations en l'Escriture, & que quelques fois il signifie la pierre Chrysolithe, ou Iacinthe ; tantost quelque certaine region des Indes, tantost la mer mesme, qui est de couleur de Iacinthe à la reuerberation

Theod. in 1. Ioan.
Artasmon. ibid. & in Alphabeto Apparatus.
Hieron. ad Marcell.
Psalm. 44. Isa. 60.

du Soleil. Mais auec raison le mesme sainct Docteur nie que Tharsis soit region des Indes où vouloit fuyr Ionas, puis que partant de Ioppé, il luy estoit impossible de nauiger iusques és Indes par icelle mer. Pource que Ioppé (qu'aujourd'huy nous appellons Iaffe) n'est pas vn port de la mer rouge, laquelle est iointe auec la mer Indique Orientale, mais de la mer Mediterranee, qui n'a point d'issuë par la mer Indique. D'où il appert clairement, que la nauigation que faisoit la flotte de Salomon, partant de Asiongaber (où se perdirent les nauires du Roy Iosaphat) alloit par la mer rouge à Tharsis & Ophir, ce qui est expressément attesté en l'Escriture. Et a esté ceste nauigation fort differente de celle que pretendoit faire Ionas à Tharsis, puisque Asiongaber est le port d'vne Cité d'Idumee, assise sur le destroit, où la mer rouge se joint auec le grand Occean. De ceste Ophir l'on apportoit à Salomon de l'or, de l'argent, du morphie, des monnes, & coqs d'Inde, & estoit leur voyage de trois ans, toutes lesquelles choses sans doubte doiuent estre entenduës de l'Inde Orientale, qui est feconde & abondante en tout ce que dessus, ainsi que Pline l'enseigne, & que nous en auons à present certaine cognoissance. De nostre Peru certainement ils n'eussent peu apporter du morphie, d'autant que les elephans y sont du tout incogneus: mais il eussent bien peu apporter de l'or, de l'argent, & de fort plaisantes & gentilles monines. Finalement il me semble que l'Escriture saincte entend communement par ce mot de Tharsis, ou la grande

mer, ou des regions fort esloignees & estranges. Par ainsi il suppose que les Propheties qui parlent de Tharsis (puisque l'esprit de prophetie peut tout sçauoir) se peuuent bien souuent accommoder aux choses de nostre nouueau mõde.

De la Prophetie d'Abdias, que quelques-vns interpretent estre des Indes.

Chapitre XV.

Guido Boderian. in epi. ad Philippũ Cathol. regẽ in 5. Com. sacr. Bibl. in Marrag. in Hispan. hist.



Lusieurs disent & afferment qu'en la saincte Escriture il a esté predit bien long tẽps deuant que ce nouueau monde deuoit estre cõuerty à Iesvs-Christ par la natiõ Espagnolle, & à ce propos mettẽt en auant & expliquent le texte de la Prophetie d'Abdias, qui dit ainsi: *A la transmigration de cest exercite des enfans d'Israel possedera toutes les choses des Chananeens iusques en Sarepte, & la transmigration de Hierusalem, qui est au Bosphore, possedera les Citez du Midy, & monterõt les sauueurs au mont de Sion pour iuger le mont d'Esau, & sera le Royaume pour le Seigneur.* Cecy a esté mis ainsi en vulgaire suiuant la lettre. Mais les autheurs que i'entens en l'Hebrieu lisent ainsi: *Et la transmigration de cest exercite des enfans d'Israel* (qui sont les) *Cananeãs iusques à Zarphat* (qui est France) *& la trãsmigration de Hierusalẽ, qui est en Sapharad* (entẽdez pour Espagne) *possedera pour heritage les Citez du Midy, & monteront ceux qui procurent la saluation au mont de Sion, pour iuger le mont d'Esau, & sera le Royaume pour le Seigneur.* Toutesfois aucuns d'eux n'alleguent suffi-

Ludouicus Leo Augustinian. in cõment. super Abdia.

ſant teſmoignage des anciens, ny raiſon pertinente, pour mõſtrer que Sapharad, que S. Hieroſme interprete le Boſphore ou deſtroit, & les Septante Interpretes, l'Euphrate, doiue ſignifier l'Eſpagne, que leur ſeule opinion. Les autres alleguent le Paraphraſe Chaldaïque, qui eſt de ceſte opinion, & meſme les anciens Rabis qui l'expliquent de ceſte façon, comme auſſi ils expliquent Zarphat eſtre France (que noſtre vulgaire & les Septante diſent eſtre Sarepte.) Et laiſſant ceſte diſpute, qui appartient aux gens plus de loiſir, quelle neceſſité y a-il de croire que les Citez de l'Auſtre, ou de Mageb (ainſi qu'eſcriuent les Septante) ſoient les gens de ce nouueau monde? Dauantage, quel beſoing eſt-il de croire, & de prendre la nation Eſpagnolle pour la tranſmigration de Hieruſalem en Sapharad, ſi ce n'eſt que nous vueillons prendre Hieruſalem ſpirituellement, & que pour icelle nous entendions l'Egliſe? De ſorte que par la tranſmigration de Hieruſalem en Sapharad, le ſainct Eſprit nous demõſtre les enfans de la ſaincte Egliſe, qui habitent aux fins de la terre, & aux riuages; pource cela en langue Syriaque eſt dict Sapharad, & ſe rapporte bien à noſtre Eſpagne, qui ſelon les anciens, eſt la fin & le bout de la terre, eſtant preſque toute enuironnee de la mer. Or par les Citez d'Auſtre, ou de Sud, l'on peut entendre ces Indes: attendu que la plus grande part de ce nouueau monde eſt aſſiſe au Midy, & la meilleure partie duquel regarde le Pole Antarctique. Ce qui s'enſuit eſt facile à interpreter, ſçauoir, *ceux qui procurent la ſaluatiõ, mon-*

teront au mont de Sion pour iuger le mont d'Esau: parce qu'on peut dire que ceux-là se retirent à la doctrine, & au fort de la S. Eglise qui pretendent rompre & dissiper les erreurs profanes des gentils, car cela peut estre interpreté iuger le mont d'Esau. D'où il s'ensuit bien, qu'alors le Royaume ne sera pour les Espagnols, ny pour ceux d'Europe, mais pour IESVS-CHRIST nostre Sauueur. Quiconque voudra expliquer de ceste façon la Prophetie d'Abdias, ne doit estre reprins, puis qu'il est certain que le sainct Esprit a sceu & cogneu tous les secrets long temps auparauant. Et semble qu'il y a grande apparence de croire qu'il est faict mention en la saincte Escriture d'vne affaire de telle importance, comme est la descouuerture des Indes & nouueau monde, & conuersion d'iceluy en la foy. Isaye mesmes dit ces termes. *Ah les ailles des nauires qui vont de l'autre part d'Ethiopie.* Plusieurs autheurs tres-doctes declarent que tout ce chapitre est entendu des Indes, & le mesme Prophete en d'autre endroit dit: *Que ceux qui eschaperont d'Israel, iront fort loing à Tharsis, & en des Isles fort eslongnees, où ils conuertiront au Seigneur plusieurs & diuerses nations.* Entre lesquelles il nomme la Grece, l'Italie, & l'Afrique, & beaucoup d'autres. Ce qui sans doute se peut bien rapporter à la conuersion de ces nations des Indes. Car estant chose asseuree que l'Euangile doibt estre preschee par tout l'vniuers, ainsi que le Sauueur nous l'a promis, & qu'alors viendra la fin du monde, il s'ensuit, & ainsi le doibt-on entendre, qu'en toute l'estenduë du monde il y a beaucoup de nations à

Isay.18.iuxta 70. Inter.

Isaye 66.

Matth.24.

qui IESVS-CHRIST n'a esté annoncé. Partant nous debuons de là recueillir, qu'il est demeuré grande partie du monde incogneuë aux anciens, & qu'auiourd'huy il y en a encore vne bonne partie à descouurir.

Par quel moyen ont peu arriuer aux Indes les premiers hommes, & qu'il n'y sont arriuez de gré, & selon leur intention.

CHAPITRE XVI.

MAintenant il est temps de respõdre à ceux qui disent qu'il n'y a point d'Antipodes, & que ceste region où nous viuons, ne peut estre habitee. L'immense grandeur de l'Ocean espouuenta tellemẽt sainct Augustin, qu'il ne pouuoit penser comment le lignage humain eust peu passer à cestuy nostre nouueau monde. Mais puis que d'vne part nous sçauons de certain que passez sont plusieurs ans, qu'il y a des hommes habitans en ces parties cy, & d'autre part ne pouuõs nier ce que la saincte Escritures nous enseigne clairement, que tous les humains sont procedez d'vn premier homme, que sans doute serons contraincts de croire & confesser que les hommes seront passez icy de l'Europe, de l'Asie, ou de l'Afrique : toutesfois ce pendant il nous faut rechercher & discourir par quel chemin ils y ont peu venir. Il n'est pas

vray-semblable qu'il y ait eu vne autre arche de Noé,en laquelle les hommes puissent estre arriuez aux Indes, & moins encore que l'Ange ait transporté les premiers hommes de ce nouueau monde, attachez & suspendus par les cheueux, comme il fit le Prophete Habacuc, car nous ne traittons pas de la toute-puissance de Dieu,mais seulement de ce qui est conforme à la raison & à l'ordre & disposition des choses humaines. C'est pourquoy ces deux choses doiuent estre tenuës pour admirables, & dignes de merueille, voire d'estre comptees entre les secrets de Dieu. L'vne que le genre humain ayt peu passer vne si grande trauerse de mer, & de terre. L'autre qu'y ayant icy si grand nombre de peuple, ils ayent esté neantmoins incogneus par tant de siecles. Pour ceste cause ie demande par quelle deliberation, force & industrie, le lignage des Indiens a peu passer vne si large mer, & qui pouuoit estre l'inuenteur d'vn passage si estrange. Veritablement ie l'ay plusieurs fois recherché & ruminé à moy-mesme, (comme plusieurs autres ont fait,) & iamais n'ay peu trouuer chose qui me peust satisfaire. Toutesfois i'en veux bien dire ce que i'en ay conceu,& qui me vient à present en la fantasie, puis que les tesmoins me manquent lesquels ie puisse suiure, & me laisser aller par le fil de la raison, (quoy qu'il soit fort delié) iusques à ce qu'il se disparoisse du tout de deuant mes yeux. C'est vne chose certaine que les premiers hommes sont venus en la terre du Peru par l'vne de ces deux manieres, sçauoir ou par terre, ou par

mer. Que s'ils sont venus par la mer, c'à esté ou fortuitement & par hazard, ou de gré & propos deliberé. I'entens par hazard, estans iettez par quelque orage & force de tourmente, comme il aduient en temps rude, & tempestueux. I'entens aussi de propos deliberé qu'ils eussent dressé leur nauigation, pour chercher & descouurir de nouuelles terres. Outre ces deux manieres, ie trouue qu'il n'est point possible d'en trouuer d'autres, si nous voulons suiure le cours des choses humaines, & ne nous arrester à fabriquer des fictions Poëtiques & fabuleuses. Car il ne faut pas que quelqu'vn se persuade de trouuer vn autre aigle, comme celle de Ganimede, ou quelque cheual volant, comme celuy de Perseus, qu'il maintienne auoir apporté les premiers Indiens par l'air, ny que par aduenture ces premiers hommes se soient seruis de poissons, comme Serenes, ou Nicolas, pour les auoir passés là. Mais delaissant arriere ces propos de mensonge, & dignes de risee, examinõs vn peu chacune de ce deux manieres mises en auant, attendu que ceste dispute sera plaisante & vtile. Premierement il me semble que ce ne seroit pas chose trop esloignee de raison de dire, que les premiers & anciens peuples de ces Indes sont venus, ont descouuert, & peuplé par la mesme façon que nous autres à present y venons iournellement, à sçauoir par l'art de nauiger, & l'ayde des pilotes, lesquels se conduisent par la hauteur & cognoissance du Ciel, & auec l'industrie qu'ils ont de changer & manier les voiles, selon le temps qui se presente.

Pourquoy cela ne pourroit-il pas bien estre? faut-il croire que nous seuls hommes, & en cestuy nostre siecle tant seulement, ayons comprins & cogneu l'art de nauiger l'Occean? Nous voyons que de ce temps mesme l'on nauige, & trauerse encor l'Occean pour descouurir nouuelles terres, comme peu de temps y a qu'Aluaro Mendana & ses compagnõs ont nauigé, estans partis du port Lima, & suiuy la route du Ponent pour descouurir la terre qui gist à l'Est, où est le Peru, & au bout de trois mois, descouurirent les Isles qu'ils appellerent, Isles de Salomon, qui sont plusieurs & fort grandes. Et y a grande apparence qu'elles gisent ioignant la nouuelle Guynee: ou pour le moins qu'elles sont fort proches d'vne autre terre ferme. Et encore auiourd'huy par le commandemẽt du Roy, & de son Conseil, l'on delibere d'apprester vne nouuelle armee pour aller à ces Isles. Puis donc qu'il est ainsi, pourquoy ne dirons nous pas que les anciens aussi bien n'ayent peu auoir le courage, & resolution de voyager par mer à mesme deliberation de descouurir la terre, qu'ils appellent Antiςthon, opposite à la leur, & que selon le discours de leur philosophie, deuoit estre auec dessein de ne s'arrester iusques à la veüe des terres qu'ils cherchoient? Certainement il n'y a aucune repugnance ou contrarieté, que ce que nous voyons auiourd'huy arriuer, soit ainsi anciennement arriué: attendu
2. Para. 9. mesme que la saincte Escriture tesmoigne que
3. Reg. 10. Salomon print des maistres pilotes de Tyr & de Sidon, fort adroits & experimentez à la

ner, & que par leur induſtrie, l'on fit ceſte na-
uigation de trois ans. A quel propos pẽſez vous
qu'elle remarque l'art des mariniers, & leur
cience, enſemble leur nauigation ſi longue de
trois ans, ſinon pour nous donner à entendre
que la flotte de Salomon nauigeoit le grand
Occean? Il y en a beaucoup qui ſont de ceſte
opinion, auſquels il ſemble que ſainct Auguſtin
auoit peu de raiſon de s'eſpouuenter, & eſmer-
ueiller de la grandeur de l'Occean puiſqu'il pou-
uoit coniecturer qu'il n'eſtoit ſi difficile à naui-
ger, veu ce qui eſt rapporté de la nauigation de
Salomõ. Mais pour dire la verité, mõ opinion eſt
bien autre, & ne me puis perſuader que les pre-
miers Indiens ſoient arriuez en ce nouueau mõ-
de par vne nauigation ordonnee, & faite à pro-
pos. Meſme ie ne veux pas accorder que les an-
ciens ayent cogneu l'art & induſtrie de nauiger,
par le moyen duquel les hommes auiourd'huy
trauerſent la mer Occeane de quelque partie
que ce ſoit, à quelconque autre qu'il leur pren-
ne fantaſie. Ce qu'ils font auec vne incroyable
iſteſſe & reſolution, attendu que ie ne trouue
en toute l'antiquité aucun reſte, ou teſmoigna-
ge d'vne choſe ſi notable, & de ſi grande impor-
tance. Et ne trouue qu'aux liures des anciens ſoit
faite aucune mention de l'vſage de la pierre
d'aymant, ne de l'Eſguille à nauiger, voire, ne
croy-ie point qu'ils en ayent eu aucune co-
gnoiſſance. Que ſi l'on oſte la cognoiſſance de
l'Eſguille à nauiger, l'on cognoiſtra facilement
qu'il eſt impoſſible qu'ils ayent trauerſé l'eſten-
duë du grand Occean. Ceux qui ont quelque
E

cognoiſſance de la mer, entendent bien ce que ie dis. Pource qu'il eſt auſſi facile de croire que les mariniers eſtans en plaine mer puiſſent dreſſer la proüe de la nauire où ils voudront, ſi l'aiguille de nauiger leur deffaut, comme de penſer que l'aueugle puiſſe monſtrer auec le doigt ce qui eſt proche, ou ce qui eſt eſloigné en quelque endroit. Et eſt vne choſe eſmerueillable que les anciens ayent ignoré par tant de temps vne ſi excellente proprieté de la pierre d'aymant, & qu'elle ait eſté deſcouuerte & cogneüe par les modernes. Il appert bien que les anciens ont ignoré ceſte proprieté, en ce que Pline, qui eſt ſi curieux hiſtorien des choſes naturelles, neantmoins parlant de ceſte pierre d'aymant, ne dit aucune choſe de ceſte vertu & proprieté, qu'elle a de faire touſiours tourner deuers le Nort le fer qu'elle aura touché, qui eſt la vertu la plus admirable qu'elle ayt. Ariſtote, Theophraſte, Dioſcoride, Lucrece, ny aucuns hiſtoriens, ny Philoſophes naturels que i'ay veu, n'en font aucune mention, encore qu'ils traictent de la pierre d'aymant. Sainct Auguſtin eſcriuāt d'autre part pluſieurs & diuerſes proprietez, & merueilleuſes excellences de la pierre d'aymant, aux liures de la Cité de Dieu, n'en parle nullement. Et eſt certain que toutes les merueilles que l'on cōte de ceſte pierre, ne ſont rien au reſpect de ceſte proprieté ſi eſtrange qu'elle a de regarder touſiours au Nort, qui eſt vn grand miracle de nature. Il y a encore vn autre argument, qui eſt que Pline traictant des premiers inuenteurs de la nauigation, & racontant

Plin. lib. 3. c. 6 & lib. 34. c. 1. 14. & lib. 7. c. 4.

Dioſco. l. 1. 5. 10.

Lucret. l. 6.

Aug. de Ciuit. Dei c. 4. vbi multa de magnete.

Plin. l. 7. c. 56.

tous les instrumens & appareils, ne parle aucunement de l'aiguille à nauiger, ny de la pierre d'aymant : mais ie dy seulement que l'art de recognoistre les estoilles a esté inuenté des Pheniciens. Et n'y a point de doute que ce que les anciens ont sçeu & cogneu de l'art de nauiger, n'estoit qu'au regard des estoilles, & remarquãs les riuages, Caps, & differẽces des terres. Que s'ils se trouuoient si auant en haute mer, que du tout ils perdissent la veuë de la terre, ils ne sçauoient en quelle part dresser la proüe par autre discours, sinon par les estoilles, soleil, & la lune, & cela leur deffaillant, (comme il aduient en temps nebuleux, & couuert,) ils se gouuernoient par la qualité du vent, & par coniectures du chemin qu'ils pouuoient auoir faict, finalement alloient conduits de leur instinct. Comme en ces Indes les Indiens nauigent vn long chemin de mer, conduits seulemẽt par leur industrie & instinct naturel. Et sert beaucoup à ce subject ce qu'escrit Pline, des insulaires de la Trobane, (qu'auiourd'huy nous appellons Sumatra) disant en ceste façon, lors qu'il traicte de l'art & industrie dont ils vsoient à nauiger: *Ceux de la Taprobane ne voyent point le Nort, & pour nauiger, suppleent à ce deffaut, portãs auec eux certains petits oyseaux, lesquels ils laissent aller souuent, & comme ces petits oyseaux par naturel instinct vollent tousiours vers la terre, les mariniers dressent leur proüe à leur suitte.* Qui doubte donc que s'ils eussent eu cognoissance de l'aiguille, ils ne se fussẽt aydez pour guide de ces petits oyseaux, pour descouurir la terre? Bref il suffit pour mõstrer que les anciens n'ont cogneu ce secret de

la pierre d'aymant, de voir que à chose si remarquable, il n'y a aucun mot, ny vocable Latin, ny Grec, ny Hebreu, qui luy soit propre. Car vne chose de telle importance n'eust point mãqué de nom en ces langues, s'ils l'eussent cogneu. De là vient qu'auiourd'huy les Pilotes, pour faire dresser la route, à celuy qui tient le gouuernail, se seent au haut de la pouppe, qui est à fin qu'il puisse de cest endroit regarder l'Esguille, là où anciennemẽt ils seoient en la proüe, pour regarder les differences des terres & des mers, & duquel lieu ils commandoient au gouuernail. Cõme auiourd'huy l'õ vse encore à l'entrer ou sortir de quelque port & haure, & pour ceste occasion les Grecs appelloient les Pilotes *Proritas*, pource qu'il se tenoient en la prouë.

De la proprieté & vertu admirable de la pierre d'aymant, pour le fait de la nauigation, & que les anciens n'en ont eu cognoissance.

Chapitre XVII.

PAr ce qui est dit cy dessus, il appert que l'on doit tenir la nauigation des Indes, si briefue & si certaine, que nous l'auõs de la pierre d'aymant. Comme auiourd'huy nous voyons plusieurs hommes qui ont voyagé de Lisbonne à Goa, de Seuille à Mexique, à Panama & en toute ceste autre mer du Sud, iusques à la Chine, & au destroit de

Magellan, & ce aussi facilement & certainement, comme le laboureur peut aller de la metairie en la ville. Nous auons veu aussi des hommes qui ont faict quinze voyages aux Indes, voire dixhuict, & auons entendu parler d'aucuns anciens lesquels ont fait plus de vingt voyages, passans & repassans la largeur de ce grand Occean, ausquels ils n'ont apperceus aucuns restes, ny apparences de ceux qui auoient passé, ny rencontré voyagers à qui demander le chemin. Car (comme dit le Sage) la nauire coupe l'eaüe & ses ondes, sans laisser vestiges par où elle passe, ny faire chemin dans les ondes. Mais par la vertu & proprieté de la pierre d'aymant, il se faict en cest Occean comme vn chemin tracé & descouuert, le tres-haut Createur de toutes choses luy ayant communiqué telle vertu, que par son attouchement au fer, il luy communique ceste proprieté, d'auoir son mouuement & regard vers le Nort, sans y faillir, en quelque partie du monde que ce puisse estre. Quelques-vns recherchent quelle est la cause de ceste proprieté merueilleuse, & veulent dire, & s'imaginer ie ne sçay quelle sympathie: mais quant à moy, ie prends plus de plaisir & de contentement considerant ces merueilles, à loüer la grandeur & pouuoir du Tout-puissant, & me resiouyr en la contemplation de ses œuures admirables, & à dire auec Salomon, parlant sur ce props: *O Pere, duquel la prouidence gouuerne & maintient vn bois, luy donnant vn chemin asseuré sur la mer, & au milieu des bondissantes ondes, pour monstrer que de mesme façon tu pourrois sauuer & deliurer l'hom-*

Sap. 5.

Sap. 14.

me de tout peril & naufrage, encor qu'il fust sans nauire au milieu de la mer. Mais d'autant que tes œuures sont pleines de sagesse, les hommes mettent & hazardent leurs vies sur vn peu de bois, & pour trauerser la mer, s'eschappent & se laissent aller en vn basteau. Et sur ce mesme propos le Psalmiste dit : *Ceux qui montent sur mer*
Psal. 106. *en des nauires, & qui font leurs affaires en trauersant les eaux, sont ceux qui au profond de la mer ont veu les œuures du Seigneur, & ses merueilles.* Et à la verité ce n'est pas vne des moindres merueilles de Dieu, que la force d'vne pierre si petite commande à la mer, & contraigne l'abysme infiny de luy obeïr & suiure son commandement. Mais pour autant que c'est chose qui se void tous les iours, & semble si facile, les hommes ne s'en esmerueillent point, & ne se souuiennét pas d'y prendre garde: & d'autant que ceste liberalité est telle, les ignorans pour cela en font moins d'estat. Neantmoins ceux qui le veulent considerer de pres, sont conduits par la raison à benir la sagesse de Dieu, & luy rendre graces d'vn si grand benefice. Estant donc ordonné du Ciel que ces nations des Indes, qui tant de temps ont esté cachees, fussent cogneües & descouuertes, & que ceste route fut hantee & frequentee, afin que tāt d'ames vinssent à la cognoissance de Iesvs-Christ, & gaignassent le salut eternel, il a esté pourueu de guide asseuree pour ceux qui font ce chemin, sçauoir l'aiguille de nauiger, & la vertu de la pierre d'aymant. On ne peut sçauoir au certain, depuis quel temps cest vsage & art de nauiger a esté mis en lumiere : mais quant à moy, ie tiens pour certain qu'il n'est pas fort

ancien, d'autant qu'outre les raisons deduites au chapitre precedent, ie n'ay leu en aucun autheur ancien, traittant des horloges, qu'il soit faict aucune mention de la pierre d'aymãt. Et neantmoins il est certain que le principal & plus necessaire instrument des cadrans au soleil, dont nous vsons aujourd'huy, est l'aiguille de fer touchee de la pierre d'aymant. Quelques autheurs approuuez escriuent en l'histoire des Indes Orientales, que le premier qui commença à descouurir ce secret sur mer, fut Vasco de Gama, lequel à la hauteur de Mozambique rencontra certains mariniers Mores, qui vsoient de l'aiguille de nauiger, & que par le moyen d'icelle aiguille il nauigea ces mers : toutesfois ils n'escriuent point de qui ils auoient apprins cest artifice: & quelques-vns d'entr'eux mesmes sont de nostre opinion, qui est, que les anciens ont ignoré ce secret. Dauantage, ie diray vne autre & plus grande merueille de l'aiguille de nauiger, que l'on pourroit tenir pour incroyable, si l'on ne l'auoit veu & cogneu par experience si asseuree & manifeste. Le fer touché & frotté de la pierre d'aymant par la partie d'icelle pierre, qui en sa naissance regarde le Sud ou Midy, a ceste vertu de se tourner & encliner tousjours & en tous lieux vers le contraire, qui est le Nort : toutesfois en tous lieux il ne le regarde pas directement, mais y a certains points & climats, où il regarde droitement le Nort & s'y arreste : mais passant ou changeant de ce climat, il costoye vn peu, ou à l'Orient ou Ponent, tant plus qu'il se va esloignant de ce climat, c'est

Li.1. de Ita. illustr. regni. 13.

Plin l.2. ca. 71. & lib.7. cap.vlt.

Ozorius de rebus gestis Emman. lib. 1.

ce que les mariniers appellent nordeſter, ou nortoeſter. Nordeſter vaut autant à dire comme coſtoyer, s'inclinant au Leuant, & nortoeſter s'inclinant au Ponent. Et eſt choſe de telle conſequence, & qui importe tant de ſçauoir ceſte declinaiſon, & coſtoyement de l'Eſguille, que ſi l'on n'y penſoit, & regardoit de pres, (quoy qu'elle ſoit petite) l'on s'eſgareroit merueilleuſement en la nauigation, & arriueroit l'on en autre lieu que celuy où l'on pretendoit aller. Vn iour vn pilote Portugais fort experimenté me diſoit qu'il y auoit quatre points en tout le monde, où l'Eſguille ſe dreſſoit au Nort, & me les contoit par leurs noms, que n'ay retenus, vn d'iceux eſt la hauteur de l'Iſle de la Corne en la Tiercyere, ou Alçores, qui eſt choſe fort cogneuë à tous; mais tirant outre de là à plus de hauteur, il nortoeſte, qui eſt à dire decliner au couchant. Mais tirant au contraire à moins de hauteur, vers l'Equinoctial, il nordeſte, qui eſt incliner à l'Orient. Les maiſtres en ceſt art pourront enſeigner de combien & iuſques où; de ma part ie demanderois volontiers aux bacheliers qui preſument ſçauoir tout ce qui eſt, qu'ils me diſſent la cauſe de ceſt effect, & pour quelle raiſon vn peu de fer frotté à la pierre d'aymant, reçoit tant de vertu que de regarder touſiours au Nort : mais encor auec telle dexterité, qu'il cognoit les climats & diuerſes ſituations du monde, & où il ſe doit ficher & dreſſer, où s'incliner en vn coſté ou en l'autre, auſſi bien qu'aucun Philoſophe & Coſmographe qui ſoit. Que ſi ne pouuons bonnement

descoûurir la cause & la raison de ces choses que nous voyons iournellemét à l'œil, qui sans doute seroient fort difficiles à croire, si nous ne les voyons ainsi ouuertement. Certes l'on cognoist bien par là nostre folie & vanité, de nous vouloir faire Iuges, & assujettir à nostre raison & discours, les choses diuines, & souueraines. C'est pourquoy il vaut mieux, comme dit Gregoire Theologien, que la raison s'assujettisse à la foy, puis qu'en sa maison mesme elle ne se peut pas bien gouuerner. Mais cecy nous doit suffire; retournons à nostre propos, & concluons que l'vsage de l'aiguille à nauiger n'a point esté cogneüe des anciens, d'où l'on peut resoudre qu'il leur a esté impossible de faire voyage de propos deliberé, partans de l'autre monde, pour venir en cestuy-cy par l'Occean.

Responſe à ceux qui diſent qu'au temps paſsé, comme auiourd'huy, l'on a nauigé ſur l'Occean.

Chapitre XVIII.

CE que l'on allegue au contraire de ce qui a esté dit que la flotte de Salomon nauigeoit en trois ans, n'est pas preuue suffisante, puis que les sainctes Escritures n'afferment pas expressement que ce voyage durast trois ans, mais bien qu'il se faisoit vne fois en trois ans. Et encore que nous accordions que la nauigation durast 3. ans, il pouuoit estre, comme il est plus vray-semblable, que ceste flotte nauigeant vers l'Inde Orientale, fut retardee de

ſa route, pour la diuerſité des ports & regions qu'elle alloit recognoiſſant, cóme aujourd'huy en toute la mer du Sud l'on nauige depuis Chilé iuſqu'à la neuue Eſpagne; laquelle nauigation encore qu'elle ſoit plus certaine, neantmoins elle eſt bien plus longue à cauſe de ce tournoyement qu'elle eſt contrainte de faire par les coſtes, & le retardement qu'elle peut auoir en diuers ports. Et à la verité ie ne trouue point és liures des anciens qu'ils ſe ſoient beaucoup aduancez & engolphez en l'Occean, & ne peux croire que ce qu'ils en ont nauigé, ayt eſté autrement, que de la façon qu'on nauige encores aujourd'huy en la mer Mediterranee. Qui donne occaſion aux hommes doctes de croire que anciennement l'on ne nauigeoit point ſans rames, d'autant qu'on alloit touſiours coſtoyant
Ion. 10. la terre; & ſemble que l'Eſcriture le veüille ainſi donner à entendre, quand elle parle de ceſte fameuſe nauigation du Prophete Ionas, où il eſt dit que les mariniers eſtans forcés du temps, r'amenerent à terre.

Que l'on peut coniecturer que les premiers peupleurs des Indes y ſont arriuez par tourmente, & contre leur volonté.

CHAPITRE XIX.

AYANT monſtré qu'il n'y a point d'apparence de croire que les premiers habitans des Indes y ſoient venus de propos deliberé, il ſ'enſuit doncques que ſ'ils y ſont venus par mer, ç'a eſté par cas fortuit, & par for-

ce de tourmente & tempeſte; ce qui n'eſt pas incroyable, quelque grande que ſoit la mer Occeane, puis qu'il en eſt tout autant aduenu de noſtre temps, lors que ce marinier (duquel nous ne ſçauons encores le nom, à celle fin qu'en vn œuure ſi grand, & de ſi grande importance, ne ſ'attribuë point à d'autre autheur qu'à Dieu) ayant par vn terrible & mauuais temps recogneu ce nouueau monde; laiſſa pour paye de ſon logis où il l'auoit receu, à Chriſtophle Colomb, la cognoiſſance d'vne ſi grande choſe. Ainſi a-t'il peu arriuer que quelques hommes de l'Europe, ou Afrique, au temps paſſé ayent eſté pouſſez par la force & violence du vent, & iettez à des terres incogneües par delà la mer Occeane. Qui eſt-ce qui ne ſçait point que plusieurs, ou la plus grande part des regions que l'on a deſcouuertes en ce nouueau monde, a eſté par ce moyen, deſquelles on doit pluſtoſt attribuer la deſcouuerture à la violence des temps & orages, que non pas à l'eſprit & induſtrie de ceux qui les ont deſcouuertes? Et afin que l'on recognoiſſe que ce n'a pas eſté de noſtre temps ſeulement que l'on a fait, & entreprins de tels voyages, pour la grãdeur de nos nauires, valeur & hardieſſe de nos hommes, on peut voir dedans Pline que pluſieurs des anciens ont fait de ſemblables voyages. Il dit donc de ceſte façon: *L'on raconte que Caïus Ceſar fils d'Auguſte, eſtant en charge ſur la mer d'Arabie, l'on vid & recogneut des pieces & reſtes de nauires Eſpagnols qui y auoient pery.* Et dit apres: *Nepos raconte du circuit Septentrional, que l'on apporta à Quintus Metellus Celer, compa-*

Pli. l. 2. cap. 69.

gnon au conſulat de Caïus Affranius, eſtant lors iceluy Metellus Proconſul en Gaule, certains Indiens qui auoient eſté preſentés par le Roy de Sueue, leſquels Indiens nauigeans de l'Inde pour leur commerce, furent iettés en Germanie par la force des tempeſtes. Pour certain ſi Pline dit verité, les Portugais ne nauigent point aujourd'huy dauantage, que firent ceux là en ces deux naufrages, l'vn depuis l'Eſpagne iuſqu'en la mer rouge, & l'autre depuis l'Inde Orientale iuſqu'en Allemagne. Le meſme Autheur eſcrit en vn autre liure, qu'vn ſeruiteur d'Annius Plocanius, qui tenoit la ferme des droits de la mer rouge, nauigeant la route d'Arabie, ſuruint des vents du Nort furieux, tellement qu'en quinze iours il paſſa la Carmanie, iuſqu'à recognoiſtre Hippures, port de la Taprobane, qu'aujourd'huy nous appellons Samatre. Meſme l'on raconte d'vn nauire de Carthaginois, qui de la mer de Mauritanie fut pouſſé d'vn vent de bize iuſqu'à la veüe du nouueau monde. Ce qui n'eſt pas choſe nouuelle à ceux qui ont quelque experience de la mer, d'entendre que quelquefois vne tempeſte dure ſi long temps & obſtinémẽt, ſans appaiſer ſa fureur. Il m'eſt aduenu allãt aux Indes, que partant des Canaries i'ay deſcouuert & apperceu en quinze iours la premiere terre peuplee des Eſpagnols. Et ſans doute ce voyage euſt eſté plus bref, ſi les mariniers euſſent appareillez toutes leurs voiles à la bize qui couroit. Ainſi me ſemble-il choſe vray-ſemblable, que au temps paſſé les hommes ſoient arriuez aux Indes contre leur intention, pouſſez, & vaincus de la fureur des vents. Ils font au Peru grande

Plin. li. 6. cap. 22.

mention de quelques geans qui ont esté en ces quartiers, les os desquels se voyent encores aujourd'huy en Manta, & Port-vieil, d'vne grandeur enorme, & à leur proportion ces hommes deuoient estre trois fois plus grands que les Indiens d'aujourd'huy. Ils racontent que ces geans vindrent par mer, & faisoient la guerre à ceux du pays, qu'ils bastirent de somptueux edifices, dont ils monstrent encore aujourd'huy vn puits fait de pierre de grand valeur. Ils disent dauantage, que ces hommes cõmettans pechez enormes, & specialement celuy contre nature, furent embrasez & consumez du feu qui vint du ciel. Mesme racontent les Indiens d'Yca & d'Arica, qu'ils souloient anciennement nauiger fort loing à des Isles du Couchant, & faisoient leur nauigation en des cuirs de loup marin enflez; de façon qu'il n'y a point faute de tesmoignages pour monstrer qu'on ayt nauigé la mer du Sud deuant que les Espagnols y vinssent. Ainsi pouuons-nous penser que le nouueau monde a commencé d'estre habité par des hommes qui y ont esté iettez par la tempeste des vents, & la force du Nort, comme finalement on l'a veüe descouuerte en nostre temps. Il est ainsi (chose bien considerable) que les œuures de nature de grande importance, pour la plus grãde part ont esté trouuees fortuitement sans y penser, & non pas par l'industrie & diligence humaine. La plus part des herbes medicinales, des pierres, des plantes, des metaux, des perles, de l'or, aymant, ambre, diamant, & la plusspart de choses semblables, & leurs proprietez & vertus sont plu-

ſtoſt venuës en la cognoiſſance des hõmes par accident, que par art, & par leur induſtrie; afin que l'on voye que la gloire & loüange de telles merueilles, ſe doit pluſtoſt attribuer à la prouidence du Createur, que non pas à l'entendemēt humain, pour autant que ce qui nous ſemble arriuer fortuitement, procede touſiours de l'ordonnance & diſpoſition de Dieu, qui fait toutes choſes auec raiſon.

Que neantmoins tout ce qui a eſté dit cy deſſus, eſt plus vray-ſemblable de penſer que les premiers peupleurs des Indes y ſont venus par terre.

Chapitre XX.



E cõclus donc qu'il eſt bien vray-ſemblable de penſer que les premiers qui arriuerent aux Indes, fut par naufrage, & tempeſte de mer : mais il ſe preſente ſur ce poinct vne difficulté, laquelle me trauaille grandement, qui eſt, qu'encores que nous accordions que les premiers hommes ſoient venus à des terres ſi eſloignees que celles-cy, & que les natiõs que nous voyons icy, ſoient ſorties d'eux, & ſe ſoient tellemēt multipliez comme ils ſont à preſent ; neantmoins ie ne me puis imaginer par quel moyen, ny de quelle façon les beſtes & animaux, dont il ſe trouue grande abondan-

ce aux Indes, y ayent peu arriuer, n'eſtant pas croyable que l'on les y ayt embarquez, & portez par mer. La raiſon pour laquelle nous ſommes contraints de dire que les premiers hommes des Indes ſont venus de l'Europe, ou de l'Aſie, eſt pour ne contredire à la ſaincte Eſcriture, qui nous enſeigne clairement que tous les hommes ſont ſortis d'Adam. Par ainſi nous ne pouuōs donner autre origine aux hommes qui ſont és Indes, veu que la meſme Eſcriture nous dit que toutes les beſtes & animaux de la terre perirent, ſinon celles qui furent reſeruees en l'arche de Noé, pour la multiplication & entretien de leur eſpece. De façon que nous deuons neceſſairement referer la multiplication de tous les animaux ſuſdits, à ceux qui ſortirent de l'arche de Noé aux monts d'Araraat où elle ſ'arreſta, & par ce moyen nous deuons rechercher, tant pour les hommes que pour les beſtes, le chemin par lequel ils ſont paſſez du vieil monde au nouueau. Sainct Auguſtin traictant ceſte queſtion, pour quelle raiſon l'on trouue en certaines Iſles des loups, des tigres, & autres beſtes rauiſſantes, qui n'apportent aucun profit aux hommes, veu qu'il n'y a point de doute que les elephans, cheuaux, bœufs, chiens, & autres animaux dont ſe ſeruent les hommes, y ont eſté portez tout expres en des nauires, comme nous voyons aujourd'huy que l'on les porte depuis l'Orient iuſques en l'Europe, & de l'Europe au Peru, encores que les voyages en ſoient ſi longs. Et par quel moyen ces animaux qui ſont de nul profit, au contraire ſont dom-

Gen. 7.

Aug. l. 6. de ciuit. c. 7.

mageables côme les loups, & autres de telle nature farouche, ayent peu passer aux Indes, supposé (comme il est certain) que le deluge noya toute la terre. Sur lequel traicté ce docte & saint homme essaye à se démesler de ces difficultez, disant qu'ils peurent passer à nage en ces Isles, ou que quelqu'vn les y a portez expres pour le deduit de la chasse; ou bien que par la volonté de Dieu ils eussent esté creez tout de nouueau de la terre, en la mesme sorte & maniere de la premiere creation, quand Dieu dist: *Que la terre produise tout animal viuant en son genre, animaux reptiles, & bestes sauuages des champs selon leur espece.* Mais si nous voulons appliquer ceste solution à nostre propos, la chose en demeurera plus ambarassee: car cômençant au dernier point, il n'est pas vray-semblable, selon l'ordre de nature, ny n'est pas chose conforme à l'ordre du gouuernement que Dieu a estably, que les animaux parfaits, comme les lyons, les tigres, & les loups, s'engendrent de la terre sans leur generation, comme l'on void que les rats, les grenoüilles, les abeilles, & tous autres animaux imparfaicts s'engendrent communement. Dauãtage, à quel propos est-ce que l'Escriture dit, & repete tant de fois: *Tu prendras de tous les animaux & oyseaux du ciel, sept & sept, masles & femelles, afin que leur generation s'entretienne sur la terre:* si tels animaux apres le deluge deuoient estre creez derechef par vne nouuelle maniere de creation, sans la conjonction du masle & femelle? Et sur ce, pourroit encores se faire vne autre question; pourquoy tels animaux naissans de la terre, selon ceste opinion,

Genes. 1.

Genes. 7.

nion) il n'y en a pas aussi bien en toutes les autres parties de la terre ferme, & és autres Isles, puisque nous ne deuons pas considerer l'ordre naturel de la generation, mais seulement la liberalité du Createur. D'autre part, que l'on ayt passé quelques-vns de ces animaux pour le deduit de la chasse (qui est son autre resolution) ie ne le veux pas tenir du tout pour chose incroyable, d'autant que nous voyons souuentefois que les Princes & grãds Seigneurs tiennent & nourrissent en leurs cages, pour leur plaisir & grandeur tant seulement, des lyons, des ours, & autres bestes sauuages, principalemẽt quand elles sont amenees de terres loingtaines. Mais de dire cela des loups, renards, & autres animaux qui n'apportent aucun profit, & qui n'ont rien de rare, ny de bon, que de faire dommage au bestial; & de dire aussi qu'ils ont prins la peine de les apporter par la mer pour la chasse, certainement c'est chose qui n'a point de raison. Qui est ce qui pourra penser qu'en vne nauigation si longue & infinie il y ayt eu des hõmes qui ayent prins la peine de porter au Peru des renards, principalement de ceux qu'ils appellent anas, qui est vne espece des plus ords & infects que i'aye iamais veu? Qui voudra dire aussi qu'ils y ayent apporté des tigres & des lyons, certainement c'est chose digne de risee & mocquerie de le vouloir penser: car c'estoit assez, voire beaucoup aux hommes, poussez malgré eux par l'orage & la tempeste en vn si loingtain & incogneu voyage, de pouuoir eschapper du danger de la mer leurs propres vies, sans s'amuser à por-

ter des renards & des loups, & les nourrir par la mer. Si donc ces animaux sont venus par mer, il faut croire que ç'a esté à nage; ce qui se peut faire en quelques Isles peu distantes & esloignees des autres, ou de la terre ferme, comme l'on ne le peut nier, veu l'experience certaine que nous en auons, & que nous voyons que ces animaux estans pressez, nagent iour & nuict sans se lasser, & en fin ils s'eschappent de la façon. Mais cela s'entend en de petits golphes & trauerses, pource qu'en nostre Occean l'on se mocqueroit de tels nageurs; veu que les aisles faillent aux oyseaux, mesme de grand vol, sur le passage d'vn si grand abysme. Et combien qu'il se trouue bien des petits oyseaux qui volent plus de cent lieües, comme nous l'auons veu plusieurs fois en voyageant, toutefois c'est chose impossible aux oyseaux, à tout le moins fort difficile, de pouuoir passer toute la mer Occeane. Or tout ce que nous auons dit cy dessus estant veritable, par quelle part ferons-nous le chemin à ces bestes sauuages & aux oysillons pour les passer aux Indes; & comment dirons-nous qu'ils sont passez d'vn monde à l'autre? Ie conjecture donc par le discours que j'ay fait, que le nouueau monde, que nous appellons Indes, n'est point du tout diuisé, ny separé de l'autre monde, & pour en dire mon opinion, il y a jà fort long temps que i'ay pensé que l'vne & l'autre terre se ioignent, & continuent en quelque part, où à tout le moins s'auoisinent & approchent de bien pres. Et toutefois encor iusques à present n'y a aucune certitude du contraire, pource que vers le

'ole Arctique, que nous appellons le Nort, oute la longitude de la terre n'est pas descouierte & cogneüe, & y en a plusieurs qui affernent qu'au dessus de la Floride s'estend au Sepentrion vne terre fort large, qu'ils disent se venir rendre iusqu'à la mer Scytique, ou Germanique. D'autres adjoustent qu'il y a eu vn nauire, qui nauigeant en ces parties, raconte auoir veu a coste de Bacaleos, qui s'estend quasi iusques aux fins de l'Europe. Dauantage, l'on ne sçait non plus iusques où s'estend la terre qui court au dessus du cap de Mendoce, en la mer du Sud, sinon que l'on dit que c'est vne terre fort grande, & qui court vne longueur infinie; & retournant à l'autre Pole du Sud, il n'y a pas homme qui sçache où s'arreste la terre qui est de l'autre costé du destroit de Magellan. Vn nauire de l'Euesque de Plaisance qui passa le destroit, raconte n'auoir perdu la veüe de la terre, le mesme dit Hernande Lamer pilote, qui par tourmente passa deux ou trois degrez au dessus dudict destroit. Ainsi n'y a-il raison, ny experience qui contredise mon imagination, ou opinion, sçauoir est, que toute la terre se ioint & continuë en quelque endroit, ou à tout le moins qu'elle s'approche fort l'vne de l'autre. Si cela est vray, comme en effet il y a de l'apparence, la responsé est aysee au doute si difficile que nous auions proposé, comment peurent passer aux Indes les premiers peupleurs d'icelles; pource que l'on doit croire qu'ils ne peuuent pas tant y estre venus nauigeans par la mer, comme cheminans par terre, & auroient peu faire ce che-

min ſans y penſer, en changeans peu à peu leur. terres & habitations. Les vns deſquels peuplan les terres qu'ils rencontroient, les autres e cherchant d'autres nouuelles, vindrent en fi par la longueur du temps à remplir, & peuple les terres des Indes de tant de nations, gens, & langues que nous y voyons.

De quelle façon & maniere les animaux & be-ſtiaux domeſtiques paſſerent aux Indes.

Chapitre XXI.

Les ſignes & argumens qui ſe preſen tent à ceux qui ſont curieux d'exami ner la façon & maniere des Indiens aydẽt beaucoup à ſouſtenir l'opinio ſuſdite, pour autant que l'on ne trouue poin d'hommes habitans és Iſles qui ſont beaucou eſloignees de la terre ferme, ou des autres Iſles comme la Bermude, dont la raiſon eſt, pourc que les anciens ne nauigeoient qu'aux coſte prochaines, & touſiours à veüe de terre. Sur quoy l'on rapporte qu'il ne ſ'eſt trouué en au cune partie des Indes de grands nauires, qu fuſſent capables de paſſer tels golphes, mais ſeu lement y a-t'on trouué des balſas, barquettes o canoes, qui toutes ſont moindres que challop pes, deſquelles ſortes de vaiſſeaux ſeulemen vſent les Indiẽs, auec leſquels ils ne pourroien ſ'engolpher en vne ſi grande trauerſe, ſans v manifeſte danger de naufrage, & ores qu'ils euſ ſent eu des nauires ſuffiſans, ils ne ſçauoient l'ar

le l'aiguille, aſtrolabe, ou cadran. Que ſ'ils euſſent eſté 8. ou 10. iours ſans voir la terre, il eſtoit impoſſible qu'ils ne ſe perdiſſent, ſans pouuoir recognoiſtre où ils euſſent eſté. Nous recognoiſſons pluſieurs Iſles fort peuplees d'Indiens, & leur nauigation fort vſitee: mais c'eſtoit celle qu'ils pouuoient faire en canoes & barquettes ſans l'aiguille de nauiger. Quand les Indiens du Peru qui demeuroient en Tombes, virent la premiere fois nos nauires Eſpagnols nauigeans au Peru, & recogneurent la grãdeur des voiles tendus, & du corps des nauires, demeurerent fort eſtonnez, & ne pouuans ſe perſuader que ce fuſſent nauires, pour n'en auoir iamais veu de telle forme & grandeur, ſ'imaginoient que ce fuſſent des roches. Mais voyans qu'ils aduançoient ſans ſ'enfoncer, demeuroient tous rauis & tranſportez d'eſpouuentement, iuſques à ce que regardans de plus pres, ils recogneurent des hommes barbus qui cheminoiẽt en iceux, qu'ils eſtimerent alors deuoir eſtre quelques dieux, ou gens du ciel. D'où il appert combien c'eſtoit choſe incogneüe aux Indiens d'auoir de grands nauires. Il y a encore vne autre raiſon qui nous fait croire, & tenir pluſtoſt l'opinion ſuſdite, ſçauoir que ces animaux, deſquels nous diſons n'eſtre pas croyable qu'ils ayent eſté embarqués par aucuns hommes pour porter és Indes; ne ſe tiennent qu'en la terre ferme, & non point aux Iſles qui ſont à quatre iournees de terre ferme. I'ay fait ceſte recherche pour faire preuue de cecy, d'autant qu'il m'a ſemblé que c'eſtoit vn point de grande importance, pour me reſou-

dre en l'opinion que i'ay dite, que la terre des Indes, d'Europe, d'Asie & d'Afrique, ont quelque communication ensemble, ou à tout le moins qu'elles s'approchent fort par quelque partie. Il y a en l'Amerique & Peru beaucoup de bestes sauuages, comme des lyons, encores qu'ils ne soient semblables en grandeur, fierté, ny en la mesme couleur de roux, aux renommés lyons de l'Afrique. Il y a aussi grand nombre de tygres qui sont fort cruels, & plus communement aux Indiens, que non pas aux Espagnols. Il y a aussi des ours, non pas toutesfois en fort grande abondance. Des sangliers & des renards vn nombre infiny. Neantmoins si nous voulons chercher de toutes ces especes d'animaux en l'Isle de Cuba, Espagnolle, Iamaïque, la Marguerite, ou la Dominicque, il ne s'en trouuera aucuns. Tellement qu'esdites Isles, quoy qu'elles fussent fertiles, & de grande estenduë, il n'y auoit aucune sorte d'animaux de seruice, quand les Espagnols y arriuerent. Mais pour le present il y a si grand nombre de trouppeaux de cheuaux, bœufs, vaches, chiens & pourceaux, qui ont multiplié de telle façon, que jà les trouppeaux de vaches n'ont plus de maistre asseuré, mais appartiennent au premier qui les tuë, & iartiere, soit en la montagne, ou aux champs; ce que les insulaires font seulement pour auoir le cuir dont ils font grand traffic, laissans perdre la chair sans la manger. Les chiens y ont tellement multiplié, qu'ils marchent en trouppes, & endommagent fort le bestial, & font autant de dégast que les loups, qui est vne grande incon-

modité en ces Isles là. Il n'y a pas seulement faute de bestes sauuages en ces Isles, mais en la plus grande part, d'oyseaux, & oysillons. Pour les perroquets, il y en a beaucoup qui ont vn grand vol, & vont par bandes: mais il y en a peu comme i'ay dit, & d'autres sortes d'oyseaux. De perdrix il ne me souuient pas d'y en auoir veu, ny entendu qu'il y en aye comme au Peru. Aussi peu y a-il de ces bestes qu'ils appellent au Peru guancos, & Vicunas, qui sont comme chevres sauuages, fort vistes, en l'estomac desquelles se trouue la pierre bezaar, que plusieurs estiment de grand prix, & s'en trouue quelquefois d'aussi grosses qu'vn œuf de poulle, voire la moitié dauantage. Ils n'ont non plus d'autre sorte de bestial, que de ceux que nous appellons moutons d'Inde, lesquels, outre la laine & la chair, de laquelle ils se nourrissent, & se vestent, leur seruent d'asnes, & de voictures à porter charge. Ils portent la moitié de la charge d'vne mule, & sont de peu de frais à leurs maistres, pource qu'ils n'ont besoin ny de ferrures, ny de bas, ny d'auoine pour leur viure, ny en fin d'autre harnois, d'autant que de tout cela ils en sont pourueuz de nature, qui a voulu en ce fauoriser ces pauures Indiens. De tous ces animaux, & de plusieurs autres sortes, dont ie feray mention en son lieu, la terre ferme des Indes est fort abondãte & remplie. Mais il ne s'en trouue aux Isles que ceux que les Espagnols y ont apportez. Il est bien vray qu'vn de nos Freres vid vn iour vn tygre en vne Isle, comme il nous a raconté sur le propos d'vne sienne peregrination

& naufrage. Mais interrogé combien ceste Isle estoit esloignee de terre ferme, respondit comme de six à huit lieües pour le plus, laquelle traverse de mer les tygres peuuent aisément passer à nage. On peut inferer par ces argumens & autres semblables, que les premiers Indiens ont passé pour peupler ces Indes plus par le chemin de terre que de mer; ou s'il y a eu nauigation, qu'elle n'a esté ny grande, ny difficile, pource que c'est chose indubitable qu'vn monde doit estre ioint & continué auec l'autre, ou à tout le moins estre en quelque endroit fort proche l'vn de l'autre.

Que le lignage des Indiens n'est point passé par l'Isle Atlantique, comme quelques-vns s'imaginent.

Chapitre XXII.

Sap. 12. IL y en a quelques-vns qui suiuans l'opinion de Platon, mentionnee cy dessus, rapportent que ces gens là partirent de l'Europe, ou bien d'Afrique, pour aller en ceste tant fameuse, & tant renommee Isle Atlantique, & que de là ils passerent d'Isle en autre, iusques à paruenir à la terre me des Indes; pource que le Crisias de Platon en son Timee, en discourt de ceste maniere. Car si l'Isle Atlantique estoit aussi grande comme toute l'Asie & l'Afrique ensemble, ou bien encore plus grande, comme veut dire Platon, elle deuroit par necessité comprendre tout l'Occean Atlantique, & paruenir presque ius-

ques aux Isles du nouueau monde. Et dit dauantage Platon, que par vn grand & estrange deluge son Isle Atlantique se noya, & par ce moyen rendit ceste mer innauigable, pour la grande abondance des bancs, rochers, & impetuosité des vagues qui y estoient encore de son temps. Mais qu'en fin les ruines de ceste Isle noyee, se rassirent & rendirent ceste mer nauigable. Cecy a esté fort curieusement traicté & discouru par aucuns hommes doctes, & de bon entendement; & neantmoins estant de pres consideré, à vray dire se treuuent choses ridicules, qui ressemblent plus les fables, ou contes d'Ouide, qu'vne histoire, ou Philosophe digne d'estre mise en auant. La plus part des interpretes & expositeurs de Platon, afferment que c'est vne vraye hystoire tout ce que Crisias raconte de l'estrange origine de l'Isle Atlantique, de sa grandeur & prosperité, des guerres qu'ils ont eües contre ceux de l'Europe, & plusieurs autres choses. Ce qui fait croire dauantage que c'est histoire vraye sont les paroles de Crisias, que Platon introduit en son Timee, disant, que le subiect qu'il veut traiter est de choses estranges, mais qui sont neantmoins veritables. Les autres disciples de Platon considerans que ce discours a plus d'apparence de fable, que non pas d'histoire, disent, que l'on doit entendre cela par allegorie, & que ç'a esté l'intention de leur diuin Philosophe. De ceste opinion est Procle, & Porphyre, voire Origene, lesquels estiment tant les escrits de Platon, que quand ils en parlent, il semble que ce soient les liures

de Moyse, ou d'Esdras, & là où il leur semble que les escrits de Platon ne sont pas vray-semblables, disent qu'on les doit entendre en sens allegoric & mystic. Mais pour dire la verité, ie ne porte point tant de respect à l'authorité de Platon, quoy qu'ils l'appellent diuin, qu'il me semble trop difficile de croire qu'il ayt peu escrire ces choses de l'Isle Atlantique, pour vne vraye histoire, lesquelles pour cela ne laissent point d'estre de pures fables: veu qu'il confesse ne l'auoir appris que de Critias qui estoit petit enfant, & entre autres chansons chantoit celle de l'Isle Atlantique. Quoy que c'en soit, que Platon l'ayt escrit pour histoire, ou pour fable, quant à moy, ie croy que tout ce qu'il a escrit de ceste Isle, commençant au dialogue du Timee, & poursuiuant à celuy de Critias, ne peut estre tenu pour chose vraye, sinon entre les enfans & les vieilles. Qui ne tiendra pour fable, de dire que Neptune s'en amoura de Clyté, & eut d'elle cinq fois des gemeaux d'vne ventree, & que d'vne montagne il tira trois pellottes rondes de mer, & deux de terre, qui se ressembloient si bien, que l'on eust dit qu'elles eussent esté faictes toutes en vn tour? Que dirons-nous dauantage de ce temple de mil pas de long, & de cinq cents de large, duquel les parois par dehors estoient toutes couuertes d'argent, tout le lambris d'or, & le dedans d'yuoire cisellé & entrelassé d'or, d'argent, & de perles? En fin parlant de sa ruine finale, il conclud ainsi au Timee: *En vn iour & vne nuict suruint vn grand deluge, par lequel tous nos soldats furent engloutis à monceaux dans la ter-*

re, & de ceste façon l'Isle Atlantique estant submergee, disparut en la mer. Pour certain ce fut bien à propos que ceste Isle disparut si subitement, veu qu'elle estoit plus grande que l'Asie & l'Afrique ensemble; & qu'elle estoit faicte par enchantement. C'est chose aussi de mesme fort à propos, de dire que les ruines de ceste Isle si grande se voyent au fonds de la mer, & que ceux qui les voyent, qui sont les mariniers, ne peuuent nauiger par là. Puis il adiouste: *Pour ceste cause iusques auiourd'huy ceste mer ne se nauige point, ny ne peut estre nauigee pour raison du banc, qui peu à peu s'est formé en ceste Isle submergee.* Ie demanderois volontiers quelle mer a peu engloutir vne telle infinité de terre, qui estoit plus grande que toute l'Asie & l'Afrique ensemble, & qui se confinoit iusques aux Indes, & encore l'engloutir de telle façon, qu'il n'en soit demeuré à present aucuns restes, ny apparences quelconques: veu qu'il est tout cogneu & esprouué que les mariniers ne trouuent aucun fond (quoy que longue soit leur sonde) en la mer où ils disent auoir esté ceste Isle. Toutesfois ce pourra sembler chose indiscrete & esloignee de raison, de vouloir disputer serieusement les choses qui ont esté racontees par passetemps seulement; ou bien si l'on doit auoir tant de respect à l'authorité de Platon (comme il est bien raisonnable) on les doit plustost entendre, pour signifier simplement, comme en peinture la prosperité d'vne ville, & quant & quant sa perdition. Car l'argument qu'ils font pour prouuer que reellement & de faict ceste Isle Atlanti-

que ayt esté, disans que la mer en ces parties là retient encor auiourd'huy ce nom d'Atlantique, est de peu d'importance; veu que nous sçauons que le mont Atlas, duquel Pline dit ceste mer auoir prins son nom, est aux confins de la mer de Mauritanie. Et si le mesme Pline raconte que ioignant le mont susdit il y a vne Isle nommee Atlantique, qu'il dit estre fort petite & de fort peu de valeur.

Plin. l. 5. c. 13. & l. 6. c. 31.

Que l'opinion de plusieurs qui afferment que la premiere race des Indiens vint des Iuifs, n'est point veritable.

Chapitre XXIII.

Maintenant que nous auons mõstré qu'il n'est point vray-sẽblable que les premiers Indiens ayent passé aux Indes par l'Isle Atlantique, il y en a d'autres qui disent & ont opiniõ que ce fut par ce chemin dont parle Esdras liure quatriesme, disant ainsi: *Et pource que tu vids qu'il assembloit vne autre troupe & multitude d'hommes paisibles, tu sçauras que ceux-là sont les dix tributs qui furent menez en captiuité au temps du Roy Ozee, que Salmanazar Roy des Assyriens mena prisonniers, & les passa de l'autre part du fleuue, & furent transportez en vne autre terre. Ils arresterent & resolurent entr'eux de laisser la multitude des Gentils, & de passer en autre region plus esloignee, où iamais les humains n'habiterent, afin de garder leur loy qu'ils n'auoient peu conseruer en leur terre; ils passerent donc par des chemins estroits du fleuue Eu-*

4. Esdr. 13.

phrate car alors Dieu monstra ses merueilles en leur endroit, arrestant le cours du fleuue iusques à ce qu'ils eussent passé, d'autant que le chemin pour aller en ceste region, estoit tres-long, & d'vn an & demy, & s'appelle ceste region Arsareth. Alors ils y demeurerent iusques aux derniers temps. Maintenant quand ils commenceront à reuenir, le Tout-puissant retiendra derechef vne autre fois le cours du fleuue, afin qu'ils puissent passer, & pour ceste cause tu as veu ceste multitude auec paix. Quelques-vns veulent accommoder ceste escriture d'Esdras aux Indiens, disans qu'ils furent conduits de Dieu où iamais n'habita genre humain, & que la terre où ils demeurerent est si esloignee, qu'il y a vn an & demy de chemin pour y aller, estant ceste nation naturellement paisible, & qu'il y a de grands indices & argumens entre le vulgaire de ces Indiens, pour faire croire qu'ils descendent de la race des Iuifs, d'autant que l'on les voit communément eschars, rabaissez, ceremonieux, & subtils en mensonge. Et disent dauantage que leurs habits ressemblent fort à ceux dont vsoient les Iuifs, pour ce qu'ils portent vne tunique ou chemisolle, & vn manteau brodé tout au tour, vont les pieds nuds, ou seulemeut auec des semelles attachees de courroyes sur le pied, qu'ils appellent Ojotas. Et disent qu'il appert par leurs histoires, comme aussi par les anciennes peintures, qui les representent en ceste façon, que cest habit estoit l'ancien vestement des Hebrieux, & que ces deux sortes d'habits dont les Indiens vsent tant seulement, estoient ceux dont vsoit Samson, que l'Escriture appelle, *Tunicam*, & *Sindonem*,

qui est le mesme que les Indiens appellent chemisolle & manteau. Mais toutes ces coniectures sont legeres, & plustost contr'eux, que pour eux: car nous sçauons bien que les Hebrieux vsoient de lettres, & il n'y en a aucune apparence entres les Indiens. Les autres estoient fort amys de l'argent, & ceux-cy n'en ont point de cure. Les Iuifs s'ils n'estoient circoncis, ne s'estimeroient pas Iuifs, & les Indiens au contraire ne le sont ny peu, ny point, & iamais n'ont vsé de ceremonie qui en approche, cõme plusieurs des Orientaux. Mais quelle apparence y a-il de coniecturer cecy, veu que les Iuifs sont tant diligens à conseruer leur langue & leurs antiquitez, de sorte qu'en toutes les parties du monde où ils sont, ils different, & les cognoit-on tousiours d'auec les autres, & neantmoins qu'aux Indes seulement ils ayent oublié leur lignage, leur loy, leurs ceremonies, leur MESSIE, & finalement tout leur Iudaïsme? En ce qu'ils disent que les Indiens sont eschars, rabaissez, supersticieux & subtils en mensonge; pour le premier c'est chose qui n'est point commune à tous: car il y a des nations entre ces Barbares exemptes de ces vices. Il y en a d'autres genereux & hardis, il y en a aussi de grossiers, & fort lourds d'entendement. Quant aux ceremonies & superstitions, les Gentils en ont tousiours fort vsé. De leur façon d'habits, comme il a esté descrit cy deuant, ils en vsent ainsi, pour ce que c'est le plus simple & naturel du monde, sans artifice, & qui presque a esté cõmun, non seulement aux Hebrieux, mais à toutes les autres nations. Veu mesme que l'histoire

Esdras (si nous deuons adiouster foy aux Es-
itures apocryphes) est plus contraire, qu'elle
e se rapporte à leur intention. Car il dit en ce
assage, que les dix tributs s'esloignerent de la
ultitude des Gentils, pour garder leur foy &
eremonies, & l'on voit que les Indiens sont ad-
onnez à toutes les idolatries du monde. Et
eux qui ont ceste opinion mesme, voyent bien
les entrees du fleuue Euphrate vont iusques
ux Indes, & s'il est necessaire aux Indiens de re-
asser par là, comme il est dit au lieu preallegué.
)utre ce, ie ne voy point comme ils se puissent
ommer pacifiques, veu qu'ils se sont cõtinuel-
ement guerroyez les vns les autres. En conclu-
on ie ne voy point que l'Euphrate de l'apocry-
he Esdras, soit vn passage plus propre pour al-
er au nouueau monde, que l'enchantee & fabu-
euse Isle Atlantique de Platon.

Pour quelle raison l'on ne peut bien trouuer l'origine des Indiens.

CHAPITRE XXIV.

IL est plus aysé de refuter & contredire
les fausses opinions mises en auant sur
l'origine des Indiens, que non pas d'en
dire & arrester vne resolution certai-
ne & veritable: pour autant qu'il n'y a aucune
escriture entre les Indiens, ny memoires cer-
taines de leurs fondateurs; Et que mesme il
n'est fait aucune mention de ce nouueau mon-

de és liures de ceux qui ont eu cognoissance des lettres: nos anciens ont tenu qu'en ces parties là n'y auoit ny hommes, ny terre, ny Ciel A raison dequoy celuy là sembleroit fort temeraire & presomptueux, qui penseroit descouurir & monstrer la premiere origine des Indiens, & des premiers hommes qui ont peuplé les Indes. Mais nous pouuons de loing donner iugement par le discours que nous auons mis en auant cy-dessus, que ce peuple des Indes est venu, s'aduançāt peu à peu iusques à ce qu'il soit arriué au nouueau monde, & ce par l'ayde & le moyen de la continuité ou voisinage de terres, ou bien par quelque nauigation. Ce qui me semble auoir esté le moyen, par lequel ils y sont venus, & non pas qu'ils ayent fait armee pour y aller de propos deliberé, ny qu'il leur soit arriué aucun naufrage, ou tempeste qui les y ayt portez: combien qu'en quelque partie des Indes aucunes de ces choses puissent estre arriuees, d'autant que ces regions estans si grandes qu'elles comprennent en elles des nations sans nombre, nous pouuons croire que les vns y sont venus pour peupler d'vne sorte, & les autres d'vne autre façon. Mais en fin ie me resouds à ce point, que la vraye & principale cause & moyen de peupler les Indes, a esté pource que les terres & limites d'icelles se ioignoient & continuoiēt en quelques extremitez du monde, ou qu'à tout le moins elles estoient fort proches. Et croy qu'il n'y a pas plusieurs miliers d'annees, que les hommes habitent ce nouueau monde, & Indes Occidentales, mesme que les premiers hommes qui

entrerent, & estoient plustost hommes sauuages, & chasseurs, que non pas esleuez & nourris en Republique ciuile & policee, & qu'ils arriuerent au nouueau monde, plustost s'estans perdus de leur terre, ou s'y estans trouuez en trop grand nombre, & en necessité d'en chercher vne autre, laquelle ayant trouuee, ils commencerent peu à peu à la peupler, n'ayans point d'autre loy, qu'vn peu d'instinct naturel, & encor fort obscur, & pour le plus, quelques coustumes qui leur sont demeurees de leur premiere patrie. Et bien qu'ils fussent sortis de terres policees & bien gouuernees, si est-ce qu'il n'est pas incroyable de penser qu'ils eussent oublié le tout pour la longueur du temps, & le peu d'vsage: veu que l'on sçait qu'en Espagne & en Italie mesme, l'on trouue des compagnies d'hommes qui n'en ont rien que la figure & geste seulement, d'où l'on peut coniecturer que de la façon les mœurs barbaresques & inciuils, sont venus en ce nouueau monde.

De ce que les Indiens racontent de leur origine.

Chapitre XXV.

CE n'est pas chose de grande importance de sçauoir ce que les mesmes Indiẽs ont accoustumé de raconter de leur commencement & origine, veu qu'ils ressemblent plus leurs songes que vrayes histoires. Ils font entr'eux grande mention d'vn deluge aduenu en leurs pays, mais l'on ne peut pas

bien iuger ſi ce deluge eſt l'vniuerſel, dont parle l'Eſcriture, ou ſi ç'a eſté quelque autre deluge, ou inondation particuliere des regions où ils ſont. Aucuns hommes experts diſent que l'on voit en ces pays-là, pluſieurs notables apparences de quelque grande inondation, & ſuis de l'opinion de ceux qui penſent que les veſtiges & marques qu'il y a de ce deluge, ne ſont de celuy de Noé, mais de quelqu'autre particulier, comme de celuy que raconte Platon; ou celuy que les Poëtes chantent de Deucalion. Quoy qu'il en ſoit, les Indiens diſent que tous les hommes furent noyez en ce deluge, & racontent que du grand lac Titicaca, ſortit vn Viracocha qui s'arreſta en Tiaguanaco, où l'on voit auiourd'huy des ruines & veſtiges d'anciens edifices fort eſtranges, & de là vint à Cuſco: ainſi recommença le genre humain à ſe multiplier. Ils monſtrent en ce meſme lac vn petit Iſlet, où ils feignent que le ſoleil ſe cacha & s'y conſerua: & pour ceſte raiſon ils luy faiſoient de grands ſacrifices en ce lieu, non ſeulement de brebis, mais d'hommes meſmes. D'autres racontẽt, que ſix, ou ne ſçay quel nombre d'hommes ſortirent d'vne certaine cauerne, par vne feneſtre, qui donnerent commencement à la multiplication des hommes, & à ceſte occaſion les appellent Pacaritampo. C'eſt pourquoy ils ſont d'opinion que les Tambos eſt la race la plus ancienne des hommes. Ils diſent que Mango Capa, lequel ils recognoiſſent pour fondateur & chef des Inguas, eſtoit yſſu de ceſte race là, & que de luy ſortirent deux familles & ligna-

es, l'vn de Hauã Cuſco, & l'autre de Vrni Cuſ-
o. Ils diſent dauantage, que quand les Roys In-
uas entreprenoient guerre, & conqueſtoient
iuerſes Prouinces, ils donnoient couleur, &
renoient pretexte de leur entreprinſe, diſans
ue tout le monde les deuoit recognoiſtre:
our autant que tout le monde s'eſtoit renou-
ellé de leur race & de leur patrie. Et meſme
ue la vraye Religion leur auoit eſté reuelee
u Ciel. Mais que ſert d'en dire dauantage, veu
ue tout y eſt plein de menſonge & de vanité,
 du tout eſloigné de raiſon? Quelques hom-
nes doctes eſcriuent, que tout ce dont les In-
iens font mention, & n'eſt plus ancien que de
uatre cents ans, & tout ce qu'ils diſent du pa-
auant, n'eſt qu'vne confuſion embroüillee de
i obſcures tenebres, qu'on n'y peut trouuer au-
une verité. Ce qui ne doit ſembler eſtrange,
'autant que les liures & eſcritures leur def-
aillent, au lieu deſquelles ils ſe ſeruent de leur
onte de leurs Quipocamayos, qui leur eſt par-
iculier. Par lequel conte tout ce qu'ils peu-
ent rapporter ne peut eſtre plus long que
e quatre cents ans. M'informant diligemment
'eux, pour ſçauoir de quelle terre, & de quelle
ation ils paſſerent autres fois là où ils ſont, &
iuent à preſent, ie les ay trouué ſi eſloignez de
ouuoir donner raiſon de cela, qu'ils tiennent
our certain qu'ils ſont creez de leur premiere
origine en ce nouueau monde, où ils habitent.
Mais nous leur auons oſté ceſte erreur par no- *Act. 17.*
ſtre foy, qui nous enſeigne que tous les hom-
mes procedent d'vn premier homme. Il y a

grande coniecture & fort apparente, que ces hommes par longue espace de temps, n'ont point eu de Roys, ny de Republiques, mais que ils viuoient par trouppes, comme font auiourd'huy ceux de la Floride, de Chiriquanas, du Bresil, & plusieurs autres nations qui n'ont aucuns Roys asseurez, sinon selon l'occasion qui s'offre, ou en paix, ou en guerre, qu'ils eslisent leurs Capitaines, comme il leur plaist. Mais quelques hommes surpassans les autres en force & industrie, auec le temps commencerent à seigneurier & commander; comme fit anciennement Nembrot: puis croissant peu à peu, sont venus à fonder les Royaumes du Peru & de Mexique, que nos Espagnols trouuerent, & combien qu'ils fussent barbares, surpassoient neantmoins de beaucoup les autres Indiens. Voila comment la raison susdicte nous demonstre que la race des Indiens a commencé à multiplier, pour la plus grande part, d'hommes sauuages & fugitifs. Ce qui doit suffire touchant l'origine des gens dont nous parlons, laissant le surplus quand l'on traittera leur histoire plus à loisir.

Gen.10.



LIVRE SECOND DE L'HISTOIRE NATVrelle & morale des Indes.

Que ce n'est pas hors de propos, mais necessaire, de traitter de la nature de l'Equinoxe.

CHAPITRE PREMIER.

POVR bien comprendre les choses des Indes, il est necessaire de cognoistre la nature & disposition de ceste region, ʒ que les anciens appelloient Zone Torride, & a tenoient pour inhabitable, veu que la plus grande part de ce nouueau mōde que l'on a dernierement descouuert, gist & est situé sous ceste egion du milieu du Ciel. Et me semble chose ort à propos ce que quelques-vns disent que la ognoissance des choses des Indes dépend de ien entendre la nature de l'Equinoxe: d'autant que la difference qu'il y a presque, entre l'vn & autre monde, procede des proprietez de cest quinoxe. Et faut noter que tout cest espace ui est entre les deux propiques, se doit tenir & ntendre propremēt pour ceste ligne du milieu, ui est l'Equinoxe, ainsi appellee pource que le oleil faisant son cours en icelle, rend par tout

le monde les iours & les nuicts eſgaux; meſmes que ceux qui habitent au deſſous d'icelle, iouyſſent tout le lõg de l'annee de ceſte meſme eſgalité des iours & des nuicts. Or en ceſte ligne equinoxialle, nous trouuons tant d'admirables proprietez, que c'eſt auec bõne raiſon que l'entendement humain ſe reſueille & trauaille pour en rechercher les cauſes, n'eſtant point tant eſmeu à ce par la doctrine des anciens philoſophes, que par la meſme raiſon & certaine experience.

Pour quelle raiſon les anciens ont tenu que la Zone Torride pour certain eſtoit inhabitable.

Chapitre II.

Recherchant à preſent ce ſuject dés ſon cõmencement, aucun ne pourra nier ce que nous voyons clairemẽt, que le ſoleil en s'approchant, eſchauffe, & refroidit en s'eſloignant. Teſmoins en ſont les iours & les nuicts, teſmoins l'hyuer & l'eſté, la varieté deſquels & le froid & le chaud eſt cauſé par l'approchemẽt & eſloignemẽt du ſoleil. D'autre part, il eſt auſſi certain, que plus le ſoleil s'approche, & iette ſes rayons directement, plus la terre en eſt arſe & embraſce, ce qu'on void clairemẽt en la chaleur du midy & en la force de l'eſté. D'où l'on peut iuger (à ce qu'il me ſemble) que tant plus vne terre eſt eſloignee du cours du ſoleil, tant plus eſt-elle froide. Ainſi nous experimentõs que les terres & regions qui s'approchẽt dauantage du

Septentrion ou Nort, sont les plus froides, & au contraire celles qui s'approchent du Zodiaque, où chemine le soleil, se trouuent les plus chaudes. Pour ceste cause l'Ethiopie surpasse l'Afrique & Barbarie en chaleur, la Barbarie surpasse l'Andalouzie, l'Andalouzie, Castille & Arragõ, & Castille & Arragõ surpassent aussi la Biscaye & la France. Et d'autant plus qu'elles sont Septentrionalles, d'autãt moins sont elles chaudes: par consequent celles qui s'approchent le plus du soleil, & sont plus à plomb frappees de ses rayons, se ressentent dauantage de la chaleur du soleil. Quelques-vns mettent en auant vne autre raison à ceste fin, qui est que le mouuement du Ciel est fort soudain & leger deuers les Tropiques; mais qu'à l'endroit des Poles au contraire il est fort lent & pesant: d'où ils concluent que la region que le Zodiaque circuit & contient, est embrasee de chaleur, pour trois causes & raisons; l'vne pour le voisinage du soleil, l'autre pour receuoir directement ses rayons, la troisiesme, pource qu'elle participe & se ressent aucunement de ce plus viste & soudain mouuement du Ciel. Voila ce que la raison & le discours nous enseignent, touchant la cause du froid & chaleur des regions de la terre. Mais que dirons-nous des deux autres qualitez, qui sont l'humidité & la secheresse? tout le mesme. Car la secheresse semble estre causee par l'approchement du soleil, & l'humidité de son esloignement, d'autant que la nuict estant plus froide que le iour, est aussi plus humide, & le iour est plus sec, comme estant le plus chaud. L'hyuer

pendant que le soleil est plus esloigné, se void plus froid & plus pluuieux, & l'Esté au contraire, auquel Soleil est plus proche, certainement est plus chaud & plus sec. Pource que tout ainsi que le feu a la proprieté de cuire & de brusler, aussi l'a-il pareillement de dessecher l'humidité. Considerans donc ce que dessus, Aristote & les autres Philosophes attribuent à la region du Midy, qu'ils appellent Torride, vne excessiue chaleur, & vne secheresse tout ensemble. C'est pourquoy ils disent que ceste region estoit merueilleusement embrasee & desechee: & que par consequent elle n'auoit point d'eaux, ny de pasturages, cause pour laquelle elle deuoit estre par necessité fort contraire & fort incommode à la vie humaine.

Que la Zone Torride est fort humide, contre l'opinion des anciens.

Chapitre III.

Tout ce que nous auons proposé cy dessus, semble certainement estre vray & bien à propos, & neantmoins la conclusion qu'ils en veulent tirer, se trouue appertement fausse: d'autant que la region du Midy, qu'ils appellent Torride, est peuplee & habitee d'hommes realement & de faict; & nous-mesmes y auons demeuré long temps: aussi est-elle fort commode, plaisante & agreable. Si donc il est ainsi, comme on ne le peut nier, que d'vne proposition veritable l'on ne peut tirer vne conclusion fausse,

z que neantmoins ceste conclusion soit fausse, omme elle l'est, il nous est besoin de retourner rriere par les mesmes pas, pour considerer, & egarder vn peu de plus pres ceste proposition, z d'où procede l'erreur & la faute. Nous di- ons donc premierement quelle est la verité, se- on que l'experience certaine nous le monstre, uis apres nous le prouuerons (combien que ce oit chose fort difficile) & mettrons peine d'en lonner la raison, suiuant les termes de Philoso- hie. Le dernier point que nous auons proposé y dessus, que la secheresse est plus grande lors que le soleil est plus prochain de la terre, sem- le chose certaine & veritable, & ne l'est pas outefois, au contraire est totalement fausse: ar il n'y a iamais plus grande abondance de luyes en la Zone Torride, que lors que le so- eil passe par dessus, & en est fort proche. C'est ertainement chose admirable, & digne d'estre emarquee, que l'air est plus serain, & sans luyes, sous ceste Zone Torride, lors que le so- eil en est plus esloigné; & au contraire qu'il y a plus de pluyes, de neiges, & de brouillards, au temps que le soleil en est plus proche. Ceux qui n'ont point esté en ce nouueau monde, parad- uenture tiendront cecy pour chose incroyable, & semblera estrange mesme à ceux qui y ont esté, s'ils n'y ont prins garde: mais les vns & les autres s'y accorderont volontiers, en remarquãt l'experience certaine de ce qui a esté dit en ce costé du Peru, qui regarde le Pole du Sud, ou Antarctique, le soleil en est plus esloigné lors & au mesme temps qu'il est plus proche de l'Euro-

pe, à sçauoir, en May, Iuin, Iuillet, & Aoust, qu'il fait son cours au Tropique de Cancer, durant lesquels mois au Peru y a vne grande serenité & tranquillité de l'air, & n'y tombe alors aucune neige, ny pluye. Tous les fleuues & riuieres y diminuent fort, & quelques-vns y tarissent du tout. Mais comme l'annee s'aduance, & que le soleil s'approche du Tropique de Capricorne, alors commencent les eaux, pluyes, & neiges, & se font les grandes creües des riuieres, qui est depuis Octobre iusques en Decembre; puis apres, le soleil se retirant du Capricorne, lors que ses rays donnent droittement sur les testes de ceux du Peru, c'est alors que la force & fureur des eaux est grande, c'est le temps des pluyes, neiges, & grands débordements des riuieres, qui est en la mesme saison de l'annee qu'il y a plus grande chaleur, sçauoir depuis Ianuier iusques à la my-Mars. Et est chose si vraye, & si certaine, que personne ne le peut contredire, & tout le contraire alors se rencontre és regions du Pole Arctique outre l'Equinoxe, ce qui procede d'vne mesme raison. Mais voyons maintenant de la temperature de Panama, & de toute ceste coste, tant de la neuue Espagne, des Isles de Barlouente, de Cuba, Espagnolle, Iamaïque, que de sainct Iean de Port-riche, nous trouuerons sans faute que depuis le commencement de Nouembre iusques en Apuril, ils y ont l'air & le ciel fort clair & fort serain, dont la raison est, pour autant que le soleil passant par l'Equinoxe pour aller au Tropique de Capricorne, il se va esloignant de ces regions plus qu'en autre saison

de l'annee. Et au contraire, ils y ont de grosses pluyes, & de fort grands rauages d'eaux, quand le soleil retourne vers elles, & qu'il en est plus proche, qui est depuis Iuin iusques en Septembre, pource qu'alors ses rayons donnent plus fort sur eux. On void aduenir le semblable en l'Inde Orientale, comme nous l'apprenõs iournellement par les lettres qui en viennent. Par ainsi c'est vne regle generale (bien qu'en aucuns lieux il y ayt exception) qu'en la region du Midy, ou de la Zone Torride, qui est vne mesme chose, l'air y est plus serain, & y a plus de secheresse alors que le soleil en est plus esloigné; & au contraire, que quand il s'en approche, il y a plus de pluyes & d'humiditez, & tout ainsi que le soleil s'aduance, ou se retire peu, ou plus; ainsi la terre abonde, ou manque d'eaux, ou d'humidité.

Qu'au regions qui sont hors des Tropiques il y a plus d'eaux lors que le soleil en est plus esloigné, tout au contraire de ce qui est souz la Zone Torride.

CHAPITRE IV.

Es regions qui sont hors les Tropiques l'on void tout le contraire de ce qui est dit cy dessus, pource que la pluye se mesle auec le froid, & la secheresse auec la chaleur; ce qui est fort bien cogneu en toute l'Europe, & en tout le vieil monde, com-

me on le void de mesme façon en tout ce nouueau; dont est tesmoing tout le Royaume de Chillé, qui pour estre dehors le Tropique de Capricorne, & en mesme hauteur que l'Espagne, est sujet aux mesmes loix de l'hyuer, & de l'esté, excepté que l'hyuer est là quand l'esté est en Espagne, d'autant qu'ils sont en diuers poles. Par ainsi quand le froid est en ces Prouinces, les eaux y sont en fort grande abondance, qui est, quand le soleil s'en esloigne le plns, depuis le commencement d'Auril iusques à la fin de Septembre. Finalement la disposition des saisons y est telle qu'en Europe, sçauoir, que la chaleur & secheresse y viennent quand le soleil y retourne. De là vient que ce Royaume de Chillé approche plus de la temperature de l'Europe, qu'aucun autre des Indes, tant aux fruicts de la terre, qu'en la disposition du corps & de l'esprit des hommes. Ce qu'ils disent estre de la mesme façon en ceste partie de terre qui est deuant l'Ethiopie interieure, laquelle se va eslargissant en façon de pointe, iusques au Cap de bonne esperance. Ce qu'ils tiennent pour vraye cause des inondations du Nil qui sont en esté, desquelles les anciens ont tant disputé; d'autant qu'en ceste region là l'hyuer & les pluyes y commencent au mois d'Auril, quand le soleil passe desia le signe d'Aries. Et ces eaux qui en partie procedent des neiges, & en partie des pluyes, s'assemblent, & font de grands lacs & estangs, desquels procede, par bonne & vraye Geographie, le fleuue du Nil. Et par ce moyen va peu à peu eslargissant son cours, iusques à ce qu'apres auoir couru

vn long chemin, il vient finalement au temps de l'esté inonder l'Egypte, qui semble chose contre nature, & neantmoins est chose qui s'y rapporte: car au mesme temps qu'il est Esté en Egypte situee au Tropique de Cancer, l'hyuer est aux sources du Nil, qui est en l'autre Tropique de Capricorne. Il y a en l'Amerique vne autre & semblable inondation que celle du Nil, au Paraguey, ou autrement, riuiere de la Platte (qui vaut autant à dire comme riuiere d'argent:) lequel tous les ans receuant vne infinité d'eaux qui tombent des montagnes du Peru, vient à se déborder si terriblement de son cours, & va gagnant tellement ceste region, que les habitans sont contraints, durant ces mois là, de se retirer & se tenir en des barques & canoes, & de quitter l'habitation de la terre.

Qu'entre les deux Tropiques en Esté, ou temps de chaleur, est la saison où il y a plus grande abondance de pluyes; auec vn discours de l'Hyuer, & de l'Esté.

Chapitre V.



POVR resolution, l'esté est tousjours suiuy, & accompagné de chaleur & de secheresse és deux regions, ou Zones temperees, & l'hyuer aussi de froidure & d'humidité. Mais en la Zone torride les susdites qualitez ne se trouuent point ensemble de la mes-

me façon, d'autát que les pluyes y suiuét la chaleur, & le froid y est accompagné de secheresse, & d'vn air serain. I'entends par le froid, le defaut de chaleur excessiue, d'où vient que l'hyuer se prend en nostre Europe pour le froid, & le temps pluuieux & esté pour le temps de chaleur & serenité de l'air. Nos Espagnols qui sont au Peru & en la neuue Espagne, voyans que ces deux qualités ne se trouuoient point ensemble, comme elles sont en Espagne, appellent l'hyuer la saison en laquelle il y a beaucoup d'eaux & de pluyes; & l'esté celle où il y en a peu, ou point. En quoy ils se trompent euidément, quoy qu'ils veüillent dire par vne regle cõmune, que l'esté est aux montagnes du Peru depuis le mois d'Auril iusqu'en Septembre, pource que les pluyes cessent en ce temps-là, & que l'hyuer est depuis le mois de Septembre iusques au mois d'Auril, pource qu'alors elles y reuiennent, & par ainsi il est hyuer & esté au Peru, lors, & au mesme temps qu'il l'est en Espagne; de sorte que quand le soleil chemine au dessus de leur teste, alors ils croyent que c'est le fond de l'hyuer, pource qu'il y a plus grande abondance de pluyes. Mais c'est chose digne de risee, comme venant de gens ignorans & sans lettres: car tout ainsi comme la diuersité qui est entre le iour & la nuict, procede de la presence ou absence du soleil en nostre hemisphere, selon le mouuement du premier mobile, qui est la cause du iour & de la nuict; ainsi la difference que nous voyons entre l'hyuer & l'esté, procede de l'approchement, ou esloignement du soleil, selon le mou-

ement du meſme ſoleil, qui eſt en la propre
auſe. Doncques à vray dire, il eſt Eſté lors que
ſoleil eſt plus proche, & hyuer quand il eſt le
lus eſloigné. La chaleur, le froid, & toute au-
e temperature, ſont cauſees par neceſſité de
approchement, ou eſloignement du ſoleil:
ais le pleuuoir & non pleuuoir, qui eſt l'hu-
iidité & la ſechereſſe, ne ſ'en enſuiuent pas ne-
eſſairement. C'eſt pourquoy il eſt aiſé de iuger
outre ceſte opinion vulgaire) qu'au Peru l'hy-
er eſt ſerain, & ſans pluyes, & que l'eſté y eſt
luuieux, & non pas au contraire, comme plu-
eurs penſent que l'hyuer ſoit chaud, & l'eſté
oit froid. Ils tombent en la meſme erreur ſur
difference qu'ils font entre la plaine, & les
iontagnes du Peru, diſans que quand il eſt Eſté
n la montagne, l'hyuer eſt en la plaine, qui eſt
n Auril, May, Iuin, Iuillet, & Aouſt; pource
u'alors l'air eſt fort clair & ſerain en la mon-
igne, ſans aucunes pluyes, ny bruines, & en ce
emps-là neantmoins l'on void ordinairement
n la plaine des broüillards qu'ils appellent gua-
ia, qui eſt comme vne roſee fort douce, de la-
uelle eſt couuert le ſoleil: mais l'hyuer & l'e-
é, comme il eſt dit, ſont cauſez de l'approche-
nent & eſloignement du ſoleil. Puis donc qu'il
ſt ainſi, qu'en tout le Peru, tant en la monta-
ne, comme en la plaine, le ſoleil ſ'en appro-
he, & eſloigne en vn meſme temps; il n'y a
lonc point de raiſon de dire, que quand il eſt
ſté en vne partie, l'hyuer ſoit en vne autre.
Toutesfois c'eſt choſe de peu d'importance de
lebatre ſur la ſignification des mots, qu'ils l'ap-

pellent comme ils voudront, & disent qu'il soit
Esté quand il ne pleut point, encores qu'il fasse
dauantage de chaleur. Mais ce où l'on doit auoir
plus d'esgard, est à la verité du subjet qui est de-
claré, à sçauoir que la secheresse, ou deffaut de
pluyes, ne sont pas tousiours en plus grande
abondance, quand le soleil s'approche le plus,
ainsi que l'on void en la Zone Torride.

*Que la Zone Torride abonde en eau & pastu-
rages, contre l'opinion d'Aristote, qui a
mis en auant le contraire.*

CHAPITRE VI.

L'ON peut facilement entendre par le
discours precedent, que la Zone Tor-
ride n'est seche, mais abondante en
eaux; ce qui est tellement vray, qu'el-
le surpasse les autres regions du mõde en abon-
dance d'eaux, si ce n'est en quelques endroicts,
où il y a des sablons, ou terres desertes, comme
l'on trouue mesme és autres parties du monde.
Quant est pour les eaux du ciel, l'on a desia
monstré qu'il y a grande abondance de pluyes,
neiges & gresles, qui specialement abondent en
la Prouince du Peru: mais pour les eaux de la
terre, comme sont les riuieres, fontaines, ruis-
seaux, puits, torrents & lacs, ie n'en ay rien dit
iusques icy, toutesfois estant chose ordinaire
que les eaux d'embas se rapportent à celles
d'enhaut, l'on doit entendre qu'il ne peut y en
auoir faute. Et de vray il y a vne telle & si gran-
de abon-

e abondance de fources, & de fontaines, qu'il e fe peut trouuer lieu, region, ou contree deans tout le refte du monde, où il y ayt tant de acs, marefcages, & de fi grandes riuieres : car a plus grande partie de l'Amerique eft prefque nhabitable, pour cefte trop grande abondane & quantité d'eaux; d'autant que les riuieres nflees de grandes pluyes de l'efté, fortent à ous coups de leur lict, auec vne telle furie & mpetuofité, qu'elles rompent & brifent tout e qu'elles rencontrent, & ne peut-on en aucue façon cheminer en plufieurs endroits, à caue de la boüe & fange des marefcages & vallons. A cefte occafion ceux qui demeurent proche & oignant le Paraguey, duquel nous auons faict nention cy deffus, preuoyans la creüe du fleue auparauant qu'elle aduienne, fe mettent en eurs canoes auec leurs meubles & leurs hardes, & prefque par l'efpace de trois mois, ou enuion, ils guarantiffent leurs vies & leurs moyens n nageant. Puis apres, le fleuue retournant en on lict, ils reuiennent en leurs maifons comme deuant, encores toutes moittes, & degouantes de l'inondation. Et eft ce fleuue de telle grandeur, que le Nil, le Gange, & l'Euphrate, 'ils eftoient amaffez tous enfemble, ne le pouroient pas efgaler à beaucoup pres. Mais que lirons-nous de la grande riuiere de la Magdeaine, qui f'engolphe en la mer entre faincte Marthe, & Carthagene, & eft appellee auec onne raifon, grande riuiere? Nauigeant en ces parties-là, j'eftois grandement efmerueillé comme fon eau, qui eft tres-claire, demeuroit

& s'escouloit dans la mer plus de dix lieües auant, ayant en sa largeur deux lieües, & dauantage, sans qu'elle se meslast, ny peust estre vaincuë des vagues impetueuses de la mer Oceane. Que s'il est question de parler plus longuement des fleuues, ce grand fleuue appellé par les vns la riuiere des Amazones, par les autres, Maranou, & par les autres, riuiere d'Orellana, laquelle nos Espagnols nauigerent lors de leurs descouuertes, doit esteindre la renommee de tous les autres. Et à la verité ie suis en doute si ie le dois appeller, ou riuiere, ou mer. Il fluë depuis les montagnes du Peru, desquelles il reçoit vne abondance infinie d'eaux, de pluyes, & de riuieres, qu'il va recueillant, & attirant à soy, puis passant les grandes campagnes & plaines de Potiti, du Dorado, & des Amazones, vient en fin s'emboucher dans l'Occean, presqu'à trauers des Isles de la Marguerite, & de la Trinité. Il a sa couche si large, & si spacieuse, principalement au dernier tiers de la longueur, qu'il contient au milieu de soy plusieurs, & grandes Isles. Et ce qui semble incroyable, lorsque l'on le nauige par le milieu, l'on ne void que du ciel & de l'eau. L'on dit bien dauantage, que de ce milieu l'on ne peut pas voir, ny descouurir à l'œil plusieurs grandes & hautes montagnes qui sont à son riuage, à cause de sa grande largeur. Nous auons appris de bonne part, la grandeur & largeur esmerueillable de ce fleuue (qui doit bien, ce me semble, meriter le nom d'Empereur & Monarque des fleuues) qui fut par le rapport d'vn frere de nostre Com-

agnie, lequel estant ieune pour lors, le nauigea
n la compagnie de Pierre d'Orsua, auec lequel
se trouua à toutes les aduentures de ceste si
trange entree & descouuerte, & aux seditions
: pernicieux actes de ce meschant Diego d'A-
uirre, d'où Dieu luy fist la grace de sortir, & en
tre deliuré, pour le mettre de nostre Compa-
nie. Telles donc sont les riuieres qui sont en
ı region qu'ils appellent Zone Torride, & la
egion seche & bruslee, en laquelle Aristote &
s anciens disent qu'il n'y a point d'eaux, ny de
asturages. Mais d'autant que j'ay fait mention
u fleuue Marannon, afin de monstrer l'abon-
ance des eaux qui sont en la Torride, il ne sera
ıal à propos de toucher quelque chose de ce
rand lac qu'ils appellent Titicaca, qui est au
ıilieu de la Prouince de Collao. Il y a plus de
ix fleuues fort grands, qui se perdent en en-
rant dans ce lac, & neantmoins n'a pour sa vui-
e qu'vn seul courant d'eau, qui est petit, bien
u'on dise qu'il est tres-profond, & de telle fa-
on, qu'il est impossible d'y bastir, ou faire pont,
our la profondeur de son eau, & qu'on ne le
eut non plus passer par batteaux, pour la gran-
e roideur & rapidité du courant. L'on le passe
ar vn gentil, & remarquable artifice, propre,
k particulier aux Indiens, qui est auec vn pont
e paille posé sur la mesme eau; lequel, d'au-
ant qu'il est fait d'vne matiere si legere, ne s'en-
once point, & neantmoins est ce passage fort
eur, & fort aysé. Ce lac contient presque qua-
re vingts lieües, trente-cinq en sa longueur, &
quinze lieües au plus large. Il y a plusieurs Isles

qui anciennement estoient habitees, & culti
uees, mais aujourd'huy elles sont desertes. I
produit vne grande abondance de joncs, qu
les Indiens appellent totora, duquel ils se ser
uent en mille vsages: car il sert de mangeaill
aux pourceaux, aux cheuaux, & aux homme
mesmes. Ils en font des maisons, du feu, & de
barques. Bref les Vros trouuent en cestuy leu
totora, tout ce dont ils ont de besoing, & son
ces Vros, vn peuple si brutal & si lourd, qu'eux
mesmes ne s'estiment pas hommes. On racont
d'eux, qu'estans interrogez de quelle nation il
estoient, ils respondirent qu'ils n'estoient pa
hommes, mais Vros, comme si c'estoit quelqu
genre d'animaux. Il s'est trouué des villages en
tiers des vros, habituez en ce lac seulement dan
leurs batteaux de totora, lesquels sont liez en
semble, & arrestez à quelques roches, & bien
souuent changent ainsi de lieu à autre, tout l
village ensemble. Par ainsi qui voudroit au-
jourd'huy les chercher où ils estoient hier, l'on
n'y trouueroit aucun reste, ny apparence d'eux
ny de leur village. Le cours & vuide de ce grand
lac ayant couru enuiron cinquante lieües, faict
encores vn autre lac, moindre toutesfois que le
premier qu'ils appellent de Parya, & contient
aussi en soy quelques Islettes: mais l'on n'y void
aucune yssuë. Quelques-vns pensent qu'il court
dessous terre, & qu'il va donner en la mer du
Süd, mettant en auant à ceste fin, qu'il y a vn
bras de fleuue que l'on void naistre & entrer en
la mer, fort proche du riuage, sans en cognoi-
stre l'origine. Au contraire ie croy que les eaux

e ce lac se resoluent, & dissipent dans le mes-
ne lac, par l'ardeur & chaleur du soleil. Ce dis-
ours me semble suffisant pour monstrer qu'à
ort les anciens ont tenu la region du milieu in-
abitable par faute d'eaux, d'autant qu'il y en a
rande abondance & du ciel, & de la terre.

raicté de la raison pourquoy le soleil hors des Tropiques, engendre plus grande quantité d'eaux quand il est plus esloigné: & pourquoy au contraire, au dedans d'iceux il en engendre moins quand il en est plus proche.

CHAPITRE VII.



ENSANT plusieurs fois à part moy d'où pouuoit proceder que l'Equinoxe est si humide, comme j'ay dit, pour refuter l'opinion des anciens, ie n'en trouue point d'autre cause, que la gran-
le force du soleil en ces parties-là, par laquelle
l esleue & attire à soy vne grande abondance de
apeurs de tout l'Occean, qui en cét endroit est
ort grand, & fort estendu; & ayant tiré à soy
este grande abondance de vapeurs, aussi tost
es resoult, & conuertit en pluyes, & est ap-
rouué par plusieurs experiences certaines, que
es pluyes & ces torrens celestes prouiennent
les plus grandes chaleurs du soleil. En premier
ieu, comme nous auons desia dit par cy deuant,

il pleut en ces pays-là au temps que le solei
iette ses rayons directement sur la terre, & qu
en ce faisant, il a plus de force: mais quand l
soleil s'en esloigne, la chaleur se tempere, &
pour lors il n'y tombe point de pluye. D'où l'o
peut bien inferer que la force & ardeur du so
leil est ce qui cause les pluyes en telles regions
Aussi l'on obserue, tant au Peru, neuue Espa
gne, qu'en toute la Torride, que les pluyes
viennent ordinairement apres midy, lors qu
les rayons du soleil sont au poinct de leur plu
grande force, & que c'est chose rare de voi
pleuuoir au matin. C'est pourquoy les voya
geurs y preuoyent, & commencent leur iour
nee de grand matin, afin de l'acheuer, & se re
poser à midy, pource qu'ils tiennent qu'ordi
nairement il y pleut apres midy. Ceux qui on
hanté & cheminé par ce pays-là, en peuuen
parler suffisamment: car mesmes il y en a au
cuns qui y ayans fait quelque residence, disen
que la plus grande abondance des pluyes e
quand la lune est en son plein, encores que pou
dire la verité, ie n'en ay peu faire preuue suffi
sante, bien que j'y aye prins garde quelquefois
Dauantage, les iours, l'an, & les mois donnen
à entendre la verité de ce que dessus, assauoi
qu'en la Torride l'excessiue chaleur du solei
cause les pluyes. L'experience nous enseign
le mesme aux choses artificielles, comme au
alambics, ausquels on distille les eaux des her
bes, ou des fleurs: car la vehemence du feu en
serre, & contraint, pousse, & esleue en hau
vne abondance de vapeurs, lesquelles estan

ressees, & ne trouuans yssuë, sont conuerties
n liqueur & en eaux. L'on void tout le mesme
n l'or & en l'argent que l'on tire & affine par le
if argent, d'autant que si le feu est lent & pe-
it, l'on ne tire quasi rien du vif-argent: mais s'il
st aspre & violent, il euapore beaucoup le vif-
rgent, lequel se rencontrant en haut contre le
hapiteau qu'ils appellent, le tournent inconti-
ent en liqueur, & commence à degoutter en
as. Ainsi la grande ardeur du soleil produit ces
leux effets, quand elle trouue matiere disposee,
qui est de leuer les vapeurs en haut; & l'autre de
es resoudre incontinent, & les tourner en li-
queur, lors qu'il y a quelque obstacle pour les
consumer & resoudre. Et bien qu'il semble que
ce soient choses contraires, qu'vn mesme soleil
dans la Zone Torride, estant proche, cause les
pluyes, & que hors la Torride, estant esloigné,
l cause vn mesme effect; si est-ce que tout bien
consideré, il ne l'est pas reellement, & de faict.
Mille effects és choses naturelles procedent de
choses contraires par vn moyen diuers. Nous
mettons secher le linge au feu & à l'air, des-
quels neantmoins l'vn eschauffe, & l'autre re-
froidit. Les pastes sont sechees & endurcies
par le soleil & par la gelee. L'exercice mode-
ré prouoque le dormir, s'il est trop violent, il
l'empesche; si l'on ne met du bois au feu, fina-
lement il s'esteint; si l'on y en met beaucoup,
& trop, il s'esteint aussi: car la seule proportion
l'entretient, & le fait durer. Pour bien voir vne
chose, elle ne doit estre ny trop proche des
yeux, ny trop loing, mais en distance raisonna-

ble & proportionnee; estant trop esloigné d'vne chose, l'on en perd la veüe, & trop proche aussi, ne la peut voir. Si les rayons du soleil sont foibles, ils n'attirent pas les bruines des riuieres; s'ils sont violens, aussi tost qu'il a attiré les vapeurs, il les resoult & consomme, mais la chaleur moderee les attire & conserue. Pour ceste raison les vapeurs ne s'esleuent point communement de nuict, ny à midy, mais au matin, quand le soleil commence à entrer en sa force. Sur ce subject il y a mille exemples de choses naturelles, que l'on void proceder souuent de choses contraires; qui doit faire que nous ne nous deuons pas esmerueiller, si le soleil pour estre fort proche, engendre les pluyes, & qu'il en fait tout autant estant fort esloigné: mais qu'estant son approchement moderé, & proportionné, il n'en produit, ny cause aucunement. Cependant il reste encore vn poinct que l'on peut demander, pour quelle raison en la Zone Torride l'approchement du soleil cause les pluyes, & hors d'icelle sont causees par son esloignement. A ce que ie puis iuger, la raison est, que hors des Tropiques en hyuer, le soleil n'a point tant de force, qu'il soit suffisant pour consumer les vapeurs qui s'esleuent de la terre & de la mer: car ces vapeurs s'amassent en grande abondance en la region froide de l'air, où elles sont congelees, & espaissies par la grande froideur, puis apres estans pressees, se resoluent & conuertissent en eau. C'est pourquoy en ce temps d'hyuer, que le soleil est plus esloigné, que les iours sont courts, & les nuicts plus lon-

ques, la chaleur du soleil a peu de force, mais
quand le soleil s'approche de ceux qui sont
hors des Tropiques, qui est au temps d'esté, la
force du soleil est desia telle, qu'elle esleue les
vapeurs, & tout ensemble les consomme, les
dissipe & resoult: car la chaleur & la longueur
des iours sont causees par l'approchement du
soleil. Mais au dedans des Tropiques, en la
region Torride, l'esloignement du soleil a tout
autant d'effect, que le plus grand approchement
qui soit aux regions desdits Tropiques. Au
moyen dequoy il ne pleut pas en la Torride,
alors que le soleil est esloigné, non plus que
hors les Tropiques, quand le soleil est plus pro-
che; d'autant qu'en cest approchement & es-
loignement, le soleil demeure tousiours en
vne mesme distance, d'où procede vn mesme
effect de serenité. Mais quand le soleil est au
periode de sa force en la Zone Torride, & qu'il
iette ses rayons directement sur la teste des ha-
bitans, il n'y a ny serenité, ny sechereſſe, com-
me il semble qu'il deuroit y auoir, mais plustost
de grandes & estranges pluyes, d'autant que par
la force excessiue de sa chaleur, il attire & esle-
ue presque en vn instant vne grande abondan-
ce de vapeurs de la terre, & mer Occeane, les-
quelles sont si espaisses & en si grãde abondan-
ce, que le vent ne les pouuant dissiper, ny re-
soudre facilement, elles viennent à se fondre
en eaüe, qui cause les pluyes si froides, & en si
grande abondance: car la grande vehemence
de la chaleur peut attirer en peu de temps beau-
coup de vapeurs, lesquelles elle ne peut si tost

consumer & resoudre, & estans attirees & assemblees par leur grande abondance se fondent & tournent en eaüe. Ce que l'on cognoistra fort bien par cest exemple domestique & familier. Quand l'on met rostir vn morceau de porc, de moutõ, ou de veau, si le feu est violent, & la viande en soit fort proche, nous voyons que la graisse se fond tost & degoute en bas, qui vient de ce que la grande chaleur attire & esleüe cest humeur & graisse de la chair, & pour estre en grande abondance ne la peut resoudre, & ainsi distille & tombe dauantage. Mais quand le feu est moderé, & ce que l'on rostit est en distance proportionnee, nous voyons que la chair se rostit proprement, sans que la graisse distille trop à coup, pource que la chaleur moderee attire l'humidité, qu'elle consomme & resout en vn instant. C'est pourquoy les cuisiniers font le feu moderé, & n'en approchent la viande, ny trop pres, ny trop loin, de peur qu'elle ne se fonde. On le peut voir par vne autre experiéce aux chandelles de suif & de cire: car si la mesche en est grosse, elle fait fondre & decouler le suif & la cire, pource que la chaleur ne peut consommer ce qui s'esleue d'humeur : mais si la flame est proportionnee, la cire ne se fond, ny decoulle, pource que la flame va consommant peu à peu ce qui s'esleue. Ce qui me semble la vraye raison pourquoy en l'Equinoxe, & en la Torride, la grand'force de la chaleur cause les pluyes, lesquelles en d'autres regions sont causees par la foiblesse & peu de chaleur.

Comment l'on doit entendre ce qui a esté dict cy dessus de la Zone Torride.

Chapitre VIII.

S'Il est ainsi qu'és choses naturelles & physiques l'on ne doit rechercher de regle infaillible & mathematique, mais ce qui est ordinaire, & ce qu'on void par experiēce, qui est la pl⁹ parfaicte regle; il faut croire que ce que nous auons dit, qu'il y a plus d'humidité en la Torride qu'aux autres regions, & qu'en icelle il ne pleut point lors que le soleil en est plus proche, se doit prēdre & entendre de mesme, & de vray c'est bien ce qui est le plus cōmun & le plus ordinaire. Mais ce n'est pas pour empescher les exceptiōs que nature a voulu mettre à ceste regle, rendant quelques regiōs de la Torride extrememēt seches Ce qu'on racōte de l'Ethiopie, & nous l'auons veu en vne grande partie du Peru, où toute la terre ou coste, qu'ils appellent plaines, mãquent de pluyes, voire d'eaux de la terre, excepté quelques vallees où il y a des eaües de riuieres qui descendent des montagnes, le surplus sont sablons & terres steriles, où à grande peine l'on trouue des fontaines, mais bien quelques puits tres-profonds. Mais nous dirons (Dieu aydant) en son lieu, quelle est la cause pourquoy il ne pleut point en ces plaines (chose que plusieurs demãdent) car à present ie pretends de monstrer seulement qu'il y a plusieurs exceptions aux regles

naturelles, d'où vient qu'il peut aduenir en quelque partie de la Torride, qu'il ne pleut pas lors que le ſoleil eſt plus proche, mais quand il eſt plus eſloigné. Bien que iuſques auiourd'huy ie ne l'aye veu, ny entendu, toutesfois s'il y en a, on le doit attribuer à la qualité particuliere de la terre; mais auſſi quelquesfois s'il aduient le contraire, l'on doit auoir eſgard qu'en ces choſes naturelles il arriue pluſieurs contrarietez & empeſchemens, par leſquels elles ſe changent & déffont les vnes les autres. Pour exemple, il peut eſtre que le ſoleil cauſera les pluyes, & que le vent les empeſchera, ou bien les rendra plus abondantes qu'elles n'ont accouſtumé d'eſtre. Les vents ont leurs proprietez & diuers commencemens, par leſquels ils operent de differens effects, qui ſont le plus ſouuent contraires à ce que l'ordre & la ſaiſon requierent. Puis donc qu'en chacun endroit l'on void arriuer de grandes varietez en l'annee, qui prouiennent de la diuerſité des mouuemens & aſpects des planettes, ce n'eſt point choſe mal à propos de dire qu'en la Zone Torride l'on peut voir & remarquer quelques choſes contraires à ce que nous auons experimenté. Mais pour reſolution, ce que nous auons conclu, eſt vne verité bien certaine & experimentee, à ſçauoir la grande ſechereſſe que les anciens ont penſé eſtre en la region du milieu, que nous appellons Torride, n'y eſtre point du tout, & qu'au contraire il y a beaucoup d'humidité, & que les pluyes y ſont alors que le ſoleil en eſt plus proche.

Que la Torride n'est point excessiuement chaude, mais plustost moderee.

Chapitre IX.

IVsques icy nous auons traicté de l'humidité de la Zone Torride, maintenãt il sera bon de parler de deux autres qualitez, qui sont le chaud & le froid. Nous auons demonstré sur le commencement de ce discours, comme les anciens ont tenu, que la Zone Torride estoit chaude, & seche excessiuement, ce qui n'est pas ainsi toutesfois; car elle est chaude & humide, & en la plus grande partie, sa chaleur n'est pas excessiue, mais plustost temperee; ce que l'on tiendroit pour incroyable, si nous ne l'auions assez experimété. Quand ie passay aux Indes (ie diray ce qui m'arriua) ayant leu ce que les Poëtes & Philosophes disét de la Zone Torride, ie me persuadois qu'arriuant à l'Equinoxe, ie ne pourrois y supporter ceste excessiue chaleur. Mais il m'aduint tout au contraire, car au temps que i'y passay, qui fut alors que le soleil y estoit pour Zenith, estant entré au signe d'Aries, à sçauoir au mois de Mars, i'y senty si grand froid que i'estois contraint me mettre au soleil pour m'eschauffer: que pouuois-ie moins faire alors, que de me rire & me mocquer des meteores d'Aristote, & de sa Philosophie, voyant qu'au lieu, & en la saison que tout y debuoit estre embrasé de chaleur, suiuant ses regles, moy & tous mes compa-

gnons auions froid? Il n'y a à la verité regiõ au monde plus douce, ny temperee, que sous l'Equinoxe, combien qu'elle ne soit pas en tous endroits d'esgale ou semblable temperature, & qu'il y ait beaucoup de diuersitez. La Zone Torride en quelques endroits est fort temperee, cõme en Quitto, & aux plaines du Peru; en quelques endroits fort froide, comme en Potozi; & aux autres fort chaude, comme en l'Ethiopie, Bresil, & aux Mollucques. Ceste diuersité donc nous estant certaine, & toute cogneüe, nous deuons par force rechecher vne autre cause du froid & du chaud, que les rayõs du soleil y font naistre, veu qu'en vne mesme saison de l'annee, & en lieux qui sont d'vne mesme hauteur & distance du Pole & de l'Equinoxe, on y retrouue vne si grãde diuersité, que les vns sõt embrasez de chaleur, les autres de froidure, & les autres se trouuent temperez d'vne chaleur moderee. Platon met sa tant renommee Isle Atlantique sous la Zone Torride, puis dict qu'en certain temps de l'annee elle auoit le soleil pour Zenith, & neantmoins qu'elle estoit fort temperee, fort abondãte, & fort riche. Pline dit que Taprobane, (qu'ils appellent auiourd'huy Samatre) est sous l'Equinoxe, comme en effect elle y est, escriuant qu'elle n'est pas seulemẽt riche, & heureuse, mais aussi peuplee d'hommes & d'animaux. D'où l'on peut facilemẽt cognoistre, qu'ẽcor que les anciens ayent tenu la chaleur de la Torride insupportable, neãtmoins ils pouuoiẽt bien entendre qu'elle ne l'estoit pas tant cõme ils disoient. Le tres-excellẽt Astrologue & Cos-

Plat. in Tim & in Critia.

Plin. lib. 6. cap. 22.

nographe Ptolomee, & l'insigne Philosophe
& medecin Auicenne, en eurent meilleure re-
solution, estans tous deux d'opinion, que sous
l'Equinoxe y auoit de fort cōmodes habitatiōs.

Que la chaleur de la Torride est temperee pour l'abondance des pluyes, & pour la briefueté des iours.

CHAPITRE X.

DEpuis que le nouueau monde à esté descouuert, l'ō a cogneu & sās doute, ce que les derniers autheurs ont tenu veritable. Mais c'est chose naturelle, que quand quelque chose qui est hors de nostre opinion, nous vient à estre cogneüe par l'experiēce, nous voulōs incōtinent en rechercher la cause. C'est pourquoy nous desirōs sçauoir pour quelle cause la regiō, de laquelle le Soleil est plus proche, n'est pas seulemēt temperee, mais est froide en plusieurs endroits. Considerant ceste matiere generalemēt, ie trouue deux causes generalles, pour rendre ceste region temperee; l'vne est celle cy deuant declaree, d'autant que ceste region est fort humide, & sujette aux pluyes, & n'y a point de doute que la pluye ne rafraichisse, pource que l'esleuement de l'eaüe est de son naturel froid, & encor que l'eaüe par la force du feu s'escauffe, ce neātmoins ne laisse pas de tēperer l'ardeur causee des rayons du soleil purement. Ce qu'on void par experience en l'Arabie interieure, laquelle est embrasee du soleil,

pour n'y auoir aucunes pluyes qui temperent sa furie. Les nuages & bruines empeschent que les rayons du soleil n'offensent tant, & les pluyes qui procedent d'icelles mesmes, rafraichissent l'air & la terre, & l'humectent aussi, quelque chaude qu'elle puisse estre. L'on boit l'eaüe de la pluye, & elle estanche la soif, comme les nostres l'ont bien esprouué, ayant faute d'eaüe pour boire. De sorte que la raison & l'experience nous enseigne, que la pluye de soy appaise la chaleur, & par ce moyen ayant jà monstré comme la Zone Torride est fort pluuieuse, il appert aussi qu'il y a en icelle, chose qui peut rendre sa chaleur temperee. A cecy i'en diray encor vne autre raison, qui merite bien qu'on entende, non seulement pour ceste matiere, mais aussi pour plusieurs autres : car pour le dire en peu de paroles; le soleil quoy qu'il soit fort chaud & bruslant en l'Equinoxe, ce neantmoins c'est pour peu de temps, de sorte que la chaleur du iour y estāt plus briefue & de moindre duree, ne fait pas tant d'embrasement. Ce qu'il conuient declarer & entēdre plus particulieremēt. Ceux qui sont versez à la cognoissance de la Sphere, enseignent fort bien, que d'autant plus que le Zodiaque est oblique & trauersant sur nostre hemisphere, d'autant plus les iours & les nuicts sont inégaux; & au contraire où la Sphere est droitte, & les signes mōtent droitement, les iours & les nuicts y sont égaux. C'est pourquoy en toute la region qui est entre les deux tropiques, il y a moins d'inégalité aux iours & aux nuicts, que hors d'iceux,

& plus

& plus approche de la ligne, moins y trouue-on
l'inégalité, ce que nous auons experiméte en ces
parties. Ceux de Quitto, pource qu'ils sont au
dessoubs de la ligne, n'ont point en toute l'an-
nee les iours, ny les nuicts plus courts en vne sai-
son qu'en l'autre, mais y sont continuellement
esgaux. Ceux de Lyma, pource qu'ils sont di-
stans de la ligne presque de douze degrez, aper-
çoiuent quelque difference entre les iours & les
nuicts, mais c'est fort peu, d'autant qu'en Decem-
bre & en Ianuier les iours y croissent d'vne heure,
ou peu moins. Ceux de Potozi y recognoissent
beaucoup plus de difference, tant l'Hyuer que
l'Esté, pource qu'ils sont presque soubs le Tro-
pique. Mais ceux qui sont du tout hors des Tro-
piques, remarquent d'autant plus la briefueté
des iours de l'Hyuer, & la longueur de ceux de
l'Esté, qu'ils sont esloignez de la ligne, & sont
proches du Pole; comme l'on void qu'en Alle-
magne & en Angleterre les iours sont plus longs
en Esté, qu'en Italie & Espagne. C'est chose qui
se void, que la Sphere enseigne, & l'experience
le monstre clairement. Il faut adiouster vne au-
tre proposition, qui est aussi vraye, & bien con-
siderable pour tous les effects de la nature, sça-
uoir la perseuerance & continuation de sa cause
efficiente à operer & agir. Cela supposé, si l'on
me demande, pourquoy en l'Equinoxe il n'y a
point de si violentes chaleurs en Esté, qu'il y a
en quelques autres regions, (comme en Anda-
luzie és mois de Iuillet & Aoust) ie respondray
pource que les iours d'Esté sont plus longs en
Andaluzie, & les nuicts y sont plus courtes, & le

iour comme chaud qu'il est, enflame & cause la chaleur, la nuict aussi comme froide & humide, donne du rafraichissement. Suiuant quoy, au Peru il n'y a point tant de chaleur, pource que les iours d'Esté n'y sont pas si longs, ny les nuicts si courtes, qui cause que la chaleur du iour est beaucoup tẽperée par la fraischeur de la nuict. Mais là où les iours sont de quinze, ou seize heures, par raison il doit y auoir plus de chaleur, que là où ils ne sont que de douze, ou de treize, & où il en demeure autant de la nuict pour rafraischissement. Et bien que la Zone Torride soi plus proche du Soleil, que toutes les autres regions, si est-ce toutesfois que la chaleur du Soleil n'y demeure pas si long temps: car c'est chose naturelle qu'vn feu encor qu'il soit petit, s'i perseuere, eschauffe dauantage qu'vn plu grand qui durera peu, principalement s'il surnient du rafraischissemẽt. Qui voudra mettr donc ces deux proprietez de la Torride en vn balance, sçauoir qu'elle est plus pluuieuse au tẽp de sa plus grande chaleur, & que les iours y son plus courts, on pourra bien parauanture trouuer qu'elles seront esgales à ces deux autre contraires qui font que le Soleil y est plus pro che & plus droit qu'és autres regions, à tout l moins que l'on n'y recognoistra pas beaucou d'auantage.

Qu'il y a d'autres raisons outre les desduittes cy dessus, qui monstrent que la Torride est temperée, principalement en la coste de la mer Occeane.

Chapitre XI.

Estant chose resoluë que les deux proprietez susdictes sont communes & vniuerselles à toute la region Torride, & qu'en icelle neantmoins il se trouue aucũs lieux fort chauds & les autres où il y a fort grand froid: Bref la temperature n'y est esgale en tous lieux, mais en vn mesme climat, vne partie est chaude, l'autre froide, & l'autre temperée tout en vn mesme temps: nous sommes contraints de rechercher d'autres raisons, d'où procede ceste grande diuersité qui se trouue ainsi en la Torride. Discourant doncques sur ceste question, i'en trouue trois causes apparentes & certaines, & vne quatriesme plus obscure & cachee. Les causes apparentes & certaines sont, la premiere l'Occean, la seconde l'assiete & situation de la terre, & la troisiesme le naturel & proprieté de plusieurs & diuers vents. Outre ces trois que ie tiens pour manifestes, ie croy qu'il y en a vne autre quatriesme, cachée & moins apparente, qui est la proprieté de la mesme terre habitée, & la particuliere influence de son Ciel. Qui voudra considerer depuis les causes & raisons generales, cy dessus desduites, on trouuera qu'elles ne sont suffi-

ſantes pour la reſolution totale de ceſte matiere, veu ce qui arriue iournellement en diuers lieux de l'Equinoxe. Manomotapa, & grande partie du Royaume de Preſte-Iean, ſont ſituées deſſous la ligne, ou fort proches, eſquelles regions ils endurent de terribles chaleurs, & y naiſſent les hommes tous noirs; Ce qui n'eſt pas ſeulement en ces parties de terre ferme, esloignées de la mer, mais auſsi en eſt il de meſme és Isles enuironnées de la mer. L'Isle de ſainct Thomas eſt ſoubs la ligne, les Isles de Cap de vert en ſont prochaines, & en l'vne & en l'autre y regnent de furieuſes chaleurs, & y ſont meſmes tous les hommes noirs. Soubs la meſme ligne, ou bien proche d'icelle, giſt vne partie du Peru, & du nouueau Royaume de Grenade, qui neantmoins ſont terres fort temperées, declinantes pluſtoſt à froidure, que non pas à chaleur, & les hommes qui habitent en icelles, ſont blancs. La terre du Breſil eſt en la meſme diſtance de la ligne, que le Peru, & neantmoins le Breſil & toute ceſte coſte eſt extremement chaude, encore qu'elle ſoit en la mer du Nort, & l'autre coſté du Peru qui eſt en la mer du Sud, eſt fort temperée. Ie dis donc que qui voudra conſiderer ces differences, & donner la raiſon d'icelles, ne ſe pourra contenter des generalles cy deſſus traittees, pour declarer comme la Torride peut eſtre vne terre temperée. Entre les clauſes & raiſons ſpeciales i'ay mis pour la premiere la mer, pource que ſans doute ſon voiſinage ayde à temperer, & refroidir la chaleur. Car combien que ſon eau ſoit

allee, elle est tousiours eau toutesfois, & l'eau le sa nature est froide, & si encore est remarquable, que pour la profondité de l'Occean, l'eau n'en peut estre eschauffee par la chaleur du Soleil, comme les eaux des riuieres. Finalement out ainsi comme le sel nitre (quoy qu'il soit du naturel du sel) a la proprieté de refroidir l'eau: ainsi voyons-nous par experience en quelques ports & haures que l'eau de la mer y rafraischit, ce que nous auons veu en celuy de Callao, où l'on mettoit rafraischir l'eau ou vin, pour boire dedans des cruches ou flascons mises en la mer. D'où l'on peut sans doute recognoistre que l'Occean a ceste proprieté de temperer & rafraischir l'excessiue chaleur Pour ceste occasion l'on ressent dauantage la chaleur en la terre, qu'en la mer, *cæteris paribus*, & communement les terres situees sur la marine, sont plus fraisches que celles qui en sont esloignees, *cæteris paribus* comme i'ay dict. Ainsi la plus grande partie du nouueau monde estant fort proche de la mer Occeane, nous pouuons dire auec raison, encor qu'il soit soubs la Torride, qu'il reçoit de la mer vn grand benefice, pour temperer sa chaleur.

Que les plus hautes terres sont les plus froides, & quelle en est la raison.

Chapitre XII.

Mais si nous voulous encor rechercher particulierement, nous trouuerons qu'en toute ceste terre il n'y a pas vne chaleur totalement esgale, quoy qu'elle soit en pareille

diſtance de la mer, & en meſme degré, veu
qu'en quelques parties d'icelle il y a beaucoup
de chaleur, & en d'autres y en a fort peu.
Il n'y a point de doute que la cauſe de cecy
ne ſoit pourautant que l'vne eſt plus baſſe, &
que l'autre eſt plus haute & plus eſleuee, d'où
vient que l'vne eſt chaude, & l'autre froide.
C'eſt choſe certaine que le ſommet des mon-
tagnes eſt plus froid que le profond des
vallees, ce qui ne procede point ſeulement de
ce que les rayons du Soleil ont plus de reper-
cuſsion aux lieux bas & profonds, encor qu'il
en ſoit vne grande raiſon, mais il y en a vne au-
tre, qui eſt que la region de l'air eſt plus froide,
d'autant plus qu'elle eſt haute & esloignee de
la terre. Les plaines de Collao au Peru, & de
Popajan en la neuue Eſpagne, ſont preuue ſuf-
fiſante de cecy. Car ſans doute toutes ces par-
ties ſont terres hautes, & pour ceſte raiſon auſsi
ſont-elles froides, combien qu'elles ſoient tou-
tes enuironnees de hauts pics de montagnes
fort expoſees aux rayons du ſoleil. Mais ſi nous
demandons pourquoy au Peru & en la neuue
Eſpagne, les plaines de la coſte ſont terres chau-
des, & les plaines de la meſme terre du Peru &
de la neuue Eſpagne ſont au contraire terres
froides: A la verité ie ne voy point qu'il s'en
puiſſe donner autre raiſon, ſinon que les vnes
ſont en terre baſſe, & les autres en terre hau-
te. L'experience nous enſeigne que la moyen-
ne region de l'air eſt plus froide que l'inferieu-
re: & pource tant plus les montagnes s'appro-
chent d'icelle region moyenne, tant plus elles

ont froides, couuertes de neiges & de gelees. La raison mesme s'y accorde, pource que s'il y a vne sphere ou region du feu, comme Aristote & les autres Philosophes disent, la region moyenne de l'air doit estre plus froide par antiperistase, la froidure estant repoussee, & se resserrant en icelle, comme en temps d'Esté nous voyons aux puits qui ont de la profondité. Pour ceste occasion, les Philosophes afferment que les deux extremes regions de l'air, celle d'enhaut, & celle d'embas, sont les plus chaudes, & la moyenne plus froide. Que s'il est ainsi, comme de fait l'experience le monstre, nous en tirerons encor vn argument & raison remarquable, pour monstrer que la Torride est temperee; sçauoir que la plus grande partie des Indes est vne terre haute, remplie de beaucoup de montagnes, qui par leur voisinage rafraischissent les terres prochaines. L'on void continuellement és sommets des montagnes dont ie parle, de la neige, de la gresle, & des eaux toutes glacees, & le froid qu'il y fait est si aspre, que l'herbe en est toute gresillonnee, tellement que les hommes & cheuaux cheminans par là, y sont tous engourdis de froid. Cecy, comme i'ay desia dict, est en la Zone Torride, & aduient le plus souuent quand ils ont le Soleil pour Zenith. Ainsi est-ce chose notoire & conforme à la raison, que les montagnes sont plus froides que ne sont les vallees & les plaines, d'autant qu'elles participent de la region moyenne de l'air, qui est tres-froide. Or la cause pourquoy la region moyenne de l'air est plus froide, a esté mesme dicte cy

deuant, qui est que la region de l'air prochaine de l'exhalation ignee, laquelle (selon Aristote) est sur la sphere de l'air, repousse & reiette arriere toute la froidure, laquelle se retire & resserre en la moyenne region de l'air par antiperistase, comme parlent les Philosophes. En apres si quelqu'vn me demande & veut interroger de ceste façon, s'il est ainsi que l'air soit chaud & humide, comme tient Aristote, & comme l'on dit communement, d'où procede ce froid qui se retire en la moyenne region de l'air, puis qu'il ne peut venir de la sphere du feu? Car s'il procede de l'eau ou de la terre, par ceste raison la basse region de l'air deuroit estre plus froide que celle du milieu. Certes à respondre au vray ce que i'en pense, ie confesseray que cest argument & obiection m'est tant difficile, que ie suis presque disposé de suiure l'opinion de ceux qui reprouuent les qualitez, symboles & dissymboles que met Aristote aux elements, disant que ce sont imaginations, lesquels pour ceste occasion tiennent que l'air de son naturel est froid, & à ceste fin ils se seruent de plusieurs argumens & raisons, du nombre desquels nous en proposerons vn assez vulgaire & cogneu, laissans les autres à part, sçauoir qu'és iours caniculaires nous auons accoustumé nous donner de l'air auec vn esuentail, & trouuons qu'il nous rafraischit: de sorte que ces Autheurs afferment que la chaleur n'est vne proprieté particuliere d'aucun autre element que du seul feu qui est espars & meslé parmy toutes les choses (selon que le grand Denys nous enseigne) mais

Arist. Ma.

Dionys. cap. 15. de cœl. hierar.

qu'il ſoit ainſi, ou qu'il en ſoit autrement (car ie ne veux pas contredire à Ariſtote, ſi ce n'eſt en choſe fort certaine) en fin ils ſ'acordent tous que la moyenne region de l'air eſt plus froide, que la plus baſſe prochaine à la terre, comme meſme l'experience le mõſtre, puis qu'en ceſte region du milieu, les neiges, les gresles, frimats & autres indices d'extreme froid s'engendrent. Or donc la region du milieu qu'ils appellent Torride, ayant d'vn coſté la mer, & de l'autre les hautes montagnes, l'on doit tenir cela pour cauſes ſuffiſantes pour temperer & rafraiſchir ſa chaleur.

Que les vents froids ſont la principale cauſe de rendre la Torride temperee.

Chapitre. XIII.

LA temperature de ceſte region ſe doit principalement attribuer à la proprieté du vent qui court en ceſte terre là, lequel eſt fort frais & gracieux. La prouidẽce du grand Dieu, Createur de toutes choſes a eſté telle, qu'il a ordonné qu'il y euſt des vents merueilleuſement frais en la region où le Soleil fait ſon cours (qui ſemble deuoir eſtre du tout embraſee) afin que par leur fraiſcheur, l'exceſsiue chaleur du Soleil fuſt temperee. Et ne ſont pas ceux-là trop esloignez d'apparence de raiſon, qui ont eu opinion que le Paradis terreſtre eſtoit ſous l'Equinoxe, s'ils ne ſe fuſſent trompez eux-meſmes ſur la cauſe de leur opinion, en ce qu'ils diſoient que l'égalité

des iours & des nuicts estoit seule suffisante cause de rendre ceste Zone temperee, à laquelle opinion toutesfois plusieurs autres ont esté contraires, du nombre desquels a esté le Poëte renommé, disant.

--- & celle region
Sembrazée incessamment aux chaleureux rayons
Du Soleil, qui d'illec iamais ne se retire.

Donques la fraischeur de la nuict n'est pas telle, qu'elle soit seule suffisante pour moderer & corriger de si aspres & furieuses ardeurs du Soleil, mais plustost ceste Torride reçoit vne si douce temperature par le benefice de l'air frais & gracieux, de telle sorte que combien qu'elle ait esté tenuë des anciens, plus embrasee qu'vne fournaise ardente, & ceux qui l'habitent à present, la tiennent pour vn Printemps delicieux. Il appert par argument & raisons fort euidentes, que la cause de cecy gist principalement en la qualité du vent. Nous voyons en vn mesme climat quelques regions & villes mesmes plus chaudes les vnes que les autres, pource seulement qu'ils se ressentent moins des vents qui rafraischissent. De mesme en est-il en d'autres terres, où le vent ne court point, lesquelles sont toutes embrasees comme vn fourneau, & y est-on si fatigué de la chaleur, que d'y estre, c'est autant que de se voir dans vne fournaise. Il y a beaucoup de ces bourgades & de ces terres au Bresil, en Ethiopie & au Paraguay, comme chacun sçait : & ce qui est plus considerable, c'est que l'on void ces differences, non seulement parmy les terres, mais aussi en la mer. Il y a des

mers, où l'on sent beaucoup de chaleur, comme ils racontent de celle de Mozambique & Ormus, & en l'Orient, & de la mer de Panama, en Occident (laquelle pour ceste occasion engendre & produit en soy des Cayamans) cõme aussi en la mer du Bresil. Il y a d'autres mers, voire en mesme degré de hauteur, fort froides, cõme est celle du Peru, en laquelle nous eusmes froid, comme i'ay raconté cy dessus, quand nous la nauigeasmes la premiere fois, qui estoit en Mars, & au temps que le Soleil cheminoit par dessus. A la verité en ce continent, où la terre & l'eau sont de mesme sorte, l'on ne peut imaginer autre occasion de si grande difference, sinon la proprieté du vent qui les rafraischit. Que si l'on veut de pres aduiser à ceste consideratiõ du võt, dont nous auõs parlé, l'on pourra resoudre plusieurs doutes qu'aucuns mettent en auant, & qui semblent choses estranges & merueilleuses, sçauoir pourquoy le Soleil donnant de ses rais sur la region Torride, & particulierement au Peru, voire beaucoup plus violemment qu'il ne fait pas en Espagne és iours caniculaires, neantmoins l'on resiste à sa chaleur auec vne fort legere couuerture, si bien qu'au couuert d'vne natte, ou d'vn simple toict de paille, l'on est mieux contregardé de la chaleur, que l'on n'est pas en Espagne dessous vn toict de bois, & mesme d'vne voute de pierre. Dauãtage pourquoy les nuicts d'Esté ne sont chaudes, ny ennuyeuses au Peru, comme en Espagne? Pourquoy aux plus hauts sommets des montagnes, & mesme entre les mõceaux de neige, il y fait quel-

ques-fois de grandes & insupportables chaleurs. Pourquoy en toute la Prouince de Collao, quand l'on se trouue à l'ombrage, quelque petit qu'il puisse estre, l'on y sent du froid, mais quand l'on vient à en sortir aux rayons du Soleil, incontinent l'on vient à y sentir vne excessiue chaleur. Pourquoy toute la coste du Peru estant pleine de sablons, neantmoins se trouue fort temperee, & pourquoy Potozi distant de la cité d'Argent tant seulement de dixhuict lieües & en vn mesme degré, est toutesfois de si differente temperature, que le pays estant tres-froid, il est sterille & sec à merueilles: au contraire la ville d'Argent est temperee, declinant à la chaleur & à vn terroir fort gracieux & fertile. C'est donc pour certain le vent, qui principalement cause toutes ces estranges diuersitez : car sans le benefice du vent frais, l'ardeur du Soleil est telle, qu'encor que ce soit au milieu des neiges, elle brusle & embrase, mais aussi quand la fraicheur de l'air reuient, aussi tost toute la chaleur s'appaise, quelque grande qu'elle soit: & où ce vent frais est ordinaire, & regne souuent, il empesche que les vapeurs terrestres & grossieres qu'exhale la terre, ne se ioignent, & causent vne pesante & ennuyeuse chaleur, dont le contraire aduient en Europe; d'autant que par l'exhalation de ces vapeurs, la terre demeure comme bruslee du Soleil du iour, qui est cause que les nuicts y sont si chaudes & ennuyeuses, tellement qu'il semble plusieurs fois que l'air sorte comme d'vne fournaise. Pour ceste mesme raison, au Peru ceste fraischeur du vent cause que

par le moyen de quelque petit ombrage au coucher & declin du Soleil, l'on y est assez fraischement : au contraire en Europe le temps le plus doux & plus agreable en Esté est le matin, & le soir est le plus froid, & le plus ennuyeux. Mais au Peru, en tout l'Equinoxe il n'en est pas de mesme, d'autant que tous les matins, que le vent de la mer y cesse, & que le Soleil y commence à ietter ses rayons, pour ceste raison l'on y sent la plus grande chaleur aux matins, iusques au retour dudit vent qu'ils appellent autrement, Marée, ou vent de la mer, qui fait qu'on commence à sentir le froid. Nous auons experimenté tout cecy du temps que nous estions aux Isles qu'ils appellent de Barlouente, où au matin nous suyons de chaud, & à midy nous sentions vn bon frais pour ce que la bize ordinaire, qui est vn vent frais & gracieux, y souffle alors.

Que ceux qui habitent soubs l'Equinoxe, viuent d'vne vie fort douce & delicieuse.

CHAPITRE. XV.

Viues. lib. 15 de ciui. c. 21.

SI ceux qui ont eu opinion que le Paradis terrestre estoit en l'Equinoxe, se fussent conduits par ce discours, encor ne sembleroient-ils point estre du tout hors du chemin non que ie vueille resoudre que le Paradis delicieux, dót parle l'Escriture, soit en ce lieu là, d'autant que ce seroit temerité de l'affermer pour chose certaine ; mais ie dis, que si l'on peut dire qu'il y ait quelque Paradis en la terre ce doit

estre en lieu, où l'on ioüist d'vne temperature fort tranquille & fort douce. Car il n'y a chose si fascheuse & repugnante à la vie humaine, que de viure sous vn Ciel, ou vn air contraire, ennuyeux & maladif, cõme il n'est chose plus agreable que de iouyr d'vn Ciel & d'vn air qui soit sain, doux, subtil & gracieux. Il est certain que nous ne participons point d'aucun des elements, ny n'en auons l'vsage si souuent en l'interieur du corps, que nous auons de l'air. C'est celuy qui enuironne nos corps de toutes parts, qui nous entre iusques dans les entrailles, & à chaque moment nous va visitant le cœur, auquel il imprime ses proprietez. Si l'air est tant soit peu corrompu, il cause la mort: s'il est pur & salubre, il augmente les forces, Finalement nous pouuons dire, que l'air seul est toute la vie des hommes; de sorte que combien que l'on aye des biens & des richesses, si est-ce que si le Ciel est fascheux & mal sain, l'on ne peut viure à l'ayse, ny auec du contentement: mais si l'air & le Ciel est salubre gracieux & plaisant, encor' que l'on n'ait d'autres richesses, ne laisse de donner du contentement & du plaisir. Considerant à part moy l'agreable temperature de plusieurs terres des Indes, où l'on ne sçait que c'est de l'hyuer, qui par son froid gelle & estraint, ny de l'esté, qui ennuye par ses chaleurs, mais auec vne natte, l'on se guarantit de quelque iniure du temps que ce soit, & où il est à peine besoin de changer d'habit en toute l'année: Ie dis certes que considerant cela plusieurs fois, ie trouue & me semble encor auiourd'huy, que si les hommes se

vouloient vaincre eux-mesmes, & se deslier les lacs que la cupidité leur dresse, se desistans de plusieurs inutiles & pernicieux desseings; sans doute qu'ils pourroient viure aux Indes fort doucement & heureusement : car ce que les autres Poëtes chantent des champs Elisées, & de la fameuse Tempé, ou ce que Platon raconte, ou feint de son Isle Atlantique, certes les hommes les trouueroient en ces terres, si d'vn cœur genereux ils aymoient mieux estre seigneurs de leur argent, & de leur conuoitise, que d'en demeurer esclaues comme ils sont. Ce que nous auons traitté iusques icy, suffira touchant les qualitez de l'Equinoxe, du froid, chaud, secheresse, pluyes, & des causes de sa temperature. Le discours en particulier des diuersitez des vents, eaux, des terres, des metaux, plantes & animaux qui y sont, & dont y a aux Indes grande abondance, restera pour d'autres liures, car la difficulté de ce qui est traitté en cestuy-cy, quoy qu'au bref, le fera parauanture trouuer plus long qu'il n'est.

Aduertissement au Lecteur.

LE *Lecteur doit estre aduerty, que i'escriuy les deux liures precedens en Latin, lors que i'estois au Peru, & pource parlent-ils des choses des Indes, comme de choses presentes: depuis estant venu en Espagne, me sembla bon de les traduire en langue vulgaire, & ne voulus changer la façon de parler qui y estoit couchée: mais aux cinq liures suiuans, parce que ie les ay faits en Europe, i'ay esté contraint de changer la façon de parler, & de traitter en iceux les choses des Indes, comme terres & choses absentes, & parce que ceste diuersité de parler pourroit auec raison offenser le Lecteur, il m'a semblé bon l'aduertir de cecy.*

LIVRE



LIVRE TROISIESME DE L'HISTOIRE NATVrelle & morale des Indes.

Que l'histoire naturelle des Indes est plaisante & agreable.

Chapitre premier.

TOvte histoire naturelle de soy est agreable, & mesme est vtile, & de grand proffit à ceux qui veulẽt esleuer leur discours & contemplation en haut, en ce qu'elle les xcite à glorifier l'Autheur de toute la nature, omme nous voyons que font les sages & saints ersonnages, principalemẽt Dauid en plusieurs & diuers Pseaumes, où il celebre l'excellence *Psal.* 103. es œuures de Dieu. Et Iob aussi traitant des se- 135.91.92. 18. 8. rets du Createur ; où le mesme Seigneur resond à Iob si amplement. Celuy qui se plaira *Iob* 28. 38. 'entendre les vrayes œuures de ceste nature si 39 40.41. iuerse & si abondante, aura vrayement le plaiir & contentement de l'histoire, & plus encor uand il cognoistra que ce ne sont point simles œuures des hommes, mais du Createur mesme, & qu'il passera plus outre, & paruiendra

à comprendre les causes naturelles de ces œuures, il sera occupé en vn vray exercice de Philosophie. Mais qui esleuera plus haut sa consideration, regardant au grand & premier Architecte de toutes ces merueilles, cognoistra la sapience & grandeur infinie d'iceluy, pourrons dire qu'il traictera vne excellente Theologie, & par ainsi la narration des choses naturelles peut beaucoup seruir pour plusieurs bonnes considerations, combien que la foiblesse & debilité de plusieurs appetits ayt accoustumé ordinairement de s'arrester au moins profitable, qui est le desir de sçauoir choses nouuelles, appellé curiosité. Le discours & histoire des choses naturelles des Indes, outre le commun contentement qu'il donne, il en a encore vn autre, qui est de traitter de choses esloignées, la plus-part desquelles ont esté incogneuës aux plus excellens autheurs de telle profession, qui ayent esté entre les anciens. Que s'il falloit escrire ces choses naturelles des Indes, aussi amplement comme elles le requierent bien, estans choses si remarquables, ie ne doute pas qu'on n'en peust faire des œuures, qui ne seroient pas moindres que celles de Pline, Theophraste & Aristote. Mais ie ne me repute point assez suffisant, & (encor que ie le fusse) ce ne seroit mon intention, ne tendāt à autre fin que de remarquer quelques choses naturelles que i'ay veuës & cogneuës estant aux Indes, ou bien que i'ay entenduës de personnes dignes de foy; lesquelles me semblent estre rares, & peu cogneues en l'Europe. A raison dequoy ie passeray succinctement sur beau-

oup d'icelles, tant pource qu'elles sont ià escri-
es par d'autres, ou bien qu'elles requierent da-
iantage d'esclarcissement & de discours, que ce
que ie leur pourrois donner.

Des vents, de leurs differences, proprietez & causes en general.

Chapitre II.

AYANT traitté aux deux liures precedens ce qui concerne le Ciel, & l'habitation des Indes en general, il nous conuient parler des trois elemens, l'air, l'eau, & la terre, & de leurs composez, qui sont les metaux, plantes & animaux; car pour le regard du feu, ie ne voy chose speciale aux Indes qui ne soit és autres regiõs, si quelqu'vn ne vouloit dire que la façõ de tirer du feu en frottant deux bastons l'vn contre l'autre, comme en vsent quelques Indiens; de cuire quelque chose en des courges, y iettãt vne pierre ardente, & d'autres choses semblables fussent à remarquer, aussi en ay-ie escrit, ce que l'on en pouuoit dire. Mais de ceux qui sont aux Vulcans ou bouches de feu des Indes, dignes certainement de remarque, i'en diray à leur ordre, en traittant de la diuersité des terres, esquelles l'on trouue ces feux ou Vulcãs. Parquoy pour commencer par les vents, ie diray premierement, que c'est à bonne cause que Salomon, entre les grãdes sciẽces que Dieu luy auoit données, estime beaucoup la cognoissance de la

force des vents,& de leurs proprietez certainement admirables. Pource que les vns sont pluuieux,& les autres secs; les vns maladifs, & les autres sains;les vns chauds, & les autres froids; les vns doux & gratieux, & les autres rudes & tempestueux;les vns steriles& les autres fertiles, auec vne infinité d'autres differences. Il y a des vents qui courent en certaines regions, & sont comme seigneurs d'icelles, sans souffrir l'entrée ou communication de leurs contraires. En d'autres parties ils soufflent de telle façon,que tantost ils sont vainqueurs,& tantost sont vaincus, & bien souuent il y a des vents diuers & contraires, lesquels courent ensemble tout en vn mesme temps,diuisans le chemin entr'eux,& quelquesfois les vns soufflent en haut d'vne façon,& les autres par le bas d'vne autre; quelquesfois se rencontrent violemment les vns les autres, qui fait courir de grandes fortunes à ceux qui sont lors sur mer. Il y a des vents qui aydent à la generation des animaux, & d'autres qui l'empeschent, & y sont contraires. Il y a vn certain vent de telle proprieté, que quand il souffle en quelque contrée,il y fait pleuuoir des pulces, non point par maniere de dire, mais en si grande abondance,qu'ils en troublent & obscurcissent l'air,& en couurent tout le riuage de la mer, & en d'autres endroicts il fait pleuuoir des petits crapaux. Ces diuersitez & d'autres qui sont assez cogneües,s'attribuent communement au lieu par où passent ces vents, pource qu'ils disent, que de ces lieux ils prennent leurs qualitez d'estre froids, chauds,

secs, ou humides, maladifs, ou sains, & ainsi de tout le reste, ce qui est en partie veritable, & ne le peut-on nier, d'autant qu'en peu de distance l'on void en vn mesme vent beaucoup de diuersitez. Pour exemple, en Espagne, le Solanus ou vent de Leuant est communement chaud & ennuyeux; en Murcia, c'est le plus frais & plus sain qui y soit, pource qu'il passe par ces vergers, & ceste si large campagne qu'on void assez fraische. En Carthagene, qui n'est gueres esloignée de là, le mesme vent est ennuyeux & mal sain. Le Meridional, que ceux de la mer Occeane appellent Sud, & ceux de la mer Mediterranee, Meziozorne, communement est pluuieux & moleste, & en la mesme ville que ie dis, est sain & gracieux. Pline raconte qu'en Affrique il pleut du vẽt de Nort, & que le vent de Midy y est serain. Qui voudra donc considerer de pres ce que i'ay dict de ces vents, il pourra bien comprendre qu'en peu de distance & espace de terre ou de mer, vn mesme vent a plusieurs & diuerses proprietez, voire quelquesfois toutes contraires. D'où l'on peut inferer qu'il tire & acquiert sa proprieté & qualité du lieu par où il passe. Ce qui est vray de telle façon, que l'on ne peut pas toutesfois dire infailliblement que ce soit la seule & principalle cause des diuersitez & proprietez des vents. Car c'est chose que l'on apperçoit & recognoit fort bien, qu'en vne region qui contienne cinquante lieües de circuit, ie le mets ainsi pour exemple, le vent qui souffle d'vn costé est chaud & humide, & celuy qui souffle

Plin lib. 2. cap. 47.

d'vn autre, est froid & sec. Toutesfois ceste diuersité ne se trouue point és lieux par où il passe, qui me fait dire plustost, que les vents d'eux-mesmes apportent quant & eux ces qualitez, d'où vient que l'on leur approprie les noms de ces qualitez. Pour exemple l'on attribuë au vẽt de Septentrion, autrement appellé Cierço, ou Nort, la proprieté d'estre froid & sec, & de consommer les bruines. A son contraire, qui est le vent de Midy, Leuéche ou Sud, est aussi attribué tout le cõtraire, qui est d'estre humide & chaud, & d'engendrer des brouillars. Cecy donc estant general & commun, l'on doit rechercher vne autre cause vniuerselle, pour donner raison de ces effects, & ne suffit pas de dire que les lieux par où ils passent, leur donnent ces proprietez qu'ils ont, puis que passans par de mesmes lieux, on void qu'ils ont appertement effects tous contraires. Tellement que nous deuons confesser par force, que la region du Ciel où ils soufflent, leur donne ces proprietez & qualitez. Comme le Septentrional de soy est froid, pource qu'il procede du Nort, qui est la region plus esloignée du Soleil. Le Sud qui souffle du Midy, est chaud, & pource que la chaleur de soy attire les vapeurs, il est aussi humide & pluuieux: au contraire le Nort est sec & subtil, d'autant qu'il ne laisse espaissir les vapeurs, & de ceste façon l'on peut discourir des autres vents, leur attribuans les proprietez des regions de l'air d'où ils soufflent. Mais considerant cela de plus pres, ceste raison encores ne me peut satisfaire. Parquoy ie veux demander,

que fait la region de l'air par où passent ces vẽts, si elle ne leur attribuë point sa qualité. Ie le dy, pourautant qu'en Allemagne le Meridional est chaud & pluuieux, & en Afrique le Nort est froid & sec. Neantmoins il est tres-certain que de quelconque region d'Allemagne où s'engendre le Sud, doit estre plus froide qu'aucune d'Afrique où s'engendre le Nort. Que s'il est ainsi donques, pour quelle raison est ce que le Nort est plus froid en Afrique, que n'est le Sud en Allemagne, veu qu'il procede d'vne region plus chaude? L'on me pourra respondre que c'est à cause qu'il souffle du Nort qui est froid, mais cela n'est pas chose suffisante, ny veritable; Car s'il estoit ainsi, lors que le Septentrional souffle en Afrique il deuroit aussi courir & continuer son mouuement en toute la region iusques au Nort: ce qui n'est pas toutesfois, car en vn mesme temps il court des vents de Nort fort froids és terres qui sont en moins de degrez, & des vents d'embas, qui sont fort chauds és terres situees en plus de degrez, ce qui est tout certain, coustumier & notoire. D'où l'on peut, à mon iugement, inferer que ce n'est pas raison pertinente, de dire que les lieux par où passent les vents, leur donnent ces qualitez, ny mesme qu'ils sont diuersifiez, pource qu'ils soufflent de diuerses regions de l'air, encor que l'vn & l'autre en soit quelque raison, comme i'ay dict. Mais il est besoin de s'enquerir plus auant, pour sçauoir quelle est la vraye & originelle cause de ces differences si estranges qu'on void entre les vents. Ie n'en peux imaginer d'autre, sinon que

la mesme cause efficiente qui produit & fait naistre les vents, leur donne & imprime quant & quant ceste premiere & originelle proprieté. Car à la verité, la matiere de laquelle les vents sont formez (qui n'est autre chose selon Aristote, que l'exhalation des elemens interieurs) peut bien causer en effect vne grande partie de ceste diuersité pour estre plus grosse, plus subtile, plus seche, ou plus humide. Mais ce n'est pas pourtant vne raison pertinente, veu que nous voyons en vne mesme region où les vapeurs & exhalations sont d'vne mesme sorte & qualité qu'il s'y esleue des vents & effects tous contraires. Parquoy l'on en doit referer la cause à l'efficient superieur & celeste, qui doit estre le Soleil, & au mouuement & influence des Cieux, lesquels par leurs mouuemens contraires donnent & causent de diuerses influences. Mais les principes de ces mouuemens & influences sont si obscurs & cachez aux hommes, & d'ailleurs si puissans & de si grande efficace, que le sainct Prophete Dauid en esprit prophetique, & le Prophete Hieremie celebrans les grandeurs du Seigneur, en parlent ainsi : *Qui profert ventos de thesauris suis*, qui tire les vents de ses thresors. A la verité ces principes & commencemens sont des thresors bien riches & bien cachez : car l'Autheur de toutes choses les tient en sa main & en sa puissance, quand il luy plaist les tire & les met dehors, pour le bien, ou pour le chastiment des hommes, & enuoye tel vent qu'il veut, non pas en la façon de cest Eolus, lequel les Poetes ont follement feint auoir la charge

Psal. 134. c.
Hier. 10.

le tenir les vents arreſtez & enfermez dans vn
ntre, tout ainſi que des beſtes ſauuages. Nous
ne voyons point le commencement de ces
vents, & ne ſçauons non plus combien ils doi-
uent durer, d'où ils procedent, ny iuſques où ils
doiuent aller. Mais nous voyons & cognoiſſons
fort bien les diuers effects & operations qu'ils
font, ainſi que la ſupreme verité, Autheur de
toutes choſes, nous l'a appris, diſant: *Spiritus vbi
vult ſpirat, & vocem eius audis, & neſcis vnde venit,
aut quò vadit*: L'eſprit ou vent ſouffle où bon luy
ſemble, & bien que tu ſentes ſon soufflement,
tu ne ſçais pas toutefois d'où il procede, ny iuſ-
ques où il doit arriuer; afin de nous enſeigner
que comprenans ſi peu és choſes qui nous ſont
preſentes, & communes, nous ne deuons pas
preſumer d'entendre ce qui eſt ſi haut & ſi ca-
ché, que les cauſes & motifs du ſainct Eſprit.
C'eſt pourquoy il ſuffiſt que nous cognoiſſions
ſes operations & effects, leſquels nous ſont ſuf-
fiſamment deſcouuerts en ſa grandeur & perfe-
ction, & d'auoir en general philoſophé ce peu
des vents, & des cauſes de leurs differences; pro-
prietez & operations que nous auons reduites
en trois, qui ſont le lieu par où ils paſſent, les re-
gions où ils soufflent, & la vertu celeſte, princi-
pe & motif des vents.

D'aucunes proprietez de vents qui courent au nouueau monde.

CHAPITRE III.

Arist. 2. Met. ca. 5.

C'EST vne question fort disputee par Aristote, sçauoir si le vent Auster, que nous appellons Abreguo, ou Sud, souffle depuis le Pole Antarctique, ou bien tant seulement depuis l'Equinoxe & Midy, qui est proprement demander si par delà l'Equinoxe il a & retient aussi la mesme qualité de chaud & pluuieux que nous voyons icy; c'est vn poinct sur lequel l'on peut, non sans raison, entrer en doute: car encores qu'il passe l'Equinoxe, il ne laisse pas toutefois d'estre vent d'Auster ou Sud, puis qu'il vient du mesme costé du monde, comme le vent de Nort, qui court du costé contraire, ne laisse pas aussi d'estre Nort, encor qu'il passe outre la Torride & ligne Equinoxiale. Et semble bien par cela que ces deux vents doiuent retenir leurs premieres proprietez; l'vn d'estre chaud & humide,& l'autre froid & sec; l'Auster de causer les bruines & les pluyes, & le Boree, ou Nort de les consommer, & de rendre le ciel serain, & tranquille. Toutesfois Aristote s'encline à la contraire opinion, pour autant qu'en Europe le Nord est froid, pource qu'il vient du Pole, region extremement froide, & le Sud au contraire, est chaud, pource qu'il vient du Midy, qui est aussi la region que le soleil eschauffe dauantage. Par céte raison donc il faudroit croire que l'Auster seroit froid à ceux qui

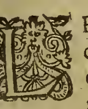
abitent l'autre partie de la ligne, & que le Nort
eur seroit chaud : car en ces parties l'Auster viēt
u Pole, & le Nort vient du Midy. Et combien
u'il semble par ceste raison, que l'Auster, ou
ud, doiue estre plus froid par delà, que n'est
as le Nort par deçà, attendu que l'on tient la
egion du Pole du Sud plus froide, que celle du
'ole du Nort, à cause que le soleil demeure sept
ours dauantage par an, au Tropique de Can-
er, qu'il ne faict pas au Tropique de Capricor-
ie, comme il appert par les Equinoxes & sol-
tices qu'il fait és deux cercles. En quoy il sem-
le que la nature ayt voulu monstrer la preémi-
ence & excellence que ceste moitié du mon-
le qui est au Nort, a sur l'autre moitié qui est au
Sud; d'où il semble qu'il y ayt raison de croire
que ces qualitez des vents se changent en pas-
ant la ligne, mais à la verité il n'en est pas ainsi,
à ce que i'ay peu comprendre par l'experience
de quelques annees que i'ay esté en ces parties
des Indes, qui gisent au Sud, de l'autre costé de
la ligne. Il est bien vray que le vent du Nort
n'est pas si communement froid & serain par
delà, comme il est icy. En quelques endroits du
Peru, comme en Lyma, & aux plaines, ils expe-
rimentent que le Nort leur est maladif, & en-
nuyeux, & par toute ceste coste, qui dure plus
de cinq cents lieües, ils tiennent le Sud pour vn
vent sain & frais, & qui plus est, tres-serain, &
gracieux, mesme que iamais il n'en pleut, tout
au contraire de ce que nous voyons en Euro-
pe, & en ceste partie de la ligne. Toutesfois ce
qui est en la coste du Peru, n'est pas vne regle

generale, mais pluftoft vne exception, & vn merueille de nature, de ne pleuuoir iamais en cefte cofte là, & qu'il y regne toufiours vn mefme vent, fans donner lieu à fon contraire; de quoy nous dirons apres ce qu'il nous en femblera. Maintenant demeurons à ce point, que le Nort n'a point de l'autre cofté de la ligne, les proprietez que l'Aufter a par deçà, encores que tous deux soufflet du midy, à des regions & parties du monde oppofites & contraires: car ce n'eft pas regle generale par delà, que le NORT foit chaud, ny pluuieux, comme l'AUfter l'eft par deçà; au contraire il pleut là auffi bien lors que noftre Aufter y regne, comme l'on void en toute la Sierre, ou montagne du Peru, en Chillé, & en la terre de Gongo, qui eft de l'autre cofté de la ligne, & bien aduancee en la mer. Et en Potozi mefme, le vent qu'ils appellent Tomahani (qui eft noftre Nort, fi j'ay bonne memoire) eft extremement froid, fec, & mal plaifant, comme il nous eft par deçà. Il eft vray que ce n'eft pas chofe couftumiere par delà que ce NORT diffipe les nuages comme icy; au contraire (fi ie ne me trompe) il caufe fouuentefois de la pluye. Et n'y a point de doute que les vents ne tirent, & n'empruntent cefte grande diuerfité d'effects contraires, des lieux par où ils paffent, & des prochaines regions d'où ils naiffent, cõme chaque iour l'on experimente en mille endroicts. Mais parlant en general de la qualité des vents, l'on doit pluftoft regarder aux coftes & parties du monde, d'où ils naiffent & procedent, que non point pour eftre du cofté de deçà la ligne,

u autrement, comme il me semble que le Philosophe en a eu opinion. Ces vents capitaux, qui sont le Leuant & le Ponent, n'ont point de qualitez si vniuerselles, ny si communes en ce continent, ny en l'autre, comme les deux susdits. Le Solanus, ou Leuant, est icy ordinairement ennuyeux, & mal sain; & le Ponent, ou Zephyre, est plus doux, & plus sain. Aux Indes & en toute la Torride, le vent d'Orient qu'ils appellent brise, est au cõtraire d'icy fort sain & delicieux. Du Ponent, ie n'en pourray dire chose certaine, ny generale, d'autant qu'il ne souffle point du tout, ou bien fort rarement, en la Torride: car en tout ce que l'on nauige entre ces deux Tropiques, le vent de la brise y est ordinaire, mais pource que c'est vne des merueilleuses œuures de nature, il sera bon d'en entendre la cause & l'origine.

Que les brises courent tousiours en la Torride, & hors d'icelle les vents d'abas & les brises y sont tousiours ordinaires.

CHAPITRE IV.


LE chemin de la mer n'est pas comme celuy de la terre, pour retourner par où l'on a passé, il y a vn mesme chemin, dit le Philosophe, d'Athenes à Thebes, que de Thebes à Athenes: mais il n'est pas ainsi en la mer, pource que l'on va par vn chemin, & retourne-on par vn autre. Les premiers qui descouurirent les Indes Occidenta-

Ioan. de Gacos in decada 1. l. 4. c. 6.

les, voire Orientales, trauaillerent beaucoup & eurent de grandes difficultez à trouuer la route, iusques à ce que l'experience, maistresse de ces secrets, leur eust enseigné, que de nauiger par l'Ocean, n'est pas chose semblable, que de passer en Italie par la mer Mediterranee, où l'on va recognoissant au retour les mesmes ports & caps, que l'on a veuz à l'aller, & ne fait-on tousiours qu'attendre la faueur du vent qui s'y change en vn instant, & encor quād il leur deffaut, ils ont recours, & se seruent fort bien de la rame, & ainsi vont, & viennent les galeres tousiours, en costoyant la terre. En certains endroits de la mer Occeane on ne doit esperer autre vent que celuy qui court, parce qu'ordinairement il y dure long temps. En fin celuy qui est bon pour aller, ne l'est pas pour retourner: car en la mer outre le Tropique, & dedans la Torride, les vents de Leuant y regnent tousiours, soufflans continuellement sans permettre leurs contraires, en laquelle region y a deux choses merueilleuses, l'vne, qu'en icelle (qui est la plus grande des cinq en quoy ils diuisent le monde) regnent les vents d'Orient qu'ils appellent brises, sans que ceux du Ponent & Midy, qu'ils appellent vents d'abas, ayent lieu de courir en aucune saison de l'annee. L'autre merueille est, que ces brises ne cessent iamais de souffler, & le plus communement és lieux qui sont plus proches de la ligne, esquels il semble que les calmes deussent estre plus ordinaires, d'autant que c'est la partie du monde plus subjette à l'ardeur du soleil. Mais c'est au contraire: car à peine on y void des cal-

ɪes, & si la brise y est beaucoup plus froide, & dure plus long temps; ce qui a esté recogneu n toutes les nauigations des Indes. C'est donc l'occasion pourquoy la nauigation que l'on it allant d'Espagne aux Indes Occidentales, t plus briefue, & plus facile, voire plus asseu-ee, que celle que l'on faict au retour d'icelles n Espagne. Les flottes sortans de Seuille, ont plus de peine & de difficulté à passer & arri-er iusques aux Canaries, d'autant que ce Gol-he des Yegues, ou des iuments, est variable, stant battu de plusieurs & diuers vents: mais yant passé les Canaries, elles vont baissans ius-ues à entrer en la Torride, où ils trouuent in-ontinent la brise, & y nauigẽt vent en pouppe e telle sorte, qu'à peine est besoing en tout le oyage de toucher aux voiles. Pour ceste raison ls appellerent ce grand Golphe, le Golphe des Dames, pour sa douceur & serenité. En apres, uiuant leur route, elles arriuent iusques aux Is-es de la Dominique, Guadelupe, Desiree, Ma-igualante, & les autres, qui sont en cét endroit comme les fauxbourgs des Indes. Là les flottes e separent & se diuisent, dont les vns (qui vont en la neuue Espagne) tirent à main droite, pour recognoistre l'Espagnolle, & ayans recogneu le Cap sainct Antoine, donnent iusques à sainct Iean Delua, leur seruant tousiours la mesme brise. Celles de terre ferme prennent la main gauche, & vont recognoistre la haute monta-gne de Tayrone, puis ayant touché en Car-thagene, passent outre à Nombre de Dios, d'où par terre on va à Panama, & de là par la mer du

Sud au Peru. Mais lors que les flottes retournent en Eſpagne, elles font leur voyage en ceste façon. La flotte du Peru va recognoiſtre le Cap ſainct Antoine, puis entre en la Hauane, qui eſt vn fort beau port, de l'Iſle de Cube, & celle de la neuue Eſpagne vient meſme toucher en la Hauane, eſtant ſortie de la vraye Croix, ou de l'Iſle de ſainct Iean Delua; toutefois ce n'eſt ſans trauail, pource que là ordinairement ventent les briſes, qui eſt vn vent contraire pour aller à ce port de la Hauane. Ces flottes eſtans joinctes pour retourner en Eſpagne, vont chercher leur hauteur hors des Tropiques, où incontinent ils trouuent des vents d'abas, qui leur ſeruent iuſques à la veüe des Iſles des Açores, ou Tyerceres, & de là à Seuille. De ſorte qu'ils font le voyage de l'aller en peu de hauteur, ne ſ'eſloignans point de la ligne de plus de vingts degrez, qui eſt jà dans les Tropiques. Mais le retour ſe fait par le dehors d'iceux Tropiques, en 28. ou trente degrés de hauteur pour le moins; ce qu'ils font pour la raiſon ſuſdite, d'autant que dans les Tropiques continuellement regnent des vents d'Orient, leſquels ſont propres pour aller d'Eſpagne aux Indes Occidentales, pource que la route eſt d'Orient au Ponent, & hors les Tropiques, qui eſt en 23. degrez de hauteur, l'on trouue des vents d'abas, leſquels ſont plus certains, & ordinaires, plus l'on ſ'eſloigne de la ligne, qui ſont propres pour retourner des Indes, d'autant que ce ſont vents de Midy & de Ponent, qui ſeruent pour courir à l'Orient & au Nort. Le meſme diſcours eſt aux nauigations que l'on

fait en

ait en la mer du Sud, allant de la neuue Eſpa-
gne & du Peru, aux Philippines, ou à la Chine,
retournant des Philippines, ou Chine, à la
euue Eſpagne : car cela leur eſt facile, pource
u'ils nauigent touſiours d'Orient au Ponent,
roche de la ligne, où ils trouuent continuelle-
nêt le vent de briſe, qui leur donne en pouppe.
n l'an quatre vingts quatre ſortit de Gallao en
yma vn nauire pour aller aux Philippines, le-
uel courut & nauigea deux mille ſept cents
ieües ſans voir terre, & la premiere qu'il deſ-
ouurit, fuſt l'Iſle de Luſſon, où il alloit, & y
rint port, ayant fait ſon voyage en deux mois,
ans auoir eu aucune faute de vent, ny ſouffert
ucune tourmente, & fut ſa route preſque touſ-
ours ſous la ligne; pource que de Lyma qui eſt
douze degrez au Sud, il vint arriuer à Menilla,
ui eſt quaſi autres tant au Nort. Le meſme
eur accompagna Aluaro de Mandaña, quand
fut à la deſcouuerte des Iſles appellées de Sa-
omon, pource qu'il eut touſiours le vent en
ouppe iuſques à la veüe de ces Iſles, leſquelles
oiuent eſtre diſtantes du lieu du Peru, d'où ils
ortirent, comme mil lieües, ayant fait ſa route
ouſiours en vne meſme hauteur au Sud. Le re-
our eſt comme le voyage des Indes en Eſpa-
ne: car ceux qui retournent des Philippines ou
hine à Mexique, afin de trouuer les vents d'a-
as, montent à beaucoup de hauteur, iuſques à
e mettre au droit des Iſles de Iappon & venant
recognoiſtre les Calliphornes, retournent par
a coſte de la neuue Eſpagne, au port d'Acapul-
o, d'où ils eſtoient ſortis. De ſorte qu'il eſt

meſme prouué par ceſte nauigation, que d'Orient au Ponent l'on nauige fort bien dans les Tropiques, d'autant qu'il y regne des vents Orientaux: mais retournãs du Ponẽt en Orient, l'on doit chercher les vents d'abas, ou du Ponent, hors des Tropiques en hauteur de 27. degrés. Les Portugais experimentent le meſme en la nauigation qu'ils font à l'Inde d'Orient, bien qu'au rebours, pource qu'allant de Portugal, le voyage eſt ennuyeux, & de trauail, mais le retour eſt plus ayſé, d'autant qu'à l'aller leur route eſt du Ponent à l'Orient; tellement qu'il leur conuient monter iuſqu'à ce qu'ils ayent trouué les vents generaux qu'ils diſent, qui ſont au deſſus de vingt-ſept degrez. Et au retour ils recognoiſſent les Tyercieres, mais c'eſt plus ayſément, pource qu'ils viennent d'Orient, enquoy les briſes ou Norts leur ſeruent. Finalement les mariniers tiennent jà pour regle & obſeruation certaine, que dans les Tropiques regnent continuellement les vents de Leuant, parquoy il y eſt tres-facile de nauiger au Ponent. Mais dehors iceux Tropiques, il y a en quelques ſaiſons des briſes, en d'autres, & plus ordinairement, des vents d'abas; à raiſon dequoy ceux qui nauigent du Ponent en Orient, procurent touſiours ſortir de la Torride, & ſe mettre en hauteur de 27. degrez, & pour ceſte raiſon les hommes ſe ſont jà hazardez d'entreprendre des nauigations eſtranges, & à des parties eſloignees, & incogneües.

De la difference des brises, & vents d'abas, ensemble des autres vents.

CHAPITRE V.

BIEN que ce qui a esté dit cy dessus, soit vne chose si approuuee, & si vniuersel-le, neantmoins il me reste tousiours vn desir d'enquerir la cause de ce secret, pourquoy en la Torride l'on nauige tousiours d'Orient en Occident auec telle facilité, & non au contraire, d'Occident en Orient. Qui est le mesme que si l'on demandoit pourquoy les brises regnent là, & non les vents d'abas, puis que selon bonne Philosophie, ce qui est perpetuel, vniuersel & de par soy (comme disent les Philosophes) doit auoir vne cause propre, & de par soy. Or auant que m'arrester à ceste question, qui me semble remarquable, il sera besoing de declarer ce que nous entendons par les brises & vents d'abas, à cause que cela seruira beaucoup pour ce sujet, & pour plusieurs autres choses & matieres des vents & nauigations. Les pilotes mettent trente-deux differences de vents, parce que pour conduire leur proüe au port desiré, ils ont besoing de faire leur conte fort punctuellement, & le plus distinctement, & au menu qu'ils peuuent, veu que pour peu qu'ils tirassent en vn costé, ou à l'autre, en fin de leur chemin, se trouueroient grandement esloignez d'où ils penseroient aller, & ne content plus de trente-deux vents, d'autant que ces diuisions

suffisent, & ne pourroit-on auoir la memoire pour en retenir dauantage. Mais à la rigueur, comme ils mettent trentre deux vents, l'on en pourroit conter 64. 128. & 256. finalement aller multipliant ces parties iusques à l'infiny: car le lieu où se trouue le nauire estant comme le centre, & tout hemisphere en circonference, qui est ce qui empesche que l'on ne puisse conter des lignes sans nombre, lesquelles sortans de ce centre, tirent droict à ce cercle lineal en tout autant de parties, qui ferõt autant de vents diuers, puisque ainsi est, que le vent vient de toutes les parties de l'hemisphere, & qu'on le peut diuiser en autant de parties que nous voudrons imaginer? Toutefois la sagesse des hommes se conformant à la saincte Escriture, remarque quatre vents, qui sont les principaux de tous, & comme quatre coings de l'vniuers, que l'on ferme, en faisant vne croix auec deux lignes, dont l'vne va d'vn Pole à l'autre, & l'autre d'vn Equinoxe à l'autre, & sont d'vn costé le Nort, ou Aquilon, & l'Auster, ou vent de Midy, son contraire; & de l'autre costé l'Orient, qui procede d'où sort le soleil, & le Ponent d'où il se couche. Et combien que l'Escriture saincte parle en quelques endroits d'autres diuersités de vents, comme de l'Eurus, & Aquilon, que ceux de la mer Occeane, appellent Nort d'est, & ceux de la mer Mediterranee Gregual, duquel il est fait mention en la nauigation de sainct Paul, si est-ce que la mesme Escriture saincte rapporte ces quatre differences remarquables que tout le monde cognoit, qui sont comme il est dit, Sep-

ſeptentrion, Midy, Orient & Ponent. Mais d'autant que l'on trouue trois differences au leuer, & naiſſance du ſoleil (d'où vient le nom d'Orient) à ſçauoir, les deux plus grandes declinaiſons qu'il a accouſtumé de faire, & le milieu d'icelles, ſelon qu'il naiſt en diuers lieux en hyuer, l'eſté, & en celle qui tient le milieu de ces deux ſaiſons. Pour ceſte raiſon l'on conte deux autres vents, qui ſont l'Orient d'eſté, & l'Orient de l'hyuer, & par conſequent deux autres Ponents d'hyuer & d'eſté, contraires aux deſſuſdits. De ſorte qu'il y a huit vents en huit points notables du ciel, qui ſont les deux Poles, les deux Equinoxes, les deux ſolſtices, & leurs oppoſites au meſme cercle, leſquels ſont appellez de diuers noms & appellatiõs en chacun lieu de la mer & de la terre. Ceux qui nauigent l'Occean, ont accouſtumé les appeller ainſi. Ils donnẽt le nom de Nort aux vents ſoufflans de noſtre Pole, qui retient le meſme nom de Nort, & de Nordeſt, Celuy qui luy eſt prochain & qui vient de l'Orient eſtiual, ils l'appellent Eſt; celuy qui ſort du vray Orient, Equinoxial; & Sueſt, celuy qui vient de l'Orient d'hyuer. Au Midy, ou Pole Antarctique ils donnent le nom de Sud, & à celuy du Couchant d'hyuer, le nom de Suroeſt; au vray Couchant Equinoxial, le nom de Oeſt, & au Couchant d'eſté, celuy de Nort-oeſt. Ils diuiſent entr'eux le reſte des vents, & leur donnent les noms, ſelon qu'ils participent, & s'approchent des autres, comme Nort nortoeſt, nortnoirdeſt, eſt nordeſt, eſt ſueſt, ſur ſoroeſt, ſuſueſt, oeſt, ſur-oeſt, oeſt, nortoeſt; de ſorte que par leurs

denominations l'on cognoit d'où ils procedent. En la mer Mediterranee encor qu'ils ſuiuent la meſme diuiſion & façon de conter, neantmoins ils leur donnent d'autres noms differents. Ils appellent le Nort, Tramontane, & ſon contraire, qui eſt le Sud, Mezojorne, ou Midy. L'Eſt ils l'appellent Leuant, & l'Oeſt Ponent, & ceux qui trauerſent ces quatre, ils les nomment ainſi; le Sueſt eſt par eux dit Xirocque, ou Xalocque, & ſon oppoſite qui eſt le Nortoeſt, Meſtral. Ils appellent Grec, ou Gregual, le Nordeſt, & le Suroeſt ſon contraire, Leueſche, Lybique, ou Afriquain. En latin les quatre cogneus ſont, *Septentrio*, *Auſter*, *Subſolanus*, *Fauonius*: Et les entremeſlez ſont, *Aquilo*, *Vulturnus*, *Africus & Corus*. Selon Pline, *Vulturnus* & *Eurus*, ſont vn meſme vent, qui eſt le Sueſt, ou Xalocque: *Fauonius*, eſt le meſme que l'Oeſt, ou Ponent: *Aquilo*, & *Boreas*, le meſme que Norteſt, ou Gregual, & Tramontane: *Africus*, & Lybique, eſt ce Suroeſt, ou Leueſche: *Auſter*, & *Notus*, eſt le Sud, ou Midy: *Corus*, & *Zephirus* n'eſt autre que le Nortoeſt, ou Meſtral, & à ſon prochain qui eſt Nortdeſt, ou Gregual, on ne luy donne autre nom que Phenicien. Quelques autres les diuiſent d'vne autre maniere: mais parce que ce n'eſt pas à preſent noſtre intention de raconter les noms Latins & Grecs de tous les vents, diſons ſeulemét qui ſont ceux d'entre ces vents que nos mariniers de l'Occean d'Inde appellent briſes, & vents d'abas. I'ay eſté fort long temps en difficulté ſur ces noms, voyant qu'ils en vſoient fort differemment, iuſques à ce que j'aye recogneu

que ces noms ſont plus generaux, que propres, & particuliers. Ils appellent briſes, ceux qui ſeruent pour aller aux Indes, & qui donnent quaſi en pouppe, leſquels par ce moyen cõprennent tous les vents Orientaux, & ceux qui en dépendent; & appellent vents d'abas, ceux qui ſont pres pour retourner des Indes, & qui ſoufflent depuis le Sud iuſques au Ponent eſtiual; de maniere qu'ils font comme deux eſcoüades des vents de chacun coſté, les Caporaux deſquelles ſont d'vne part le Nortdeſt, ou Gregual; & de l'autre le Suroeſt, ou Leueſche. Mais l'on doit entendre que du nombre des huict vents ou differences que nous auons cottez, il y en a cinq qui ſont propres pour nauiger, & nòn les trois autres. Ie veux dire que quand vn nauire nauige en la mer, il peut aller & faire long voyage auec l'vn de ces cinq vents, encor qu'ils ne luy ſeruent pas eſgalement: mais il ne ſe peut point ſeruir d'aucuns des trois, cõme ſi le nauire va au Sud, il nauigera auec le Nort, le Nortdeſt, le Nortoeſt, & auec l'Eſt, & l'Oeſt: car ceux des coſtez ſeruent eſgalement pour l'aller, & pour le venir. Mais du Sud, il ne ſ'en pourra ſeruir, pource qu'il luy eſt directement contraire, ny de ſes deux collateraux qui ſont Sueſt & Suroeſt, qui eſt vne choſe fort triuialle, & commune à ceux qui nauigent. C'eſt pourquoy il n'eſtoit beſoing de le deduire icy, ſinon pour ſignifier que les vents lateraux du vray Orient, ſont ceux qui communement ſoufflent en la Torride, qu'ils appellent briſes, & les vents de Midy declinans au Ponent, qui ſeruent pour nauiger d'Occi-

dent à l'Orient, ne ſont point ordinaires en la Torride, parquoy l'on les va chercher hors des Tropiques, & les appellent les mariniers des Indes communement vents d'abas.

Quelle eſt la cauſe pourquoy nauigeant en la Torride, il y a touſiours des vents d'Orient.

CHAPITRE VI.

DISONS maintenant ce qui touche la queſtion propoſee, ſçauoir, quelle eſt la cauſe pourquoy l'on nauige bien en la Torride d'Orient au Ponét, & non au contraire. Sur quoy nous deuõs preſuppoſer deux fondemẽs certains: l'vn eſt que le mouuement du premier mobile, qu'ils appellent rauiſſant, ou diurnel, non ſeulement tire & eſmeut quant & luy les ſpheres celeſtes qui luy ſont inferieures, cõme il ſe void chacun iour au ſoleil, lune & eſtoilles, mais auſſi les elements participent de ce mouuement, entant qu'ils n'en ſont point empeſchez. La terre ne ſe meut à cauſe de ſa grande peſanteur qui la rend mobile, & qu'elle eſt auſſi beaucoup éloignee de ce premier mobile. L'element de l'eau ne ſe meut non plus de ce mouuement diurnel, d'autant qu'il eſt ioinct & aſſemblé auec la terre, & font enſemble vne ſphere; de façon que la terre l'empeſche de ſe mouuoir circulairement: mais les deux autres elemens, le feu & l'air, ſont plus ſubtils, & plus proches des regions celeſtes, d'où vient qu'ils participent de leur mouuement, & ſont meus

& agitez circulairement, comme les mesmes orps celestes. Pour le regard du feu, il n'y a oint de doute qu'il n'ait sa Sphere, ainsi qu'A-istote & les autres Philosophes l'ont tenu: mais our l'air (qui est le point de nostre subiet) il est res-certain qu'il se meut du mouuement diur-nel, qui est d'Orient à l'Occident, ce que nous oyons clairement és Cometes qui se meuuēt l'Orient à l'Occident, montans, descendans, & inalement tournoyans en nostre hemisphere, le la mesme façon que les estoilles se meuuent u firmament. Car autremēt ces Cometes estās n la region & Sphere de l'air, où elles s'engen-lrent, apparoissent & se consomment, il leur se-oit impossible de se mouuoir circulairement omme ils se meuuent, si l'element de l'air où ils ont, ne se mouuoit du mesme mouuement du remier mobile. Car estans ces Cometes d'vne natiere enflammee, par raison deuroient de-neurer arrestees sans se mouuoir circulaire-nent, si la Sphere où elles sont, demeuroit sans e mouuoir, si ce n'est que nous faignions que quelque Ange ou Intelligence chemine auec la Comete, la menant circulairement. En l'an 1577. apparut ceste merueilleuse Comete (de figure ressemblant vn plumage) depuis l'hori-son presque iusques à la moitié du Ciel, & dura depuis le premier Nouembre iusques au hui-ctiesme de Decembre. Ie dis depuis le premier de Nouembre; car iaçoit qu'en Espagne on la veid & remarqua premierement au 9. de No-uembre (suiuant le recit des Historiens de ce tēps) neantmoins au Peru, où i'estois pour lors,

il me ſouuient bien que nous la viſmes & remarquaſmes huict iours deuant,& tous les iours enſuiuans. Pour la cauſe de ceſte diuerſité, quelques-vns la pourront dire particulierement mais ie veux dire qu'en ces quarãte iours qu'elle dura,nous remarquaſmes tous, tant ceux qui eſtoient en Europe, que nous autres auſſi qui eſtions alors aux Indes,qu'elle ſe mouuoit chaque iour du mouuement vniuerſel, d'Orient au Ponent, comme la Lune & les autres eſtoilles D'où il appert que la Sphere de l'air eſtant ſa region, il faut que le meſme element ſe meuue de ceſte façon. Nous recogneuſmes auſſi, que outre ce mouuement vniuerſel,elle en auoit encor vn autre particulier, par lequel elle ſe mouuoit auec les planettes d'Occidẽt en Orient: car chaque nuict elle deuenoit plus Orientale, ainſi que font la Lune, le Soleil, & l'Eſtoille de Venus. Nous remarquaſmes dauantage vn troiſieſme mouuement particulier, dõt elle ſe mouuoit au Zodiaque vers le Nort, d'autant que paſſées quelques nuicts, elle ſe trouuoit plus conjointe aux ſignes Septentrionaux. Et parauanture cela fut cauſe pourquoy ceſte grande Comete fuſt pluſtoſt veuë de ceux qui eſtoient plus Meridionaux ,cõme le ſont ceux du Peru. Et d'autre part,ceux de l'Europe commẽcerent à la voir plus tard, à cauſe que par ce troiſieſme mouuement que i'ay dit, elle s'approchoit plus des Septẽtrionaux. Toutesfois vn chacun a peu remarquer les differences de ce mouuement, de façon que l'on peut bien voir que pluſieurs & diuers corps celeſtes, donnent leur impreſſion

la Sphere de l'air, ainsi est-il certain que l'air se meut du mouuemẽt circulaire du Ciel, d'Orient au Ponent, qui est le premier fondement mis en auant cy dessus. Le secõd n'est pas moins certain, ny notoire, qui est que le mouuemẽt de l'air aux parties qui sont sous la ligne, ou proches d'icelle, est tres-viste & leger, & d'autãt plus qu'il s'approche de l'Equinoxe, par consequent ce mouuement est d'autãt plus lent & pesant, qu'il s'esloigne de la ligne en s'approchant des Pôles. La raison de cecy est manifeste, parce que le mouuement du corps celeste, estãt la cause efficiente de ce mouuement de l'air, il doit par necessité estre plus prompt & plus leger à l'endroit où le corps celeste a son mouuement plus viste. Or de vouloir enseigner la raison pourquoy le Ciel a vn plus viste mouuemẽt en la Torride, qui est la ligne, plus qu'en autre partie du Ciel, ce seroit peu estimer les hommes, puis qu'il est aisé de voir en vne roüe que son mouuement est plus tardif & pesant à l'endroit de sa plus grande circonference qu'à l'endroit de sa plus petite, & qu'elle acheue son grand tour au mesme espace de temps, que la moindre acheue son petit. De ces deux fondemens procede la raison pour laquelle ceux qui nauigent grands Golphes, d'Orient au Ponent, trouuẽt tousiours vent en poupe; allans en peu de hauteur, & tant plus ils sont proches de l'Equinoxe, tant plus leur est certain & durable le vent. Et au contraire nauigeans du Ponent à l'Orient, ils trouuent tousiours vent en proüe, & contraire. Pource que le mouuement tres-viste de l'Equinoxe, tire apres soy

l'element de l'air, comme il fait le surplus des Spheres superieures. Par ainsi l'air suit tousiours le mouuement du iour allant d'Orient au Ponant, sans iamais varier, & le mouuemẽt de l'air viste, amene mesme apres soy les vapeurs & exhalations qui s'esleuent de la mer, ce qui cause en ces parties & regions vn continuel vent de brise qui court de Leuant. Le Pere Alonso Sanchez, qui est vn Religieux de nostre Cõpagnie, qui a voyagé en l'Inde Orientale & Occidentale, comme homme ingenieux & experimenté, disoit, qu'en nauigeant dessous la ligne, ou proche d'icelle, auec vn temps continu & durable, il luy sembloit que c'estoit le mesme air, meu du Ciel, qui conduisoit les nauires, & n'estoit pas proprement vn vent, ny exhalation, mais cest air esmeu du cours iournalier du Soleil; pour preuue dequoy il mettoit en auant que le temps est tousiours égal & semblable au Golphe des Dames, & és autres grands Golphes que l'on nauige en la Torride. Pour raison dequoy les voiles des nauires y sont tousiours de mesme façon, sans aucune impetuosité, & sans qu'il soit besoing les changer presque en tout le chemin. Que si l'air n'estoit esmeu du Ciel, il pourroit quelquesfois deffaillir, quelquesfois se changer au cõtraire, & quelquesfois y auroit des tourmentes. Toutesfois combien que cecy soit dit doctement, l'on ne peut pas nier que ce ne soit vent, & qu'il n'y en aye, attendu qu'il y a des vapeurs & exhalations de la mer, & que nous voyons quelquesfois que tantost la brise est plus forte, & tantost plus foible, & remise,

le telle façon qu'il aduient quelquesfois que l'on ne peut porter toutes les voiles L'on doit donc entendre,& eſt la verité, que l'air eſmeu attire quant & ſoy les vapeurs qu'il trouue, d'autant que la force eſt grande , & qu'il ne trouue point de reſiſtance, pour raiſon dequoy le vent l'Orient & Ponent eſt auſſi continuel & preſque touſiours ſemblable és parties qui ſont proches de la ligne, & preſque en toute la Torride, qui eſt le chemin que ſuit le Soleil entre les deux cercles du Cancer & du Capricorne.

Pourquoy ſortans de la Torride en plus de hauteur, l'on trouue plus ſouuent des vents d'abas.

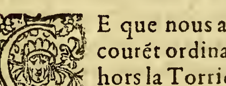
Chapitre VII.

Qvi voudra bié regarder de pres ce qui a eſté dit, pourra auſſi bien entendre, qu'en allant du Ponent à l'Orient, en hauteur plus outre que les Tropiques, l'on trouue des vents d'abas ; d'autant que le mouuement de l'Equinoxe eſtant ſi viſte, il eſt cauſe que l'air ſe meut deſſous luy, ſuiuant ſon mouuement, qui eſt d'Orient au Ponent, attirant quant & ſoy les vapeurs qui s'eſleuent de la mer, de ſorte que les vapeurs & exhalations qui s'eſleuent des coſtes de l'Equinoxe, ou Torride, venans à rencontrer le cours & mouuement de la Zone, ſont contraintes par la repercuſſion de retourner quaſi au contraire , d'où viennent les vents d'abas,& Suroeſt , communs & ſi ordinaires en ces parties là. Tout ainſi que nous voyons au cours des eaües, leſquelles ſi el-

les ſont rencõtrées d'autres qui ſoient plus fortes, retournent quaſi au contraire. Et ſemble qu'il en ſoit ainſi des vapeurs & exhalations, d'où vient que les vents ſe tournent & ſe ſeparent d'vne part à l'autre. Ces vents d'abas regnent le plus communemẽt en la moyẽne hauteur, qui eſt de 27 à 37. degrez: combien qu'ils ne ſoient pas ſi certains & ſi reguliers que les briſes le ſont en peu de hauteur. La raiſon eſt, pource que les vents d'abas ne ſont pas cauſe de ce mouuement propre & égal du Ciel, comme les briſes le ſont, eſtans proches de la ligne. Mais comme i'ay dit, ils y ſont plus ordinaires, & bien ſouuent plus furieux, & plus tempeſtueux. Mais en allant en plus grande hauteur, comme de quarante degrez, il y a auſſi peu d'aſſeurance és vents en la mer, comme en la terre, car tantoſt les briſes, ou Norts y ſoufflent, & tantoſt les vents d'abas, ou Ponents, d'où vient que les nauigations y ſont plus incertaines & plus dangereuſes.

Des exceptions qu'il y a en la regle ſuſdite, & des vents & calmes qu'il y a en la mer & en la terre.

Chapitre VIII.


CE que nous auons dit des vents qui courẽt ordinairement dedans & dehors la Torride, ſe doit entendre en la haute mer & aux grãds Golphes: car en la terre, c'eſt tout autrement, en laquelle l'on trouue de toutes ſortes de vents, à cauſe de l'inegalité qu'il y a entre les montagnes

les vallées, le grand nõbre des riuieres & des
cs, & les diuerses situatiõs des pays, d'où s'esle-
ét les vapeurs grosses, & espaisses, lesquelles sõt
meuës de l'vne, ou de l'autre part, selon la di-
ersité de leur origine & commencement, qui
it ces vents diuers, sans que le mouuement de
air, causé du Ciel, ayt tant de puissance, que de
s attirer & mouuoir quant & soy. Et ceste di-
ersité de vents ne se trouue point seulement
n la terre, mais aussi és costes de la mer qui
ont en la Torride, pource qu'il y a des vents
orains qui viennent de la terre, & marins, qui
oufflent de la mer; lesquels vents de la mer sont
rdinairement plus sains, & plus gratieux, que
on pas ceux de la terre, lesquels sont au con-
raire ennuyeux & mal sains, bien que ce soit la
ifference des costes qui cause ceste diuersité.
Communement les forains ou terriens souf-
lent depuis la minuict, iusques au Soleil leuant,
x iceux de la mer, depuis que le Soleil com-
nence à s'eschauffer, iusques apres qu'il est cou-
hé. Dequoy la cause est parauanture que la
erre, comme matiere plus grosse, fume dauan-
age alors que la flame du Soleil ne donne plus
essus, tout ainsi que le bois vert, ou mal sec,
ume dauantage en estaignant la flame. Mais la
ner comme elle est composée de parties plus
ubtiles, n'engendre point de fumees, sinõ quãd
on l'eschauffe; de mesme que la paille, ou le
oing, estant humide, & en petite quantité, en-
gendre de la fumée, quand on les brusle; &
ors que la flame cesse, la fumée deffaut tout
ussi-tost. Quoy qu'il en soit, il est certain que le

vent de la terre souffle plustost la nuict, & celuy de la mer au contraire durant le iour. Tellement que tout ainsi qu'il y a souuentesfois des vents contraires, violents, & tempestueux és costes de la mer, ainsi y voit-on de tres-grands calmes. Quelques hommes fort experimentez racontent qu'ayans nauigé plusieurs grandes trauerses de mer sous la ligne, ils n'y ont neantmoins iamais veu de calmes, mais que toujours peu ou beaucoup l'on y fait chemin, à cause de l'air esmeu du mouuement celeste, qui suffit à conduire la nauire donnant en pouppe, comme il fait. I'ay desia dit, comme vne nauire de Lyma, allãt à Manilla, nauigea & courut deux mil sept cens lieuës tousiours sous la ligne, à tout le moins n'en estant esloigné que de douze degrez & ce au mois de Feurier, & de Mars, qui est lors que le Soleil y est pour Zenit, & en tout cest espace ne trouuerent aucuns calmes, mais tousiours vn vent frais, tellement qu'en deux mois ils firent ce grand voyage. Mais en la Torride, & hors d'icelle, l'on a accoustumé de veoir de grands calmes és costes où arriuent les vapeurs des Isles, ou de la terre ferme. C'est pourquoy les tourbillons & tempestes, & les inesperees esmotions de l'air sont plus certaines & ordinaires aux costes où arriuent les vapeurs de la terre, que non pas en la plaine mer. I'entens en la Torride, car hors d'icelle, & en la haute mer, l'on y trouue des calmes, & des tourbillons de vents. Toutesfois il ne laisse pas d'y auoir quelquesfois entre les deux Tropiques, voire en la mesme ligne, des grands vents & des pluyes subites,

bites,

ites, encor que ce soit bien auant dans la mer:
ar pour ce faire, les vapeurs & exhalations de
a mer sont assez suffisantes, lesquelles s'esmou-
ans aucunefois hastiuement en l'air, causent
es tonnerres & tourbillons, mais cela est plus
rdinaire pres de la terre, & dessus la terre. Quãd
e nauigeay du Peru en la neuue Espagne, ie
emarquay qu'en tout le temps que nous fus-
ues en la coste du Peru, nostre voyage fut (com-
ne tousiours a accoustumé) fort doux & facile,
cause du vent de Sud qui y court, & auec le-
uel l'on va vent en pouppe, retournant d'Espa-
ne & de la neuue Espagne. Comme nous tra-
ersions le Golphe, & allions tousiours auant
ans la mer, presque tousiours sous la ligne,
ous trouuasmes vn temps frais, paisible, & gra-
ieux, vent en pouppe: mais arriuant comme
roche de Nicaragua, & de toute ceste coste,
ous eusmes des vents contraires, auec grande
uantité de pluyes & brouïllars, qui quelques-
ois bruyent horriblement. Toute ceste nauiga-
on fut dans la Zone Torride, car de douze de-
rez au Sud qu'est Lyma, nous nauigeasmes à
ixsept, où gist Guatulco, port de la neuue Es-
agne, & croy que ceux qui auront prins garde
ux nauigations qu'ils ont faites dans la Torri-
e, trouueront à peu pres ce que i'en ay dit, qui
uffira pour la raison des vents qui regnent par
mer en la Zone Torride.

D'aucuns effects merueilleux des vents qui ſont en quelques endroicts des Indes.

Chapitre IX.

CE ſeroit choſe fort difficile de raconter par le menu les effects admirables que cauſent aucuns vents en diuerſes regions du monde, & d'en donner la raiſon. Il y a des vents qui naturellement troublent l'eauë de la mer, & la rendent verte-noire & d'autres qui la rendent claire comme vn miroir, les vns eſgayent & reſiouyſſent de ſoy, & les autres apportent de l'ennuy & de la triſteſſe. Ceux qui nourriſſent des vers à ſoye ont grand ſoing de fermer les feneſtres, lors que les vents d'abas ſoufflent, & de les ouurir quand leurs contraires courent, ayans trouué par certaine experience que leurs vers ſe meurent & diminuent par les vns, s'engraiſſent & deuiennent meilleurs par le moyen des autres, & qui y voudra prendre garde de pres, il pourra remarquer en ſoy-meſme que les diuerſitez des vents cauſent de notables impreſſions & changemens en la diſpoſition des corps, principalement aux parties dolentes & indiſpoſees, & lors qu'elles
Exod. c. 10. & 14. ſont plus tendres & debiles. L'Eſcriture appelle
Iob 17. l'vn, vent bruſlant, & l'autre, vent de roſee &
Ioan. 4. plein de douceur. Et n'eſt pas choſe eſmerueil-
Oſeæ 13. lable, que l'on apperçoiue de ſi notables effects
Dan. 3. des vents és herbes, animaux, & és hommes,

puis que l'on en cognoist visiblemẽt au fer mesme, qui est le plus dur de tous les metaux. I'ay veu des grilles de fer en quelques endroits des Indes, de telle façon mouluës & consommees, qu'en les pressant entre les doigts, elles se resolvoient en poudre, comme si c'eust esté du foin, ou de la paille seche. Ce qui procede tant seulement du vent, qui le corrompt du tout, & sans qu'on le puisse empescher. Mais laissant à part plusieurs autres grands & merueilleux effects, i'en veux seulement raconter deux, l'vn desquels, encor qu'il cause des douleurs plus grandes que la mesme mort, n'apporte point de mal, ny d'incommodité dauantage; l'autre destruit, & oste la vie sans le sentir. Le mal de la mer, dont ceux-là sont trauaillez qui commencent à nauiger, est vne chose fort ordinaire, & neantmoins si l'on ignoroit son naturel, qui est tant cogneu à tous les hommes, l'on penseroit que ce fust le mal de la mort, de la façon qu'il afflige & tourmente pendant le temps qu'il dure, par le vomissement d'estomach, douleurs de teste & autres mil accidens fascheux. Mais à la verité, ce mal si commun & si ordinaire, vient aux hommes pour la nouueauté de l'air de la mer: car combien qu'il soit vray que le mouuement du nauire y ayde beaucoup, en ce qu'il s'esmeut pl' ou moins, & mesme l'infection & mauuaise odeur des choses des nauires, neãtmoins la propre & naturelle cause est l'air & les vapeurs de la mer, lequel debilite & trauaille tellemẽt le corps & l'estomach qui n'y sont point accoustumez, qu'ils en sont merueilleusement esmeus & chã-

gez : car l'air est l'element par lequel nous viuons & respirons, l'attirant dedans nos mesmes entrailles, lesquelles nous baignons & arrousons d'iceluy : c'est pourquoy il n'y a chose qui altere si tost & auec tant de force, que le changement de l'air que nous respirons, comme l'on void en ceux qui meurent de peste. C'est chose approuuee par plusieurs experiences, que l'air de la mer est principal moteur de ceste estrange indisposition, l'vne est, que quand il court de la mer vn air fort, nous voyons que ceux qui sont en terre, se sentent du mal de la mer, comme il m'est aduenu plusieurs fois. Vne autre, que tant plus auant l'on entre dans la mer, & que l'on s'esloigne de terre, plus on est atteint & estourdy de ce mal: vne autre, qu'allās le long de quelque Isle, & venans par apres à embouscher en la plaine mer, l'on y trouue en cest endroit l'air plus fort. Encore que ie ne vueille pas nier que le mouuement & agitation ne puisse causer ce mal, puis que nous voyons des hommes qui en sont épris, passans des riuieres en des barques, & d'autres qui en sont de mesme en allant dans des chariots ou carosses, selon les diuerses complexions d'estomacs: comme au contraire y en a d'autres, qui pour grosse & esmeuë que puisse estre la mer, ne s'en sentent iamais. Parquoy c'est chose certaine & experimentée, que l'air de la mer cause ordinairement cest effect en ceux qui de nouueau entrent sur icelle. I'ay voulu dire tout cecy, pour declarer vn effect estrange qui aduient en certains endroits des Indes, où l'air & le vent qui y court estourdit

es hommes, non pas moins, mais dauantage
qu'en la mer. Quelques-vns le tiennent pour
fable, d'autres disent que c'est addition, de ma
part, ie diray ce qui m'est aduenu. Il y a au Peru
vne montagne haute, qu'ils appellent Pariaca-
ca, & ayant ouy dire & parler du changement
qu'elle causoit, i'allois preparé le mieux que ie
pouuois, selon l'enseignement que donnent par
delà ceux qu'ils appellent Vaquianos, ou ex-
perts: mais neantmoins toute ma preparation,
quand ie vins à monter les escalliers qu'ils ap-
pellent, qui est le plus haut de ceste montagne,
ie fus subitement atteint & surprins d'vn mal si
mortel & estrange, que ie fus presque sur le
poinct de me laisser choir de la monture en ter-
re, & encor que nous fussions plusieurs de com-
pagnie, chacun hastoit le pas sans attendre son
compagnon, pour sortir vistement de ce mau-
uais passage. Me trouuant donc seul auec vn
Indien, lequel ie priay de m'ayder à me tenir sur
la monture, ie fus épris de telle douleur, de san-
glots & de vomissemens, que ie pensay ietter &
rendre l'ame. D'autant qu'apres auoir vomy la
viande, les phlegmes & la colere, l'vne iaune &
l'autre verde, ie vins iusques à ietter le sang de
la violence que ie sentois en l'estomach, ie dis
en fin, que si cela eust duré, i'eusse pésé certaine-
ment estre arriué à la mort. Mais cela ne dura
que comme trois ou quatre heures, iusques à ce
que nous fussions descendus bien bas, & que
nous fussions arriuez en vne temperature plus
conuenable au naturel, où tous nos compa-
gnõs, qui estoient quatorze ou quinze, estoient

fatiguez, quelques-vns cheminans demandoient confession, pensans reallement mourir, les autres mettoient pied à terrre, & estoient perdus de vomissement, & de force d'aller à la selle, & me fut dit qu'autresfois quelquesvns y auoient perdu la vie de cest accident. Ie veis vn homme qui se despitoit contre terre, s'escriant de rage & douleur que luy auoit causé le passage de Pariacaca. Mais ordinairement il ne fait point aucun dommage qui importe, autre que cest ennuy & fascheux desgoust qu'il donne pendant qu'il dure, & n'est pas seulement le pas de la montagne Pariacaca, qui a ceste proprieté, mais aussi toute ceste chaine de montagnes qui court plus de cinq cẽts, lieuës de lõg; & en quelque endroit que l'on la passe, l'on sent ceste estrange intemperature, combien que ce soit en quelques endroicts plus qu'és autres, & plus à ceux qui montent du costé de la mer, qu'à ceux qui viennent du costé des plaines. Ie l'ay passee mesme outre de Pariacaca, par Lucanas & Soras, & en autre endroit par Colleguas, & en autre par Cauanas, finalement par quatre lieux differens en diuerses allees & venuës, & tousiours en cét endroit ay senty l'alteration & estourdissement que i'ay dit, encor qu'en nul endroit, ce n'a esté tellement que la premiere fois en Pariacaca, ce qui a esté experimenté par tous ceux qui y ont passé. Et n'y a point de doute, que la cause de ceste intemperature & si estrange alteratiõ, est le vent, ou l'air qui y regne, pource que tout le remede (& le meilleur qu'ils y trouuent) est de se bouscher,

nt que l'on peut, le nez, les oreilles & la bou-
he, & de se couurir d'habits, specialement l'e-
omach, d'autant que l'air est si subtil & pene-
ant, qu'il va donner iusques aux entrailles : &
on seulement les hommes sentent ceste alte-
ation, mais aussi les bestes, qui quelquesfois
'arrestent, de sorte qu'il n'y a esperon qui les
uisse faire aduancer. De ma part, ie tiens que
e lieu est vn des plus hauts endroits de la ter-
e qui soit au monde : car l'on y monte vne es-
pace démesuree, & me semble que la monta-
gne Neuade d'Espagne, les Pyrenees & les Al-
pes d'Italie, sont comme maisons communes à
l'endroit des hautes tours. Parquoy ie me per-
suade que l'element de l'air est en ce lieu là si
subtil & si delicat, qu'il ne se proportionne
point à la respiration humaine, laquelle le re-
quiert plus gros & plus temperé, & croy que
c'est la cause d'alterer si fort l'estomach, & trou-
bler toute la disposition. Les passages des mon-
tagnes Neuades & autres de l'Europe, que i'ay
veuës, combien que l'air y soit froid, & qu'il
trauaille & contraigne ceux qui y passent, de se
vestir, neantmoins ce froid n'oste pas l'appetit
de manger, au contraire il le prouoque, ny ne
cause point de vomissement en l'estomach, mais
seulement quelque douleur aux pieds, & aux
mains. Finalement leur operation est exterieu-
re, mais c'il des Indes que ie dy, sans trauailler,
ny les pieds, ny les mains, ny aucune partie ex-
terieure, brouïlle toutes les entrailles au de-
dans, & ce qui est plus admirable, il aduient au
mesme endroit que le Soleil y est chaud, qui

me fait croire que le mal que l'on en reçoit, vient de la qualité de l'air que l'on y respire, d'autant qu'il est tres-subtil & tres-delicat, & que son froid n'est pas tant sensible comme il est penetrant. Toute ceste chaine de montagnes est communement deserte, sans aucuns villages, ny habitations des hommes; de sorte qu'à peine l'on y trouue des petites maisons ou retraittes pour y loger les passans de nuict. Il n'y a non plus d'animaux, ou bons, ou mauuais, si ce n'est quelques Vicunos, qui sont des moutons du pays, lesquels ont vne proprieté estrange & merueilleuse, comme ie diray en son lieu. L'herbe y est souuentesfois bruslee, & toute noire de l'air que ie dis, & ce desert dure comme vingt-cinq à trente lieuës de trauerse, & contient de longueur, comme i'ay dict, plus de cinq cens lieuës. Il y a d'autres deserts ou lieux inhabitez, qu'ils appellent au Peru, Punas (pour parler du second poinct que nous auons promis) où la qualité de l'air trenche les corps & la vie des hõmes sans le sentir. Au tẽps passé les Espagnols cheminoient du Peru au Royaume de Chillé, par la montagne: auiourd'huy l'on va ordinairement par mer, & quelquesfois le long de la coste: & combien que le chemin y soit ennuyeux & fascheux, il n'y a pas toutesfois tant de danger qu'en l'autre chemin de la montagne, où il y a des plaines, au passage desquelles plusieurs hommes sont morts & peris, & d'autres en sont eschappez par grande aduenture, dont les vns sont demeurez estropiez. Il court en cest endroit vn petit air, qui n'est pas trop fort, ny vio-

ent: mai il penetre de telle façon, que les hommes y tombēt morts quasi sans se sentir, ou bien es doigts des pieds & des mains y demeurent; ce qui pourra sembler chose fabuleuse, & toutefois c'est chose veritable. I'ay cogneu, & long temps frequenté le General Hierosme Costilla, ancien peupleur de Cusco, qui auoit perdu trois ou quatre doigts des pieds, qui luy tomberent en passant les deserts de Chillé, parce qu'ils auoient esté atteints & penetrez de ce petit air; & quand il les vint à regarder, ils estoient desia tous morts, & tomberent d'eux-mesmes, sans luy faire aucune douleur, tout ainsi que tombe de l'arbre vne pomme gastee. Ce Capitaine racontoit que d'vne bonne armee qu'il auoit conduite, & passee par ce lieu les annees precedentes, depuis la descouuerte de ce Royaume faite par Almagro, vne grande partie des hommes y demeurerét morts, & qu'il y vid les corps estendus parmy le desert, sans aucune mauuaise corruption & odeur. Adioustant dauantage vne chose fort estrange, qu'ils y trouuerent vn ieune garçon viuant, lequel estant enquis comme il auoit vescu en ce lieu, dist qu'il s'estoit caché en vne petite cauerne, d'où il sortoit pour couper auec vn petit cousteau de la chair d'vn cheual mort, & qu'il s'estoit ainsi substanté long temps, auec ne sçay combien de compagnons qui se maintenoient de ceste façon: mais que desia ils y estoient tous demeurez, l'vn mourant aujourd'huy, & demain l'autre, disant qu'il ne desiroit autre chose que de mourir là auec les autres, veu qu'il ne sentoit desia plus en luy au-

cune diſpoſition pour aller en vn autre endroit, ny pour prendre gouſt en aucune choſe. I'ay entendu le meſme d'autres, & particulierement d'vn qui eſtoit de noſtre Compagnie, lequel pour lors eſtant ſeculier, auoit paſſé par ces deſerts, & eſt vne choſe merueilleuſe que la qualité de cét air froid, qui tuë, & conſerue auſſi tout enſemble les corps morts ſans corruption. Ie l'ay auſſi entendu d'vn venerable Religieux de l'ordre de ſainct Dominique, & Prelat d'icelle, qui l'auoit veu paſſant par ces deſerts, & qui plus eſt, me conta qu'eſtant contraint d'y paſſer la nuict, pour ſe deffendre & remparer contre ce vent ſi mortel qui court en ce lieu, ne trouuant autre choſe à propos, aſſembla vne grande quantité de ces corps morts qui eſtoient là, & fiſt d'iceux comme vne muraille, & cheuet de lict, de ceſte façon il dormit, les morts luy donnans la vie. Sans doute c'eſt vn genre de froid que ceſtuy-là ſi penetrant, qu'il eſteint la chaleur vitale en coupant ſon influence; & d'autant qu'il eſt auſſi tres-froid, il ne corrompt, ny donne putrefaction aux corps morts, parce que la putrefaction procede de chaleur & d'humidité. Quant à l'autre ſorte d'air que l'on oyt reſonner ſous la terre, & qui cauſe des tremblemens plus aux Indes qu'és autres regions, j'en parleray en traittant des qualitez de la terre des Indes. Maintenant nous nous contenterons de ce qui eſt dit des vents & de l'air, & paſſerons à ce qui ſe preſente du ſujet de l'eau.

De l'Occean qui circuit les Indes de la mer du Nort, & celle du Sud.

Chapitre X.

ENTRE les eaux la mer Occeane a la principauté, par laquelle les Indes ont esté descouuertes, qui toutes sont enuironnees d'elle-mesme: car ou ce sont Isles de la mer Occeane, ou bien terre ferme, laquelle mesme en quelque endroit qu'elle finisse, & s'acheue, est tousiours bornee de cét Occean. Iusques aujourd'huy l'on n'a point descouuert au nouueau monde aucune mer Mediterranee, comme il y en a en Europe, Asie, & Afrique, esquelles il entre quelque bras de cete grande mer, & font des mers distinctes, prenans les noms des Prouinces & terres qu'elles vont baignant, & presque toutes les mers Mediterranees se continuent, & se joignent entre eux & auec le mesme Occean, par le destroit de Gibaltar, que les anciens nommerent, Colomnes d'Hercules, encores que la mer rouge estant separee de ces autres Mediterranees, entre toute seule en l'Occean Indique, & la mer Caspie ne se joint auec aucune autre. Donc aux Indes, comme j'ay dit, l'on ne trouue point d'autre mer que cét Occean, lequel ils diuisent en deux; l'vn qu'ils appellent mer du Nort, & l'autre mer du Sud, pource que la terre des Indes Occidentales, qui fut premierement descouuerte par l'Occean, qui arriue iusques à l'Espagne, est toute situee au Nort, & par icelle

terre on a descouuert depuis vne mer de l'autre costé, laquelle ils ont appellee mer du Sud, d'autant qu'ils descendirent, iusqu'à passer la ligne, & ayans perdu le Nort, ou Pole Arctique, qu'ils appellerent Sud ; pour ceste cause l'on a appellé la mer du Sud tout cét Occean qui est de l'autre costé des Indes Occidentales, encores qu'vne grande partie d'icelle soit situee au Nort, comme l'est toute la coste de la neuue Espagne, Nuaragna, Guatimala, & Panama. L'on dit que le premier descouureur de ceste mer fut vn Blasconunes de Balboa, & qu'il la descouurit par l'endroict que nous appellons aujourd'huy Terre ferme, où la terre s'estressit, & les deux mers s'approchent de si pres l'vne de l'autre, qu'il n'y a que 7. lieües de distance : car bien que l'on chemine 18. de Nõbre de Dios à Panama, neantmoins c'est en tournoyant, pour chercher la cõmodité du chemin : mais tirant par la droicte ligne, vne mer ne se trouuera distante de l'autre, de plus que j'ay dit. Quelques-vns ont discouru & mis en auãt de rompre le chemin de 7. lieües, afin de joindre vne mer auec l'autre, pour rendre le passage du Peru plus cõmode & plus aysé, parce que ces 18. lieües de terre qu'il y a entre Nombre de Dios & Panama, emportent plus de despense & de trauail, que deux mil trois cents qu'il y a de mer. Sur quoy toutefois quelques-vns ont voulu dire que ce seroit pour noyer la terre, disans qu'vne mer est plus basse que l'autre. Comme au temps passé l'on trouue par les histoires, que pour la mesme consideration l'on delaissa l'entreprise de vouloir joindre & conti-

Herodot. Iouusi.

uer la mer rouge auec le NIL, du temps du ROY Sesostris, & depuis de l'Empire d'Othoman. Mais de ma part, ie tiens tel discours & proposition pour chose vaine, encore que cét inconuenient allegué n'y deust point escheoir, lequel aussi ie ne veux pas tenir pour certain, & croy qu'il n'y a puissance humaine qui fust suffisante pour rompre & abattre ces tres-fortes & impenetrables montagnes que Dieu a mises entre les deux mers, & les a faites de roches tres-dures, à fin de soustenir la furie des deux mers. Et quand bien ce seroit chose possible aux hommes, il me semble que l'on deuroit craindre le chastiment du ciel, en voulant corriger les œuures que le Createur par sa grande prouidence a ordonnees & disposees en la fabrique de cét vniuers. Laissant donc ce discours d'ouurir la terre, & vnir les deux mers ensemble, il y en a vn autre moins temeraire, mais bien difficile & dangereux de rechercher, si ces deux grands abysmes se joignẽt en quelque partie du monde, qui fut l'entreprise de Fernãde MAGELLAN, gentilhõme Portugais, duquel la grande hardiesse & constance en la recherche de ce sujet, & heureux succez qu'il eust en le trouuant, donna le nom d'eternelle memoire à ce destroit que iustement l'on appelle du nom de son descouureur, Magellan. Duquel destroit nous traitterons quelque peu, comme d'vne des grandes merueilles du monde. Quelques-vns ont creu que ce destroit que Magellan trouua en la mer du Sud, n'estoit point, ou qu'il s'estoit resserré, comme DOM Alonse d'Arsilla escrit en son Auracane, & aujourd'huy y en a qui

diſent qu'il n'y a point de tel deſtroit, mais que ce ſont des Iſles, entre la mer & la terre, pource que la terre ferme prend fin en cét endroit,& au bout d'icelle ſont toutes Iſles, outre leſquelles vne mer ſe joint plainement auec l'autre, ou pour mieux dire, eſt toute vne meſme mer. Mais à la verité c'eſt choſe certaine qu'il y a vn deſtroit, & de la terre fort longue, & fort eſtenduë d'vn coſté & d'autre,bien qu'on n'ayt encor peu cognoiſtre iuſques où ſe peut eſtendre cela qui eſt de l'autre coſté du deſtroit au Sud. Apres Magellan paſſa le deſtroit vn nauire de l'Eueſque de Plaiſance, Dom Guitieres Caruajal, de laquelle ils diſent que le maſt eſt encores à Lyma, à l'entree du Palais, l'on alla depuis par le coſté du Sud pour deſcouurir ce deſtroit, par le commandement de Dom Guarcia de Mendoce, qui pour lors auoit le gouuernement de Chillé. Suiuant quoy le Capitaine Ladrillero le trouua & le paſſa I'ay leu le diſcours & la narratiõ qu'il en a faite, où il dit qu'il ne ſe hazarda de deſembarquer le deſtroit, mais qu'ayãt deſia recogneu la mer du Nort, il retourna arriere pour l'aſpreté du temps, & que l'hyuer eſtoit deſia entré, ce qui cauſoit que les vagues venans du Nort, elles eſtoient groſſes & bondiſſantes, & les mers toutes eſcumantes de furie. De noſtre temps François Drach Anglois, a paſſé ce meſme deſtroit. Depuis luy, le Capitaine Sarmiento le paſſa par le coſté du Sud, & tout dernierement, en l'an 1597. d'autres Anglois l'ont paſſé par l'inſtruction de Drach, leſquels de preſent rodent la coſte du Peru, & pource que le rapport qu'en a

fait le maistre pilote qui le passa, me semble notable, ie l'insereray icy.

Du destroit de Magellan, & comme on le passa du costé du Sud.

CHAPITRE XI.

EN l'an de nostre salut mil cinq cents soixante & dix-neuf, ayant François Drach passé le destroit de Magellan, & couru la coste de Chillé, & de tout le Peru, & prins le nauire de sainct Iean d'Anthona, où il y auoit grande quantité de barres d'argent, le Viceroy Dom François de Tollede, arma, & enuoya deux bons nauires, pour recognoistre le destroit, allant pour Capitaine d'icelles, Pierre Sarmiente, homme docte en Astrologie. Ils sortirent de Callao de Lyma, au commencement d'Octobre, & pource qu'en ceste coste il court vn vent contraire, qui souffle tousiours du Sud; ils s'aduancerent beaucoup en la mer, & ayans nauigé vn peu plus de trente iours, auec vn temps fauorable, se trouuerent en la hauteur du destroit. Mais d'autant qu'il est fort difficile de le recognoistre, ils s'approcherent de terre, où ils entrerent en vne grande Anse, en laquelle il y a vn Archipelague d'Isles. Sarmiento s'obstinoit que là estoit le destroit, & tarda plus d'vn mois à le chercher par diuers endroits, montant sur de tres-hautes montagnes en terre. Mais voyant qu'il ne le trouuoit point, à la requeste que ceux de l'armee luy firent, retournerent en fin à sortir en la mer, où il

fist largue. Le mesme iour suruint vn tẽps assez rude, auec lequel ils coururent, & au cõmencement de la nuict virent le feu de la Capitaine, qui aussi tost disparut; tellement que l'autre nauire ne la vid iamais depuis. Le iour ensuiuant, durant tousiours la force du vent qui estoit trauersain, ceux de la Capitaine recogneurent vne ouuerture que faisoit la terre, & trouuerẽt bon de s'y retirer à l'abry, iusqu'à ce que la tempeste fust appaisee. Ce qui leur succeda de telle façon, qu'ayans recogneu l'ouuerture, ils virent qu'elle alloit de plus en plus entrant dans la terre, & soupçonnans que ce fust le destroit qu'ils cherchoient, prindrent hauteur au soleil, où ils se trouuerent en 51. degré & demy, qui est la propre hauteur du destroit; & pour s'asseurer dauãtage, mirent le briguantin hors, lequel ayant couru plusieurs lieües dans ce bras de mer, sans en voir la fin, recogneut que c'estoit là le destroit. Et pource qu'ils auoient ordre de le passer, ils laisserent vne haute croix plantee là, & des lettres au bas, afin que si l'autre nauire arriuoit là, elle eust nouuelles de la Capitaine, & la suiuist. Ils passerent donc le destroit en temps fauorable, & sans difficulté, & sortis en la mer du Nort, arriuerent en ie ne sçay quelles Isles, où ils recueillirent de l'eau, & se rafraischirent. De là prindrent leur route au Cap de vert, d'où le pilote majeur retourna au Peru par la voye de Carthagene & de Panama, & apporta au Viceroy le discours du destroit & de tout le succez, dont il fut recompẽsé selon le bon seruice qu'il auoit fait. Mais le Capitaine Pierre Sarmiento,

du Cap

lu Cap de vert paſſa en Seuille au meſme nauire
qu'il auoit paſſé le deſtroit, & fut à la Court, où
a Majeſté le recompenſa, & à ſon inſtance fiſt
commandement de dreſſer vne groſſe armee,
qu'il enuoya ſous la conduite de Diego Florez
le Valdez, pour peupler & fortifier ce deſtroit.
Toutefois ceſte armee, apres diuers ſuccez, fiſt
beaucoup de deſpenſe & aſſez peu d'effet. Reue-
nant donc à l'autre nauire Viçadmiralle, qui al-
loit en la compagnie de la Capitaine, l'ayāt per-
duë, auec le Temporal que j'ay dit, elle ſe mit à
prendre la mer le plus qu'elle peut: mais cōme
le vent eſtoit trauerſain & tempeſtueux, ils cui-
derent certainemēt perir, de ſorte qu'ils ſe con-
feſſerent tous, ſe preparans à la mort. La tem-
peſte leur continua trois iours ſans ſ'appaiſer, &
à chaque heure ils penſoient deuoir donner en
terre, mais il leur aduint bien au contraire: car
ils ſ'alloient plus eſloignans de la terre, iuſqu'à
la fin du troiſieſme iour que la tempeſte ſ'appai-
ſa, & lors prenans hauteur, ils ſe trouuerent en
56. degrez: toutefois voyans qu'ils n'auoient
donné au trauers, & au contraire eſtoient eſloi-
gnez de la terre, ſe trouuerēt tous eſmerueillez.
D'où ils iugerent (comme Hernād de Lamero pi-
lote dudit nauire me le conta) que la terre qui
eſt de l'autre coſté du deſtroit, comme nous al-
lons par la mer du Sud, ne couroit pas meſme
rumb que iuſques au deſtroit, mais qu'elle ſe
tournoit vers le Leuant: car autrement c'euſt
eſté choſe impoſſible qu'ils n'euſſent abordé la
terre, ayans couru tant de temps pouſſez de ce
trauerſain: mais ils ne paſſerent point plus ou-

tre, & ne virent non plus si la terre s'acheuoit là (cõme quelques-vns veulent dire) que c'est vne Isle que la terre de l'autre costé du destroit, & que là les deux mers de Nort & Sud se joignent ensemble, ou si elle alloit courant vers l'Est, jusqu'à se ioindre auec la terre de Vista, qu'ils appellent, qui respond au Cap de bonne Esperance, comme c'est l'opinion d'autres. La verité de cecy n'est encore aujourd'huy bien cogneüe, & ne se trouue aucun qui ayt couru ceste terre. Le Viceroy DOM MARTIN Henricque me dit qu'il tenoit pour inuention de l'Anglois, le bruit qui auoit couru, de ce que ce destroit faisoit incontinent vne Isle, & se joignoient les deux mers; pource qu'estant Viceroy de la neuue Espagne, il auoit diligemment examiné le pilote Portugais que François Drach y laissa, & neantmoins n'auoit aucunement entendu telle chose de luy. Mais c'estoit vn vray destroit & terre ferme des deux costez. Retournant donc ladite Viçadmiralle, ils recogneurent le destroit, comme ledit HERNANDE Lamero me raconta, mais par vne autre bouche ou entree qui est en plus de hauteur, à cause de certaine grande Isle qui est à l'emboucheure du destroit qu'ils appellent la Cloche, pour la forme qu'elle a; & comme il disoit, il le voulut passer: mais le Capitaine & les soldats ne le voulurent point consentir, & leur sembloit que le temps estoit jà bien aduancé, & qu'ils couroient grand danger; par ainsi ils retournerent à Chillé, & au Peru, sans l'auoir passé.

Du destroit que quelques-vns afferment estre en la Floride.

CHAPITRE XII.

TOVT ainsi que Magellan trouua ce destroit qui est au Sud, il y en a eu d'autres qui ont pretendu descouurir vn autre destroit qu'ils disent estre au Nort, & l'imaginent en la Floride, dont la coste court de telle façon, que l'on ne sçait la fin. L'Adelantade Pierre Menendez, homme sçauant & experimenté en la mer, afferme que c'est chose certaine qu'il y a là vn destroit, & que le Roy luy auoit commandé de le descouurir, en quoy faire il monstroit vn tres-grand desir. Il mettoit en auant ces raisons pour prouuer son opinion, & disoit que l'on auoit veu en la mer du Nort des restes de nauires semblables à ceux dont vsoient les Chinois, ce qui eust esté impossible s'il n'y eust eu passage d'vne mer à l'autre; & racontoit mesme qu'en certaine grãde baye qui est en la Floride, laquelle entre trois cents lieües dans la terre, on y void des baleines en certain tẽps de l'annee, qui viennent de l'autre mer. Apportant outre ce, quelques autres indices, concluoit finalement que c'estoit chose cõuenable à la sagesse du Createur & au bel ordre de la nature, que cõme il y auoit communication & passage entre les deux mers, au Pole Antarctique, il y en eust aussi tout de

mesme au Pole Arctique, qui est le principal Pole. Quelques-vns veulent dire que Drach a eu cognoissance de ce destroit, & qu'il a donné occasion de le iuger ainsi, quand il passa le long de la coste de la neuue Espagne, par la mer du Sud. Mesme on a opinion que d'autres Anglois qui ceste annee 1587. prindrét vn nauire venant des Philippines, auec grande quantité d'eau, & autres richesses, ayent aussi passé ce destroit. Laquelle prise ils firent joignant les Calliphornes, que les nauires retournans des Philippines & de la Chine en la neuue Espagne, ont accoustumé de recognoistre. L'on s'asseure que comme aujourd'huy est grande la hardiesse des hommes, & le desir de trouuer nouueaux moyens de s'aggrandir, tel, qu'auant peu d'annees l'on aura descouuert ce secret. Et est certes vne chose digne d'admiration, que comme les formis vont tousiours suiuant le chemin & la trace des autres; aussi les hommes en la cognoissance & recherche des choses nouuelles, ne s'arrestent iamais iusques à ce qu'ils ayent atteint le but desiré pour le contentement & gloire des hommes. Et la haute & eternelle sagesse du Createur se sert de ceste naturelle curiosité des hommes, pour communiquer la lumiere de son sainct Euangile, aux peuples qui tousiours viuent és tenebres obscures de leurs erreurs. Mais en fin le destroit du Pole Arctique, s'il y en a, n'a point encores esté descouuert iusques aujourd'huy. C'est pourquoy ce ne sera point chose hors de propos de dire ce que nous cognoissons des particularitez du destroit Antarctique jà descou-

ert & recogneu par le rapport de ceux qui ont veu & remarqué oculairement.

Des proprietez du destroit de Magellan.

Chapitre XIII.

Ce destroit, comme j'ay dit, est à 50. degrez iustes au Sud, & y a d'vne mer en l'autre, l'espace de quatre vingts dix, ou cent lieües. Au plus estroit il est d'vne lieüe, ou quelque peu moins, auquel lieu ainsi estroit ils pretendoient que le Roy fist bastir vne forteresse pour deffendre le passage. Le fond en quelques endroits est si profond, qu'on ne le peut sonder, & en d'autres l'on trouue fonds à 18. voire à 15. brassees. De cent lieües qu'il contient de longueur d'vne mer à l'autre, l'on recognoist clairement que les vagues de la mer du Sud courent iusques à 30. lieües, & les autres 70. lieües sont occupees des ondes & des flots de la mer du Nort. Mais il y a ceste difference, que les trente lieües du costé du Sud courent entre des roches & montagnes tres-hautes, les sommets desquelles sont continuellement couuerts des neiges; tellemẽt qu'il semble (à cause de leur grande hauteur) qu'elles se joignent les vnes auec les autres, ce qui rend l'entree du destroit du costé du Sud, si difficile à recognoistre. En ces trente lieües la mer y est tres-profonde, si bien qu'on n'y peut trouuer fonds, toutefois l'on y peut amarer les nauires en terres, d'autant que le ri-

uage y eſt droit & coupé : mais aux autres ſoixante & dix lieües qui viennent de la mer du Nort, l'on y trouue fonds, & y a d'vn coſté & d'autre de grandes campagnes, qu'ils appellent Cauanas. Pluſieurs grandes riuieres d'vne eau belle & claire, entrent dans ce deſtroit, & y a és enuirons d'iceluy de grandes & merueilleuſes foreſts, où l'on trouue quelques arbres d'vn bois exquis & de bonne odeur, leſquels ſont incogneuz par deçà, dont apporterent pour monſtre ceux qui y paſſerent du Peru. Il y a de grandes prairies auant dedans la terre, & y a pluſieurs Iſles qui ſe font au milieu du deſtroit. Les Indiens qui habitent au coſté du Sud, ſont petits & meſchans ; ceux qui habitent du coſté du Nort ſont grands & vaillans, ils en apporterent en Eſpagne quelques-vns qu'ils prindrent. Ils y trouuerent des morceaux de drap bleu, & autres enſeignes, & apparences que quelques hommes de l'Europe auoient paſſé par là. Les Indiens ſalüerent les noſtres, auecques le nom de I E S V S. Ils ſont bons archers, & vont veſtus de peaux de beſtes de chaſſe, dont il y en a là grande abondance. Les eaux du deſtroit croiſſent & décroiſſent, comme les marees, & void-on à l'œil que les marees d'vn coſté viennent de la mer du Nort, & les autres de la mer du Sud. Au lieu où elles ſe rencontrent, lequel comme j'ay dit, eſt à trente lieües du Sud, & à ſoixante & dix du NORT, combien qu'il ſemble qu'il deuſt y auoir plus de danger qu'en tout le reſte, neantmoins quand le nauire du Capitaine Sarmiento, dont j'ay parlé cy deſſus, la paſſa, ils n'eurent

point de grande tourmente, au contraire ils y trouuerent beaucoup moins de difficulté qu'ils ne pensoient, parce qu'alors le temps estoit fort doux & gracieux, & dauantage, les vagues de la mer du Nort y venoient desia fort rompuës, à cause du grand espace de soixante & dix lieües qu'ils cheminent, & les flots de la mer du Sud n'y sont non plus furieux, à cause de la profondeur qui est en cét endroit, dedans laquelle profondeur ces mesmes flots se rompent, & se noyent. Il est bien vray qu'en temps d'hyuer le destroit est innauigable pour les tempestes & furies des mers qui y sont alors. C'est pourquoy quelques nauires qui se sont ingerez de passer ce destroit au temps d'hyuer, se sont perdus. Vn seul nauire l'a passé du costé du Sud, qui est la Capitaine que j'ay ditte, & ay esté bien amplement informé de tout ce que j'ay dit, par le pilote d'iceluy, appellé Hernande Alonse, & ay veu la vraye description & coste du destroit qu'ils firent & tracerent en le passant, de laquelle ils apporterent la copie au Roy d'Espagne, & l'original à leur Viceroy au Peru.

Du flux & reflux de la mer Occeane és Indes.

Chapitre XIV.

Vn des plus admirables secrets de nature est le flux & le reflux de la mer, non pas seulement pour ceste estrange proprieté de croistre & décroistre, mais encores beaucoup dauantage, pour la diffe-

rence qu'il y a en cela en diuerses mers, voire en diuerses costes d'vne mesme mer. Il y a des mers qui n'ont ny flux, ny reflux iournel, comme l'on void en la Mediterranee interieure qui est en la mer Thyrrene, & toutefois il y a flux & reflux par chacun iour en la mer Mediterranee superieure, qui est celle de Venise, qui donne occasion à bon droit de s'en esmerueiller en ce que toutes ces deux mers estans Mediterranees, & celle de Venise non plus grande que l'autre, si est-ce qu'elle a du flux & reflux comme l'Occean, & ceste autre mer d'Italie n'en a point. Il se trouue quelques mers Mediterranees qui manifestement croissent, & diminuent chaque mois, & d'autres qui ne croissent, ny au iour, ny au mois. Il y a d'autres mers comme l'Occean d'Espagne, qui ont le flux & reflux de chaque iour; & outre cestuy-là, ils ont aussi celuy de chaque mois, qui vient deux fois, à sçauoir à l'entree, & au plein de la lune, & l'appellent grande mer. Or de dire qu'il y ayt quelque mer qui aye le flux & reflux de chaque iour, & n'aye celuy du mois, ie n'en sçache point. C'est chose esmerueillable, que la diuersité que l'on void és Indes sur ce subject: car il y a des endroits où la mer chaque iour monte & diminuë deux lieües, comme l'on void en Panama, & au haut de l'eau elle monte beaucoup dauantage; il y en a d'autres où elle monte & s'abbaisse si peu, qu'à peine en cognoist-on la difference. C'est l'ordinaire de la mer Occeane d'auoir son flux & reflux iournel, & ce reflux iournel est deux fois au iour naturel, & s'aduan-

e tousiours de trois quarts d'heure en vn iour
lustost qu'en l'autre, suiuant le mouuement de
Lune. Par ainsi la maree n'est iamais en vne
iesme heure d'vn iour qu'elle est en celle de
autre. Quelques-vns ont voulu dire que ce
ux & reflux procedoit du mouuement local
e l'eaüe de la mer, de sorte que l'eauë qui vient
roissant en vn costé, va décroissant en l'autre
ui luy est contraire, tellement qu'il est plaine
ier en vn endroict, lors que la mer est basse en
a partie opposite, tout ainsi que l'on void en
ne chaudiere pleine d'eauë que l'on remuë,
uand elle panche d'vn costé, l'eauë augmente,
z à l'autre costé elle diminuë. Il y en a d'autres
ui afferment que la mer en vn mesme temps
roist en tous endroicts, & en vn mesme temps
lle y diminuë, tout ainsi que le bouïllon d'vn
ot, sortant du centre, s'estend à tous endroicts,
x quād il cesse, il diminuë aussi de toutes parts.
Ceste seconde opinion est vraye, & la peut-on
enir, selon mon iugement, certaine & experi-
nentée, non pas tant pour les raisons que les
Philosophes en donnent en leurs Meteores,
que pour l'experience certaine que l'on en a peu
faire. Car pour me satisfaire de ce point & que-
stion, ie demanday fort particulierement au sus-
dit pilote, comment estoient les marées qu'il
trouua au destroit, & s'il estoit ainsi que les ma-
rees de la mer du Sud descroissoient au temps
que celles de la mer du Nort montoient. Et au
contraire, pourquoy ceste demande estant veri-
table, il aduenoit que le croistre de la mer en vn
endroit, estoit descroistre en l'autre, qui est ce

que la premiere opinion afferme, il me respon
dit qu'il n'en estoit pas ainsi, mais que l'o
voyoit & recognoissoit appertemét que les ma
rées de la mer du Nort, & celles de la mer d
Sud, croissoient en mesme temps, tant que le
vagues d'vne mer se rencontroient auec celle
de l'autre, & qu'en vn mesme temps aussi elle
commençoient à descroistre chacune en sa me
disant que le monter & descendre estoit chos
qu'ils voyoient chaque iour, & que le coup &
le rencontre d'vn flux à l'autre se faisoit (comm
i'ay dit) aux soixante & dix lieuës de la mer d
Nort, & aux trente de la mer du Sud; d'où l'o
peut recueillir manifestement que le flux & re
flux de l'Occean n'est pur mouuement loca
mais plustost vne alteration & ferueur, par la
quelle reallement toutes les eaües montent &
croissent tout en vn mesme temps, & en autr
elles s'abbaissent & diminuent, ainsi que l
boüillon du pot, dont i'ay parlé cy dessus. Il se
roit impossible de comprendre ce point par ex
perience, si ce n'estoit en ce destroit où se ioin
tout l'Occean d'vne part & d'autre, car il n'y
que les Anges qui le peussent voir, & recogno
stre par les costes opposites, d'autant que le
hommes n'ont point la veuë assez loingtain
ny le pied assez viste & leger qu'il seroit de be
soing, pour porter les yeux d'vn costé à l'autr
en si peu de temps, qu'vne marée donne de loi
sir, qui sont seulement six heures.

De diuers poiſſons, & de la maniere de peſcher des Indiens.

Chapitre XV.

IL y a en l'Occean des Indes vne innõbrable multitude de poiſſons, les eſpeces & proprietez deſquels, le ſeul Createur peut declarer. Il y en a plusieurs qui ſont de meſme genre, que ceux que voyons en la mer de l'Europe, comme ſont faines & alloſes, qui montent de la mer aux riuieres, dorades, ſardines, & pluſieurs autres. Il y en a d'autres, dont ie ne penſe point en auoir veu par-deçà de ſemblables, comme ceux qu'ils appellent Cabrillas, qui reſſemblent de quelque choſe les truittes, & les appellent en la neuue Eſpagne, bobos, & montent de la mer aux riuieres. Ie n'ay point veu par delà de beſugues, ny de truittes, encor qu'ils diſent qu'on en trouue en Chillé. De Tonine il y en a en quelques endroits de la coſte du Peru, mais c'eſt fort rarement, & ſont d'opinion qu'à certain temps ils vont frayer au deſtroit de Magellan, comme ils font en Eſpagne, au deſtroit de Gibaltar. Et pour ceſte occaſion l'on en trouue dauantage en la coſte de Chillé, combien que celle que i'ay veuë par delà, n'eſt telle que celles d'Eſpagne. Aux Iſles qu'ils appellent de Barlouente, qui ſont Cube, ſainct Dominique, Port-riche & Iamaique, l'on trouue vn poiſsõ qu'ils appellẽt Manati, eſtrãge eſpece de poiſſon, ſi poiſſon l'on doit appeller, vn animal qui engendre

ſes petits viuants,&a des mammelles &du laict
dont il les nourriſt,paiſſant l'herbe aux champs,
mais en effect il habite ordinairemét en l'eau,
& pour ceſte occaſion ils le mangent comme
poiſſon,toutefois lors que i'en mangeay,qui fut
à S. Dominique,vn iour de Vendredy , i'auois
quelque ſcrupule,non point tant pource qui eſt
dit , comme parce qu'en couleur & ſaueur il
eſtoit ſemblable à des morceaux de veau,& auſſi
eſt-il grand, & de la façon d'vne vache par la
partie de derriere. Des Tiburons , & de leur in-
incroyable voracité , ie m'en eſmerueillay auec
raiſon , lors que ie veids que d'vn qu'ils auoient
prins,(au port que i'ay dit) luy tirerent du petit
ventre vn grand couſteau de boucher , vn grand
haim de fer,& vn morceau de la teſte d'vne va-
che,auec ſa corne entiere , encor ne ſçay ſi tou-
tes deux y eſtoient point. Ie veids en vne anſe
que fait la mer,où l'on auoit pendu en vn pieu,
pour paſſetemps,vn quartier de cheual,qu'en vn
moment vne compagnie de Tiburons vindrent
à l'odeur,où à fin d'auoir plus de plaiſir, la chair
du cheual ne touchoit pas en l'eau , mais eſtoit
eſleuee en l'air ie ne ſçay combien de palmes,
& ceſte bande de poiſſons eſtoient à l'entour,
qui ſautoient , & d'vne atteinte en l'air coup-
poient chair & os d'vne eſtrange viſteſſe , telle-
ment qu'ils decoupoiét le meſme iaret du rouſ-
ſin,comme ſi c'euſt eſté vn trõç de laictuë, d'au-
tant qu'ils ont les dẽts trẽchantes cõme raſoirs.
Il y a des petits poiſſons qu'ils appellent ram-
bos,qui s'attachent à ces Tiburons , & leſquels
ils ne peuuent chaſſer,& ſe nourriſſent de ce qui

ſchappe par les coſtez à ces Tiburons : il y a
'autres petits poiſſons, qu'ils appellent poiſ-
ons volans, leſquels l'on trouue dans les Tro-
iques,& ne penſe point qu'il y en ayt ailleurs:
s ſont pourſuiuis par les Dorades, & pour s'eſ-
happer d'icelles,ſautent de la mer,& vont aſſez
oing en l'air, & pour ceſte cauſe les appellent
oiſſons volans. Ils ont des aiſles comme de
oille,ou parchemin,qui les ſouſtiennent quel-
ue temps en l'air. Au nauire où i'allois, en
ola ou ſauta vn que ie veids, & remarquay la
açon que ie dy des aiſles. Il eſt ſouuent fait mé-
ion és hiſtoires des Indes, des lezards, ou cay-
nans,qu'ils appellent, & ſont de vray ceux que
Pline,& les anciens appellent crocodiles : on les
rouue és coſtes & riuieres chaudes; car aux co-
tes & riuieres froides, il ne s'en trouue point.
C'eſt pourquoy il n'y en a point en toute la co-
te du Peru, iuſques à Payra, mais de là en auant
'on en trouue ordinairement és riuieres. C'eſt
n animal tres-fier & cruel, combien qu'il ſoit
ort lent & peſant. Il fait ſa chaſſe, & va cher-
her ſa proye hors de l'eaü, & ce qu'il y prend
if,le va noyer en l'eau, toutesfois il ne le man-
ge point que hors de l'eau, d'autant qu'il a le
goſier de telle façon, que s'il y entroit de l'eau,
l ſe noyeroit facilement. C'eſt vne choſe eſ-
merueillable,que le combat d'vn caymant auec
e tygre,dont il y en a de tres-cruels aux Indes.
Vn Religieux des noſtres me raconta qu'il auoit
veu ces beſtes combatre cruellement l'vne con-
tre l'autre au riuage de la mer. Le caymant,
auec ſa queuë donnoit de fort grands coups au

tygre, & taschoit par sa grande force de l'emporter en l'eau, & le tygre auec ses griffes resistoit au caymant, l'attirant à terre. En fin le tygre vainquit, & ouurit le lezard, ce deust estre par le ventre qu'il a fort tendre, & fort delicat, car en autre partie il est si dur, qu'il n'y a lance, voire à peine arquebuse qui le puisse percer. La victoire qu'eut vn Indien d'vn autre caymant, fut encor plus excellente, le caymant luy auoit emporté vn sien petit fils, & quant & quant s'estoit plongé en la mer, dont l'Indien esmeu & courroucé, se ietta incontinent apres, auec vn cousteau en la main, & comme ils sont excellens nageurs & plongeurs, & que le caymant nage tousiours à fleur d'eau, il le blessa au ventre de telle façon, que le caymãt se sentant blessé, sortit hors au riuage, & lascha le petit enfant ià mort. Encor plus esmerueillable est le combat que les Indiens ont auec les balaines, en quoy paroist la grandeur & magnificence du Createur, de donner à vne nation si basse, comme sont les Indiens, l'industrie & la hardiesse d'attaquer la plus fiere & plus difforme beste qui soit en l'vniuers, & non seulement de la cõbattre, mais aussi de la vaincre, & d'en triompher si gaillardement. Considerant cela, ie me suis souuenu plusieurs-fois du passage du Psalmiste, qui dit de la balaine: *Draco iste, quem formasti ad illudendum ei.* Quelle plus grande moquerie peut-il estre, que ce qu'vn Indien meine vne baleine aussi grande qu'vne montagne, vaincue & attachee auec vne corde? La façon & maniere dont vsent les Indiens de la Floride, (selon

ıe m'ont raconté perſonnes expertes) pour
endre ces balaines,deſquelles y a grande quã-
é,eſt qu'ils ſe mettent en vne canoë, ou bar-
ıe,qui eſt comme vne eſcorſe, & en nageant
approchent du coſté de la balaine, puis d'vne
ande dexterité ils luy ſautent & montent ſur
col,& là ſe tient comme à cheual, en atten-
ınt ſon point; puis à ſa commodité met vn ba-
on aigu & fort, qu'il porte auec ſoy dans la
neſtre de la narine de la balaine, i'appelle na-
ne,le conduit, ou pertuis par où reſpirent les
alaines.Incontinent le pouſſe auant auec vn
ıtre baſton bien fort, & le fait entrer le plus
rofondement qu'il peut. Cependant la balai-
e bat furieuſement la mer,& eſleue des mon-
ıgnes d'eau, s'enfonçant dedans d'vne gran-
e violence, puis reſſort incontinent, ne ſça-
hant que faire de rage, l'Indien neantmoins
emeure touſiours ferme & aſſis, & pour luy
ayer l'amende de ce mal,luy fiche encor vn au-
re pieu ſemblable en l'autre narine, le faiſant
ntrer de telle façon qu'il l'eſtouppe du tout,&
ıy oſte la reſpiration, & alors il ſe remet en ſa
anoë, qu'il tient attachee au coſté de la balai-
ıe,auec vne corde,puis ſe retire vers terre, ayãt
oremierement attaché ſa corde à la balaine, la-
quelle il va filant, & laſchant ſur la balaine, qui
cependãt qu'elle trouue beaucoup d'eau, ſaul-
é d'vn coſté & d'autre,comme troublee de dou-
eur,& en fin s'approche de terre, où elle de-
neure incontinent à ſec, pour la grande enor-
mité de ſon corps, ſans qu'elle puiſſe plus ſe
mouuoir, ny ſe manier, & lors grand nombre

d'Indiens viennent trouuer le vainqueur, pou cueillir ſes deſpoüilles, ils acheuent de la tuer, la decouppant, & faiſant des morceaux de ſa chair qui eſt aſſez mauuaiſe, leſquels ils ſechent & pi lent pour en faire de la poudre, dont ils vſen pour viande, qui leur dure long temps. Enquoy eſt accõply ce qui eſt dit en vn autre Pſalme de la meſme baleine: *Dediſti eum eſcã populis Æthiopũ.* L'Adelentade Pierre Médés, racõtoit pluſieurs fois ceſte peſcherie, de laquelle meſme fait mention Modardes en ſon liure. Il y a vne autre peſcherie, dont vſent ordinairement les Indiens en la mer, laquelle, quoy qu'elle ſoit moindre, ne laiſſe d'eſtre digne de raconter. Ils font comme des fagots de iong, ou varig ſec, bien liez, qu'ils appellent Balſas, & les ayants portez ſur leurs eſpaules iuſques à la mer, les y iettent, & incontinent ils ſe mettent deſſus, & ainſi aſſis, entrent bien auant en la mer, vogans auec de petites cannes d'vn coſté & d'autre, ils vont vne & deux lieuës en haute mer pour peſcher, portans ſur ces fagots leurs cordes & leurs rets, & ſe ſouſtenants ſur iceux, ils iettent leurs rets, & ſont là peſchants la plus grande partie de la nuict, ou du iour, iuſques à ce qu'ils ayẽt emply leur meſure, auec laquelle ils retournent fort contens. Certes ce m'eſtoit vne grande recreation, de les voir aller peſcher au Callao de Lyma, pource qu'ils eſtoient grand nombre, & ainſi chacun cheualier, où aſſis, couppant les ondes de la mer, à qui mieux mieux, leſquelles à l'endroit où ils peſchent, ſont grandes & furieuſes, reſſembloient les Tritons, ou Neptunes,

qu'on

ı'on peint dessus l'eaüe,& estās arriuez en ter-
tirent leur barque de l'eaüe sur leur dos, la-
uelle aussi tost ils deffont & estēdent sur le ri-
ıge à fin que les herbes se sechēt & esgoutent.
y auoit d'autres Indiens des vallees de Yca,
ii auoient de coustume d'aller pescher sur des
iirs où peaux de loups marins, enflez & pleins
vent, & de fois à autre les souffloient cōme
elotes de vent, de peur qu'elles ne s'enfonsas-
nt. Au val de Canete, qu'anciennement ils ap-
elloient le Guarco, il y auoit grand nombre
pescheurs Indiens, mais pource qu'ils resi-
erent à l'Ingua, quand il fut conquester ceste
rre, il feignit faire paix auec eux : c'est pour-
ıoy à fin de luy faire feste, ils ordonnerēt vne
esche solemnelle de plusieurs milliers d'In-
ens, qui en leurs vaisseaux de ionc, entrerent
ı la mer, & au retour de l'Ingua, qui auoit ap-
ıreillé quelques soldats couuerts, fit d'eux vn
uel carnage, & de là demeura ceste terre tant
espeuplee, combien qu'elle soit si abondante
fertile. Ie vis vne autre façon de pescher où
ıe mena le Viceroy Dom François de Tolle-
: toutesfois ce n'estoit point en la mer, mais
ı vne riuiere qu'ils appellent Grāde, en la pro-
ince des Charcas, où des Indiens Chiraquanas
plongeoient en l'eaüe, & nageans auec vne
dmirable vistesse suiuoient les poissons, & auec
es dards ou harpōs qu'ils portoient en la main
roite, nageans seulement auec la gauche, bles-
oient le poisson, & ainsi navré le tiroient en
aut : ressemblans en cela estre plus poissons
u'hommes de terre. Mais ores que nous som-

mes sorties de la mer, venons à ces autres sorte d'eauës qui restent à dire.

Des lacs & des estangs que l'on trouue és Indes.

Chapitre XVI.

AV lieu de ce que la mer Mediterranee est au vieil monde, le Createur a pourueu ce nouueau de plusieurs lacs, dõt y en a quelques vns si grands que l'on peut proprement appeller mers: veu que l'Escriture appelle ainsi celuy de Palestine, qui n'est pas si grã que quelques vns de ceux-cy. Le plus renommé est celuy de Titicaca, qui est au Peru en l Prouince de Collao, lequel, comme i'ay dit au liure precedent, contient presque quatre vingt lieües de tour, & y entrent dix ou douze grand fleuues. Il y a quelques temps que l'on cõmenç à le nauiger auec des barques & des nauires, & procederent si mal, que le premier nauire qui entra s'ouurit d'vne tempeste qui s'esleua en c lac. L'eau n'est pas totalement amere ny salle comme celle de la mer, mais elle est si espaiss qu'on ne le peut boire. Deux especes de poissons s'engendrent en ce lac en fort grãde abondance, l'vn desquels ils appellent Suches, qu est grand & savoureux, mais flegmatique & mal sain: & l'autre Bogas, qui est plus sain, combien qu'il soit petit & fort espineux. Il y a tres-grand nombre de canards sauuages & de cercereulles. Quand les Indiens veulent faire fe-

e ou dõner du paſſetemps à quelque perſon-
age qui paſſe le long des deux riuages, qu'ils
ppellent Chucuyto & Omaſuyo, ils aſſem-
lent vne grand quantité de Canoës, & vont
uſant vn rond pourſuiuans & enſerrans les ca-
ards iuſques à en prendre auec les mains tant
u'ils veulent, & appellent ceſte façon de peſ-
her, Chaco. En l'vn & en l'autre riuage de ce
ıc ſont les meilleures habitations du Peru. De
on yſſuë il naiſt & procede vn autre lac plus
etit, encore qu'il ſoit bien grand, qu'ils appel-
ent Paria, au riuage duquel y a grand nombre
e beſtial, ſpecialement de porcs, qui s'engraiſ-
ent extremement des herbiers qui croiſſent en
es riuages. Il y a beaucoup d'autres lacs aux
eux hauts de la montagne d'où naiſſent des
uieres & des ruiſſeaux, qui viennent de là en
uant à eſtre fort grands fleuues. Au chemin
'Arequippa à Collao, il y a au haut deux beaux
ıcs d'vn coſté & d'autre du chemin : de l'vn
ort vn ruiſſeau, qui depuis deuient fleuue, & ſe
erd à la mer du Sud. De l'autre ils diſent que
ı fameuſe riuiere d'Aporima prend ſon origi-
e, de laquelle l'ont dit que la renommee riuie-
e des Amazones, autremẽt ditte de Maragnon,
rocede auec ſa grande quantité & aſſemblee
'eauës qui ſe ioignent en ces montagnes. C'eſt
ne choſe que l'on peut ſouuentesfois deman-
er, d'où viẽt qu'il y a tant de lacs au haut de ces
ontagnes, eſquels il n'entre aucune riuiere,
ais au contraire pluſieurs grands ruiſſeaux en
ortent, & ſi n'apperçoit-on point que ces lacs
iminuent preſque en aucune ſaiſon de l'an-

nee. De penser que ces lacs s'engendrent des neiges fondues ou des pluyes du Ciel, cela ne satisfait point du tout, car il y en a plusieurs de ceux-là qui n'ont ceste abondance de neiges ny tant de pluyes,& si l'on ne s'apperçoit point qu'ils diminuent. Ce qui fait croire que ce sont sources qui y naissent & sourdent naturellement, bien qu'il ne soit pas mal à propos de croire que les neiges & les pluyes y peuuent aider en quelques saisons. Ces lacs sont si communs aux plus hauts sommets des montagnes, qu'à peine y a-il riuiere fameuse qui ne tire son origine de quelqu'vn d'iceux. Leur eaüe est fort nette & claire, & si engendre peu de poissons, encor si peu qu'il y en a, est fort menu à cause du froid qui y est continuellement : combien qu'il y ait toutesfois quelques vns de ces lacs qui sont veritablement chauds, qui est vne autre merueille: Au bout de la vallee de Tarapaya proche de Potozi y a vn lac de forme rõde tel qu'il semble auoir esté fait par compas,l'eaüe duquel est tres-chaude, combien que la terre en soit extremement froide. Ils ont accoustumé de s'y baigner pres du riuage, d'autant qu'vn peu auant l'on ne pourroit souffrir la chaleur. Au milieu de ce lac y a vn boüillon de plus de vingt pieds en quarré,qui est sa vraye source: & neãtmoins quoy que ceste source en soit ainsi grande, iamais on ne le void croistre en aucune façon, & semble qu'il s'exhale de soy-mesme, ou qu'il ait quelque issuë cachee & incogneüe. On ne le void non plus diminuer, qui est vne autre merueille, iaçoit que l'õ en ait tiré vn gros ruis-

eau courãt pour faire moudre certains engins pour le metal, veu que pour la grande quantité de l'eaüe qui en sort, par raison il deuroit diminuer. Or laissant le Peru & passant à la neufue Espagne, les lacs qui s'y trouuent ne sont pas moins remarquables, specialemēt ce tāt fameux de Mexique, auquel l'on trouue de deux sortes d'eaües, l'vne sallee & semblable à celle de la mer, & l'autre claire & douce à cause des riuieres qui y entrent. Au milieu de ce lac y a vn rocher fort plaisant & delicieux où il a des baings d'eaüe chaude qui y sourdent, lesquels ils estimēt beaucoup pour la santé. Il y a des iardins au milieu de ce lac, fōdez & portez sur l'eaüe mesme où l'on void de parterres pleins de mille sortes d'herbes & de fleurs, & sont de telle façon qu'on ne les peut bien comprendre sinon en les voyant. La Cité de Mexique est fōdee sur ce lac, encor que les Espagnols ayent remply de terre tout le lieu & assiette d'icelle, laissans seulement quelques courants d'eaüe, grands & petits qui entrent & tournoyēt dans la ville pour voicturer ce qu'ils ont de besoin, comme bois, herbes, pierres, fruicts du pays, & toutes autres choses. Quand Cortes conquesta Mexique, il fit faire des brigantins, & depuis luy sembla qu'il estoit plus seur de ne s'en seruir point. C'est pourquoy ils vsent des Canoës, dont y a grande abondance. Il y a en ce lac beaucoup de poisson & de viuier, combien que ie n'y ay pas veu de poisson de prix, toutesfois ils disent que le reuenu de ce lac vaut trois cens mille ducats. Il y a plusieurs autres lacs non loing de là, d'où l'on porte beau-

coup de poiſſon à Mexique. La Prouince de Mechouacã eſt ainſi appellee, pource que c'eſt vne Prouince abondante en poiſſon. Il y a de tres-beaux & grands lacs, eſquels y a beaucoup de poiſſon, & eſt ceſte terre ſaine & fraiſche. Il y a pluſieurs autres lacs, deſquels il n'eſt pas poſſible faire mention, ny les ſçauoir en particulier, ſeulement l'ont peut remarquer par ce qui en a eſté diſcouru au liure precedent, que ſouz la Torride il y a plus grande abondance de lacs, qu'en autre partie du monde : & ainſi parce que nous auons dit cy-deſſus, & le peu que nous dirons des riuieres & fontaines, nous mettons fin à ceſte matiere d'eaües.

De pluſieurs & diuerſes ſources & fontaines.

Chapitre XVII.



IL y a és Indes comme és autres parties du monde grande diuerſité de ſources, fontaines & riuieres, & quelques vnes de proprietez eſtranges. En Guancauelica du Peru où ſont les mines du vif argent, il y a vne fontaine qui iette l'eaüe chaude, & en coulant, ſon eaüe ſe conuertit en roche, de laquelle roche ou pierre l'on edifie quaſi toutes les maiſõs du bourg. Ceſte pierre eſt molle, & aiſee à coupper, car auec vn fer

on la couppe, & taille auſſi facilement comme c'eſtoit du bois, & eſt legere, & de duree. Si uelques hommes, ou animaux boiuent de cee eau, ils meurent d'autant qu'elle ſe congelle edans leur vẽtre, & s'y cõuertit en pierre: pour eſte cauſe en ſont morts quelques cheuaux. Comme ceſte eau ſe va conuertiſſant en pierre, elle qui decoulle bouche le chemin au reſte, ellement qu'elle eſt contrainte de changer ſon ours, & pour ceſte raiſon elle court en diuers ndroits, au pris que va croiſſant la roche. En la ointe ou Cap de ſaincte Helene, y a vne ſource u fontaine de betum, qu'au Peru ils appellent Coppey. Ce doit eſtre vne choſe ſemblable, à e que dit l'Eſcriture, de ce val ſauuage où ſe rouuoient des puits de betum. Les mariniers e ſeruent de ceſte fontaine, ou puits de Coppey, pour oindre & poiſſer leurs cordages & appareils, pource qu'elle leur ſert comme la poix & le bray en Eſpagne. Lors que ie nauigeois en la neuue Eſpagne par la coſte du Peru, le Pilote me monſtra l'Iſle qu'ils appellent l'Iſle des loups, où il y a vne autre fontaine & puits de Coppey, ou betum, auec lequel meſmement ils breent les cordages. Il y a d'autres fontaines & ſources de goultran, que le ſuſdit Pilote, homme excellent en ſa vacation, me dit auoir veuës, & qu'il luy eſtoit aduenu que nauigeant quelquesfois par ceſte coſte là, il s'eſtoit trouué ſi auant en la mer, qu'il auoit perdu la veuë de terre, & neantmoins il auoit recogneu par l'odeur du Coppey où il eſtoit, auſſi certainement, comme s'il euſt recogneu la

terre,telle est l'odeur qui sort continuellement de ceste source. Aux baings, qu'ils appellent les baings de l'Ingua, y a vn canal d'vne eaüe qui sort toute chaude & boüillante, & ioignãt icelle y en a vne autre dont l'eau est aussi froide que neige : L'Ingua auoit accoustumé de les moderer l'vne auec l'autre, & est vne chose remarquable,qu'il y ait des sources de qualitez si contraires, qui sont & viennent si pres l'vne de l'autre. Il y a vn nombre infini d'autres sources chaudes,specialement en la prouince des Charcas, en l'eau desquelles l'on ne peut endurer & tenir la main l'espace d'vn *Aue Maria*, comme ie l'ay veu par gageure. En vne maitairie proche de Cusco sourd vne fontaine de sel, qui ainsi comme elle va courant, se va conuertissant en sel,qui est blanc, & bon à merueilles: que si elle estoit en autre contree, ce ne seroit petite richesse, toutesfois ils s'en font peu d'estat, pour l'abondance du sel qu'il y a là. Les eaües qui courent en Guayaquil qui est au Peru, presque soubs la ligne Equinoxialle, sont tenues pour salutaires, pour le mal Neapolitain, & autres semblables. A raison dequoy l'on y vient de plusieurs lieux fort esloignez pour y receuoir guarison. Et disent que la cause de cela est, pour ce qu'il y a en ceste contree grande abondance de racines, qu'on appelle salcepareille, la vertu & operation de laquelle est si cogneüe, & qu'elle communique sa proprieté aux eaux où elle est mise, de guarir ceste maladie. Bilcanota est vne montagne, qui selon l'opinion du commun, est au plus haut lieu du Peru, le som-

net de laquelle eſt tout couuert de neige, & en quelques endroits eſt noir comme charbon. Il ort d'iceluy deux ſources en lieux tout cõtraies, qui deuiennent incontinent fort grands uiſſeaux, & peu à peu grands fleuues, l'vn deſuels va à Collao dans ce grand lac Titicaca, & autre va aux Landes, & eſt celuy qu'ils appelentYucay, qui ſe joignant auec vn autre, ſort la mer du Nort, ayant vn cours furieux & mpetueux. Ceſte ſource quand elle ſort de la oche Bilcanota que j'ay dit, eſt de la meſme orte & couleur que l'eau de lexiue, ayant la ouleur cendree, & jettant vne fumee, comme e choſe bruſlee, laquelle court ainſi vn long emps, iuſques à ce que la multitude des eaux ui y entrent, luy eſteignent ce feu & fumee, u'elle tire de ſon commencement. En la neue Eſpagne j'ay veu vne ſource, comme d'ancre uelque peu bleue, vne autre au Peru, de coueur rouge comme ſang, d'où ils l'appellent la iuiere rouge.

Des Riuieres.

Chapitre XVIII.

ENTRE toutes les riuieres non ſeulement des Indes, mais auſſi de tout le monde vniuerſel, le fleuue Maragnon, ou des Amazones, tient la rincipauté, duquel nous auons parlé au liure recedent. Les Eſpagnols l'ont pluſieurs fois nauigé, pretendans deſcouurir des terres, qui

ſelon le bruit commun,ſont fort riches,ſpecia-lement celles qu'ils appellent de Dorado, & Paytiti. L'Adelentade Iean de Sallines, fit vne entree memorable, encor qu'elle fut de peu d'effect.Il y a vn paſſage qu'ils appellent le Pongo, qui doit eſtre vn des plus dangereux pas de tout le monde: car la riuiere eſtant reſſerree en cét endroit, & contraincte entre deux roches tres-hautes en precipice, vient à tomber droictement du haut en bas, auec vne grande roideur, où l'eaüe par la cheute qu'elle faict de ſi haut,fait vn tel boüillon, qu'il ſemble impoſſible de le paſſer ſans ſe noyer. Neantmoins la hardieſſe des hommes a bien oſé entreprendre de paſſer ce paſſage, pour le deſir de ce Dorado tant renommé. Ils ſe laiſſerent couler du haut en bas, pouſſez de la roideur & du courant du fleuue, ſe tenans bien aux Canoes ou barques, où ils eſtoient,& encor qu'elles fuſſent renuerſees ſans deſſus deſſoubs en tombant, & eux & leurs Canoes s'enfonçaſſent en l'eau; neantmoins par leur force & par leur induſtrie ils ſe remettoient & retournoient touſiours en haut, & de ceſte façon eſchappa toute l'armee,excepté quelque peu qui ſe noyerent. Et ce qui eſt plus admirable, ils s'y comporterent ſi dextrement qu'ils ne perdirent pas meſme la munition & la poudre qu'ils portoient. Au retour, (pource que apres auoir enduré beaucoup de trauaux,& de dangers,ils furent cõtraints en fin de retourner par ce meſme lieu) ils monterent par l'vne de ces roches tres-hautes auec leurs poignards qu'ils fichoient en la roche. Le Ca-

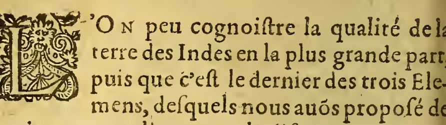
itaine Pierre d'Orſua fit vne autre entree par le
ıeſme fleuue, lequel eſtāt mort ſur ce voyage,
: les ſoldats s'eſtans mutinez, d'autres Capitai-
es pourſuyuirent l'entreprinſe, par le bras qui
ent uſques en la mer du Nort. Vn Religieux
: noſtre Compagnie nous diſoit, qu'eſtant ſe-
ılier, il ſe trouua quaſi en toute ceſte entre-
rinſe, & que les marees montoient bien pres
e cent lieües à mont le fleuue, & que à l'en-
roit où il va ſe ietter dans la mer, qui eſt quaſi
ɔubs la ligne, ou fort proche d'icelle, il a ſoi-
ınte & dix lieües d'emboucheure, choſe in-
:oyable, & qui excede la largeur de la mer
Iediterranee; encor qu'il y ait quelques autres,
ui en leurs deſcriptions ne luy donnent que
ingt cinq, ou trente lieües d'embouchure.
.pres ceſte riuiere, tient le ſecond lieu en l'v-
iuers la riuiere de Plata, ou d'argent, qui s'ap-
elle autrement le Paraguey, laquelle court des
ıontagnes du Peru, & ſe va perdre en la mer,
n la hauteur de trente cinq degrez au Sud.
lle croiſt, comme ils diſent, en la meſme
ıçon du Nil, mais beaucoup d'auantage ſans
ompairaiſon, & rend les champs qu'elle bai-
ne comme vne mer, par l'eſpace de trois mois,
pres retourne à ſon cours, où les nauires
ıontent beaucoup de lieües à mont. Il y a plu-
ieurs autres fleuues, qui ne ſont pas toutes-
ɔis de telle grandeur, & neantmoins eſgallent,
oire ſurpaſſent les plus grands de l'Europe,
omme celuy de la Magdaleine, proche de
ainte Marthe, la riuiere grande, & celuy d'Al-
ıarado en la neuue Eſpagne, & vn nombre

infiny d'autres. Du coſté du Sud aux monta gnes du Peru, les fleuues communement n ſont pas ſi grands, pource qu'ils ont peu d'eſpa ce de courir, & ne peuuent aſſembler tan d'eaux, mais ils ſont fort roides, à cauſe qu'il tombent de la montagne, & ont des auallage & des crues ſubites; à raiſon dequoy ils ſon fort dangereux, & ont eſté cauſe que plusieur hommes y ſont morts. En temps de chaleur il croiſſent, & ſe débordent le plus. I'ay trauerſ vingt-ſept riuieres en ceſte coſte, dont ie n'e ay pas paſſé vne ſeule à gué. Les Indiens vſen de mille artifices pour paſſer les riuieres. E quelques endroits ils ont vne longue corde qu trauerſe d'vn coſté à l'autre, & en icelle pen vn panier, ou corbeille, dans laquelle ſe me celuy qui veut paſſer, & alors ils le tirent du riuage auec vne autre corde, tellement qu'il paſſe dedans ceſte corbeille. En d'autres endroit l'Indien paſſe comme à cheual ſur vn botea de paille, & derriere luy celuy qui veut paſſer & voguant auec vn bout d'aix paſſe de ceſte façon. En d'autres endroits ils ont vn radeau d courges, ou citroüilles, ſur leſquelles ils mettent les hommes, ou hardes qu'ils doiuent paſſer, & les Indiens liez auec des cordes vont nageans, & tirans apres eux ce radeau de citroüilles, comme des cheuaux tirent vn coche, ou carroſſe; d'autres vont derriete pouſſans les citroüilles pour leur ayder. Paſſez qu'ils ſont, ils prennent ſur leurs eſpaules leur barque de citroüilles, & retournent à nage; ce qu'ils font en la riuiere de la Sainte au Peru. Nous paſſa-

es celuy d'Aluarado en la neuue Espagne, r vne table que les Indiens portoient sur urs espaules, & quand ils perdoient terre, ils geoient. Ces artifices & mil autres, dont ils seruent pour passer ainsi les riuieres, certai-ment font auoir crainte en les regardant & ntemplant, en ce qu'ils s'aydent de moyens si ebiles & fragiles, mais neantmoins ils sont rt asseurez. Ils n'vsent point d'autres ponts, ie de crins, ou de paille. Il y a desia en quel-ies riuieres des ponts de pierre, bastis par la ligence de quelques Gouuerneurs, mais eaucoup moins qu'il ne seroit de besoing en ie terre, où tant d'hommes se noyent par fau- d'iceux, & laquelle donne tant de deniers, esquels non seulement l'Espagne, mais aussi autres Royaumes estranges bastissent de su-erbes edifices. Les Indiens tirent & dériuent es fleuues qui coulent des montagnes aux val-ees & és plaines, plusieurs & grands ruisseaux our arrouser la terre; ce qu'ils ont accoustu-ié de faire d'vne telle industrie, qu'il n'y en a as de meilleurs en Murcya, ny à Milan mes-ie: ce qui est aussi la plus grande & totale ri-hesse des plaines du Peru, & de plusieurs au-res parties des Indes.

De la qualité de la terre des Indes en general.

CHAPITRE XIX.



L'ON peu cognoistre la qualité de la terre des Indes en la plus grande part, puis que c'est le dernier des trois Elemens, desquels nous auõs proposé de traitter en ce liure, par le discours que nous auons fait au liure precedent de la Zone Torride, veu que la plus grande partie des Indes se trouue situee en icelle. Mais pour ce faire entẽdre plus particulieremẽt, j'ay remarqué trois sortes de terres, en ce que j'ay cheminé par ces regions, dont il y en a vne qui est basse, vne autre tres-haute, & l'autre qui tient le milieu de ces deux extremitez. La terre basse est celle qui est en la coste de la mer, dont il s'en trouue par toutes les Indes, & est ordinairement fort chaude & humide, qui cause qu'elle n'est pas si saine, & qu'à presenr on la voit moins peuplee, combien qu'au temps passé elle aye esté bien peuplee d'Indiens, comme il appert par les histoires de la neuue Espagne & du Peru, & s'y conseruoient & viuoient, entant que la region leur estoit naturelle, comme ceux qui y auoient esté engendrez. Ils y viuoient de la pesche de la mer, & des semences qu'ils faisoient, tirans des ruisseaux des riuieres, desquels ils se seruoient faute de pluye, d'autãt qu'il y pleut fort peu, & en quelques endroits n'y pleut point du tout. Ceste terre basse a beaucoup de lieux inhabita-

bles, tant à cause des sablons qui y sont dange-reux; car il s'y trouue des montagnes entieres de ces sablons, qu'à cause des marescages qui s'y font des eaux descendants des montagnes, lesquelles ne trouuans point d'yssuë en ces terres plates & basses, les noyēt du tout, & les rendent inutiles. Et à la verité la plus grande partie de toute ceste coste de la mer est de ceste sorte és Indes, principalement du costé de la mer du Sud: l'habitation desquelles costes est à present si diminuee & mesprisee, que des trente parts du peuple qui y habitoit, les vingt-neuf y defaillent, & à son opinion, que le reste des Indiens finira auant peu de temps. Plusieurs selon leurs diuerses opinions attribuent cela à diuerses causes, les vns au trop grand trauail que l'on a donné à ces Indiens, les autres au changemēt & diuersité des viandes & boire dont ils vsent, depuis qu'ils cōmuniquent auec les Espagnols: les autres au trop grand excés de boire, & autres vices qu'ils ont. Quant à moy, ie croy que ce desordre est la plus grande cause de leur diminution, & n'est pas temps maintenant d'en discourir dauantage. En ceste terre basse (que ie dis generalement estre mal saine & peu conuenable à l'habitation des hommes) il y a exception en quelques endroits qui sont tēperez & fertiles, comme la plus grande partie des plaines du Peru, où il y a des valõs frais & qui sont fort fertiles. La plus grande partie de l'habitation de la coste entretient tout le commerce d'Espagne par mer, duquel dépend tout l'Estat des Indes. En ceste coste il y a quelques villes

aſſez bien peuplees, comme Lyma & Truxillo, au Peru, Panama & Carthagene en la terre ferme, & és Iſles S. Dominique Port-riche, & la Hauane, & pluſieurs autres villes qui ſont moindres que celle-cy, cõme eſt la vraye Croix, en la neuue Eſpagne, Yça, Aricgua, & autres au Peru, & meſmes les ports ſont cõmunement habitez, combien que ce ſoit aſſez petitement. La ſeconde ſorte de terre eſt au contraire fort haute, & par conſequent froide & ſeiche, comme toutes les montagnes le ſont ordinairemẽt. Ceſte terre n'eſt point fertile, ny plaiſante, mais elle eſt fort ſaine, qui la rend peuplee, & habitee. Il y a des paſturages, & en iceux beaucoup de beſtial, ce qui ſuſtante en la plus grand' part la vie humaine, & auec le beſtial, ils ſuppleent le deffaut qu'ils ont de bleds & ſemences, par leurs trocs, & eſchanges. Mais ce qui rend encore dauantage ces terres habitees, & quelques vnes fort peuplees, eſt la richeſſe des mines qui ſe trouuent en icelles, pource que tout obeyt à l'argent & à l'or. A cauſe des mines il y a quelques habitations d'Eſpagnols & d'Indiens, qui ſe ſont accreües & augmentees, comme eſt Potoſi, & Guancauelicqua au Peru, & Cacatecas en la neuue Eſpagne. Il y a auſſi par toutes ces montagnes de grandes habitations d'Indiens, qui aujourd'huy ſe maintiennẽt, voire veut-on dire qu'ils vont en augmentãt, ſinon que le trauail des mines en conſume beaucoup, & quelques maladies generalles en ont meſme deſtruit vne grande partie, comme le Cocoliſté en la neuue Eſpagne. Toutesfois l'on ne s'ap-

perçoit

ерçoit point qu'ils diminuent beaucoup. En
este extremité de terre haute, froide, & sei-
he, il y a deux commoditez, que j'ay dites des
asturages & des mines, qui recompensent bien
es autres deux qui sont és terres basses de la
oste, à sçauoir le commerce de la mer, & la
ertilité du vin, qui ne croist qu'en ces terres
ort chaudes. Entre ces deux extremes il y a la
erre de moyenne hauteur, laquelle, combien
u'elle soit en quelques endroits plus basse, ou
lus haute l'vne que l'autre, ce neantmoins elle
'approche ny de la chaleur de la coste, ny de
intemperature des montagnes. En ceste sorte
e terre il croist beaucoup de semences, de fro-
nent, d'orge, & de mays, lesquelles ne se trou-
ent aucunement és terres hautes, mais bien
ux basses; il y a mesme abondance de pastura-
es, de bestial, de fruicts, & de forests assez
erdoyantes. Ceste partie est la meilleure habi-
ation des trois, pour la santé, & pour la recrea-
ion; c'est pourquoy aussi ce qui est le plus peu-
lé és Indes, est de ceste qualité, ce que j'ay re-
narqué fort curieusement en plusieurs che-
nins & voyages que j'ay faicts, & ay trouué
our vray, que les Prouinces & parties mieux
euplees d'Indiens, sont en ceste situation. Que
on regarde de pres en la neuue Espagne (qui
st sans doute la meilleure Prouince que le So-
eil enuironne) par quelque endroit de la coste
ue l'on y entre, l'on y va tousiours montant,
: encores qu'apres auoir monté beaucoup,
on commence à descendre: toutesfois c'est
ort peu, & tousiours la terre y demeure beau-

coup plus haute, que celle de la coste. Tout l
terroir de Mexique est de ceste nature & situa
tion, & ce qui est és enuirons du Vulcan, qu
est la meilleure terre des Indes, comme aussi l
sont au Peru, Arequipa, Guamangua, & Cus
co, combien que ce soit l'vn plus que l'autre
Mais en fin tout y est terre haute, encores qu
l'on y descende à des vallees profondes, & qu
l'on monte de hautes montagnes, ils en disen
autant de Quito, saincte Foy, & du meilleu
du nouueau Royaume. Pour resolution, ie cro
que la sagesse & prouidence du Createur a pour
ueu en cecy, & voulu pour le mieux, & que l
plus grande part de ceste terre des Indes fus
haute, & esleuee, à fin qu'elle fust d'vne meil
leure temperature: car estant basse, elle eus
esté fort chaude soubs la Zone Torride, prin
cipalement estant distante & esloignee de l
mer. Aussi toute la terre que i'ay veüe és Indes
est auoisinee de montagnes d'vn costé, ou d
l'autre, & quelquesfois de toutes parts. Telle
ment que i'ay plusieurs fois dit par delà, que i
desirois me voir en vn endroit, d'où l'horison
se formast & finist par le Ciel, & vne terre esten
duë & vnie, comme l'on voit en Espagne en
mille campagnes: toutesfois ie n'ay point de
souuenance d'auoir iamais veu de telles veües
aux Indes, fust aux Isles, ou en la terre ferme
encores que j'y aye cheminé plus de sept cents
lieües en longueur. Mais comme j'ay dit, le voi-
sinage des montagnes est fort à propos en ceste
region, pour temperer la chaleur du Soleil. Par
ainsi tout le plus habité des Indes, est de la fa-

çon que i'ay dit, & generalement toute ceste terre est abondante en herbages, pasturages, & forests, au contraire de ce qu'Aristote & les anciens ont pensé. De sorte que quand l'on va de l'Europe aux Indes, l'on s'esmerueille de voir la terre belle, si verdoyante, & pleine de friscades; neantmoins ceste regle a quelques exceptions, & principalement en la terre du Peru, qui est d'vn naturel estrange entre toutes les autres, de laquelle nous dirons maintenant.

Des proprietez de la terre du Peru.
CHAPITRE XX.

NOVS entendons par le Peru, non point toute ceste grande partie du monde, qu'ils appellent l'Amerique, puis qu'en icelle est compris le Bresil, le Royaume de Chillé, & celuy de Grenade, & toutesfois aucun d'iceux Royaumes n'est le Peru, mais tant seulement ceste partie qui gist au costé du Sud, commençant au Royaume de Quitto, qui est soubs la ligne & qui va courant en longueur iusqu'au Royaume de Chillé, lequel est hors des Tropiques, qui seroient six cens lieües en longueur, & en largeur ne contient point dauantage que ce que comprennent les Indes, ou mõtagnes, qui sont comme cinquante lieües communes, encores qu'en quelques endroits, comme à Chachapoays, il y ayt dauantage. Ceste partie du monde que l'on appelle Peru, est fort remarquable, & con-

tient en ſoy des proprietez fort eſtranges, qui font qu'elle ſert d'exception à la regle generale des Indes. La premiere eſt qu'en toute la coſte il ne ſouffle continuellement qu'vn ſeul vent, qui eſt le Sud & Suroeſt, contraire à celuy qui a accouſtumé de courir ſoubs la Torride. La ſeconde eſt, qu'eſtant ce vent de ſa nature le plus violent, tempeſtueux, & maladif de tous, neantmoins il eſt en ceſte region merueilleuſement gracieux, ſain, & aggreable, de telle façon que l'on luy doit attribuer l'habitation de ceſte coſte, laquelle ſans doute ſeroit inhabitable, & ennuyeuſe, à cauſe de ſa chaleur; ſi par ſon soufflement elle n'eſtoit addoucie. La troiſieſme eſt, que iamais il ne pleut, tonne, neige, ny greſle en toute ceſte coſte, qui eſt vne choſe digne d'admiration. En quatrieſme lieu, à peu de diſtance de la coſte il pleut & neige terriblement. En cinquieſme lieu, il y a deux chaines de montagnes, qui courent l'vne comme l'autre, & en vne meſme hauteur du Pole, neantmoins en l'vne y a de tres-grandes foreſts, & y pleut la plus-part de l'annee, eſtant fort chaude. L'autre tout au contraire eſt toute nuë, & deſcouuerte, & fort froide; de ſorte que l'hyuer & l'Eſté ſont departis en ces deux montagnes, & les pluyes, & la ſerenité meſme. Or afin d'entendre mieux cecy, l'on doit conſiderer que le Peru eſt diuiſé comme en trois parties, longues & eſtroittes, qu'ils appellent Lanos, Sierras, & Andes. Les Lanos ſont la coſte de la mer: la Sierra ſont toutes montagnes, & quelques vallees: & les Andes ſont monta-

gnes aspres & rudes. Les Lanos, ou coste de la mer, ont quelques dix lieües de large, en quelques endroits moins, & en d'autres quelque peu dauantage. La Sierra contient comme vingt lieües en large, & les Andes autant, tantost plus, tantost moins. Ils courent en leur longueur Nort & Sud, & en leur largeur, d'Orient au Ponant. C'est doncques chose merueilleuse, qu'en si peu de distance, comme sont cinquante lieües esgalement esloignees de la ligne & Pole, y aye vne si grande diuersité, qu'en vn lieu il y pleuue presque tousiours, & en l'autre il n'y pleuue quasi iamais. Il ne pleut iamais en ceste coste ou Lanos, encores qu'il y tombe quelquesfois vne eau menuë, qu'ils appellent Guarua, & en Castille, Mollina, laquelle quelquesfois s'espaissit en certaines gouttes d'eau qui tombe, toutesfois ce n'est point chose ennuyeuse, ny telle, qu'il soit besoing de se couurir pour cela. Les couuertures y sont de nates, auec vn peu de terre par dessus, & leur est chose suffisante. Aux Andes presque durant toute l'annee il y pleut, combien qu'il y ayt en vn temps plus de serenité qu'en l'autre. En la Sierra, qui gist au milieu des deux extremes, il pleut au mesme temps qu'en Espagne, qui est depuis Septembre, iusques en Auril: mais en l'autre saison le temps y est plus serain, qui est quand le Soleil en est plus esloigné, & le contraire, quand il en est plus proche, dequoy nous auons assez amplement traicté au liure precedent. Ce qu'ils appellent Andes, & ce qu'ils appellent Sierra, sont deux chaines de

montagnes tres-hautes, qui doiuent courir plus de mille lieües à veüe l'vne de l'autre, & preſque eſgalement. Il y a vn nombre infiny de vicugnes, qui naiſſent & s'engendrent aux Sierres, qui ſont proprement comme chevres ſauuages, fort viſtes, & fort agiles. Il y a meſmes de ces animaux, qu'ils appellent Guanacos, & Pacos, qui ſont des moutons, que l'on peut auſſi bien dire, les aſnes de ce pays, dequoy il ſera traicté en ſon lieu: & aux Andes ſe trouuent des ſinges fort gentils, & plaiſants, & des perroquets en grande quantité. L'on y trouue auſſi l'herbe, ou arbre, qu'ils appellent Coca, qui eſt tant eſtimé des Indiens; & la traicte que l'on en fait, y vaut beaucoup d'argent. Celle qu'ils appellent Sierre, fait des vallees és endroicts où elle s'ouure, qui ſont les meilleures habitations du Peru, comme eſt la vallee de Xauxa, & d'Andaguaylas, & de Yucay. En ces vallees il croiſt du froument, du mays, & d'autres ſortes de fruicts, toutesfois és vnes moins qu'aux autres. Plus outre que la Cité de Cuſco, (qui eſtoit anciennement la Cour des Seigneurs de ces Royaumes) les deux chaines de montagnes que i'ay dites, ſe retirent, & s'eſloignent dauantage les vnes des autres, & laiſſent au milieu vne plaine & large campagne, qu'ils appellent, la Prouince de Collao, où il y a grand nombre de riuieres, & beaucoup d'herbages, & paſturages fertiles, & là eſt auſſi le grand lac de Titicaca: mais encor que ce ſoit terre plaine, & à la meſme hauteur & intemperature que la Sierre, & qu'il n'y ayt non plus d'arbres, ny de fo-

ests, toutefois le defaut qu'ils ont du pain, y est
ecompensé par les racines qu'ils sement, les-
quelles ils appellent Papas, & croissent dedans
a terre. Ceste racine est le manger des Indiens:
ar les seichans & nettoyans, ils en font ce qu'ils
ppellẽt Chugno, & qui est le pain & nourritu-
e de ces Prouinces. Il y a mesme d'autres raci-
ıes & petites herbes qu'ils mangent. C'est vne
erre saine, & la plus peuplee des Indes, & la
olus riche, pour l'abondance des bestiaux qui s'y
nourrissent, tant de l'espece mesme de ceux qui
sont en Europe, comme brebis, vaches, & che-
vres; que de celles du pays qu'ils appellent Gua-
nacos, & Pacos, & y a des perdrix assez abon-
damment. Apres la Prouince de Collao vient
celle de Charcas, où il y a des vallees chaudes
de grande fertilité, & des roches tres-aspres,
lesquelles sont fort riches de mines; tellement
qu'en nul endroit du monde il n'y en a point de
meilleures, ny de plus belles.

Des causes qu'ils donnent pourquoy il ne pleut aux Lanos, ou costes de la mer.

CHAPITRE XXI.

D'Autant que c'est chose rare & extraordinaire qu'il y ait quelque terre où il ne pleuue iamais, ny tonne; les hommes desirent naturellemẽt sçauoir la cause de telle nouueauté. La raison que donnent quelques-vns qui ont recherché & consideré cecy de pres, est qu'il ne

s'esleue en ceste coste des vapeurs assez grosses & suffisantes pour engendrer la pluye faute de matiere : mais qu'il y a seulement des vapeurs petites & legeres, qui ne peuuent engendrer autre chose que les broüillars & rosees, comme nous voyons en Europe qu'il y a bien souuent au matin des vapeurs qui s'esleuent, lesquelles ne se conuertissent pas en pluyes, mais seulement en broüillars. Ce qui prouient de la matiere qui n'est point assez grosse & suffisante pour se tourner en pluye. Et disent que la cause pourquoy cela, qui n'aduient qu'aucunefois en Europe, arriue continuellement en la coste du Peru ; est pource que ceste region est tres-seche, & ne rend point de grosses vapeurs. On recognoist sa secheresse par le grand nombre de sablons qui y sont, & parce que l'on n'y trouue ny puits, ny fontaines, sinon en vne tres-grande profondité de quinze stades, (qui est la hauteur d'vn homme, ou plus) & encor est-ce pres des riuieres, l'eau desquelles penetrant la terre, est cause que l'on y peut faire des puits. Tellement que l'on a veu par experience, que le cours des riuieres estant destourné, les puits se sont taris, iusques à ce qu'elles fussent retournees en leurs cours ordinaires, & donnent ceste raison, pour cause materielle de cét effect: mais pour la cause efficiente, ils en ont vne autre qui n'est pas moins considerable, qui est, que la hauteur excessiue de la Sierre, qui court par toute la coste, porte abry à ces Lanos ; de sorte qu'elle empesche qu'aucun vent n'y souffle du costé de la terre, si ce n'est si haut, qu'il

oit pardessus les croupes de ces montagnes, u moyen dequoy il n'y court qu'vn seul vent ui est celuy de la mer, lequel ne trouuant point e contraire, ne presse n'y exprime point les va- eurs qui s'esleuent pour engendrer la pluye, e maniere que l'abry de la Sierre empesche ue les vapeurs ne s'espaississent, & fait qu'el- es se conuertissent toutes en bruines. Il y a uelques experiences qui se rapportent à ce dis- ours d'autant qu'il pleut en quelques collines e la coste qui ont le moins d'abry, comme sont es roches d'Atico & d'Arequipa : mesmes qu'il a pleu en quelques annees que les Norts ou rises y souffloient, voire pendant tout le temps u'ils durerent, comme si arriua en soixante & ixhuict aux Lanos de Trugillo, o il pleut bondamment; ce qu'ils n'auoient point veu lusieurs siecles auparauant. Dauantage il pleut n la mesme coste és lieux où les Brises ou Norts sont ordinaires, comme en Guayaquil, t és lieux où la terre se hausse beaucoup & se estourne de l'ombrage & abry des montagnes, omme en ceux qui sont plus outre que Ariqua. Quelques vns en discourent de ceste façon, mais ue chacun en pense ce qu'il voudra : c'est vne hose certaine que descendant de la Sierre n ces Lanos l'on a accoustumé de voir comme eux Ciels, l'vn clair & serain par le haut, & 'autre obscur, & comme vn voile gris tendu u dessoubs, qui couure toute la coste; mais ncor qu'il n'y pleuue pas, ceste bruine y est merueilleusement profitable pour produire de herbe, & pour esleuer, & nourrir les semen-

ces: car encor qu'ils ayent l'eaüe au pied tan qu'ils veulent qu'ils tirent des eſtrangs ou lacs toutesfois ceſte humidité du Ciel a vne telle vertu, que ceſſant de tomber ſur la terre, elle cauſe vne grande incommodité & diminution aux grains & ſemences. Et ce qui eſt plus digne d'admiration, les ſablons ſecs & ſteriles par ceſte roſee ou bruine, ſe reueſtent d'herbes & de fleurs qui eſt vne choſe plaiſante & agreable à voir & de grande vtilité pour les paſturages du beſtial, comme l'on void en la montagne, qu'ils appellent de ſablon, proche de la Cité des Roys.

De la proprieté de la neuue Eſpagne, des Iſles & des autres terres.

Chapitre XXII.



LA neuue Eſpagne ſurpaſſe les autres Prouinces en paſturages, qui cauſe qu'il y a vn nombre infiny de troupes de cheuaux, vaches, brebis & autres beſtiaux. Elle eſt fort abōdante en fruicts, & en toute ſorte de grain; en ſomme c'eſt la terre la mieux pourueüe, & la plus accōplie qui ſoit és Indes. Toutesfois le Peru la ſurpaſſe en vne choſe, qui eſt au vin, pource qu'il y en croiſt abondamment, & de bon, & de iour en iour les vignes y vont multipliant & augmentant, leſquelles croiſſent aux vallees fort chaudes où il y a arrouſement d'eaües. Et combien qu'il y ait des vignes en la neuue Eſpagne, toutesfois le raiſin n'y vient point en ſa maturité

opre & conuenable pour en faire du vin. La
ıſe eſt, pource qu'il pleut par delà en Iuillet
Aouſt, qui eſt quand le raiſin meurit : c'eſt
urquoy il ne paruient à ſa maturité. Que ſi
r curioſité l'on vouloit prendre la peine d'en
re du vin, il ſeroit comme celuy du Gene-
is & de Lombardie, qui eſt fort petit & fort
ɔre, ayant vn gouſt comme de verjus. Les
es qu'ils appellent de Barlouente, qui ſont
ſpagnole, Cube, Port-riche, & autres en ces
uirons, ſont ornées de beaucoup de verdure,
paſturages, & ſont abondantes en beſtial,
uoir eſt de vaches & de porcs qui y ſont de-
nus ſauuages. La richeſſe de ces Iſles ſont, les
gins de ſucre, & les cuirs. Il y a beaucoup
caſſe, fiſtulle, & de gingembre. Et eſt choſe
croyable de voir le grand nombre de ces
archandiſes, que l'on enleue en vne flotte,
eſtant quaſi pas vray ſemblable, qu'en toute
Europe on en peuſt tant gaſter. Ils en enleuent
eſme du bois de qualité & de couleur excel-
nte, comme l'Ebene & autres qui ſeruent
ıx edifices & menuiſerie. Il en y a beaucoup
ı'ils appellent, *Lignum ſanctum*, ou Guayac
opre pour guarir la verolle. Toutes ces Iſles
celles qui ſont en ces enuirons, qui ſont en
es-grand nombre, ont vn tres-beau & tres-
laiſant regard, pource que durant toute l'an-
ee elles ſont reueſtuës d'herbes & d'arbres, tel-
ment qu'ils ne peuuent diſcerner, quand il eſt
utonne, ou Eſté, pour la continuelle humidi-
é qui y eſt ioincte auec la chaleur de la Torride,
combien que ceſte terre ſoit de tres grande

eſtenduë, il y a neantmoins peu d'habitation d'autãt que d'elle-meſme elle engẽdre de grand Arcabutos, qu'ils appellent, qui ſont des bois, o taillis fort eſpais, & qu'il y a beaucoup de mareſ cages & bourbiers és plaines. Ils donnent vn autre raiſon notable, de ce qu'elles ſont peu ha bitees, qui eſt d'autant qu'il y eſt reſté fort pe d'Indiens naturels, par l'inconſideration & deſ ordre des premiers conqueſteurs & peupleurs parquoy ils ſe ſeruent la plus grand part de Ne gres, mais ils couſtent cher, à cauſe qu'ils ſon fort propres à cultiuer la terre. Il ne croiſt n pain, ny vin en ces Iſles, pource que la trop gran de fertilité & vice de la terre ne les laiſſe grener mais elle iette le tout en herbe fort inegallemẽt Il n'y a non plus d'oliuiers, au moins ils ne portent point doliues, mais beaucoup de feüilles vertes & plaiſantes à la veüe, qui toutesfois n'apportent aucun fruict. Le pain dont ils vſent eſt de la Cacaue, de laquelle nous dirons en ſon lieu. Il y a de l'or és riuieres de ces Iſles; que quelques vns tirent, mais c'eſt en petite quantité, par faute de naturels, qui l'approffitent. I'ay eſté peu moins d'vn an en ces Iſles, & à ce qui m'a eſté raconté de la terre ferme des Indes, où ie n'ay point eſté, comme la Floride, Nicaragua, Guatimalla, & autres, i'ay entendu & apprins, qu'elle eſt preſque de ceſte qualité, que i'ay ditte. Toutefois ie ne mets les choſes plus particulieres de nature, qui ſont en ces Prouinces de terre ferme, pour n'en auoir parfaite cognoiſſance. La terre qui plus reſſemble à l'Eſpagne, & aux regions de l'Europe, en toutes les Indes Occiden-

es, est le Royaume de Chillé, qui est hors de
regle generalle de ces autres regions, d'autant
'il est situé hors la Torride & le Tropique de
apricorne. Ceste terre de soy est fresche &
tile, & produit de toutes les especes de fruicts
i sont en Espagne, & rapporte aussi grande
ondance de pain & de vin, comme mesme
e abonde en pasturages & bestial. Le Ciel y
sain & serain, entre le chaud & le froid. L'hy-
r & l'Esté y est parfaitement, & s'y trouue
ande quantité d'or, qui est tres-fin. Neant-
oins ceste terre est pauure & peu peuplee,
our la guerre continuelle que les Auracanos,
leurs alliez y font, d'autant que ce sont des
diens robustes, & amis de leur liberté.

e la terre incognuë, & de la diuersité d'vn iour entier, qui est entre les Orientaux & Occidentaux.

CHAP. XXIII.

IL y a de grandes coniectures qu'en la
Zone Temperee, qui est au Pole An-
tartique, il y ait des terres grandes &
fertiles, mais iusques auiourd'huy elles
e sont descouuertes, & ne cognoist-on d'autre
rre en ceste Zone, que celle de Chillé & quel-
e partie de la terre qui court d'Etiopie au
ap de bonne Esperance, comme il a esté dict
premier liure. On sçait aussi peu, s'il y a ha-
itation aux deux autres Zones des Poles, &

ſi la terre continuë & paruient iuſques à cel du coſté de l'Antarctique ou Sud. L'on ne co gnoiſt pas meſme la terre qui giſt paſſé le d ſtroit de Magellan, d'autant que la plus granc hauteur que l'on a cognuë d'icelle, eſt de ci quante ſix degrés, ainſi qu'il eſt dit cy-deuan & du coſté du Pole Arcticque, ou Nort, n'en ſça on non plus iuſques où va la terre, qui cou paſſé le Cap de Mendoçin & les Calliphorne ny les bornes & fin de la Floride, & iuſques o elle peut s'eſtendre vers l'Occident. Il y a pe de temps que l'on a deſcouuert vne nouuell terre, qu'ils appellent le nouueau Mexicque, o ils diſent, qu'il y a beaucoup de peuples qui pa lent la langue des Mexicquains. Les Philippine & les Iſles ſuiuantes, comme racontent aucun qui le ſçauent par experience, courent plus d neuf cens lieües: mais de traitter de la Chine Cochinchine, & Syam, & autres regions qu ſont de l'Inde Orientale, ce ſeroit contre mo intention, qui eſt ſeulement de traicter des Oc cidentales. L'on ne cognoiſt pas meſme la plu grand part de l'Amerique qui giſt entre le Per & le Breſil, combien que de toutes parts l'on e cognoiſſe les bornes. Surquoy il y a diuerſe opinions des vns & des autres, qui diſent, qu tout eſt vne terre noyee, pleine de lacs & d lieux aquatiques. D'autres afferment qu'il y de grands & fleuriſſans Royaumes, s'imaginan que là ſont le Paytiti, le Dorado, & les Cæſars, où ils diſent qu'il y a des choſes merueilleuſes. I'ay ouy dire à vn de noſtre Compagnie, homme digne de foy, qu'il y auoit veu de grandes habi-

ations, & des chemins autant rompus & batus comme sont ceux de Salamanque à Vaillalolid, ce qu'il veid alors que Pierre d'Orsua, & depuis luy, ceux qui luy succederent firent l'entree & descouuerte, par la grande riuiere des Amazones, lesquels croyans que le Dorado, qu'ils cherchoient estoit plus auant, ne se soucierent de peupler là, & apres demeurerent sans le Dorado qu'ils ne trouuerent point, & sans ceste grande Prouince qu'ils laisserent. De vray c'est chose iusques auiourd'huy cachee, que l'habitation de l'Amerique, excepté les extremitez, qui sont le Peru, le Bresil, & l'endroit où la terre commence à s'estressir, qui est en la riuiere d'argent, puis Tucuman, qui fait le tour à Chillé, & aux Charcas. Il y a fort peu de temps que nous auons entendu par lettre des nostres qui cheminent en saincte Croix de la Sierre, que l'on va descouurant de grandes Prouinces & habitations, qui tombent en ceste partie, qui est entre le Bresil & le Peru. Le temps les descouurira, car comme la diligence & hardiesse des hommes est auiourd'huy grande à vouloir circuir le monde d'vne part & d'autre, nous pouuons croire, que tout ainsi que l'on a descouuert tout ce qui est cogneu iusques à present, l'on pourra de mesme descouurir ce qui reste, afin que le S. Euangile soit annoncé à l'vniuersel monde, puisque desia les deux Couronnes de Portugal, & de Castille, se sont rencontrees par l'Orient & par le Ponent, iusques à ioindre leurs descouuertures ensemble, qui est à la verité vne chose remarquable, que les vns

ſoient paruenus iuſques en la Chine, & Iappon par l'Orient, & les autres aux Philippines qui ſont voiſines & preſque contiguës à la Chine, par l'Occident. Car de l'Iſle de Luſſon, qui eſt la principalle des Philippines, où eſt la cité de Mammille, iuſques à Macan, qui eſt l'Iſle de Cauton, il n'y a que quatre vingts ou cent lieües de mer entre deux, & trouue choſe merueilleuſe, qu'encore qu'il y ait ſi peu de diſtance de l'vn à l'autre, il y a neantmoins, ſelon leur conte, vn iour entier de difference entre eux, de ſorte qu'il eſt Dimanche à Macan, lors que à Mammille il eſt Samedy, & ainſi du reſte. Ceux de Macan & la Chine ont vn iour aduancé, & ceux des Philippines en ont vn retardé. Il aduint au Pere Allonſe Sanchés, duquel il eſt faict mention cy deuant, que partant des Philippines il arriua à Macan, le deuxieſme iour de May ſelon ſon conte, & voulant dire l'office de ſainct Athanaſe, trouua qu'ils celebroiẽt la feſte de l'inuention ſaincte Croix, par ce qu'ils contoient là le troiſieſme de May. Il luy en aduint tout autant, en vn autre voyage qu'il fit par delà. Quelques vns ont trouué ceſte variation & diuerſité eſtrange, & leur ſemble, que cela procede de la faute des vns, ou des autres, ce qui n'eſt pas toutesfois, mais eſt vn conte vray & bien obſerué: car ſuiuant la difference des chemins par où ont eſté les vns & les autres, il faut neceſſairement dire, que quand l'on ſe rencontre on doit auoir vn iour de difference. La raiſon eſt, pource que nauigeant d'Occident à l'Orient, l'on va touſiours gagnant le iour, & trouue l'on pluſtoſt le

leuer

leuer du Soleil, & au contraire ceux qui nauigent d'Orient au Ponent, vont tousiours perdant le iour, & s'en retirent arriere, pource que le Soleil de plus en plus leur va leuãt plus tard, & cõme plus ils vont approchant du Leuant ou du Ponent, plus ils ont le iour tost ou tard. Au Peru, qui est Occidental, au respect de l'Espagne, l'on y demeure de plus de six heures arriere: de façon que quand il est midy en Espagne, il est aube ou poinct du iour au Peru; & quand l'aube du iour est par deçà, la minuict se trouue estre par delà. I'ay faict preuue certaine de cela, par la computation des Eclypses du Soleil & de la Lune. Maintenant donc que les Portugais ont faict leur nauigation d'Occident à l'Orient, & les Castillans d'Orient en Occident; quand ils se se sont venus à ioindre & rencontrer, qui a esté aux Philipines & Macan, les vns ont gaigné douze heures d'aduance, & les autres en ont perdu tout autant. Par ainsi en vn mesme poinct & en vn mesme temps ils trouuent la difference de vingt heures, qui est vn iour entier. Au moyen dequoy necessairement les vns sont au troisiesme de May quand les autres content le deuxiesme: & quand les vns ieusnent le Samedy Sainct, les autres mangent de la chair pour le iour de la Resurrection. Que si nous voulons feindre qu'ils passassent plus outre, tournoyans encor vne autre fois le monde, & qu'ils vsassent du mesme conte, quand ils tournoient à se ioindre, ils se trouueroient aussi bien par leur mesme conte en deux iours de difference. Car comme i'ay dit, ceux qui vont au leuer du Soleil

vont contant le iour pluſtoſt, comme le Soleil leur va leuant pluſtoſt, & ceux qui vont au couchant au contraire, vont contant le iour plus tard, d'autant qu'il leur va ſortant plus tard. Finalemẽt la diuerſité des midis fait les diuers contes des iours. Et d'autant que ceux qui võt nauigeants du Leuant au Ponent, vont changeants leurs midis ſans le ſentir, & touſiours neantmoins pourſuiuent le meſme conte où ils ſe trouuent quand ils partent, il eſt neceſſaire qu'acheuants le circuit du monde ils trouuent faute à leur conte d'vn iour entier.

Des Volcans, ou bouches de feu.
Chap. XXIIII.

Combien que l'on trouue en d'autres endroits des bouches de feu, comme le mont Ætna Vveſuuio, qu'auiourd'huy ils appellent le mont de Soma, neantmoins c'eſt choſe remarquable que ce qui ſe trouue és Indes. Ordinairement ces Volcans ſont rochers ou pics de montagnes tres-hautes qui s'eſleuent par deſſus les ſommets de toutes les autres montagnes. Ils ont en leurs ſommitez vne planure, & au milieu vne foſſe, ou grande bouche qui deſcend iuſques au profond ou pied d'icelle, qui eſt choſe eſpouuentable à voir. De ces bouches il ſort de la fumee, & quelquesfois du feu. Il y en a quelques-vns qui iettent bien peu de fumee, & preſque n'ont aucune forme de Volcans, comme eſt celuy d'Arequipa, qui

ſt d'vne hauteur démeſuree,& preſque du tout e ſable qui ne ſe peut monter en moins de deux ours, neantmoins on n'y a trouué aucune apparẽce de feu, mais ſeulemẽt les veſtiges de quelues ſacrifices que faiſoient là les Indiens lors u'ils eſtoient Gentils. Et quelque peu de fumee u'il iette quelquesfois. Le Volcan de Mexique, ui eſt proche du bourg des Anges, eſt auſsi d'vne hauteur admirable où l'on mõte trente lieuës n tournoyant. De ce Volcan ſort, non pas contiuellement, mais de fois à autre & preſque chaue iour, vne groſſe exhalation & tourbillon de imee qui ſort droit en haut cõme vn trait d'arıleſte, qui par apres ſe fait ſemblable à vn treſrand plumage iuſques à ce qu'il ceſſe du tout & ıſsi toſt ſe reſoult en vne nuee noire & obſcu-:. Plus communémẽt elle ſort au matin apres le uer du Soleil, & au ſoir quand il ſe couche, enɔr que i'en ay veu ſortir en autres heures. Il ɔrt auſsi quelquesfois apres ceſte fumee beauɔup de cendres. De feu l'on n'en a encor veu ɔrtir iuſques à preſent, toutesfois l'on a crainte u'il ne ſorte & bruſle la terre qui eſt à l'entour, quelle eſt la meilleure de tout le Royaume. Et ent-on pour certain qu'il y a quelques correſpondance entre ce Volcan & la Sierre de Tlaxala qui en eſt aſſez proche, qui cauſe les tonerres & eſclairs ſi grands que l'on void & oit rdinairement en ces parties. Quelques Eſpanols ont monté en ce Volcan, leſquels ont rapotté de la mine ou terre de ſoulfre pour faire e la poudre. Cortez raconte la diligence qu'il a ite pour deſcouurir ce qu'il y auoit en ce Vol-

can. Les Volcans de Guatimalla sont plus re-
nommez tant pour leur grãdeur & hauteur, qu
les nauigeans en la mer du Sud descouurent d
fort loin, que pour l'espouuentement & violen
ce des feux qu'ils iettent de soy. Il arriua au 2
de Decembre de l'an passé 1586. que toute la Ci
té de Guatimalla presque tomba d'vn tremble-
ment de terre, où demeurent mesme quelque
personnes. Il y auoit desia six mois que de iou
& de nuict le Volcan ne cessoit de ietter par l
haut & comme vomir vn fleuue de feu, la ma-
tiere duquel tombant aux costez du Volcan, s
conuertissoit en cendre cõme terre bruslee (cho
se qui surpasse le iugement humain d'entendr
comme il peut tirer de son centre tant de matie-
re qu'il iettoit hors de soy durant ces six mois
pource qu'il n'auoit accoustumé de ietter qu
de la fumee & non pas tousiours, mais quelque
fois de petites flammesches. Cela me fut escri
estant en Mexique par vn Secretaire de l'Au-
dience de Guatimalla, homme digne de foy, voi-
re n'auoit pas encor alors cessé ce Volcan de iet-
ter ces feux que ie dy. Ces ans passez me trou-
uant en Quitto en la Cité des Roys, le Volcan
qu'ils ont proche iettoit tant de cendre, qu'en
beaucoup de lieux en circuit il pleut tant de
cendre qu'elle obscurcissoit la lueur du iour &
en tomba telle abondance en Quitto qu'il n'e-
stoit possible de cheminer par les rués. L'on a
veu d'autres Volcans qui ne iettent ny flamme
ny fumee, ny cendre mesme, mais l'on les void
brusler au fonds d'vne viue flamme sans s'amor-
tir: de telle façon estoit celuy qu'en nostre temps

n Prestre cupide & auaricieux se persuada que
e qu'il voyoit bruslant, estoient masses d'or, iu-
eant en soy-mesme, que ce ne pouuoit estre au-
e metal ny matiere, chose qui depuis tant d'an-
ees ardoit sans se consommer, & estant en ceste
ersuasion, il fit de certaines chaudieres & chai-
es, auec ne sçay quel instrument pour cueillir
retirer l'or de ce puits ou Volcan: mais le feu
moqua de luy, pource que la chaine de fer &
chaudiere n'approchoient pas plustost du feu,
u'aussi tost elles ne se defissent & fussent cou-
ees comme si c'eust esté des estoupes. Ce neant-
oins on me dist que ce personnage s'obstinoit
ousiours, & alloit recherchant d'autres inuen-
ós pour tirer & puiser cest or qu'il s'imaginoit.

Quelle est la cause pourquoy le feu & la fumee durent si long temps en ces Volcans.

Chapitre XXV.

IL n'est ja besoin de faire mention des autres Volcans, puisque par les dessus-dicts l'on peut entendre ce qui en est, toutesfois c'est chose digne de recher-
her quelle est la cause qui fait durer le feu & la
umee en ces Volcans: pource qu'il semble que
e soit chose prodigieuse, voire qui excede le
ours naturel de ietter de leur estomac tant de
lammes comme ils en vomissent. D'où procede
este matiere qui la leur donne, ou comme est-
lle engendree là dedans? Quelques-vns ont eu
pinion que ces Volcans vont consommant la
natiere interieure qu'ils ont de leur nature, &

croyent pour ceste cause que naturellement ils prendront fin quād ils auront consommé le bois, par maniere de dire, qu'ils ont en eux. Suiuant ceste opinion, l'on void auiourd'huy quelques montagnes ou rochers, d'où l'on tire de la pierre bruslee, qui est fort legere, mais fort dure, & est excellente à faire edifices & bastimens, comme celle que l'on apporte en Mexicque pour bastir. Et en effect il y a des apparēces à ce qu'ō dit, que ces montagnes ou rochers ont eu autrefois vn feu naturel, qui s'est esteint apres la matiere consommee. Et par ainsi ces pierres sont demeurees bruslees & penetrees du feu, comme on les void. Quant est de moy, ie ne veux pas contredire qu'il n'y ait eu autrefois du feu, ou qu'en ces lieux, au temps passé il n'y ayt eu des Volcans. Mais ce m'est chose difficile à croire, qu'il en soit ainsi de tous les Volcans, veu que la matiere qu'ils mettent hors, est quasi infinie, & qu'elle ne pourroit plus, estant amassee ensemble, estre comprinse dans ceste concauité mesme dont elle sort. Outre cela il y a des Volcans, qui en centaines, voire milliers d'annees, sont tousiours d'vne mesme façon, iettans continuellement de la fumee, du feu, & de la cendre. Pline historiographe naturel (selō que refere l'autre Pline son nepueu) recherchant ce secret pour voir comme se passoit ceste affaire, & s'approchant de trop pres de l'exhalation du feu de l'vn de ces Volcans, mourut & pensant en venir à bout par sa diligence, vint à bout de sa vie. Pour moy sur ceste consideration, ie pense, & est mon opinion, que comme il y a des lieux en la terre, qui ont la vertu d'atti-

rer à soy la matiere vaporeuse, & de la conuertir en eau, qui sont les fontaines lesquelles tousiours decoulent, & tousiours ont dequoy decouler, entant qu'elles attirent à soy la matiere de l'eau: aussi de mesme il y a des lieux qui ont la proprieté d'attirer à eux les exhalations chaudes, & de les conuertir en feu & en fumee, & par leur force & violence iettent mesme d'autres matieres espaisses qui se resoluent en cendre, en pierre de ponce, ou autre matiere semblable, & qui est vn argument suffisant, qu'és Volcans cela soit ainsi, c'est qu'ils iettent en certain temps de la fumee, non pas tousiours, & en certain temps du feu, & non tousiours, qui est selon qu'ils ont peu attirer à soy & digerer, comme les fontaines en temps d'hyuer abondent, & en esté diminuent, voire quelques-vnes sechent du tout, selon la force & vigueur qu'elles ont, & selon la matiere qui se presente; ainsi est-il de ce que ces Volcans en diuers temps iettent du feu, plus ou moins. Les autres disent que c'est le feu d'enfer, & qu'il sort par là pour seruir d'aduertissement, à fin de considerer par là ce qui est en l'autre vie: mais si l'enfer, comme tiennent les Theologiens, est au centre de la terre, laquelle tient de diametre plus de deux mille lieuës, l'on ne peut pas iuger que ce feu soit du centre, d'autant plus que le feu d'enfer, selon que S. Basile & autres enseignent, est fort different de cestuy que nous voyons, pource qu'il est sans lumiere, & ard & brusle, sans comparaison plus que le nostre. Ainsi ie conclus que ce que i'ay dict me semble plus raisonnable.

Bas. in Psal. 28. & in exam.

Des tremblemens de terre.

CHAPITRE XXVI.



Velques-vns ont pensé, que de ces Volcãs qui sont és Indes, procedent les tremblemens de terre, assez frequens par delà : mais parce qu'ils viennent ordinairemẽt és lieux qui sont esloignez de ces Volcans, ce n'en peut pas estre la cause totale. Il est biẽ vray qu'ils ont certaine forme & sympathie les vns auec les autres: pource que les exhalations chaudes qui s'engendrent és intimes concauitez de la terre, semblent estre principale matiere du feu de ces Volcans, par lesquels mesme s'allume vne autre matiere plus grosse, & rend ces apparences de flamme & fumee qui sortent. Et ces mesmes exhalations ne trouuans au dedans de la terre aucune sortie aisee, meuuent la terre pour sortir auec vne grande violence, d'où vient le bruit horrible qu'on entend au dessoubs de la terre, & mesme le mouuement de la terre, estant agitee de ceste bruslante exhalation. Tout ainsi comme la poudre à canon és mines & artifices, estant touchee du feu, rompt les roches & les murailles: & comme la chastaigne mise au feu, saute & se rompt en faisant bruit, lors qu'elle iette dehors l'air qui est enfermé dedans son escorce, par la vigueur du feu: Aussi le plus ordinairemẽt ces tremblements de terre ont accoustumé d'aduenir aux endroits

maritimes, qui sont voisins de l'eau. Comme l'on
oit en l'Europe, & aux Indes, que les bourgs &
illes plus esloignees de la mer & des eaux, sen-
ent moins ce trauail, & au contraire ceux qui
ont és ports de mer, és riuieres, és costes, & és
eux qui en sont voisins, endurent plus ceste
alamité. Il est aduenu au Peru vne chose mer-
eilleuse, & digne de noter, sçauoir qu'il y a eu
es tremblemens de terre qui ont couru de-
uis Chillé, iusques à Quitto, qui sont plus de
inq cens lieuës, ie dy des plus grandes dont
n ayt ouy parler, car les autres moindres y
ont assez ordinaires. En la coste de Chillé (il ne
ne souuient quelle annee) fut vn tremblement
e terre si terrible, qu'il renuersa les monta-
gnes entieres, & par ce moyen empescha le
ourant des fleuues, qu'il conuertit en lacs, il
bbatit des villes, & tua grand nombre d'hom-
nes, faisant sortir la mer de son lieu, quelques
ieuës bien auant, de façon qu'elle laissa les na-
ires à sec, bien loing de la rade ordinaire, &
plusieurs autres choses tristes & espouuenta-
bles. Et si bien m'en souuient, ils disent que le
rouble & esmotion que fit ce tremblement,
ourut trois cens lieuës le long de la coste. A
peu de temps delà, qui fut l'an de quatre vingts
deux, vint le tremblement d'Arequipa, qui ab-
batit & ruina presque toute ceste ville là. Du
depuis en l'an quatre vingts six, le neufiesme de
Iuillet, aduint vn autre tremblement en la Cité
des Roys, lequel, selon qu'escriuit le Viceroy,
auoit couru le long de la coste cent soixante &
dix lieuës, & de trauers dedans la Sierre cin-

quante lieües. La miſericorde du Seigneur fut grande en ce tremblement, de preuenir le peuple par vn grand bruit, qu'ils ouyrent quelques peu deuant le tremblement, & comme aduertis par les experiences paſſees, incontinent ſe mirent en ſauueté, ſortant és ruës places & iardins, finalement és lieux deſcouuerts, par ainſi encor qu'elle ruina beaucoup ladite ville, & que les principaux edifices d'icelle tomberent, ou furent à demy ruinez, neantmoins on dit qu'il n'y demeura que quinze ou vingt perſonnes ſeulement de tout le peuple. Il fit en la mer le meſme trouble & mouuement qu'auoit faict celuy de Chillé, qui fut incontinent apres le tremblement de terre, ſi que l'on veid la mer ſortir furieuſe & bondiſſante de ſes riuages, & entrer au dedans de la terre preſque deux lieües auant: car elle monta plus de quatorze braſſes, & couurit toute ceſte plage, tant que les digues & pieces de bois qui eſtoient là, nageoient en l'eau. En apres l'an enſuiuant, il y eut encor vn autre tremblement de terre au Royaume & Cité de Quitto, & ſemble que tous ces notables tremblemens de terre en ceſte coſte, ayent ſuccedé les vns aux autres par ordre, & de faict elle eſt ſubiette à ces inconueniens. C'eſt pourquoy encor qu'en la coſte du Peru ils ne ſoient tourmentez du Ciel, des tonnerres & foudres, ils ne laiſſent pas toutesfois d'auoir de la crainte du coſté de la terre, & ainſi chacun a deuant ſoy à veüe d'œil les herauts de la diuine Iuſtice, à fin de craindre Dieu. Car, comme dit l'Eſcriture, *Fecit hæc vt timeatur.* Retournant donc à noſtre

Eccleſ 3.

propos, ie dy que les lieux maritimes sont plus subiets à ces tremblemens, dont la cause est, comme il me semble, que l'eau bouche & estoupe les conduits & ouuertures de la terre, par où se deuroyent exhaler & sortir les exhalations chaudes, qui s'engendrent en icelle. Et mesme que l'humidité espaississant la superficie de la terre, fait que les fumees & exhalations chaudes se reserrent & se rencontrent plus violemment là dedans, qui par apres viennent à rompre en s'enflammant. Quelques-vns ont obserué que tels tremblemens de terre ont accoustumé de s'esmouuoir, lors qu'il vient vn temps pluuieux, apres quelques seches annees. D'où vient que l'on dit que les tremblemens de terre sont plus rares és lieux où il y a grand nombre & quantité de puits, ce qui est approuué par l'experience. Ceux de la Cité de Mexicque ont opinion que le lac, sur lequel elle est situee, cause les tremblemens de terre qui y suruiennent, encor qu'ils n'y soient pas beaucoup violens, & c'est chose certaine, que les villes & Prouinces situees auant dedans les terres, & qui sont plus esloignees de la mer, reçoiuent quelquesfois de grands dommages de ces tremblemens, comme la Cité de Chachapoyas aux Indes, & en Italie celle de Ferrare, encor que sur ce subiect il semble que celle-cy, pour estre voisine d'vne riuiere, & n'estre pas aussi fort esloignee de la mer Adriatique, doiue plustost estre mise au nombres des villes maritimes. En l'an mil cinq cens quatre vingts & vn, en Chuguiano, Cité du Peru, autrement appellee la Paix, arriua vn

cas fort estrange sur ce propos, c'est qu'vn bourg, appellé Angoango, auquel habitoient plusieurs Indiens, enchanteurs & idolatres, tomba inopinément en ruine, de sorte qu'vne grande partie de ce bourg fut enleuee & emportee, dont plusieurs de ces Indiens furent estoufez, & ce qui semble incroyable (neantmoins attesté par personnages dignes de foy) la terre qui se ruina & qui s'abbatit ainsi, courut & coula sur le pays l'espace d'vne lieuë & demie, comme si c'eust esté de l'eau ou de la cire fonduë; de façon qu'elle toucha & remplit vn lac, & demeura ainsi estenduë parmy toute ceste contree.

Comme la terre & la mer s'embrassent l'vne l'autre.

Chapitre XXVII.



'Acheueray par cet element de la terre, le ioignant auec le precedent de l'eau, l'ordre & embrassement desquels est de soy certainement admirable. Ces deux elemens ont vne mesme sphere departie entr'eux, & se vont embrassans & accollans en mille façõs & manieres. Par quelques endroits l'eau combat furieusement la terre, comme son ennemie, & en autres, elle la vient enceindre d'vne façon fort douce & amiable. Il y a des lieux où la mer vient entrer dedans la terre bien auant, comme venant la visiter, & d'autres esquels la terre se recompense, iettant en la

mer ses caps, pointes, & langues auancees, qui vont penetrant iusques aux entrailles. En quelques endroits vn element s'acheue, & l'autre se commence, se donnant place peu à peu l'vn à l'autre. Aux autres, chacuns d'eux (lors qu'ils se ioignent) ont vne tres-grande profondeur, & esleuation, comme il se trouue des Isles en la mer du Sud, & mesme en la mer du Nort, desquelles les nauires s'approchent tout contre. Et quoy qu'ils y iettent la sonde en soixante & dix, & quatre-vingts brassees, si est-ce qu'ils n'y trouuent point de fonds; qui faict iuger que ce sont comme des pics ou pointes de terre, qui montent du profond, & s'esleuent en haut, chose digne de grande admiration. A ce propos me dit vn Pilote fort experimenté, que les Isles, qu'ils appellent des loups, & d'autres qui sont sur le commencement de la coste de la neuue Espagne, qu'ils appellent des Cocos, estoient de ceste mesme façon. Dauantage, il se trouue vn endroit au milieu du grand Ocean, hors de la veuë de terre, & esloigne d'icelle de plusieurs lieuës, auquel l'on voit comme deux tours, ou pics, d'vne roche fort hault esleuez, qui sortent du milieu de la mer, & neantmoins ioignāt icelles l'on ne peut trouuer ny fonds, ny terre. L'on ne peut encor certainement comprēdre, ny recognoistre quelle est la forme entiere & parfaite de la terre des Indes, pour n'auoir esté les extremitez d'icelle du tout descouuertes iusqu'à present. Neantmoins nous pouuōs dire comme à trauers, qu'elle peut estre comme vn cœur, auec les poulmons. Le plus large de ce cœur, est du Bresil au

Peru, la pointe au destroit de Magellan, & le haut où il s'acheue est la terre ferme, & de la commence le continent à s'eslargir peu à peu iusques à arriuer à la hauteur de la Floride & terres superieures, qui ne sont encor bien cogneües. L'on pourra entendre d'autres particularitez de ceste terre des Indes, par les commentaires que les Espagnols ont escrit de leurs succés & descouuertes, & en autre, de la peregrination que i'ay escrite, qui à la verité est estrange, & en peut donner beaucoup de cognoissance, & est ce qui m'a semblé suffire à present pour donner quelque intelligence des choses des Indes, quant aux communs elemens, desquels toutes les parties du monde sont formees & composees.

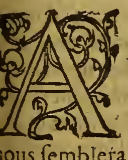




LIVRE QVATRIESME DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE DES Indes.

CHAPITRE I.

Des trois genres de mixtes, ou composez, dont ie dois traitter en ceste histoire.



YANT traitté au liure precedent de ce qui touche les elemens, & les simples des Indes, nous parlerons en ce present liure, des mixtes & des composez, entant qu'il nous semblera conuenable au subject, dont nous voulons traitter. Et combié qu'il y ait beaucoup d'autres genres diuers, nous reduirons toutesfois ceste matiere en trois, qui seront les metaux, les plantes & les animaux. Or les metaux sont côme des plâtes couuertes & cachees dedâs les entrailles de la terre, qui ont quelque ressemblance entr'eux, en la forme & maniere de leur production : d'autant que l'on voit, & recognoist mesme entre eux des rameaux & comme vn tronc, duquel ils naissent & procedent, qui sont les grosses veines & les moindres,

tellement qu'ils ont entree eux vne liaison, tell
qu'il semble proprement, que ces minerau
croissent à la façon des plantes. Non pas qu'i
ayent vne vraye vie vegetatiue interieure, ca
c'est chose qui est seulement propre aux vraye
plantes, mais ils se produisent aux entrailles d
la terre, par la vertu, & la force du Soleil, & de
autres planetes, & dans vne longue espace d
temps se vont augmentant; & presque multi
pliant, à la façon des plantes. Et tout ainsi com
me les metaux, sont des plantes cachees en ter
re, ainsi pouuons nous dire que les mesmes plan
tes sont des animaux fixes & arrestez en vn lieu
la vie desquelles s'entretient par l'aliment qu
nature leur va fournissant, dés leur propre nais-
sance. Mais les animaux surpassent les plantes
en ce qu'ils ont vn estre plus parfait; & de la
aussi ont-ils besoin d'vn aliment & norriture
plus parfaite. Pour lequel chercher nature leur
a donné vn mouuement & vn sentiment, afin
de le descouurir & cognoistre. De sorte que la
terre rude & sterille; & comme la matiere, &
aliment des metaux, & celle qui est fertile
& mieux assaisonnee, la nourriture des plantes.
Les mesmes plantes seruent d'aliment aux ani-
maux, & les plantes & animaux tous ensemble
sont l'aliment des hommes, seruant tousiours
la nature inferieure à l'entretien & sustentation
de la superieure, & la moins parfaicte se sub-
mettant à la plus parfaicte. D'où l'on peut voir
combien il s'en faut, que l'or, l'argent, & les au-
tres choses que les hommes estiment tant par
leur auarice, soient la fin & le but de l'homme

auquel

uquel il doiue tendre, puis qu'ils sont tant de
egrez plus bas en qualité que l'homme, lequel
esté créé & ordõné, pour estre subject de seruir
eulement au Createur vniuersel de toutes cho-
es, cõme à sa propre fin, & son parfaict repos:
 auquel homme, toutes les autres choses de ce
nõde n'ont esté proposees, ou delaissees, sinon
our s'en seruir à gagner ceste derniere fin. Qui
oudra cõsiderer les choses creées & en discou-
ir selon ceste Philosophie, pourra certes tirer
uelque fruit de leur cognoissance & considera-
ion se seruant d'icelles, pour cognoistre & glo-
ifier leur Autheur. Mais qui se voudra aduãcer
lus outre à la cognoissance de leurs proprietez
 vtilitez, & voudra se rendre curieux de les re-
hercher, celuy-là trouuera finallement en ces
reatures, ce que le Sage dit, *Qu'ils sont aux pieds* Sap 14.
es fols & ignorans, sçauoir des lacs, & des pieges
ù ils se precipitent, & se perdent iournellemẽt.
 ceste intention donc, & afin que le Createur
oit glorifié en ses creatures, ie pretens dire en
e liure quelques-vnes des choses dont il y a
eaucoup és Indes, dignes d'histoire, & d'estre
acontées, touchant les metaux, plantes & ani-
naux, qui sont propres, & particuliers en ces
arties. Mais d'autant que ce seroit vne œuure
res-grande, que de traicter cecy exactement,
 qui requerroit plus grand sçauoir & cognois-
ance, voire beaucoup plus de loisir, que ie n'ay
as, ie dis, que seulement mon intention est de
raicter succintement quelques choses que i'ay
omprinses, & remarquees tant par experience,
ue par le rapport de gens dignes de foy, tou-

R

chant ces trois choses que i'ay proposees, laiss-sant aux autres plus curieux & diligens, de pou-uoir traicter plus amplement de ces matieres.

De l'abondance & grande quantité des metaux qui sont és Indes Occidentalles.

CHAPITRE II.

LA sagesse de Dieu a creé les metaux pour medecine & pour deffence, pour ornement, & pour instrument des operations de l'homme. Desquelles quatres choses l'on peut facilement donner exemple, mais la principale fin des metaux, & la derniere d'icelles, est pour-ce que la vie hu-maine n'a pas besoin seulement de se sustanter, comme celle des animaux, mais aussi de trauail-ler, & ouurer selon la raison, & capacité que luy a donné le Createur: & ainsi cõme l'enten-dement humain s'applique à diuers arts & fa-cultez, ainsi le mesme autheur a donné ordre qu'il y eust matiere & subject à diuers artifices pour la consetuation, reparation, seureté, orne-ment, & exaltation de ses œuures. Doncques la diuersité des metaux que le Createur a enser-rez és armaires, & concauitez de la terre, est tel-le & si grande, que la vie humaine tire profit & commodité de chacun d'iceux. Des vns elle se sert en la guarison des maladies, des autres pour les armeures, & pour deffenses contre les enne-

is; les vns sont pour l'ornement & parure de
s personnes, & de nos maisons, & les autres
nt propres à faire des vaisseaux, & ferremens,
ec les diuerses façons d'instrumens que l'in-
strie humaine a inuenté & mis en vsage. Mais
tous les vsages des metaux, qui sont simples
naturels, la communication des hommes en a
ouué vn, qui est l'vsage de la mõnoye, laquelle *Arist.5.*
me dit le Philosophe, est la mesure de toutes *Ethic.c.5.*
oses. Et cõbien que de soy & naturellement,
e ne soit qu'vne seule chose, neantmoins en
leur & estimation, l'on peut dire qu'elle est
ites choses. La mõnoye nous est cõme vian-
vestement, maison, cheuauchure, & general-
nent tout ce que les hõmes ont de besoin. Par
moyen tout obeist à la monnoye, & comme
le Sage; pour faire vne inuention, qu'vne *Eccl.10.*
ose fust toutes, les hõmes guidez ou poussés
n instinct naturel, esleurent la chose plus du-
le, & plus maniable, qui est le metail, & en-
ces metaux voulurent que ceux-là eussent la
eminence en ceste inuention de mõnoye, qui
leur naturel estoiẽt plus durables, & incorru-
bles, à sçauoir l'argent & l'or. Lesquels non
lement ont esté en estime, entre les He-
eux, Assyriens, Grecs, Romains, & autres na-
ns de l'Europe & d'Asie, mais aussi entre les
s esloignees & barbares nations de l'vniuers;
mme sont les Indiens tant Orientaux, com-
Occidentaux, où l'or & l'argent est tenu en
si grand pris & estime, l'employans en l'ou-
ge de leurs Temples & Palais, & aux veste-
ns, & accoustremens des Roys, & des grands

Seigneurs. Mais encor que l'on ayt trouué qu
ques barbares, qui ne cognoissoient, ny l'or,
l'argent, comme l'on raconte de ceux de Floric
qui prenoient les pochës, & les sacs, où esto
l'argent, lequel ils iettoient & delaissoient
pars parmy la terre, comme chose inutile.
Pline mesme recite des Babitacques, qui abho
roient l'or, & pour cela, l'enseuelissoient, af
que personne ne s'en peust seruir. Toutesfo
il se trouue auiourd'huy fort peu de ces Flo
diens & Habitacques, & grand nombre au co
traire, de ceux qui estiment, recherchent,
font estat de l'or & de l'argent, sans qu'ils aye
besoing de l'apprendre de ceux qui y vont
l'Europe. Il est vray que leur auarice n'est poi
paruenuë au but de celles des nostres, & n'o
pas tant idolatré l'or & l'argent, quoy qu'
fussent idolatres, comme quelques mauua
Chrestiens, qui ont commis plusieurs gran
excés pour l'or & l'argent. Neantmoins c'e
vne chose fort digne de consideration, que
sagesse du Seigneur eternel ayt ainsi voulu en
chir les terres du monde plus esloignees, & q
sont peuplees d'hommes moins ciuils, & pol
tiques, qu'en ces lieux-là il ayt mis le plus gran
nombre de mines, & en plus grande abondar
ce que iamais ayt esté, afin d'inuiter les homm
par tel moyen à rechercher ces terres & les po
seder, afin aussi, sur ceste occasion, de comm
niquer la religion, & culture du vray Dieu
ceux qui ne le cognoissoient point, s'accom
Isaye 54. plissant en cela la Prophetie d'Isaye, disant, qu
l'Eglise deuoit estendre ses bornes, non seul

ent à la dextre, mais aussi à la senestre, qui
entend, comme dict sainct Augustin, que l'E- *August. l. 1. de Concord. Euang. c. 31.*
uangile se doit essargir & estendre, non seule-
ment par ceux qui sincerement & auec vne
vraye & parfaicte charité le preschent & an-
noncent, mais aussi par ceux qui l'annoncent,
tendans à fins & intentions temporelles. D'où
nous voyons les terres des Indes, pour estre
plus abondantes de mines & de richesses, estre
de nostre temps les mieux cultiuees en la Reli-
gion Chrestienne, s'aydant le Seigneur pour
ses fins & intentions souueraines de nos desirs
& inclinations. Là dessus disoit vn homme
sage, que ce que faict vn pere à sa fille pour la
bien marier, est de luy donner beaucoup de
dot & de moyens en mariage, ce que Dieu a
faict à ceste terre tant aspre & laborieuse, luy
donnant de grandes richesses en ses mines, afin
que par ce moyen elle trouuast mieux qui la
voulust rechercher. Il y a donc aux Indes Occi-
dentales grand nombre & abondance de mines
de toutes sortes de metaux, comme de cuiure,
de fer, de plomb, d'estain, de vif argent, d'ar-
gent, & d'or; & entre toutes les regions & par-
ties des Indes, les Royaumes du Peru, sont ceux
qui abondent le plus en ces metaux, speciale-
ment en argent, or, & vif-argent, ou mercure,
il s'y en trouue grand nombre, pource que
tous les iours l'on descouure de nouuelles mi-
nes. Et est chose sans doute, que selon la qua-
lité de la terre, celles qui sont à descouurir,
sont en plus grand nombre, sans comparaison,
que celles que l'on void à present descouuertes.

voire semble que toute la terre est semee de ce
metaux plus qu'aucune autre terre qui nou
soit à present cogneuë au monde, ou de la
quelle les autheurs anciens ayent faict mentio
par le passé.

*De la qualité & nature de la terre, où se trou
uent les metaux, & que tous ces metaux
ne se mettent en œuure és Indes, &
comme les Indiens se seruoient
d'iceux.*

CHAPITRE LII.

LA raison pourquoy il y a tant d
richesses de metaux és Indes, spe
cialement aux Occidentales du Pe
ru, est comme i'ay dict, la volon
té du Createur, qui a departy se
dons comme il luy a pleu. Mais venant à la rai
son naturelle & Philosophique, c'est chose bien
vraye ce qu'en a escrit Philon homme sage, di
sant, que l'or, l'argent & metaux naissent natu
rellement aux terres plus steriles & infructueu
ses. De vray nous voyons qu'aux terres de bon
ne temperature, & qui sont fertiles d'herbes &
de fruicts, rarement ou iamais on n'y trouue
des mines, pource que la nature se contente d
leur donner vigueur, pour produire les fruict
plus necessaires à la conseruation & entretien
de la vie des animaux & des hommes. Au con
traire, aux terres qui sont fort aspres, seiches, &

Philo lib. 5. de Genes. mund.

Euseb. lib. 8. de præpar. Euang. c. 5.

steriles, comme en des montagnes tres-hautes, & en des roches qui sont aspres, & d'vne temperature fort rude, l'on y trouue les mines d'argent, de vif-argent, & de l'or, & toutes ces richesses (qui sont venuës en Espagne, depuis que les Indes Occidentales ont esté descouuertes) ont esté tirees de lieux comme cela, qui sont aspres, penibles, descouuerts & steriles. Toutesfois le goust de ceste monnoye rend ces lieux doux & agreables voire habitez de grand nombre de peuple. Or combien qu'il y ayt aux Indes (comme i'ay dict) plusieurs veines & mines de toutes sortes de metaux, toutesfois ils n'en tirent, ny se seruent point d'autres, que des mines d'or & d'argent, & mesme de vif-argent, d'autant qu'il est necessaire, pour tirer & affiner l'or & l'argent. Ils y portent le fer d'Espagne, & de la Chine. Quant au cuiure, les Indiens en ont tiré & mis en œuure quelquesfois pour ce que leurs ferremens & armes n'estoient point ordinairement de fer, mais de cuiure. Depuis que les Espagnols tiennent les Indes, l'on en a tiré fort peu, & ne prennent point la peine d'en rechercher les mines, encor qu'il y en ayt plusieurs, pour ce qu'ils s'arrestent à la recherche des metaux plus riches & precieux, & y employent leur temps & leur trauail. Ils se seruent des autres metaux de cuiure & fer, tant seulement de ce qu'on leur en enuoye d'Espagne, ou bien de ce qui reste de l'affinement de l'or & l'argent. L'on ne trouue point que les Indiens vsassent cy-deuant d'or, ny d'argent, ny d'autre metail pour monnoye, & pour prix des

choses, mais seulement s'en seruoient pour or-
nement, comme il a esté dit, & ainsi il y en auoi
grande somme & quantité aux Temples, Palais
& sepultures, auec mil genres de vases d'or &
d'argent qu'ils auoient. Ils ne se seruoiẽt poin
d'or ny d'argent pour traficquer & acheter,
Plin. lib. 33. chap. 3. mais changeoient & troquoient des choses aux
autres, comme Homere & Pline racontent des
anciens. Ils auoient quelques autres choses de
plus grande estime, qui couroit entr'eux pour
prix, au lieu de monnoye, & iusques auiour-
d'huy dure ceste coustume entre les Indiens,
comme aux Prouinces de Mexicque, ils vsent
au lieu de monnoye du Cacao (qui est vn petit
fruict) & auec iceluy acheptent ce qu'ils veu-
lent. Au Peru ils se seruent du Coca, pour ceste
mesme fin, qui est vne feüille que les Indiens
estiment beaucoup, comme au Paraguey ils ont
des coings de fer pour monnoye, & du coston
tissu en saincte Croix de la Sierre. Finalement la
maniere de traficquer des Indiẽs, & leur ache-
ter & vendre, estoit eschanger & bailler choses
pour choses: & bien qu'il y eust de grands mar-
chez, & des foires fort celebres, si est-ce qu'ils
n'ont eu besoing, ny necessité de monnoye, ny
mesme de courratiers, pource que tous estoiẽt
fort bien apprins, à sçauoir cõbien il estoit be-
soing de dõner d'vne sorte de marchandise pour
vne, tant d'vne autre. Depuis que les Espagnols
y sont entrez, les Indiens se sont mesmes seruis
de l'or & de l'argent pour acheter, & au com-
mencement n'y auoit aucune monnoye, mais
l'argent au poids estoit leur prix & leur mon-

noye, comme l'on raconte des anciens Romains. Du depuis pour la plus grande commodité, l'on forgea de la monnoye en Mexique, & au Perù : toutefois iusqu'à present, en ces Indes Occidentales l'on n'a battu aucune monnoye de cuiure, ou autre metal, mais seulement d'argent & d'or, pource que la richesse d'icelle terre n'a admis, ny receu la monnoye qu'ils appellent de billon, ny autres genres d'alloy dont ils usent en Italie, & aux autres Prouinces de l'Europe ; bien qu'il soit vray qu'en quelques Isles des Indes, comme sainct Dominique, & Portriche, ils vsent de monnoye de cuiure, qui sont les quarts, lesquels ont cours seulement en ces Isles, pource qu'il y a peu d'argent & d'or. Ie dis peu, encore qu'il y en ayt beaucoup, toutefois il n'y a personne qui le tire, ou affine. Mais parce que la richesse des Indes, & l'vsage de trauailler aux mines, consiste en or, argent, vif-argent, ie diray quelque chose de ces trois metaux, laissant pour l'heure le reste.

Plin. li. 33. cap. 4.

De l'or que l'on tire, & affine és Indes.

Chapitre IV.

L'Or entre tous les metaux a esté tou
siours estimé pour le plus excellent, &
auecques bonne raison, d'autant qu'i
est le plus durable, & incorruptible d
tous: car le feu, qui consume, & diminue tou
les autres, l'amende, & le rend en sa perfe
ction. L'or qui a passé plusieurs fois par le feu
demeure en sa couleur, tres-fin, & tres-pur, le
Plin. lib. 33. cap. 3. quel proprement s'appelle (selon que Pline rap
porte) Obriso, dequoy fait tant de mention l'Es
criture, & l'vsage qui consomme tous les au
tres metaux (comme dit le mesme Pline) n'a
moindrit aucunement l'or, & n'y faict aucun
dommage, mesme il ne se mange, ny ne s'en
uieillit. Et encores que sa matiere & son corps
soit si ferme, & si solide qu'il est, il se laisse
neantmoins tellement doubler, & tirer, que
c'est chose merueilleuse. Les batteurs d'or &
tireurs sçauent bien la force qu'il a de se laisser
si fort amenuiser, sans se rompre iamais. Tou
tes lesquelles choses bien considerees, auec au
tres excellentes proprietez qu'il a, donneront
à entendre aux hommes d'entendement, pour
Apocal. 3. & 21. Cant. 3. Psalm. 67. Thren. 4. 3. Reg 6. quoy en l'Escriture saincte la charité s'accom
pare à l'or. Au reste, il est peu de besoing de
raconter ses excellences, pour le faire esti
mer & rechercher: car la plus grande excellence
qu'il ayt, est d'estre ià cogneu, comme il l'est en
tre les hommes, pour la supréme puissance, &

grandeur du monde. Venãt donc à noſtre ſujet, il y a aux Indes grande abondance de ce metal, & ſçait-on par les hiſtoires certaines, que les Inguas du Peru ne ſe contentoient pas d'auoir de grãds & petits vaſes d'or, des cruches, des couppes, des taſſes, & des flacõs, voire des tinnes, ou grands vaiſſeaux; mais auſſi en auoient-ils des chaires, des brãcars, ou littieres tout d'or maſſif, & en leurs Temples auoient mis pluſieurs ſtatuës & images d'or maſſif, deſquelles on en trouue encore en Mexique quelqu'vnes, mais non pas en telle quantité, que quand les premiers Conqueſteurs arriuerent en l'vn & en l'autre Royaume, qui y trouuerent de grandes richeſſes, & en fut encor ſans comparaiſon caché dans terre beaucoup dauantage par les Indiens. Ce ſeroit choſe qui ſembleroit fabuleuſe de raconter qu'ils ayent fait des fers à cheuaux d'argent, à faute de fer, & qu'ils ayent payé trois cents eſcus d'vne bouteille de vin, & autres choſes eſtranges; & toutefois en verité elles ſont aduenuës, voire & des choſes encores plus grandes. L'on tire l'or de ces parties en trois façons & manieres, ou à tout le moins i'ay veu vſer de ces trois: car il ſe trouue de l'or en paille, ou pepin, de l'or en poudre, & de l'or en pierre. Ils appellent l'or en pepin, de petits morceaux d'or qui ſe trouuent ainſi entiers, & ſans meſlange d'autre metal, lequel n'a beſoing d'eſtre fondu, ny affiné par le feu; & les appellent pepins, pour ce qu'ordinairement ce ſont de petits morceaux comme pepins, ou ſemence de mellons & citrouilles, & celuy dont parle Iob, quand il dit:

Iob 18. *Leue illius aurum.* Combien qu'il arriue quelquefois, qu'il y en a de plus grands, & de tels que j'en ay veu qui pesoient plusieurs liures. C'est l'excellence & la grandeur de ce metal seul (selon que Pline afferme) de se trouuer ainsi pur, & parfaict, chose qui n'aduient point à tous autres metaux, lesquels ont tousiours de l'escume & du terrestre, & ont de besoin qu'on les affine auec le feu. I'ay veu mesme de l'argent naturel, en façon   mesme il y en a d'autre que les Indiens appellét Papas, & quelques fois il s'en trouue des morceaux de tout pur & fin, en façon de petites racines rondes: ce qui est rare toutesfois en ce metal, mais assez ordinaire en l'or. Il se trouue peu de cét or en pepin, au respect des autres especes. Cét or en pierre est vne veine d'or qui naist & s'engendre dans la mesme pierre ou caillou, comme i'ay veu aux mines de Caruma au gouuernement de Sallines, des pierres fort grandes, toutes penetrees & trauersees d'or. D'autres qui estoient la moitié d'or, & l'autre moitié de pierre. L'or qui est de ceste façon se trouue en des puits, ou des mines, qui ont leurs veines comme d'argent, mais ils sont tres-difficiles à tirer. Agatarchides escrit au liure cinquiesme de la mer Erythree, ou rouge (ainsi raconte Phocion en sa Bibliotheque) la façon & maniere d'affiner l'or tiré des pierres, de laquelle ont vsé anciennement les Roys d'Egypte, & est vne chose admirable de veoir comme ce qu'il en escrit, ressemble, & se rapporte proprement à la façon dont l'on vse encore maintenant à r'affiner ces metaux d'or

Plin. li. 3. ch. 5.

& d'argent. La plus grande quantité d'or qu'on tire & recueille és Indes, est de celuy qui est en poudre, qui se trouue és riuieres, ou és lieux & torrens où beaucoup d'eaux ont passé, d'autant que les fleuues des Indes sont abondans en céte espece d'or. Comme les anciens ont celebré pour ceste occasion le Tage en Espagne, le Pactole en Asie, & le Gange en l'Inde Orientale, & appelloient, *Ramenta auri*, ce que nous autres appellons l'or en poudre, & estoit la plus grande quantité de l'or qui se faisoit à present que ces raclures & poudres qui se trouuoient és riuieres. A present aux Isles de Bralouente, Espagnolle, Cube & Port-riche, y en a eu, & y en a encore en grande abondance és riuieres: mais on en rapporte fort peu en Espagne, par faute de naturels du pays, & pour la difficulté qu'il y a de le tirer. Il y en a grande quantité au Royaume de Chillé, de Quitto & au nouueau Royaume de Grenade. L'or le plus celebre est celuy de Caranaua au Peru, & celuy de Valdinia en Chillé, d'autant qu'il vient auec l'aloy & perfection, qui sont vingt-trois quillats & demy, voire quelquefois plus. L'on fait estat aussi de l'or de Veragua, pour estre tres-fin. Ils apportent mesme beaucoup d'or à Mexique des Philippines & de la Chine, mais communement il est foible & de bas aloy. L'or se trouue meslé ordinairement ou auec l'argent, ou auec le cuiure. Pline dit qu'il n'y a aucun or où il n'y ayt quelque peu d'argent, ou de cuiure: mais celuy qui est meslé d'argent, est communement de moins de quillats, que celuy qui est meslé de cuiure. S'il y a la *Plin. li. 3. cap. 4.*

cinquiesme partie d'argent, Pline dit qu'il s'appelle proprement, *Electrum*, qui à la proprieté de reluire plus à la lumiere du feu, que l'argent fin, ny l'or fin. Celuy qui est auec le cuiure, est ordinairement du plus haut aloy. On raffine l'or en poudre en des lauoirs, en le lauant en beaucoup d'eau, iusques à ce que le sable tombe des plateaux, & l'or comme le plus pesant demeure au fonds. On l'affine mesme auec du vif argent, & auec de l'eau forte, pource que l'allun dont l'on fait ceste eau, a la vertu de separer l'or d'auec l'ordure, ou des autres metaux. Apres qu'il est purifié & fondu, ils en font des briques, ou petites barres pour l'apporter en Espagne, pource qu'estant en poudre on ne le pourroit tirer des Indes: car on ne le peut quinter, marquer, ny essayer qu'apres qu'il est fondu. Le susdit historiographe raconte que l'Espagne sur toutes autres Prouinces du monde, estoit abondante en des metaux d'or & d'argent, specialement Gallice & Portugal, & sur tout les Astures, d'où il raconte qu'on rapportoit par chacun an à Rome vingt mille liures d'or, & qu'il ne s'en trouuoit en aucun autre lieu vne telle abondance. Ce qui semble estre tesmoigné au liure des Machabees, où il est dit entre les grandes richesses des Romains, qu'ils eurent en leur puissance les metaux d'or & d'argent qui sont en Espagne. Aujourd'huy ce grand thresor d'Espagne luy vient des Indes; en quoy la diuine prouidence a voulu qu'aucuns Royaumes seruent aux autres, & leur communiquent leurs richesses, à fin de participer de leur gouuernement,

Plin. li. 33. cap 3.

1. Macha. 8.

our le bien des vns & des autres, en se com-
muniquant reciproquement les biens & graces
ont ils iouyssent. On ne peut bien apprecier,
y estimer le nombre & quantité d'or que l'on
pporte des Indes : mais l'on peut bien affermer
ue c'est beaucoup dauantage que ce que Pline
aconte qu'on apportoit chaque an d'Espagne à
Rome. En la flotte où ie vins, qui fut l'an 1587.
a declaration de la terre ferme fut de douze caf-
ons d'or, desquels chaque casson pour le moins
esoit quatre arobes, qui sont cent liures pe-
ant, & mil cinquante-six marcs de la neuue Es-
agne, qui estoit tant seulement pour le Roy,
ans ce qui vint pour les marchands & particu-
ers, estant enregistré, & ce qui vint non enre-
istré, comme l'on en apporte beaucoup. Cela
uffit en ce qui touche l'or des Indes : de l'ar-
ent nous en dirons maintenant.

De l'argent des Indes.

Chapitre V.

NOus lisons au liure de Iob ces paro-
les : *L'argent a certains commencemens & ra-* Iob 28.
*cines en ses veines, & l'or a son lieu arresté où
il s'engendre & s'espaißit, le fer en foüißant,
se tire de la terre, & la pierre fonduë par la chaleur, se
tourne en cuiure.* Par cela il declare en peu de pa-
oles fort sagement, les proprietez de ces me-
aux, l'argent, l'or, le fer & le cuiure. Nous auós
it quelque chose des lieux où l'or s'engendre,
& se congele, qui sont des susdites pierres au

profond des montagnes& és entrailles de la terre, ou de l'arene des riuieres, & és lieux par où les torrents ont passé, ou bien aux tres-hautes montagnes; lesquelles poudres d'or descendent & s'escoulent auec l'eau, qui est la plus commune opinion que l'on tient és Indes. D'où vient que plusieurs du vulgaire croyent que le deluge ayant noyé toute la terre iusques aux plus hautes montagnes, a esté cause qu'à present l'on trouue cét or és riuieres, & en des lieux si esloignez. Nous dirons maintenant comme l'on descouure les mines d'argent, de leurs veines, racines & commencemens, dont parle Iob. Et diray en premier lieu, que la cause pour laquelle l'on donne le second lieu à l'argent entre les metaux, est pource qu'il approche de l'or plus que nul autre d'iceux, en ce qu'il est plus durable, & se sent moins endommagé du feu, se laissant aussi manier, & mettre en œuure plus facilement que les autres, voire il surpasse l'or en sa clarté & splendeur, & au son qu'il a plus clair, & plus agreable: car sa couleur est plus conforme, & ressemblante la lumiere, & son son est plus penetrant, plus vif & plus delicat. Aussi y a-il certains lieux esquels ils estiment l'argēt dauantage que non pas l'or. Toutefois c'est vn argument & signe, pour iuger que l'or est plus precieux de tous les metaux, en ce qu'il se trouue plus raremēt & que la nature se monstre plus escharse à le produire, que non pas les autres, encore qu'il y ayt des terres (cōme l'on dit de la Chine) esquelles l'on trouue plus facilement de l'or, que de l'argent mesme. Toutefois c'est

chose

hose plus cõmune & ordinaire, que l'on trou-
e plus facilement, & en plus grande abondan-
e de l'argent, que de l'or. Le Createur a pour-
eu les Indes Occidentales d'vne si grande ri-
hesse d'argent, que tout ce que l'on void és hi-
oires anciennes, & tout ce que l'on dit des ar-
enteries, & minieres d'Espagne, & des autres
rouinces, est beaucoup moins que ce que l'on
oid en ces parties là. Les mines d'argent se
rouuent communement és montagnes, & ro-
hes tres-hautes, & du tout desertes, encores
u'autrefois on en ayt trouué és plaines & cam-
agnes. Il y en a de deux sortes differentes, les
nes qu'ils appellent esgarees, & les autres fixes
 arrestees. Les esgarees sont des morceaux de
etal qui se trouuent amassez en quelques en-
roits, lesquels estans tirez & leuez, l'on n'en
rouue point apres dauantage. Mais les veines
xes sont celles qui en profondeur & longueur
nt vne suite continuë en façon de grãdes bran-
hes & rameaux d'vn arbre, & quand l'on en a
rouué vne d'icelles, l'on en trouue ordinaire-
ent plusieurs autres au mesme lieu. La façon
e purger & d'affiner l'argent, de laquelle ont
sé les Indiens, estoit par fondure, en fondant
 faisant resoudre ceste masse de metal par le
eu qui iette le terrestre d'vn costé, & par sa
orce separe l'argent d'auec le plõb, l'estain d'a-
ec le cuiure, & les autres metaux qui se trou-
ent meslez. A ceste fin ils faisoient, & bastis-
oient des petits fourneaux en lieux où le vent
oufloit le plus communement, & auec du bois
 du charbon qu'ils y mettoient, faisoient leur

artifice & leur affinement, & appellent au Per ces fourneaux, Guayras. Depuis que les Eſpagnols y ont entrez, outre ceſte façon de fondre & affiner dont ils vſent encores à preſent ils affinent auſſi l'argent auec du vif-argent, & en tirent dauantage par ce moyen, que non pas en le faiſant fondre, & l'affinant par le feu. Car il ſe trouue du metal d'argent que l'on ne peut affiner, ny purger aucunement auec le feu, mais ſeulement auec le vif argent. Mais ceſte ſorte de metal eſt communement metal pauure, & foible, qui eſt celuy toutefois qui ſe trouue en plus grande abondance. Ils appellent pauure, celuy qui rend & donne peu d'argent, & grãde quantité de metal: & celuy-là riche au contraire, qui donne, & rend plus grande quantité d'argent. C'eſt vne choſe merueilleuſe, non ſeulement de ceſte difference & diuerſité qui ſe trouue à affiner vn metal par le feu, & l'autre ſans feu auec du vif argent; mais auſſi de ce qu'aucuns de ces metaux qui s'affinent au feu, ne peuuent pas bien eſtre fondus, quãd le feu en eſt allumé auec du vent artificiel, comme de ſoufflets, mais ſeulement quand il eſt ſoufflé & allumé auec l'air naturel, & le vent qui court. Et d'autres au contraire, qui ſont plus facilement fondus auec l'air artificiel des ſoufflets, que non pas auec l'air & le vẽt naturel. Le metal des mines de Porco ſ'affine facilemẽt auec des ſoufflets, & celuy des mines de Potozi ne peut eſtre fondu auec les ſoufflets, mais ſeulement par le moyen de l'air des Guayras, qui ſont de petits fourneaux aux coſtez des montagnes, baſtis expres du coſté du

rent, au dedans desquels ils fondent ce metal; & combien que ce soit chose difficile de donner raison à ceste diuersité, toutefois elle est toute certaine & approuuee par la longue experience. Tellement que l'auaricieux desir de ce metal tant estimé des hommes, leur a fait rechercher mille inuentions & gentils artifices, d'aucuns desquels nous ferons mention cy apres. Les principaux lieux des Indes où l'on tire l'argent, sont la neuue Espagne, & le Peru: mais les mines du Peru surpassent de beaucoup les autres, & entre toutes les autres du monde, celles de Potozi, desquelles nous traicterons vn peu à loisir, pource que ce sont des choses plus celebres & plus remarquables qui soient és Indes.

De la montagne, ou colline de Potozi, & de sa descouuerture.

Chapitre VI.

LA montagne ou colline de Potozi tant renommee, est situee en la Prouince de Charcas, au Royaume du Peru, distant de l'Equinoxe vers le costé du Sud, ou Pole Antarctique, de 21. degrez 2. tiers; de sorte qu'elle tombe sous le Tropique aux confins de la Zone torride, & toutefois ceste region est fort froide, voire plus que n'est pas Castille la vieille au Royaume d'Espagne, & plus encores que la Flandre mesme, combien que par raison elle deust estre chaude, ou temperee, eu esgard à la hauteur, &

esleuation du pole où elle est situee. La raison de ceste si froide temperature est que ceste montagne est fort esleuee, & qu'elle est agitee, & hantee de vents qui sont fort froids, & intemperez, specialement de celuy qu'ils appellent, Thomahaui, qui est impetueux & tres-froid. Il regne ordinairement és mois de Iuin, Iuillet, & Aoust. Le fonds & terre de ceste montagne est sec, froid & fort mal agreable, voire du tout sterile, qui n'engendre, ny produit aucun fruict, ny herbe, ny grain, aussi est-il naturellement inhabitable pour l'intemperature du ciel, & la sterilité de la terre. Mais la force de l'argent qui attire à soy l'auarice & le desir des autres choses, a peuplé ceste montagne plus qu'aucun autre lieu qui soit en tous ces Royaumes, la rendant si abondante de toutes sortes de viandes, qu'on ne peut desirer chose qui ne s'y trouue, voire en grande abondance; & combien qu'il n'y ayt rien que ce que l'on y apporte par voicture, neantmoins les places y sont si pleines de fruits, conserues, vins exquis, soyes, & toutes autres delices, qu'il ne s'en trouue en autre endroit dauantage. Ceste montagne est de couleur tirant sur le roux & obscur, & est sa façon d'vne assez agreable rencontre à la veüe, ressemblant parfaitement la forme d'vn pauillon rond, ou bien d'vn pain de sucre. Elle s'esleue, & surpasse toutes les autres montagnes & collines qui sont à l'enuiron. Le chemin par lequel on y monte, est fort aspre, & fort roide, encor qu'on y aille tout à cheual. Elle finit par le haut en pointe de forme ronde, & a en son pied vne lieüe de circuit,

[E]lle contient depuis le sommet iusques au pied
[m]il six cents vingt-quatre verges communes,
[l]esquelles reduites à la mesure des lieües d'Es-
[p]agne, font vn quart de lieüe. Au pied de ceste
[m]ontagne l'on void vne autre petite colline
[q]ui naist d'icelle, en laquelle anciennement il y
[a] eu quelques mines de ces metaux espartis, &
[s]ans suitte, qui se trouuoient là comme en des
[b]ourses, & non pas en des veines fixes, & con-
[t]inuës, & neantmoins elles estoient fort riches,
[e]ncores qu'elles fussent en petit nombre. Ce
petit roc estoit appellé des Indiens, Guayna
Potozi, qui veut dire, le ieune Potozi; au pied
duquel commence l'habitation des Espagnols
& Indiens, qui sont venus à la richesse, & à
l'œuure de Potozi; laquelle habitation peut
contenir quelques deux lieües de circuit, &
toute la plus grande traitte & commerce qu'il
y ayt en aucun lieu du Peru, se faict en ceste ha-
bitation. Les mines de ceste montagne n'ont
point esté foüies, ny descouuertes du temps
des Inguas, qui estoient les Seigneurs du Peru,
auparauant que les Espagnols y entrassent,
combien qu'ils ayent foüy, & ouuert les mi-
nes de Porco, assez proches de Potozi, n'en
estant distantes que de six lieües tant seulement.
La cause en pouuoit estre, faute d'en auoir eu
la cognoissance, combien qu'aucuns racontent
ie ne sçay quelle fable, que comme on vou-
lut quelques-fois ouurir ces mines, vne voix
fut entenduë, qui disoit aux Indiens qu'ils n'y
touchassent pas, & que ceste montage estoit
reseruee pour d'autres. De vray, l'on n'eust au-

cune cognoissance de Potozi, ny de sa richesse, que iusques à douze ans apres l'entree des Espagnols au Peru, duquel la descouuerture s'en fist en ceste façon. Vn Indien appellé Gualpa, de la nation de Chumbibilca, qui est vne Prouince de Cusco, allant vn iour à la chasse & poursuite de quelque venaison, & cheminant vers la part du Ponent, où la beste se retiroit, commença de courir à mont le roc, qui pour lors estoit couuert, & planté pour la plus-part de certains arbres qu'ils appellent, Quinua, & de buissons fort espais, & comme il s'esleuoit pour monter en vn passage quelque peu aspre & difficile, fut contraint mettre la main en vne branche qui sortoit de ceste veine d'vne mine d'argent (à laquelle depuis ils ont donné le nom de riche) qu'il arracha, & apperceut en la fosse & racine d'icelle, le metal qu'il recogneut estre fort bon, par l'experience qu'il auoit de ceux de Porco; puis ayant trouué en terre, ioignant ceste veine, quelques morceaux de metal qui s'estoient rompus & departis d'icelle, sans toutefois qu'on les peust bien cognoistre à cause que leur couleur estoit changee, & gastee du soleil & de l'eau, il les porta à Porco essayer par Guayras (qui est esprouuer le metal par le feu) & ayant recogneu par là sa grande richesse, & heureuse fortune, fouyssoit, & tiroit secrettement ceste veine, sans le communiquer, ou en parler à personne, iusques à ce qu'vn Indien, nommé Guãca, natif de la vallee de Xaura, qui est aux limites de la Cité des Roys, lequel demeurant au lieu de Porco, proche voisin de ce

ialpa, Chumbibilqua s'apperceut vn iour qu'il
isoit quelque affinement, & qu'il faisoit de
us grands somons & briques, que celles qu'on
isoit ordinairement en ces lieux, pource mes-
e qu'il augmentoit en despense d'habits, ayant
sques alors vescu assez pauurement. Pour ce-
e occasion, & que ce metal que son voisin affi-
oit & mettoit en œuure, estoit different de ce-
iy de Porco; il pensa de descouurir ce secret, &
st tant, que combien que l'autre tinst son affai-
: secrette autant qu'il luy estoit possible, neant-
ioins par importunité fut contraint de le me-
er au roc de Potozi, ayant desia passé 2. mois
n la iouyssance de ce riche thresor. Et lors l'In-
ien Gualpa dit à Guanca qu'il print pour sa part
ne veine qu'il auoit descouuerte, laquelle estoit
roche de la veine riche, & est celle que l'on ap-
elle aujourd'huy, la veine de Diego Centeno,
ui n'estoit pas moins riche, mais seulemẽt plus
lure à foüir, & plus difficile à tirer. Par ainsi
out d'vn accord partirẽt entr'eux le roc le plus
iche du monde. Il aduint du depuis que l'In-
lien Guanca trouuant quelque difficulté à foüir
& cauer sa mine qui estoit tres-dure, & l'autre
Gualpa ne luy voulant faire part de la sienne,
eurent debat ensemble, & pour ceste cause le
Guanca de Xaura irrité de cela, & de quelque
autre chose, alla descouurir ceste affaire à son
maistre qui s'appelloit Vuillaroel, Espagnol,
qui lors residoit à Porco. Ce Vuillaroel en vou-
lant cognoistre la verité, alla en Potosi, & trou-
uant la richesse que son Yanacona, ou seruiteur
luy auoit dit, fist enregistrer l'Indien Guanca,

ſ'eſtaquant auec luy à la ſuſdite veine, qui fu dite Centeno; ils appellent cela eſtaquer, qu vaut autant que ſignaler, & remarquer pou ſoy la mine, & autant d'eſpace que la loy conce de & permet à ceux-là qui trouuent vne mine ou bien à ceux qui la fouyſſent; au moyen de quoy apres l'auoir monſtree & deſcouuerte à la Iuſtice, ils demeurerent Seigneurs de la mine, pour la foüir, & en tirer l'argent, comme de leur propre, en payant ſeulement au Roy ſon droict de cinquieſme. De ſorte que le premier enregiſtrement & declaration que l'on fiſt des mines de Potozi, fut le vingt-vnieſme iour du mois d'Auril, de l'an 1545. au territoire de Porco, par leſdits Villaroel Eſpagnol, & Guanca Indien. Incontinent apres l'on deſcouurit vne autre veine, qu'ils appellent veine d'eſtain, qui a eſté tres-riche, quoy que rude & laborieuſe à y trauailler, pour eſtre ſon metal auſſi dur que le caillou. Du depuis le trentieſme iour d'Aouſt, au meſme an de quarante-cinq, la veine appellee Mendieta, fut enregiſtree, qui ſont les quatre principales veines de Potozi. Ils diſent de la veine riche, la premiere qui fut deſcouuerte, que ſon metal eſtoit hors terre la hauteur d'vne lance en façon de rochers, ſouſleuant la ſuperficie de la terre, comme vne creſte de trois cents pieds de longueur, & de treze de large, & que cela demeura deſcouuert & deſcharné par le deluge, ayant ceſte veine, comme la partie la plus dure, reſiſté à la force & impetuoſité des eaux. Son metal eſtoit ſi riche, qu'il y auoit la moitié d'argent, & continua ceſte veine en ſa richeſſe

usques à cinquante & soixante stades, à la hauteur d'vn homme de profondeur, où elle vint defaillir. De ceste façon furent descouuertes les mines de Potozi par la prouidence diuine, laquelle a voulu pour la felicité d'Espagne, que la plus grande richesse qu'on sçache, & qui iamais ayt esté au monde, fust cachee pour vn temps, pour la descouurir au temps que l'Empereur Charles le Quint, de glorieuse memoire, tenoit l'Empire, les Royaumes d'Espagne, & la seigneurie des Indes. Incontinent apres que la descouuerture de Potozi fut cognuë aux Royaumes du Peru, plusieurs Espagnols, & presque la plus-part des bourgeois de la Cité d'Argent, qui est à dixhuict lieuës de Potozi, vindrent pour y prendre des mines, mesmes y vindrent plusieurs Indiens de diuerses Prouinces, & specialement les Guayzadores de Porco, si qu'en bref temps ce fut la meilleure & plus grande habitation de tout le Royaume.

De la richesse que l'on a tirée & tire chacun iour du roc ou montagne de Potozi.

Chapitre VII.

I'Ay esté plusieurs fois en doute s'il se trouuoit aux histoires des anciens vne si grande richesse de mines, comme celles que nous auons veuës de nostre temps au Peru. S'il y a eu iamais au monde des mines riches & renommees pour cét effect, ce

ont eſté celles d'Eſpagne, dont les Carthaginoi ont ioüy, & du depuis les Romains : leſquelles comme i'ay dit, ne ſont pas ſeulement eſtimee & renommees par les liures profanes, mais auſ ſi par les Eſcritures ſainctes. Celuy qui plus par ticulierement faict mention de ces mines, au moins que i'aye veu, eſt Pline, qui eſcrit ainſi en ſon hiſtoire naturelle: *Il ſe trouue de l'argent preſqu en toutes Prouinces, mais celuy d'Eſpagne eſt le meilleu de tous, lequel croiſt & s'engendre en vne terre ſterile, aux montagnes & rochers, & eſt choſe certaine & infaillible qu'és lieux où l'on a vne fois deſcouuert aucune de ces veines, il y en a d'autres qui n'en ſont gueres eſloignees : ce qui ſe trouue auſsi preſque en tous autres metaux, & pour cela les Grecs (à mon aduis) les appellerent metaux. C'eſt vne choſe eſtrange, que les puits ou trous de ces mines d'Eſpagne, leſquels on commença à fouyr du temps de Hannibal, ſe voyent encor à preſent, & retiennent encor les meſmes noms de ceux qui les deſcouurirent. Entre ces mines, celle que deſcouurit Bebello, qui en retient le nom encor auiourd'huy, fut fort renommee, & dit-on qu'elle donnoit & rapportoit ſi grande richeſſe à ſon maiſtre Hannibal, que chaque iour l'on recueilloit trois cens liures d'argent, & iuſques à maintenant on a touſiours continué de trauailler à ceſte mine, de telle ſorte qu'elle eſt à preſent de mil cinq cens pas de profondeur cauee en la montagne. Deſquels puits neantmoins ceſte grande profondeur, les Gaſcons qui y trauaillent tirent l'eau qu'ils y trouuent pour les aſſecher, & y cauer mieux à leur aiſe, tout durant le temps que les chandelles & la lumiere leur durent, en telle abondance qu'il ſemble que ce qu'ils en iettent ſoit vne riuiere.* Iuſques icy ſont les paroles de Pline, que i'ay

Plin. li. 33. cap. 6.

Genebrardus in Chronographia.

ulu icy reciter de mot à mot, pour conten-
t dauantage ceux qui entendent que c'est de
ines, voyant que la mesme chose qu'ils expe-
nentent auiourd'huy, a esté excercee par les
ciens. Et certainement la richesse de ceste
ne d'Hannibal aux monts Pyrenees, estoit
ande & bien remarquable, laquelle les Ro-
ins possederent, y ayans continué son ouura-
iusques au temps de Pline, qui fut comme
is cens ans. La profondité de ceste mine
oit de mil cinq cens pas, qui est vn mil & de-
, & fut si riche au commencement, qu'elle
lloit à son maistre par chacun iour trois cens
res, de douze onces la liure. Mais combien
e ceste richesse ayt esté grande, elle n'appro-
e neantmoins à celle qui de nostre temps
st retrouuee en Potozi. Car comme il appert
t les registres de la maison de la contracta-
n de ceste Prouince, & comme plusieurs
mmes anciens dignes de foy l'attestent, au
nps que le Licentié Pollo gouuernoit ceste
ouince, qui fut plusieurs annees apres la des-
uuerte de ceste montagne, l'on enregistroit
tiroit pour la cinquiesme, chacun Samedy,
it cinquante & deux cens mil pezes, dont le
quiesme reuenoit à trente & quarante mil
zes, & pour chacun an vn million & demy,
peu moins. Tellement que suiuant ce con-
l'on tiroit chaque iour de ceste mine, com-
trente mil pezes, dont il reuenoit au Roy
ur la cinquiesme, six mil pezes par iour. Il y a
cor vne chose à mettre en auant, pour mon-
er la richesse de Potozi, que le conte qui a

esté faict, n'est seulement que de l'argent qui marquoit & quintoit, & est chose cognuë a Peru, que l'on a vsé long temps en ces Royau mes d'argent qu'ils appelloient, courant, lequ n'estoit marqué ny quinté. Et tiennent po certain ceux qui cognoissent ces mines, qu'e ce temps, la plus grande partie de l'argent qu l'on tiroit de Potozi, ne se quintoit point, & estoit celuy qui auoit cours entre les Indien & beaucoup entre les Espagnols, comme l'ay veu continuer iusques à mon temps. Pa cela l'on peut bien croire, que le tiers de la r chesse de Potozi, voire la moitié ne se manife stoit, ny ne se quintoit point. Il y a encor vn autre consideration plus remarquable, en c que Pline met que l'on auoit fouy mil cinq cen pas en ceste mine de Babello, & que tousiour l'on trouuoit de l'eau, qui est-ce qui donne l plus grand empeschement qui soit à tirer l metal des mines. Mais en celle de Potozi, en cor que l'on y ayt fouy & caué plus de deu cens stades ou hauteurs d'vn homme en pro fondeur, iamais on n'y a trouué d'eau, qui e le plus grand heur de ceste montagne. Mai quoy? les mines de Porco, dont le metal e tresbon & tres-riche, sont auiourd'huy delai sees pour l'incommodité de l'eau qu'ils y on rencontree en y fouyssant. Pour ce que ce son deux trauaux insupportables en recherchant l metal, de cauer & rompre les roches, & d'e tirer l'eau tout ensemble. Le premier desquels à sçauoir de cauer la roche, donne assez de pei ne, voire est trop dur & trop excessif. Finale

ent auiourd'huy sa Majesté reçoit pour son
int par chacun an, l'vn portant l'autre, vn mil-
on de l'argent des mines de Potozi, sans l'au-
e richesse, qui luy vient de vif-argent, & au-
es droicts Royaux, qui est vn grand thresor.
uelques hommes experts ayans supputé les
ontes, disent, que ce que l'on a apporté à quin-
r en la casse, ou doüane de Potozi, iusques en
n mil cinq cens quatre vingts cinq, se monte
cent millions de pezes d'essay, dont chaque
eze vaut treize reaux & vn quart, sans conter
rgent que l'on a peu tirer sans quinter, & qui
esté quinté és autres casses Royalles, & sans
rgent courãt que l'on a mis en œuure au païs,
ui n'est point quinté, qui est vne chose innom-
rable, combien que les premiers registres des
uints ne soient pas si clairement, ou intelli-
iblement escrits, que sont ceux d'auiourd'huy:
our ce qu'aux commencemens, & premie-
es descouuertes, l'on faisoit la recepte par Ro-
maines, tant estoit grande l'abondance qu'il y
n auoit. Mais par les memoires & recherches
ue fist le Viçeroy Dom Francisque de Tolle-
e, en l'annee mil cinq cens soixante & qua-
orze, se trouua qu'il y auoit soixante & seize
nillions, iusqu'en ladite annee, & depuis le-
it an iusques à celuy de quatre vingts cinq in-
lusiuement, il appert par les registres Royaux
u'il s'est quinté iusques à trente cinq millions.
L'on enuoya au Viçeroy ce conte de Potozi,
n l'an que i'ay dit, lors que i'estois au Peru, &
u depuis la richesse qui est venuë aux flotes du
Peru, est montee à beaucoup dauantage. En la

flote où ie vins, de l'an mil cinq cens quatr
vingts sept, il y auoit onze millions qui vin
drent aux deux flottes du Peru, & Mexicque, dõ
les deux tiers estoient en celle du Peru, & y e
auoit presque la moitié pour le Roy. I'ay voul
déduire cecy particulierement, afin de fair
entendre la puissance que la diuine Majesté
voulu donner aux Roys d'Espagne sur les chef
desquels tant de Couronnes & de Royaume
ont esté amassez, & lesquels par speciale fa
ueur du Ciel, ont joint les Indes Orientales aue
les Occidentales, enuironnans tout le mond
par leur puissance. Ce que l'on doit croir
estre ainsi arriué par la prouidence de nostr
Dieu, pour le bien de ces peuples qui viuen
si esloignez de leur chef, qui est le Pontife Ro-
main, Vicaire de Christ nostre Seigneur, en l
foy & obeïssance duquel tant seulement l'o
peut estre sauué, & mesme pour la deffence d
la foy Catholique & de l'Eglise Romaine, en ce
parties où la verité est tant oppugnee, & pour-
suiuie des heretiques. Et puisque le Seigneu
des Cieux, qui donne & oste les Royaumes à qu
il veut, & comme il luy plaist l'a ainsi ordonné,
nous le deuons supplier qu'il luy plaise fauori-
ser le zele pieux du Roy Catholique, luy don-
nant heureux succés, & prospere victoire con-
tre les ennemis de la saincte foy, veu que en ce-
ste cause il gaste le thresor des Indes, qu'il luy a
donné, voire en a besoing de beaucoup dauan-
tage. Cependant il suffit d'auoir fait ceste di-
gression pour monstrer les richesses de Potozi.
C'est pourquoy nous reuiendrons à dire com-

e l'on rrauaille és mines, & comme l'on affine
s metaux que l'on en tire.

Comme l'on trauaille és mines de Patozi.

CHAP. VIII.

BOëce se plaignant du premier inuenteur des mines, dit fort bien; Boëtius de consolat.

Heus primus, quis fuit ille,
Auri pondera testi.
Gemmásque, latere volentes,
Preciosa pericula fodit?

ıec raison, il les appelle precieux dãger, pour
grand trauail & peril auec lequel l'on tire les
etaux, que les hommes estiment tant. Pline Plin. lib. 33. cap. 4.
t qu'en Italie il y a plusieurs metaux, mais que
s anciens ne voulurent pas permettre d'y tra-
iller, afin de conseruer le peuple. Ils appor-
ient ces metaux d'Espagne & faisoient tra-
iller les Espagnols aux mines, comme tribu-
ires. L'Espagne en fait auiourd'huy tout de
esme aux Indes, en ce que y ayant & restant
ns doute en Espagne plusieurs mines de me-
ux, neantmoins ils ne les veulent pas cher-
er, ny permettre qu'on y trauaille, à cause des
cõueniens, que l'on y voit chacun iour : mais
les font apporter des Indes, où on les tire
ec beaucoup de trauail, & risque. Ce roc de
otozi contient en soy, comme i'ay dit, quatre

veines principales, qui sont la veine riche, cel le de Centeno, celle d'Estain, & celle de Men dieta. Toutes ces veines sont en la partie Orien tale de la montagne, comme regardans le leue du Soleil : car en l'Occidentale il ne s'en trou ue aucune; Lesdictes veines courent Nort & Sud, qui est de Pole en Pole. Elles ont à l'en droit le plus large six pieds, & au plus estroi vne paulme. Il y en a d'autres de diuerse façon qui sortent d'icelles veines, comme les grands rameaux des arbres, ont de coustume d'en pro-duire de petits. Chaque veine a diuerses mines qui sont parties ou portions d'elle-mesme, di-stinctes, & separees entre diuers maistres, des noms desquels elles sont ordinairement appel-lees. La grande mine contient quatre vingts verges, & ne peut contenir dauantage par l'or-donnance, & la moindre en contient quatre. Toutes ces mines sont auiourd'huy fort pro-fondes. L'on conte en la veine riche soixante & dixhuict mines, qui sont profondes de quatre vingts & cent stades, ou hauteurs d'hommes, voire en quelques endroicts iusques à deux cens. L'on conte en la veine de Centeno vingt quatre mines, dont quelques vnes s'aduancent iusques à septante ou quatre vingts stades, de profond, & ainsi des autres veines de ceste mon-tagne. L'on inuenta pour remede à ceste gran-de profondité, des mines qu'ils appellent socca-bones, qui sont caues ou mines faictes au pied de la montagne, lesquelles vont trauersant ius-ques à rencontrer les veines. Car l'on doit en-tendre, que cõbien que les veines courent Nort,

&

: Sud, comme il a esté dit, neantmoins c'est en
baissant depuis le sommet iusques au pied &
is de la montagne, qui sera selon qu'on croit
ır coniecture, plus de douze cens stades. Et à
: conte encor que les mines s'estendent en tel-
profondeur; il reste neantmoins encore plus
: six fois autant d'espace, iusques à leur fonds
racine, laquelle, selon qu'ils disent, doit estre
es-riche & abondante, comme le tronc & la
ource de toutes les veines. Combien que iuſ-
ı'auiourd'huy nous ayons veu le contraire par
xperience, car tant plus haute & esleuee est la
eine à la superficie de la terre, tant plus se trou-
: riche; plus aussi qu'elle va en profondeur, l'on
ouue son metal plus pauure, & moindre d'al-
y. Cependant ils inuenterent les Soccabons,
ır lesquels on entre & fort aisement, pour tra-
iller aux mines, auec moins de cousts, de peine
de danger. Ils ont huict pieds de largeur &
ie stade de hauteur, & les ferment auec des
ortes; L'on tire par iceux les metaux fort faci-
ment, en payant au proprietaire du Soccabon,
cinquiesme de tout le metal que l'on tire par
eluy. Il y en a desia neuf de faicts: & autres que
on a commencé à faire. L'on fut vingt neuf ans
faire vn Soccabon, qu'ils appellent, du venin;
ii va se rendre & donner à la veine riche, ayant
té commencé en l'an mil cinq cent cinquante,
'nziesme annee de la descouuerte, & acheué en
ın mil cinq cens quatre vints cinq, l'vnsiesme
auril; Ce Soccabon rencontra la veine riche, à
ente cinq stades pres de la source ou racine, &
uoit de là où il rencontra la veine iusques au

ſaut & embouchcure de la mine, autres ce
& trente cinq ſtades. De façon qu'il falloit de
cendre toute ceſte profondité pour trauailler à
mine. Tout ce Soccabon contient depuis ſo
ouuerture, iuſques à la veine du Cruſer
qu'ils appellent, deux cent cinquante verge
à laquelle œuure furent employez les vingt
neuf ans de temps, qui ont eſté dits à fin qu
l'on voye le grand trauail que prennent l
hommes pour rechercher l'argent aux entrai
les de la terre. Cependant ils trauaillent en c
mines en continuelles tenebres, & obſcurit
ſans ſçauoir aucunement quand il eſt iour o
nuict. Or d'autant que ce ſont lieux que le So
leil ne viſite aucunement, il n'y a pas ſeulemen
de perpetuelles tenebres, mais auſsi y fait vn ex
treme froid, & y court vn air ſi groſsier, & con
traire à la nature & diſpoſition humaine, que le
hommes qui y entrent de nouueau, s'y eſtour
diſſent comme du mal de la mer. Ce qui m'ad
uint à moy-meſme en vne de ces mines, où i
ſenty douleur de cœur, & ſanglots d'eſtomach
Ceux qui y trauaillent ſe seruent de flambeaux
& chandelles pour leur eſclairer, en departant l
labeur, & l'ouurage de telle ſorte, que ceux qu
trauaillent le iour, y repoſent la nuict, & les au
tres au contraire les viennent eſchanger, pou
trauailler la nuict & repoſer le iour. Le metal y
eſt cõmunement dur, & à ceſte cauſe ils le tiren
à coups de marteaux, le rompant & eſclattan
par force, comme ſi c'eſtoit vn caillou. Par apre
ils montent ce metal ſur leurs eſpaules par de
eſchelles à trois branches, faites de cuir de va-

he retors, comme pieces de bois, qui sont tra-
ersees d'eschellons de bois : de sorte qu'en cha-
une de ces eschelles, l'on y peut monter & des-
endre tout ensemble. Ces eschelles sont lon-
ues de dix stades, & à la fin d'icelles en recom-
nẽce vne autre de la mesme longueur, commen-
ant, & finissant chaque eschelle à des esta-
lies, & plattes formes de bois, où il y a des sie-
es, & lieux pour se reposer, comme galleries;
'autant qu'il y a plusieurs de ces eschelles à
monter, bout à bout. Vn homme y porte ordi-
nairement, sur ses espaules, le poids de deux ar-
obes de metal, auec vne toille attachee, en
açon d'vne hotte, & y montent trois à trois. Ce-
uy qui va deuant, porte vne chandelle attachee
son poulce: car comme il est dit, il n'y a nulle
umiere du Ciel, & vont se tenans à l'eschelle
es deux mains pour monter si grande espace de
auteur, qui surpasse communement cent cin-
uante stades de hauteur, chose effroyable; &
ui donne l'espouuente seulement à y penser;
ant est grand le desir d'argent, pour la recher-
he duquel les hommes endurent tant de tra-
ail. Et certes ce n'est point sans raison que
Pline traittant de ceste matiere, s'exclame & dit
insi: *Nous entrons iusques aux entrailles de la terre, &
llons poursuiuant les richesses iusques aux lieux des con-
amnez.* Et par apres au mesme liure, il dit ain-
i: *Ceux qui recherchent les metaux, font les œuures plus
ue de geants, faisans des trous, & ruettes au pro-
ond de la terre, perceans les montagnes si auant, &
i profondement, à la lueur des chandelles, où le iour,*

Plin. in proem. l. 33. cap. 6.

& la nuict sont sẽblables, & en plusieurs mois ne voyen au iour, d'où bien souuent il aduient, que les parois de mines fondent & tombent, accablans dessoubs plusieur des miniers qui y trauaillent. Et en apres il adiouste *Ils entament la roche dure, auec des marteaux de fer, pesants cent cinquante liures, & tirent les metaux sur leur espaulles, trauaillans de iour & de nuict, les vns desquel baillent leur charge aux autres, & tout cela est en obscurité, puisque les derniers seulement voyent la lumiere. Auec des coings de fer, & des marteaux ils rompent les caillous, tant durs, & forts qu'ils soient, pource que la faim de l'argent est encor plus aspre, & plus forte.* Cela est de Pline, qui encor qu'il parle comme historiographe d'alors, neantmoins semble prophete d'auiourd'huy. Et n'est moindre ce que Phocion d'Agatharchides raconte du grand trauail qu'enduroient ceux, qu'ils appelloient Chrysios à tirer l'or, pource que comme le susdit autheur dit, l'or & l'argent donnent autant de trauail à le tirer & rechercher, comme il apporte de contentement estant possedé.

Comme l'on affine le metal d'argent

Chapitre IX.



Es veines que i'ay dit, où l'on trouue l'argent, courent ordinairement entre deux rochers qu'ils appellent la chasse, dont l'vn d'iceux a accoustumé d'estre tres-dur comme caillou, & l'autre mol & plus facile à rompre. Tout

Eccles 3.

e metal ne se trouue pas tousiours esgal & d'v-e mesme valeur. Car il y en a vne mesme veine, 'vne sorte fort riche, qu'ils appellent Cacilla, ou 'acana, d'où l'õ tire beaucoup d'argẽt, & l'au-re est pauure, duquel l'on tire peu d'argent. Le metal le plus riche de ceste montagne est de cou-eur d'ambre, & apres celuy qui tire le plus sur e noir. Il y en a d'autre, qui est comme roux, 'autre semblable à la couleur de cendre: en omme de plusieurs & diuers couleurs, & sem-le à ceux qui ne les cognoissent point; que ce oient des pierres de nulle valeur. Mais les mi-iers cognoissent incontinent sa qualité & sa per-ection, par certains signes & petites veines, qu'ils voyent. On porte tout le metal que l'on tire es mines, sur des mottons du Peru, qui seruent 'asnes à porter aux moulins. Le metal le plus ri-he s'affine en le fondant dedans ces petits four-eaux que i'ay dit, qu'ils appellent Guayras: car estuy est le plus plombeux, pour raison dequoy l en est plus facile à fondre, aussi pour le mieux ondre; les Indiens y iettent ce qu'ils appel-ent Soroche, qui est vn metal fort plombeux, & e metal estant en ces fourneaux, l'ordure & le errestre, par la force du feu, demeure en bas, & e plomb, & largent se fondent de telle fa-çon, que l'argent est porté nageant sur le plomb, usques à ce qu'il soit purifié, puis apres ils raffi-nent encor plusieurs fois cest argent par ceste maniere de fondeure. L'on a accoustumé de ti-rer d'vn quintal de metal, trente, quarante, voire cinquante pezes d'argent, & toutesfois i'en ay veu d'vne sorte que l'on me monstra par ex-

cellence, duquel l'on tiroit en le faisant fondre de
ceste façon, deux cens, voire deux cens cinquante
pezes d'argent du quintal, richesse vrayement ra-
re & presque incroyable, si par le feu nous n'en
auions veu l'experience, mais tels metaux sont
fort rares. Le pauure metal est celuy qui d'vn
quintal rend deux ou trois, cinq ou six pezes,
ou peu dauantage. Ce metal ordinairement n'est
point plombeux, mais est sec: c'est pourquoy
l'on ne le peut affiner par le feu. Et pour ceste
raison il y auoit en Potozi vne grande quantité
de ces pauures metaux, desquels l'on ne faisoit
pas grand estat, & estoient deiettez comme la
paille & comme l'escume des bons metaux, ius-
ques à ce que l'on mit en auant le moyen d'af-
finer auec le vif argent, par le moyen duquel ce-
ste escume qu'ils appelloient Oquiache, fut de
grand profit. Car le vif argent par vne estran-
ge & merueilleuse proprieté purifie l'argent, &
est propre pour ces metaux qui sont secs & pau-
ures, esquels toutesfois il se consume moins de
vif argent, que non pas és riches : car tant plus
ils sont riches, plus ils ont besoin de vif argent.
Auiourd'huy la façon d'affiner, qui est la plus
commune & plus exercee en Potozi, est celle qui
se fait par le vif argent, comme aussi és mines de
Cacatecas & autres de la neuue Espagne. Il y
auoit anciennement aux flancs & aux sommets
de Potozi plus de six mil Guayras, qui sont ces
petits fourneaux où l'on fond le metal, lesquels
estoient posez en façon de luminaires, telle-
ment que c'estoit vn plaisant spectacle de les
voir de nuict, & iettoiét la lumiere si loin, qu'ils

mbloient n'estre qu'vn brasier ou flamme de u. Mais auiourd'huy pour le plus qu'on y en ouue, c'est deux mil, d'autant que comme i'ay ct, ils vsent peu de la fonte, mais affinent auec vif argent qui est de plus grãd profit. Et pour que les proprietez du vif argent sont admira-les, & que ceste maniere d'affiner l'argent est rt remarquable, ie traitteray du vif argent, e ses mines & ouurage, & ce qui semblera con-enable à ce sujeƈt.

Des proprietez merueilleuses du vif argent.

CHAPITRE. X.

LE vif argent ainsi appellé par les Latins, pour-ce qu'il coule & se glisse vistement d'vn lieu en autre, entre tous les metaux a de grandes & merueilleuses proprietez. La premiere, que combien que ce soit vn vray metal, si est-ce toutes-fois qu'il n'est pas dur, & si n'a point de forme arre-stee, ny de consistance comme les autres me-taux, mais il est liquide & coulant, non pas comme l'or & l'argent fondu, ains de sa propre nature; combien qu'il soit vne liqueur, il est neantmoins plus pesant qu'aucun autre metal: c'est pourquoy tous les autres nagent dessus & ne vont point au fond, d'autant qu'ils sont plus legers. I'ay veu mettre en vn baril de vif argent deux liures de fer, lesquelles nageoient dessus

Plin. lib. 33. cap. 6. comme fait du bois ou du liege sur l'eau. Pline met vne exception à cela, disant que l'or tant seulement s'y enfonce & ne nage pas dessus : ie n'en ay pas veu l'experience, mais parauenture cela procede de ce que le vif argent naturellement circuit l'or & le cache dedans soy, qui est vne des plus importantes proprietez qu'il ait. Car il s'attache à l'or d'vne façon merueilleuse, le cherche & le va trouuer là où il le sent, & ce non seulement, mais aussi il l'enuironne & le ioint de telle façon, qu'il le despoüille & separe de quelconque metal & autre corps où il soit meslé. Pour ceste raison ceux-là prennent de l'or qui se veulent preseruer du dommage & des incommoditez du vif argent. L'on s'est seruy pour donner remede à ceux, és oreilles desquels on auroit mis du vif argent pour les faire mourir secretement, de certaines petites platines d'or qu'on leur mettoit és oreilles, à cause de la vertu qu'a l'or d'attirer le mercure. Et par apres ils tiroient les platines toutes blanches du vif argent qui s'y estoit attaché. Estant vn iour à Madril allé voir les ouurages exquis que Iacomo de Treço, excellent ouurier Milannois faisoit pour sainct Laurens le Royal, il aduint que ie m'y trouuay le iour qu'ils doroient quelques pieces d'vn contre-table qui estoient la bronze, ce qui se fait auec vif argent. Et d'autant que la fumee du vif argent est mortelle, il me dist que les ouuriers se preseruoient de ce venin en prenant vn doublon d'or roullé qu'ils aualloient, lequel estant en l'estomac attiroit à soy tout le vif argent qui leur entroit en fumee par les yeux, par

s oreilles, par les narrines & par la bouche, &
ar ce moyen se garantissoient du dommage du
if argent que l'or attiroit ainsi en l'estomac,
: iettoient en apres le tout auec les excremens,
hose certes digne d'admiration. Apres que le
if argent a purifié l'or, & qu'il l'a nettoyé &
urgé des autres metaux, & de tout meslange,
est separé luy-mesme d'auec l'or son amy par
chaleur du feu, lequel le laisse du tout purifié
: sans vif-argent. Pline dit que par certain art
: inuention l'on separoit l'or d'auec le vif ar-
ent, toutesfois ie ne voy point qu'auiourd'huy
on vse de tel art, & me semble que les anciens
'ont point sceu & entendu que l'argent se
eust affiner auec du vif argent, qui est au-
ourd'huy le plus grand vsage & principal pro-
t du vif argent, pour ce qu'il dit expressément
ue le vif argent ne se ioint à aucun autre metal
u'à l'or, & lors qu'il fait mention d'affiner l'ar-
ent il ne parle seulement que de la maniere de
ondre, d'où l'on peut inferer que les anciens
'ont point cogneu ce secret. A la verité iaçoit
u'entre l'or & le vif argent il y ayt vne amitié
& sympathie, neantmoins là où le vif argent ne
rouue point d'or, il se va rendre à l'argent &
se ioint auec luy, bien que ce ne soit pas de telle
façon qu'il fait auec l'or. Mais en fin il le net-
toye, il le separe d'auec la terre, le cuiure & le
plomb, parmy lesquels s'engendre l'argent, sans
qu'il soit besoin de feu pour le raffiner par fon-
dure, encor qu'il se faille seruir du feu pour le
separer d'auec l'argent, comme ie diray cy a-
pres. Le vif argent ne tient conte des autres

metaux, horſ-mis l'or & l'argent;au contraire
il les corrompt, les parforce & conſomme, & le
va fuyant tant qu'il peut. Ce qui eſt auſsi vne
choſe admirable, & pour ceſte cauſe l'on le met
en des vaſes de terre ou dãs les peaux d'animaux;
d'autant que ſi on le met dans des vaiſſeaux de
cuiure, de fer,ou d'autre metal, auſsi toſt il le
perce & corrompt, & penetre auſsi toute autre
matiere.C'eſt pourquoy Pline l'appelle le venin
de toute choſes, & dit qu'il conſomme & gaſte
tout. L'on trouue du vif argent ès ſepultures de
hommes morts, qui apres auoir conſommé le
corps, en ſort fort net & fort entier. Il s'en eſt
meſme trouué dans les os & moüelle des hom-
mes & des animaux,leſquels l'ayant receu en fu-
mee par la bouche & par les narines,il ſe congel-
le au dedans,& leur penetre ainſi les os.Et pour-
ce c'eſt vne choſe fort dangereuſe de hanter &
frequenter auec vne creature ſi venimeuſe & ſi
mortelle.Il a auſsi vne autre proprieté de courir
& faire cent mil petites goutes, deſquelles pour
petites & menües qu'elles puiſſent eſtre, il ne
s'en perd pas vne, mais vont retournant par cy
par là ſe ioindre auec leur liqueur. Et eſt qua-
ſi incorruptible,n'y ayant choſe preſque qui le
puiſſe gaſter,d'où vient que le meſme Pline l'ap-
pelle ſueur eternelle. Il a encor vne autre pro-
prieté,c'eſt que cõbien qu'il ſoit celuy qui ſepa-
re l'or d'auec le cuiure,& de tous les autres me-
taux,neantmoins ceux qui veulent dorer du cui-
ure,du bronze ou de l'argent,ſe ſeruẽt du vif ar-
gent, pour eſtre le moyenneur de ceſt aſſemble-
ment: car on dore les metaux par ſon ayde. En-

toutes les merueilles de ceste estrãge liqueur,
lle qui m'a semblé plus digne d'estre remar-
ee, est que combien qu'il soit la chose la plus
sante du monde, neantmoins il se tourne tota-
nent en la chose plus legere du monde, qui est
fumee par laquelle il monte en haut ayant esté
nuerty en icelle, aussi tost la mesme fumee, qui
t vne chose si legere, se retourne du tout en
e chose si pesante, comme est la propre li-
ueur du vif argẽt: enquoy il se resout: car ceste
mee venant à rencontrer en haut le metal qui
t vn corps dur, ou bien venant à vne region
oide, aussi tost il s'espaissit & se tourne en vif
gent; que si l'on luy donne vne autre fois
feu, tout de mesme il se retourne en fu-
ee pour se resoudre encor en vif argẽt. Trans-
utation vrayement estrange d'vne chose si pe-
nte en chose si legere, & d'vne si legere en vne
pesante, ce que l'on peut tenir pour chose ra-
en nature. Et pour ce l'Autheur de la nature
t digne d'estre glorifié en toutes ces & autres
stranges proprietez de ce metal, puisque toute
hose engendree obeyt promptement à ses loix
achees & incogneuës.

Du lieu où l'on trouue le vif-argent, & commẽ l'on descouurit ces tres-riches mines en Guancauilca.

Chapitre XI.

Le vif argent se trouue en vne maniere de pierre, laquelle donne & apporte aussi tout ensemble ce vermeillon que es anciens appellerent *Minium*, & encor au-

iourd'huy l'on appelle les images de cristal mi-
niades, lesquels sont peints auec du vifargen
Les anciens ont beaucoup fait d'estat de ce *m*
L.33.c.7. *nium*, ou vermeillon, le tenant pour vne couleu
sacree, comme Pline raconte, disant que le
Romains auoient accoustumé d'en peindre l
face de Iupiter & les corps de ceux qui triom
phoient en Ethiopie; mesmes les idoles & l
Gouuerneurs aussi auoient la face peinte de c
minium. Et que ce vermeillon estoit tellemen
estimé à Rome (lequel on y portoit seulemen
d'Espagne, où il y auoit beaucoup de puits &
de mines de vif argent, qui y sont encor au
iourd'huy) que les Romains ne permettoien
pas que l'on l'affinast & accommodast en Es
pagne, de peur qu'ils n'en desrobassent quel
que chose, mais on le portoit à Rome, seelle
tout ainsi en pierre comme ils le tiroient de l
mine, puis l'affinoient. L'on y en apportoit pa
chacun an de l'Espagne, specialement de l'An
dalusie, enuiron dix mil liures, que les Romain
estimoient vne excessiue richesse. I'ay rapport
tout cecy de cet Autheur, afin que ceux qu
voyent auiourd'huy ce qui se passe au Peru
ayent le contentement de sçauoir ce qui s'es
passé anciennement entre le plus puissants Sei
gneurs de l'vniuers. Ie le dy pour les Inguas
Roys du Peru, & pour les Indiens naturels d'ice
luy, qui trauaillerent & fouyrent long temps é
mines de vif argent, sans sçauoir ce que c'estoi
du vif argent, & sans le cognoistre, ny sans y re-
chercher autre chose que le Cynabre ou ver-
meillon, qu'ils appellent Limpy, lequel ils esti-

ient beaucoup, pour ce mesme effect que Pli-
e a raconté des Romains, & des Ethiopiens, qui
ſt pour ſe peindre & teindre la face & le corps
'eux & leurs idoles; ce qui a eſté beaucoup pra-
qué par les Indiens, ſpecialement quand ils al-
oient à la guerre, & en vſent encor auiourd'huy
uand ils font quelques dances & feſtes, & ap-
ellẽt cela ſe barbouiller, pour ce qu'il leur ſem-
loit que les faces & viſages ainſi barboüilliez
ſpouuentoient beaucoup, & auiourd'huy le
iennent pour vn ornement & mignardiſe. Pour
eſte cauſe il y a eu d'eſtranges ouurages de mi-
es, aux montagnes de Guancauilca, qui ſont au
Peru, proches de la Cité de Guamangua, deſ-
quelles ils tiroient ce metal, & eſt de la façon, que
i auiourd'huy l'on entre par les caues & ſocca-
ons, que les Indiens firent de ce temps là, les
hommes s'y perdent, & ne trouuent point de
chemin pour en ſortir: mais ils ne ſe ſoucioient
point du vif-argent, qui naturellement eſt en la
meſme matiere, ou metal de vermeillon, ny ne
cognoiſſoient point qu'il y euſt au monde de
elle matiere. Les Indiens n'ont pas eſté ſeuls qui
ayent eſté long temps ſans auoir cognoiſſance de
ceſte richeſſe, mais auſsi les Eſpagnols ont eſté
de meſme, iuſques à ce que en l'an mil cinq cens
ſoixante ſix, & ſoixante ſept, que le Licentié Ca-
ſtro gouuernoit au Peru, l'on deſcouurit les mi-
nes de vif argẽt, ce qui aduint de ceſte façon. Vn
hõme d'entendemẽt, appellé Henricque Guar-
ces, Portugais de nation, ayant vn morceau de ce
metal coloré, que i'ay dit que les Indiens appel-
lent Limpy, auec lequel ils ſe peignent le viſage,

comme il le gardoit & contemploit, cogne
que c'estoit la mesme chose qu'en Castille l'o
appelloit vermillon, d'autant qu'il sçauoit bi
que le vermillon se tire de mesme metal que
vif argent, il coniectura que ces mines de
uoient estre de vif argent, & se transporta a
lieu d'où l'on tiroit ce metal, pour en faire l'essa
& l'experience. Ce qu'il trouua estre ainsi,
ayant de ceste façon esté descouuertes les min
de Palcas au terroir de Guamangua, il y alla grã
nombre d'hõmes pour tirer le vif argent, & de
le porter à Mexicque, où l'on affine l'argent pa
le moyen du vif-argent, dequoy plusieurs
sont enrichis. Ceste contree de mines, qu'ils ap
pellent Guancauilca, dés lors se peupla d'Espa
gnols & d'Indiens qui y arriuerent, & auiour
d'huy y arriuent encor pour trauailler à l'ou
urage de ces mines de vif argent, lesquelles son
en grand nombre & fort abondantes. Mais su
toutes ces mines, celle qu'ils appellent d'Ama
dor, de Cabrera, autrement des Saints, est belle &
remarquable. C'est vn rocher de pierre tres-du
re, toute semee de vif argent, & de telle grãdeur
qu'elle s'estend plus de quatre vingts varres e
longueur, & quarante en largeur, en laquelle mi
ne l'on a fait plusieurs puits & fosses de soixant
& dix stades de profondeur, de sorte que plus d
trois cens hommes y peuuent trauailler tous en-
semble tant est grãde sa capacité. Ceste mine fu
descouuerte par vn Indien d'Amador de Ca-
brera, appellé Nauincopa, du bourg d'Acoria
& la fit enregistrer Amador de Cabrera en so

om. Il en fut en procez contre le Procureur
ſcal, mais par arreſt l'vſufruict luy en fut ad-
ıgé, comme ayant eſté le deſcouureur. Du
epuis il vendit ſon droict à vn autre, pour le
rix de deux cens cinquante mil ducats, & par
pres ayant opinion qu'il auoit eſté trompé en
eſte vente, mit en action l'acheteur, pour ce
u'ils diſent qu'elle vaut plus de cinq cens mil
ucats, voire quelques-vns tiennent qu'elle
aut bien vn million d'or: choſe rare, qu'il y
it vne mine de telle valeur & richeſſe! Lors
ue Dom Franciſque de Tollede gouuernoit
u Peru, il y eut vn homme qui auoit eſté en
Mexicque, & remarqué comme l'on affinoit
argent, auec le mercure, appellé Pero Fernan-
les de Velaſco, qui s'offrit & s'ingera d'affiner
& de tirer l'argent de Potozi auec le mercure,
& en ayant fait preuue en l'an mil cinq cens ſoi-
ante & onze, en vint à ſon honneur, & lors on
ommença en Potozi à affiner l'argent auec le
if-argent que l'on y portoit de Guancauelic-
ua, qui fut vn beau remede pour les mines: car
par le moyen de ce vif-argent, l'on tira vn nom-
bre infiny d'argent de ces metaux, dont ils ne
faiſoient point d'eſtat, leſquels ils appelloient
racleures. Car comme il a eſté dit, le vif-argent
purifie l'argent encor qu'il ſoit ſec, pauure, &
de peu d'alloy, ce que l'on ne peut faire en le
faiſant fondre par le feu. Le Roy Catholique
tire de l'ouurage des mines du vif-argent, ſans
couſt ny riſque aucune, preſque quatre cens
mil pezes de mine, qui ſont de quatorze reaux
chacun, ou peu moins, outre le droit qui luy re-

uient en Potozi, où il est employé, qui est vn
autre grãde richesse. L'on tire chacun an, l'v
portant l'autre, de ces mines de Guancauilca,
mil quintaux de vifargent, & voire dauantag

De la facon de tirer le vif argent, comme on e affine l'argent.

Chapitre XII.

DIsons maintenant comme l'on tir le vifargent, & cõme auec luy l'o affine l'argent. L'õ prend la pierr ou metal, où se trouue le vifargẽt laquelle ils mettent au feu dedan des pots de terre, bien bouchez, apres qu'ils l'õ premierement pillee & moulliie, de sorte que c metal ou pierre, venant à se fondre par la cha leur du feu, le vifargent s'en se pare, & en sort e exhalation, & quelquefois mesme auec la fume de mesme feu, iusques à ce qu'il rencontre quel que corps, où il s'arreste & se congelle: que s'i passe outre en haut sans rencontrer aucun corp dur, il va à mont iusques à ce qu'il soit refroidy & lors estant congellé il retombe en bas, Quan la fondure est acheuee, ils destoupent les pot & en tirent le metal, attendants toutesfois à ce faire, qu'il soit bien refroidy, car s'il y restoi encor quelque fumee ou vapeur, qui rencon- trast les personnes qui les destoupent, ce seroi pour les faire mourir, ou demeurer preclus, ou à tout le moins pour en perdre les dents. Et d'autant que l'on vse & despend vn nombre in-

finy

ny de bois, pour entretenir le feu à fondre les
metaux. Vn meusnier nommé Rodrigo de Tor-
es, trouua vne inuention tres-vtile, qui fut
e cueillir d'vne certaine paille qui croist par
outes ces montagnes du Peru, laquelle ils ap-
ellent Ycho, & est comme vne espece de ionc
ur auec quoy ils font du feu. C'est chose mer-
eilleuse, que la force que ceste paille a pour
ondre ces metaux, ce qui est, comme Pline dit, Li.33.c.4.
u'il y a de l'or que l'on fond plus facilement
uec la flãme de la paille, que non pas auec vn
ros brasier, quoy qu'il soit bien ardent & en-
ãmé. Ils mettent le vif-argent ainsi fondu dans
es peaux, d'autant qu'il se garde fort bien
ãs du cuir, & de ceste façon l'on le met aux ma-
asins du Roy, d'où l'on le tire pour le porter
ar mer à Aricqua, puis à Potozi par terre, sur
es moutons du pays. Il se consume ordinaire-
nent chaque an en Potozi, pour l'affinement
les metaux, enuiron six ou sept mil quintaux de
if-argent, sans ce que l'on tire des lames, (qui
est le terrestre, & ordure des premiers lauoirs
les metaux, qui se font en des chaudieres.) Les-
quelles lames ils bruslét & mettent en des four-
neaux pour en tirer le vif-argent qui demeure
en icelles. Et y a plus de cinquante de ces four-
neaux en la ville de Potozi, & en Tarpaya. La
quantité des metaux que l'on affine (comme
quelques hommes experimentez en ont fait le
conte,) se peut monter à plus de trois cens mil
quintaux par an, des lames & terrestres desquels
refonduës & rafinees, l'on peut tirer plus de
deux mil quintaux de vif-argent. Or l'on doit

ſçauoir, qu'il y a diuerſes ſortes de metaux po
ce qu'il y a quelques metaux qui rendent bea
coup d'argent & cõſomment peu de vif-argen
& d'autres au contraire qui conſomment bea
coup de vif-argent,& rendent peu d'argent. Il
en a d'autres qui en conſomment beaucoup,
rendent beaucoup d'argent,& d'autres qui co
ſomment peu de vif-argent,& rendent peu d'a
gent : & ſelon que les hommes rencontrent
ces metaux, ainſi ils enrichiſſent & appauuri
ſent en leur traitte. Combien que le plus ord
nairemẽt il arriue, que tout ainſi comme le m
tal riche donne plus d'argent,auſſi il conſomm
beaucoup plus de mercure,& le pauure au con
traire ainſi qu'il donne peu d'argent, il conſom
me auſſi peu de vif-argent. L'on pile & meu
premierement le metal fort menu, auec de
maſſes & inſtruments, qui frappent & pilen
ceſte pierre,comme des moulins à tan, & eſtan
le metal bien pilé, ils le ſaſſent en des ſacs d
cuiure, qui font & rendent la poudre auſſi del
liee & menuë, comme ceux qui ſont faits d
ſoye de cheual, & ſaſſẽt ces ſacs lors qu'ils ſon
bien accommodez & entretenus, trente quin
taux en vn iour & vne nuict, puis l'on met l
poudre de ce metal, eſtant ſaſſee, en des caſſon
de buitrones, où ils la mortifient & deſgraiſſen
auec de la ſaulmure, mettãt à chaques cinquan
te quintaux de poudre cinq quintaux de ſel, &
font cela, pource que le ſel deſgraiſſe ce metal,
& le ſepare d'auec la terre & l'ordure qu'il a, à
fin que le vif-argent recueille plus facilement
& attire l'argent. Apres ils mettent du vif-ar-

ent en vn linge de Hollande cru, & le pres-
ent & expriment sur le metal, sortant le vif ar-
ent comme vne rosee, en tournant & meslant
ousiours cependant le metal, afin que ceste ro-
ee de vif-argent se cõmunique à tout. Aupara-
ant qu'ils eussent inuenté les buytrones de feu,
on amassoit & paistrissoit plusieurs & diuer-
es fois le metal auec le vif-argent, dans de gran-
es auges, & le laissoient ainsi poser quelques
ours, puis retournoient à le remesler & amas-
er vne autre fois, iusques à ce qu'ils pensoient
que tout le vif-argent estoit ja incorporé auec
argent, ce qui tardoit vingt iours & plus, &
uand il tardoit peu, c'estoit comme neuf iours.
Du depuis l'on descouurit, (comme le desir
'acquerir est diligent) que pour abbreger le
emps, le feu y aydoit beaucoup pour causer
que le vif-argent recueillist plustost l'argent,
& ainsi ils inuenterent les buytrones, où l'on
mettoit des casses pour mettre le metal auec
u sel & du vif-argent, & par dessous met-
oient le feu petit à petit en des fourneaux faits
xprés, par dessous terre, & en l'espace de cinq
ou six iours le vif-argent incorpore à soy l'ar-
ent, puis quand ils cognoissent que le mercure
fait son deuoir, sçauoir qu'il a du tout assem-
blé l'argent, sans laisser rien arriere, & qu'il s'en
st imbu, comme fait l'esponge de l'eau, l'in-
orporant auec soy, & le separant de la terre,
lu plomb & du cuiure, auec lesquels ils s'en-
endre, puis ils le tirent & separent du mesme
if-argent. Ce qu'ils font en ceste maniere, ils
mettent le metal en des chaudieres, & vaisseaux

pleins d'eau, ou auec des moulinets ou roües vont tournant tout à l'entour le metal, comm qui feroit de la moustarde, & lors va sortant la terre & ordure du metal, auec l'eau qui court; & l'argent & vif-argent, comme plus pesan demeurent au fond de la chaudiere, & le meta qui demeure est comme du sable: de là ils le ti rent & portent lauer vne autre fois auec d grands plats de bois en des cuues pleines d'eau & là ils acheuent de faire tomber la terre, lais sant l'argent & vif argent seuls. Toutesfois i ne laisse pas de couler quelquefois vn peu d'ar gent & vif-argent auec la terre & ordure, & es ce qu'ils appellent relaué, lequel ils approufi tent par apres, & en tirent ce qu'il reste. Apre donc que l'argent & vif-argent sont nets, & qu'ils commencent à reluire à cause qu'il n' reste plus de terre, ils prennent tout ce meta lequel estant mis dans vn linge, ils le pressent & expriment tres-fort, & par ce moyen sort tou le vif-argent qui n'est point incorporé auec l'ar gent, & demeure le reste fait comme vn pai d'argent, & vif-argent, ainsi que demeure l marc des amandes quand elles sont pressee pour faire de l'huyle, & estant ainsi bien pressé le marc qui demeure contient en soy seulemen la sixiesme partie d'argent, & les cinq autres de mercure; tellement que s'il reste vn marc de soixante liures, les dix sont d'argent, & les cin-quante de vif-argent. De ces marcs ils font des pines qu'ils appellent, ou pommes de pin, en la façon de pains de sucre, creuses par dedans, les-quelles ils font ordinairement de cent liures

esant, puis pour separer l'argent d'auec le vif-
rgent, les mettent au feu violent, où ils les cou-
rent d'vn vase de terre, à la façon d'vn moule
faire les pains de sucre qui sont comme capu-
hons, & les couurant de charbon, leur don-
ent le feu, par lequel le vif-argent s'exhale
n fumee, & rencontrant ce capuchon de ter-
e, là s'espassit & distille ainsi que fait la fumee
u pot au couuercle, & par vn canal en façon
'allembicq, l'on reçoit tout le vif-argent qui
e distille, demeurant l'argent seul, lequel ne se
hange en la forme & figure, mais aux poids il
liminuë de cinq parts moins qu'auparauant, &
lemeure crespu & spongieux, qui est vne chose
ligne de voir. De deux de ces pines l'on fait
ne barre d'argent, du poids de soixante cinq
ou soixante six marcs, & de ceste façon ils la por-
ent essayer, quinter & marquer. L'argent tiré
uec le mercure est si fin, que iamais il n'abaisse
le deux mil trois cens quatre vingts d'alloy, &
est si excellent que pour le mettre en œuure les
Orfeures ont besoing de l'abaisser d'alloy, en
y mettant de la soulde, ou meslange, cóme aussi
l'on fait és maisons de la monnoye, où l'argent
se met en œuure sous le coing. L'argent endure
tous ces tourmens & martyrs (s'il faut dire ain-
si) pour estre affiné : que si l'on considere bien,
c'est vn amas tout formé, où l'on meut, l'on s'as-
se, l'on paistrit, l'on fait le leuain, & l'on cuit
l'argent: outre tout cela, l'on le laue, relaue, cuit,
& recuit, passant par les pillons, sacs, auges,
buytrones, chaudieres, batoirs, pressoirs, fours,
& finablement par l'eau & par le feu. Ie dis cecy

pour-ce que voyant cét artifice en Potozi, ie
conſiderois ce que dit l'Eſcriture des iuſtes, que:
Matth. 3. *Colabit eos, & purgabit quaſi argentum*, & ce qu'el-
Eccleſ. 2. le dit en autre part, *Sicut argentum purgatum terra*
Pſal. 11. *purgatum ſeptuplum*. Tellement que pour purifier
l'argent, l'affiner & le nettoyer de la terre &
pierre où il s'engendre, l'on le purge & purifie
ſept fois: car en effect ils le tourmentent & paſ-
ſent par les mains ſept fois, voire dauantage,
iuſques à ce qu'il demeure pur & fin, ce qui eſt
de meſme en la doctrine du Seigneur, & doi-
uent eſtre telles, & ainſi purifiees les ames, qui
doiuent participer & ioüyr de ſa pureté diuine.

Des engins à moudre les metaux, & de l'eſſay de l'argent.

Chapitre XIII.

POur conclure ceſte matiere & ſujeđ de l'argent & des metaux, il nous reſte deux choſes à dire, l'vne deſquelles eſt de traitter des engins & moulins, & l'autre des eſſais. I'ay deſia dit comme l'on meut le metal pour receuoir le vif-argent, laquelle moulure ſe fait auec diuers inſtrumens & engins, les vns auec des cheuaux comme des moulins à bras, & les autres comme moulins à eau, deſquelles deux ſortes y a vne grande quantité. Mais d'autant que l'eau qu'ils ont là communement, n'eſt que de la pluye, il n'y en a pas ſuffiſamment en Potozi, qu'en trois ou quatre mois, qui ſont en Decembre, Ianuier, Feurier:

ur ceste occasion ils ont fait des lacs &
angs qui contiennent de circuit, comme
il & six cens verges, & de profondeur trois
ides, il y en a sept auec leurs escluses, telle-
ent que quand il est besoin d'eau, l'on leue
ie esclusе d'où sort vn ruisseau d'eau, lequel
reserrent aux festes. Et quand les lacs &
tangs se remplissent, & que l'année est abon-
nte en pluyes, le moudre y dure six ou sept
ois, de façon que mesme pour l'argēt les hom-
es desirent & demandent vne bonne annee
eau en Potozi, comme l'on fait aux autres
ndroits pour le pain. Il y a d'autres engins en
arapaya, qui est vne vallee distante trois ou
uatre lieuës de Potozi, où il court vne riuiere,
omme mesme en d'autres endroits. La diuersi-
é qui est entre ces engins, est que les vns sont de
x pilons, les autres de douze, & les autres de
uatorze. L'on meut & pile le metal en des
ıortiers où iour & nuict ils trauaillent, & de là
on porte ce qui est moulu pour sasser. Il y a au
iuage du ruisseau de Potozi quarante huict in-
trumens & engins à eau, de huict, dix & douze
ilons, & quatre autres de l'autre costé, qu'ils
ppellent Tanacognugno. En la vallee de Tara-
aya, y en a vingt deux tous à eau, outre lesquels
y en a trente à cheual en Potozi, & plusieurs au-
res en d'autres endroits, tant a esté grand & est
encor le desir & industrie de tirer l'argent. Le-
quel finalemēt est essayé & esprouué par les mai-
stres à ce deputés par le Roy. Pour dōner l'alloy
à chaque piece l'on porte les barres d'argent à
l'essayeur, qui met à chacune son numero, pour

ce que l'on luy en porte plusieurs à la fois,
coupe de chacune vn petit morceau, lequel i
poise iustement, & le met en vn creuset, qui es
vn petit vase fait de cendres d'os bruslez & bat
tus; puis il pose tous ces creusets chacun en so
ordre au fourneau, leur donnant le feu violen
lors le metal se fond, & ce qui est plomb se re
sout en fumee, & le cuiure & estain se dissoul
uent, demeurant l'argent tres-fin de couleur d
feu: & est vne chose merueilleuse, que quan
il est ainsi raffiné, encor qu'il soit liquide &
fondu, il ne s'espand point, quoy que l'on ren-
uerse le creuset la bouche en bas, mais il demeu-
re tousiours fixe, & sans en tomber vne gou-
te. L'essayeur recognoist en la couleur & au-
tres signes quand il est affiné, & lors il tire les
creusets du feu & repese delicatement chas-
que morceau, regarde ce qu'il est diminué, de
son poids, pour-ce que celuy qui est de haute
loy, diminue peu, & celuy qui est de basse loy,
beaucoup, & ainsi selon qu'il est diminué il voit
l'alloy qu'il tient, suiuant quoy il marque pun-
ctuellement chaque barre. Le poids & bal-
lance sont si delicats & les grains si menus, que
l'on ne les peut prendre auec la main, mais seu-
lement auec des pincettes, & fait l'on cét es-
say à la lumiere de la chandelle, afin qu'il n'y
ayt aucun air qui face mouuoir les balances: car
de ce peu dépend le prix & valeur de toute la
Psal. 65. barre. C'est à la verité vne chose delicate, &
Prou. 17. 27. qui requiert vne grande dexterité, dequoy
mesme s'ayde la saincte Escriture en diuers en-
droicts, partie pour declarer de quelle façon

Dieu esprouue les siens, & pour noter, & remarquer les differences des merites & valeur des ames, où au Prophete Hieremie Dieu donne le tiltre d'essayeur, afin qu'il cognoisse & declare la valeur spirituelle des-hommes, & de ses œuures; qui est vn propre negoce de l'esprit de Dieu, estant celuy qui pese l'esprit des hommes. Nous-nous contenterons de ce qui est dit sur le subjet de l'argent, metaux & mines, & passerons aux deux autres mixtes proposez, qui sont les plantes & animaux. *Hierem. 6. Prou. 1.*

Des Esmeraudes.

Chapitre XIV.

IL ne sera pas hors de sujet de dire quelque chose des esmeraudes, tant pource que c'est vne chose precieuse comme l'or & l'argent, dont nous auōs traitté, que pource qu'ils viennent, & prēnent leur origine mesme des mines & des metaux, ainsi que raconte Pline. L'esmeraude a esté anciennemēt en grande estime, comme le mesme autheur escrit, & luy donnoit-on le troisiesme lieu entre les ioyaux & pierres precieuses, sçauoir apres le diamant & la perle. Aujourd'huy l'on n'estime plus tant l'esmeraude, ny la perle, pour la grande abondance qu'on a apportee des Indes de ces deux sortes de pierres, & n'y a que le diamant seul qui retienne & demeure en sa principauté, *Plin. li. 37. cap. 5.*

laquelle on ne luy peut oster. Apres viennent en estime les rubis fins & les autres pierres, qu'on tient plus precieuses que les esmeraudes. Les hommes sont tant amis des singularitez, & des choses rares, que ce qu'ils voyent estre cõmun, ils ne l'estiment plus. On raconte d'vn Espagnol qui au cõmencement de la descouuerte des Indes fut en Italie, & monstra à vn lapidaire vne esmeraude; auquel demandant le prix d'icelle, apres que le lapidaire l'eut regardee de pres, & bien consideree cõme elle estoit d'vne excellente qualité & figure, respõdit qu'elle valloit cent ducats. Il luy en monstra vne autre plus grande, que le lapidaire estima trois cens ducats. L'Espagnol estant enyuré de ces propos, le mena en son logis, & luy en mõstra vn cassion tout plein: lors l'Italien voyant vn si grand nombre de ces esmeraudes, dist, Monsieur, celles-là vaudront bien vn escu la piece. Il en est aduenu autant és Indes & en Espagne, que ces pierres ont perdu leur valeur, pour la grande richesse & abondance d'icelles qui s'y en est trouuee. Pline raconte plusieurs excellences des esmeraudes, entre lesquelles il dit qu'il n'y a chose plus agreable, ny plus salubre à la veüe, en quoy il a raison: mais son authorité importe peu, pendant qu'il y en aura telle abondance. Lælia Romaine, de laquelle il raconte qu'en vn scoffion & vestement brodé de perles & esmeraudes, elle employa la valeur de quatre cens mille ducats; pourroit aujourd'huy auec moins de quarante mil en faire deux paires tels que celuy-là. Il s'en est trouué en diuerses parties des Indes, & les Rois de Me-

Plin. l. 37. cap. 5.

Plin. l. 9. cap. 35.

que les estimoient beaucoup, voire auoient
coustumé quelqu'vns de se percer les narines,
d'y mettre vne excellente esmeraude. Ils les
ettoient aux visages de leurs idoles; mais le
u où l'on en a trouué, & s'en trouue encor au-
urd'huy plus grande abondance, est au nou-
au Royaume de Grenade, & au Peru, proche
Manta & Port-vieil. Il y a vers ce lieu vn ter-
ir qu'ils appellét, Terre des esmeraudes, pour
cognoissance que l'on a qu'il y en a beaucoup,
cores que iusques aujourd'huy l'on n'a point
nquesté ceste terre. Les esmeraudes naissent
des pierres, en forme de crystaux, & les ay
ües en la mesme pierre, qu'ils vont comme y
rmant vne veine, & comme il semble, se vont
u à peu espaississant & affinant. Pource que
n vids quelques-vnes qui estoiét moitié blan-
es & moitié vertes, d'autres toutes blanches,
d'autres jà toutes vertes, & parfaites du tout.
en ay veu quelques-vnes de la grandeur d'vne
oix, & s'en trouue de plus grandes: mais ie
ay point sceu qu'en nostre temps l'on en aye
ouué de la grandeur & figure du plat ou ioyau
u'ils ont à Gennes, qu'ils estiment auec raison
our ioyaux de grand prix, & non pas pour re-
que, puis qu'il n'apparoist point que ce soit
ne relique, mais est le contraire. Neantmoins
ns comparaison, ce que Theophraste raconte *Plin. li. 37. ca. 1.*
e l'esmeraude, que le Roy de Babylone presen-
au Roy d'Egypte, surpasse celle de Gennes.
r elle auoit quatre couldees de long, & trois
e large, & dit qu'au Téple de Iupiter il y auoit
ne esguille, ou pyramide, faite de quatre pier-

res d'esmeraudes, de quarante coudees de lon
& en quelques endroits, de quatre coudees d
large, & de deux en d'autres endroits, & que d
son temps il y auoit à Tyr, au Temple d'Hercu
les, vn pillier d'esmeraude. Il estoit parauentu
re, comme dit Pline, de pierre verte, qui tiro
sur l'esmeraude, & l'appelloiét, esmeraude fau
se: comme quelques-vns veulent dire que cer
tains pilliers qui sont en l'Eglise Cathedrale d
Cordoüe, sont de pierre d'esmeraude, & y son
depuis le temps qu'elle fut mesquitte des Roy
Miramamolins Mores, qui regnerent en icell
En la flotte de 1587. en laquelle ie vins des In
des, ils apporterent deux cassons d'esmeraude
dont chacun pesoit pour le moins quatre arro
bes, d'où l'on peut voir l'abondance qu'il y en
Exod. 29. 30. L'Escriture saincte celebre les esmeraudes com
me ioyaux fort precieux; on la met entre le
Apoc. 21. pierres precieuses que le grand Pontife porto
en son Ephod, ou Pectoral, comme celles qu
ornoient les murs de la celeste Hierusalem.

Des Perles.

Chapitre XV.



Maintenant que nous traiton
de la principale richesse que l'o
apporte des Indes, il n'est pas rai
sonnable d'oublier les perles, qu
les anciens appelloient, marguari
tes, & estoient aux premiers temps en si grand

ime, qu'il n'appartenoit qu'aux personnes
yales d'en porter; mais aujourd'huy il y en a
telle abondance, que les Negresses mesmes
portent des chaines. Elles s'engendrent és
nches ou huistres de la mer auec leur chair, &
est arriué, mangeant des huistres, d'y trouuer
s perles au milieu. Ces huistres sont par dedás
vne couleur comme de ciel, fort viue, & en
ielques endroits l'on en fait des cueillieres
i'ils appellét de nacre. Les perles sont de tres-
fferentes formes en la grandeur, figure, cou-
ur & polissure, comme aussi en leur prix elles
fferent beaucoup. Ils appellent les vnes Aue-
arias, pour estre comme les petits grains du
iappelet, les autres Patenostres, parce qu'elles
nt grosses. Peu souuent l'on en trouue deux
ii soient tout d'vne grandeur, forme, & cou-
ur. Pour ceste occasion les Romains, selon
i'escrit Pline, les appelloient Vnions. Quand Plin. l. 9. cap. 35.
aduient que l'on en trouue deux qui se ressem-
lent du tout, ils haussent beaucoup de prix,
becialement pour des pendants d'oreille. I'en
y veu quelques paires qu'ils estimoient à mil-
ers de ducats, encore qu'elles ne fussent pas de
valeur des deux perles de Cleopatra, desquel- Ibidem.
es Pline raconte que chacune valoit cent mille
ucats, auec lesquelles ceste folle Royne gagna
gageure qu'elle auoit faite contre Marc An-
oine, de gaster, & despenser en vn souper plus
e cent mille ducats, d'autant que sur le dessert
lle mit vne de ces perles en de fort vinaigre,
uis apres la perle estant dissoute auec le vinai-
gre, elle la beut ainsi. Ils disent que l'autre per-

le fut coupee en deux, & mise au Pantheon d
Rome, aux pendants d'oreille de la statue d
Venus. Esope raconte de Clouis fils du baste
leur ou comedien, qu'en vn banquet il fit pre
senter aux conuiez, entre les autres mets, à cha
cun vne perle riche, dissoute en vinaigre, afin d
rendre la feste plus magnifique. Ce sont esté de
folies de ces temps-là, mais celles d'aujourd'hu
ne sont pas moindres, attendu que nous voyon
non seulement les chapeaux & les cordōs, ma
aussi les bottines, & les pattins des femmes d
basse condition, estre tout semez de broderie d
perles. On pesche des perles en diuers endroit
des Indes: mais la plus grande abondance est e
la mer du Sud, proche du Panama, où sont le
Isles qu'ils appellent pour ceste occasion, le
Isles des perles. Mais l'on en tire aujourd'hu
en la mer du Nort en plus grande quantité, &
de meilleures, qui est proche de la riuiere qu'il
appellent, de la hache. Ie vis là comme l'on e
faisoit la pesche, qui se fait auec assez de coust
& de trauail des pauures esclaues, lesquels s
plongēt six, neuf, voire douze brasses en la mer
à chercher les huistres, lesquelles ordinairemen
sont attachees aux rochers & grauier de la mer
Ils les arrachent de là, & s'en chargent pour re-
uenir sur l'eau, & les mettre en leurs canoes, où
ils les ouurēt apres pour en tirer le thresor qu'il
ont dedans. L'eau de la mer est en cét endroi
tres-froide, mais encore ce leur est beuaucoup
plus grand trauail de retenir leur haleine quel-
quefois vn grand quart d'heure, voire demie
heure, en faisant leur pesche. Et afin que ces

uures esclaues puissent mieux retenir leur haine, ils leur font manger des viandes seiches, encore en petite quantité; tellement que l'arice leur fait faire ces abstinences & contiences contre leur volonté. L'on met des perles œuure en diuerses façons, & les perce-t'on our faire des chaines, & y en a jà grande abonnce en quelque lieu que ce soit. En l'an 1587. vids au memoire de ce qui venoit des Indes ur le Roy, qu'il y auoit dix-huict marcs de rles, & encores trois cassons dauantage, Et ur les particuliers il y en auoit mil deux cens ixante & quatre marcs, & outre tout cela, pt sachets qui n'estoient point pesez, ce qu'on st tenu en autre temps pour fable.

Du pain des Indes, & du mays.

CHAPITRE XVI.

MAINTENANT pour traitter des plantes nous commencerons à celles qui sont propres & particulieres és Indes; & puis apres de celles qui sont communes aux Indes, & à l'Europe. Et pource que les plans ont esté creées principalement pour l'entreen de l'homme; & que la principale dont il end nourriture, est le pain, il sera bon de dire el pain il y a aux Indes, & dequoy ils vsent à ute d'iceluy. Ils ont comme nous auons icy, nom propre, par lequel ils designent & si-

gnifient le pain, qu'ils disent au Peru, Tanta, &
en d'autres lieux d'vne autre façon. Mais la qua
lité & substance du pain dont ils vsoient aux In
des, est chose fort differente du nostre, pourc
qu'il ne se trouue qu'il y eust aucun genre d
froment, ny orge, ny mil, ny de ces autres grain
dont on se sert en Europe à faire du pain, au lie
de cela ils vsoient d'autres sortes de grains & ra
cines, entre lesquels le mays tient le premie
lieu, & auec raison le grain qu'ils appellét mays
que l'on appelle en Castille, bled d'Inde, & e
Italie, grain de Turquie. Et ainsi comme le fro
ment est le plus commun grain pour l'vsage de
hommes, és regions de l'ancien monde, qu
sont Europe, Asie & Afrique; ainsi aux endroi
du nouueau monde le grain de mays est le plu
commun, & qui presque s'est trouué en tous le
Royaumes des Indes Occidentales, comme a
Peru, en la neuue Espagne, au nouueau Royau
me, en Guatimalla, en Chillé, en toute la te
re ferme. Ie ne trouue point qu'anciennemen
és Isles de Barlouente, qui sont Cuba, sainc
Dominique, Iamaycque, & sainct Iean, ils vsa
sent du mays, aujourd'huy ils vsent beaucou
de la Yuca, & Caçaui, dequoy nous traicteron
incontinent. Ie ne pense point que le grain d
mays soit inferieur au froment en force, ny e
substance, mais il est plus chaud, & plus grossie
& engendre beaucoup de sang, d'où vient qu
ceux qui n'y sont point accoustumez s'ils e
mangent trop, ils deuiennent enflez & ro
gneux. Il croist en des cannes, ou roseaux, cha
cun desquels porte vne ou deux grappes, au
quelle

uelles le grain eſt attaché ; & combien que le
rain en ſoit aſſez gros, ſi eſt-ce qu'il ſ'y en trou-
e en grande quantité ; tellemẽt qu'en quelques
rappes j'ay conté ſept cens grains. Il le faut ſe-
ier à la main vn à vn, & non pas eſpars. Il veut
terre chaude & humide, & en croiſt en plu-
eurs lieux des Indes en fort grande abondance;
n'eſt point choſe rare en ces pays de recueillir
ois cens fanegues ou meſures d'vne ſeule de
mence. Il y a de la difference entre le mays,
omme il y en a entre le froment ; l'vn eſt gros,
fort nourriſſant ; & l'autre petit & ſec, qu'ils
ppellent moroche. Les feüilles & la canne ver-
du mays eſt vn manger fort propre pour les
ules & pour les cheuaux, & leur ſert auſſi de
ille quād elle eſt ſeiche ; le grain en eſt de plus
ſubſtance & nourriture pour les cheuaux,
ue n'eſt pas l'orge. C'eſt pourquoy ils ont ac-
ouſtumé en ces pays de faire boire les beſtes
uant que leur donner à manger : car ſi elles
euuoient apres, ce feroit pour les faire enfler,
omme elles feroient ayant mangé du froment.
e mays eſt le pain des Indes, & le mangent
ommunemẽt boüilly ainſi en grain tout chaud,
l'appellent mote, comme les Chinois & Iap-
ons meſmes mangent le ris cuit auec ſon eau
haude, quelquefois le mangent roſty. Il y a du
ays rond & gros comme celuy de Lucanas,
ue les Eſpagnols mangent roſty comme viande
elicieuſe, & a meilleure ſaveur que les guar-
enſes, ou pois roſtis. Il y a vne autre façon de
manger plus delicieuſe, qui eſt de mouldre le
ays, & en ayant amaſſé la fleur, en faire de pe-

tits tourteaux qu'ils mettent au feu, qu'on a a
coustumé de presenter tous chauds à la tabl
En quelques endroits ils les appellent Arepa
Ils font mesme de ceste paste des boulles ro
des, & les accoustrent d'vne façon qu'ils durc
& se conseruent long temps, les mangeant co
me vn mets delicieux. Ils ont inuenté aux Ind
(pour friandise & delices) vne certaine façon
pastez qu'ils font de ceste paste & fleur auec
sucre, lesquels ils appellent biscuits, & melli
dres. Le mays ne sert pas seulement aux India
de pain, mais aussi il sert de vin: car ils en fo
leur boisson, de laquelle ils s'enyurent plusto
que de vin de raisins. Ils font ce vin de mays
diuerses façons, l'appellans au Peru, Acua,
pour le nom le plus commun és Indes, Chich
Le plus fort se fait en façon de ceruoise, me
tant tremper premierement le grain de ma
iusques à ce qu'il se creue; par apres ils le cuise
d'vne telle façon, & deuient si fort, qu'il en fa
peu pour abbatre son homme. Ils appellent c
stuy-là au Peru, Sora, & est vn breuuage de
fendu par la loy, à cause des grands inconueni
qui en prouiennent, enyurant les hommes. M
ceste loy y est mal obseruee, d'autant qu'ils
laissent point d'en vser, ains passent les nuic
& les iours entiers à en boire en dançans & ba
Plin. li. 14. cap. 22. lans. Pline raconte que ceste façon de breuu
ge, qui estoit de grain trempé, & cuit par apre
auec lequel on s'enyuroit, estoit anciennemen
en vsage en France, en Espagne, & en d'autr
Prouinces, comme aujourd'huy en Flandres i
vsent de la ceruoise faite de grain d'orge. Il y

e autre façon de l'Acua, ou Chicha, qui eſt de
aſcher le mays, & faire du leuain de ce qui a
é ainſi maſché, apres le faire boüillir, voire
l'opinion des Indiens, que pour faire de bon
uain il doit eſtre maſché par des vieilles pour-
s, ce qui fait mal au cœur à l'ouyr ſeulement,
utefois ils ne laiſſent pas de le boire. La façon
plus nette, la plus ſaine, & qui fait moins de
mmage, eſt de roſtir ce mays, qui eſt celle
nt vſent les Indiens les plus ciuiliſez, & quel-
ues Eſpagnols, meſme pour medecine: car en
fect ils trouuent que c'eſt vne fort ſalubre
iſſon pour les reins, d'où vient qu'és Indes à
ine ſe trouue il aucun qui ſe plaigne de ce mal
reins, à cauſe de ce qu'ils boiuent de ce Chi-
a. Les Eſpagnols & Indiens mangent pour
andiſes ce mays boüilly, ou roſty, quand il
tendre en ſa grappe comme laict, ils le met-
nt au pot, & en font des ſaulſes, qui eſt vn
n manger. Les rejettons du mays ſont fort
as, & ſeruent au lieu de beurre & d'huille;
llement que le mays és Indes ſert aux hom-
es & aux beſtes de pain, de vin, & d'huille.
our ceſte raiſon le Viceroy Dom Franciſque
Tollede diſoit que le Peru auoit deux choſes
ches, & de grande nourriture, qui eſtoient le
ays & le beſtial du pays. A la verité il auoit
iſon, d'autant que ces deux choſes y ſeruent
mil. Ie demanderay pluſtoſt que ie ne reſ-
ondray, d'où a eſté porté le premier mays aux
des, & pourquoy ils appellent en Italie ce
ain tant profitable, grain de Turquie: car à la
erité ie ne trouue point que les anciens faſſent

mention de ce grain, combien que le mil (q
Pline escrit estre venu de l'Inde en Italie, y auc
dix ans lors qu'il escriuoit) ayt quelque ressen
blance auec le mays, en ce qu'il dit que c'est
grain qui naist en roseau, & se couure de
feüille, ayant le coupeau comme des cheueu
& en ce qu'il est fertile. Toutes lesquelles ch
ses ne se rapportent pas au mil. En fin le Cre
teur a departy & donné à chaque region ce q
luy estoit necessaire. A ce continent il a donn
le froment, qui est le principal entretenemen
des hommes; & au continent des Indes il a do
né le mays, qui tient le second lieu apres le fr
ment, pour l'entretenement des hommes & d
animaux.

Des Yucas, Caçaui, Papas, Chunes & du Ri

CHAPITRE XVII.

EN quelques endroits des Indes l'on v
d'vn genre de pain qu'ils appellent C
çaui, lequel se fait d'vne certaine rac
ne qu'ils appellent Yuca. L'Yuca est vne grand
& grosse racine qu'ils coupent en petits mo
ceaux, la rapent, puis la mettans comme en vn
presse, il l'espreignent pour en faire vne tour
desliee & grande, de la forme presque d'vne ta
gue ou bouclier de More, puis apres ils la fon
seicher, & est le pain qu'ils mangent. C'est vn
chose sans goust, mais qui est saine, & de bonn
nourriture. Pour ceste raison nous disions, esta
à S. Dominique, que c'estoit le propre mange
des gourmands; car l'on en peut manger beau
coup, sans craindre que l'excez en fasse mal. I

t besoin d'humecter la Caçaue pour la man-
er, d'autant qu'elle est aspre, & s'humecte faci-
ment auec de l'eau, ou du potage, où elle est
ort bonne, pource qu'elle s'enfle beaucoup, &
nsi ils en font des capirotades. Mais elle se trē-
e malaisément en du laict, ny en du miel de
anes, ny en du vin, parce que ces liqueurs ne
peuuent penetrer, comme ils font le pain de
oment. Il y a de ceste Caçaue l'vne plus delica-
e que l'autre, qui est celle qu'on fait de la fleur
u'ils appellent Xauxau, laquelle ils estiment
eaucoup en ces parties là. quāt à moy, i'estime-
ois dauātage vn morceau de pain, quelque dur
t noir qu'il peust estre. C'est chose merueilleu-
e que le suc ou eau qui sort de ceste racine lors
u'ils l'espreignent ainsi, & qu'ils font la Caça-
e, est vn venin mortel, & si on en boit il occit:
nais le marc qui en reste est vn pain & nourri-
ure fort saine, comme nous auons dit. Il y a vn
utre genre d'Yuca qu'ils appellēt doux, qui n'a
as ce venin en son suc; cestuy là se mange en ra-
ine, boüilly, ou rosty, & est vn bon manger. La
Caçaue se conserue long tēps, aussi la porte-on
ur mer en lieu de biscuit, Le lieu où l'on vse da-
antage de ce pain, est aux Isles qu'ils appellent
le Barlouente, lesquelles sont, comme nous
uons dit, S. Dominique, Cuba, Port-riche,
amayque, & quelques autres de ces enuirons,
cause que la terre de ces Isles ne rapporte pas
le froment, ny de mays: car lors qu'on y seme
lu froment, il y vient bien, & naist quant &
quant en fort belle verdure: mais c'est si inéga-
ement, qu'on ne peut le recueillir, pource que

d'vne mesme semence & en vn mesme tẽps l'v
est en tuyau, & l'autre en espic, & l'autre qui n
fait que germer; l'vn est grand, & l'autre peti
l'vn n'est que de l'herbe, & l'autre est desia e
grain; & combien qu'on y ayt mené des labou
reurs pour voir s'ils y pourroient vser de l'agri
culture du bled, si est-ce qu'ils n'y ont trouu
aucun moyen de ce faire, pour la qualité de l
terre. On y apporte de la farine de la neuue Es
pagne, ou des Canaries, laquelle est si humid
qu'à peine en peut-on faire du pain qui soit pro
fitable, & de bon goust. Les hosties quand nou
disions la Messe, se plioient comme si c'eust est
du papier mouillé; ce qui est causé par l'extre
me humidité & chaleur qu'il y a tout ensembl
en ceste terre. Il y a vn autre extreme, & con
traire à cestuy-cy, qui est qu'en quelques en
droits des Indes il n'y croist de mays, ny de fro
ment, comme est le haut de la Sierre du Peru &
les Prouinces qu'ils appellent de Collao, qui es
la plus grande partie de ce Royaume, où la tem
perature est si froide & si seiche, qu'elle ne peu
endurer qu'il y croisse du froment, ny du mays
au lieu dequoy les Indiẽs vsent d'vn autre gen-
re de racines qu'ils appellent Papas, lesquelles
sont de la façon de turmes de terres, qui sont
petites racines, & iettent bien peu de feüilles.
Ils cueillent ces Papas, & les laissent bien seche
au soleil, puis les pilans, en font ce qu'ils appel-
lent Chuno, qui se cõserue ainsi plusieurs iours,
& leur sert de pain. Il y a en ce Royaume fort
grande traitte de ce Chuno pour porter aux mi-
nes de Potozi; on mange mesme ces Papas ainsi

:aiſches, boüillies, ou roſties, & des eſpeces
'icelles y en a de plus douce, & qui croiſt és
eux chauds, dont ils font certaines ſauſſes &
achis qu'ils appellent Locro. En fin ces racines
ont tout le pain de ceſte terre; tellement que
uand l'annee en eſt bonne, ils ſ'en reſiouyſſent
ort, pource qu'aſſez ſouuēt elles ſe gellent de-
lans la terre, tant eſt grand le froid & intempe-
ature de ceſte region. Ils apportēt les mays des
'allees, & de la coſte, ou riue de la mer, & les
Eſpagnols qui ſont friands, font apporter des
neſmes lieux de la farine de bled, laquelle ſe cō-
ſerue bien, & ſ'en fait de bon pain, à cauſe que
a terre eſt ſeche. En d'autres endroits des Indes
comme és Iſles Philippines, ils ſe ſeruent de ris
au lieu de pain, dont il y en croiſt de fort exquis,
& en grande abondance en toute ceſte terre; &
en la Chine, où il eſt de bonne nourriture, ils le
cuiſent en des pourcellaines, & apres le meſlēt
tout chaud auec ſon eau parmy les autres vian-
des: ils font meſme de ce ris en beaucoup d'en-
droits leur vin & breuuage, le faiſant trēper, &
puis boüillir cōme l'on fait la biere en Flandres,
ou l'Acua au Peru. Le ris eſt vne viande qui n'eſt
gueres moins commune, & vniuerſelle en tout
le monde que le fromēt & le mays, & parauen-
ture encore l'eſt-il dauantage: car outre ce qu'ils
en vſent en la Chine, au Iapon, és Philippines,
& en la plus grande partie de l'Inde Orientale;
c'eſt le grain qui eſt le plus commun en Afrique
& en Ethiopie. Le ris demande beaucoup d'hu-
midité, & preſque vne terre toute rēplie d'eau,
comme vne prairie. En Europe, au Peru, & en

Mexique, où ils ont l'vsage du bled, on mang
le ris pour vn mets & viande, & non pour pain
& le cuisent auec du laict, ou du boüillon d
pot, ou d'vne autre maniere. Le ris le plus ex-
quis est celuy qui vient des Philippines & de la
Chine, comme il a esté jà dit; & cecy suffis
pour entendre generalement ce que l'on mang
és Indes au lieu du pain.

De diuerses racines qui croissent és Indes.

Chapitre XVIII.

Combien que la terre de deçà soit plus abondāte & plus fertile en fruicts qui croissent sur la terre, à cause de la grande diuersité des arbres fruictiers, & des iardinages que nous auons; neantmoins quant aux racines & autres choses croissants dessoubs la terre, dont l'on vse pour viande, il me semble qu'il y en a plus grande abondance par delà : car de ces especes de plantes nous auons bien icy veritablement des raues, des naueaux, des pastenades, des chicorees, des ciboules, des aulx & quelques autres racines profitables : mais en ce pays-là il y en a tant de diuerses sortes, que ie ne les pourray conter. Celles desquelles maintenant il me souuient, outre le Papas qui est le principal, il y a les ocas, yanococas, camotes, vatas, xiquimas, yuca, cochucho, caui, totora, mani, & vne infinité d'autres especes, cōme de patattres, lesquelles on mange comme vne viande delicate & savoureuse. On a de mesme apporté aux Indes des racines

par deçà, lesquelles ont cela de plus, qu'elles
rofitent & fructifient dauantage que ne font
s les plantes des Indes, quand elles sont ap-
rtees en Europe: la cause en est cõme ie croy
utant que par delà il y a plus de diuersitez de
nperature que non pas par deça, pour raison
quoy il est aisé d'esleuer, & nourrir les plantes
ces regions, & de les accõmoder à la tempe-
ure qu'elles requierent. Et mesme les racines
les plantes qui y croissent, sans y auoir esté
rtees, y sont meilleures que par deçà; car les
gnons, les aulx, & les pastenades, ne sont pas
les en Espagne, qu'elles sont au Peru: pour
s naueaux, ils y sont en si grande abondance,
'ils ont augmenté en quelques endroits de
le façon, que l'on m'a affermé qu'ils n'y pou-
oient espuiser l'abondance, & force des na-
aux, qui y pulluloient ainsi pour y semer du
ed. Nous auõs veu assez de fois des raues plus
osses que le bras d'vn homme, fort tendres &
bon goust, & de ces racines que i'ay dites,
ielques vnes seruẽt pour viande, & manger or-
naire, cõme les camotes, lesquelles estant ro-
ies, seruẽt de fruit, ou de legumes. Il y en a d'au-
es qui leur seruent de delices, cõme le cochu-
io, qui est vne petite racine douce, que quel-
ues vns cõfissent pour plus grande delicatesse.
y a d'autres racines qui sont propres pour ra-
aischir, comme la xiquima qui est d'vne quali-
é fort froide & humide, & en temps d'Esté ra-
raichit, & estanche la soif, mais les Papas & les
ças sont les principales pour la nourriture, &
ubstance. Les Indiens estiment l'ail sur toutes

les racines de l'Europe,& le tiẽnẽt pour vn fr
de grande efficace. En quoy ils n'ont pas fau
de raison,pource qu'il leur conforte & eschau
l'estomach, à cause qu'ils le mangent d'vn app
tit, & ainsi crud, comme il sort de la terre.

De plusieurs sortes de verdures, & legumes, de ceux qu'ils appellent concombres, pines ou pommes de pin, petits fruits de Chillé, & des prunes.

CHAPITRE XIX.

PVis que nous auons commencé par l
moindres plantes, ie pourray touch
en peu de paroles ce qui concerne l
verdures, & les porees, & ce que l
Latins appellẽt *Arbusta*,sans toucher encor ri
des arbres. Il y a quelques genres de ces arbri
seaux ou verdures aux Indes, qui sont de fo
bon goust. Les premiers Espagnols nommere
beaucoup de choses des Indes des noms d'Esp
gne prins des choses à quoy ils ressembloient
plus,comme les pines, concõbres & les prune
combien que ce fussent à la verité des fruits d
uers & fort differens, sans comparaison,de ceu
d'Espagne, qui s'appellent ainsi. Les pines o
pommes de Pin, sont de la mesme façon & fig
re exterieure, que celles de Castille: mais au de
dans elles differẽt du tout, pource qu'elles n'or
point de pignõs, ny d'escailles,mais le tout y e
vne chair,que l'õ peut manger quãd l'escorce e
est dehors,& est vn fruit qui a l'odeur fort excel

ite,& eſt fort ſavoureux & delicieux au gouſt.
eſt plein de ſuc, & a la ſaueur d'aigre-doux, ils
mangent l'ayant couppé en morceaux, & laiſ-
tremper quelques temps en de l'eau & du ſel.
uelques-vns diſent qu'il engendre la cholere,
que l'vſage n'en eſt pas trop ſain. Mais ie n'en
point veu aucune experience qui le puiſſe fai-
croire. Elles naiſſent vne à vne, comme vne
nne ou tige qui ſort d'entre pluſieurs feüilles,
mme le lys, combien qu'elle ſoit vn peu plus
ande, & plus groſſe. Le haut & couppeau de
aque canne eſt la pomme, elle croiſt en terres
audes & humides, & les meilleures ſont cel-
s des Iſles de Barlouente. Il n'en croiſt point
ı Peru, mais l'on y en apporte des Andes, leſ-
uelles toutesfois ne ſont ny bonnes, ny bien
eures. L'on preſenta vne de ces pines à l'Em-
ereur Charles, qui deuoit auoir donné beau-
oup de peine & de ſoucy à l'apporter des In-
es, ainſi auec ſa plante, car on ne l'euſt peu au-
ement apporter: toutesfois il n'en voulut pas
ſprouuer le gouſt. I'ay veu en la neuue Eſpagne
e la conſerue de ces pines, qui eſtoit fort bõne.
Ceux qu'ils appellent concombres, ne ſont point
rbres non plus, mais ſeulemẽt des arbriſſeaux,
arce qu'ils n'õt qu'vn an de duree. Ils luy don-
erent ce nom, pource que quelques-vns de ces
ruits, & la plus part ſont en lõgueur & en ron-
leur ſemblables aux concõbres d'Eſpagne, mais
u reſte ils ſont beaucoup differẽts, parce qu'ils
n'ont pas la couleur verde, mais violette, ou iau-
ne, ou blanche, & ne ſont point eſpineux, ny ſca-
breux, mais fort vnis & polis, ayans le gouſt tres

different& trop meilleur que le concõbre d'E
pagne : car ils ont vn aigre-doux fort savoure
quand ils sont meurs, cõbien que ce fruict n'a
pas le goust si aigre, cõme la Pine. Ils sont fo
frais, pleins de suc, & de facile digestion, & e
temps de chaleur sont propres pour rafraischi
L'on en oste l'escorce qui est blanche, & to
ce qui reste est chair. Ils croissent en vne ter
temperee, & veulent estre arrousés, & e
cor que pour la ressemblance ils les appelle
concombres, il y en a beaucoup neantmoi
qui sont ronds du tout, & d'autres de differe
te façon, tellement qu'ils n'ont pas mesme
figure des concombres. Il ne me souuient poi
auoir veu de ceste sorte de plante en la neu
Espagne, ny aux Isles, mais bien aux Lan
du Peru. Ce qu'ils appellent petit fruict d
Chillé, est de mesme fort plaisant à mange
& tire presque au goust de cerises, mais e
tout le reste il est fort different, d'autant qu
ce n'est pas vn arbre, mais vne herbe, q
croist peu, & s'espand sur la terre, iettant ce pe
tit fruict, qui en couleur & grains ressembl
quasi, & approche des meures quand elles son
blanches, encore à meurir, bien que ce fruic
soit plus rude, & plus grand que les meures. Il
disent que ce petit fruict se trouue naturelle
ment aux champs en Chillé, où i'y en ay veu
L'on la seme de plantes & de branches, & crois
comme vn autre arbrisseau. Ce qu'ils appellen
prunes, sont veritablement fruicts d'arbres, &
ont plus de ressemblance que les autres, au
vrays prunes. Il y en a de diuerses sortes, don

appellent les vnes prunes de nicaragua, qui
nt fort rouges & petites, & ont fort peu de
air au dessus du noyau, mais le peu qu'ils tien-
nt, est d'vn goust exquis, & d'vn aigret aussi
n ou meilleur que celuy des cerises. L'on esti-
e ce fruict estre fort sain, qui cause que l'on le
nne aux malades, specialement pour prouo-
ier l'appetit Il y en a d'autres grandes & de
uleur obscure, qui ont beaucoup de chair,
ais c'est vn manger grossier, & de peu de goust,
ii sont comme Chauacanas, lesquels ont cha-
i'vn deux ou trois petits noyaux. Or pour
uenir aux verdures & porees, ie ne trouue
oint que les Indiens eussent des iardins de di-
erses plantes & porees, mais qu'ils cultiuoient
terre; en quelques endroits seulement, pour
s legumes, dont ils vsent, comme ceux qu'ils
ppellent Frisolles & Pallares, qui leur sert
omme icy de guarbences, febves, ou lentil-
s, & n'ay point recogneu que ceux-cy, ny au-
res genres de legumes d'Europe, s'y soient
ouuez auant que les Espagnols y entrassent,
squels y ont porté des plantes & legumes d'Es-
agne, qui y croissent & multiplient fort bien,
oire en quelques endroits, ils excedent beau-
oup la fertilité de par deçà. Comme si nous
arlions des mellons, qui croissent en la vallee
e Yuca au Peru, desquels la racine se fait tige,
ui dure plusieurs annees, portant chacune des
nellons, & l'accommodent comme si c'estoit
n arbre, chose que ie ne sçache point qui soit
n nulle partie d'Espagne. Mais c'est vne autre
nonstruosité que les callabasses ou citroüilles

des Indes en la grandeur qu'elles ont, comm elles croissent specialement celles qui sont pr pres & particulieres du pays, qu'ils appeller Capallos, lesquelles ils mangent le plus sou uent en Caresme, boüillies ou accommodees e vne autre sausse. Il y a mil differences de genr de callabasses : car quelques-vnes sont tant di formes pour leur grandeur, qu'ils font de leu escorce, estant coupee par le milieu & nettoye comme des paniers où ils mettent toute la vian de pour vn disner. Des autres petites ils en fon des vases pour manger, ou boire dedans, & le accommodent fort proprement, pour plusieur & diuers vsages. I'ay dit cecy des petites plan tes, nous dirons maintenant des grandes, o nous parlerons de l'Axi, qui neantmoins es encor des petites.

De l'Axi, ou Poivre d'Inde.

CHAPITRE XX.

L'On n'a point trouué és Indes Oc cidentales aucune espicerie qu leur fust propre, & particuliere cõme Poivre, Clou, Canelle, Mus cade, ou Gingembre : iaçoit qu'vn frere de nostre Cõpagnie, qui a voyagé en beau coup & diuers endroits, nous ayt recité qu'en des deserts de l'Isle Iamaycque, il auoit trouué des arbres, où croissoit du Poivre. Mais l'on n'est point encor certain que s'en soit, & n'y a

nt mesme de traitte de ces espiceries aux In-
. Le Gingembre fut porté de l'Inde à l'Espa-
olle, & y a multiplié de telle façon, que l'on ne
uroit auiourd'huy que faire du grand nõbre
il y en a. En la flotte de l'annee mil cinq cens
atre vingts sept, l'on apporta vingt-deux mil
quante trois quintaux de Gingembre à Seuil-
mais l'espicerie naturelle que Dieu a donné
x Indes Occidentales, estce que nous appel-
ns en Castille, Poivre des Indes, & aux Indes
i, par vn mot general, prins de la premiere
re des Isles, qu'ils conquesterent. Il est dit en
gue de Cusco Vchu, & en celle de Mexicque,
nili. Ceste plante est desia fort cognuë, par-
oy i'en diray peu de chose, seulemẽt l'on doit
tendre qu'anciennement entre les Indiens,
e estoit fort estimee, & en portoient aux en-
oits où elle ne croissoit point, cõme vne mar-
andise de consequence. Elle ne croist pas és
rres froides, comme en la Sierre du Peru, mais
x vallées chaudes, où elle est souuent arrousee.
y a de cét Axi de diuerses couleurs, l'vn est
rd, l'vn rouge, & l'autre de couleur iaulne, & y
a d'vne sorte de fort caustique, qu'ils appellẽt
aribe, qui est extremement aspre & poignant,
d'autre qui n'a point ceste aspreté, mais au
õtraire est si doux que l'on le peut manger seul,
õme vn autre fruit. Il y en a qui est fort menu,
odoriferant en la bouche, quasi cõme d'odeur
e musc, & est tresbon. Ce qui est aspre & poi-
nant en cét Axi, sont les veines & la graine seu-
ement: car le reste ne l'est point, attendu qu'on
e mãge verd & sec, entier & broyé, au pot, & en

des ſauſſes, car c'eſt la principale ſauſſe, & to
te l'eſpicerie des Indes. Quand cét Axi eſt pri
moderément, il ayde & conforte l'eſtoma
pour la digeſtion: mais ſi l'on en prend trop
a de mauuais effets, pour-ce que de ſoy il eſt fo
chaud, fort fumeux, & fort penetratif, d'
vient que l'vſage en eſt preiudiciable à la ſan
des ieunes gens, principalement de l'ame, d'a
tant qu'il prouoque à la ſenſualité, & eſt v
choſe eſtrange, que cõbien que le feu & la ch
leur qui eſt en luy, ſoit aſſés cogneuë par l'exp
rience que tous en font, veu que chacun dit qu
bruſle en la bouche & en l'eſtomach, neãtmoi
quelques-vns voire pluſieurs veulent mainten
que le poivre d'Inde n'eſt pas chaud, mais qu
eſt froid & bien temperé. Mais ie leur pou
rois dire, qu'il en ſeroit tout autant du poivr
encor qu'ils m'amenaſſent toutes les experien
ces qu'ils voudroient de l'vn & de l'autre. To
tesfois c'eſt vne mocquerie de dire qu'il n'e
point chaud, veu qu'il l'eſt extremement. L'o
vſe du ſel pour temperer l'axi, d'autant qu'il
grande force de le corriger, & ſe moderent ain
l'vn l'autre par la contrarieté qui eſt entr'eux
Ils vſent auſſi de Tomates qui sõt froids & bie
ſains. C'eſt vn gẽre de grain qui eſt gros, & plei
de ſuc, lequel dõne bon gouſt à la ſauſſe, & ſon
bons auſſi à manger. Il ſe trouue de ce poivr
d'Inde vniuerſellemẽt en toutes les Indes, & Iſ
les, neuue Eſpagne, Peru, & en tout le reſte qu
eſt deſcouuert, tellemẽt que cõme le mays eſt l
grain le plus general pour le pain, ainſi l'axi eſ
l'eſpicerie la plus commune pour les ſauſſes.

Du

Du Plane.

Chapitre XXI.

Venant aux grandes plantes, ou aux arbres, le premier des Indes duquel il eſt conuenable parler, eſt le plane ou platane, comme le vulgaire l'appelle. I'ay eſté quelque ꝯs en doute, ſi le plane, que les anciens ont ce-ꝯré, & celuy des Indes, eſtoit vne meſme eſpe-: ceſtuy-cy bien conſideré, & ce qu'ils eſcri-nt de l'autre, il n'y a point de doute qu'ils ne ient en diuerſes eſpeces. La cauſe pourquoy Eſpagnols l'ont appellé plane (car les natu-s n'auoient point de tel nom) a eſté comme utres arbres, pour autant qu'ils ont trouué elque reſſemblãce de l'vn à l'autre, en la meſ-façon qu'ils ont appellé prunes, pines, aman-, & concombres, des choſes ſi differentes à les qui en Caſtille ſont appellees de ces noms. choſe enquoy il me ſemble qu'ils trouuerent is de reſſemblance entre ces planes des Indes, les planes qu'ont celebré les anciens, a eſté en grandeur des feüilles : pour ce que ces planes ont tres-grandes & tres-fraiſches, & les an-ꝯns les ont tant eſtimez auſsi pour ceſte gran-ur, & ceſte fraiſcheur de leurs feüilles. C'eſt ſi vne plãte qui a beſoing de beaucoup d'eau, preſque continuellement, ce qui s'accorde ec l'Eſcriture, qui dit : *Comme le plane aupres des*

Ecl. 24. *eaux*. Mais à la verité il n'y a non plus de com[...]
raison ny de ressemblance de l'vne à l'autre, n[...]
plus qu'il y a, comme dit le prouerbe, de l'œu[...]
la chastaigne. Car premierement le plane [...]
cien ne porte point de fruict, au moins ils n[...]
faisoient point d'estat, mais la principalle occ[...]
sion pourquoy ils l'estimoient, estoit à cause [...]
son ombrage, parce qu'il n'y auoit non plus [...]
Soleil dessous vn plane, qu'il y a dessous vne co[...]
uerture. Au contraire, la raison pourquoy l[...]
le doit estimer en quelque chose és Indes, v[...]
re en faire beaucoup d'estat, est à cause de [...]
fruict, qui est tres-bon, car d'ombrage ils n[...]
ont aucunement. Dauantage le plane anc[...]
auoit le tronc si grand, & les rameaux si espa[...]
Pline lib. 2. cap. 1. que Pline raconte d'vn Licinius, Capitaine R[...]
main, lequel accomppagné de dix-huict de[...]
compagnons, print sa refection fort à l'aise, d[...]
le creux d'vn de ces planes. Et de l'Emper[...]
Caius Caligula, qui s'assit luy & vnze conu[...]
sur le haut des rameaux d'vn autre plane &[...]
leur fit vn superbe banquet. Les planes des I[...]
des, n'ōt point de tels creux, troncs, ny ramea[...]
Il dit dauantage que les anciens planes cro[...]
soient en Italie, & en Espagne, combien qu[...]
y eussent esté apportez premierement de Gr[...]
ce, & auparauant de l'Asie : mais les planes [...]
Indes ne croissent point ny en Italie, ny en E[...]
pagne. Ie dy qu'ils n'y croissent point, car enc[...]
que l'on en ait veu quelques vns à Seuille au i[...]
din du Roy, ils n'y croissent, & ny vallent ri[...]
Finalement la chose enquoy ils trouuent d[...]
ressemblance entre l'vn & l'autre est fort dif[...]

nte. Car iaçoit que la feüille de ces planes an-
ns fust grande, toutesfois elle n'estoit pas tel-
ny semblable à ceux qui sont és Indes veu que
ne l'accompare à la feüille d'vne vigne, ou de Pline lib 12.
uier. Les feüilles du plane des Indes sont d'v- cap. 16.
merueilleuse grandeur, & sont presque suf-
ntes pour couurir vn homme des pieds ius-
es à la teste, tellement qu'aucun ne peut met-
en doute, qu'il n'y ait grande difference entre
n & l'autre. Mais posé le cas, que ce plane
s Indes soit different de l'ancien, pour cela il
n merite pas moindre loüange, mais peut estre
cor dauantage, à cause des proprietez tant
les, & profitables qu'il a en luy. C'est vne
nte qui fait vn ceps dedans la terre, duquel
rtent plusieurs reiettons diuers & separez, sans
re ioints ensemble. Ces reiettons croissent
groississent, faisant presque chacun vn ar-
isseau à part, & en croissant ils iettent ces
illes qui sont d'vn vert fin, & lissé, & de la
andeur que i'ay dit. Quand il est creu, com-
e de la hauteur d'vne stade & demie, ou de
ux, il iette vn seul rameau ou grappe de fruict,
quel il y a quelquesfois grand nombre de ce
uict, & quelquesfois moins. I'en ay conté
quelques vns de ces rameaux, trois cens, dont
acun auoit vne paulme de long, plus ou
oins, & estoit gros comme de deux ou trois
oigts, bien qu'il y ait beaucoup de difference
cela, entre les vns & les autres. L'on en oste
coque, ou escorce, tout le reste est vne chair,
u noyau ferme, & tendre, qui est bon à
anger, sain & de bonne norriture. Ce fruict

incline vn peu plus à froideur qu'à chaleur. I
ont accoustumé de cueillir les rameaux , c
grappes,que i'ay dit, estants verds, & les mett
en des vaisseaux où elles se meurissent, esta
bien couuertes, specialement quand il y a d'vn
certaine herbe,qui sert à cét effect:si l'on les lai
se meurir en l'arbre, ils ont meilleur goust, &
vne odeur tres-bonne,comme de camoisses, o
pommes douces. Ils durent presque tout l
long de l'annee, à cause qu'il y a tousiours de
reiettons, qui naissent de ce ceps, tellement qu
quand l'vn acheue, l'autre commence à donne
fruict, l'vn est à demy parcreu, & l'autre com
mence à iettonner de nouueau, de façon que le
vns succedent aux autres, & ainsi y a tousiou
du fruict toute l'annee durant. En cueillant l
grappe ils couppent le reietton, d'autant qu'i
n'en iette point plus d'vne, ny plus d'vne fois
mais comme i'ay dit, le ceps demeure & reiett
continuellement de nouueaux reietttons, ius
ques à ce qu'il se lasse, & vieillisse du tout. C
plane dure quelques annees, & demande beau-
coup d'humidité, & vne terre fort chaude. Il
luy mettent de la cendre au pied pour le mieu
entretenir, & en font des bocqueteaux fort es-
pais, qui leur sont de grand profit & reuenu,
pour ce que c'est le fruict dont l'on vse le plus
és Indes, & y est presque vniuersellement com-
mun en tous endroits, iaçoit qu'ils disent que
son origine soit venuë de l'Ethiopie. Et à la ve-
rité les Negres en vsent beaucoup, & en quel-
ques endroits s'en seruent au lieu de pain, voire
en font du vin. L'on mange ce fruict de plane

ut cru comme vn autre fruict, l'on le rostit
esme, & en fait-on plusieurs sortes de pota-
s, voire des conserues, & en toutes ces choses
'accommode fort bien. Il y a d'vne espece de
tits planes blancs & fort delicats, lesquels ils
pellent en l'Espagnol, Dominique. Il y en a
autres qui sont plus forts & plus gros, & d'vne
uleur rouge. Il n'en croist point en la terre du
eru, mais l'on les y apporte des Indes, comme à
exique de Cuernauaca, & des autres vallees.
n la terre ferme & en quelques Isles y a de
ands planares, qui sont comme boqueteaux
rt espais. Si la plante estoit propre pour brus-
r, c'eust esté la plus vtile de toutes, mais elle
y est aucunement propre: car sa focille, ny ses
meaux ne peuuẽt brusler, & encor moins seruir
mesrain, à cause que c'est vn bois moüelleux,
qui n'a point de force. Neantmoins Dom Al-
nse Darzilla (comme il dit) se seruit des feüil-
s seches de cet arbre pour escrire vne partie de
Auracane, & à la verité à faute de papier on s'en
ourroit seruir, veu que sa feüille est de la lar-
eur d'vne feüille de papier, ou peu moins &
ngue de quatre fois autant.

Du Cacao & de la Coca.

Chapitre XXII.

I Açoit que le plane soit le plus profi-
table, neantmoins le Cacao est plus
estimé en Mexique, & la Coca au Pe-
u, esquels deux arbres ils ont beaucoup de su-

perstition. Le Cacao est vn fruict vn peu moir
dre qu'amendes, & toutesfois plus gras, lequ
estant rosty n'a pas mauuaise saveur. Il est ta
estimé entre les Indiés, voire entre les Espagno
que c'est vn des plus riches, voire plus gran
commerces de la neuue Espagne. Car comm
c'est vn fruict sec & qui se garde long tem
sans se corrompre, ils en ameinent des nauir
chargez de la Prouince de Guatimalla. En l'a
passé vn corsaire Anglois brusla au port de Gu
tulco en la neuue Espagne plus de cent m
charges de Cacao. L'on s'en sert mesme com
me de monnoye, d'autant qu'auec cinq Caca
ils acheptent vne chose, auec trente vne autr
& auec cent vne autre, sans qu'il y aye contra
diction, & ont accoustumé de les donner pou
aumosne aux pauures qui leur demandent. L
principal vsage de ce Cacao est en vn breuuag
qu'ils appellent Chocholaté, dont ils font gran
cas en ce pays, follement & sans raison, & fa
mal au cœur à ceux qui n'y sont point accoustu
mez, d'autant qu'il y a vne escume & vn boüil
lon au haut qui est fort mal agreable pour e
vser, si l'on n'y a beaucoup d'opinion. Toutes
fois c'est vne boisson fort estimee entre les In
diens, de laquelle ils traittent, & festoyent le
Seigneurs qui viennent ou passent par leur ter
re. Les Espagnols qui sont ja accoustumez a
pays, sont extrememẽt friands de ce Chochola
té. Ils disent qu'ils font ce Chocholaté en diuer
ses façons & qualitez, sçauoir l'vn chaud, l'autre
froid, & l'autre temperé, & y mettent des es
pices beaucoup de ce chili. Mesmes ils en font

paſtes, qu'ils diſent eſtre propres pour l'eſto-
ch, & contre le catarrhe. Quoy qu'il ne ſoit,
ıx qui n'y ont point eſté nourris n'en ſont pas
ıucoup curieux. L'arbre où croiſt ce fruict
d'vne moyenne grandeur & d'vne belle fa-
n, il eſt ſi delicat que pour garder que le Soleil
le brusle ils plantent aupres de luy vn autre
and arbre qui luy ſert ſeulement d'ombrage,
l'appellent la mere du Cacao. Il y a des lieux
ì ils ſont ainſi que les vignes & les oliuiers ſont
ı Eſpagne. La Prouince qui en a plus grande
ɔondance, pour le commerce & la marchandi-
eſt celle de Guatimalla. Il n'en croiſt point au
eru, mais il y croiſt de la Coca, qui eſt vne
ıtre choſe où ils ont encor vne autre plus gran-
e ſuperſtition qui ſemble eſtre choſe fabuleu-
e. A la verité la traitte de la Coca en Potozi ſe
nonte à plus de demy million de pezes par cha-
un an, d'autant qu'on y en vſe quelques quatre
ıingts-dix ou quatre vingts-quinze mille cor-
ɔeilles par an. En l'an mil cinq cés quatre vingts
& trois on y en conſomma cens mil. Vne cor-
beille de Coca en Cuſco vaut deux pezes & de-
my, & trois, & en Potozi elle vaut tout contant
quatre pezes & cinq tomines, & cinq pezes eſ-
ſayez. C'eſt l'eſpece de marchandiſe à l'occa-
ſion de laquelle preſque ſe font tous les marchez
& foires, parce que c'eſt vne marchandiſe dont
il y a grande expedition. La Coca donc qu'ils
eſtiment tant, eſt vne petite feüille verde qui
naiſt en des arbriſſeaux qui ſont comme d'vne
braſſe de haut, elle croiſt en des terres fort
chaudes & humides, & iette ceſt arbre de qua-

tre mois en quatre mois ceſte feüille qu'ils appellent la treſmitas ou tremoy : elle requiert beaucoup de ſoin à la cultiuer, pource qu'elle eſt fort delicate, & beaucoup dauantage à la conſeruer apres qu'elle eſt cueillie. Ils les mettent par ordre en des corbeillõs longs & eſtroits & en chargent les moutons du pays, qui vont auec ceſte marchandiſe en trouppes chargez de mil & deux mil, voire trois mil de ces corbeillons. On l'apporte le plus communement des Andes & vallees, eſquelles il y a vne chaleur inſupportable, & où il pleut touſiours la plus part de l'annee. Enquoy les Indiens endurent beaucoup de trauail & de peine pour l'entretenir, & bien ſouuẽt pluſieurs y perdẽt la vie, parce qu'ils partent de la Sierre & de lieux tres-froids pour l'aller cultiuer & recueillir en ces Andes. C'eſt pourquoy il y a eu de grandes diſputes & diuerſité d'opinions entre quelques hommes doctes & ſages, à ſçauoir s'il eſtoit plus expedient d'arracher tous ces arbres de Coca, ou de les laiſſer, mais en fin ils y ſont demeurez. Les Indiens l'eſtiment beaucoup, & au temps des Rois Inguas il n'eſtoit pas licite, ny permis au commun peuple d'vſer de la Coca ſans la licence du Gouuerneur. L'vſage en eſt tel, qu'ils le portent en la bouche & le maſchent, ſucçant, ſans toutesfois l'aualler. Ils diſent qu'elle leur donne vn grand courage, & leur eſt vne ſinguliere friandiſe. Pluſieurs hommes graues tiennent cela pour ſuperſtition & choſe de pure imagination. De ma part, pour dire la verité, ie me perſuade que ce n'eſt point vne pure imagination, mais au con-

ire i'entends qu'elle opere & donne force & urage aux Indiens : car l'on en voit des effects i ne peuuent estre attribuez à imagination, me de cheminer quelques iournees sans man- r auec vne poignee de Coca, & autres effects nblables. La saulse auec laquelle ils mangent Coca leur est assez conuenable, pource que ay gousté, & a comme le goust de Sumacq. s Indiens la broyent auec de la cendre d'os uslez & mis en poudre, ou bien auec de la aux, comme d'autres disent, ce qui leur semble t appetissant & de bon goust, & disent qu'il ir fait vn grand profit. Il y employent libre- nt leur argent, & s'en seruent en mesme vsage e de la monnoye. Encor toutes ces choses ne oient point mal à propos, n'estoit le hazard risque qu'il y a en son commerce, & à l'ap- ofiter, en quoy tant ces gens sont occupez. s Seigneurs Inguas vsoient du Coca comme chose royale & friande, & estoit la chose 'ils offroient le plus en leurs sacrifices, le brus- it en l'honneur de leurs idoles.

Du Maguey, du Tunal, de la Cochenille, de l'anir & du cotton.

CHAPITRE XXIII.

LE maguey est l'arbre des merueil- les, duquel les Noueaux ou Cha- petones (comme ils les appellent Indes) ont accoustumé d'escrire des mira-

cles, en ce qu'il donne de l'eau, du vin, de l'hui-
le, du vinaigre, du miel, du sirop, du fil, des e-
guilles, & mil autres choses. C'est vn arbre q
les Indiens estimẽt beaucoup en la neuue Esp-
gne, & en ont ordinairemẽt en leurs habitatio
quelqu'vn pour entretenir leur vie. Il croist
le cultiuent aux champs, & a les feüilles larg
& grossieres, au bout desquelles il y a vne poin
forte & aigüe, qui sert pour attacher comme d
esplingues, ou pour coudre comme vne esgu
le, & tirent aussi de ceste feüille comme vn ce
tain fil, dont ils se seruent. Ils coupent le tro
qui est gros quand il est encore tendre, & d
meure vne grande concauité, par laquelle mo
te la substance de la racine, & est vne lique
que l'on boit comme de l'eau qui est fresche
douce. Ceste mesme liqueur estant cuitte
tourne comme vin, lequel deuient vinaigre
le laissant aigrir, & en le faisant boüillir d'aua
tage il deuient comme du miel, & le cuisan
demy il leur sert de sirop, qui est assez sain &
bonne saveur, voire me semble meilleur que
sirop de raisins. Voyla comme ils font cuire
se seruent de ceste liqueur en diuerses façons,
laquelle ils tirent bonne quantité, d'autant qu'
certaine saison ils tirent par chaque iour que
ques pots de ceste liqueur. Il y a mesme de c
arbres au Peru, mais ils ne les rendent point
profitables comme en la neuue Espagne.
bois de cest arbre est creux & mol, & sert po
conseruer le feu, pource qu'il le retient comm
vne mesche d'arquebuze, & s'y garde long tẽp
dont i'ay veu que les Indiens s'en seruoient à ce

ꝯt. Le tunal eſt vn autre arbre fameux en la
ue Eſpagne, ſi arbre nous deuons appel-
vn morçeau de feüilles amaſſees les vnes ſur
autres, lequel eſt de la plus eſtrange façon
rbre, qui ſoit. Pource qu'il ſort de terre pre-
erement vne feüille, & d'icelle vne autre, &
ceſte-cy vne autre, & ainſi va croiſsāt iuſques
à perfection, ſinon que comme ſes feüilles
nt ſortant en haut & aux coſtez, celles d'em-
s s'engroſsiſſent, & viennent preſque à perdre
igure de feüilles, en faiſant vn tronc & des
meaux qui ſont aſpres, eſpineux & difformes,
où vient qu'en quelques endroits ils l'appel-
nt chardon. Il y a des chardons, ou Tunaux
uuages qui ne portent point de fruict, ou bien
eſt fort eſpineux, & ſans aucun profit. Il y a
eſme des Tunaux domeſtiques, qui donnent
fruict fort eſtimé entre les Indiens, qu'ils ap-
llent Tunas, & ſont de beaucoup plus gran-
s que les prunes de frere, & ainſi longues. Ils
ouurent la cocque, qui eſt graſſe, & au dedans
a le la chair, & des petits grains ſemblables à
ux des figues, qui ſont fort doux, & ont vn
on gouſt, ſpeciallement les blanches, leſquels
nt vne certaine odeur fort agreable, mais les
ouges ne ſont pas ordinairement ſi bons. Il y a
ne autre ſorte de Tunaux, leſquels ils eſtiment
eaucoup dauantage, encor qu'ils ne donnent
oint de fruict, & les cultiuent auec vn grand
oing & diligence: & iaçoit qu'ils n'en recueil-
nt point de ce fruict, neantmoins ils rappor-
ent vne autre commodité & profit qui eſt de
a graine, d'autant que certains petits vers naiſ-

sent aux feüilles de cet arbre, quand il est bi
cultiué, & y sont attachez, conuerts d'vne c
taine petite toile déliee, lesquels on circuit de
catement, & est la cochenille des Indes tant r
nommee, de laquelle l'on teint en graine. Ils l
laissent secher, & ainsi secs, ils les apportent
Espagne, qui est vne grosse, & riche marchand
se. L'arrobe de ceste cochenille, ou graine, va
plusieurs ducats. On en apporta en la flotte
l'an mil cinq cens quatre-vingts sept, cinq m
six cens soixante dix-sept arrobes, qui montoie
à deux cens quatre vingts trois mil, sept ce
& cinquante pezes, & ordinairement il e
vient tous les ans vne semblable richesse. C
Tunaux croissent és terres temperees, qui decli
nent à froideur. Au Peru il n'y en croist poi
encor iusques à present. I'en ay veu quelque
plantes en Espagne, qui ne meritent pas toutes
fois d'en faire aucun estat. Ie diray aussi quelqu
chose de l'Anir, combien qu'il ne vient pas d'v
arbre, mais d'vn herbe, parce qu'il sert à la tein-
ture des draps, & que c'est vne marchandise qu
s'accommode auec la graine, & mesme qu'i
croist en grande quantité, en la neuue Espagne,
d'où il en vint en la flotte que i'ay dit, cinq mi
deux cens soixante & trois arrobes, ou enuiron,
qui montent autant de pezes. Le cotton mesme
croist en des petits arbrisseaux, & en des grands
arbres qui portent comme des pommettes, les-
quels s'ouurent & donnent ceste filasse, & apres
l'auoir cueillie, la fillent, & la tirent pour en fai-
re des estoffes. C'est vne des choses qui soit és In-
des de plus grand profit, & de plus d'vsage, car

eur sert de lin, & de laine pour faire des ha-
s. Il croist en terre chaude, & y en a vne gran-
quantité és vallees & coste du Peru, en la neu-
Espagne, és Philippines, & en la Chine. Tou-
fois il y en a beaucoup dauantage, qu'en au-
n lieu que ie sache, en la Prouince de Tucu-
n, en celle de saincte Croix de la Sierre, & au
raguey, & leur est le cotton le principal reue-
. L'on apporte en Espagne du cotton des Is-
de S. Dominique, & en vint l'annee que i'ay
soixante & quatre arrobes. Aux endroits des
des où croist le cotton ils en font de la toile
nt les hommes & les femmes vsent le plus
mmunement, mesmes en font leurs seruiettes
tables, voir des voiles de nauire. Il y en a de
os, & d'autre qui est fin & delicat. Il le tei-
ent en diuerses couleurs, comme nous faisons
draps de laine en Europe.

Des Mameyes, Guayauos, & Paltos.

Chapitre XXIV.

Es plantes dont nous auons parlé, sont les plantes les plus profitables des Indes, & celles qui sont les plus necessaires pour le viure: toutesfois il y en beaucoup d'autres qui sont bonnes à manger, ntre lesquelles les mameyes sont estimees tans de la façon des grosses pesches, voire lus grosses. Ils ont vn ou deux noyaux dedans, la chair quelque peu dure. Il y en a qui sont

doux & d'autres qui sont aucunement aigres,
ont l'escorce forte & dure. On fait de la conse
ue de la chair de ce fruict, qui ressemble au cot
gnac, l'vsage de ce fruict est assez bon, & enc
meilleure la conserue, que l'on en faict, ils croi
sent és Isles, & n'en ay point veu au Peru. C'e
vn arbre qui est grãd, & bien fait, d'vn assez bea
feüillage. Les Guayauos sont d'autres arbres q
portent communement vn mauuais fruict, plei
de pepins aspres, & sont de la façon de petit
põmes. C'est vn arbre mal estimé en la terre fe
me, & aux Isles, car ils disent qu'il a l'odeur com
me des punaises. Le goust & saveur de ce fruic
est fort grossier, & sa substance mal saine. Il y
en S. Dominique, & és autres Isles des mõtagn
toutes pleines de ces Guayauos, & disent, qu'i
n'y auoit point de telle sorte d'arbres, auant qu
les Espagnols y arriuassent, mais que l'on les y
apportez de ie ne sçay où. Cét arbre a multipli
infiniment, parce qu'il n'y a aucun animal, qui e
mange les pepins, ou la graine, d'où vient qu'e
stans ainsi semez parmy la terre, comme elle e
chaude & humide, il y a ainsi multiplié. Au Per
cét arbre differe des autres Guayauos, pourc
que le fruict n'en est point rouge, mais est blanc
& n'a aucune mauuaise odeur, mais est d'vn for
bon goust: & de quelconque sorte de Guayauos
que ce soit le fruict en est aussi bon comme l
meilleur d'Espaigne specialement de ceux qu'il
appellẽt Guayauos de matos, & d'autres petite
Guayauilles blanches. C'est vn fruict assez sain
& cõuenable pour l'estomac, pource qu'il est d
forte digestion, & assez froid: les Paltas au con-

aire sont chaudes & delicates. Le Palto est vn
bre grand & de beau feüillage, qui a le fruict,
omme des grosses poires, il a dedans vn gros
oyau, & tout le reste est vne chair molle, telle-
ent que quand ils sont bië meurs, ils sont com-
e du beurre, & ont le goust delicat. Les Paltas
nt grands au Peru, & ont vne escaille fort du-
, que l'on peut oster toute entiere. Ce fruict est
n Mexique, pour la plus part fort, ayant l'escor-
e deliee, qui se pelle comme des põmes. Ils les
ennent pour vne viãde saine, & comme i'ay dit,
ui decline quelque peu à chaleur. Ces mamayes
Guayauos, & Paltos, sont les pesches, les pom-
nes, & les poires des Indes, encor que ie choisi-
ois plustost celles de l'Europe. Mais quelques
utres par l'vsage, ou peut estre, par affection,
ourront estimer dauantage ceux-cy des Indes.
e ne doute point, que ceux qui n'ont point veu,
y gousté, de ces fruict, prendrõt peu de plaisir à
ire cecy, voire se lasserõt de l'oüyr, & moy mes-
me ie m'en lasse, qui cause que i'abregeray en ra-
cõtant quelques autres sortes de fruit. Car ce se-
oit chose impossible de pouuoir traiter de tous.

Du Chicoçapote, des Annonas & des Capollyes.
Chapitre. XXV.

QVelques vns qui ont voulu augmen-
ter les choses des Indes, ont mis en
auant qu'il y auoit vn fruict, qui estoit
semblable au cotignac, & l'autre qui
estoit comme du blanc manger: pource que la

ſaveur leur ſembla digne de ces noms. Le cot-
gnac ou mermelade(ſi ie ne me trompe)eſtoit c
qu'ils appelloient,ça potes,ou chicoçapotes, qu
ſont d'vn gouſt fort doux, & approchant à l
couleur de cotignac. Quelques Crollos,(qui eſ
le nom dont ils appellent les Eſpagnols nais au
Indes)diſent que ce fruict ſurpaſſe en excellenc
tous les fruicts d'Eſpagne. Toutesfois ce n'eſ
mon opinion,mais ils diſent qu'au gouſt prin-
cipalement il ſurpaſſe tous les autres fruicts, o
ie ne me veux pas arreſter neãtmoins, parce qu
cela ne le merite pas.Ces chicoçapotes ou çapo-
tes, entre leſquels il y a peu de difference, croiſ-
ſent és lieux chauds de la neuue Eſpagne,& n'ay
point cognoiſſance, qu'il y ait de tel fruict en la
terre ferme du Puru.Pour le blanc manger,c'eſt
l'Annone, ou guanauana, qui croiſt en terre
ferme. l'Annona eſt de la façon d'vne poire, &
ainſi quelque peu aiguë & ouuerte, tout le de-
dãs eſt tẽdre & mol comme beurre, & eſt blanc,
doux & d'vn gouſt fort ſavoureux. Ce n'eſt pas
manger blanc, encor qu'il ſoit blanc manger,
mais à la verité c'eſt beaucoup augmenté de luy
donner tel nom, bien qu'il ſoit delicat & d'vn
gouſt ſavoureux, & quoy que ſelon le iugemẽt
d'aucuns, il ſoit tenu pour le meilleur fruict des
Indes,il a en ſoy vne quantité de pepins noirs, &
les meilleurs que i'ay veu, a eſté en la neuue Eſ-
pagne,où les capolyes croiſsẽt auſsi,qui ſont cõ-
me des ceriſes,& vn noyau,biẽ que quelque peu
plus gros. Mais la forme & figure eſt comme de
ceriſes,de bõne ſaveur,ayãt vn doux-aigret;mais
ie n'ay point veu de capollyes en autre contree.

De

plusieurs sortes de fruitiers, des Cocos, des Amendes, des Andes, & des Amendes de Chachapoyas.

CHAPITRE XXVI.

IL ne seroit pas possible de racōter tous les fruits & arbre des Indes, attendu que ie ne m'en resouuiens pas de plusieurs, & qu'il y en a encor beaucoup
ıantage desquels ie n'ay pas cognoissance, &
semble chose ennuyeuse de parler de toutes,
ıt il me souuient. Il se trouue donc d'autres
ıres de fruitiers & de fruits plus grossiers,
nme ceux qu'ils appellent lucumes, du fruit
quels ils disent, par prouerbe, que c'est vn
x dissimulé, comme les guauas, pacayes, les
bos, & les noix qu'ils appellēt emprisonnees,
quels fruits semblent à plusieurs estre des
ix de la mesme espece que sont celles d'Espa-
e. Voire ils disent, que si l'on les trāsplantoit
ıuent d'vn lieu en autre, qu'ils rapporteroiēt
s noix toutes semblables à celles d'Espagne &
qu'ils donnent ainsi vn fruit sauuage, & si mal
ısant, est à cause qu'ils sont sauuages. En fin
n doit bien cōsiderer la prouidence & riches-
lu Createur, lequel a departy à tant de diuer-
parties du monde, telle varieté d'arbres frui-
rs, le tout pour le seruice des hommes qui ha-
ent la terre, & est vne chose admirable de
oir tant de differentes formes, goust, & effects
tout incognus, & dont on n'auoit iamais oüy

parler au monde, auparauant la descouue
des Indes. Et desquelles mesme Pline, Di
coride & Theophraste, voire les plus curie
n'ont eu aucune cognoissance, neantmo
toute leur recherche & diligence. Il s'est tr
ué des hommes curieux de nostre temps qui c
escrit quelques traittez de ces plantes des I
des, des herbes, & riuieres, & des operatic
qu'ils ont en l'vsage de medecine, ausquels l'
pourra recourir, qui en voudra auoir plus à
ple cognoissance, parce que ie pretends trait
seulement en peu de mots & superficielleme
ce qui me viendra en la memoire, touchant
subiect. Neantmoins il ne me semble pas b
passer soubs silence les cocos, ou palmes d
Indes, à cause d'vne proprieté qu'ils ont, qui
fort notable, & remarquable. Ie les appelle p
mes, non pas proprement, ny qu'il y ait des d
tes, mais d'autant que ce sont arbres sembl
bles aux autres palmes. Ils sont hauts & for
& plus ils montent en haut, plus vont-ils ietta
des rameaux grands & fort estendus. Ces pa
mes ou cocos donnent vn fruit qu'ils appelle
aussi cocos, dequoy ils ont accoustumé fai
des vases pour boire, & disent qu'il y en a que
ques vns qui ont vne vertu, & proprieté cont
le poison, & pour guerir le mal de costé. I
noyau & la chair d'iceux (quand il est espoissi
sec) est bon à manger, & approche quelque pe
du goust de chastaignes verdes. Quand le coc
est en l'arbre encor tendre, tout ce qui est ded
est comme vn laict qu'ils boiuent par delice
& pour rafraischir en temps de chaleur. I'a

u de ces arbres en sainct Iean de port riche
autres endroicts des Indes, & m'en dirent vne
ose remarquable, que chaque mois ou Lune
t arbre iette vn nouueau rameau de ces co-
s, tellement qu'il donne du fruit douze fois
r an, comme ce qui est escrit en l'Apocalypse,
à la verité il me semble que ce fust de mesme,
urce que tous les rameaux sont d'aages fort
ferens, les vns commencent, les autres sont
sia meurs, & les autres le sont à demy. Ces
cos que ie dy sont ordinairement de la figu-
& grosseur d'vn petit mellon: Il y en a d'vne
tre sorte qu'ils appellent coquillos, qui est
fruit meilleur, dont il y en a en Chillé. Ils
nt quelque peu plus petits que noix, mais vn
u plus ronds. Il y a vne autre espece de cocos
i ne donnent point ce noyau ainsi espoissi,
ais ils ont dedans vne quantité de petits fruits
mme Amendes, à la façon des grains de gre-
de. Ces amendes sont trois fois aussi grandes
e celles de Castille, & leur ressemblent au
ust, encor qu'elles soient vn peu plus aspres
sont aussi humides & huilleuses. C'est vn as-
z bon manger, aussi ils s'en seruent en deli-
s, faulte d'amendes, pour faire des masse-
ins, & autres telles choses. Ils les appellent
nendes des Andes, pour ce que ces cocos
oissent abondamment és Andes du Peru,
sont si forts & durs, que pour les ouurir, il est
soing de les frapper rudemēt auec vne grosse
erre. Quand ils tombent de l'arbre, s'ils ren-
ntroient la teste de quelqu'vn, il n'auroit jà
soing d'aller plus loing. Et semble vne chose

incroyable, que dedans le creux de ces co
qui ne sont pas plus grands que les autres,
gueres dauantage, il y a neantmoins vne t
multitude & quantité de ces amendes. M
en ce qui concerne les amendes, & tous les
tres fruits semblables, tous les arbres doiu
ceder aux amendes de Chachapoyas, lesqu
les ie ne peux autrement appeller. C'est le fr
le plus delicat, friand, & plus sain de tous, t
que i'aye veu és Indes. Voire vn docte Mede
affermoit qu'entre tous les fruits qui sont és
des, ou en Espagne, nul n'approchoit de l'exc
lence de ces amendes. Il y en a de plus grãdes
de plus petites que celles que i'ay dit des And
mais toutes sont plus grasses que celles de Cas
le. Elles sont fort tendres à manger, ont bea
coup de suc, & de substance, & cõme onctueu
& fort agreables, elles croissent en des arb
tres-hauts, & de grand feüillage. Et comi
c'est vne chose precieuse, nature aussi leur a do
né vne bonne couuerture & deffense; veu qu'
les sont en vne escorce quelque peu plus gra
de & plus poignante, que celle des chastaign
toutesfois quand ceste escorce est seche, l'
en tire facilement le grain. Ils racontent q
les singes, qui sont fort friands de ce fruit,
desquels il y a vn grand nombre en Chach
poyas du Peru, (qui est la contree de tout
où ie sçache qu'il y ayt de ces arbres) pour
se picquer en l'escorce, & en tirer l'amend
les iettent rudement du haut de l'arbre sur l
pierres, & les ayans ainsi rompuës, les ach
uent d'ouurir pour les manger à leur plaisir.

plusieurs & diuerses fleurs, & de quelques arbres qui donnent seulement de la fleur, & comme les Indiens en vsent.

CHAPITRE XXVII.

Les Indiens sont fort amis des fleurs, & en la neuue Espagne plus qu'en autre partie du monde, parquoy ils ont accoustumé de faire plusieurs sortes boucquets, qu'ils appellent là suchilles, auec ne telle varieté & gentil artifice, que l'on n'y eut rien desirer dauantage. Ils ont vne coustu- e entr'eux que les principaux offrent par hon- eur leurs suchilles, ou bouquets aux seigneurs, à leurs hostes, & nous en donnoient en telle ondance, quand nous cheminions par ceste rouince, que nous ne sçauions qu'en faire, ien qu'ils se seruent auiourd'huy à cet effet, es principales fleurs de Castille, pour-ce u'elles croissent là mieux qu'icy, comme sont es œillets, roses, iasmins, violettes, fleurs d'o- anges, & les autres sortes de fleurs, qu'ils y ont ortees d'Espagne, y profitent merueilleuse- ent. Les rosiers en quelques endroits y crois- oient trop, tellement qu'ils ne donnoiẽt point e roses. Il arriua vn iour qu'vn rosier fut bru- é, & les reiettons & scyons qui ietterent in- continent, porterent des roses en abondance, & de là ils apprindrent à les esmonder, & en oster le bois superflu, tellement qu'auiour-

d'huy ils donnent des roſes ſuffiſammer
Mais outre ces ſortes de fleurs que l'on y
portées d'icy, il y en a beaucoup d'autres, l
noms deſquelles ie ne peux pas dire: qui ſo
rouges, iaunes, bleües, violettes, & blanche
auec mil differences, leſquelles les Indie
ont accouſtumé de porter en leurs teſte
comme vn plumage pour ornement. Il e
vray que pluſieurs de ces fleurs n'ont que
veüe, pource que l'odeur n'en eſt point bo
ne, ou elle eſt groſſiere, ou elles n'en o
point du tout, encor qu'il y en ait quelqu
vnes d'excellente odeur. Comme celles q
croiſſent en vn arbre qu'ils appellent floripõ
dio, ou porte-fleur, qui ne donne aucun fru
mais porte ſeulement de ces fleurs, leſquell
ſont plus grandes que fleurs de lys, & ſont qua
ſi en forme de clochettes, toutes blanches, &
ont au dedans des petits filets comme l'on vo
au lys: il ne ceſſe toute l'année de produir
ces fleurs, l'odeur deſquelles eſt merueilleuſe
ment douce & agreable ſpecialement en l
fraiſcheur du matin. Le Viceroy Dom Fran
ciſco de Tollede enuoya de ces arbres au Ro
Dom Philippes, comme vne choſe digne
d'eſtre plantée aux iardins Royaux. En la neu
ue Eſpagne les Indiens eſtiment beaucou
la fleur qu'ils appellent yoloſuchil, qui ſignifie
fleur de cœur, pource qu'elle eſt de la meſme
forme d'vn cœur, & n'eſt pas gueres moindre
Il y a meſme vn autre grand arbre, qui porte
de ceſte ſorte de fleurs, ſans porter d'autre fruit,
elle a vne odeur qui eſt forte, & comme il me

mble, trop violente, à d'autres elle leur pour-
sembler aggreable. C'est vne chose assez co-
ıcüe que la fleur qu'ils appellent fleur du So-
il, a la figure du Soleil, & se tourne selon le
ouuement d'iceluy. Il y en a d'autres qu'ils
ppellent œillets d'Inde, lesquels ressemblent
vn fin velours orangé & violet, celles-là n'ont
ıcune senteur qui soit d'estime, mais seulemẽt
nt belles à la veüe. Il y a d'autres fleurs, qui
ıtre la beauté de la veüe, combien qu'elles
ayent aucune odeur, ont vne saveur comme
lles qui ressemblent à celle du cresson alle-
ois: que si l'on les mangeoit sans les voir, l'on
e iugeroit point que ce fust autre chose. La
eur de granadille est tenuë pour chose re-
ıarquable, & disent qu'elle a en soy les mar-
ues & enseignes de la passion, & que l'on y
emarque les clouds, la coulomne, les fouëts,
ı couronne d'espines, & les playes, enquoy
s ne sont pas du tout esloignez de raison,
ıçoit que pour y trouuer & remarquer tou-
es ces choses, il soit besoing de quelque pie-
é, qui ayde à en faire croire vne partie, mais
lle est fort exquise, & tresbelle à la veüe, en-
or qu'elle n'aye point d'odeur. Le fruit qu'ils
ppellent aussi granadille, se mange, se boit,
ou pour mieux dire, se succe, pour rafraischir:
e fruit est doux, & selon l'opinion de quel-
ques-vns, il l'est par trop. Les Indiens ont
ccoustumé en leurs festes, & dances de porter
des fleurs en leurs mains, & les Roys, & Sei-
gneurs en portent pour la magnificence. Pour

ceste occasion l'on void des peintures de le
anciens ordinairement auec des fleurs en
main, comme l'on void icy auec des gan
Il me semble en auoir assez dit sur ce qui co
cerne les fleurs. L'on vse aussi à cest effect
bazilic, encor que ce ne soit point vne fle
mais seulement vne herbe, & ont accoust
mé d'en auoir en leurs iardins, & de la bi
cultiuer, mais maintenant ils en ont si peu
soing, qu'il n'est plus auiourd'huy bazili
mais s'est vne herbe qui croist autour d
estangs.

Du Baulme.

Chapitre XXVIII.

LE souuerain Createur n'a pas seul
ment formé les plantes pour serui
de viande, mais aussi pour la recrea
tion & pour la medecine & guariso
de l'homme. I'ay dit quelque peu de celles qu
seruent pour la nourriture, qui est le principal
Et mesme quelque peu de celles qui seruent d
recreation. Il reste donc maintenant de traitte
de celles qui sont propres à la medecine, don
ie diray aussi quelque peu de chose. Et enco
que toutes les plantes soient medecinales quã
elles sont bien cogneües & bien appliquées
toutesfois il y a quelques choses particuliere-
ment, que l'on void notoirement auoir esté or-
dõnées du Createur pour la medecine, & pou

a santé des hommes, comme sont les liqueurs,
uilles, gommes & rezines qui prouiennent de
iuerses plantes & herbes, & qui facilemét de-
nonstrent à l'experience à quoy elles sont pro-
res. Sur toutes ces choses le bausme auec rai-
on est renommé pour son excellente odeur, &
eaucoup dauantage pour l'exquis effect qu'il a
e curer les playes & autres diuers remedes que
on experimente en luy sur la guarison des ma-
adies. Le bausme qui vient des Indes Occiden-
ales n'est pas de la mesme espece que le vray
ausme qu'on apporte d'Alexãdrie, ou du Cai-
e, & qui anciennemét estoit en Iudee, laquelle
udee, selon que Pline escrit, possedoit seule au monde ceste grandeur, iusquesà ce que l'Empe-
eur Vespasian l'apporta à Rome & en Italie.
Ce qui me donne occasion de dire que l'vne li-
queur & l'autre ne sont point d'vne mesme es-
pece, c'est à cause que les arbres d'où elles sor-
ent sont entr'eux fort differentes: car l'arbre du
ausme de Palestine estoit petit, & à la façon de
vigne, comme raconte Pline pour l'auoir veu;
& ceux d'aujourd'huy qui l'ont veu en Orient,
n disent autant. Comme aussi la saincte Escri-
ure appelle le lieu où grossit le bausme, vigne
d'Enguaddi, pour la ressemblance qu'il a auec
es vignes. I'ay veu l'arbre d'où se tire le bausme
les Indes, qui est aussi grand comme vn grena-
lier, voire approchãt quelque peu de sa façon,
i i'ay bonne memoire, n'ayant rien de cõmun
auec la vigne; combien que Strabon escriue que
l'arbre ancien du bausme estoit de la grandeur
des grenadiers. Mais aux accidens & operations,

Plin. l. 12. cap. 15.

Cant. 1.

Strab. l. 16. Geograph.

ce sont liqueurs fort semblables, comme ell
le sont en leur odeur admirable, & en la cure
guarison des playes, en la couleur, & en la su
stance; veu qu'ils racontent de l'autre bausm
qu'il y en a de blanc, de vermeil, de verd, &
noir; ce que l'on void aussi en ceux des Indes.
tout ainsi qu'ils tiroient l'ancien en coupant,
incisant l'escorce, pour en faire distiller ceste
queur; ainsi en font-ils de mesme en celuy d
Plin. lib. 11. *cap.* 25. Indes, encore qu'il distille en plus grande qua
tité. Et comme en cét ancien il y en a d'vne so
te qui est tout pur, lequel ils appellent Opoba
samo, qui est la propre larme qui distille; & v
autre qui n'est pas si exquis, lequel on tire d
bois de l'escorce & des feüilles espreintes & cu
tes au feu, lequel ils appellent Xylobalsami. D
mesme aussi entre le bausme des Indes il y en
vn pur qui sort ainsi de l'arbre, & d'autres qu
les Indiens tirent en cuisant & espreignant l
feüilles & le bois, mesmes ils le sophistiquen
& augmentent auec d'autres liqueurs, afin qu'
y en ayt dauantage. Et n'est pas sans raison qu'il
l'appellent bausme: car il l'est veritablement
encores qu'il ne soit pas de la mesme espece d
l'ancien, & est beaucoup estimé, & le seroit da
uantage, si ce qui est auiourd'huy és esmeraude
& perles n'y estoit, à sçauoir d'estre à present e
grande quantité. Ce qui importe dauantage
est l'vsage auquel il est employé de seruir d
chresme qui est si necessaire en la saincte Eglise
& de telle veneration, ayant declaré le Sieg
Apostolique, qu'on fasse le chresme aux Inde
auec le bausme, & qu'on en vse au Sacremét de

onfirmation, & aux autres Sacremens, dont
Eglise vse. On apporte le bausme en Espagne
e la neuue Espagne, de la Prouince de Guati-
nalla, de Chiappa, & d'autres lieux où il abon-
e dauantage, encore que le plus estimé soit ce-
y qui vient de l'Isle de Tollu, qui est en la ter-
e ferme, non pas loing de Cartagene. Ce baus-
ne est blanc, & cõmunement ils tiennent pour
lus parfaict le blanc que le rouge, encore que
line donne le premier lieu au vermeil, le secõd
u blanc, le troisiesme au verd, & le dernier au *Plin. l. 12. cap. 25.*
oir. Mais il semble que Strabon estime dauan-
ge le bausme blanc, comme les nostres l'esti-
nent. Monardes traitte amplement du bausme
es Indes en la premiere & seconde partie, spe-
ialement de celuy de Cartagene & de Tollu,
ui est tout vn. Ie n'ay point trouué que les In- *Strab. libr. Geograph.*
iens anciennement estimassent beaucoup le
ausme, ny mesmes l'employassent en vsage
'importance, encores que Monardes dise que
es Indiens curoient auec iceluy leurs playes, &
ue de là l'apprindrent les Espagnols.

De l'ambre, & des autres huilles, gommes, & drogues que l'on apporte des Indes.

CHAPITRE XXIX.

APRES le bausme l'ambre tient le secõd
lieu; c'est vne autre liqueur qui est aussi
odoriferente & medicinale, mais plus
espaisse de soy, qui se tourne & s'espaissit en vne
paste de complexion chaude, & de bon parfum,

lequel ils appliquent aux playes, blessures,
autres necessitez. Surquoy ie me rapporte a
Medecins, specialement au Docteur Monard
qui à la premiere partie a escrit de ceste liqueu
& de beaucoup d'autres medicinales qui vie
nent des Indes. Cét ambre vient mesme de
neuue Espagne, laquelle a cét aduantage sur l
autres Prouinces, en ces gommes, liqueurs,
sucs d'arbres; qui cause qu'ils ont là abondan
de matieres pour le parfum, & pour la medec
ne, comme est l'Animé qui y vient en gran
quantité, le Copal, ou Suchicopal, qui est v
autre genre, comme de Storax & Encens, qu
mesme d'excellentes operations, & est d'vn
tres-bonne odeur, propre pour les suffumig
tions. Mesme la Tacamahaca, & la Carann
qui sont aussi fort medicinales. On apporte d
ceste Prouince de l'huille d'aspic, de laquelle l
Medecins & Peintres se seruent assez; les vn
pour leurs emplastres, & les autres pour vern
leurs peintures. L'on apporte mesme pour l
Medecins la casse fistule, laquelle croist abon
damment en sainct Dominique. C'est vn gran
arbre qui porte ses cannes comme son fruic
L'on apporta en la flotte où ie vins de sainct Do
minique, quarante-huict quintaux de casse fi
stule. La salcepareille n'est pas moins cogneüe
pour mille remedes à quoy on l'employe; il e
vint en ceste flotte cinquante quintaux de l
mesme Isle. Il y a beaucoup de ceste salcepareil
le au Peru, & de fort excellente en la Prouinc
de Guayaquil, qui est soubs la ligne. Plusieur
se vont faire guarir en ceste Prouince, & est l'o-

nion de quelques-vns, que les ſeules eaux
nples qu'ils boiuent, leur donnẽt ſanté à cau-
qu'elles paſſent par racines, comme nous
ıons dit cy deſſus, d'où elle tire ſa vertu; telle-
ıent que pour ſuer en ceſte terre, il n'eſt point
eſoing de beaucoup de couuerture, ny d'ha-
its. Le bois de guayac, qu'ils appellent autre-
ıent, bois ſainct, ou bois des Indes, croiſt en
bondance aux meſmes Iſles, & eſt auſſi peſant
ue le fer; tellement qu'il s'enfonſſe incontinent
n l'eau. De ceſtuy l'on en apporta en ceſte flot-
e trois cens cinquante quintaux, & en euſt-on
eu apporter vingt, voire cent mil, s'il y auoit
iſtribution de ce bois. Il vint auſſi en la meſme
otte, & de la meſme Iſle, cent trente quintaux
e bois de breſil, qui eſt ſi rouge, enflambé, &
i cogneu, & dont on vſe tant pour les teintu-
es & autres choſes. Il y a és Indes vne infinité
'autres bois aromatiques, gommes, huilles &
rogues; de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible de les
ouuoir tous raconter, & eſt choſe auſſi de peu
l'importance à preſent. Ie diray ſeulement que
u temps des Rois Inguas de Cuſco, & des Rois
Mexiquains, il y eut beaucoup de grands per-
ſonnages experts à curer & medeciner auec les
ſimples, & faiſoient de fort belles cures, d'au-
tant qu'ils auoient cognoiſſance de pluſieurs
vertus & proprietez des herbes, racines, bois,
& des plantes qui croiſſent par delà, & dont
es anciens d'Europe n'ont eu aucune cognoiſ-
ſance. Il y a mille de ces ſimples qui ſont pro-
pres pour purger, comme les racines de Me-
choaçan, les pignons de la Punna, la conſerue

de Guanucquo, l'huille de figuier, & pluſieu
autres choſes, leſquelles eſtans bien applique
& en temps, ne ſont pas (comme ils tienne
de moindre efficace que les drogues qui vie
nent d'Orient. Ce qui ſe peut voir en liſant
diſcours qu'en fait Monardes en la premiere
ſeconde partie où il traitte amplement du T
baco, ou petun, duquel l'on a fait de notabl
experiences contre le venin. Le Tabaco eſt
arbriſſeau, ou plante aſſez commune, qui a
ſoy neantmoins des rares vertus, comme ent
autres de ſeruir de contrepoiſon, ainſi que pl
ſieurs & diuerſes plantes; parce que l'Authe
de toutes choſes a departy ſes vertus comme
luy a pleu, & n'a point voulu qu'aucune cho
naſquiſt au monde ocieuſe. Mais c'eſt vn aut
don ſouuerain à l'homme de les cognoiſtre,
en ſçauoir vſer comme il conuient, ce que
meſme Createur concede à qui il luy plaiſt. I
Docteur François Hernande a fait vn bel œuu
de ceſte matiere, des plantes des Indes, liqueu
& autres choſes medicinales, par l'expres com
mandement & commiſſiõ de ſa Majeſté, faiſar
peindre & pourtaire au naturel toutes les plan
tes des Indes; leſquelles, comme ils diſent, ſon
en nombre de plus de mille deux cens, & diſen
que cét œuure a couſté plus de ſoixante mill
ducats; duquel œuure le Docteur Nardus An
tonius Medecin Italien, a fait vn extrait curieux
& renuoye auſdits liures celuy qui voudra plu
exactement cognoiſtre des plantes des Indes
principalement pour la medecine.

es grandes forests des Indes, des Cedres, des Ceiuas, & autres grands arbres qui y sont.

Chapitre XXX.

IAçoit que dés le commencement du monde la terre a produit des plantes & des arbres par le commandement du Seigneur, neantmoins elle n'a laissé d'en produire en quelques lieux plus qu'es au-es; & outre les plantes & les arbres, qui par industrie des hommes ont esté transplantees, : apportees d'vn lieu en autre, il y en a encore eaucoup que nature a produits de soy-mesme. : croy que de ceste sorte il y en a dauantage au ouueau monde que nous appellons Indes, soit n nombre, ou en diuersitez, que non pas au ieil monde, & terres de l'Europe, de l'Asie, & ffrique. La raison est, pource que les Indes nt d'vne temperature chaude & humide, omme nous auons monstré au second liure, ontre l'opinion des anciens; qui cause que la erre produit en grande abondance vne infini-é de plantes sauuages & naturelles, d'où vient ue presque la plus grande partie des Indes est habitable, & qu'on n'y peut cheminer pour es bois & espaisses forests qui y sont, ausquel-es l'on trauaille continuellement pour les ab-atre. Il a esté besoing & necessaire, pour che-niner par quelques endroits des Indes, princi-alement aux nouuelles entrees, de faire le che-

min, en coupant les arbres, & essartant les bu
sons: de sorte que comme nous l'escriuēt que
ques Religieux qui l'ont esprouué, il a esté t
le fois qu'ils n'ont peu cheminer en vn io
plus d'vne lieüe. Vn de nos freres, homme d
gne de foy, nous contoit que s'estant esgaré
perdu dans les montagnes, sans sçauoir quel
part, ny par où il deuoit aller, il se trouua d
dans des buissons si espais, qu'il fut contrain
de cheminer sur iceux sans mettre les pieds
terre, par l'espace de quinze iours entiers,
que pour y voir le soleil, & pour remarqu
quelque chemin en ceste forest si espaisse
pleine de bois, il auoit besoing de monter
coupeau des plus grands arbres, pour de là de
couurir le chemin. Qui lira le discours traitta
de son voyage, & combien de fois il s'est perd
& esgaré, & les chemins qu'il a cheminez, l
estranges aduentures qui luy sont aduenuës,
que j'ay escrit succinctement, pour me sembl
chose digne d'estre sceüe; & qui aura quelqu
peu cheminé par les montagnes des Indes, e
core que ce ne soient que les dix-huict lieü
qu'il y a de Nom de Dieu à Panama, pourra bie
penser de quelle grandeur sont ces forests d
Indes; de sorte que n'ayant aucun hyuer en c
parties là qui fasse sentir le froid, & que l'hum
dité du ciel & de la terre y est si grande, que l
montagnes produisent vne infinité de forest
& la campagne qu'ils appellent Sauanas, vne i
finité d'herbe. Il n'y a point faute d'herbe pou
les pasturages, de mesrain pour les edifices, n
de bois à faire du feu. C'est vne chose impossi-

ble d

e de pouuoir raconter les differences & figu-
s de tant d'arbres ſauuages ; d'autant que de la
us part l'on n'en ſçait pas les noms. Les cedres
eſtimez anciennement, ſont là fort communs,
ur les edifices & pour les nauires, & y en a de
ierſes façons, les vns blancs, & d'autres roux,
i ſont fort odoriferãs. Il y a vne grande quan-
é de lauriers d'vn plaiſant regard aux Andes
Peru. Aux montagnes de la terre ferme, aux
es, en Nicaragua, & en la neuue Eſpagne.
omme auſsi il y a vne infinité de palmes, & de
uas, dequoy les Indiens font leurs canoes, qui
it des baſteaux faits tout d'vne piece. L'on ap-
rte en Eſpagne du meſrain de bois fort exquis
la Hauane, en l'Isle de Cube, où il y a vne in-
té de ſemblables arbres, comme ſont l'Ebene,
Caouana, la Grenadille, les Cedres, & autres
eces que ie ne cognois point. Il y a meſme de
nds Pins en la neuue Eſpagne, encor qu'ils ne
ent pas ſi forts que ſont ceux d'Eſpagne. Ils ne
tent point de pignons, mais pommes vui-
. Les Cheſnes qu'ils appellent de Guayaquil,
vn bois exquis, & odoriferant, quand on le
le, meſme il y a des cannes & roſeaux tres-
its, des rameaux & petites cannes, deſquels ils
t des bouteilles & cruches pour puiſer de
u, & s'en ſeruent meſmes en leurs baſtimens.
a auſsi le bois de manſle, dequoy ils font des
res & maſts de nauires, & les eſtiment auſsi
ts comme ſi c'eſtoit du fer. Le Molle eſt vn
re de beaucoup de vertus, lequel iette des
its rameaux, dont les Indiens font du vin, ils
pellent en Mexique, arbre du Peru, pour ce

qu'il est venu de là, mais il en croist aussi en
neuue Espagne, & de meilleur que celuy d
Peru. Il y a mil autres sortes d'arbres dont ce se
roit vn trauail superflu d'en traitter. Quelqu
vns de ces arbres sont d'vne enorme grandeur,
parleray seulement d'vn qui est en Tlaco Ch
uoya, trois lieües de Guayaca, en la neuue Esp
gne. Cét arbre estant mesuré, se trouua seul
ment en vn creux auoir par dedans neuf graça
& par dehors ioignant la racine, seize, & pl
haut douze. Cét arbre fut frappé de foudre d
puis le haut iusques en bas, au droit du cœur, q
fit ce creux, qui y est. Ils disent que auparaua
que le tonnerre fust tombé dessus, il estoit suf
sant pour ombrager mil hommes. C'est pou
quoy il s'y assembloient pour faire leurs danc
bals & superstitions; neantmoins il reste encor
present des rameaux & de la verdure, mais n
pas beaucoup. Ils ne sçauent quelle espece d'a
bre c'est, sinon qu'ils disent que c'est vne espe
de Cedre. Ceux qui trouueront cecy estrang
lisent ce que Pline raconte du plane de Lydie,
Pline lib.12. cap.1. creux duquel cõtenoit quatre vingts & vn pie
& ressembloit plustost vne cabane ou maiso
que non pas creux d'arbre, son branchage
bois entier, l'õbrage duquel couuroit vne gra
de partie de la campagne. Par ce qui escrit de c
arbre, l'on n'aura point tant d'occasion de s'e
merueiller du Tysseran qui auoit sa maison
mestier dans le creux d'vn Chastaignier. Et d'
autre Chastaignier, si ce n'estoit cestuy-là me
me, dedans le creux duquel entroient hu
hommes à cheual, & en ressortoient sans s'inco

noder les vns les autres. Les Indiens exerçoient ordinairement leurs idolatries en ces arbres ainsi estranges, & difformes, ainsi que faisoient mesme les anciens Gentils, comme racontent quelques autheurs de ce temps.

Des plantes & fruictiers que l'on a apportez de l'Espagne aux Indes.

Chapitre. XXXI.



Es Indiens ont eu plus de profit, & ont esté mieux recompensés és plantes que l'on y a portees d'Espagne, qu'en autres marchandises, pource que le peu qui sont venuës des Indes en Espagne, y croissent peu & y ont mal multiplié, & au contraire le grand nombre que l'ō a porté d'Espagne aux Indes, y vient tres bien, & y sont grandement multipliees. Ie ne sçay si nous deuons dire que ce soit à cause de la bonté des plantes, pour donner gloire à ce qui est d'icy, ou bien si nous dirons que c'est la terre, pour la donner à ce qui est de delà. Finallement il y a par delà de tout ce qui se produit de bon en Espagne, & en quelques endroits meilleur, & en quelques endroits pire, comme le froment, l'orge, les porees, ou verdure, & toutes sortes de legumes, aussi les laictues, choux, raues, oygnons, ail, persil, naueaux, pastenades, berengenes, ou pommes d'Amour, scariolles, betes, espinards, garuences, ou poids, febues, lentilles, & finallement tout ce qui croist par

deçà de domestique, & de profit: de sorte qu
ceux qui y ont fait voyage, ont esté curieux d'
porter des semences de toutes sortes, & le tout
a beaucoup fructifié encor que ç'ait esté diuer-
semét, sçauoir aux vns mieux, aux autres moins
Quant aux arbes, ceux qui plus generallement
& plus abondamment y ont fructifié, ont esté le
oranges, lymonniers, citronniers, & autres fruict
de ceste sorte. Il y a desia en quelques endroits
comme des bois, & des forests d'orangers. C
que trouuant estrange, ie demanday qui auoi
remply ces champs de tant d'orangers, l'on m
respondit, que cela estoit aduenu fortuitement
d'autant que les oranges estans tombees à terre
& pourries, leur semence auoit germé, & de cel-
les que les eaux auoient emporté en diuers en-
droits, venoient à naistre ces bois ainsi espais. C
qui me sembla vne bonne raison. I'ay dit que
c'estoit le fruict, qui generallemét s'est plus aug-
menté és Indes, pour ce que ie n'ay esté en nu
endroit où il n'y ait des oranges, d'autant que
toutes les Indes sont vne terre chaude & humi-
de, qui est ce requiert cét arbre. Ils ne croissent
point en la Sierre, mais l'on les y apporte des val-
lees, ou coste de la mer. La conserue d'oranges
closes qu'ils font és Isles, est la meilleure que i'ay
veüe par deçà, ny par delà mesme. Les pesches,
les presses, & abricos, y ont fort multiplié, & en
la neuue Espagne plus qu'en autre endroit. Il
croist au Peru fort peu de ces sortes de fruicts,
outre les pesches, & encor moins és Isles. Il y
croist des pommes & des poires, mais c'est assez
moyennement, il y a des prunes rarement, mai

des figues en abondance, principalement au Peru. Il se trouue des coings en toutes les contrees des Indes, & en la neuue Espagne, en telle abondance, qu'ils nous en donnoient cinquante à choisir pour demie realle. Il y a assez de grenades aussi, bien qu'elles soient toutes douces, car les aigres n'y sont point bien venuës. Il y a de tresbons mellons en quelques endroits du Peru. Les cerises & les guignes iusques auiourd'huy n'ont point encor biẽ fructifié és Indes, & croy que ce n'est pas faute de temperature, pource qu'il y en a de toutes sortes, mais peut-estre faute de soing, ou par ce que l'on n'a pas bien rencontré sa temperature. En fin ie ne trouue point que par delà ils ayent faute d'aucun fruict delicieux. Quant aux fruicts grossiers, ils n'ont point de beillottes, ny de chastaignes, & n'ay point de cognoissance, que iusques auiourd'huy il y en ait creu. Les amendes y croissent, mais c'est fort peu. L'on y porte d'Espagne pour les friands, des amendes, de noix, des auellaines, & n'ay point entendu qu'il y ait des nefles, ny des cormes; ce qui importe peu. Me semble que cecy doit suffire pour faire entendre qu'il n'y manque aucune delice de fruicts. Maintenant disons quelque chose des plantes de profit, que l'on y a portees d'Espagne, & acheuerons ce traitté des plantes, qui est desia ennuyeux.

Des raisins, vignes, oliues, meures, & des cannes du sucre.

CHAPITRE XXXII.

I'Entens par les plantes profitables celles qui outre ce que l'on en mange au logis, apportent de l'argent à leur maistre. La principale desquelles est la vigne, de laquelle vient le vin, le vin-aigre, le raisin vert & sec, le verjus & le sirop. Mais le vin est celuy qui vaut le mieux. Il ne croist point de vin ny raisin és Isles, ny terre ferme, mais en la neuue Espagne il y a quelques vignes qui portent du raisin, toutesfois l'on n'en fait point de vin. La cause en doit estre pource que le raisin ne se meurit pas bien, à cause des pluyes qui y viennent aux mois de Iuillet & Aoust, qui les empeschent de meurir : ils s'en seruent tant seulement pour manger. L'on y porte le vin d'Espagne & des Canaries, comme en tout le reste des Indes, reserué au Peru & au Royaume de Chillé, où il y a des vignes qui rapportent de tres-bon vin, lesquelles vont chaque iour croissant en quantité à cause que c'est vne grande richesse en ce pays ; & en bonté, parce qu'auec le temps ils deuiennent plus experimentez vignerons. Les vignes du Peru sont communes és vallees chaudes, où il y a des eaües, & les arrousent auec la main, parce qu'il n'y tombe point de pluyes du Ciel ; & aux Lanos, & en la Sierre elle

y vient point à temps. Il y a des endroits où les
gnes ne sont point arrosees ny du Ciel, ny de la
rre, & toutesfois elle ne laissent de fructifier en
ande abondance, comme en la vallee d'Yca, &
x fosses qu'ils appellent de Villacuri, esquels
ux il se trouue des fossez, ou terre enforcees
rmy les morts sablons, lesquels sont toute l'an-
e d'vne incroyable fraischeur, sans qu'il y
euue aucunement en quelque saison que ce
it, ny qu'il y ait des eaües pour les arroser ar-
ficiellement. La cause est parce que le terroir
t espongieux, & qu'il succe l'eaüe des riuieres
ui viennent de la Sierre, qui humectent ces sa-
lons, ou bien c'est l'humidité de la mer (comme
'autres pensent) laquelle passant au trauers de
e sable, cause que l'eaüe n'en est pas sterile, ny
nutile, ainsi que le Philosophe l'enseigne. Les
ignes y ont tant multiplié, qu'à ceste occasion
es dismes des Eglises y sont augmentez de cinq
t six fois au double depuis vingt ans. Les val-
ees plus fertilles de vignes sont Victor, pro-
che d'Arequipa, Yça, au terroir de Lyma &
Caraguato, au terroir de Chuquiauo. Ils por-
ent ce vin à Potozi, Cusco & en diuers en-
droits, ce qui est vn grand reuenu : Car auec
toute l'abondance qu'il y en a, vne bouteille ou
arrobe y vaut cinq ou six ducats ; que si c'est
vin d'Espagne, comme on y en porte commu-
nement aux flottes, il en vaut dix ou douze.
L'on fait du vin comme celuy d'Espagne au
Royaume de Chillé, pource que c'est le mes-
me climat, mais il se gaste quand l'on l'apporte
au Peru. Ils mangent des raisins, où l'on ne peut

boire de vin, & est chose admirable, que l'o
trouue en la Cité de Cusco des raisins fra
tout le long de l'annee, qui vient (comme
me dirent) de ce que les vallees produisent d
fruict en diuers mois de l'an, soit qu'ils enter
les vignes en diuerses saisons, ou que ceste va
rieté vienne de la qualité de la terre: quoy qu'
en soit, c'est vne chose certaine qu'il y a quel
ques vallees qui portent du fruict tout le lon
de l'annee. Si quelqu'vn s'esmerueille de cecy,
se pourra esmerueiller dauantage de ce que i
diray, & peut estre ne le croira pas. Il y a de
arbres au Peru, desquels l'vne moitié donne d
fruict six mois durant, & l'autre moitié en don
ne les autres six mois. En Malla, qui est treiz
lieües distante de la Cité des Roys, y a vn fi
guier, duquel la moitié, qui est au costé d
Sud, est verte, & donne du fruict vne saison d
l'annee, sçauoir quand il est Esté en la Sierre, &
l'autre moitié qui est vers les Lanos du costé d
la mer, est verte, & donne son fruict en l'autr
saison contraire, quand il est Esté aux Lanos. C
qui prouient de la varieté de la temperature &
de l'air qui vient d'vne part ou d'autre. Le re-
uenu du vin qui y est, n'est pas petit, mais il ne
sort point de la Prouince. Mais la soye qui se
fait en la neuue Espagne, se transporte és autres
Royaumes, comme au Peru. Il n'y en auoit
point au temps des Indiens, mais l'on y a porté
des meuriers d'Espagne, & y viennent bien,
principalement en la Prouince qu'ils appellent
Mistecqua, où il y a des vers à soye, & mettent
en œuure la soye qu'ils en recuiellent, dont ils

ont de tref-bon tafetas. Toutesfois ils n'en ont
oint fait iusques à prefent de damas, de fa-
ns, ny de velours. Le fucre eft vne autre reue-
u plus grand, veu que non feulement on en
onfomme és Indes, mais aufsi l'on en apporte
eaucoup en Efpagne, car les cannes croif-
ent fort bien en diuerfes parties des Indes. Ils
nt bafty leurs engins aux Isles, en Mexique,
u Peru & en d'autres endroits qui leur appor-
ent vn fort grand reuenu. L'on me dift que
engin à fucre de Nafca fouloit valoir de reue-
u, plus de trente mil pezes par chacun an.
Celuy de Chicama, ioignant Truxillo, eftoit
nefme d'vn grand reuenu, & ceux de la neuue
Efpagne aufsi ne le font pas moins: car c'eft
ne chofe eftrange que ce que l'on gafte & con-
omme de fucre és Indes. L'on apporta de l'If-
e de fainct Dominique, en la flotte où ie vins,
uict cens quatre vingts & dixhuict caffons de
ucre, lefquels eftans comme ie les vids char-
er en Port-riche, chaque caffe deuoit eftre à
non opinion, de huict arrobes pefant, qui font
eux cens. Le fucre eft le principal reuenu de
es Isles, tant fe font addonnez les hommes à l'ap-
etit des chofes douces. Il y a mefmes des oli-
es & oliuiers aux Indes, ie dy en Mexique &
u Peru: toutesfois il n'y a point eu encor iuf-
ques auiourd'huy aucun moulin à huille, & ne
'en fait point, parce qu'ils confomment tou-
es les oliues à manger, & les accommodent fort
ien: ils trouuent que pour faire l'huille, le gouft
eft plus grand que le profit. C'eft pourquoy
'on y porte toute l'huille qu'il y a d'Efpagne.

En cest endroit i'acheueray la matiere des plan-
tes, & venons aux animaux des Indes.

Du bestial portant laine, & des vaches.

CHAPITRE XXXIII.



E trouue qu'il y a trois sortes d'a-
nimaux és Indes, dont les vns
ont esté portez d'Espagne, les au-
tres sont de la mesme espece d
ceux que nous auons en Europ
& toutefois n'y ont point esté portez par les E
pagnols, & les autres sont animaux propres d
Indes, & desquels l'on ne trouue point en Espa
gne. De la premiere sorte sont les brebis, vache
chevres, porcs, cheuaux, asnes, chiens, chats,
autres tels animaux : car il y en a és Indes de tou
tes ces especes. Le menu bestial y a beaucou
multiplié, que si l'on y pouuoit approfiter l
laines pour les enuoyer en Europe, ce seroit vn
des plus grandes richesses qu'ils eussent és Inde
pource que les troupeaux de brebis ont là v
grand nombre de pasturages, sans que l'herbe
diminuë en beaucoup d'endroits. Il y a au Pe
vne telle abondance de ces pasturages & herba
ges, que personne n'en possede en propre, ma
chacun fait paistre ses troupeaux où il veu
Pour ceste raison il y a communement grand
abondance de chairs, lesquelles sont à fort bo
marché, mesme les autres choses qui procede
des brebis, comme le laict & le fromage. Ils fu
rent vn temps qu'ils laisserent perdre toutes l

es, iuſques à ce que quelques vns ſe mirent à
meſnager & en faire des draps & couuertu-
, qui a eſté vn grand ſecours pour le com-
n peuple de ceſte terre : d'autant que le
p de Caſtille y eſt fort cher. Il y a pluſieurs
piers drapans au Peru, & beaucoup dauan-
e en la neuue Eſpagne, encor que les draps
e l'on y porte d'Eſpagne ſoient beaucoup
illeurs, ſoit que la laine en ſoit plus fine, ou
e les ouuriers ſoient plus experts. Autres-
s ſe ſont trouuez des hommes qui poſſe-
ient ſoixante & dix, & cent mil teſtes de bre-
, encor qu'à preſent n'y en ait gueres moins.
ue ſi c'eſtoit en Europe ce ſeroit vne tres-
ande richeſſe, mais en ces pays-là ce n'eſt
'vne moyenne richeſſe. En pluſieurs endroits
s Indes, & croy que c'eſt en la plus grand'
rt, le menu beſtial ne fructifie, & n'y profite
s bien à cauſe que l'herbe eſt haute, & la ter-
ſi vicieuſe, qu'il n'y peut pas bien paiſtre com-
e le grand beſtial. C'eſt pourquoy il y a vne
numerable multitude de vaches, deſquelles y
de deux ſortes. Les vnes ſont domeſtiques, &
ui vont en trouppeaux, comme en la terre de
harca, & en autres Prouinces du Peru com-
e meſme en toute la neuue Eſpagne. De ces
aches domeſtiques ils s'en ſeruent & en tirent
e la commodité, tout ainſi qu'en Eſpagne,
auoir la chair, le beurre, les veaux, & les
œufs pour labourer la terre. L'autre ſorte de
aches ſont ſauuages qui ſe tiennent és monta-
nes & foreſts: c'eſt pourquoy on ne les dompte
oint, & n'ont aucun maiſtre à qui elles ſoient en

propre, tant pour l'aspreté & espesseur des
rests, que pour la grande multitude qu'il y
a : & celuy qui le premier les tuë, en est le m
stre comme d'vne beste de chasse. Ces vac
sauuages ont tellement multiplié en S. Domi
que, & en autres endroits des enuirons, qu'e
vont à milliers par les campagnes & bois, n'ay
aucun maistre à qui elles appartiennent. L'on
la chasse à ces bestes, pour leur cuir tant seu
ment, & sortent en la campagne des negres
des blancs à cheual, auec leurs coupe-iare
qui courent les toreaux & vaches, & quand
les ont frappez, & arrestez, ils leurs apparti
nent. Ils les escorchent, & en portent la pe
en leur maison, laissant la chair perduë, sa
qu'il y ait personne qui la prenne ou empor
à cause de l'abondance qu'il y en a. Telleme
qu'ils m'ont attesté en ceste Isle, qu'en qu
ques endroits l'air s'y estoit corrompu, po
l'abondance de ces chairs empuanties. Le cu
que l'on apporte en Espagne, est vn des mei
leurs reuenus des Isles, & de la neuue Espagn
En la flotte de quatre vingts & sept, il vint de
Dominique le nombre de trente-cinq mil quat
cens quarante quatre cuirs de vaches, & de
neuue Espagne soixante-quatre mil trois ce
cinquante, qu'ils estimerent à quatre vingts se
ze mil cinq cens trente deux pezes. De sorte qu
quand l'on descharge vne de ces flottes, c'e
chose admirable, de voir la riuiere de Seuille &
cét arcenal où se deschargent tant de cuirs & d
marchandise. Il y a aussi des chevres en gran
nombre, le principal profit desquelles est l

,outre les cabrits, le laict, & autres commo-
z qu'on en tire : d'autant que les riches, &
pauures se seruent de ce suif pour leur esclai-
car comme il y en a grande quantité, aussi y
il à fort bon conte, & plus que l'huille mes-
Il est vray que tout le suif dont ils se ser-
t,n'est pas seulement de celuy des masles. Ils
ccommodent les marroquins pour la chauss-
, toutesfois ie n'ay point opinion qu'ils
nt si bons comme ceux que l'on y porte de
tille. Les cheuaux y ont multiplié, & y sont
uis en beaucoup d'endroits, voire en la plus
: s'y en trouue des races d'aussi bons, com-
les meilleurs d'Espagne, tant pour courir
carriere & pour parade, que pour le trauail,
our faire chemin. C'est pourquoy ils se ser-
t pour bestes de loüage, & pour voyager le
s ordinairement des cheuaux, combien qu'il
ait pas faute de mulles, car il y en a beaucoup,
ciallement és lieux où se font les voitures par
e, comme en la terre ferme. Il n'y a pas vn si
nd nombre d'asnes, aussi ils ne s'en seruent
res à cét vsage, ny pour le trauail & serui-
Des chameaux il y en a quelque peu, & en
eu au Peru qui y auoient esté portez des Ca-
ies,& qui y auoient multiplié, mais assez pe-
ment. En S. Dominique les chiens y ont
ltiplié en nombre, & en grandeur d'vne telle
on,que c'est auiourd'huy la playe, & l'affli-
on de ceste Isle. Car ils mangent les brebis, &
nt en trouppes par les champs. Ceux qui les
nt y ont vn tel salaire, que ceux qui tuent les
ps en Espagne: de vrays chiens, il n'y en auoit

point premierement és Indes, mais quelques a
maux semblables à des petits chiens, lesquels
Indiens appellent Alco ; c'est pourquoy ils a
pellent du mesme nom d'Alco , les chiens q
l'on y a portez d'Espagne, à cause de la resse
blance qui est entr'eux , & sont les Indiens
amis de ces petits chiens, qu'ils espargnerõt le
manger pour leur donner : tellement que qua
ils vont par païs, ils les portent auec eux sur le
espaulles, ou en leur sein, & quand ils sont ma
des ils tiennent ces petits chiens auec eux, sans
seruir d'eux en autre chose que pour l'amitié
compagnie.

*De quelques animaux de l'Europe que les Es
nols trouuerent és Indes, & comment ils
peuuent y auoir passé.*

CHAPITRE XXXIV.

C'Est vne chose certaine , que l'on
porté d'Epagne tous ces anima
dont i'ay parlé , & qu'il n'y en au
point és Indes , quand elles fur
premierement descouuertes , il n'y a pas c
ans : car outre que c'est vne chose qui peut es
approuuee par des tesmoings qui viuent enc
res, c'en est vne preuue suffisante, de voir q
les Indiens n'ont en leur langue aucun mot p
pre pour signifier ces animaux, mais ils se s
uent de mesmes noms Espagnols, combien qu
soient corrompus. Pour autant que ne cogno

ns point la chofe, ils prindrent le mot com-
un aux lieux, dont elle auoit efté apportee.
ay trouué cefte regle bonne pour difcerner
uelles chofes auoient les Indiens, auparauant
ue les Efpagnols y vinffent, & celles qu'ils n'a-
oient point: car ils donnoient vn nom á celles
u'ils auoient, & cognoiffent defia; & ont
onné des noms nouueaux à celles qu'ils ont
u de nouueau, qui font les mefmes noms Efpa-
nols le plus communement, quoy qu'ils les
rononcent à leur mode, comme au cheual, au
n & au froment. L'on y trouua des animaux
e la mefme efpece de ceux que nous auons en
Europe, fans qu'ils y euffent efté portez par les
fpagnols. Il y a des lyons, des tigres, ours, fan-
liers, renards, & d'autres beftes fieres & fauua-
es, dequoy nous auons propofé vn argument
u premier liure, fçauoir que n'eftant pas vray-
mblable qu'ils euffent paffé aux Indes par
ner, attendu que c'eft chofe impofsible de paf-
er l'Occean à nage, & feroit vne folie, de penfer
ue les hommes les euffent embarquez auec
ux, il s'enfuit que ce monde fe continue en
uelque endroits auec l'autre nouueau, par où
es animaux peuuent auoir paffé, & peuplé peu
peu ce nouueau monde: puifque fuiuant l'Ef-
riture, ces animaux fe fauuerent en l'arche de
Noé, & de là ils ont multiplié au monde. Les *Gen. 6.*
yons que i'ay veus ne font rouges, & n'ont
oint ces crins, auec lefquels on a accouftumé
le les peindre. Ils font gris, & non pas fi furieux
omme on le void en peinture. Les Indiens
'amaffent, & s'affemblent pour prendre &

chasser les lyõs,& font comme vn circuit, qu'i
appellent chaco, dont ils les enuironnent, pu
les tuent à coups de pierres, de bastons, & d'au
tres instrumens; Ces lyons mesmes ont accou
stumé de grimper aux arbres, où estans monte
les Indiens les tuent auec des lances, ou arbal
lestres, & plus facilement auec des arquebuze.
Les tygres y sont plus furieux, & plus cruel
& ont la rencontre plus dangereuse, à caus
qu'ils s'eslancent & assaillent en trahison. Il
sont tachetez, & de la mesme façon que les hi-
storiographes les peignent. I'ay ouy quelques
fois conter que ces tygres estoient animez con-
tre les Indiens, & qu'ils n'assailloient point le
Espagnols, ou bien peu, & qu'ils alloient pren
dre & choisir vn Indiẽ au milieu des Espagnols
& qu'ils l'emportoient. Les ours qu'ils appel
lent en langue de Cusco, otoioncos, sont de la
mesme espece que ceux d'icy, & se terrissent.
L'on y void peu de ruches, pource que les rays
de miel qui sont és Indes, se trouuent aux arbre
& dessoubs la terre, & non pas aux ruches, com-
me en Castille. Les rays de miel que i'ay veus en
la Prouince de Charcas, que là ils appellent le
chiguanas, sont d'vne couleur grise, ayant peu
de suc, & ressemblent plus à vne paille douce,
qu'à des rays de miel. Ils disent que les abeilles
sont petites comme mouches, & qu'elles iettent
leur essain dessous la terre. Le miel en est aspre,
& noir, toutesfois en quelques endroits il y en
a de meilleur, & des rayons mieux formez,
comme en la Prouince de Tucuman en Chillé,
& en Cartagene. Ie n'ay point veu ny ouy parler
qu'il

n'il y ayt des sangliers, mais des regnards & au-
es animaux qui mangent les bestes, & la vo-
lle, il y en a plus que les pasteurs ne voudroiét,
utre ces animaux qui sont furieux & domma-
ables, il y en a d'autres profitables, qui n'y ont
int esté portez par les Espanols, comme sont
cerfs & autres, dont y en a grande abondance
toutes les forests. Mais la plus grande partie
vne venaison sans cornes, à tout le moins ie
y en ay point veu d'autres, ny oüy parler qu'on
n ayt veu, & tous sont sans cornes cōme cor-
s. Il ne me semble pas difficile de croire, mais
presque certain que tous ces animaux par
ir legereté, & pour estre naturellement sau-
ges, ayent passé d'vn mōde à l'autre par quel-
e endroit où ils se ioignent, puis qu'aux gran-
s Isles & esloignees de la terre ferme, ie n'ay
int de cognoissance qu'il s'y en trouue, quoy
e i'aye fait recherche de le descouurir.

---

s oyseaux de par deçà qui sont és Indes, & comment ils peuuent y auoir passé.

CHAPITRE XXXV.

L'On pourra plus facilemét croire qu'il
en soit ainsi des oyseaux, & qu'il y en a
de la mesme espece de ceux de par de-
çà, comme sont les perdrix, les tour-
, pigeons, ramiers, cailles & plusieurs & di-
rses sortes de faucons, lesquels l'on enuoye de
neuue Espagne & du Peru, aux seigneurs d'Es-

pagne, d'autant qu'on en fait grande eſtime. I
y a meſme des Herons,& des Aigles de diuerſ
ſortes, & n'y a point de doute que ces eſpec
d'oyſeaux & autres ſemblables, n'y ayent paſ
bien pluſtoſt que les lyons, les tigres, & l
cerfs. Il ſe trouue auſſi és Indes vn grand nom
bre de Perroquets, ſpeciallement aux And
du Peru,& és Iſles de Port-riche,& S. Domin
que, où ils vont par bandes, comme font l
pigeons par deçà. En fin les oyſeaux auec leu
aiſles,vont où ils veulent, & certainement plu
ſieurs eſpeces d'iceux pourront bien paſſer l
Plin. lib.10. cap. 23. Golphe, puis que c'eſt choſe certaine, comm
Pline l'afferme, qu'il y en a beaucoup qui pa
ſent la mer, & vont en des regions fort eſtran
ges, combien que ie n'aye point leu qu'aucun
oyſeaux paſſent au vol vn ſi grãd Golphe, com
me eſt celuy de la mer Occeane des Indes. Tou
tesfois ne le tiens-ie pas pour du tout impoſſi
ble, puis que l'opinion commune des marinier
eſt,qu'il s'en trouue deux cens lieuës,voire beau
coup dauantage loin de la terre. Et que meſme
Ariſt. lib.3. de part. animal. cap.6. cõme Ariſtote l'enſeigne, les oyſeaux enduren
facilement eſtre dans l'eau, d'autant qu'ils on
peu de reſpiration, cõme nous voyons aux oy
ſeaux maritimes,leſquels ſe plongent & ſont v
long-temps dedans l'eau. Ainſi pourra-on dire
que les oyſeaux qui ſe trouuent à preſent en l
terre ferme, & és Iſles des Indes, ont peu paſſe
la mer, ſe délaſſans en des Iſlettes & en des ter
res qu'ils recognoiſſent par vn inſtinct naturel
Plin. lib.10. cap.25. (comme Pline raconte de quelques vns) ou par
aduanture ſe laiſſans tomber en l'eau, quand il

it fatiguez de voller, & apres reprenâs le vol
und ils se sont reposez quelque peu. Quant
: oyseaux que l'on void és Isles, esquelles il
a point d'animaux terrestres, ie tiês sans dou-
qu'ils y ont passé par vne des façons susdites.
is pour les autres oyseaux qui se trouuent en
erre ferme, principalement ceux qui ont vn
it vol, il est plus aisé de croire qu'ils y ayent
comme des animaux de la terre, qui sont de
nesme espece de ceux d'Europe. Car il y a aux
es de grands oyseaux fort pesans, comme les
struches, dont il y en a fort au Peru, lesquel-
ont accoustumé d'espouuanter quelque fois
noutôs du pays qui vont chargez. Mais lais-
: ces oyseaux qui se gouuernent d'eux mes-
, sans que les hômes en ayent le soing, si ce
t pour la chasse, parlons des oyseaux dome-
ues. Ie mesmerueille des poulles, attendu
l y en auoit aux Indes, auant que les Espa-
ls y arriuassent, ce qui est assez prouué, par-
u'elles ont vn nom propre du pays, & appel-
la poulle Gualpa, & leur œuf Ponto, & ont
sage le mesme Prouerbe que nous auôs icy,
peller poulle vn homme coüard. Ceux qui
nt à la descouuerte des Isles de Salomon, ra-
tent qu'ils y ont veu des poulles semblables
nostres. L'on peut entendre que la poulle
nt vn oyseau si domestique, & si profitable
e elle est, les hômes les y ont peu porter auec
, quand ils passerent d'vn lieu en autre, côme
s voyôs encor auiourd'huy, & que les Indiês
oyageant portoient leur poulle, ou poulet
a charge qu'ils portent sur leurs espaulles,

& meſmes les portent facilement en leurs pou
liers, & cages de ionc, ou de bois. Finaleme
il y a és Indes beaucoup d'eſpeces d'animaux,
d'oyſeaux de ceux de l'Europe, que i'ay dittes,
d'autres ſortes que d'autres pourront raconte

Comme il eſt poßible qu'il y ayt és Indes que ques ſortes d'animaux, dont il n'y ayt point ailleurs.

Chapitre XXXVI.

C'Eſt choſe plus difficile de monſtr & prouuer quel cõmencement o eu pluſieurs & diuerſes ſortes d'ar maux qui ſe trouuent és Indes, l'eſpece deſquels nous n'auons point en ce co tinent. Car ſi le Createur les a produits en c parties, il ne faut point alleguer, ny auoir r cours à l'Arche de Noé, & n'eſtoit point de b ſoin de ſauuer alors toutes les eſpeces d'oyſea & animaux, ſi d'autres deuoient eſtre creées nouueau : d'autre part on ne pourroit pas dir que le monde euſt eſté fait & acheué és ſix iou de la creation, s'il y euſt eu encor d'autres no uelles eſpeces à former, & principalement d animaux parfaits, & non moins excellens, q ceux qui nous ſont cogneus. Si nous diſo donc que toutes les eſpeces d'animaux fure conſeruees en l'arche de Noé, il s'enſuit que animaux, de l'eſpece deſquels il ne s'en trou en d'autres endroits qu'és Indes, y ayent paſ

ce continent, tout ainſi comme nous auons des autres animaux qui nous ſont cogneus. la ſuppoſé, ie demande comme il eſt poſſi- qu'il n'en ſoit reſté par deçà aucun de leur ece, & comme il s'en trouue ſeulement par à, où ils ſont comme voyagers & eſtrangers. ſt à la verité vne queſtion qui m'a long tẽps u en perplexité. Ie dy pour exemple, ſi les utons du Peru, & ceux qu'ils appellent Pa- , & Guanacos, ne ſe trouuent point en d'au- s regions du monde, qui les a portez au Pe- ou comment y ont ils eſté, veu qu'il n'eſt de- uré aucune apparence, ny reſte d'iceux en t ce monde? Que ſi ils n'y ont point paſſé ne autre region, comment ſe ſont-ils formés produits par delà? Par aduanture Dieu a-il t vne autre nouuelle creation d'animaux? que ie dy de ces Pacos, & Guanacos, ie le de mil autres differentes eſpeces d'oyſeaux d'animaux de foreſts, qui iamais n'ont eſté co- eus, ny de figure, ny de nom, & deſquels il ſt fait aucune mention, ſoit entre les Latins, t entre les Grecs, ou quelques autres nations ce monde. Il faut donc dire, que combien e tous les animaux ſoient ſortis de l'Arche, antmoins par vn inſtinct naturel, & proui- nce du Ciel, diuers genres d'iceux s'eſparti- t en diuerſes regions, en aucunes deſquelles ſe trouuerent ſi bien, qu'ils n'en voulurent int partir; ou s'ils en ſortirent, ne ſe conſer- rent, ou bien en fin de temps ils perirent to- ement, comme l'on void arriuer en beau- up de choſes: car ſi l'on y veut regarder de

pres, on trouuera que ce n'est pas tant seul-
ment vne chose propre & particuliere és In-
des, mais aussi generalle en beaucoup d'autr
regions & Prouinces de l'Asie, d'Europe, &
d'Affrique, esquelles l'on dit qu'il y a de certa
nes especes d'animaux, qui ne se trouuent poin
en d'autres regions, au moins s'il s'en trouu
ailleurs, l'on recognoist qu'ils y ont esté porte
de là. Puis donc que ces animaux sont sortis d
l'arche, comme pour exemple, les Elephan
que l'on trouue seulement en l'Inde Oriental
& de là se sont communiquez en d'autres re
gions, nous en pourrons dire autant de ces ani
maux du Peru, & des autres des Indes qui ne s
trouuent en autre partie du monde. L'on peu
bien aussi considerer sur ce subjet, si tels ani
maux different en espece, & essentiellement d
tous les autres, ou si ceste leur difference est ac
cidentalle, laquelle peut y auoir esté causée pa
diuers accidens, comme nous voyons au ligna
ge des hommes, que les vns sont blancs, & le
autres sont noirs; les vns geans, les autres nains
& en l'espece des singes, les vns n'ont point d
queüe, & les autres en ont: entre les moutons
les vns sont ras, & les autres vellus; les vns grād
& forts, qui ont le col fort long, comme ceu
du Peru, & les autres foibles & petits, ayans l
col court comme ceux de Castille. Mais pou
en parler plus sainement, qui voudra par ce dis-
cours, en mettant seulement ces differences ac-
cidentalles, conseruer la propagation des ani-
maux és Indes, & les reduire à ceux d'Europe,
prendra vne charge de laquelle il pourra malai

ment sortir à son honneur. Car si nous de-
ons iuger les especes d'animaux par leurs pro-
ietez, ceux des Indes sont si differens, que
est appeller l'œuf chastaigne, de les vouloir re-
ire aux especes cogneues de l'Europe.

Des Oyseaux qui sont propres és Indes.

CHAPITRE XXXVII.

IL y a aux Indes de plusieurs sortes d'oyseaux remarquables, soit qu'ils soient de la mesme espece de ceux d'icy, ou autres differens. Ils apportent
la Chine certains oyseaux, qui n'ont point
pieds aucunement, & tout leur corps est qua-
plume. Ils ne s'assient point en terre, mais
se pendent aux rameaux par des filets, ou
lumes qu'ils ont, & ainsi se reposent comme
es mouches, & choses aëriennes. Au Peru il y
des oyseaux qu'ils appellent Tomineios, si pe-
ts, que beaucoup de fois i'ay douté, les voyant
oler, si c'estoient abeilles, ou papillons: mais à
verité, ce sont oyseaux. Au contraire ceux
u'ils appellent condores, y sont d'vne extreme
randeur, & d'vne telle force, que non seule-
nent ils ouurent & despecent vn mouton, & le
angent, mais aussi vn veau tout entier. Ceux
u'ils appellent Auras, & les autres poullazes,
esquelles ie croy quant à moy estre du genre

des corbeaux) sont d'vne estrange legereté, &
ont la veuë fort aiguë, estans fort propres pou
nettoyer les Citez, d'autant qu'ils n'y laissen
aucunes charongnes, ny choses mortes. Ils pa
sent la nuict sur les arbres, ou sur les rochers, &
au matin viennent aux Citez se mettans sur l
sommet des plus hauts edifices, d'où ils espien
& attendent leur prise. Leurs petits ont le plu
mage blanc, comme l'on raconte des corbeaux
& changent le poil en noir. Les guacamaya
sont oyseaux plus grands que perroquets, &
leur ressemblent en quelque chose, ils sont esti
mez pour la diuerse couleur de leur plumage
qui est fort beau, & fort aggreable En la neuu
Espagne il y a abondance d'oyseaux, d'vn excel
lét plumage, de sorte qu'il ne s'en trouue poin
en Europe, qui en approchent: comme l'on peu
voir par les images de plumes, qu'ils apporten
de là, lesquels auec beaucoup de raison, sont pri
sés & estimés, donnans occasion de s'esmer-
ueiller que l'on puisse faire auec des plumes
d'oiseaux, vne œuure si delicate, & si parfaicte-
ment esgale, qu'ils semblent proprement estre
de vrayes couleurs de peinture, & ont vn œil,
& vn regard si gay, si vif, & si agreable, que le
peintre n'en peut pas faire de si beaux auec son
pinceau, & ses couleurs. Quelques Indiens,
bons ouuriers & experts en cet art, pourtrayent
de ces plumes, & representent parfaictement
ce qu'ils voyent peint auec le pinceau, de telle
façon que les peintres d'Espagne n'ont en ce
point aucun aduantage sur eux. Le precepteur
du Prince d'Espagne Dom Phillippe, luy donna

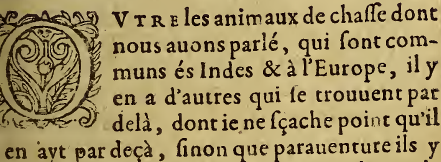
ois eſtampes, ou pourtraits faicts de plume,
omme pour mettre en vn Breuiaire; leſquelles
n Alteſſe monſtra au Roy Dom Philippes
oſtre ſieur, ſon pere; leſquels ſa Majeſté con-
mplant, & regardant de pres, diſt qu'il n'auoit
mais veu en œuure ſi petite vne choſe de ſi
ande perfection & excellence. Comme l'on
iſt vn iour preſenté à la Saincteté de Sixte V.
autre quarre plus grand où eſtoit pourtrait
inct François, & qu'on luy euſt dit que les In-
ens faiſoient cela de plume; il le voulut eſ-
ouuer, touchant des doigts le tableau, pour
oir ſi c'eſtoit plume, d'autant que cela luy ſem-
oit choſe merueilleuſe d'eſtre ſi proprement
geancé, que la veüe ne pouuoit iuger, & diſ-
rner ſi c'eſtoient couleurs naturelles de plu-
e, ou ſi elles eſtoient artificielles, de pinceau.
'eſt vne choſe fort belle, que les rais & regard
ie iette vn verd, vn orengé, comme doré, &
itres couleurs fines, & vne choſe digne de re-
arquer, que les regardans d'vne autre façon,
les void comme couleurs mortes. Ils font les
eilleures & plus belles images de plume, en la
rouince de Mechouacan, & au bourg de Paſ-
ro. La façon eſt qu'auec de petites pinces deli-
ites ils arrachent les plumes des meſmes oy-
aux morts, & auec vne colle deſliee qu'ils ont,
s vont attachant legerement & poliement. Ils
rennent ces plumes ſi delicates & petites de
es oyſeaux qu'ils appellent au Peru, Tomin-
os, ou d'autres ſemblables, qui ont de tres-
arfaictes couleurs en leurs plumes. Les In-
iens, outre ces images, ſe ſeruoient des plumes

en beaucoup d'autres ouurages fort precieux
specialement pour l'ornement des Roys & Sei
gneurs, de leurs temples & idoles: car il y
aussi d'autres grands oyseaux qui ont des plu
mes excellentes & tres-fines, dequoy ils fai
soient des pennaches & plumages bigarrez, spe
ciallement quand ils alloient en guerre, les en
richissant d'or & d'argent, fort artificiellement
qui estoit vne chose de grand prix. Les mesme
oyseaux y sont encores aujourd'huy, mais il
n'en sont pas tant curieux, & n'en font plus
tant de pennaches, ny de gentillesses, comme
ils souloient. Il y a aux Indes d'autres oyseaux
du tout contraires à ceux-cy, de si riche pluma-
ge, lesquels outre ce qu'ils sont laids, ne seruent
d'autre chose que de faire de la fiente, & neant-
moins ne sont-ils pas, peut estre, de moindre
profit. I'ay consideré cela, m'esmerueillant de
la prouidence du Createur qui a ainsi ordonné
que les autres creatures seruent aux hommes.
En quelques Isles ou Phares, qui sont ioignant
la coste du Peru, l'on void le loing des pics, &
montagnes toutes blanches, & diroit-on à les
voir, que ce seroit de la neige, ou que tout y est
vne terre blanche: mais ce sont des monceaux
de la fiente de ces oyseaux marins qui vont là
continuellement fienter, & y en a si grande
abondance, qu'elle se hausse plusieurs aulnes,
voire plusieurs lances en haut, ce qui semble
chose fabuleuse. Ils vont auec des basteaux à
ces Isles, seulement pour charger ceste fiente,
pource qu'il n'y a autre fruict, grand, ny petit
en icelles; & est ceste fiente si commode, & si

ofitable, que la terre qui en eſt fumee, rap-
ortedu fruict en fort grãde abondance. Ils ap-
ellent ceſte fiente, guano, d'où a pris le nom la
llee, qu'ils diſent de limaguana, és vallees du
eru, où ils ſe ſeruent de ceſte fiente, & eſt la
us fertile de ce terroir. Les coings, grenades,
autres fuicts y excedent en grandeur & bon-
tous les autres, & diſent que c'eſt pource
e l'eau auec laquelle ils les arrouſent, paſſe
r de la terre fumee de ceſte fiente, qui cauſe
beauté de ce fruict. Tellement que ces oy-
aux n'ont pas ſeulement la chair pour ſeruir
viande, le chant pour la recreation, la plume
ur l'ornement & gaillardiſe; mais auſſi leur
nte ſert pour engraiſſer la terre. Ce qui a eſté
nſi ordonné par le Createur ſouuerain, pour
ſeruice de l'homme, à fin qu'il ſe reſſouuien-
de recognoiſtre, & eſtre loyal à celuy duquel
ut ſon bien procede.

Des beſtes de chaſſe.

Chapitre XXXVIII.



OVTRE les animaux de chaſſe dont nous auons parlé, qui ſont communs és Indes & à l'Europe, il y en a d'autres qui ſe trouuent par delà, dont ie ne ſçache point qu'il en ayt par deçà, ſinon que parauenture ils yent eſté apportez de ces parties là. Ils appel-
nt Sainos, des animaux qui ſont faits comme
etits porcs, qui ont ceſte choſe eſtrange d'a-

uoir le nombril sur l'eschine du dos. Ceux-l
vont par les bois en trouppe, ils sont cruels san
estre aucunement craintifs, au contraire ils as
saillent, & ont des crocs comme razoirs, auec
lesquels ils font de dangereuses blessures & in
cisions, si ceux qui les chassent ne se mettent en
lieu de sauueté. Ceux qui les chassent, pour le
tuer plus seurement montent en des arbres, o
incontinent les Sainos ou porcs accourent, &
arriuent en trouppe à mordre l'arbre quand il
ne peuuent nuire à l'homme, & alors du hau
auec vne lance ils blessent & tuent ceux qu'il
veulent. Ils sont tres-bons à manger : mais i
est besoing aussi tost leur oster & coupper c
rond qu'ils ont au nombril de l'espine, car au-
trement dans vn iour ils se corromproient. Il y
a vne autre race de petits animaux qui ressem-
blent à des cochons de laict, & les appellent
Guadatinaias. Ie doute s'il y auoit aux Indes,
auant que les Espagnols y vinssent, des porcs de
la mesme espece de ceux d'Europe, d'autant
qu'en la descouuerte des Isles de Salomon, il est
dit qu'ils y trouuerent des poulles & des porcs
d'Espagne. Mais quoy que ce soit, c'est vne cho-
se certaine que ce bestial a multiplié presque en
toutes les parties des Indes fort abondammēt.
Ils en mangent la chair fraische, la tiennent aussi
saine & bonne, comme si c'estoit du mouton;
comme en Carthagene en quelques endroits ils
sont deuenus sauuages & cruels, & leur fait-on
la chasse comme à des sangliers, ainsi que l'on
void en sainct Dominique, & és autres Isles où
le bestial s'est habitué aux forests. En quelques

ndroits ils les nourrissent auec le grain de
ays, & ils s'engraissent merueilleusement afin
'en auoir le sain, dont ils vsent à faute d'huille.
n aucuns lieux l'on en fait des iambons, com-
ie en Tolluca de la neuue Espagne, & en Paria
u Peru. Retournant donc à ces animaux de par
elà, tout ainsi comme les Sainos sont sembla-
les aux porcs, quoy qu'ils soient plus petits;
insi les dantes ressemblent aux petites vaches,
ombien qu'ils ressemblent mieux à des mulles,
our n'auoir point de cornes. Le cuir de ces ani-
iaux est fort estimé pour des collets & autres
ouuertures, & sont si durs, qu'ils resistent à
uelque coup que ce soit. Et comme les dantes
ont deffendus par la force & dureté de leur
uir, ceux qu'ils appellent armadillos, le sont
ussi par la multitude des escailles qu'ils ont,
esquels s'ouurent, & se serrent comme ils veu-
ent en façon de cuirasse. Ce sont des petits ani-
naux qui vont par les bois, lesquels ils appel-
ent armadillos, à cause de la deffense qu'ils ont
e mettans dans leurs coquilles, & les descou-
rant quand ils veulent. I'en ay mangé, & ne
ne semble pas chose de grande valeur: mais la
chair des yquanas est vn meilleur manger, com-
oien qu'ils soient hideux & horribles à la veüe;
car ils ressemblent aux vrais lezards d'Espagne,
encores qu'ils soient d'vn genre ambigu & dou-
teux, d'autant qu'ils vont en l'eau, & sortans en
terre, montent aux arbres du riuage, & comme
ils se iettent des arbres en l'eau, les batteaux se
mettent dessous qui les recueillent. Les chin-
chilles est vn autre genre de petits animaux,

comme escurieux ; ils ont vn poil merueilleuse-ment doux & lissé, & porte-t'on leurs peaux comme vne chose exquise & salutaire pour es-chauffer l'estomach, & les parties qui ont be-soing de chaleur moderee. Ils font des couuer-tures & des castellongnes du poil de ces chin-chilles, & se trouuent en la Sierre du Peru, où il y a mesme vn petit animal fort commun qu'ils appellent cuyes, que les Indiens estiment pour vn tres-bon manger, & ont accoustumé d'of-frir souuent en leurs sacrifices ces cuyes. Ils sont comme petits connins, & ont leurs creux & tanieres dans la terre, & en quelques lieux ont miné toute la terre ; les vns sont gris, les au-tres blancs, & les autres meslez. Il y a d'autres petits animaux qu'ils appellent viscachas, qui sont comme des lievres, combien qu'ils soient plus grands, ausquels ils font la chasse, & les mangent. Des vrais lievres il y en a assez grand nombre pour la chasse en quelques endroicts. L'on trouue aussi des connins au Royaume de Quitto, mais les bons y sont venus d'Espagne. C'est vn autre animal estrange que celuy, lequel pour son excessiue pesanteur & tardiueté à se mouuoir, ils appellent Perico-legero, ou petit Pierre le leger : il a trois ongles à chaque main, & meut ses pieds & ses mains comme par com-pas, & fort pesamment, & ressemble de face à vne guenon : il a vn cry hautain, il monte aux arbres, & mange des fourmis.

Des Micos, ou guenons des Indes.

Chapitre XXXIX.



AR toutes les montagnes de ces Isles de la terre ferme, & des Andes, il y a vn nombre infiny de micos, ou guenons, qui sont de la race des singes, mais differents en ce qu'ils ont vne queüe, voire
t longue. Et y en a entr'eux quelques races
i sont 3. fois plus grands, voire 4. que les or-
naires; les vns sont du tout noirs, les autres
ys, les autres gris, & les autres tachetez, &
eslez. Leur legereté & leur façon de faire est
mirable, pource qu'il semble qu'ils ayent de
raison & du discours à cheminer par les ar-
es, en ce qu'ils veulent presque imiter les oy-
ux. En allant de Nom de Dieu en Panama, ie
ds en Capira qu'vne de ces guenons sauta d'vn
bre en l'autre qui estoit de l'autre costé de la
iere, ce qui me fist beaucoup esmerueiller. Ils
utent où ils veulent, s'entortillans la queüe en
e branche pour s'esbranler; & quand ils veu-
nt sauter en vn lieu éloigné, & qu'ils ne peu-
nt d'vn saut y atteindre, ils vsent alors d'vne
ntille façon, qui est qu'ils s'attachēt à la queüe
s vns des autres, & font par ce moyen comme
e chaine de plusieurs, puis apres ils s'élancent
se iettent auant, & le premier estant aydé de
force des autres, atteint où il veut, & s'attache
vn rameau, puis il ayde & soustient tout le

reste, iusqu'à ce qu'ils soiét tous paruenus atta-
chez, comme j'ay dit, à la queüe les vns des au-
tres. Ce seroit chose longue à raconter quelle
folies, embusches, & trauerses, & les ieux, &
gaillardises qu'ils font quand on les dresse; les-
quelles ne semblent pas venir d'animaux bru-
taux, mais d'vn entendement humain. I'en vid
vn en Carthagene en la maison du Gouuerneu
tellement dressé, que les choses qu'il faisoit sem-
bloient incroyables. Ils l'enuoyoient à la tauer-
ne pou auoir du vin, & luy mettoient en vn
main de l'argent, & le pot en l'autre, & n'estoi
pas possible de luy tirer l'argent de la main, ius-
qu'à ce qu'on luy eust donné le pot plein de vin
Si les enfans le rencontroient par la rue & qu'il
le vinssent agasser, ou luy ietter des pierres, i
mettoit bas le pot d'vn costé & sur les pierres
ruant de sa part contre les enfans, iusques à c
qu'il eust asseuré le chemin; puis retournoit
porter son pot, & qui plus est, encores qu'il fus
bon beuueur de vin (cóme plusieurs fois ie lu
en ay veu boire, lors que son maistre luy en iet-
toit d'enhaut) neantmoins il n'y eust iamais tou-
ché qu'on ne luy en eust donné congé. Ils m
dirent mesme que s'il voyoit des femmes far-
dees, il se iettoit sur elles, & leur tiroit la coiffu-
re, les des-accommodát, & les voulant mordre
Cecy pourra estre addition pource que ie n
l'ay point veu: mais ie ne pense point qu'il y ay
animal qui plus approche de la cóuersation hu-
maine, que ceste race de guenons. Ils en racon-
tent tant de choses, que de peur qu'on ne pens
que j'adjouste foy à des fables, ou qu'on ne le
tiegne

enne pour telles, ie trouue meilleur de laiſſer
ſubiect & conclure ceſte matiere, en beniſ-
nt l'autheur de toutes creatures de ce qu'il a
oulu creer vne eſpece d'animaux ſeulement
ur la recreation & le plaiſir des hommes.
uelques vns ont eſcrit que l'on apportoit ces
icos ou guenons à Salomon de l'Inde Occi-
ntale, mais ie croy de ma part que c'eſtoit de
rientale.

Des vicugnes & tarugues du Peru.

CHAPITRE XL.

NTRE les choſes remarquables des Indes du Peru, ſont les vicugnes & moutons du pays qu'ils appellent, qui ſont des animaux traictables & de ucoup de profit. Les vicugnes ſont ſauuages es moutons eſt vn beſtial domeſtique. Quel-es vns ont penſé que les vicugnes ſont ce que iſtote, Pline, & autres autheurs traittent, and ils eſcriuent de ce qu'ils appellent *Capreas*, i ſont chevres ſauuages, & leur portent cer-nement quelque reſſemblance pour la legere-qu'ils ont à aller par les bois & montagnes, & ır reſſembler auſſi en quelque choſe aux che-s, mais en effet elles ne ſont point d'vne meſ-eſpece, car les vicugnes n'ont point de cor-, mais celles là en ont, comme Ariſtote ra-nte. Ce ne ſont point non plus les chevres de de Orientale, de l'eſpece deſquels ils tirent

Ariſt. li. 3. de partibus animal cap. 2. libr. 10. cap. 72.

les pierres de bezaar : car s'ils sont de ce genre ce seroit vne espece diuerse, comme en la rac des chiens l'espece du mastin est autre que cell du levrier. Les vicugnes du Peru ne sont poin aussi les animaux qui portent la pierre de bezaa en la Prouince de la neuue Espagne, lesquels il appellent là bezaars, d'autant que ceux-là son de l'espece des cerfs & venaison. Neantmoins i ne sçache autre partie du monde où il y aye d ces animaux, sinon au Peru, & en Chillé, q sont Prouinces joignantes l'vne de l'autre. Le vicugnes sont plus grandes que les chevres, & plus petites que les veaux. Ils ont le poil tiran à couleur de rose seche, quelque peu plus cla re. Ils n'ont point de cornes comme les cerfs & capreas. Ils paissent, & se retirent és endroits le plus hautains des montagnes, qu'ils appellen Pugnas. La neige, ny la gelee ne les offense pas au contraire il semble qu'elle les recrée. Ils von en trouppe, & courent tres-legerement. Quã ils rencontrent des voyageurs, ou quelques be stes, ils s'enfuyent comme bestes fort timides & en fuyant ils chassent deuant eux leurs petit On ne s'apperçoit point qu'ils multiplient beau coup. C'est pourquoy les Rois Inguas auoien deffendu la chasse des vicugnes, si ce n'estoi pour leurs festes, & par leur commandemen Quelques-vns se plaignent que depuis que le Espagnols y sont entrez, on a donné trop de li cence à la chasse des vicugnes, & qu'ils sont di minuez pour ceste occasion. La maniere d chasser dont les Indiens vsent, est de ce chaco qui est qu'ils s'amassent plusieurs hommes en

ſemble, quelquefois iuſques à mil, ou trois mil, voire dauantage, & entourant vn grand eſpace de bois, vont chaſſant la venaiſon, iuſques à ce qu'ils ſe ſoient ioincts de tous coſtez par ce moyen ils ſe prennent d'ordinaire de 3. à 4. cens ou enuiron, & lors ils prennẽt ce qu'ils veulent, laiſſans aller le reſte, ſpecialement les femelles pour la multiplication. Ils ont accouſtumé de tondre ces animaux, & de faire de leur laine des couuertures & caſtellongnes de grand prix, parce que ceſte laine eſt comme vne ſoye blanche, qui dure long temps; & cõme la couleur eſt naturelle, & non point de teinture, elle eſt perpetuelle. Les eſtoffes faites de ceſte laine, ſont fort fraiſches, & fort bonnes pour le temps de chaleurs, & tiennent qu'elles ſont profitables pour l'inflãmation des reins & autres parties, temperans la chaleur exceſſiue. La meſme vertu a ceſte laine, quand elle eſt miſe en des mattelas. C'eſt pourquoy quelques vns en vſent à cete fin pour l'experience qu'ils en ont. Ils diſent dauantage, que ceſte laine, ou couuerture faite d'icelle, eſt medicinale pour d'autres indiſpoſitions, comme pour la goutte, toutefois ie n'ay pas cognoiſſance qu'on en ayt fait aucune experience certaine. La chair de ces vicugnes n'eſt pas bonne, encore que les Indiens la mangent, & qu'ils en font de la cecine, ou chair ſechee, pour les effects de la medecine. Ie diray ce que j'ay veu cheminant par la Sierre du Peru, j'arriuay en vn tambo, ou hoſtellerie vn ſoir, eſtant affligé d'vne terrible douleur des yeux, tellement qu'il me ſembloit qu'ils vouloient ſortir dehors (qui eſt vn acci-

dent lequel ordinairement aduient en ces parties-là, d'autant qu'on paſſe des lieux couuerts de neige, qui cauſe cét accidét en les regardant.) Eſtant donc couché auec telle douleur que ie perdois preſque patience, arriua vne Indienne qui me diſt, Pere, mets-toy cela aux yeux, & tu ſeras guary; c'eſtoit vn morceau de chair de vicugne tuee nouuellement, & encore toute ſanglante. I'vſay de ceſte medecine, & incontinent ceſte douleur s'appaiſa, & peu de temps apres me quitta du tout. Outre les chacos que j'ay dit, qui eſt la façon generalle, & plus commune de chaſſer és Indes, ils ont accouſtumé d'en vſer d'vne autre particuliere pour les prendre, qui eſt qu'en approchant aſſez pres, ils iettent des cordeaux auec certains plombs, qui prennent, & ſe meſlent entre leurs pieds, & les empeſchent qu'ils ne peuuent courir, par ce moyen ils prennent la vicugne. La principale raiſon pourquoy cét animal eſt eſtimé, eſt à cauſe des pierres de bezaar qui ſe trouuent en luy, deſquelles nous traitterons cy apres. Il y a vn autre genre d'animaux qu'ils appellent taruguas, leſquels auſſi ſont ſauuages, & ſont plus legers que les vicugnes. Ils ſont plus grands de corps, & ont vne chaleur plus ſeche. Ils ont les oreilles molles & pendantes, & ne marchent point en trouppe comme les vicugnes, à tout le moins ie n'en ay point veu que de ſeules, & communement en des lieux tres-hauts. On tire meſme des pierres de bezaar de ces tarugues, leſquelles ſont plus grandes, & ont plus d'operation, & de vertu.

Des Pacos, Guanacos, & moutons du Peru.

Chapitre XLI.

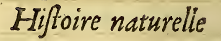
IL n'y a chose au Peru de plus grāde richesse & profit que le bestial du pays, que les nostres appellēt moutōs des Indes, & les Indiens en langue generalle l'appellēt lama: car tout bien consideré, c'est l'animal du plus grand profit, & de la moindre despense de tous ceux qu'on cognoisse. Ils tirent de ce bestial la viande & le vestement, comme ils font des brebis en Espagne. Dauantage ils en tirent la commodité de la charge & de la voiture de tout ce qu'ils ont besoin, attēdu qu'il leur sert à porter leurs charges, & d'autre costé, il n'est point de besoin de despendre à les ferrer, ny en selles, ou en basts, & non plus en auoine: mais il sert ses maistres gratuitement, se contentant de l'herbe qu'il trouue parmy les champs; de maniere que Dieu les a pourueus de brebis & de iuments en vn mesme animal. Et comme c'est vne nation pauure, il a voulu aussi les exempter en ce poinct, de coust & de despense, pource qu'il y a beaucoup de pasturages & herbages en la Sierre, & ce bestial n'a point besoin d'autre coust. Il y a deux especes de ces moutons ou lamas, les vns desquels ils appellent pacos, ou moutons porte laine, & les autres sont raz, & de peu de laine; aussi sont-ils meilleurs pour la charge. Ils sont plus grands que des grands moutons, & moindres que des veaux, & ont le

col fort long, à la ſemblance d'vn chameau, dont ils ont bien beſoing: car eſtans hauts & eſleuez de corps, ils ont beſoing d'vn col ainſi long, pour ne ſembler point difformes. Ils ſont de diuerſes couleurs, les vns tous blancs, les autres noirs, les autres gris, & les autres meſlez, qu'ils appellent Moromoro. Les Indiens auoient de grandes ſuperſtitions à choiſir ces animaux, pour les ſacrifices, de quelle couleur ils deuoient eſtre, ſelon la diuerſité des ſaiſons, & des ſacrifices. La chair en eſt bonne, encores qu'elle ſoit dure: mais celle de leurs agneaux eſt la meilleure, & la plus delicate que l'on ſçauroit manger, toutefois l'on n'en conſomme pas beaucoup à manger, pource que le principal fruict & profit qu'ils rapportent, eſt la laine pour faire des draps, & le ſeruice qu'ils font à porter charge. Les Indiens mettent la laine en œuure, & font des eſtoffes, dont ils ſe veſtent, l'vne qui eſt groſſiere & commune qu'ils appellent hanaſca, & l'autre fine & delicate, qu'ils appellent cumbi. De ce cumbi ils font des tapis de table, des couuertures, & autres ouurages exquis, qui ſont de longue duree, & ont vn aſſez beau luſtre, approchant comme du miſoye; & ce qu'ils ont de ſingulier, eſt leur façon de tiſtre la laine, d'autant qu'ils font à deux faces tous les ouurages qu'ils veulent, ſans que l'on voye aucune fin, ny bout en toute vne piece. L'Ingua Roy du Peru auoit de grands maiſtres ouuriers à faire ceſte matiere de cumbi, & les principaux reſidoient au quartier de Capachica, joignant le grand lac de Titicaca. Ils teignent ceſte

ine de diuerses couleurs tres-fines, auec plu-
eurs sortes d'herbes, de laquelle ils font beau-
oup de differents ouurages, de grossiers, ou
ommuns, & de fins. Tous les Indiens & In-
ennes y trauaillent en la Sierre, & ont leurs
estiers en leur maison, sans qu'ils ayent besoin
acheter, ny faire faire les estoffes qu'ils vsent
hez eux. Ils font de la chair de ce bestial, du
aschargui, ou chair sechee, qui leur dure long
emps & en font grãde estime. Ils ont accoustu-
ne de conduire des bandes de ces moutons,
hargez comme voituriers, & võt en vne ban-
e de trois cens, ou cinq cens, voire mil mou-
ons, lesquels portent du vin, du mays, du coca,
u chuno, du vif argent, & toute autre sorte de
narchandise, & qui plus est, de l'argent la meil-
eure de toutes: car on porte les barres d'argent
lepuis Potozi iusqu'en Ariqua, où il a soixante
& dix lieues, & auoient autrefois accoustumé
le les porter à Arequipa, qui sont cent cinquan-
e lieues. Ie me suis beaucoup de fois esmer-
ueillé de voir ces trouppes de moutons chargez
le mil & deux mil barres d'argent, & beaucoup
dauantage, qui font plus de trois cent mil du-
cats, sans autre garde, ny escorte, que quelques
Indiens, qui seruent seulement pour guider les
moutons, & les charger, & descharger, ou
pour le plus quelques Espagnols; & dorment
ainsi toutes les nuicts au milieu des champs sans
autre garde que cela. Et neantmoins en vn si
long chemin, & auec si peu de garde, l'on ne
trouue iamais qu'il y ayt faute, ou perte d'aucu-
ne chose sur vn si grand nombre d'argent, tant

est grande la seureté, dessoubs laquelle on che-
mine au Peru. La charge que porte ordinaire-
ment vn de ces moutons, est comme de quatre
ou six arrobes; quand le voyage est long, ils n
cheminent par iour que deux, ou trois lieües
ou quatre pour le plus. Les moutonniers qu'il
appellét, qui sont ceux qui cõduisent les troup-
pes & bandes, ont leurs gistes, & repaires or-
dinaires, qu'ils cognoissent où il y a de l'eau
& des pasturages, & là ils deschargent, & font
leurs tentes, y faisans du feu, & accommodant
leur manger, & ne sont pas trop mal, encore
que ce soit vne façon de cheminer assez flegma-
tique & tardiue. Quand il n'y a point plus d'v-
ne iournee de chemin à faire, vn de ces moutõs
porte bien huict arrobes pesant, & dauantage,
& chemine auec sa charge vne iournee entiere
de huict, ou dix lieües, ainsi qu'en ont vsé de
pauures soldats qui cheminoient par le Peru.
Tout ce bestial se plaist en vn air froid, & pour
ceste occasion il se trouue bien en la Sierre, &
meurt aux Lanos à cause de la chaleur. Il arriue
par fois que ce bestial est tout couuert de glace
& de gellee & neantmoins demeure sain, & se
porte fort bien. Les moutons ras sont plaisans
à regarder, pource qu'ils s'arrestent au chemin,
& haussent le col, regardans les personnes fort
attentiuement, & demeurent là ainsi vne lon-
gue espace de temps sans se mouuoir, ny faire
semblant de crainte, ny de contentement; ce
qui donne occasion de rire, les voyant ainsi ar-
restez, encores que quelquefois ils s'espouuen-
tent subitement, & s'en courent auec la charge

ıſques aux plus hauts rochers. De façon que
e les pouuans atteindre, on eſt contraint de les
ıer, & tirer à l'arquebuze, de peur de perdre
s barres d'argent, qu'ils portent quelquefois.
es Pacos ſe faſchent & s'obſtinent contre la
ıarge, ſe couchans auec icelle, ſans qu'on les
uiſſe faire releuer, mais pluſtoſt ſe laiſſeront ils
oupper en mil pieces que de ſe mouuoir, quand
e deſpit leur vient, d'où eſt venu le prouerbe
u'ils ont au Peru, de dire que quelqu'vn s'eſt
npacqué, pour ſignifier qu'il s'eſt obſtiné,
autant que quand ces animaux ſe faſchent,
eſt auec excés. Le remede que les Indiens ont
ors, eſt de s'arreſter, & s'aſſeoir aupres du Pa-
o, & luy faire beaucoup de careſſes, iuſqu'à ce
u'il oſte la faſcherie, & qu'il ſe releue & auient
uelquesfois, qu'ils ſont contraints d'attendre
eux ou trois heures, iuſqu'à ce qu'il ſoit deſem-
acqué & deſennuyé. Il leur vient vn mal com-
ıe de la galle, qu'ils appellent carache, qui les
ıit mourir ordinairement. Les anciens auoient
ı ce vn remede, d'enterrer toute viſue celle
ui auoit le carache, de peur qu'elle n'en infe-
aſt le reſte : pour-ce que c'eſt vn mal fort con-
gieux, & qui va de l'vn à l'autre. Vn Indien
ui aura vn ou deux de ces moutons, n'eſt pas
eputé pauure : car vn de ces moutons de la ter-
e vaut ſix & ſept pezes eſſayés, & dauantage
lon le temps & les lieux.



Des pierres Bezaars.

Chapitre XLII.

LA pierre Bezaar ſe trouue en tou
ces animaux, que nous auons di
cy deſſus eſtre propres & particu
liers du Peru, de laquelle quelque
autheurs de noſtre temps ont eſ
crit des liures entiers, que pourront voir ceu
qui en voudrõt auoir plus particuliere cognoiſ
ſance. Pour le ſubiect preſent, il ſuffira de dir
que ceſte pierre qu'ils appellẽt bezaar, ſe trouu
en l'eſtomach & ventre de ces animaux, quel
quefois vne ſeule, & quelquefois deux, & trois
& quatre. Elles ſont beaucoup differentes entr
elles, en la forme, en la grãdeur, & en la couleur
d'autãt que les vnes ſont petites, cõme auelines
& encor moindres, les autres ſont comme de
noix, les autres comme des œufs de pigeons, &
quelquesvnes auſſi grãdes cõme vn œuf de poul
le, & en ay veu d'aucunes de la grandeur d'vn
orange: en la forme, les vnes ſont de forme rõde
les autres d'oualle, les autres de façon de lentil
le, & de pluſieurs autres formes. Pour leur cou
leur, il y en a de noires, de blanches, de griſes
de verd-brunes, d'autres qui ſont cõme dorees
Ce n'eſt pas vne regle certaine, que de regarde
la couleur, ny la figure, pour iuger quelles ſon
les meilleures, ou les plus fines. Toutes ces pier
res ſont formees & compoſees de diuerſes tuni

's, ou pellicules & les vnes sur les autres. En
Prouince de Xaura, & en d'autres Prouinces
Peru, l'on trouue de ces pierres en diuerses
tes d'animaux, fiers & domestiques, comme
Guanacos, és Pacos, és Vicunes, & és Taru-
's, d'autres y adioustét vne autre espece, qu'ils
ent estre chevres sauuages, & sont celles que
Indiens appellent Cypris. Ces autres sortes
nimaux sont fort cogneuës au Peru, & en
ons desia traitté cy dessus. Les Guanacos ou
utons du pays, & les Pacos, ont commune-
nt les pierres plus petites, & noirettes, &
sont pas tant estimees, ny approuuees pour
sage de la medecine. On tire les plus gros-
pierres de bezaar, des Vicunes, & sont gri-
, ou blanches, ou de verd obscur, lesquelles
it tenuës pour les meilleures. L'on estime
e celles des Tarugues sont les plus excellen-
, dont il y en a quelques-vnes bien grosses,
es sont communement blanches, tirans sur
gris, & ont leurs tuniques & pellicules, com-
inement plus grosses & espaisses que les au-
s. L'on trouue la pierre bezaar esgalement
tant aux masles, qu'aux femelles. Tous les
imaux qui l'engendrét, ruminent, & ordinai-
nent paissent parmy les neiges, & les ro-
es. Les Indiens racontent de tradition & en-
gnement de leurs peres & anciens, que en la
ouince de Xaura, & en d'autres Prouinces du
ru, il y a plusieurs herbes & animaux veni-
eux, lesquels empoisonnent l'eau, & les pa-
rages où ils boiuent & mangent, & où ils
urent. Desquelles herbes venimeuses il y en

a vne qui eſt fort cogneuë de la vicugne par
inſtinct naturel, & des autres animaux qui e
gendrent la pierre bezaar, leſquels mangent
ſte herbe, & par le moyen d'icelle ils ſe preſ
uent du poiſon des eaux & des paſturages,
ainſi diſent-ils que de ceſte herbe ſe forme
leur eſtomach ceſte pierre, d'où elle tire to
la vertu qu'elle a contre le poiſon, & ſes aut
operations merueilleuſes. C'eſt l'opinion
tradition des Indiens, deſcouuerte par des p
ſonnes fort experimentés au Royaume du
ru, ce qui s'accorde auec la raiſon, & auec
que Pline raconte des chevres montagner
Plin. lib. 10. cap. 72. leſquelles ſe nourriſſent, & paiſſent de poiſ
ſans qu'il leur faſſe mal. Les Indiens interrog
pourquoy les moutons, les vaches, chevres
veaux, de l'eſpece de ceux de Caſtille, n'ont
la pierre de bezaar, veu qu'ils paiſſent és meſn
roches que font les autres; reſpondent qu
ne croyent pas que ces ſuſdits animaux de C
ſtille, mangent ceſte herbe, & qu'ils ont meſ
troué la pierre bezaar en des Cerfs, &
Daims. Cela ſemble ſ'accorder auec ce que no
ſçauons, qu'en la neuue Eſpagne il ſe trouue
pierres de bezaar, combien qu'il n'y ayt poi
de vicugnes. de Pacos, de Tarugues, ny de Gu
nacos, mais ſeulement des Cerfs, en quelqu
vns deſquels l'on trouue ceſte pierre. Le pri
cipal effet de la pierre bezaar, eſt contre le v
nin & maladies venimeuſes, encor qu'il y a
ſur ce diuerſes opinions, & quelques-vns tie
nent cela pour mocquerie, & les autres en fo
des miracles. Comment que s'en ſoit, c'eſt v

ſe certaine, qu'elle eſt de grande operation,
nd elle eſt appliquee à temps, d'vne façon
enable, ainſi que les herbes,& à des perſon-
capables & diſpoſees. Car il n'eſt pas de me-
ine, qui guariſſe infalliblement touſiours.
Eſpagne, & en Italie, l'on a veu d'admirables
ćts de ceſte pierre contre la Tauerdette, qui
ne eſpece de peſte, mais non pas tãt au Peru.
n l'applique pilee & miſe en quelque liqueur,
ſe puiſſe accommoder pour la gueriſon de
ıelancholie, mal caduc, fiebvres peſtilentieu-
& pour pluſieurs ſortes de maladies. Les vns
rennent auec du vin, les autres auec du vin-
re, auec eau dazahac, de langue de bœuf, de
ırraches, & d'autres ſortes, que diront les
decins & Apoticaires. La pierre de bezaar
aucune ſaveur propre, comme meſme le dit
ſis Arabe. L'on en a veu quelques experien-
remarquables, & n'y a point de doute que
theur de tout cét vniuers, n'ait dõné de gran-
vertus à ceſte pierre. Les pierres de bezaar,
viennent de l'Inde Orientale, ont le premier
d'eſtime entre ces pierres, leſquelles ſont
ouleur oliuaſtre, le ſecond celles du Peru, &
roiſieſme celles de la neuue Eſpagne. Depuis
l'on a cõmencé de faire eſtat de ces pierres,
diſent que les Indiens en ont ſophiſtiqué, &
d'artificielles; & pluſieurs quand ils voyent
ces pierres plus grandes que les ordinaires,
yent que ce ſont pierres fauſſes, & vne trom-
ie: neantmoins il y en a de grandes fort fines,
de petites qui ſont contrefaites. L'eſpreuue
experience, eſt le meilleur maiſtre de les co-

gnoistre. Vne chose est digne d'admirer, q
naissent & se forment sur des choses fort estr
ges, cõme sur vn fer d'esguillette sur vne esp
gue, ou sur vne buchette, que l'on trouue
centre de la pierre, & pour cela ne tiennent
pas, qu'elle soit fausse, pour-ce qu'il arriue
l'animal peut auoir auallé cela, & que la pi
se caille & s'épaissit là dessus, qui va croissant
coquille l'vne sur l'autre, & ainsi s'augmente
veids au Peru deux pierres fondees & form
sur des pignons de Castille, ce qui nous fit t
beaucoup esmerueiller, pour-ce qu'en tou
Peru nous n'auions point veu de pignes, n
pignons de Castille, s'ils n'estoient appor
d'Espagne, ce qui me semble chose fort extra
dinaire. Ce peu suffise, touchant les pierres
zaars. On apporte des Indes d'autres pierres
decinalles, cõme la pierre d'Hyiada, ou de
te, la pierre de sang, de laict, & de mer : Ce
qu'ils appellent Cornerinas, pour le cœur d
quelles il n'est point de besoing de parler, p
n'auoir rien de cõmun à la matiere des anima
dont nous auõs traitté. Ce qui est dit, soit p
faire entendre comme le grand Maistre & A
theur tout puissant de l'vniuers, a departy
dons, & secrets merueilleux à toutes les par
du monde, pour lesquels il doit estre adoré
glorifié par tous les siecles des siecles. Amen.



Prologue des Liures ſuiuans.

AYant traicté ce qui concerne l'hiſtoire naturelle des Indes, ie traitteray cy apres de l'hiſtoire morale, c'eſt à dire, des couſtumes, & faits s Indiens. Car apres le Ciel, la temperature, la uation, & les qualitez du noueau monde, res les elements, & les mixtes, ie veux dire metaux, plantes, & animaux, dequoy nous ons parlé aux liures precedens, ce qui s'eſt preté: L'ordre & raiſon nous inuite à pourſuiure entreprendre le traitté des hommes qui haent au noueau monde. C'eſt pourquoy ie prems dire aux liures ſuiuans, ce qui me ſembledigne d'eſtre recité ſur ce ſuiet. Et pource que ntention de ceſte hiſtoire n'eſt pas ſeulement ur donner cognoiſſance de ce qui ſe paſſe aux des, mais auſsi pour acheminer ceſte cognoiſnce, au fruict que l'on peut tirer dicelle, qui eſt iider à ce peuple à faire leur ſalut, & glorifier Createur & Redempteur qui les a tirez des nebres treſ-obſcures de leur infidelité, & leur ōmuniqué l'admirable lumiere de ſon Euanle. Partant premierement ie diray en ces lies ſuiuans, ce qui touche leur religion, ou ſu-

perstition, leurs coustumes, leurs idolatries, e leurs sacrifices, puis apres ce qui est de leur poli & gouuernement, de leurs loix, coustumes & d leurs faicts. Et pource que la memoire s'est co seruee entre la nation Mexiquaine, de leu commencemens, successions, guerres, & autr choses dignes de raconter, outre ce qui sera tra té au liure sixiesme, ie feray vn propre & parti culier discours au liure septiesme, iusqu'à mon strer la disposition & augures que ces nation eurent du nouueau Royaume de Christ, nostr Seigneur, qui se deuoit estendre en ces terres, e les subiuguer à soy, comme il a fait en tout le re ste du monde. Qui à la verité est vne chose di gne de grande consideration, de voir comme l diuine prouidence a ordonné, que la lumiere a sa parole trouuast entree aux dernieres fins e bornes de la terre. Ce n'est point chose qui so de mon proiet descrire maintenant ce que le Espagnols ont fait en ces parties là, car il y a as sez de liures escrits sur ceste matiere, & no plus ce que les seruiteurs du Seigneur y ont tra uaillé & fructifié, d'autant que cela requier vne autre nouuelle diligence. Ie me contenteray seulement de mettre ceste histoire, ou relation aux portes de l'Euangile, puis qu'elle est desi toute acheminee à faire cognoistre les chose naturelles & moralles des Indes, à fin que l

spirituel

iritual, & le Chrestianisme y soit planté & ıgmenté; comme il est amplement expliqué ıx liures que nous auās escrit, de procurāda ıdiorum salute. *Que si quelqu'vn s'esmer-ille d'aucunes façons, & coustumes des In-ens,& les veut mespriser comme idiots,ou les oir en horreur, comme gens inhumains & ıaboliques; qu'il prenne garde & se souuienne e les mesmes choses, voire de pires, ont esté uës entre les Grecs & les Romains, qui ont nmandé à tout le monde, comme l'on pourra ilement entendre non seulement de nos Au-urs, Eusebe de Cesaree, Clemēt Alexandrin, eodoret, & autres; mais aussi des leurs mes-s, comme Pline, Denys Halycarnasse, & Plu-que. Car le Prince des tenebres estant le f de toute infidelité, ce n'est pas chose nou-le de trouuer entre les infideles des cruautez, immondices, & des follies, propres & con-ıables à vn tel maistre. Et iaçoit que les an-ns Gentils ayent de beaucoup surpassé ceux du nouueau monde, en valeurs & science urelle, neantmoins peut-on remarquer en plusieurs choses dignes de memoire. Mais in le plus qu'il y a, est comme de gens barba-lesquels priuez de la lumiere supernaturel-nt eu aussi defaut de la Philosophie & de-ine naturelle.*



LIVRE CINQVIESM
DE L'HISTOIRE NATV-
relle & morale des Indes.

Que l'orgueil & l'enuie du diable a esté la cause de l'idolatrie

CHAPITRE PREMIER.



'ORGVEIL & la presompti du diable est si grande & si obs nee, que tousiours il appette s'efforce de se faire hono pour Dieu, & tout ce qu'il pe desrober & s'approprier de qui appartient au tres-haut Dieu, il ne cesse le faire aux nations aueugles du monde, lesqu les la lumiere & resplendeur du sainct Euang
Iob.41. n'a point encor esclaircies. Nous lisons en I de cét orgueilleux tyran, qu'il met ses yeux plus haut, & qu'entre tous les fils de l'orguei est le Roy. Les diuines Escritures nous ens gnét fort clairement ses mauuaises intentions, sa trahison si outrecuidee, par laquelle il a pr tendu esgaller son throsne à celuy de Die

celuy disant en Esaye: *Tu disois en toy-mesme, ie monteray iusques au Ciel, & mettray ma chaire sur toutes les estoilles du Ciel, & ie m'assoirray au sommet du firmament, & aux costez d'Aquilon: ie passeray la hauteur des nuës, & seray semblable au Tres haut.* Et en Ezechiel: *Ton cœur s'est esleué, & tu as dit, ie suis Dieu, & me suis assis en la chaire de Dieu au milieu de la mer.* Ainsi tousiours presiste Satan à ce meschant appetit de se faire Dieu. Et combien que le iuste, & seuere chastiment du tres-haut l'ait despoüillé de toute sa pompe, & sa beauté, par laquelle il s'estoit enorgueilly, ayant esté traitté comme meritoit sa felonnie & indiscretion, ainsi qu'il est escrit aux mesmes Prophetes: neãtmoins il n'a pas diminué d'vn point sa meschante & peruerse intention, laquelle il domonstre par tous les moyens qui luy sont possibles, comme vn chien enragé, mordant l'espee de laquelle l'on le frappe. Car comme il est escrit, l'orgueil de ceux qui hayssent Dieu, continue, & va tousiours croissant. D'où vient le perpetuel & estrange soucy que cét ennemy de Dieu a tousiours eu, de se faire adorer des hommes, inuentant tant de genres d'idolatries, par lesquelles il a tenu si long temps subjette la plus grande partie du monde, de sorte qu'à peine reste-il à Dieu vn coing de son peuple d'Israel. Et depuis que le fort de l'Euangile l'a vaincu & desarmé, & que par la force de la croix, il a brisé & ruiné les plus importantes & puissantes places de son Royaume; par sa mesme tyrannie il a commencé d'assaillir les peuples & nations les plus esloignees & barbares, s'efforçant de conser-

Esa. 14.
Ezech. 28.
Psalm. 73.
Matth. 12.

uer entr'eux la fauſſe & menſongere diuinité, laquelle le fils de Dieu luy auoit oſtee en ſon Egliſe, l'enchaiſnant & enfermant comme en vne cage, ou priſon, ainſi qu'vne beſte furieuſe à ſa grande confuſion, & reſiouyſſance des ſeruiteurs de Dieu, comme il le ſignifie en Iob. Mais en fin ores que l'idolatrie a eſté extirpee de la meilleure, & plus notable partie du monde, il s'eſt retiré au plus eſloigné, & a regné en ceſte autre partie du monde, laquelle combien qu'elle ſoit beaucoup inferieure en nobleſſe, ne l'eſt pas toutesfois en grandeur & largeur. Il y a deux cauſes & motifs principaux, pour leſquels le diable s'eſt tant eſtudié à planter l'idolatrie & toute infidelité, de telle façon qu'à peine l'on trouue aucune nation, où il n'y ait quelque idolatrie. L'vne, eſt ſa grande preſomption & orgueil, qui eſt telle, que qui voudra conſiderer comme il a bien oſé s'attaquer au meſme Fils de Dieu & vray Dieu, en luy diſant effrontément qu'il ſe proſternaſt deuant luy, & qu'il l'adoraſt, ce qu'il faiſoit, combien qu'il ne ſceuſt pas aſſeurément que c'eſtoit le meſme Dieu, mais pour le moins ayant quelque opinion qu'il fuſt le Fils de Dieu. Cruel & eſpouuantable orgueil, d'oſer ainſi indignement attaquer ſon Dieu! certainement celuy-là ne trouuera pas beaucoup eſtrange, qu'il ſe faſſe adorer cõme Dieu, par des nations ignorantes, puis qu'il s'eſt voulu faire adorer par Dieu meſme, en ſe diſant Dieu, bien qu'il ſoit vne ſi abominable & deteſtable creature. L'autre cauſe & motif de l'idolatrie, eſt la hayne mortelle, & inimitié qu'il a conceüe pour iamais con-

Iob. 40.

Matth. 4.

tres les hommes. Car comme dit le Saùueur, dés le commencement il a esté homicide, & retient cela comme vne condition & proprieté insepa-rable de sa meschanceté. Et pource qu'il sçait que le plus grand mal'heur de l'homme, est d'a-dorer la creature, comme Dieu; à ceste occasion l ne cesse d'inuenter toutes sortes d'idolatries, pour destruire les hommes & les rendre ennemis de Dieu. Il y a deux maux que le diable fait en l'idolatrie, l'vn qu'il nie son Dieu, suiuant ce passage, *Tu as delaissé le Dieu qui t'a creé*: Et l'autre, qu'il s'assubietit à vne chose plus basse que luy, pource que toutes les creatures sont inferieures la raisonnable, & le diable, encor qu'il soit su-perieur de l'homme en nature, neantmoins en estat il est beaucoup inferieur, puis que l'homme n ceste vie est capable de la diuinité & eternité. Par ce moyen Dieu est des-honoré, & l'homme perdu en tous endroits par l'idolatrie, dequoy le diable superbe & orgueilleux est fort content. *Deut. 32.*

De plusieurs sortes d'idolatrie, desquelles les Indiens ont vsé.

CHAPITRE II.

L'Idolatrie, dit le sainct Esprit par le Sage, est la cause, le commencement, & la fin de tous maux, pour ceste oc-casion l'ennemy des hommes a mul-tiplié tant de sortes & diuersitez d'idolatrie, que *Sap 14.*

ce seroit chose infinie de les conter toutes par le menu ; Toutesfois on pourra reduire toute l'idoladrie en deux chefs, l'vn qui est sur les choses naturelles , & l'autre sur celles qui sont imaginees, & composees par inuention humaine. La premiere d'icelles est diuisee en deux, car ou la chose que l'on adore est generalle, comme le Soleil, la Lune, le feu, la terre, & les Elemens: ou elle est particuliere, comme vne certaine riuiere, vne fontaine, vn arbre, & vne forest, quand ces choses ne sont point adorees generalement en l'espece dont elles sont, mais qu'elles sont tant seulement adorees en leur particularité. De ce premier genre d'idolatrie, ils ont excessiuement vsé au Peru, & l'appellent proprement guaca. Le second genre d'idolatrie qui despend d'vne inuention ou fiction humaine, se peut mesme diuiser en deux sortes. L'vne qui regarde le pur art, & inuention humaine, comme d'adorer les idoles, ou les statues d'or, de bois, ou de pierre, de Mercure, ou de Pallas, qui ne sont, ny n'ont iamais esté rien autre chose que la peinture: & l'autre qui concerne ce qui reallement a esté, & est veritablement quelque chose, mais non pas telle, que ce que l'idolatrie qui l'adore en feint, comme les morts, ou les choses qui leur sont propres, que les hommes adorent par vanité, & flatterie. De sorte que nous les reduisons toutes en quatre sortes d'idolatrie, dont vsent les infidelles, de toutes lesquelles il nous conuiendra dire quelque chose.

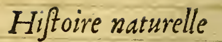
Que les Indiens ont quelque cognoissance de Dieu.

Chapitre. III.

EN premier lieu, iaçoit que les tenebres de l infidelité tiennent l'entendement de ces nations obscurcy; toutesfois en beaucoup de choses, la lumiere de la verité, & de la ison ne laisse pas d'operer quelque peu en eux. 'est pourquoy communement ils tiennent, & cognoissent vn supréme Seigneur, & Autheur toutes choses, lequel ceux du Peru appel-ient, Viracocha, & luy donnoient des noms de ande excellence, l'appellans Pachacamac, ou achayachachic, qui est Createur du Ciel & de terre, & Vsapu, qui est admirable, & autres oms semblables. C'est celuy qu'ils adoroient, & toit le plus grand de tous, lequel ils honoroient n regardant au Ciel. On en peut voir autant en-e ceux de Mexique, & auiourd'huy entre les Chinois, & en tous autres infidelles. Ce qui se apporte fort bien à ce que raconte le liure des Actes des Apostres, que sainct Paul se trouua n Athenes, où il veit vn autel intitulé, *Ignoto Deo*, au Dieu incogneu, d'où l'Apostre print *Act. 17.* ccasion de les prescher leur disant, *Celuy que ous autres adorez sans le cognoistre, est celuy que ie presche*. De mesme ceux qui preschent auiourd'huy l'Euangile aux Indiens, ne trouuent pas beaucoup de difficulté à leur persuader qu'il y a vn Dieu supréme, & Seigneur de toutes choses,

& que cestuy-là est le Dieu des Chrestiens,& l
vray Dieu, combien que c'est vne chose qui m'
beaucoup fait esmerueiller,que iaçoit qu'ils eus
sent bien ceste cognoissance , ils n'auoient poin
neantmoins de nō propre , pour nommer Dieu
car si nous voulons rechercher en langue des In
diens vn mot qui responde à ce nom de Dieu
comme le latin,*Deus*, le grec, *Theos*, l'Hebreu,*El*
l'Arabic, *Alla*, l'on n'en trouuera aucun en lan-
gue de Cusco, ny en langue de Mexicque. D'ou
vient que ceux qui preschent, ou escriuent aux
Indiens, vsent de nostre mesme nom Espagnol
Dios, s'accommodans à l'accent & prononcia-
tion propre des langues Indiennes, qui sont fort
differentes. D'où il appert le peu de cognoissan-
ce qu'ils auoient de Dieu , puis qu'ils ne le peu-
uent pas mesmes nommer , si ce n'est par nostre
mesme mot. Toutesfois à la verité, ils ne lais-
soient pas d'en auoir vne cognoissance telle
quelle. C'est pourquoy ils luy firent au Peru vn
tres-riche temple,qu'ils appelloient la Pachaca-
mac,qui estoit le principal Sanctuaire de ce roy-
aume. Et comme il a esté dit,ce mot de Pachaca-
mac,vaut autant que Createur , combien qu'en
ce temple ils excerceassent aussi leurs idolatries,
adorant le diable,& les figures. Ils faisoient mes-
me des sacrifices,& offrandes au viracocha , qui
tenoit le supresme lieu entre les adoratoires que
les Roys Inguas ont eu. Delà vint qu'ils appel-
loient les Espagnols, viracochas , parce qu'ils
auoient opinion qu'ils estoient fils du Ciel , &
diuins , de mesme que les autres attribuerent
vne deïté à Paul,& à Barnabé,appellans l'vn Iu-

ter,& l'autre Mercure; ainsi ils vouloient leur
frir des sacrifices, comme à des dieux, & tout
mesme que les Barbares de Melite (qui est
althe) voyans que la vipere ne faisoit point de
là l'Apostre, l'appelloient Dieu. Dóc comme *Act. 18.*
isi soit que c'est vne verité conforme à toute
nne raison, qu'il y ait vn souuerain Seigneur
Roy du Ciel, lequel les gentils auec toutes
rs idolatries & infidelité, n'ont pas nié, ainsi
e l'on voit en la Philosophie du Timee de *Plat. in Tim*
aton, en la Methaphysique d'Aristote, & en *Arist. C.*
Esculape de Trismegiste, comme mesme és *vltimo. 2.*
oësies d'Homere, & Virgile. Delà vient que les *Methap.*
edicateurs Euangeliques n'ont pas beaucoup *Trimeg.*
difficulté à planter, & persuader ceste verité *Pimandro*
vn supréme Dieu, quelques barbares & be- *& Asclepi.*
alles que soient les nations, ausquelles ils pres-
ent. Mais il est tres difficile de leur desraciner
l'entendement qu'il n'y ait nul autre Dieu, ny
tre deïté qu'vne seule, & que toutes les autres
oses de soy n'ont point de puissance ny d'e-
e, ny d'operation qui leur soit propre, sinon
que le tres-grand, seul Dieu, & seul Seigneur
ır donne, & leur cõmunique. En fin il est ne-
ssaire de leur persuader cela par tous moyens,
reprouuant leurs erreurs, tant en ce qu'ils
llent vniuersellement, d'adorer plus d'vn
ieu, qu'en particulier (qui est beaucoup da-
ntage) de tenir pour dieux, & de demander
de, & faueur, des autres choses qui ne sont
int dieux, & n'ont aucun pouuoir, que celuy
e le vray Dieu, leur Seigneur, & Createur leur
ncede.



Du premier genre de l'idolatrie ſur les choſe naturelles, & vniuerſelles.

CHAPITRE IV.

APres le Virachocha, ou le ſupré me Dieu (le plus ſouuent & com munement entre tous les infidel les)ce qu'ils ont adoré,& adorent eſt le Soleil , & apres les autre choſes qui ſont les plus remarquables en natu re celeſte ou elementaire , comme la Lune les Eſtoilles, la mer, & la terre. Les guacas, o adoratoires que les Inguas Seigneurs du Peru auoient en plus grande reuerence, apres le vira cocha,& le Soleil,eſtoit le tonnerre,qu'ils appel loient par trois diuers noms,Chuquilla, Catuil la,& Intiillapa; ſ'imaginans que c'eſt vn homm qui eſt au Ciel,auec vne fonde,& vne maſſuë, & qu'il eſt en ſa puiſſance de faire pleuuoir, greſ ler,tonner,& tout le reſte qui appartient à la re gion de l'air,où ſe creent les nuages. C'eſtoit vn guaca(ainſi appelloient-ils leurs adoratoires)ge neralle á tous les Indiens du Peru, & luy of froient diuers ſacrifices,& en Cuſco,qui eſtoit l Cour & ville Metropolitaine, ils luy ſacrifioien meſme des enfans,comme au Soleil. Ils adoroiẽ ces trois, Viracocha, le Soleil,& le tonnerre, d'v ne autre façon que tout le reſte, ainſi que Pol lo eſcript l'auoir experimenté, qui eſtoit quil

:oient, comme vn gantelet, ou bien vn
l en leurs mains, quand ils les haulsoient
r les adorer. Ils adoroient mesme la terre,
elle ils appelloient, Pachamama, à la fa-
que les anciens celebroient la deesse Tel-
& la mer aussi, qu'ils appellent Mamaco-
, comme les anciens adoroient Thetis, ou
ptune. Dauantage ils adoroient l'arc du
l, & estoient les armes & blasons de l'In-
, auec deux couleuures estenduës aux co-
. Entre les Estoilles communement tous
roient celle qu'ils appellent Colça, que
is appellons par deça les Cabrilles. Ils at-
uoient à diuerses Estoilles diuers offices, &
x qui auoient besoing de leur faueur, les
roient comme les Pasteurs adoroient, & sa-
ioient à vne Estoille qu'ils appelloient, Vr-
iillay, qu'ils disent estre vn mouton de plu-
irs couleurs, ayant le soing de la conserua-
n du bestial, & tient l'on que c'est celle que
Astrologues appellent Tyra. Ces Pasteurs
sme adorent deux autres Estoilles qui vont
cheminent proches d'icelles, lesquelles ils
mment, Catuchillay & Vrcuchillay, & fei-
ent que c'est vne brebis & vn agneau. D'au-
es adoroient vne Estoille qu'ils appellent Ma-
acuay, à laquelle ils attribuent la charge &
iissance sur les serpens & couleuures, pour
npescher qu'ils ne leur fissent mal. Ils attri-
ioient la puissance d'vne autre Estoille, qu'ils
ppelloient Chuquinchinchay, qui vaut autant
ie tigre sur les tigres, les ours & les lyons,
ont creu generalement que de tous les ani-

maux qui ſont en la terre, il y en a vn ſeul
Ciel qui leur eſt ſemblable, lequel a la cha
& le ſoin de leur procreation & augmentati
Et ainſi ils remarquoient & adoroient pluſie
& diuerſes eſtoilles, comme celles qu'ils
pelloient Chacana, Topatarca, Mamana, M
co, Miquiquiray, & pluſieurs autres. Tellem
qu'il ſemble qu'ils approchoient aucunem
des propoſitions des Idees de Platon. Les M
xiquains preſque de la meſme façon, apres
ſupréme Dieu adoroient le Soleil. C'eſt pou
quoy ils appelloient Hernando Cortez (co
me il l'eſcrit en vne lettre enuoyee à l'Em
reur Charles le Quint) fils du Soleil, pour ſa
ligence & courage à circuir la terre. Mais
faiſoient la plus grande adoration à l'idole a
pellee Vitzilipuztli, lequel en toute ceſte r
gion ils appelloient le Tout-puiſſant & Se
gneur de toutes choſes. Pour ceſte cauſe
Mexiquains luy baſtirent vn temple le pl
grand, le plus haut, le plus beau, & le pl
magnifique & ſomptueux de tous. La ſituati
& fortererefſe duquel ſe peut coniecturer p
les ruines qui en ſont demeurees au milieu de
Cité de Mexique. Mais en ceſt endroit l'idol
trie des Mexiquains a eſté plus pernicieuſe
dommageable, que celle des Inguas, comm
l'on verra mieux cy apres, d'autant que la plu
grãde partie de leur adoration & idolatrie, s'oc
cupoit aux idoles, & non pas aux meſmes cho
ſes naturelles, combien qu'ils attribuoient l
effects naturels aux idoles, comme des pluyes
de la multiplication du beſtial, de la guerre, d

neration, ainsi que les Grecs & les Latins se
forgez des idoles de Phœbus, de Mercure
ıpiter, de Minerue, & de Mars. En fin qui
lra bien considerer cecy de pres, trouuera
la façon & maniere dont le diable a vsé à
iper les Indiens, est la mesme auec laquelle
rompé & deceu les Grecs & Romains, & les
es anciens Gentils, leur faisant entendre que
reatures remarquables, le Soleil, la Lune, les
illes & les Elemens, auoient d'eux mesmes
opre pouuoir & authorité de faire du bien,
u mal aux hommes: Et combien que Dieu
reé toutes ces choses pour le seruice de
nme, neantmoins il s'est tant oublié qu'il
voulu esleuer contre luy. Et d'autre part il
ogneu & s'est assubjetty aux creatures qui
ont mesme inferieures, en adorant & inuo-
t ses propres œuures, & laissant d'adorer &
quer le Createur, comme le propose fort
le Sage par ces paroles: *Tous les hommes sont* Sap. 13.
& abusez, esquels la cognoissance de Dieu ne se trou-
nt, veu qu'ils n'ont pas peu cognoistre celuy qui est,
s choses mesmes qui leur sembloient estre bonnes. Et
qu'ils contemplassent ses œuures, ils n'ont pas toutes-
taint iusques à la cognoissance de l'autheur & ou-
d'icelles: mais ils ont creu que le feu, le vent, l'air agi-
ircuit des Estoilles, les grandes eaues, le Soleil & la
estoient Dieux & gouuerneurs du mõde, & s'estant
s amoureux de la beauté de telles choses, il leur sem-
qu'ils le deuoient estimer comme Dieux. C'est rai-
s'ils considerent de combien plus beau est leur Crea-
puis que c'est celuy qui donne les beautez, & qui a
s mesmes choses. D'autre part s'ils ont eu en admi-

ration la puissance & les effects de ces choses, par i
mesmes ils doiuent entendre de combien doit estre plus
sant qu'elles toutes, celuy qui leur a donné cest estre q
les ont, pource que l'on peut coniecturer par la beau
grandeur qu'ont les creatures, quel doit estre le Create
toutes ces choses. Iusques icy sont les paroles d'
ure de Sapience, desquelles l'on peut tire
bon & fort argument, pour conuaincre la g
de tromperie des idolatres infidelles, qui
lent plustost seruir & reuerer la creature q
Rom. I. Createur: comme iustement l'Apostre les
prend. Mais d'autant que cecy n'est poin
present subiect, & qu'il est suffisamment
porté aux Sermons que l'on a escrits contr
erreurs des Indiens, il suffit quant à prese
dire qu'ils adoroient le grand Dieu, & l
Dieux vains & mensongers tout d'vne me
façon: pource que la façon de faire oraiso
Viracocha, au Soleil, aux Estoilles, & au
des Guacas ou idoles, estoit d'ouurir les m
& faire certain son auec les levres, comm
personnes qui baisent; & de demander ce
chacun desiroit, en leur offrant sacrifices. C
bien qu'il y eust grande difference entre les
roles dont ils vsoient pour parler auec le g
Ticciuiracocha, auquel ils attribuoient pri
palement le pouuoir & commandemẽt sur
tes choses, & celles dont ils vsoient à parler
autres, lesquels ils n'adoroient seulement
chacun en sa maison comme Dieux ou Seign
particuliers, & disoient qu'ils estoient leur
tercesseurs enuers le grand Ticciuiracocha.
ste façon d'adorer ouurant les mains, & co

baiſant, a quelque choſe de ſemblable à celle
ue Iob auoit en horreur, comme choſe propre *Iob. 31.*
s idolatres, diſant: *Si i'ay baiſé mes mains auec ma
uche regardant le Soleil quand il reluit, ou la Lune
and elle eſt claire: ce qui eſt vne tres-grande iniquité,
eſt nier le tres-grand Dieu.*

De l'idolatrie dont les Indiens vſerent ſur les choſes particulieres.

CHAPITRE V.

LE diable ne s'eſt pas cõtenté de faire que les aueugles Indiens adoraſſent le Soleil, la Lune, les Eſtoilles, la terre, & la mer : pluſieurs autres choſes generales en la nature; ais il a paſſé plus outre en leur donnant pour ieu, & les aſſubiectiſſans à des choſes baſſes & etites, & la plus grãd'part, ordes & infames. L'õ e s'eſpouuentera point de ceſt aueuglemẽt des arbares, qui ſe voudra ſouuenir de ce que l'A- *Rom. 1.*
oſtre dit des Sages & des Philoſophes, qu'ayans ogneu Dieu, ils ne le glorifierẽt point, ny ne luy endirent graces comme à leur Dieu, mais qu'ils e perdirent en leurs opinions & penſees, & leur œur a eſté endurcy en leur follie, & ont changé a gloire & deïté de l'eternel Dieu à des ſem-lances & figures des choſes caduques & cor-uptibles, cóme d'hommes, d'oyſeaux, de beſtes & de ſerpens. L'on ſçait aſſez que les Egyptiens doroient le chien d'Oſiris, la vache d'Iſis, & le nouton d'Ammon : les Romains adoroient la

deesse Februa, des fieures, & l'oye Tarpeie-
ne, & qu'Athenes la sage adoroit le Coq &
Corbeau, & semblables autres vanitez & m
queries, dont les histoires des anciens Gent
sont toutes remplies. Et sont tombez les hom
mes en vn si grand malheur, pour n'auoir vou
s'assujettir à la loy de leur vray Dieu & Cre
teur, comme sainct Athanase le traicte doct
ment, escriuant contre les idolatres. Mais c'e
vne chose merueilleusement estrange, que
desbordement & perdition qui a esté en ce
entre les Indiens, specialement du Peru: car i
adoroient les riuieres, les fontaines, les em
boucheures des riuieres, les entrees des mon
tagnes, les roches ou grandes pierres, les co
lines, les sommets des montagnes qu'ils appel
lent Apachitas, & les tiennent pour chose d
grande deuotion. En fin ils adoroient tout
chose en nature, qui l. ur sembloit remarquabl
& differente du reste, comme y recognoissan
quelque particuliere deïté. L'on me monstra e
Caxamalca de la Nasca vne colline, ou grand
terre de sable qui fut le principal adoratoire
ou Guaca des anciens. Ie leur demandois quell
diuinité ils y trouuoient, & ils me respondi
rent qu'ils l'adoroient à cause de ceste mer-
ueille qu'il auoit d'estre vne terre de sable tres-
haute au milieu des montagnes de pierre qu
estoient tres-espaisses. Nous eusmes besoing e
la Cité des Roys, d'vn grand nombre de gro
bois, pour fondre vne cloche, & pource l'on
coupa vn grand arbre difforme, qui pour s
grandeur & son antiquité auoit esté lonp temp
adoratoire,

oratoire, & Guaca des Indiens. Et leur sem-
oit qu'il y auoit quelque diuinité en tout ce
i auoit quelque chose d'extraordinaire & d'e-
ange en son genre, iusqu'à en attribuer au-
it aux petites pierres & metaux, voire aux
cines & aux fruicts de la terre, comme aux ra-
ies qu'ils appelloient Papas. Il y en a d'vne
te estrange qu'ils appelloient Lallahuas, les-
elles ils baisoient & les adoroient. Ils ado-
it aussi les Ours, les Lyons, les Tigres & les
uleuures, afin qu'ils ne leur fassét aucun mal,
tels que sont leurs Dieux, telles & aussi plai-
ites sont les choses qu'ils leur offrent en les
orant. Ils ont accoustumé quand ils vont par
emin d'y ietter ou aux carrefours, aux colli-
s, & principalement aux sommets, qu'ils ap-
lent Apachittas, des vieux souliers, des plu-
s, du Coca masché, qui est vne herbe dont ils
nt beaucoup. Et quand ils n'ont rien dauan-
e, leur iettent vne pierre, le tout en offrande,
n qu'ils les laissent passer, & qu'ils leur don-
it bônes forces, lesquelles ils disent leur aug-
nter par ce moyen, comme il est rapporté en
Côcile Prouincial du Peru. C'est pourquoy
n trouue en ces chemins de grands monceaux
ces pierres offertes, & des autres choses sus-
es. De semblable folie vsoient les anciens,
quels il est dit aux Prouerbes; *Comme celuy qui*
e des pierres au môceau de Mercure, ainsi que celuy qui
ore les fols: Qui est à dire, que l'on ne tire non
is de fruit ny d'vtilité du second, que du pre-
er: pource que le Mercure de pierre ne reco-
oist point l'offrande, ny le fol ne peut reco-

Concil. Lymensis. 2. p. 2 cap. 99.

Prouerb. 27.

gnoistre l'honneur que l'on luy fait. Ils vsoie
d'vne autre offrande, non moins plaisante &
dicule, qui est d'arracher le poil des sourcils,
les offrir au Soleil & aux collines, aux Apacl
tas, aux vẽts, ou aux choses qu'ils craignent. T
est le malheur auquel plusieurs Indiens ont v
cu & viuent encor auiourd'huy, ausquels le d
ble fait entendre ce qu'il veut comme à des e
fans, quelque grande folie que ce soit. Ai
sainct Chrysostome en vne Homelie, accomp
re les Gentils, mais les seruiteurs de Dieu, q
trauaillent en leur enseignement & saluatio
ne doiuent pas mespriser ces folies & enfanc
puis qu'elles suffisent à enlacer ces pauures ab
sez à vne eternelle perdition, ains les doiue
auec bõnes & claires raisons, tirer d'vne si gra
de ignorance : Car à la verité c'est chose con
derable, comme ils s'assubiettissent à ceux q
leur enseignent le vray chemin de raison. Il n'
chose entre les creatures plus illustre que le S
leil, & est celuy lequel tous les Gentils comm
nement adoroient. Vn capitaine discret & bo
Chrestien me contoit, qu'auec vne bõne rais
il auoit persuadé aux Indiens que le Soleil n'
stoit pas Dieu, mais seulement vne creature
Dieu, & fut ainsi. Il demanda au Cacique & se
gneur principal qu'il luy donnast vn Indien l
ger, pour porter vne lettre, il luy en donna v
& le capitaine demanda au Cacique, dy moy q
est le Seigneur & le principal, où cét Indien q
porte la lettre si legerement, ou toy qui l'er
uoyes porter ? Le Cacique respondit, c'est mo
sans doute, pource que cestuy-là ne fait autr

ose que ce que ie luy commande. Ainsi repli-
ia le capitaine, en est-il du Soleil que nous
yons, & du Createur de toutes choses, d'au-
nt que le Soleil n'est point dauantage qu'vn
llet de ce tres-haut Seigneur, qui par son
mandement chemine auec telle legereté sans
laffer, portant la lumiere à toutes les nations.
nsi tu vois comme c'est contre raison de ren-
e au Soleil l'honneur qui est deu au Createur
seigneur de tout. La raison du capitaine les
ntenta tous, & dit le Cacique & les Indiens
i estoient auec luy, que c'estoit grande verité,
qu'ils s'estoient beaucoup resiouys de l'auoir
tenduë. L'on raconte d'vn des Roys Inguas,
mme de fort subtil d'entendement, lequel
yant comme tous ses predecesseurs adoroient
Soleil, dist qu'il ne luy sembloit point que le
leil fust Dieu, ny ne le pouuoit estre, pource
e Dieu est vn grand Seigneur, qui auec vn
and loisir & repos fait ses œuures, & que le
leil ne cesse iamais de cheminer, disant qu'v-
chose qui trauailloit tāt, ne luy pouuoit sem-
er estre Dieu, en quoy il dist verité. Ainsi lors
e l'on vient à declarer aux Indiens leurs er-
urs & aueuglement par des raisons douces &
ees à comprendre, ils sont incontinent con-
incus, & se rengent admirablement à la ve-
é.

D'vn genre d'Idolatrie sur les deffuncts.
CHAPITRE VI.



IL y a vn autre genre d'idolat
fort different des susdits, dont
Gentils ont vsé à l'occasion
leurs deffuncts, qu'ils aymoie
& estimoient, & semble que
Sage vueille donner à entendre que le comme
cement de l'idolatrie soit procedé de là, disa
ainsi ; *Le commencement de fornication fut par la*
putation des idoles, & ceste inuention est vne totale c
Sap. 14. *ruption de la vie, car au commencement du monde il n'*
point eu d'idoles, ny en la fin n'y en aura pour tousiour
iamais. Mais la vanité & oisiueté des hommes a appo
ceste inuention au monde, voire pour ceste occasion dur
si peu leurs vies, pource qu'il arriua que le pere portãt am
rement la mort de son fils miserable, fit pour sa consolat
vn pourtrait du deffunct, & cõmença à l'honorer & ad
rer comme Dieu, lequel peu auparauant auoit acheué
iours comme homme mortel, & pour ceste fin ordonna e
entre ses seruiteurs, qu'en sa memoire l'on fist des deuoti
& sacrifices. Du depuis apres plusieurs iours passez, ce
maudite coustume ayant esté authorisee, demeura cét erre
canonisé pour loy, & ainsi par le commandement des R
& tyrans, les pourtraits & les idoles estoient adorez.
là vint aussi que l'on commença à en faire autant aux a
sens, & ceux que l'on ne pouuoit adorer en presence, po
estre esloignés, ils les adoroient de ceste façon, & faisoie
apporter les pourtraits des Roys qu'ils vouloient honore
suppleant par ceste inuention l'absence de ceux qu'ils vo

nt adorer. La curiosité des excellens ouuriers augmenta e inuention d'idolatrie, tellement que par leur art ces ues furent si elegantes, que ceux qui ne sçauoient ce c'estoit, estoient prouoquez à les adorer, d'autant par l'excellence de leur art, pretendans contenter celuy leur bailloit à faire, ils tiroient des pourtraits & tures beaucoup plus excellentes, & le vulgaire conduit apparence & grace de l'ouurage, vint à tenir & esti- pour Dieu celuy qui peu auparauant auoit esté hono- mme homme. Et cela fut l'erreur miserable des hom- , qui s'accomodans ores à leur affection & sentiment, à la flatterie de leurs Roys, vindrent à imposer aux res le nom incommunicable de Dieu, les adorans pour ux. Tout cecy est au liure de Sapience, qui digne d'estre notté, & trouueront au pied la re ceux qui seront curieux rechercheurs de tiquité, que l'origine de l'idolatrie ont esté pourtraits & statuës des deffunts, ie dy de l'i- latrie, qui est proprement d'adorer des idoles images: car il n'est pas certain que ceste autre latrie d'adorer les creatures, cõme le Soleil, la milice du Ciel, ou le nombre des planettes estoilles; dequoy il est fait mention aux Pro- etes, ayt esté depuis l'idolatrie & les statuës: *Hierem.* 10. *Soph.* 1. mbien que sans doute l'on ayt fait des statuës idoles en l'honneur du Soleil, de la Lune & de erre. Venant à nos Indiens, ils vindrent au mmet de l'idolatrie par les mesmes voyes que mõstre l'Escriture. Premierement ils auoient ng de conseruer les corps de leurs Roys & igneurs, & demeuroient entiers sans aucune uuaise odeur, & se corrompre plus de deux ns ans. De ceste façon estoient les Roys In-

guas au Cusco, chacun en sa chappelle & ado-
ratoire, dont le Viceroy Marquis de Canett
pour extirper l'idolatrie, fit tirer & porter en l
Cité des Roys trois ou quatre Dieux, qui caus
grande admiration de voir ces corps morts de-
puis tant d'annees si beaux & si entiers qu'i
estoient. Chacun de ces Roys Inguas laisso
tous ses thresors, moyens & reuenu pour entr-
tenir son adoratoire où l'on mettoit son corp
& y auoit beaucoup de ministres, auec toute
famille, qui estoient dediez à son seruice. Ca
nul Roy successeur n'vsurpoit les thresors
vaisselle de son predecesseur, mais il en assem-
bloit tout de nouueau pour luy & pour son Pa-
lais. Ils ne se contenterent point de ceste idola-
trie enuers les corps des deffuncts, mais aussi i
faisoient leurs statuës & representations, & cha-
que Roy durant sa vie faisoit faire vne idole c
il estoit representé, laquelle ils appelloient Gu
oigui, qui signifie frere. Pource que l'on deuo
faire à ceste statuë durãt la vie & la mort de l'In-
gua, autant d'hõneur & de veneration qu'à luy
mesme. Et portoient ceste statuë en la guerre
en procession, pour auoir de la pluye & du bo
temps, & leur faisoient diuerses festes, & sacri-
fices. Il y a eu beaucoup de ces idoles au Cusco
& en son territoire : toutesfois l'on dit à presen
que ceste superstition d'adorer les pierres y a ce
sé du tout, ou en la plus grande partie. Apr
qu'on les eust descouuertes, par la diligence d
Licencié Pollo, & fut la premiere celle d'Ingu
Rocha, chef de la partialité ou race principal
de Hanam Cusco, & trouue l'on de ceste façon

'entre les autres nations ils auoient en grande
ime,& reueroient les corps de leurs predeces-
ırs, & adoroient aussi leurs statuës.

Des superstitions dont ils vsoient auec les morts.

Chapitre VII.

LEs Indiens du Peru ont creu communement que les ames viuoient apres ceste vie, & que les bons estoient en la gloire, & les mauuais en la peine: tellement qu'il y a peu difficulté, à leur persuader tels articles. Mais ne sōt pas paruenus iusqu'au point de cognoi-re que les corps deuoient resusciter auec les nes. C'est pourquoy ils employoient vne ex-ssiue diligence, cōme il a esté dit, à conseruer s corps lesquels ils honoroient apres la mort; à ste fin leurs successeurs leur bailloient des ro-es,& leur faisoient des sacrifices, specialement s Roys Inguas en leurs enterremens deuoient tre accompagnez de grand nombre de serui-eurs & femmes pour son seruice en l'autre vie. arquoy le iour qu'il decedoit, l'on mettoit à nort les femmes qu'il auoit le plus aymees, ses eruiteurs & officiers, afin qu'ils l'allassent ser-ir en l'autre vie. Quand Guanacapa mourut, ui fut pere d'Atagualpa, au tēps duquel entre-ent les Espagnols, l'on mit à mort mil & tant e personnes, de tous aages, & conditions, pour on seruice, & pour l'accōpagner en l'autre vie.

Ils les tuoient apres plusieurs chãſons, & yur-
gneries, & ces deſtinez à la mort ſe tenoiẽt bie
heureux. Ils leur ſacrifioient pluſieurs choſe
ſpecialement des petits enfans, & de leur ſan
faiſoient vne raye au viſage du deffunct d'vn
oreille en l'autre; Ceſte meſme ſuperſtition, a
inhumanité de tuer des hommes, & des femme
pour accompagner & ſeruir le deffunct en l'au
tre vie, a eſté ſuiuie d'autres, & eſt encor à pre
ſent viſitee parmy d'autres nations barbare
voire comme eſcrit Pollo, elle a eſté preſqu
generale en toutes les Indes. Le venerable Bed
meſme racõte, que les Anglois auparauant qu
ſe conuertir à l'Euangile, auoient ceſte meſm
couſtume de tuer des hommes, pour accompa
gner & ſeruir les deffuncts. L'on raconte d'vn
Portugais, qu'eſtant captif entre les barbares
auoit receu vn coup de fleſche, dont il perdit vn
œil, & comme ils le voulurent ſacrifier, vn iou
pour accompagner vn Seigneur deffunct, il reſ
pondit que ceux qui demeuroient en l'autre vie
feroient peu d'eſtat du deffunct, ſi on luy don-
noit pour cõpagnon vn homme borgne, & qu'il
eſtoit meilleur luy en dõner vn qui euſt ſes deux
yeux, & ceſte raiſon eſtant trouuee bonne par
les barbares, fuſt cauſe qu'ils le laiſſerent. Ou-
tre ceſte ſuperſtition de ſacrifier les hõmes aux
deffunts, dont l'on n'vſe qu'à l'endroit des grãds
ſeigneurs, il y en a eu vne autre beaucoup plus
commune & generale en toutes les Indes, qui
eſt de mettre à boire, & à manger ſur les ſepul-
tures des deffuncts, croyans qu'ils ſe nourriſ-
ſoient de cela, qui a meſme eſté vn erreur entre

s anciens, comme escript saint Augustin. Et
our cest effect, de leur donner à manger & à
oire. Aujourd'huy plusieurs Indiens infidel-
s, tirent de terre secrettement leurs deffuncts
es cimetieres, & les enterrent en des collines,
u en des passages des montagnes, ou bien en
urs propres maisons. Ils ont mesme accou-
umé de leur mettre de l'argent, & de l'or en la
ouche, aux mains & au sein, & de les reuestir
e robes neuues, & du rables, doublees, &
iees, par dessous le lict mortuaire. Ils croyent
ue les ames des deffuncts vont vagabondes, &
ndurent le froid, la soif, la faim, & le trauail;
par ceste occasion, ils font leurs anniuersai-
s, en leur portant des habits, à manger & à
oire. A raison dequoy les Prelats en leurs Sy-
odes aduertissent sur tout que les Prestres don-
ent à entendre aux Indiens que les offrandes
ue l'on met aux Eglises sur les sepultures, ne
nt pas le manger, ny boire des deffuncts, mais
our les pauures, & pour les ministres, & que
ieu est seul qui sustante les ames en l'autre vie,
uis qu'ils ne mangent, ny ne boiuent aucune
hose corporelle, & importe beaucoup qu'ils
achent bien cela, afin qu'ils ne conuertissent
et vsage religieux en superstition gentile, com-
e le font plusieurs.



De la façon d'inhumer les deffuncts entre l[…] Mexiquains & autres nations.

Chapitre VIII.



YANT raconté ce que plusieu[…] nations du Peru ont fait auec l[…] deffuncts, il ne sera mal à pro[…] pos de faire mention particuli[…] re des Mexiquains en cét en[…] droit, les mortuaires desquel[…] estoient fort solemnisez, & pleins de grande[…] folies. C'estoit l'office des Prestres & Religieu[…] en Mexique (car il y en auoit qui viuoient e[…] vne estrange obseruance, comme il sera dit c[…] apres) d'enterrer les morts, & faire leurs obse[…] ques. Les lieux où ils les enterroient, estoien[…] en lieux iardins, & aux courts de leurs maison[…] propres; les autres les portoient és lieux des sa[…] crifices qui se faisoient és montagnes. Les au[…] tres les brusloient, & apres enterroient les cen[…] dres en leurs temples, & les enterroient tous[…] auec tout ce qu'ils auoient d'habits, de pierres[…] & de ioyaux. Ils mettoient les cendres de ceu[…] qu'ils brusloient, en des pots, & auec icelles, le[…] ioyaux, pierres & affiquets des deffuncts, quel[…] ques riches & precieux qu'ils fussent. Ils chan[…] toient les offices funebres, comme responses[…] & leuoient les corps des deffuncts beaucoup d[…] fois, faisans plusieurs ceremonies. En ces mor[…] tuaires ils mangeoient & beuuoient; & si c'e[…] stoient personnes de qualité, on luy donnoit de[…]

bits à tous ceux qui eſtoient venus à l'enter-
nent. Quand quelqu'vn mouroit, ils le met-
ient eſtendu en vne chambre, iuſqu'à ce que
tous coſtez les parens & amis fuſſent venus,
ſquels apportoient des preſens au mort, & le
luoient, comme ſ'il euſt eſté en vie. Et ſi c'e-
oit vn Roy, ou Seigneur de quelque ville, ils
y offroient des eſclaues pour eſtre mis à mort
ec luy, afin de l'aller ſeruir en l'autre monde.
s faiſoient mourir auſſi le Preſtre ou Chappel-
in qu'il auoit (car tous les Seigneurs auoient
Preſtre qui dans leur maiſon adminiſtroit les
remonies) & le tuoient alors, afin qu'il allaſt
lminiſtrer ſon office au mort. Ils tuoient le
uiſinier, le ſommellier, les nains & les boſſus,
eſquels ils ſe ſeruoient beaucoup, & ne par-
onnoient pas meſmes aux freres du deffunct,
ui l'auoient le plus ſeruy: car c'eſtoit vne gran-
eur entre les Seigneurs de ſe ſeruir de leurs fre-
es, & des deſſuſdits. Finallement, ils tuoient
ous ceux de ſon train pour aller entretenir ſa
aiſon en l'autre monde; & de peur que la pau-
reté ne les vinſt accueillir, ils enterroient auec
ux pluſieurs richeſſes d'or, d'argent, de pierre-
ies, de courtines d'vn ouurage exquis, de bra-
elets d'or, & d'autres riches pieces. Que ſ'ils
ruſloient le deffunct, ils en faiſoient autant de
ous ſes ſeruiteurs & ornements qu'ils luy bail-
oient pour l'autre monde; puis ils prenoient
oute ceſte cendre, laquelle ils enterroient auec
ne grande ſolemnité. Les obſeques duroient
lix iours, auec des chants de pleurs, & de la-
nentation, & les Preſtres emportoient les def-

funꝍs auec tant de ceremonies (ſelon qu'on l
en requeroit) & en ſi grand nombre, qu'on n
les pourroit conter. Ils mettoient aux Capita
nes & Seigneurs leurs marques d'honneur, &
leurs trophees, ſelon leurs entrepriſes & la va
leur qu'ils auoient employee aux guerres, & é
gouuernements. Car pour cét effect ils auoien
des blaſons & armes particulieres. Ils portoien
ces marques & blaſons au lieu où ils deſiroien
eſtre enterrez, ou bruſlez, marchant deuant l
corps, & l'accompagnant comme en proceſ
ſion, où les Preſtres & dignitez du temple al
loient auec diuers ornements & appareils; le
vns encenſans, les autres chantans, & les au
tres ſonnants de fluſtes triſtes, & de tambours
ce qui augmentoit beaucoup les pleurs des vaſ
ſaux & parents. Le Preſtre qui faiſoit l'office
eſtoit orné des marques de l'idole que le Sei
gneur auoit repreſenté: car tous les Seigneurs
repreſentoient les idoles, & en prenoient l
nom de quelqu'vn, & à ceſte occaſion eſtoien
eſtimez & honorez. L'ordre de Cheualerie por-
toit ordinairement ces marques deſſuſdites. Ce
luy qu'ils deuoient bruſler, eſtant apporté au
lieu à ce deſtiné, ils l'enuironnoient de bois de
pin, & tout ce qui eſtoit de ſon bagage, puis y
mettoient le feu, comme j'ay dit cy deſſus, l'aug-
mentant touſiours auec du bois gommeux, iuſ-
ques à ce que le tout fuſt conuerty en cendre.
Incontinent ſortoit vn Preſtre, en habit & or-
nement de diable, ayant des bouches à toutes
les iointures, & pluſieurs yeux de miroir, & te-
noit vn grand baſton, auec lequel il meſloit

utes les cendres fort audacieusement, & auec
geste, & vne representation si terrible, qu'il
pouuentoit tous les assistans. Quelquefois ce
inistre auoit d'autres habits differents, selon
'estoit la qualité du mort. I'ay fait ceste di-
ession des obseques & funerailles, sur l'idola-
e & superstition qu'ils auoient aux deffuncts;
aintenant il est raisonnable de retourner à
ntention principale, & d'acheuer ceste ma-
ere.

u quatriesme & dernier genre d'idolatrie, dont les Indiens ont vsé, specialement les Mexiquains, enuers les images & statuës.

Chapitre IX.

COMBIEN que veritablement Dieu
soit grandement offensé en ces ido-
latries susdites, où l'on adoroit les
creatures, si est-ce que le sainct Es-
it reprouue, & condamne encores dauantage
autre genre d'idolatrie, qui est de ceux qui
lorent seulement les images & figures faictes
la main des hommes, lesquelles n'ont autre
ose en elles, que d'estre vn bois, ou pierre, ou
etal, & la figure que Dieu leur a voulu don-
er. C'est pourquoy le Sage parle ainsi de telles
ens: *Malheureux sont, & entre les morts se peut conter* Sap. 13.
sperance de ceux qui ont appellé les œuures des mains des
mmes, Dieux, l'or, l'argent, & l'inuention de la sem-

blance d'animaux, ou vne pierre inutile, qui n'a rien d *uantage que d'eſtre vne antiquaille.* Et pourſuit diu nement ces propos à l'encontre de cét erreur folie des Gentils. Cõme auſſi le Prophete Eſai le Prophete Hieremie, le Prophete Baruc, & ſainct Roy Dauid, en traittent amplement. eſt neceſſaire, & conuenable que le miniſtre Ieſus-Chriſt, qui reprouue les erreurs de l'id latrie, aye bonne veüe, & qu'il conſidere bi ces paſſages, & les raiſons que le ſainct Eſpi touche ſi viuement en iceux, & comme tout ſe reduiſent en vne brieue ſentence que met auant le Prophete Oſee: *Celuy qui l'a fait, a eſté* *ouurier; parquoy il n'eſt point Dieu: le veau donc de Sam rie ſeruira aux toilles d'araignees.* Reuenãt donc à n ſtre propos, il y a eu aux Indes vne grande cu rioſité de faire des idoles & peintures de diue ſes formes, & de diuerſes matieres, leſquell ils adoroient pour dieux, & les appelloient a Peru, Guacas, eſtans ordinairement des beſt laides & difformes, au moins celles que j'a veües eſtoient toutes ainſi. Ie croy certain ment que le diable, en l'honneur duquel on fa ſoit ces idoles, prenoit plaiſir de ſe faire ador en ces difformitez. Et à la verité il ſe trouuo auſſi que le diable parloit & reſpondoit e beaucoup de ces Guacas, ou idoles; & ſes Pre ſtres & miniſtres venoient à ces oracles du pe re de menſonge; & quel il eſt, tels eſtoient ſe conſeils, aduis & propheties. C'a eſté és Pro uinces de la neuue Eſpagne, en Mexique, Teſ cuco, Tlaſcalla, Cholula, & aux parties voiſi nes de ce Royaume, où ce genre d'idolatrie

Eſa. 44. Hierem. 10. Baruc. 6. Pſalm. 113.

Oſea 8.

té le plus practiqué qu'en Royaume du mon-
e. Et est vne chose prodigieuse d'oüir conter
s superstitions qu'ils ont eües en ce point; tou-
sfois il ne sera pas mal plaisant d'en raconter
uelque chose. Le principal idole de Mexique
toit, comme i'ay dit, Vitzilipuztli.. C'estoit
ne statuë de bois, taillee en semblance d'vn
omme assis en vn escabeau de couleur d'azur
osé sur vn branquard, de chaque coin duquel
rtoit vn bois, ayant la forme d'vne teste de
rpent: l'escabeau denotoit qu'il estoit assis au
el; cét idole auoit tout le front azuré, & estoit
é par dessus le nez d'vne bande de couleur d'a-
ır, qui prenoit d'vne oreille à l'autre; il auoit
r la teste vn riche plumage, en façon d'vn bec
e petit oyseau, qui estoit couuert par le haut
vn or bien bruny; il auoit en la main gauche
ne rondelle blanche auec cinq formes de pom-
es de pin faites de plumes blanches, qui y
toient posees en croix, & du haut sortoit vn
illardet d'or, ayant aux costez quatre saget-
s, lesquelles, au dire des Mexiquains, auoient
té enuoyees du ciel, pour faire les actes &
oüesses qui se diront en son lieu. Il auoit en
main dextre vn baston azuré, qui estoit taillé
 façon d'vne couleuure ondoyante. Tout cét
rnement, & le reste qu'il auoit, portoit son
ns, ainsi que le declaroient les Mexiquains.
e nom de vitzilipuztli, main gauche de plume
luisante. Ie diray cy apres du temple superbe,
es sacrifices, festes, & ceremonies de ce grand
ole, qui sont choses remarquables. Mais à
resent il sera seulement dit que cét idole vestu

& orné richement, estoit mis en vn autel fo
haut, en vne petite piece, ou encastillemen
fort couuerte de linceux, de ioyaux, de plume
& d'ornemens d'or, auec beaucoup de rond
les de plumes les plus belles & plus gentill
qu'ils pouuoient recouurer, & auoit tousiou
deuant soy vne courtine, pour plus grande v
neration. Ioignant la chambre ou chappelle
cét idole, il y auoit vne piece qui estoit de moi
dre ouurage, & non pas si bien ornee, où i
auoit vn autre idole qu'ils appelloient Tlalo
Ces deux idoles estoient tousiours ensembl
pource qu'ils les reputoient cõpagnons, & d'
ne esgale puissance. Il y auoit vn autre idole
Mexique, fort estimé, qui estoit le Dieu de p
nitence, & des iubilez & pardons des pechez.
appelloient cét idole Tezcallipuca, & estoit fa
d'vne pierre fort reluisante & noire, comm
iayel, estant vestu de quelques gentils affique
à leur mode. Il auoit des pendants d'oreill
d'or & d'argent, & en la levre d'embas vn pet
canon de crystal, de la longueur d'vn xeme, c
demy pied, dans lequel ils mettoient quelqu
fois vne plume verte, & quelquefois vne azure
qui le faisoit ressembler tantost vne esmeraud
tantost vne turquoise; il auoit les cheueux cein
& bandez auec vn liser d'or bruny, au bout du
quel pendoit vne oreille d'or, auec deux bran
dons de fumees peintes en icelle, qui signifioiẽ
les prieres des affligez, & pechez qu'il oyoi
quand ils se recommandoient à luy. Entre le
deux oreilles pendoient vn nombre de petit
herons. Il auoit vn ioyau pendu au col si grand

qu'i

il luy couuroit l'eſtomach. Aux deux bras des
celets d'or, au nombril vne riche pierre ver-
& en la main gauche vn eſuentail de plumes
cieuſes, vertes, azurees, & jaulnes, qui ſor-
ent d'vn chaſton d'or reluiſant, & fort bru-
, tellement qu'il ſembloit que ce fuſt vn mi-
r, qui ſignifioit que dedãs ce miroir il voyoit
t ce qui ſe faiſoit au monde. Ils appelloient
niroir, ou chaſton d'or, Itlacheaya, qui veut
e, ſon regardoir. Il tenoit en la main dextre
tre ſagettes, qui ſignifioient le chaſtiment
il donnoit aux mauuais pour les pechez.
ſt la raiſon pour laquelle ils craignoient le
s cét idole, de peur qu'il ne deſcouuriſt leurs
tes. Il y auoit pardon de pechez en ſa feſte,
ſe faiſoit de quatre en 4. ans, comme il ſe-
it cy apres. Ils tenoient ce meſme idole Tez-
ipuca, pour le Dieu de la ſechereſſe, de la fa-
e, ſterilité, & de la peſtilence; parquoy ils le
gnoient auſſi en vne autre forme, aſſauoir,
nt aſſis auec beaucoup de majeſté ſur vn eſ-
eau, entouré d'vne courtine rouge, peinte,
labouree de teſtes & os de morts. En la main
che il auoit vne rondelle auec cinq pines ou
nes de pommes de pin, faites de cotton; &
la droicte vne dardille, comme d'vn geſte
naſſant, & ayant le bras eſtendu, comme qui
oudroit jetter, & de la rondelle ſortoient
tre ſagettes. Il auoit le viſage & apparence
ourroucé, & de choleré, le corps oinct tout
oir, & la teſte pleine de plumes de cailles.
vſoient de grandes ſuperſtitions enuers cét
e, pour la grande crainte qu'ils auoient de

luy. En Cholula, qui eſtoit vne Republiqu
Mexique, ils adoroient vn fameux idole,
eſtoit le Dieu des marchandiſes, pource q
eſtoient grands marchands, & encores auj
d'huy ſont-ils fort addonnez au commerce
l'appelloient Quetzaalcoalts. Cét idole e
en vne grande place, en vn temple fort hau
auoit autour de luy de l'or, de l'argent,
ioyaux, des plumes fort riches, & des habi
diuerſes couleurs. Il auoit le corps en fo
d'homme, mais le viſage d'vn petit oyſeau
vn bec rouge, & au deſſus vne creſte plein
verruës, ayant des rangs de dents, & la lan
qui luy ſortoit dehors. Il portoit ſur la teſte
mittre pointuë de papier peint, vne faulx e
main, & beaucoup d'affiquets d'or aux iam
& mil autres folles inuentions, qui to
auoient leur ſignification, & l'adoroie
parce qu'il faiſoit riche ceux qu'il v
loit, comme Memnon & Plutus. Et à la
rité ce nom que les Choluanos donnoie
leur Dieu, eſtoit bien à propos, encore qu'il
l'entendiſſent pas. Ils l'appelloient Quetz
coalt, qui ſignifie couleuure de plume riche,
tel eſt le diable de l'auarice. Ces barbares n
contentoient point d'auoir des Dieux, mais a
ils auoient des deeſſes, comme les fables
Poëtes les introduirent, & l'aueugle genti
des Grecs & des Romains, les ont venerees.
principale des deeſſes qu'ils adoroient, eſt
appellee Tozi, qui veut dire, noſtre ayeule,
quelle, comme racontent les hiſtoires de Me
que, fut fille du Roy de Culguacan, qui fu

miere qu'ils efcorcherent par le commande-
nt de Vitzilipuztli, laquelle ils confacrerent
cefte façon pour eftre fa fœur, & dés lors ils
nmencerentà efcorcher les hommes en leurs
rifices, & de veftir les viuans des peaux des
rifiez, ayans apprins que leur Dieu fe plaifoit
cela, comme mefme d'arracher le cœur de
x qu'ils facrifioient; ce qu'ils apprindrent de
r Dieu, lequel tira & arracha le cœur de ceux
il chaftia en Tulla, comme il fera dit en fon
. L'vne de ces deeffes qu'ils adoroient eut vn
grand chaffeur, que ceux de Tlafcalla depuis
ndrent pour Dieu, & ceux-là eftoient le par-
contraire des Mexiquains, auec l'aide def-
els les Efpagnols gagnerent le Mexique. La
uince de Tlafcalla eft fort propre pour la
ffe, & le peuple fort addonné à icelle. C'eft
urquoy ils faifoient vne grande fefte à cét
le, lequel ils peignoient d'vne telle forme,
il n'eft jà befoing de perdre le temps à la def-
te. Mais la fefte qu'ils luy faifoient eftoit plai-
te, & en cefte façon. Ils fonnoient vne trom-
fur l'aube du iour, au fon de laquelle ils s'af-
bloient tous auec leurs arcs, flefches, filets,
autres inftruments de chaffe, & alloient auec
r idole en proceffion, fuiuis d'vn grand nom-
de peuple à vne Sierre haute, au fommet de
uelle ils auoient dreffé & accommodé vne
illee, & au milieu vn autel tres-richement
né, où ils mettoient l'idole. Ils alloient che-
nans auec vn grand bruit de trompettes, de
nets, de fluftes, & de tambours, & paruenus
lieu, ils circuiffoient & enuironnoient tous

les costez de ceste Sierre, ou montagne, où
mettoient le feu par tous les endroits, au mo
dequoy sortoient plusieurs & diuers anima
comme cerfs, connins, lievres, renards & lou
lesquels alloient vers le sommet fuyants le f
Ces chasseurs couroient apres, auec de gra
cris & bruits de diuers instruments, les chass
iusques au sommet deuant l'idole, où arriu
vn tel nombre de bestes de chasse, en si gra
presse, qu'elles sautoient les vnes sur les aut
sur le peuple, & sur l'autel mesme; en quoy
prenoient vn grand plaisir, & resiouyssan
Alors ils prenoient vn grand nombre de ces
stes, & sacrifioient deuant l'idole les cerfs,
grands animaux, leur arrachant le cœur, aue
mesme ceremonie dont ils vsoient au sacri
des hommes; ce qu'estant acheué, ils prenoi
toute ceste chasse sur leurs espaules, & se r
roient auec leur idole de la mesme façon qu
y estoient venus, & entroient en la cité char
de toutes ces choses, fort resiouys, auec gr
nombre de musique, de buccines, & de ta
bours, iusques à arriuer au temple, où ils m
toient leur idole auec grande reuerence, &
lemnité. Ils alloient tous incontinent acco
moder les chairs de ceste chasse, dequoy ils
soient vn banquet à tout le peuple, & apres
ner faisoient leurs farces, representations,
dances deuāt l'idole. Ils auoient vn autre gr
nombre d'idoles, de dieux & deesses: mais
principales estoient en la nation Mexiquai
& aux peuples voisins, ainsi qu'il a esté dit.

vne estrange façon d'idolatrie, practiquee entre les Mexiquains.

CHAPITRE X.

COMME nous auons dit que les Rois Inguas du Peru firent faire à leur semblance de certaines statuës, qu'ils appelloient leurs Guaoiquies, ou freres; & leur faient porter autant d'honneur, qu'à eux-mes-
:s. Ainsi en ont faict les Mexiquains de leurs
:ux: mais ils ont passé plus outre, pource
e des hommes vifs ils faisoient des dieux, qui
oit en ceste maniere. Ils prenoient vn captif,
s qu'ils aduisoient bon estre, & auparauant
ie de le sacrifier à leurs idoles, luy donnoient
mesme nom de l'idole auquel il deuoit estre
crifié, & le vestoient & ornoient des mesmes
nements que leur idole, disans qu'il represen-
it le mesme idole. Et pendant tout le temps
1e duroit ceste representation (qui estoit d'vn
1 en certaines festes, en d'autres de six mois, &
1 d'autres moins) ils l'adoroient & veneroient
: la mesme façon que le propre idole; cepen-
ınt il mangeoit, beuuoit, & se resiouyssoit.
)uand il alloit par les ruës, le peuple sortoit
our l'adorer, & tous luy offroient beaucoup
'aumosnes, & luy portoient les enfans, & les
ıalades, afin qu'il les guarist & benist, & luy
ıissoient en tout faire sa volonté, sauf qu'il

eſtoit touſiours accompagné de dix ou dou
hommes, de peur qu'il ne ſ'enfuyſt. Et luy a
que l'on luy fiſt reuerence par où il paſſoit, ſo
noit de fois à autre d'vne petite fluſte, afin q
le peuple ſ'appreſtaſt pour l'adorer. La fe
eſtant venuë, & luy eſtant bien gras, ils
tuoient, l'ouuroient, & le mangeoient, faiſa
vn ſolemnel ſacrifice de luy. A la verité c'
vne choſe pitoyable de conſiderer la façon
laquelle Satan tenoit ces gens en ſa puiſſan
& tient encores aujourd'huy pluſieurs qui fo
de ſemblables cruautez & abominations, a
deſpens des triſtes ames, & des miſerab
corps de ceux qu'ils luy offrent; & luy ſe mo
que & rit de la bourde & mocquerie qu'il fa
aux pauures mal-heureux, leſquels merite
bien par leurs pechez que le tres-haut Dieu
delaiſſe en la puiſſance de leur ennemy, qu
ont choiſi pour Dieu, & pour ſouſtien. M
puis que j'ay dit ce qui ſuffit de l'idolatrie d
Indiens, il ſ'enſuit que nous traittions de le
religion, ou pour mieux dire, ſuperſtition,
laquelle ils vſent en leurs ſacrifices, temples,
ceremonies, & ce qui touche le reſte.

nme le diable s'est efforcé de s'égaler à Dieu, & de luy ressembler aux façons de sacrifices, religion, & sacrements.

CHAPITRE XI.

AVANT que de venir à ce poinct l'on doit considerer vne chose, qui est fort digne de regarder de pres, qui est, que comme le diable par son or-
ɜil a prins party, & s'est rendu contraire à
eu; ce que Dieu par sa sagesse ordonne pour
ı honneur & seruice, & pour le bien & salut
l'homme; le diable s'efforce de l'imiter, & le
uertir, pour estre honoré, & faire que
omme en soit condamné. Car comme nous
yons que le grand Dieu a des sacrifices, des
estres, des Sacrements, des Religieux, des
opheties, & des gens dediez à son seruice di-
n, & sainctes ceremonies; ainsi le diable a ses
crifices, Prestres, ses façons de sacremens, sa
nt dediee, ses reclus & sainctetez faintes, auec
il sortes de faux Prophetes; tout ce qui sera
aisant d'entendre, estāt declaré en particulier,
non point de petit fruict, pour celuy qui se
uuiendra comme le diable est le pere de men-
nge, ainsi que la verité le dit en l'Euangile;
ırquoy il procure vsurper pour soy la gloire Ioan. 5.
: Dieu, & contrefaire la lumiere par ses tene-
es. Les enchanteurs d'Egypte, enseignez de
ur maistre Satanas, s'efforçoient de faire d'au-
es merueilles, semblables à celles de Moyse, Exod. 7.

& d'Aaron, pour ſ'eſgaler à eux. Nous liſons
Iud. 18. liure des Iuges, de ce Micas Preſtre du vain id
le, qui ſe ſeruoit meſme des ornemens dont l'o
vſoit au Tabernacle du vray Dieu, comme
l'Ephod du Seraphin, & des autres choſes. So
que ce ſoit, à peine y a-il choſe inſtituee par I
ſus-Chriſt noſtre Seigneur, en ſa loy Euange
que, que le diable ne l'aye ſophiſtiquee en que
que façon, & portee à ſa gentilité, comme l'o
pourra voir en liſant ce que nous tenons po
certain, par le rapport de gens dignes de fo
des couſtumes & ceremonies des Indiens, de
quelles nous traicterons en ce liure.

Des Temples qui ſe ſont trouuez és Indes.

Chapitre XII.

COMMENÇANT donc par les tem
ples, tout ainſi que le grand Dieu
voulu qu'on luy dediaſt vne maiſo
où ſon ſainct Nom fuſt honoré, &
qu'elle fuſt particulierement voüee à ſon ſeru
ce; ainſi le diable par ſes meſchantes intentio
perſuada aux infidelles qu'ils luy fiſsét de ſupe
bes tempes, & des particuliers adoratoires, &
ſanctuaires. En chaque Prouince du Peru il
auoit vn principal guaca ou maiſon d'adoratio
& outre icelle, il y en auoit vne vniuerſelle pa
tous les Royaumes des Inguas, entre leſquelle
il y en a eu deux ſignallees & remarquees; l'vn
qu'ils appelloiét de Pachacama, qui eſt à quatr

euës de Lyma, où l'on voit encor auiourd'huy
s ruines d'vn tres-ancien, & grand edifice, du-
uel François Pizarre & les siens tirerent ceste
chesse infinie des vases, & des cruches d'or &
'argent, qu'ils apporterent quand ils prindrẽt
Ingua Altagualpa. Il y a certains memoires &
iscours qui disent, que le diable en ce Temple
arloit visiblement, & donnoit responses par
n oracle, & que quelquefois ils voyoient vne
ouleuure tachetee; & est vne chose fort com-
une & approuuee és Indes, que le diable par-
it, & respondoit en ces faux sanctuaires, en
ompant les miserables. Mais là où l'Euangile
st entré, & là où l'on a esleué le signe de la
roix, le pere de mensonge y est deuenu muet,
insi que Plutarque escrit de son temps. *Cur ces-
uerit Pythyas fondere oracula.* Et sainct Iustin mar-
yr traicte amplement de ce silence que Christ
nposa aux demons, qui parloient par les ido-
s, comme il auoit esté beaucoup auparauant
rophetisé en la diuine Escriture. La façon
u'auoient les ministres infidelles & enchan-
eurs, de consulter leurs dieux, estoit comme le
iable les enseignoit. C'estoit ordinairement
e nuict, & pour le faire, entroient, les espaules
ournees vers l'idole, marchans en arriere, &
lians les corps en inclinans la teste, & se met-
oient en vne laide posture, & ainsi ils les con-
ultoient; La response qu'ils faisoient ordi-
airement estoit en maniere d'vn sifflement es-
ouuentable, ou comme vn grinssement, qui
eur faisoit horreur, & tout ce dont il les aduer-
issoit, & leur commandoit, estoit vn achemi-

Pluta. lib. de Tractat. re.
Iust. in apol. pro Christia.

nement à leur deception & perdition. Maintenant l'on trouue peu de ces oracles, par la misericorde de Dieu, & grande puissance de Iesus-Christ. Il y a eu au Peru vn autre temple, & oratoire plus estimé, qui fut en la Cité de Cusco, où est auiourd'huy le monastere de sainct Dominique. Et l'on peut voir que ç'a esté vne œuure fort belle & magnifique par le paué & pierres de l'edifice, qui restent encor auiourd'huy. Ce temple estoit comme le Pantheon des Romains, en ce qu'il estoit la maison & demeure de tous les Dieux: Car les Roys Inguas mirent en iceluy les Dieux de toutes les natiōs, & Prouinces qu'ils conquestoient, ayant chaque idole son lieu particulier, où ceux de leur Prouince les venoient adorer, auec vne despense excessiue de choses que l'on apportoit pour son ministere. Et par cela ils auoient opinion de retenir seurement,& en deuoir, les Prouinces qu'ils auoient conquestees, tenans leurs Dieux comme en ostage. En ceste mesme maison estoit le Pinchao, qui estoit vne idole du Soleil, de tres-fin or,ouuré d'vne grande richesse de pierreries, lequel estoit posé vers l'Orient, auec vn tel artifice, que le Soleil à son leuer iettoit ses rayons sur luy, & comme il estoit de tres-fin metal, les rayons reuerberoient auec telle clarté, qu'il ressembloit vn autre Soleil. Les Inguas adoroient cestuy-là pour leur Dieu, & le Pachayacha, qui signifie le Createur du Ciel; ils disent qu'aux despoüilles de ce temple si riche,vn soldat eut pour sa part ceste tresbelle planche d'or du Soleil. Et comme le ieu estoit lors de saison, il la

erdit vne nuict en ioüant, d'où vint le prouer-
ie qui est au Peru, pour les grands ioüeurs, di-
ant qu'ils ioüent le Soleil auant qu'il naisse.

Des superbes Temples de Mexique.

Chapitre XIII.

LA superstition des Mexiquains a esté sans comparaison plus grande que celle de ceux-cy, tant en leurs ceremonies, comme en la grandeur de leurs emples, lesquels anciennement les Espagnols ppelloiēt de ce mot Cu, lequel mot peut auoir sté prins des insulaires de sainct Dominique, u de Cuba, comme beaucoup d'autres mots qui sont en vsage, lesquels ne sont ny d'Espagne, ny d'autre langue dont l'on vse auiourd'huy s Indes, comme sont Mays, Chico, Vaquiano, Chapeton, & autres semblables. Il y auoit dōc n Mexique le Cu, si fameux temple de Vitzilipuztli, qui auoit vn tour & circuit fort grand, & faisoit au dedans de soy vne belle court. Il estoit tout basty de grandes pierres en façon de couleuures, attachees les vnes aux autres, & pour cela le circuit estoit appellé Coatepantli, qui veut dire circuit de couleuures. Sur chacun des coupeaux des chambres & oratoires où estoient les idoles, y auoit vn perron fort ioly, ouuragé des petites pierres menuës, noires comme du geais, arrangees d'vn bel ordre, auec le champ tout releué de blanc & de rouge, qui

rendoit à le voir d'embas vne grande clarté. Et au deſſus du perron il y auoit des carneaux fort mignonnement faits, ouuragez comme en limaçons, & auoit pour pied & appuy deux Indiens de pierrre aſſis, tenans des chandeliers en leurs mains, & d'iceux ſortoient cõme des croiſons reueſtus auec les bouts enrichis de plumes iaunes & vertes, & des franges longues de meſme. Au dedãs du circuit de ceſte court il y auoit pluſieurs chambres de Religieux, & d'autres qui eſtoient au deſſus pour les Preſtres & Papes, car ainſi ils appelloient les ſouuerains Preſtres qui ſeruoient à l'idole. Ceſte court eſt ſi grande & ſi ſpatieuſe, que huict ou dix mil perſonnes y dançoient en rond fort à laiſe, s'entretenans les mains les vns des autres, qui eſtoit vne couſtume dont ils vſoient en ce Royaume; ce qui ſemble choſe incroyable. Il y auoit quatre portes ou entrees à l'Orient, au Ponent, au Nort, & au Midy. De chacune de ces portes ſortoit & commençoit vne chauſſee fort belle de deux à trois lieuës de long. Parquoy il y auoit au milieu du lac où eſtoit fondee la Cité de Mexique quatre chauſſees en croix fort larges, qui l'embelliſſoient beaucoup. Sur chacun portail ou entree il y auoit vn Dieu ou idole, ayant le viſage tourné du coſté des chauſſees vis à vis de la porte de ce tẽple de Vitzilipuztli. Il y auoit trente degrez de trente braſſes de long, & eſtoient ſeparez de ce circuit de la court par vne ruë qui eſtoit entr'eux. Au haut de ces degrez il y auoit vn pourmenoir de trente pieds de large tout enduit de chaux, au milieu duquel pourmenoir ſe

voyoit vne palliſſade treſbien faite d'arbres fort
hauts plantez de rang, à vne braſſe l'vn de l'autre.
Ces arbres eſtoient fort gros, & tous percés
de petits trous, depuis le pied iuſqu'au coupeau,
& y auoit des verges trauerſans d'vn arbre à
l'autre, auſquelles eſtoient trauerſees & enchaiſnees
pluſieurs teſtes de morts par les tamples. En
chaſque verge il y auoit vingt teſtes, & ces rãgs
de teſtes cõtinuoient depuis le bas iuſqu'au haut
des arbres. Ceſte palliſſade eſtoit ſi pleine de ces
teſtes de morts depuis vn bout iuſqu'à l'autre,
que c'eſtoit vne choſe merueilleuſement triſte
& pleine d'horreur. Les teſtes eſtoient de ceux
qu'ils auoient ſacrifiez; car apres qu'ils eſtoient
morts, & que l'on en auoit mangé la chair, la
teſte en eſtoit apportee & baillee aux miniſtres
du temple, qui les enchaiſnoit ainſi iuſqu'à
ce qu'elles tõbaſſent par morceaux, & auoient
le ſoing de remplacer celles qui tomboient, par
d'autres qu'ils mettoient en leurs places. Au
ſommet du temple il y auoit deux pierres ou
chappelles, & en icelles eſtoient les deux idoles
que i'ay dites de Vitzilipuztli, & ſon compagnon
Tlalot. Ces chappelles eſtoient taillees &
ciſellees fort artificieuſement, & ſi hautes eſleuees,
que pour y monter il y auoit vn eſcallier
de pierre de ſix vingts degrez. Au deuant de ces
chambres ou chappelles il y auoit vne court de
quarante pieds en quarré, au milieu de laquelle
il y auoit vne pierre haute de cinq paumes, qui
eſtoit verte & pointuë en façon de pyramide, &
eſtoit là poſee pour les ſacrifices des hommes
que l'on y faiſoit: Car vn homme eſtant couché

dessus à la renuerse, elle luy faisoit ployer l
corps, & ainsi ils l'ouuroient, & luy tiroient l
cœur, comme ie diray cy apres. Il y auoit en l
Cité de Mexique 8. ou 9. autres temples côm
celuy que i'ay dit, lesquels estoient attachez &
continuez les vns aux autres dans vn grand cir
cuit, & auoient leurs degrez particuliers, leu
court, leurs chambres & leurs dortois. Les en
trées des vns estoient au Ponent, des autres a
Leuant, des autres au Sud, & celles des autre
au Nort. Tous ces temples estoient ingenieuse
ment elaborez, & enceints de diuerses façon
de creneaux & peintures, auec beaucoup d
figures de pierres, estans accompagnez & forti-
fiez de grands & larges esperons. Ils estoien
dediez à diuers Dieux, mais apres le temple d
Vitzilipuztli, suiuoit celuy de Tezcalipuca, qu
estoit le Dieu de pœnitence & des chastimens,
fort esleué, haut, & fort bien basty. Il y auoi
quatre vingts degrez pour y monter, au hau
desquels se faisoit vne planure ou table de six
vingts pieds de large, & ioignant icelle, vne salle
tapissée de courtines de diuerses couleurs & ou-
urages. La porte d'icelle estant basse & large,
tousiours couuerte d'vn voile, & n'y auoit que
les prestres seulement qui y pouuoient entrer.
Tout ce temple estoit elabouré de diuerses tail-
les & effigies auec vne grande curiosité, d'au-
tant que ces deux temples estoient comme les
Eglises Cathedrales, & le reste à leur respect
comme Paroisses & Hermitages; & estoient si
spacieux & de tant de chambres qu'il y auoit en
iceux les ministeres, les colleges, les escholes &

es maisons des prestres, dont je parleray cy ipres. Ce qui est dit peut suffire pour entendre 'orgueil du diable, & le malheur de ceste misea able nation, qui auec si grande despense de eurs biens, de leur trauail, & de leurs vies, ser- ioient ainsi leur propre ennemy, qui ne preten- loit d'eux autre chose, que de destruire leurs mes, & consommer les corps, Neantmoins ils 'en contentoient fort, ayans opinion en leur si grande erreur, que c'estoient de grands & puis- ans Dieux que ceux ausquels ils faisoient ces eruices.

Des Prestres & de leurs offices.

Chapitre XIV.

L'On trouue entre toutes les na- tions du monde, des hommes par- ticulierement dediés au seruice du vray Dieu, ou de celuy qui est faux, lesquels seruent aux sacrifices, & pour declarer au peuple ce que leurs Dieux leur commandent. Il y a eu au Mexique sur ce point ne estrange curiosité. Et le diable voulant con- refaire l'vsage de l'Eglise de Dieu, en mis a l'or- lre de ces Prestres de plus grands ou Superieurs, & de moindres, les vns comme Acolytes, & les utres comme Leuites. Et ce qui m'a plus faict smerueiller, c'est que le diable a voulu vsurper pour soy le seruice de Christ, iusqu'à se seruir du nesme nom: Car les Mexiquains appelloient

leurs grands Preſtres en leur ancienne langue Papas, comme pour ſignifier ſouuerains Ponti fes, ainſi qu'il appert à preſent par leurs hiſtoire Les Preſtres de Vitzilipuztli ſuccedoient pa lignages de certains quartiers de la ville, deputé à cét effet; & ceux des autres idoles y venoien par eſlection, ou pour auoir eſté offerts au tem ple dés leur enfance. Le continuel exercice de Preſtres eſtoit d'encenſer les idoles, ce qu'il faiſoient quatre fois durant le iour naturel. L premiere à l'aube du iour, la ſeconde à midy, l troiſieſme au Soleil couchant, & la quatrieſm à minuict. A ceſte heure de minuict ſe leuoien toutes les dignitez du temple, & au lieu de clo ches ils ſonnoient des buccines & de grãds cor nets, & les autres des fluſtes, & ſonnoient long temps vn ſon triſte, & apres auoir ceſſé le ſon ſortoit le ſemainier, veſtu d'vne robbe blanch en façon de Dalmatique, auec l'encenſoir en l main plein de braſier qu'il prenoit au foyer bruſlant cõtinuellement deuant l'autel; en l'au tre main vne bourſe pleine d'encens, lequel i iettoit en l'encenſoir, & comme il entroit au lieu où eſtoit l'idole, il encenſoit auec beaucoup de reuerence; apres il prenoit vn linge, duquel il nettoyoit l'Autel & les courtines. Cela acheué ils s'en alloiẽt tous enſemble en vne chappelle, & là faiſoẽit certain genre de penitence fort ri goureuſe & auſtere, ſe frappãs & tirans du ſang, de la façon que ie diray cy-apres au traitté de la penitence, que le diable à enſeignee aux ſiens & ne failloient iamais à ces matines de minuict. Aucuns autres que les Preſtres ne pouuoient ſe

ssler de leurs ſacrifices, & chacun d'eux ſ'y
ployoit ſelon leur dignité & degré. Ils preſ-
oient meſme le peuple en certaines feſtes,
mme nous dirons quand ie traitteray d'icel-
. Ils auoient du reuenu, & leur faiſoit-on des
randes abondamment. Ie diray cy apres de
nction dont ils vſoient à conſacrer les Pre-
es. Au Peru les Preſtres eſtoient ſubſtantez &
retenus du reuenu & des heritages de leur
eu, qu'ils appelloient Chacaras, leſquels
oient en grand nombre, & bien riches.

Des Monaſteres des vierges que le diable inuenta pour ſon ſeruice.

Chapitre XV.

Comme la vie religieuſe (de laquelle pluſieurs ſeruiteurs & ſeruantes de Dieu ont fait profeſsion en la ſaincte Egliſe, à l'Imitation de Iesvs-Christ & de ſes ſaincts Apoſtres) eſt vne choſe ſi agreable
x yeux de la diuine Majeſté, par laquelle ſon
ıct nom eſt tant honoré, & ſon Egliſe embel-
: Ainſi le pere de menſonge ſ'eſt efforcé de l'i-
ter & contrefaire en cela, voire comme de-
tre auec Dieu de l'obſeruance & auſterité de
de ſes miniſtres. Il y auoit au Peru pluſieurs
onaſteres de vierges (car d'autre qualité elles
eſtoient point receües) & pour le moins y

en auoit vn en chaque Prouince. Il y auoit
ces Monasteres deux sortes de femmes, les vn
anciennes, qu'ils appelloient Mamacomas, po
l'instruction & enseignement des ieunes ; & l
autres estoient de ieunes filles destinees là po
vn certain temps, puis apres l'on les tiroit de
pour leurs Dieux ou pour l'Ingua. Ils appe
loient ceste maison ou Monastere, Acllagua
qui est à dire, maison de choisies. Chaque M
nastere auoit son vicaire ou gouuerneur, nom
mé Appopanaca, lequel auoit la puissance &
berté de choisir toutes celles qu'il vouloit,
quelque qualité qu'elles fussent, estans au de
soubs de huict ans, si elles leur sembloient
bonne taille & disposition. Ces filles ainsi ense
rees dans ces Monasteres, estoient endoctrine
par les Mamacomas en diuerses choses necessa
res pour la vie humaine, & aux coustumes & c
remonies de leurs Dieux, & par apres ils les t
roient de là estans au dessus de quatorze ans,
les enuoyent en la court auec bonne garde, v
partie desquelles estoient deputees pour seru
aux Guacas & sanctuaires, conseruans perp
tuellement leur virginité, vne partie pour l
sacrifices ordinaires qu'ils faisoient de pucelle
& autres sacrifices extraordinaires qui se fa
soient pour le salut, la mort, ou les guerres
l'Ingua, & vne partie mesme pour seruir de fen
mes & de concubines à l'Ingua, & à d'autres sie
parens & Capitaines ausquels il les donnoit, q
leur estoit vne grande & honorable recompen
se: & ce departement se faisoit par chacun a
Ces Monasteres auoient & possedoient en pro

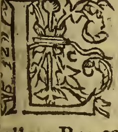
e des heritages, rentes & reuenus pour l'en-
tien, nourriture & sustentation de ces vier-
s, qui estoient en grand nombre. Il n'estoit
int licite à vn pere de faire refus de bailler ses
es lors que l'Appopacana les demandoit pour
enserrer & mettre en ces Monasteres, voire
ısieurs offroient leurs filles de leur bonne vo-
ıté, leur semblant que c'estoit vn grand meri-
pour elles d'estre sacrifiees pour l'Ingua. Si
n trouuoit que quelques-vns de ces Mama-
mas ou Acllas eust failly contre son honneur,
stoit vn inéuitable chastiment de les enterrer
ıtes viues, ou de les faire mourir par vn au-
genre de cruel supplice. Le diable a eu mes-
en Mexique sa façon & maniere de religieu-
, encor que leur profession ne fust de plus
n an entier, & estoit en ceste sorte. Au dedans
ce grand circuit que nous auons dit cy-des-
s, qui estoit au tẽple principal, il y auoit deux
ıisons comme claustrales, vis à vis l'vne de l'au-
, l'vne d'hommes & l'autre de femmes. En
lle de femmes il y auoit seulement des pucel-
s de douze à treize ans, lesquelles ils appel-
ient, les filles de penitence. Elles estoient au-
nt comme les hommes, viuoient en chasteté &
gle comme pucelles, dediees au seruice de leur
ieu. L'exercice qu'elles auoient estoit de net-
yer & ballier le temple, & apprester cha-
ıe matin à manger à l'idole & à ses ministres
l'aumosne que recueilloient les religieux.
a viande qu'ils apprestoient à l'idole estoit
s petits pains en figure de mains & de pieds,
mme du masse pain, & apprestoient auec ce

pain de certaines saulces qu'ils mettoient cha
que iour au deuant de l'idole, & ses prestres l
mangeoient comme ceux de Baal, que cont
Daniel. 14. Daniel. Ces filles auoient les cheueux coupez
& les laissoient croistre par apres iusqu'à quel
que temps: elles se leuoient à minuict aux mati
nes de l'idole, qu'ils celebroient tous les iours
faisans les mesmes exercices que les religieux
Ils auoient leurs Abbaisses qui les occupoient
faire des toiles de diuerses façons pour l'orne-
ment de leurs idoles & des temples. Leur habi
ordinaire estoit tout blanc sans aucun ouurage
ny couleur. Elles faisoient aussi leurs peniten
ces à minuict, se sacrifians en se blessans elles-
mesmes, & se perçans le bout d'enhaut des oreil-
les, & mettans en leurs iouës le sang qu'elles er
tiroient, & par apres se lauoient pour oster ce
sang en vn petit estang qui estoit dedans leur
monastere. Elles viuoient en grande honneste-
té & discretion: & s'il se trouuoit que quelqu'v-
ne eust failly, quoy que ce fust legerement, in-
continent elle estoit mise à mort sans remis-
sion, disants qu'elle auoit violé la maison de leur
Dieu. Ils tenoient pour vn augure & aduertisse-
mēt que quelqu'vn de ces religieux ou religieu-
ses auoient fait faute, quand ils voyoient passer
quelque rat ou souris, ou chauue-souris en la
chappelle de leur idole, ou qu'ils auoient rongé
quelques voiles: pource qu'ils disoient que le
rat ou chauue-souris ne se fust point hazardé à
faire vne telle indignité, si quelque delict n'eust
procedé, & deslors commençoient à faire inqui-
sition & recherche du fait, puis ayant descou-

ert le delinquant ou delinquante, de quelque ualité qu'il fust, incontinent le faisoient mou- r. En ce Monastere n'estoient receües que les les de l'vn des six quartiers qui estoient nom- ez pour cest effect,& duroit ceste profession, omme il a esté dit, l'espace d'vn an entier, pen- nt lequel leurs peres où elles auoient fait vœu e seruir l'idole en ceste façon, & de là elles sor- ient pour se marier. Ces pucelles de Mexique, encor plus celles du Peru, auoient quelques ssemblance auec les vierges Vestales de Ro- e, comme racontent les histoires, à fin que l'on itende comme le diable a eu le desir d'estre ser- y de gens qui gardent virginité; non pas que la etteté luy agree, car de soy il est esprit immun- e, mais pour le desir qu'il a d'oster au grand ieu, selon son pouuoir, ceste gloire de se seruir e netteté & integrité.

es Monasteres de Religieux que le diable a inuentez pour la superstition.

Chapitre XVI.


'On cognoist assez par les lettres des Peres de nostre Cópagnie es- crites du Iappon, le nombre & la multitude des Religieux qu'il y a en ces Prouinces, lesquels ils ap- ellent Boncos, & mesme leurs coustumes, su- erstition, & mensonges. Quelques Peres qui

ont esté en ces pays, racontent de ces boncos, & religieux de la Chine, disans, qu'il y en a de plusieurs ordres, & de diuerses sortes, que les vns le vindrent voir vestus d'vn habit blanc, portan des bonnets, & les autres, d'vn habit noir, san cheueux & sans bonnet, & que ces religieux or dinairement sont peu estimez, & les Mandarin ou ministres de iustice les foüettent comme i font le reste du peuple. Ils font profession de n manger de chair, ny de poisson, ny de chose au cune ayant vie, ains seulement du ris, & de herbes, mais en secret ils mangent de tout, & sont pires que le commun peuple. Ils disent qu les religieux qui sont en la court, qui est en Pa quin, sont fort estimez. Les Mandarins vont or dinairement se recreer aux Narelles, ou Mona steres de ces moines, & en retournent presqu tousiours yures. Ces Monasteres sont ordinai rement hors des villes, & ont dedans leur enclo des temples. Toutesfois ils sont peu curieu en la Chine des idoles, ou des temples : car le Mandarins font peu d'estat des idoles, & le tiennent pour vne chose vaine, & de risee, voir ne croyent pas qu'il y ait autre vie, ny autre Pa radis, que d'estre en office de Mandarin, ny d'autre enfer, que les prisons qu'ils donnent au delinquans. Quant au vulgaire, ils disent qu'i est necessaire de l'entretenir par l'idolatrie, com me mesme le Philosophe l'enseigne à ses gou uerneurs. Et a esté en l'Escriture vne excuse, qu donna Aaron, de l'idole du veau qu'il auoit faic faire. Neantmoins les Chinois ont accoustum de porter aux pouppes de leurs nauires, en d

Arist. 12. Metap.
Exod. 32.

tites chappeles vne pucelle en bosse assise en chaire auec deux Chinois au deuant d'elle, enoüillez en façon d'Anges, & y a de la lu-iere ardente de iour & de nuict. Et quand ils iuent faire voile, ils luy font plusieurs sacrifi-s,& ceremonies, auec vn grand bruit de tam-burs,& de cloches, iettans des papiers brûslans ır la pouppe. Venãs donc aux Religieux, ie ne ache point qu'au Peru il y ait eu maison pro-re d'hommes retirez outre leurs Prestres, & rciers, dont y en a vne infinité. Mais ça esté en lexique, où il semble que le diable ait mis vne ropre obseruance : Car il y auoit au circuit du rand temple deux Monasteres, comme i'ay dit y-dessus, l'vn de pucelles, dequoy i'ay traicté,& autre de ieunes hommes reclus de dix-huict à ingt ans, lesquels ils appelloient Religieux. Ils ortoient vne couronne en la teste comme les reres de par deçà, les cheueux vn peu plus longs qui leur tomboient iusques à moytié de l'oreil-e, excepté qu'au derriere de la teste ils les laif-oient croistre quatre doigts de longs qui leur lescendoient sur les espaulles, & les troussoient & accommodoient par tresses. Ces ieunes gens qui seruoient au temple de Vitzilipuztli, vi-uoient en pauureté, & chasteté,& faisoient l'of-fice de Leuites, administrans aux Prestres, & di-gnitez du temple, l'encensoir, le luminaire, & les vestemens. Ils ballioyent, & nettoyoient les lieux sacrez apportans du bois, afin qu'il brus-last tousiours, au brasier, ou fouyer du Dieu, qui estoit comme vne lampe qui ardoit conti-nuellement deuant l'autel de l'idole. Outre ces

ieunes hommes, il y auoit d'autres petits garçons, qui estoient comme nouices, qui seruoien aux choses manuelles, comme estoit d'accommoder le temple de rameaux, roses, & iones donner l'eaüe à lauer aux Prestres, bailler les razoirs pour sacrifier, & aller auec ceux qui demandoẽt l'aumosne pour la porter. Tous ceux cy auoient leurs superieurs, qui auoient la charge & commandement sur eux; & viuoient auec vne telle honnesteté, que quand ils sortoient en public, où il y auoit des femmes, ils alloient toujours les testes fort baissees, les yeux en terre sans les oser hausser pour les regarder. Ils auoiẽt pour vestement des linceux de red, & leur estoit permis de sortir par la Cité quatre à quatre, & six à six pour aller demander l'aumosne aux quartiers. Et quand l'on ne leur la donnoit, ils auoient licence d'aller aux grains des champs, & cueillir les espics de pain, ou grapettes de mays, qu'ils auoient de besoing, sans que le maistre en osast parler, ny les empescher. Ils auoient ceste licence, pource qu'ils viuoient pauurement, & n'auoient autre reuenu que l'aumosne. Ils ne pouuoient estre plus de cinquante, & s'exerçoient en penitence, se leuans à minuit à sonner des cornets & buccines, pour esueiller le peuple. Ils faisoient chacun leur quart à veiller l'idole, de peur que le feu deuant l'Autel ne s'estaignist. Ils administroiẽt en l'encensoir, auec lequel les Prestres encensoient l'idole à minuit, au matin, à midy, & au soir. Ils estoient fort subjects & obeyssans à leurs superieurs & n'outrepassoient pas d'vn point ce qu'ils leur commandoient. Et

ıres qu'à minuit les Preſtres auoient acheué
encéſer, ceux-cy s'en alloient en vn lieu ſecret,
eſcarté, & ſacrifioient, ſe tirans du ſang des
ollets auec des pointes dures & aiguës. Et de
ſang qu'ils tiroient ainſi, ils s'en frottoient les
mples, iuſque au deſſous l'oreille, & ayãs ache-
ces ſacrifices, ils s'en alloient incontinent ſe la-
r en vn petit eſtang, deſtiné à cét effet. Ces
ınes gens ne ſe oignoient point d'aucun be-
m, par la teſte, ny par le corps, comme fai-
ient les Preſtres, & leurs veſtemens eſtoient
vne toile, qu'ils font là fort rude, & blanche.
ét exercice & aſpreté de penitences leur du-
it vn an entier, auquel ils viuoient auec beau-
up d'auſterité, & ſolitude. C'eſt à la verité vne
oſe eſtrange, que la fauſſe opinion de religion
ant de force à l'endroit de ces ieunes hommes
filles de Mexique, qu'ils vont ſeruans le diable
ec tant de rigueur & d'auſterité : ce que plu-
urs de nous autres ne faiſons pas au ſeruice du
es-haut Dieu, qui eſt vne grand'honte & con-
ſion pour ceux d'entre les noſtres qui ſe glori-
nt d'auoir fait vn bien peu de penitence, com-
en que l'exercice de ces Mexiquains n'eſt pas
rpetuel, mais d'vn an ſeulement, ce qui leur
toit plus tolerable.

Des penitences, & de l'auſterité dont les In-
diens ont vſé, à la perſuaſion du diable.

CHAPITRE XVII.



Viſque nous ſommes venus à
point,il ſera bon, tant pour de
couurir le maudit orgueil de Sa
tan, comme pour confondre,
reſueiller quelque peu noſtre la
cheté & froideur au ſeruice du grand Dieu, qu
nous diſions quelque choſe des rigueurs & pen
tences eſtranges que ceſte miſerable gent faiſo
3.*Reg*.18. par la perſuaſion du diable,comme les faux Pr
phetes de Baal, qui ſe bleſſoient, & frappoien
auec des lancettes,& ſe tiroient du ſang,& com
me ceux qui ſacrifioient leurs fils & filles au ſa
Belphegor,& les paſſoient par le feu, ſelon qu
Pſalm.105. teſmoignent les diuines lettres. Car Satan a to
4.*Reg*.21. iours deſiré d'eſtre ſeruy,au grand dommage,
deſpens des hommes. Il a eſté deſia dit, comm
les Preſtres & Religieux de Mexique ſe leuoi
à minuit, & ayans encenſé deuant l'idole, com
me dignitez du temple,ils s'en alloient en vn lie
aſſez large où il y auoit beaucoup de cierges,
là s'aſſeoient, & prenans chacun vne pointe
manguey,qui eſt comme vne aleſne,ou poinço
aiguë, auec leſquelles, ou auec autres ſortes
lancettes, ou raſoirs, ils ſe peignoient & per
çoient le mollet des iambes, ioignant l'os, ſe ti
rãs beaucoup de ſang,auec lequel ils s'oignoien
par les temples, & mettoient tremper ces poin

s, ou lancettes, dedans le reste du sang, puis
ires les mettoient aux creneaux de la court, fi-
iez en des globes, ou boulles de paille, à fin que
us veissent & cogneussent la penitence qu'ils
isoient pour le peuple. Ils se lauent, & net-
oyent ce sang, en vn lac deputé pour cét effet,
qu'ils appellent Ezapangué, qui est à dire, eau de
ng; Et y auoit au Temple vn grand nombre
e ces pointes & lancettes, parce qu'ils ne pou-
oient faire seruir vne deux fois. Outre cela ces
restres & Religieux faisoient de grands ieus-
es, comme de ieusner cinq & dix iours sui-
ants, deuant quelqu'vne de leurs grandes fe-
es, & leur estoient ces iours comme noz quatre
emps: ils gardoient si estroittement la continen-
e, que quelques vns d'eux pour ne tomber en
uelque sensualité, se fendoient les membres vi-
ilz par le milieu, & faisoient mil choses, pour se
endre impuissans, à fin de n'offenser point leurs
Dieux. Ils ne beuuoient point de vin, & dor-
moiẽt fort peu, pource que la plus part de leurs
exercices estoient de nuict, & commettoient sur
eux-mesmes, de grande cruautez, se martyrisans
pour le diable, le tout à fin qu'ils fussent reputez
grands ieusneurs & penitens. Ils auoient accou-
stumé de se discipliner auec des cordes pleines
de nœuds, & non pas eux seulemẽt, mais encore
le peuple faisoit ceste maceration & fustigation,
en la procesion & feste qu'ils faisoient à l'idole
Tezcalipuca, que i'ay dit cy-dessus estre le Dieu
de penitence. Car alors ils portoient tous à
leurs mains des cordes neuues de fil de mãguey,
d'vne brasse de long, auec vn nœud au bout,

& d'icelles ils ſe fuſtigeoient, s'en donnant grands coups par les eſpaules. Les Preſtres ieu noient cinq iours ſuyuans, auant ceſte feſte, ma geans vne ſeule fois le iour, & ſe tenoient ſep rez de leurs femmes, ſans ſortir du temple, pe dant ces cinq iours ſe foüettans rigoureuſeme auec les ordres ſuſdits. Les lettres des Peres la Compagnie de IESVS, qu'ils ont eſcrites d Indes, traittent amplement des penitences, & e ceſsiues rigueurs dont vſent les Boncos, enc que le tout y ait eſté ſophiſtiqué, & qu'il y plus d'apparence que de verité. Au Peru po ſolemniſer la feſte de l'Yta, qui eſtoit grand tout le peuple ieuſnoit deux iours, durant le quels ils ne touchoient point à leurs femmes, ne mangeoient aucune viande auec du ſel, d'ail, ny ne beuuoient point de Chica. Ils vſoie beaucoup de ceſte façon de ieuſner, pour ce tains pechez, & faiſoient penitence en ſe foüe tans auec des orties fort aſpres. Et tantoſt s'er trefrappans plusieurs coups par les eſpaules d'v ne certaine pierre en quelques endroits. Ceſ gent aueuglee par la perſuaſion du diable, tranſportoit en des Sierres, ou montagnes fo aſpres, où quelques fois ils ſe ſacrifioient eux meſmes, ſe precipitans du haut en bas de quel que haut rocher, qui ſont toutes embuſches & tromperies de celuy qui ne deſire rien tant, qu le dommage & perdition des hommes.

es sacrifices que les Indiens faisoient au diable, & de quelles choses.

Chapitre XVIII.

C'A esté en l'abõdance & diuersité d'offrandes & sacrifices, enseignez aux infidelles pour leur idolatrie, que l'ennemy de Dieu & des hommes a plus monstré son astuce & sa meschanceté. Et mme c'est vne chose conuenable, & propre la religion, de consommer la sustance des eatures au seruice & à l'honneur du Creaur, qui est le sacrifice : ainsi le pere de mensona inuenté de se faire offrir & sacrifier les creares de Dieu, comme à l'autheur & seigneur icelles. Le premier genre de sacrifices, duquel s hommes ont vsé, a esté fort simple : car Caïn frit des fruicts de la terre, & Abel du meilleur son bestail, ce que firent aussi depuis Noé, braham, & les autres Patriarches, iusques à ce ue cest ample ceremonial du Leuitique ait esté onné par Moyse, auquel il y a tant de sortes & fferences de sacrifices, pour diuers affaires, de uerses choses, & auec diuerses ceremonies. De mesme façon il s'est contenté, entre quelques tions, de leur enseigner qu'ils luy sacrifiassent ce qu'ils auoient : mais enuers d'autres il a ssé si outre, en leur donnant vne multitude coustumes, & de ceremonies, sur les sacrices, & tant d'obseruances, qu'elles sont esmereillables. Et semble clairement, que par là il *Genes. 15.*

vüeillez debattre, & s'esgaller à la loy ancienn
& en beaucoup de choses vsurper ses propr
ceremonies. Nous pouuons reduire en trois ge
res de sacrifices tous ceux dont vsent les infide
les, les vnes des choses insensibles, les autr
d'animaux, & les autres d'hommes. Ils auoye
accoustumé au Peru de sacrifier du Coca, q
est vne herbe qu'ils estiment beaucoup, & c
mays, qui est leur bled, des plumes de couleu
& du Chaquira, qu'ils appellent autremer
Mollo, des conches ou huistres de mer, & que
ques fois de l'or & de l'argent, qui estoit aucu
nes fois en figures des petits animaux. Mesme c
la fine estophe de Cumbi, du bois taillé,
odoriferant, & le plus ordinairement du su
bruslé. Ils faisoient ces offrandes ou sacrifice
pour obtenir des vents propices, & vn bc
temps, ou pour la santé & deliurance de que
ques dangers, ou mal-heurs. Au second ger
re, leur ordinaire sacrifice estoit des Cuyes, q
sont des petits animaux, comme petits connil
que les Indiens mangent ordinairement. Et e
choses d'importance, ou quand c'estoient que
ques personnes riches, ils offroient des Paco
ou moutons du pays, ras ou vellus, & pre
noient garde fort curieusement au nombre
aux couleurs, & au temps. La façon de tue
quelconque victime, grande ou petite, dor
vsoient les Indiens selon leurs ceremonies an
ciennes, est la mesme de laquelle vsent auiour
d'huy les Mores, qu'ils appellent Alquiblé, qu
est de prendre la beste sur le bras droit, & luy
tourner les yeux vers le Soleil, disant certaine

aroles, ſelon la qualité de la victime que l'on
ıë. Car ſi elle eſtoit de couleur, les paroles
addreſſoient au Chuquilla, & tonnerre, à fin
u'il n'y euſt diſette d'eaux : ſi elle eſtoit blan-
ıe & raſe, ils l'offroient au Soleil auec certai-
es paroles, ſi elle eſtoit veluë, ils l'offroient
uſsi auec d'autres, à fin qu'il donnaſt ſa lu-
ıiere, & fuſt propice à la generation : ſi c'eſtoit
n Guanaco, qui eſt de couleur griſe, ils addreſ-
oient le ſacrifice au Viracocha. Au Cuſco l'on
uoit & ſacrifioit chacun an, auec ceſte cere-
ıonie, vn mouton ras au Soleil, & le bruſ-
oient veſtu d'vne chemiſolle rouge, & lors
u'il brusloient, ils iettoient au feu certains pe-
its panniers de Coca, qu'ils appelloient Vilca-
onca, pour lequel ſacrifice ils auoient des hom-
nes deputez & du beſtail, qui ne ſeruoit à au-
re choſe. Ils ſacrifioient meſme des petits oy-
ſeaux, encor que cela ne fuſt pas ſi frequent au
Peru, comme en Mexique, où les ſacrifices des
cailles eſtoit fort ordinaire. Ceux du Peru ſacri-
fioient des oyſeaux de la Puna, (ainſi appellent
ils le deſert (quand ils deuoient aller à la guer-
re pour faire diminuer les forces des Guacas de
leurs contraires. Ils appelloient ces ſacrifices
Cuzcouicça, ou Conteuicça, ou Haullauicça,
ou Sopauicça, & le faiſoient en ceſte forme. Ils
prenoient pluſieurs ſortes de petits oyſeaux du
deſert, & aſſembloient beaucoup d'vn bois eſ-
pineux, qu'ils appellent Yanlli, lequel eſtant
allumé, aſſembloient ces petits oyſeaux. Cét aſ-
ſemblement eſtoit appellé Quico, puis les iet-
toient au feu, au tour duquel alloient les offi-

ciers du sacrifice, auec certaines pierres ro
des & cottellees, où estoient peintes plusieu
couleuures, lyons, crapaux, & tigres, pro
rans ce mot Vsachum, qui signifie, la victoi
nous soit donnee, & autres paroles. Enqu
ils disoient que les forces des Guacas de leu
ennemis se perdoient, & tiroient certains mo
tons noirs, qui estoient en prison, quelqu
iours sans manger, lesquels ils appelloient V
ca, & en les tuans, disoient ces paroles, com
me les cœurs de ces animaux sont affoibl
ainsi soient affoiblis nos contraires : que s'
voyoient en ces moutons, qu'vne certai
chair qui estoit derriere le cœur, ne se fu
point consommee par les ieusnes & priso
passees, ils les tenoient pour vn mauuais a
gure. Ils amenoient certains chiens noirs, qu'
appelloient Appuros, & les tuoient, les ie
tans en vne pleine auec certaines ceremonie
faisans manger ceste chair à quelques sort
d'hommes, lesquels sacrifices ils faisoient,
peur que l'Ingua ne fust offensé auec du po
son, & pour cét effet ils ieusnoient depuis
matin iusques au leuer des estoilles; & lo
ils se saoulloient, & se honnissoient à la faço
des Mores. Ce sacrifice leur estoit le plus con
uenable, pour s'opposer aux Dieux de leu
contraires, & combien que pour le iourd'hu
vne grand'partie de ces coustumes ayent cess
les guerres ayans prins fin, toutesfois il en e
demeuré encor quelques restes, pour l'occa
sion des disputes particulieres ou communes de
Indiens, ou des Caciques, ou d'entre les ville

Il

ls sacrifioient & offroient aussi des conches le la mer, qu'ils appellent Mollo, & les offroiēt ux fontaines & sources, disans que les conhes estoiēt filles de la mer, mere de toutes les aux. Ils donnent à ces conches des noms diferens, selon la couleur, & s'en seruent aussi à iuerses fins. Ils en vsent presque en toutes fores de sacrifices, & encor auiourd'huy quelques ns mettent des conches pilees dedans leur Chica, par superstition. Finalement il leur embloit conuenable d'offrir sacrifices de tout e qu'ils semoient & esleuoient. Il y auoit des ndiens deputez pour faire ces sacrifices aux ontaines, sources, & ruisseaux qui passoient ar les villes, ou par leurs Chacras, qui sont eurs mestairies, & les faisoient, apres auoir cheué leurs semailles, afin qu'ils ne cessassent le courir, & qu'ils arrousassent tousiours leurs eritages. Les sorciers iettoient leur sort pour ognoistre le temps auquel les sacrifices se deoient faire, lesquels estans acheuez, l'on assembloit de la contribution du peuple, ce que l'on deuoit sacrifier, & les bailloit-on à ceux qui auoient la charge de faire ces sacrifices. Ils es faisoient au commencement de l'Hyuer, qui est lors que les fontaines, sources, & riuiees croissent pour l'humidité du temps, & eux attribuoient à leurs sacrifices. Ils ne sacrifioient point aux fontaines & sources des deserts. Aujourd'huy demeure encor entr'eux le espect qu'ils auoient aux fontaines, sources, stangs, ruisseaux, ou riuieres qui passent pas les illes, & Chacras, mesmes aussi aux fontaines &

riuieres des deserts. Ils font particuliere reu
rence & veneration à la rencontre de deux r
uieres, & là se lauent pour la santé, s'oignan
premierement auec de la farine de mays, c
auec autres choses, en y adioustant diuerses c
remonies, ce qu'ils font mesme en leurs baing

Des sacrifices d'hommes qu'ils faisoient.

Chapitre XIX.

LA plus pitoyable mesauanture
ce pauure peuple, est le vassella
qu'ils payoient au diable, luy
crifiant des hommes, qui sont l
images de Dieu, & ont esté creé
pour iouyr de Dieu. En beaucoup de nations
auoient accoustumé de tuer, pour accompa
gner les deffuncts, comme a esté dit cy dessus, l
personnes qui leur estoient les plus aggreable
& de qui ils imaginoient qu'ils se pourroie
mieux seruir en l'autre monde. Outre ceste o
casion, ils auoient accoustumé au Peru, de sac
fier des enfans de quatre ou six ans, iusques a di
& la plus part de ces sacrifices, estoient pour l
affaires qui importoient à l'Ingua, comme e
ses maladies, pour luy enuoyer santé, mesm
quand il alloit en guerre, pour la victoire,
quand ils donnoient au nouueau Ingua
bourrelet, qui est l'enseigne du Roy, comm
sont icy le sceptre & la couronne. En ceste so
lemnité, ils sacrifioient le nombre de deu
cents enfans de quatre à dix ans, qui estoit v

uel & inhumain ſpectacle. La façon de les ſa-
fier eſtoit de les noyer & enterrer auec cer-
nes repreſentations & ceremonies, tantoſt
leur couppoient la teſte, & s'oignoient auec
ır ſang d'vne oreille en l'autre. Ils ſacrifioient
ſme des filles, du nombre de celles qu'on
ıenoit à l'Ingua des Monaſteres, dont i'ay
itté cy-deſſus. Il y auoit en ce cas vn abus
t grand & fort general, qui eſtoit que ſi quel-
e Indien qualifié, ou du vulgaire, eſtoit ma-
e, & le deuin luy diſoit que pour certain il
ıoit mourir, ils ſacrifioient au Soleil, ou au
acocha ſon fils, le prians de ſe contenter d'i-
uy, & qu'il ne vouluſt oſter la vie au pere.
ſt vne ſemblable cruauté à celle que rappor-
'Eſcriture, dont vſa le Roy de Moab, en ſa-
fiant ſon fils premier né ſur la muraille, à la 4.Reg.3.
ıë de tous ceux d'Iſraël, auſquels cét
e ſembla ſi triſte, qu'ils ne voulurent pas le
eſſer dauantage, & ainſi s'en retournerent en
rs maiſons. L'Eſcriture raconte auſſi le meſ-
genre de ſacrifice auoir eſté en vſage entre
natiõs barbares des Cananeans & Iebuſeans,
es autres dont eſcrit le liure de Sapience : *Ils* Sap.12.c.14.
*ellent paix, de viure en ſi grands maux, & ſi griefs,
me de ſacrifier leurs propres fils, ou de faire d'autres ſa-
ces cachez, ou de veiller toute la nuict, faiſans actes de
, & ainſi ils ne gardent point netteté en leur vie, ny en
s mariages, mais l'vn par enuie oſte la vie à l'autre,
tre luy oſte ſa femme & ſon contentement, & tout y
n confuſion, le ſang, l'homicide, le larcin, la tromperie,
rruption, l'infidelité, les ſeditions, les pariurements, les
ineries, l'oubliance de Dieu, la cõtamination des ames,*

le changement de sexe, & de naissance, l'inconstance mariages, le desordre de l'adultere, & ordure. Car l' latrie est vn abysme de tous maux. Le sage dit çela ces peuples, desquels Dauid se plaint que c d'Israël apprindrent telles coustumes, iusq

Psal.105. sacrifier leurs fils & filles au diable. Ce que mais Dieu n'a voulu, & ne luy a point esté greable. Car comme il a esté autheur de la & qu'il a fait toutes ces autres choses pou commodité de l'hõme, il ne se plaist point les hommes s'ostent la vie les vns aux aut Bien que le Seigneur ayt approuué & accept volonté du fidele Patriarche Abraham, il consentit pas pourtant au fait, qui estoit de c per la teste à son fils. Enquoy l'on voit la ma & tyrannie du diable, qui a voulu en cela passer Dieu, prenant plaisir d'estre adoré a effusion de sang humain, & procurant pa moyen la perdition des ames & des corps semble, pour la haine enragee qu'il port l'homme, comme son cruel aduersaire.

Des horribles sacrifices d'hommes, dont vso les Mexiquains.

Chapitre XX.

IAçoit que ceux du Peru ayent surp ceux de Mexique en l'occision & sa fice de leurs enfans, (car ie n'ay p leu, ny entendu, que les Mexiqu vsassent de tels, ou pareils sacrifices) t tesfois ceux de Mexique les ont surpassés v

ıutes les nations du monde, au grand nom-
:e d'hommes qu'ils ſacrifioient, & en la façon
ɔrrible qu'ils le faiſoient. Et afin que l'on voye
grand mal-heur enquoy le diable tenoit ce
:uple aueuglé, ie raconteray par le menu l'v-
ge & façon inhumaine qu'ils auoient en cela.
remierement les hommes qu'ils ſacrifioient,
ŀtoient prins en guerre. Et ne faiſoient point
:s ſolemnels ſacrifices, ſi ce n'eſtoient de cap-
fs, de ſorte qu'il ſemble qu'en cela ils ont ſui-
y le ſtile des anciens. Car ſelon que veulent
ire certains Autheurs, pour ceſte occaſion ils
ɔpelloient le ſacrifice, *victima*, d'autant que c'e-
oit de choſe vaincuë: comme meſme ils l'ap-
elloient, *Hoſtia, quaſi ab hoſte*, pource que c'eſtoit
ne offrande faite de leurs ennemis, combien
ue l'on ayt accommodé ce mot à toutes ſor-
:s de ſacrifices. A la verité les Mexiquains ne
ıcrifioient point à leurs idoles que leurs cap-
fs, & n'eſtoient les ordinaires guerres qu'ils
iiſoient, que pour auoir des captifs pour les
ıcrifices. C'eſt pourquoy quand les vns & les
utres ſe battoient, ils taſchoient de prendre
ifs leurs contraires, & de ne les tuer point pour
ɔuyr de leurs ſacrifices. Et ceſte fut la raiſon
ue donna Motecuma au Marquis du Val,
uand il luy demanda, pourquoy eſtant ſi puiſ-
ant, & ayant conqueſté tant de Royaumes,
l n'auoit pas ſubiugué la Prouince de Taſcal-
a, qui eſtoit ſi proche: Motecuma reſpon-
it à cela, que pour deux cauſes, il n'auoit
as conqueſté ceſte Prouince, combien qu'il
uy euſt eſté ſi facile s'il l'euſt voulu entrepren-

dre : l'vne pour auoir enquoy exercer la ie
nesse Mexiquaine, de peur qu'elle ne se nou
rist en oysiueté & delicatesse : l'autre & pri
cipale, qu'il auoit reserué ceste Prouince po
auoir d'où tirer des captifs pour sacrifier
leurs Dieux. La façon dont ils vsoient
ces sacrifices, estoit qu'ils assembloient en ce
pallissade de testes de morts, qui a esté ditte
dessus, ceux qui deuoient estre sacrifiez, & fa
soit l'on auec eux au pied de ceste pallissade v
ceremonie, qui estoit qu'ils les mettoient to
arrangez au pied de ceste pallissade auec bea
coup d'hommes de garde qui les entouroien
Incontinent sortoit vn Prestre vestu d'vne a
be courte pleine de flocquons, ou houpett
par le bas, & descendoit du haut du temp
auec vne idole faicte de paste de bled, & ma
amassé auec du miel, qui auoit les yeux
grains de voirre vert, & les dents de grains
mays, & descendoit auec toute la vitesse qu
pouuoit les degrez du temple en bas, & mo
toit par dessus vne grande pierre qui estoit
chee en vne fort haute terrasse au milieu de
court. Ceste pierre s'appelloit Quauxicalli, q
veut dire, la pierre de l'Aigle, & y montoit
Prestre par vn petit escailler qui estoit au de
uant de la terrasse, & descendoit par vn aut
qui estoit en l'autre costé, tousiours embrassa
son idole : puis mõtoit au lieu où estoient ceu
que l'on deuoit sacrifier, & depuis vn bou
iusqu'à l'autre alloit monstrant ceste idole à v
chacun d'eux en particulier, leur disant, ceste
est vostre Dieu. Et en acheuant de monstrer, de

:endoit par l'autre costé des degrez, & tous :eux qui deuoient mourir s'en alloient en pro-:ession iusqu'au lieu où ils deuoient estre sa-:rifiez, & là trouuoient apprestés les ministres qui les deuoient sacrifier. La façon ordinaire de sacrifier, estoit d'ouurir l'estomach à celuy qu'ils sacrifioient: apres luy auoir tiré le cœur encor à demy-vif, ils iettoient l'homme & le faisoient rouler par les degrez du temple, lesquels estoient tous baignez & soüillez de ce sang. Et afin de le faire entendre plus particulierement, six Sacrificateurs constitués en ceste dignité, sortoient au lieu du sacrifice, quatre pour tenir les mains & les pieds de celuy que l'on deuoit sacrifier: l'autre pour tenir la teste, & l'autre pour ouurir l'estomach, & tirer le cœur du sacrifié. Ils appelloient ceux-là Chachalmua, qui en nostre langage vaut autant que ministre de chose sacree. C'estoit vne dignité supréme & beaucoup estimee entr'eux, où l'on heritoit & succedoit comme en vne chose de Mayorasque ou fief. Le ministre qui auoit l'office de tuer, qui estoit le sixiesme d'iceux, estoit estimé & honoré comme souuerain Prestre & Pontife, le nom duquel estoit different, selon la difference des temps & solemnitez. Tout de mesme estoient leurs habits differens quand ils sortoient à excercer leur office, selon la diuersité de temps. Le nom de leur dignité estoit Papa & Topilzin, leur habit & robbe estoit vne courtine rouge en façon de Dalmatique auec des houpes au bas, vne couronne de riches plumes verdes, blanches & iaulnes sur la teste, &

aux oreilles comme des pendans d'or, ausquel y auoit des pierres vertes enchassees, & au des sous de la levre ioignant le milieu de la barbe auoit vne piece comme vn petit canon d'vn pierre azuree. Ces six Sacrificateurs venoien les visages & les mains ointes d'vn noir for luisant. Les cinq autres auoient vne cheuelu re fort crespuë & entortillee auec des lisets d cuir, desquels ils sont ceints par le milieu de l teste, & portans au front de petites rondelles de papier, peintes de diuerses couleurs, & estoient vestus d'vne Dalmatique blanche ouuree de noir. Ils representoient auec cest ornement, la mesme figure du diable : de sort que cela donnoit crainte & tremeur à tout le peuple de les voir sortir auec vne si horribl representation. Le souuerain Prestre portoi en la main vn grand cousteau d'vn caillou for large & aigu, vn autre Prestre portoit vn collier de bois, ouuré en façon d'vne couleuure. Tous six se mettoient en ordre ioignant cest pierre pyramidalle, de laquelle i'ay parlé cy deuant, estant vis à vis de la porte de la chapelle de l'idole. Ceste pierre estoit si pointuë, que l'homme qui deuoit estre sacrifié, estant couché dessus à la renuerse, se plioit de telle façon, qu'en luy laissant seulement tomber le cousteau sur l'estomach, fort facilement il s'ouuroit par le milieu. Apres que ces sacrificateurs estoient mis en ordre, l'on tiroit tous ceux qui auoient esté prins és guerres, lesquels deuoient estre sacrifiez en ceste feste. Et estans fort accompagnez d'hommes pour la garde &

us nuds, on les faisoit monter de rang ces lar-
es degrez, au lieu où estoient appareillez les
inistres; & comme chacun d'eux venoit en
n ordre, les six Sacrificateurs le prenoient l'vn
ar vn pied, l'autre par vn autre, l'vn par vne
ain, & l'autre par l'autre, & le iettoient à la
nuerse sur ceste pierre poinctuë, où le cin-
uiesme de ces ministres luy mettoit le collier
e bois au col, & le grand Prestre luy ouuroit
estomach auec le cousteau, d'vne estrange
romptitude & legereté, luy arrachant le cœur
uec les mains, & le monstroit ainsi fumant au
oleil, à qui il offroit ceste chaleur & fumee de
œur, & incontinent se tournoit vers l'idole,
 luy iettoit au visage, puis ils iettoient le
orps du sacrifié, le roulant par les degrez du
emple fort facilement, pource que la pierre
stoit mise si proche des degrez, qu'il n'y auoit
as deux pieds d'espace entre la pierre & le pre-
nier degré; de sorte que d'vn seul coup de pied
ls iettoient les corps du haut en bas. De ceste
açon ils sacrifioient vn à vn tous ceux qui y
stoient destinez, & apres qu'ils estoient morts,
& que l'on auoit ietté les corps en bas, leurs
naistres, ou ceux qui les auoient prins, les al-
oient releuer, & les emportoient, puis apres
es ayans departis entr'eux, ils les mangeoient,
celebrans leur feste & solemnité. Il y auoit tou-
iours pour le moins quarante, ou cinquante de
ces sacrifiez, pource qu'il y auoit des hommes
fort addroits à les prendre. Les nations circon-
uoisines en faisoient autant, imitans les Mexi-
quains en leurs coustumes & ceremonies sur le
seruice des Dieux.

D'vne autre ſorte de ſacrifices d'hommes, do vſoient les Mexiquains.

Chapitre XXI.

IL y auoit vne autre ſorte de ſacrific qu'ils faiſoient en diuerſes feſtes, le quels ils appelloient Racaxipe Veliz li, qui eſt autant qu'eſcorchement perſonnes. On l'appelle ainſi, pource qu'en ce taines feſtes ils prenoient vn, ou pluſieurs eſcl ues, ſelon le nombre qu'ils vouloient, & apr l'auoir eſcorché, en reueſtoient de la peau v homme qui eſtoit deputé à cét effect. Ceſtuy- ſ'en alloit par toutes les maiſons & marchez la Cité, dançant & ballant, & luy deuoient to offrir quelque choſe; & ſi quelqu'vn ne luy o froit rien, il le frappoit d'vn coin de la peau visage, le ſoüillant de ce ſang figé qui y eſto Ceſte inuention duroit iuſques à ce que le cu ſe corrompiſt, pendant lequel temps ceux q alloient ainſi, aſſembloient beaucoup d'aumo nes qu'ils employoient aux choſes neceſſair pour le ſeruice de leurs Dieux. En beaucoup ces feſtes ils faiſoient vn deffy entre celuy q ſacrifioit, & celuy qui deuoit eſtre ſacrifié, c ceſte forme. Ils attachoient l'eſclaue par v pied à vne grande roüe de pierre, & luy bai loient vne eſpee & vne rondelle aux mains, afi qu'il ſe deffendiſt; & ſortoit incontinent celu qui le deuoit ſacrifier, armé d'vne autre eſpe

& rondelle ; que si celuy qui deuoit estre sacrifié, se deffendoit vaillamment contre l'autre, & l'empeschoit, il demeuroit exempt & deliuré du sacrifice, acquerant le nom de Capitaine fameux ; & comme tel, estoit du depuis entendu : mais s'il estoit vaincu, ils le sacrifioient en la mesme pierre où il estoit attaché. C'estoit vn autre genre de sacrifice, quand ils dedioient quelque esclaue pour estre la representation de l'idole, & disoient que c'estoit sa ressemblance. Ils donnoient aux Prestres par chacun an vn esclaue, afin qu'il n'y eust iamais faute de la semblance viue de l'idole ; & incontinent qu'il entroit en l'office, apres qu'il estoit bien laué, ils le vestoient de tous les habits & ornemens de l'idole, luy donnans son mesme nom. Il estoit toute l'annee reueré & honoré comme le mesme idole, & auoit tousiours auec luy douze hommes de garde, de peur qu'il ne s'enfuist, auec laquelle garde on le laissoit aller librement où il vouloit ; & si d'auenture il s'enfuyoit, le chef de la garde estoit mis en son lieu, pour representer l'idole, & apres estre sacrifié. Cét Indien auoit le plus honorable logis de tout le temple, où il mangeoit & beuuoit, & où tous les principaux le venoient seruir & honorer, luy apportans à manger auec l'ordre & appareil que l'on fait aux grands. Quand il sortoit parmy les ruës de la Cité, il alloit fort accompagné de Seigneurs, & portoit vne petite fluste en la main, qu'il touchoit de fois à autre, pour faire entendre qu'il passoit. Et incontinent les femmes sortoient auec leurs petits enfans en leurs

bras, & les luy presentoient, le saluans comm
Dieu; tout le reste du peuple en faisoit autant
Ils le mettoient de nuict en vne forte prison
ou cage, de peur qu'il ne s'en allast, iusques à c
qu'arriuant la feste ils le sacrifioient, comm
j'ay dit cy dessus. Par ces façons, & beaucou
d'autres, le diable abusoit, & entretenoit ce
pauures miserables, & estoit telle la multitud
de ceux qui estoient sacrifiez par ceste infernal
cruauté, qu'il semble que ce soit chose incroya
ble: car ils afferment qu'il y en auoit quelque
fois plus de cinq mil; & que tel iour s'est pass
qu'ils en ont sacrifié plus de vingt mil en diuer
endroits. Le diable vsoit, pour entretenir cest
tuerie d'hommes, d'vne plaisante & estrange in
uention, qui estoit, que quand il plaisoit au
Prestres de Satan, ils alloient aux Rois, & leu
declaroient comme leurs dieux se mouroient d
faim, & qu'ils eussent memoire d'eux. Inconti
nent les Rois s'appareilloient, & aduertissoien
les vns les autres que les dieux demandoient
manger, partant qu'ils commandassent au peu
ple de se tenir prest à venir à la guerre; & ains
le peuple assemblé, & les compagnies ordon
nees, ils sortoient aux champs, où ils assem
bloient leur armee, & toute leur dispute &
combat estoit de se prendre les vns les autre
pour sacrifier, taschans de se faire paroistre tan
d'vn costé que d'autre, en amenant le plus de ca
ptifs pour le sacrifice; tellement qu'en ces ba
tailles ils taschoient plus à s'entre-prendre, qu'à
s'entre-tuer, pource que tout leur but estoit d'a
mener des hommes vifs pour donner à manger

à leurs idoles, qui estoit la façon par laquelle ils apportoient les victimes à leurs dieux. Et doit-on sçauoir que iamais Roy n'estoit couronné, qu'au prealable il n'eust subiugué quelque Prouince, de laquelle il amenast vn grand nombre de captifs pour les sacrifices de leurs dieux, & ainsi par tous moyens c'estoit chose infinie que le sang humain que l'on espandoit en l'honneur de Satan.

Comme desia les Indiens estoient lassez, & ne pouuoient plus souffrir la cruauté de leurs dieux.

Chapitre XXII.



PLVSIEVRS de ces barbares estoient desia lassez & ennuyez d'vne si excessiue cruauté à espandre tant de sang d'hommes, & du tribut si ennuyeux d'estre tousiours en peine de gagner des captifs pour la nourriture de leurs dieux, leur semblant vne chose insupportable; & neantmoins ils ne laissoient de suiure, & executer leurs rigoureuses loix, pour la grande crainte que les ministres des idoles leur donnoient de leur costé, & par les ruses auec lesquelles ils tenoient ce peuple en erreur: mais en l'interieur ils desiroient assez de se voir libres d'vne si pesante charge. Et fut vne grande prouidence de Dieu, que les premiers qui leur donnerent la

cognoissance de la loy de Iesus-Christ, les trou
uassent en ceste disposition, pource que san
doute ce leur sembla vne bonne loy, & vn bo
Dieu, qui vouloit estre seruy de ceste façon. Su
ce propos me contoit vn Religieux graue en l
neuue Espagne, que quand il fut en ce Royau
me il auoit demandé à vn ancien Indien, hom-
me de qualité, comment les Indiens auoien
si tost receu la loy de Iesus-Christ, & laissé l
leur, sans faire dauantage de preuue, d'essay, ny
de dispute sur icelle: car il sembloit qu'ils s'e-
stoient changez sans y auoir esté esmeus par rai-
son suffisante. L'Indien respondit: Ne crois
point, Pere, que nous prenions si inconsideré-
ment la loy de Iesus-Christ, comme tu dis,
pource que ie t'apprends que nous estions desia
lassez, & mescontents des choses que les idoles
nous commandoient, & que nous auions desia
parlé de les laisser, & de prendre vne autre loy;
Et comme nous trouuasmes que celle que vous
nous preschiez, n'auoit point de cruauté, &
qu'elle nous estoit fort conuenable, iuste, &
bonne; nous entendismes, & creusmes que c'e-
stoit la vraye loy, & ainsi nous la receusmes fort
volontairement. La response de cét Indien s'ac-
corde bien auec ce qu'on lit aux premiers dis-
cours qu'Hernãde Cortez enuoya à l'Empereur
Charles le quint, où il raconte qu'apres auoir
conquesté la Cité de Mexique, estant en Guy-
oacan, luy vindrent des Ambassadeurs de la Re-
publique & Prouince de Mechoacan, deman-
dans qu'il leur enuoyast sa loy, & qu'il la leur
apprist & fist entendre, pour autant qu'ils pre-

ndoient de laiſſer la leur, qui ne leur ſembloit
s bonne; ce que leur accorda Cortez, & au-
ırd'huy ſont les meilleurs Indiens, & plus
ais Chreſtiens qui ſoient en la neuue Eſpa-
ie. Les Eſpagnols qui virent ces cruels ſacrifi-
s d'hommes, ſe determinerent d'employer
ute leur puiſſance à deſtruire vn ſi deteſtable
maudit carnage d'hommes; & d'autant plus
ı'ils virent vn ſoir deuant leurs yeux ſacrifier
ixante, ou ſoixante & dix ſoldats Eſpagnols,
ıi auoient eſté prins en vne bataille, qui ſe
onna ſur la conqueſte de Mexique, & vne au-
e fois trouuerent eſcrit de charbon, en vne
ıambre en Tezcuſco, ces mots: *Icy fuſt priſon-
er vn tel malheureux, auec ſes compagnons, que ceux
TeZcuſco ſacrifierent.* Il aduint meſme à ce pro-
os, vn cas fort eſtrange, & neantmoins verita-
le, ayant eſté rapporté par perſonnes dignes
e foy, & fut que les Eſpagnols regardans vn
ectacle de ces ſacrifices, & comme ils auoient
uuert & tiré le cœur à vn ieune homme fort
iſpos, l'ayant ietté, & fait rouler du haut en
as des degrez, comme eſtoit leur couſtume;
uand il vint en bas, diſt aux Eſpagnols en ſa
ıngue, Cheualiers, ils m'ont tué; ce qui eſ-
ıeut grandement les noſtres d'horreur, & de
itié. Et n'eſt point choſe incroyable que ce-
uy-là ayant le cœur arraché, ayt peu parler, at-
endu que Galien raconte qu'il eſt arriué plu- *Gal. li. 1. de*
eurs fois aux ſacrifices des animaux, apres leur *Hippoc. &*
uoir tiré le cœur, & ietté ſur l'autel, que les ani- *Platon. pla-*
ıaux reſpiroient, voire bramoient & crioient *cit. cap. 4.*
autement, meſme couroient quelque temps.

Laissans maintenant ceste question, comm
soit possible que cela puisse estre par nature,
poursuiuray mon intention, qui est de faire v
combien ces barbares abhorroient desia ce
insupportable seruitude qu'ils auoient à l'ho
cide infernal, & combien grande a esté la mi
ricorde que le Seigneur leur a faite, en l
communiquant sa loy douce, & du tout agr
ble.

Comme le diable s'est efforcé d'ensuiure, & contrefaire les sacrements de la saincte Eglise.

Chapitre XXV.

CE qui est le plus esmerueillable de l'e
uie & presomption de Satan, est, qu
ayt contrefait non seulement en l'id
latrie & sacrifices, mais aussi en cert
nes ceremonies nos Sacrements, que Iesus-C
nostre Seigneur a instituez, & desquels vse
saincte Eglise, ayant specialement preten
imiter en quelque façon le sacrement de Co
munion, qui est le plus haut, & le plus diuin
tous, pour le grand erreur des infidelles, qui
procedoient en céte maniere. Au premier mo
qu'au Peru ils appellent Raymé, & respond
nostre Decembre, se faisoit vne tres solemnel
feste, appellee Capacrayme, & en icelle se fa
soient beaucoup de sacrifices & ceremonie
qui duroient plusieurs iours, pendant lesque
nul forain & estranger ne se pouuoit trouu

en

ı la Cour, qui estoit en Cusco. Ces iours estãs
ıſſez, ils donnoient congé & licẽce aux estran-
:rs d'entrer, afin qu'ils participaſſent à la feste,
aux sacrifices, leur communiant en ceste for-
e. Les Mamacomas du Soleil, qui estoient
ımme Religieuses du Soleil, faisoient de petits
ıins de farine de mays, teinte, & paistrie auec
sang des moutons blancs qu'ils sacrifioient ce
ur là, incontinent ils commãdoient que tous
s forains des Prouinces entraſſent, lesquels se
ettoient en ordre, & les Prestres qui estoient
: certain lignage, descendans de Liuquiyupan-
ıy, donnoient à chacun vn morceau de ces pe-
ts pains, leur disans qu'ils leur donnoient ces
orceaux, afin qu'ils fuſſent confederez & vnis
ıec l'Ingua, & qu'ils les aduisoient qu'ils ne
ſſent, ny pensaſſent mal contre l'Ingua: mais
ı'ils luy portaſſent tousiours bonne affection,
ource que ce morceau seroit tesmoin de leur
tention, & volonté, que s'ils ne faisoient ce
ı'ils deuoient, il les descouuriroit, & seroit
ontre eux. L'on portoit ces petits pains en de
:ands plats d'or, & d'argent, qui estoient desti-
ez pour cet effet, & tous receuoient, & man-
eoient ces morceaux remercians infiniment le
oleil d'vne si grande grace qu'il leur faisoit, di-
ns des paroles, & faisans des signes d'vn grãd
ontentement & deuotion: protestans qu'en
ur vie ils ne feroient, ny penseroient chose
ontre le Soleil, ny contre l'Ingua; & qu'auec
ste condition ils receuoient ce manger du So-
il, & que ce manger demeureroit en leurs
orps pour tesmoignage de la fidelité qu'ils gar-

doient au Soleil, & à l'Ingua leur Roy. Ceste
çon de communier diaboliquement se fais
mesme au dixiesme mois appellé Coyarayn
qui estoit Septẽbre, en la feste solemnelle qu
appellent Cytua, faisant la mesme ceremon
& outre ceste communion (s'il est permis d'v
de ce mot en chose diabolique) qu'ils faisoien
tous ceux qui venoient de dehors;ils enuoyo
aussi de ces pains en tous les guacas, sanctuair
ou idoles de tout le Royaume, & tout en
mesme temps s'y trouuoient des personnes
tous costez, qui venoient expres pour les re
uoir, ausquels ils disoient en leur baillant, q
le Soleil leur enuoyoit cela en signe qu'il vo
loit que tous le venerassent & honorassent,
en enuoyoient mesme par honneur aux Ca
ques. Quelqu'vn parauenture tiendra cecy po
fable & inuention : mais pourtant c'est vne ch
se tres-veritable, que depuis Ingua Yupan
(qui est celuy qui a fait plus de loix, de cous
mes, & ceremonies, comme Numa à Ron
dura ceste manniere de communion, iusques à
que l'Euangile de nostre Seigneur Iesus-Chr
mist hors toutes ces superstitions, leur donna
le vray manger de vie, qui conserue & vnist
ames auec Dieu. Qui voudra s'en satisfaire p
amplement, lise la relation que le Licencié P
lo escriuit à l'Archeuesque des Rois, Dom H
ronymo de Loaysa, où il trouuera cecy, & bea
coup d'autres choses qu'il a descouuertes & a
prouuees par sa grande diligence.

e la façon que le diable s'est efforcé de contrefaire en Mexique la feste du sainct Sacrement & Communion, dont vse la saincte Eglise.

CHAPITRE XXIV.

CE sera chose encor plus esmerueillable d'ouyr parler de la feste & solemnité de la Communion, que le mesme diable, Prince d'orgueil, ordonna en Mexique, laquelle, bien qu'elle soit peu longue, il ne sera mal à propos de raconter, selon qu'elle est escrite par personnes dignes foy. Les Mexiquains faisoient au mois de May leur principale feste de leur dieu Vitzilipuztli, & deux iours auparauant ceste feste, ces filles dont i'ay parlé cy dessus, qui estoient recluses au mesme temple, & estoient comme religieuses, moulloient vne quantité de semence de blettes, auec du mays rosty, & apres qu'il estoit moulu, le paistrissoiét, & amassoient auec du miel, & faisoient de ceste paste vn idole de mesme grandeur qu'estoit celuy de bois, luy mettans au lieu des yeux, des grains de voirres verds, azurez, ou blancs; & au lieu de dents, des grains de mays, assis auec tout l'ornement & appareil que i'ay dit cy dessus. Apres qu'il estoit du tout acheué, tous les Seigneurs venoient, & luy apportoient vn vestement exquis, & riche, tout semblable à celuy de l'idole, duquel ils le vestoient. Et apres l'auoir ainsi vestu & orné, ils l'asseoient en vn escabeau azuré, & sur vn bran-

card, pour le porter sur les espaules. Le mat
de la feste venu, vne heure auant le iour so
toient toutes ces filles vestuës de blanc, auec d
ornemens tous neufs, lesquelles estoient appe
lees ce iour là, Sœurs du Dieu Vitzilipuztli. E
les venoient couronnees de guirlandes de ma
rosty, & creuassé, ressemblant azaar, ou fle
d'orenge, & portoient en leur col de gross
chaines de mesme, qui leur passoient en e
charpe par dessous le bras gauche. Elles estoie
colorees de vermillon par les ioües, & auoie
les bras, depuis les couldes iusques aux poing
couuerts de plumes rouges de perroquets, &
ainsi ornees, elles prenoient l'idole sur leurs e
paules, le tirans, & portans en la court o
estoient desia tous les ieunes hommes vest
d'habits faits d'vn red artificieux, estans coron
nez de la mesme façon que les femmes. Alo
que ces filles sortoient auec l'idole, les ieune
hommes s'approchoient auec beaucoup de re
uerence, & prenoient la littiere, ou brancar
où estoit l'idole, sur leurs espaules, la portan
au pied des degrez du Temple, où tout le peu
ple s'humilioit, & prenant de la terre de l'air
se la mettoit sur la teste, qui estoit vne ceremo
nie ordinaire qu'ils obseruoient entr'eux, au
principales festes de leurs Dieux. Ceste cere
monie faite, tout le peuple sortoit en proce
sion, auec toute la diligence & legereté qui leu
estoit possible, & alloient à vne montagne qu
estoit à vne lieue de la Cité de Mexique, appel
lee Chapultepec, & là faisoient vne station, &
des sacrifices. Incontinent ils partoient de l

uec la mesme diligence, pour aller en vn lieu
ui estoit proche de là, qu'ils appelloient Atla-
uyauaya, où ils faisoient la seconde station, &
u partir de là, alloient en vn autre bourg, vne
ieüe plus outre, qui se homme Cuyoaquan,
'où ils partoient, retournans en la Cité de Me-
ique, sans faire aucune autre station. Ils fai-
oient ce chemin de plus de quatre lieües, en
rois, ou quatre heures, & appelloient ceste
rocession, Ypayna Vitzilipuztli, qui veut di-
e, le viste & diligent chemin de Vitzilipuztli.
Arriuez qu'ils estoient au pied des degrez, ils
nettoient en bas le brancard de l'idole, & pre-
noient de grosses cordes, lesquelles ils atta-
hoient aux bras d'vn brancard, puis apres auec
beaucoup de discretion & de reuerence, ils
montoient la littiere auec l'idole, au sommet
du temple, les vns tirans d'enhaut, & les autres
eur aydant d'embas, cependant l'on n'enten-
loit retentir que le son des flustes, des buccines,
des cornets, & des tambours qui sonnoient. Ils
e montoient de ceste façon, d'autant que les
degrés du temple estoient fort roides & estroits,
& l'escallier fort large; tellement qu'ils n'y
pouuoient monter ceste littiere sur leurs espau-
les. Pendant qu'ils montoient ceste idole, tout
le peuple estoit en la court, auec beaucoup de
reuerence & de crainte. Apres qu'il estoit mon-
té iusques au haut, & qu'on l'auoit mis en vne
petite loge de rose, laquelle ils luy tenoient ap-
prestee, incontinent venoient les ieunes hom-
mes, lesquels semoient, & respandoient vne
grande quantité de fleurs de diuerses couleurs,

dont ils remplissoient tout le temple deda
& dehors. Cela fait, toutes les filles sortoie
auecques l'ornement que nous auons dit
dessus, & apportoient de leur Conuent d
tronçons, ou morceaux de paste, composee
blettes, & de mays rosty, qui estoit de la me
me paste de laquelle l'idole estoit fait & con
posé, & estoient en forme de grands os. Ils l
bailloient aux ieunes hommes, lesquels les po
toient en haut, les mettans aux pieds de l'id
le, dont ils remplissoient tout le lieu, iusqu
à ce qu'il n'y en peust entrer dauantage. Ils ap
pelloient les tronçons de paste, les os & cha
de Vitzilipuztli. Et ayans ainsi estendu ces o
aussi tost venoient tous les anciens du Templ
Prestres, Leuites, & tout le reste des ministre
selon leurs dignitez, & leurs antiquitez : car il
auoit entr'eux sur ce point, vne belle regle,
ordonnance, & venoient les vns apres les au
tres auec leurs voiles de red, de diuerses cou
leurs, & ouurages, selon la dignité, & offic
d'vn chacun, ayans des guirlandes en leurs te
stes, & des chaines de fleurs pendues au co
Apres eux venoient les dieux & deesses, qu'i
adoroient en diuerses figures, vestus de la me
me liuree, puis se mettans en ordre au tour d
ces tronçons & morceaux de paste, faisoien
certaine ceremonie, en chantant, & ballant su
iceux. Au moyen dequoy ils demeuroient be
nits & consacrez pour la chair & os de cét ido
le. La ceremonie & benediction de ces tron
çons de paste, par laquelle ils estoient tenus &
estimez pour os & chair de l'idole, estant ache

, ils honoroient ces morceaux de la mesme
aniere que leur dieu. Puis sortoient les Sacri-
ateurs qui commençoient le sacrifice d'hom-
es en la façon qu'il a esté dit cy dessus, & en
crifioit on ce iour là vn plus grand nombre
l'en nul autre, pour autant que c'estoit la fe-
e la plus solemnelle qu'ils eussent. Les sacri-
ces estans acheuez, sortoient tout aussi tost
ous les ieunes hommes & filles du temple, or-
ez comme il a esté dit, & apres s'estre mis en
rdre, & s'estre rangez les vns vis à vis des au-
res, ils balloient, & dançoient au son du tam-
our qu'on leur sonnoit en loüange de la so-
emnité & de l'idole qu'ils celebroient. Auquel
hant tous les Seigneurs anciens, & les plus
otables leur respondoient, ballans à l'entour
l'iceux, & faisans vn grand cercle, comme ils
ont de coustume, demeurans tousiours les ieu-
nes hommes & filles au milieu. A ce beau spe-
ctacle venoit toute la Cité, & y auoit vn com-
mandement fort diligemment obserué en ceste
terre, que le iour de l'idole Vitzilipuztli, l'on
ne deuoit manger autre viande que ceste paste
emmiellee, dequoy l'idole estoit fait. Et ceste
viande se deuoit manger incontinent au poinct
du iour, & ne deuoit-on boire d'eau, ny aucu-
ne autre chose apres, iusques apres midy, & te-
noient que c'estoit vn mauuais augure, voire
sacrilege, que de faire le contraire: mais apres
les ceremonies acheuees, il leur estoit permis
de manger toute autre chose. Pendant le temps
de ceste ceremonie ils cachoient l'eau aux pe-
tits enfans, aduertissans tous ceux qui auoient

l'vsage de raison, de ne boire point d'eau ; qu
s'ils le faisoient, l'ire de Dieu viendroit sur eux
& mourroient ; ce qu'ils obseruoient fort dili
gemment, & rigoureusement. Les ceremonies
bal, & sacrifices acheuez, ils s'en alloient tou
despoüiller, & les Prestres & dignitez du tem
ple prenoient l'idole de paste, lequel ils des
poüilloient de ces ornements qu'il auoit, &
faisoient plusieurs morceaux, tant de cét ido
le mesme, que de ces tronçons qui estoien
consacrez, puis apres ils les departoient au peu
ple en forme de Communion, commençan
aux plus grands, & continuans au reste, tan
hommes, femmes, que petits enfans, lesquel
les receuoient auec tant de pleurs, de crainte,
& de reuerence, que c'estoit vne chose du tou
admirable, disans qu'ils mangeoient la chair,
& les os de Dieu, dequoy ils se tenoient indi-
gnes. Ceux qui auoient des malades, en de-
mandoient pour eux, & leur portoient auec
beaucoup de reuerence, & veneration. Tous
ceux qui communioient, demeuroient obligez
de donner le disme de ceste semence, ou grain,
dequoy estoit faict l'idole. La solemnité de la
Communion estant acheuee, vn vieillard de
beaucoup d'authorité montoit sur vn lieu emi-
nent, & d'vne voix fort haute, preschoit leur
loy, & leurs ceremonies. Qui ne s'esmerueille-
ra doncques que le diable ayt esté si curieux de
se faire adorer & receuoir en la façon que Ie-
sus-Christ nostre Dieu a ordonné, & ensei-
gné, & comme la saincte Eglise a accoustumé?
Par cela certes, l'on void clairement verifié ce

ui a esté proposé au commencement, que Sa-
n tasche & s'efforce tant qu'il peut d'vsur-
er & de desrober pour soy l'honneur& seruice
ui est deu à Dieu seul,encor qu'il y mesle tous-
ours ses cruautés & ordures, pource que c'est
n esprit d'homicide & d'immondicité, & pere
e mensonge.

Des Confesseurs, & de la Confeßion dont vsoient les Indiens.

Chapitre XXV.

LE pere de mensonge a voulu mesme contre-faire le sacrement de Confession, & en ses idolatries se faire honorer auec des ceremonies fort emblables à l'vsage des fideles. Au Peru ils uoient opinion que toutes les maladies & duersitez leur venoient pour les pechez qu'ils uoient faits, & pour remede ils vsoient de sarifices, & outre cela, se confessoient mesme erbalement presque en toutes les Prouinces, & auoient des Confesseurs deputez pour cest effect, des superieurs, & d'autres qui leur estoient inferieurs: & y auoit des pechez reserez au superieur. Ils receuoient des penitences, voire quelques fois tres-rigoureuses: & principalement quand le pecheur estoit quelque pauure homme, qui n'auoit que donner au Confesseur, & estoit cest office de Confesseur mesme exercé par les femmes. L'vsage de ces Confesseurs sorciers, qu'ils appellent Ychuiri ou

Ychuri, a esté le plus vniuersel és Prouince
de Collasuio. Ils ont vne opinion que c'est vn
enorme peché d'en celer en la Confession quel
qu'vn qu'ils ayent commis. Et les Ychuris ou
Confesseurs descouuroient si l'on leur en ce-
loit, par des sorts, ou par le regard de la cour-
roye de quelque animal, & les chastioient en
leur donnant vn nombre de coups d'vne pier-
re sur les espaules, iusques à ce qu'ils eussent
tout descouuert, puis apres luy donnoient vne
penitence, & faisoient le sacrifice. Ils se ser-
uent mesme de ceste Confession, quand leurs
enfans, leurs femmes, leurs maris ou leurs Ca-
ciques sont malades, ou qu'ils sont en quel-
ques grands trauaux. Et quand l'Ingua estoit
malade, toutes les Prouinces se confessoient
principalement ceux de la Prouince de Col-
lao. Les Confesseurs estoient obligez de tenir
secrettes les confessions qu'ils receuoient,
sinon en certains cas limitez. Les pechez des-
quels principalement ils se confessoient, estoit
le premier de tuer l'vn l'autre hors la guer-
re : en apres de desrober, de prendre la femme
d'autruy, de donner du poison ou sorcellerie
pour faire mal, & tenoient pour vu grief pe-
ché, de s'oublier à la reuerence de leurs Gua-
cas ou chappelles, de ne garder point les fe-
stes, de dire mal de l'Ingua, de ne luy obeyr
point. Ils ne s'accusoient point d'actes & pechez
interieurs, mais selon le rapport de quelques
Prestres, depuis que les Chrestiens vindrent en
ce pays, ils s'accuserent ausi à leurs Ychuris
& confesseurs de leurs pensees. L'Ingua ne con

ſſoit ſes pechez à nul homme, mais ſeulement
ı Soleil, afin qu'il les diſt au Viracocha, &
u'il les luy pardonnaſt. Apres que l'Ingua s'e-
oit confeſſé, il failoit vn certain bain pour
:heuer de ſe nettoyer en vne riuiere couran-
:, diſant ces paroles : I'ay dit mes pechez au
oleil, toy riuiere reçoy les, & les porte à la
ıer, où iamais ils ne puiſſent paroiſtre. Les au-
res qui ſe confeſſoient vſoient meſmement
e ces bains, auec certaines ceremonies fort
:mblables à celles dont les Mores vſent au-
ɔurd'huy, qu'ils appellent Guadoy, & les In-
:iens les appellent Opacuna. Et quand il arri-
ıoit à quelque homme que ſes enfans luy
nouroient, il eſtoit tenu pour vn grand pe-
·heur, & luy diſoient que c'eſtoit pour ſes pe-
:hez que le fils eſtoit mort premier que le pere.
C'eſt pourquoy ceux à qui cela arriuoit, apres
ıu'ils s'eſtoient confeſſez, ils eſtoient baignez en
:e bain appellé Opacuna, comme il a eſté dit
:y deſſus : puis quelque Indien monſtrueux,
:omme boſſu & contrefait de nature, les venoit
fouëtter auec certaines orties. Si les Sorciers
ɔu enchanteurs par leurs ſorts ou augures, af-
formoient que quelque malade deuoit mou-
rir, le malade ne faiſoit point de difficulté de
tuer ſon propre fils, encor qu'il n'en euſt point
d'autres, eſperant par ce moyen ſe ſauuer de la
mort, & diſant qu'au lieu de luy il offroit ſon
fils en ſacrifice. Et depuis qu'il y a des Chre-
ſtiens en ceſte terre, ceſte cruauté a eſté encor
exercee en quelques endroits. C'eſt à la verité
vne choſe eſtrange, que ceſte couſtume de con-

fesser les pechez secrets, soit demeuree si lon
temps, & de faire de si rigoureuses penitenc
qu'ils faisoient, comme de ieusner, de donn
des habits, de l'or, de l'argent, de demeurer au
montagnes, & de receuoir de grands coups s
les espaulles. Les nostres disent, qu'en la Pro
uince de Chiquito, ils rencontrent encor au
iourd'huy ceste peste de confesseurs, ou Ychu
ris, & que beaucoup de malades se retiren
verseux: mais des-ja par la grace de Dieu, c
peuple va du tout s'esclairsissant, & recognoi
sent l'effect & le grand benefice de nostre con
fession sacramentale, à laquelle ils vienne
auec vne grande deuotion. Et en partie cét vs
ge passé leur a esté permis par la prouidence d
Seigneur, afin que la confession ne leur sem
blast difficile. Par ce moyen le Seigneur est e
tout glorifié, & le Diable mocqueur, demeur
mocqué. Or d'autant que c'est vne chose q
touche à ce propos, ie raconteray icy l'vsag
d'vne estrange confession que le diable auoi
introduite au Iappon, comme il appert par vn
lettre venuë de là, qui dit ainsi. Il y a en Ocac
des roches tres-grandes, & si hautes, qu'il y
des pics en icelles, de plus de deux cens brass
de haut. Entre ces grands rochers, il y a vn d
ces pics, ou pointes qui s'esleue si terriblemen
haut, que quand les Xamabuzis (qui sont le
pelerins) le regardent seulement, les membre
leur en tremblent, & les cheueux s'en heriffon
nent, tant est ce lieu terrible & espouuenta-
ble. Il y a au sommet de ceste pointe vne gran-
de verge de fer de trois brasses de long, qui

: posee par vn estrange artifice. Au bout de
ste verge est attachee vne balance, dont les es-
illes sont si grandes, qu'en vne d'icelles se peut
soir vn hôme, & les Goquis, (qui sont des dia-
es en figure humaine) commandent qu'vn de
s pelerins y entrent les vns apres les autres,
ns qu'il en reste vn seul, puis auec vn engin &
strument qui se remuë, moyennant vne roüe,
font que ceste verge de fer, en laquelle la ba-
nce est penduë, sorte dehors, & demeure tou-
suspenduë en l'air, estant assis l'vn des Xama-
ıxis en l'vn des plateaux de ceste ballance. Et
omme l'escaille où est assis l'homme, n'a point
: contrepois de l'autre costé, incontinent elle
:nd en bas, & l'autre s'esleue iusqu'à ce qu'elle
:ncontre & touche à la verge. Alors les Go-
uis leur disent du rocher, qu'ils se confessent,
: dient tous les pechez qu'ils auront commis,
ont ils se souuiendront, & ce à haute voix, afin
ue tous les autres qui sont là le puissent ouyr.
ıcontinent il cõmence à se confesser, pendant
uoy quelques-vns des assistans se rient des pe-
ıez qu'ils oyent, & les autres en gemissent. Et
chaque peché qu'ils disent, l'autre escaille de la
allance baisse vn peu, iusqu'à ce que finale-
ıent ayant dit tous ces pechez, la vuide demeu-
: esgale à l'autre, où est le triste penitent, puis
:s Goquis refont tourner la roüe, & retirent
ers eux la verge & ballance d'où sort le pele-
in, & apres y en entre vn autre, iusqu'à ce que
ous y ayent passé. Vn Iapponnois contoit cela
pres qu'il fust Chrestien, disant qu'il auoit esté
n ce pelerinage, & entré en la ballance sept fois,

où publiquement il s'estoit confessé. Il diso
mesme, que si dauanture quelqu'vn de ceux qu
sont mis en ce lieu, ne raconte le peché comm
il est passé, ou qu'il en cele quelqu'vn, l'escaill
de la ballance vuide ne s'abbaisse point, & s'
s'obstine apres qu'on luy a fait instance de l
confesser, & ne vueille descouurir tous ces pe
chez, les Boquis le iettent & font choir du hau
en bas, où en vn moment il est rompu & bris
en mille pieces. Neantmoins ce Chrestien nom
mé Iean, nous disoit qu'ordinairement la crain
te & tremeur de ce lieu est si grande à tous ceu
qui s'y mettent, & le danger que chacun voit
l'œil, de tomber de la ballance, & estre desrom
pu & brisé en bas, qu'il aduient fort peu sou
uent qu'il y en aye qui ne descouurent tou
leurs pechez. Ce lieu est appellé d'vn autre nor
Sangenotocoro, qui veut dire, lieu de cõfession
L'on voit bien clairement par ce discours, com
me le diable a pretendu vsurper pour soy le ser
uice diuin, en faisant de la confession des peché
(laquelle le Sauueur a instituee pour le remed
des hommes) vne superstition diabolique, pou
leur grand dommage & perdition. Et ne l'a pa
fait moins à l'endroit de la gentilité du Iappon
qu'à l'endroit de celle des Prouinces de Colla
au Peru.

De l'abominable onction dont vsoient les Prestres Mexiquains & autres nations, & de leur sortileges.

Chapitre XXVI.

DIeu ordonna en la Loy ancienne, la façon comme l'on deuoit consacrer la personne d'Aaron & les autres Prestres, & en la Loy Euangelique nous auons mesme le sainct Chresme, & onction, dequoy l'on vse quand l'on nous sacre Prestres de Christ. Il y auoit mesme en la Loy ancienne, vne certaine cōposition odoriferante, que Dieu deffendoit d'employer en autre chose qu'au seruice diuin. Le diable a voulu contrefaire toutes ces choses à sa façon, cōme il a accoustumé, ayant inuenté à ceste fin des choses si ordes, & si sales, qu'elles monstrent assez quel en est l'Autheur. Les Prestres des idoles en Mexique, s'oignoient en ceste maniere. Ils s'oignoient le corps depuis les pieds iusqu'à la teste,& tous les cheueux aussi,lesquels leur demeuroient en forme de tresses ressemblans à des crins de cheual, à cause qu'ils y appliquoient ceste onction humide & moüillee. Les cheueux leur croissoient tellement auec le temps, qu'ils leur tomboient iusqu'aux iarets, si pesans, qu'ils leur donnoient beaucoup de peine à les porter, car ils ne les coupoient, ny tondoient point, iusqu'à ce qu'ils moururent, ou qu'on les en dispensast pour leur

grande vieillesse, ou bien qu'on les employa
aux gouuernements & autres offices honora
bles en la Republique. Ils portoient leurs che
uellures tressees, de six doigts de long, & l
noircissoient & teignoient auec de la fumee d
bois de pin, ou raisine, pource que de tout
antiquité entr'eux, ç'a esté tousiours vne of
frande qu'ils faisoient à leurs idoles. Et pour ce
ste occasion elle estoit fort estimee & reueree
Ils estoient tousiours noircis de ceste teinture
depuis les pieds iusqu'à la teste, tellement qu'il
ressembloient à des Negres fort reluisants, &
celle-là estoit leur ordinaire onction. Toutes
fois quand ils alloient sacrifier & encenser de
dans les montagnes, ou aux sommets d'icel
les, & aux cauernes obscures & tenebreuses
où estoient leurs idoles, ils vsoient d'vne au-
tre onction fort differente, faisant de certai
nes ceremonies pour leur oster la crainte, &
augmenter le courage. Ceste onction se fai-
soit auec diuerses bestiolles venimeuses, com
me d'araignees, de scorpions, de cloportes, de
sallemandres & de viperes, lesquelles les gar-
çons des Colleges prenoient & amassoient, à
quoy ils estoient si adroits, qu'ils en estoient
tousiours garnis, quand les Prestres leur en de-
mandoient. Le principal soing & soucy de ces
garçons, estoit d'aller à la chasse de ces bestiol-
les: que s'ils alloient autre-part, & que dauan-
ture ils rencontrassent quelqu'vne de ces be-
stiolles, ils s'arrestoient à la prendre, auec au-
tant de peine, comme si leur propre vie eust
despendu de cela. A raison dequoy les Indiens
ne

le craignoient point ordinairement ces be-
stiolles venimeuses, n'en faisans non plus d'é-
tat, que si elles ne l'eussent point esté, d'autant
qu'ils auoient tous esté nourris en cét exerci-
ce. Pour faire cét vnguent de ces bestiolles, ils
les prenoient toutes ensemble, & les brus-
loient au foyer du temple, qui estoit deuant
l'autel, iusques à ce qu'elles fussent reduittes en
cendre, puis les mettoient en des mortiers auec
beaucoup de Tauaco, ou betũ (qui est vne her-
be, dont ceste nation vse pour endormir la chair,
& pour ne sentir point le trauail) auec lequel
ils mesloient ces cendres, qui leur faisoit perdre
la force. Ils mettoient mesme auec ceste cendre,
quelques scorpions, araignes & cloportes vi-
ues, meslans & amassans le tout ensemble, puis
ils y mettoient d'vne semence toute moullüe,
qu'ils appelloient Ololuchqui, dequoy les In-
diens font vn breuuage, pour voir les voisins,
d'autant que l'effect de ceste herbe est d'oster,
& priuer l'homme du sens. Ils moulloient mes-
me auec ces cendres, des vers noirs & velus,
desquels le poil seulement est venimeux, &
amassoient tout cela ensemble auec du noir, ou
fumee de rezine, le mettans en des petits pots,
lesquels ils posoient deuant leur Dieu, disans
que c'estoit là leur viande. C'est pourquoy ils
appelloient cela, manger diuin. Par le moyen de
cét oignement ils deuenoient sorciers, & voy-
oient, & parloiēt aux diables. Les Prestres estans
barboüillez de ceste paste, perdoiēt toute crain-
te, prenans en eux vn esprit de cruauté. A rai-
son dequoy ils tuoient les hommes aux sacrifi-

ces fort hardiment, & alloient de nuict tou seuls aux montagnes & dedans les cauernes obscures, mesprisans les bestes fieres, & tenan pour certain & approuué, que les lyons, tigre serpens, & autres bestes furieuses qui s'enger drent aux montagnes & forests, s'enfuyroien d'eux, par la vertu de ce betum de leur Dieu. E à la verité, si ce betum ne les pouuoit faire fuy c'estoit chose suffisante pour ce faire, que l pourtraict du diable enquoy ils estoient trans formez. Ce betum seruoit mesme pour guar les malades & les enfans, parquoy tous l'appel loient, la medecine diuine, & ainsi de toutes par venoient-ils par deuers les dignitez & Prestre comme vers leurs Sauueurs, à fin qu'ils leur ap plicassent la medecine diuine, & les oignoien d'icelle, par les parties deullantes. Ils affermer qu'ils sentoient par ce moyen vn notable allege ment, ce qui deuoit estre à cause que le Taua co, & Ololuchqui, ont d'eux mesmes ceste pro prieté d'endormir la chair, estans appliquez e façon d'emplastre, ce qu'ils doiuent operer, plus forte raison, estans meslez auec tels poison Et pource qu'il leur amortissoit, & appaisoit l douleur, il leur sembloit que ce fust vn effect d santé, & de vertu diuine. C'est pourquoy i accouroient à ces Prestres, comme à des hom mes saints, lesquels entretenoient en cét erreu & esblouyssement les ignorans, leur persuadan ce qu'ils vouloient, & les faisans venir à leur medecines, & ceremonies diaboliques, parc qu'ils auoient telle authorité, qu'il suffisoi qu'ils le dissent, pour le faire tenir comme ar

ticle de foy. Et ainsi ils faisoient parmy le vulgaire mille superstitions, en la façon d'offrir l'encens, en la façon de leur couper les cheueux, en attachant de petites buchettes au col, & des filets auec des petits os de couleuures, leur commandant qu'ils se baignassent à certaine heure, qu'ils veillassent de nuict au fouyer, de peur que le feu ne s'estaignist, qu'ils ne mangeassent point d'autre pain que celuy qui auoit esté offert à leur Dieu, qu'ils se retirassent en leur besoing incontinent par deuers les sorciers, lesquels auec certains grains iettoient les sorts & deuinoient, regardans en des cuues, & poëlles pleines d'eau. Les sorciers & ministres du diable auoient accoustumé mesme d'embadurnoser beaucoup. Et est vne chose infinie de la grande multitude qu'il y a eüe de ces deuins, sortilleges, enchanteurs, deuineurs & autres sortes de faux prophetes. Auiourd'huy il reste encor de ceste pestilence, quoy qu'ils se tiennent secrets & couuerts, n'osans ouuertement exercer leurs sacrileges, & diaboliques ceremonies, & superstitions, mais leurs abus & malefices sont descouuerts plus au long, & particulierement aux confessionnaires faits par les Prelats du Peru. Il y a vn genre de sorciers entre les Indiens permis par les Roys Inguas, qui sont comme deuins, lesquels prennent vne telle forme & figure qu'ils veulent, allans & faisans par l'air beaucoup de chemin en fort peu de temps, & voyent ce qui se passe. Ils parlent auec le diable, lequel leur respond en de certaines pierres, ou autre

choses qu'ils venerent beaucoup. Ils se seruẽt de deuins, & pour dire ce qui se passe en des lieux les plus esloignez, auant que la nouuelle en vienne ou puisse venir. Comme mesme il est encor arriué depuis que les Espagnols y sont, qu'en distance de plus de deux ou trois cens lieües, l'on a sceu les mutineries, les batailles, les rebellions, les morts, tant des tyrans, comme de ceux qui estoient du costé du Roy, & des personnes particulieres, ce que l'on a sçeu du mesme iour que les choses arriuerent, ou bien le iour ensuyuant, qui estoit chose impossible, selon le cours de nature. Pour faire ceste diuination, ils se mettent en vne maison fermee par dedans, & s'enyurent iusques à perdre le iugement, puis vn iour apres ils respondent à ce que l'on leur demande. Quelques vns afferment qu'ils vsent de certaines onctions. Les Indiens disent que les vieilles exercent ordinairement cét office de sortileges, & particulierement celles d'vne Prouince, qu'ils appellent Coaillo, d'vne autre ville, appellee Manchey, & de la Prouince de Guarochiri. Ils enseignent mesme où sont les choses perduës & desrobees. De toutes ces sortes de sorciers, il y en a eu en tous endroits, vers lesquels viennent ordinairement les Anaconas, & Cyuas, qui seruent aux Espagnols quand ils ont perdu quelque chose de leur maistre, ou qu'ils desirent sçauoir quelque succez des choses passees, ou aduenir. Comme quand ils descendent & vont aux Citez des Espagnols pour leurs affaires particulieres, ou pour les publiques, ils leurs demandent si leur voyage se portera bien,

s'ils seront malades, s'ils mourront, ou retourneront sains, s'ils obtiendront ce qu'ils pretendent; & les sorciers, ou deuineurs respondent, ouy, ou non, ayans premierement parlé auec le diable, en vn lieu obscur, de maniere que ces Anaconas oyent bien le son de la voix, mais ils ne voyent pas à qui les deuins parlent, ny n'entendent pas ce qu'ils disent. Ils font mil ceremonies & sacrifices pour cét effect, auec lesquels ils inuoquent le diable, & s'enyurent brauement. Et pour ce faire, ils vsent particulierement d'vne herbe, appellee Villea, le suc de laquelle ils mettent dedans le Chica, ou le prenent d'autre façon. L'on peut voir en cecy, combien est grand le mal'heur de ceux qui ont pour maistres, les ministres de celuy-là, duquel l'office est de tromper. Et est vne chose approuuee, qu'il n'y a rien qui empesche tant les Indiens de receuoir la foy du S. Euangile, & de perseuerer en icelle, que la communication de ces sorciers qui ont esté, & y sont encor en tres-grand nombre, bien que par la grace du Seigneur & diligence des Prelats, & des Prestres, ils vont diminuant, & ne sont plus si preiudiciables. Quelques-vns d'iceux se sont conuertis & ont presché publiquement, descouurans, & blasmans eux-mesmes leurs erreurs & tromperies, & declarans leurs finesses & menteries, dequoy on a veu sortir des grands fruicts, comme mesme nous sçauons par lettres du Iappon, qu'il est arriué de mesme en ces parties, le tout à la gloire & honneur de nostre Dieu & Seigneur.

Des autres ceremonies & coustumes des Indiens, qui sont semblables aux nostres.

Chapitre XXVII.



Es Indiens ont eu vn nombre infiny d'autres ceremonies & coustumes, plusieurs desquelles resembloient à la loy ancienne de Moyse, les autres à celle dont vsent les Mores, & les autres approchoient de la loy Euangelique, comme les baings, ou Opacuna, qu'ils appellent, qui estoit qu'ils se lauoient en l'eau, pour se nettoyer de leurs pechez. Les Mexiquains auoient aussi entr'eux quelque sorte de baptesme, qu'ils faisoient auec ceremonie, qui estoit qu'ils incisoient les oreilles & le membre viril aux petits enfans nouueaux nez, contrefaisans aucunement la Circoncision des Iuifs. Ceste ceremonie se faisoit principalemẽt a l'endroit des fils de Roys, & des Seigneurs. Incontinent apres leur naissance les Prestres les lauoiẽt, & leur mettoiẽt vne petite espee à la main droitte, & à la gauche vne rondelle, & aux enfans du commun & vulgaire, ils leur mettoyent les marques de leurs offices, & aux filles des instrumens à filer, à tiltre, & à trauailler. Et duroit ceste ceremonie quatre iours, qui se faisoit deuant quelque idole. Ils contractoient leurs mariages à

eur mode,dont le Licécié Polo a escrit vn trait-
té tout entier, & en diray cy apres quelque
chose. En autres choses, mesmes leurs ceremo-
nies & coustumes auoient quelque apparence
de raison. Les Mexiquains se marioient par la
main de leurs Prestres en ceste façon. L'espoux
& espouse se mettoient ensemble deuant le
Prestre, lequel les prenoit par les mains, &
leur demandoit s'ils se vouloient marier, puis
ayant entendu la volonté de tous deux, il pre-
noit vn coing du voile, dont la femme auoit la
teste couuerte, & vn autre coing de la robe de
l'homme, lesquels il attachoit ensemble, faisant
vn nœud, & les menoit ainsi attachez à la mai-
son de l'espouse, où il y auoit vn fouyer allumé,
& lors il faisoit faire à la femme sept tours à l'en-
tour de ce fouyer, puis les mariez se seoient en-
semble, & par ce moyen estoit contracté leur
mariage. Les Mexiquains estoient tres-ialoux
de l'integrité de leurs femmes & espouses, tel-
lement que s'ils s'apperceuoient qu'elles ne fus-
sent telles qu'elles deuoient estre (ce qu'ils re-
cognoissoient par signes, ou par paroles eshon-
tees) ils le faisoient incontinent entendre aux pe-
res & parens de ces femmes, à leur grande hon-
te & deshonneur: parce qu'ils n'auoient pas bien
prins garde sur elles. Mais ils honoroient &
estimoient beaucoup celles qui conseruoient
leur honnesteté, leur faisans des grandes festes,
& donnoient plusieurs presents à elle & à ses
parens. Ils faisoient pour ceste occasion des
grandes offrandes à leurs Dieux, & vn ban-
quet solemnel en la maison de la femme, & vn

autre en la maison de l'homme. Quand on le menoit en leur maison, ils mettoient par memoire tout ce que l'homme & la femme apportoient ensemble de prouisions de maison, de terre, de ioyaux & d'ornements, lequel memoire chaque pere d'iceux gardoit par deuers luy, pource que si d'auenture ils venoient à faire diuorce (comme il estoit ordinaire entr'eux) ne se trouuans bien l'vn auec l'autre, ils partoient leurs biens, selon que chacun d'eux en auoit apporté, ayant chacun d'eux liberté en tel cas, de se remarier auec qui bon luy sembleroit, & bailloient les filles à la femme, & à l'homme les fils. Ils leur deffendoient expressément, sur peine de mort, de se remarier ensemble, ce qu'ils obseruoient fort rigoureusement. Et iaçoit qu'il semble que plusieurs de leurs ceremonies s'accordent auec les nostres, neantmoins elles sont fort differentes, pour le grand meslange d'abomination qui y est tousiours. C'est vne chose commune & generale en icelles, qu'il y a ordinairement vne de ces trois choses, ou de la cruauté, ou de l'ordure, ou de la paresse : car toutes leurs ceremonies estoient cruelles & dommageables, comme de tuer les hommes, & de respandre le sang : ou elles estoient ordes & sales, comme de boire & de manger au nom de leurs idoles, & d'vriner mesme en leur honneur, les portans sur leurs espaulles, de s'oindre & barboüiller si laidement, & de faire mille autres sortes de vilenies, qui estoient pour le moins vaines, ou ridicules & oyseuses, & qui ressembloient plus œu-

res d'enfans, que d'hommes. La cause de ce-
i, est la propre condition de l'esprit malin, du-
uel l'intention est tousiours dressee à faire
nal, prouoquant les hommes à des homicides
ordures, ou pour le moins à des vanitez &
occupations inutiles. Ce qu'vn chacun peut as-
ez bien cognoistre, en considerant attentiue-
nent les actions & comportemens du diable
l'endroit de ceux qu'il va deceuant. Car en
outes ses illusions l'on y trouue tousiours mes-
ees toutes, ou quelqu'vne des ces trois choses.
Les Indiens mesme depuis qu'ils ont la lumie-
e de nostre Foy, se rient, & se moquent des
folies & inepties, esquelles leurs Dieux les te-
noient occupez, & ausquels ils seruoient beau-
coup plus, de crainte qu'ils auoient d'eux
qu'ils ne leur fissent du mal, en ne leur obeys-
sant point en toutes choses, que non pas pour
l'amour qu'ils leur portoient. Combien que
quelques-vns, voire en grand nombre, ves-
quissent trompez & deceus de vaines esperan-
ces des biens temporels : car d'eternels ils n'en
auoient point cognoissance. Et certainement
là où la puissance temporelle s'est plus agran-
die, là s'est plus accreüe & augmentee la su-
perstition. Comme l'on void aux Royaumes
de Mexique & de Cusco, où c'est vne chose
incroyable que le nombre des adoratoires qu'il
y auoit : veu que dans l'enclos de la Cité de Me-
xique il y en auoit plus de trois cents. Mango-
Ingua Yupanguy, entre les Roys du Cusco, a
esté celuy qui a le plus augmenté le seruice de
leurs idoles, inuentant mille diuersitez de sa-

crifices, festes & ceremonies. Autant en fit e Mexique le Roy Iscoalt, qui fut le quatriesm Roy. Il y auoit aussi grand nombre de super stitions & sacrifices en ces autres nations d'Ir diens, comme en la Prouince de Guatimalla, au Isles, au nouueau Royaume, en la Prouince c Chillé, & autres qui estoient comme Republ ques & Communautez. Mais ce n'estoit rien a respect de Mexique, & de Cusco, où satan esto comme en sa Rome, & en sa Hierusalem, iu ques à ceq u'il ait esté ietté dehors contre sa vc lonté, & ait esté posee & colloquee en son lie la saincte Croix, & que le Royaume de IESV CHRIT nostre Dieu ait occupé celuy que l tyran auoit vsurpé.

De quelques festes celebrees par ceux de Cusc & comment le diable a voulu mesme imiter le mystere de la tres-saincte Trinité.

CHAPITRE XXVIII.

POur conclure ce qui touche la Reli gion, il reste de dire quelque chos des festes & solemnitez que celebroien les Indiens, lesquelles pource qu'elles son diuerses, & en grand nombre, ne pourron pas estre toutes racontees. Les Inguas Seigneur du Peru auoiét deux sortes de festes, les vnes qu estoient ordinaires & qui escheoient en certain mois de l'annee, & d'autres extraordinaires, qu

aiſoient pour cauſes occurrentes & d'impor-
ice, comme qũand l'on couronnoit quelque
uueau Roy, quãd l'on commençoit quelque
erre d'importance, quand il y auoit quelque
inde neceſsité d'eaüe, ou de ſechereſſe, ou
iutres choſes ſemblables. Pour les feſtes ordi-
ires, l'on doit entendre que chaque mois de
n, ils faiſoient des feſtes & ſacrifices differents,
encor que tous euſſent cela de ſemblable, que
on y offroit cens moutons, toutesfois en la cou-
ir, & en la forme les moutons deuoient eſtre
rt differents, Au premier mois qu'ils appellent
iyme, qui eſt le mois de Decembre, ils fai-
ient la premiere feſte qui eſtoit la principale
toutes, & pour ceſte occaſion ils l'appelloient
apacrayme, qui eſt à dire, feſte riche ou prin-
pale. En ceſte feſte l'on offroit vn grand nom-
e de moutons & d'agneaux en ſacrifice, &
s brusloit-on auec du bois taillé & odorife-
nt, puis ils faiſoient apporter de l'or & de l'ar-
ent deſſus certains moutons, & mettoient les
ois ſtatuës du Soleil, & les trois du tonnerre,
pere, le fils, & le frere. En ces feſtes l'on de-
ioit les enfans Inguas, en leur mettant les Gua-
isou enſeignes, & leurs perçoient les oreil-
s, puis quelque vieillard les fouëttoit auec des
ondes, & leur oignoit le viſage auec du ſang,
tout en ſigne qu'ils deuoient eſtre Cheualiers
oyaux de l'Ingua. Nul eſtranger ne pouuoit
ſtre en Cuſco, durãt ce mois & ceſte feſte, mais
ır la fin ils y entroient, & leur donnoit on alors
e ces morceaux de mays, auec du ſang du ſacri-
ce, qu'ils mangeoient en ſigne de cõfederation

auec l'Ingua, comme il a esté dit cy-dessus. C'
vne chose estrange que le diable selon sa mc
ait mesme introduit, en l'idolatrie, vne Trini
car les trois statuës du Soleil, estoient appell
Apomti, Churiinty, & Intiquaoquy, qui sig
fie le pere & Seigneur Soleil, le fils Soleil, &
frere Soleil, de la mesme façon ils nommoie
les trois statuës de Chuquilla, qui est le Di
qui preside en la region de l'air, où il tóne, ple
& neige. Il me souuient qu'estant en Chuquis
ca, vn Prestre honorable me monstra vne i
formation, que i'euz assez long temps ent
mes mains, où il estoit prouué qu'il y auoit
certain Guaca, ou oratoire, où les Indiens ad
roient vn idole, nommé Tangatangā, laque
ils disoient estre vne en trois, & trois en vn
Et comme ce Prestre estoit emerueillé de ce
ie luy dy que le diable, par son infernal & obst
né orgueil, par lequel il pretend tousiours
faire Dieu, desroboit tout ce qu'il pouuoit
la verité, pour l'employer à ses mensonges,
tromperies. Reuenans donc aux festes du se
cond mois, qu'ils appellent Camey, outre l
sacrifices qu'ils faisoient, ils iettoient les cendr
aual vn ruisseau, allans cinq, ou six lieües apre
auec des bourdons, ou bastons, le priant qu
les portast iusques à la mer, pour autant que
Viracocha y deuoit receuoir ce present. A
troisiesme, quatriesme, & cinquiesme mois, i
offroient cent moutons noirs meslez, & gri
auec beaucoup d'autres choses, que ie laisse, d
peur d'estre ennuyeux. Le sixiesme mois s'ap
pelle Hatuncuzquy Aymorey, qui respond

ay, auquel l'on sacrifioit cent autres moutõs
toutes couleurs, en ceste Lune, & mois, qui
quand l'on apporte le Mays des champs en
naison, l'on faisoit la feste qui est encor au-
ırd'huy fort en vsage entre les Indiens &
ppellent Aymorey. Ceste feste se fait en ve-
nt depuis la Chacra, ou metairie iusques à la
iison, disans certaines chansons, où ils prient
e le Mays puisse durer long temps, & l'appel-
nt, Mamaçora. Ils prennent certaine portion
plus fecond Mays, du creu de leurs metai-
s, lequel ils mettent en vn petit grenier qu'ils
pellent Pirua, auec certaines ceremonies,
illants trois nuicts, & mettent ce Mays dans
plus riches habits qu'ils ayent, & dés qu'il
ainsi enueloppé & accommodé, ils adorent
ste Pirua, & l'ont en grande veneration, di-
nts que c'est la mere du Mays de leurs herita-
s, & que par ce moyen le Mays augmente, &
conserue. En ce mois ils font vn sacrifice par-
culier, & les sorciers demandent à la Pirua, si
le a de la force assez pour durer iusques à
in à venir, & si elle respond, que non, ils por-
nt le mays brusler à la metairie, d'où ils l'ont
pporté, selon la puissance d'vn chacun, apres
s font vne autre Pirua, auec les mesmes cere-
ionies, disans qu'ils la renouuellent, afin que
semence du Mays ne perisse, & si elle respond
u'elle a de la force assez, pour durer d'auan-
ige, ils la laissent iusques à l'autre année. Ceste
otte vanité dure iusques auiourd'huy, & est
ort commune entre les Indiens, d'auoir ces
iruas, & faire la feste d'Aymorey. Le septiesme

mois respond à Iuin, & s'appelle Aucaycuzc Intiraymy. En iceluy ils faisoient la feste app lee Intiraymy, où l'on sacrifioit cent moutc guanacos, & disoient que c'estoit la feste du leil : en ce mois ils faisoient vn grand nom de statuës de bois de quinua taillé, toutes stuës de precieux habits, & se faisoit le qu'ils appelloient Cayo. En ceste feste l'on pandoit beaucoup de fleurs par le chemin, y venoient les Indiens, fort barboüillez, les Seigneurs y estoient ornez auec des pet platines d'or à la barbe, & chantoient to & doit-on sçauoir que ceste feste tombe qu si au mesme temps, que nous autres Chresti faisons la solemnité au sainct Sacrement, luy ressemble en quelque chose, comme a dances, chants & representations. Et pour c ste raison, il y a eu, & a encor entre les I diens (lesquels celebroient vne feste aucun ment semblable à celle que nous celebrons sainct Sacrement) beaucoup de superstitic à celebrer ceste feste ancienne de l'Intiraym Le huictiesme mois est appellé, Chahua, Hu quy, auquel ils brusloient cent autres mouto tous gris, de couleur de Vizcacha, selon l'ord susdit, lequel mois respond à nostre Iuillet. neufiesme mois s'appelloit Yapaguis, auqu l'on brusloit cent autres moutons, de coule de chastaigne, & couppoit-on la gorge, & bru loit-on aussi mil Cuyes, afin que la gellee, l'eau, ny l'air, ny le Soleil ne fissent aucun m aux metairies, & respond ce mois à l'Aoust. I dixisme mois s'appelloit Coyaraymy, auqu

on brusloit cent autres moutons blancs, qui
stoient vellus. En ce mois, qui respond à Sep-
embre, l'on faisoit la feste appellee Situa, en
este forme. Ils s'assembloient le premier iour
e la Lune, auant qu'elle leuast, & en la voyant
s s'escrioient hautemēt, portans en leurs mains
es flambeaux de feu, disans, que le mal s'en
ille dehors, en s'entre-frappans les vns les au-
res, auec ces flambeaux. Ceux qui faisoient ce-
i s'appelloient Panconcos. Et apres auoir ache-
é, s'en alloient en baing general, aux ruisseaux
t aux fontaines, chacun en son propre estang.
t se mettoient à boire quatre iours durans. En
e mois les Mamacomas du Soleil faisoient
rande quantité de petits pains, faits auec le
ang des sacrifices, & en donnoient vn morceau
chacun des estrangers, & forains, mesme ils en
nuoyoient aux Guacas, estrangers, de tout le
oyaume, & à plusieurs Curacas, en signe de
onfederation, & loyauté, au Soleil & à l'Ingua,
omme il a esté jà dit. Les baings, yurogneries,
& quelque restes de ceste feste Situa, demeurent
encor auiourd'huy en quelques endroits, auec
les ceremonies quelque peu differentes, ce qui
est secretement toutesfois, parce que ces fe-
stes principalles, & publicques ont cessé. L'vn-
ziesme mois, Homaraymy Punchaiquis, auquel
ils sacrifioient cent autre moutons. Et s'ils
auoient faute d'eaüe pour vn remede, & à fin
de faire pleuuoir, ils mettoient vn mouton tout
noir, attaché au milieu d'vne plaine espandant
beaucoup de Chica tout au tour de luy, & ne
luy donnoient point à manger, iusques à ce qu'il

pleuſt, ce qui eſt encor praticqué aujourd'hu
en pluſieurs endroits, en ce meſme temps q
eſt Octobre. Le douzieſme, & dernier mo
s'appelloit Aymara, auquel l'on ſacrifioit ce
autres moutons, & faiſoient la feſte appell
Raymicantara Rayquis. En ce mois qui reſpõ
à Nouembre, l'on appareilloit ce qui eſtoit n
ceſſaire pour les enfans qui ſe deuoient faire n
uices le mois enſuiuant, & les enfans auec l
vieillards faiſoient vne certaine monſtre au
quelques tours, & ceſte feſte eſtoit appellée Itu
raymi, laquelle ſe fait ordinairement quand
pleut trop, ou trop peu, ou qu'il y a de la peſt
lence. Entre les feſtes extraordinaires, qui
eſtoient auſsi en grand nombre, la plus fameu
ſe eſtoit celle qu'ils appelloient Ytu. Ceſte fe
ſte Ytu n'auoit point de temps, ny de ſaiſon ar
reſtée, autrement, que en temps de neceſsit
Pour ſe preparer à icelle, tout le peuple ieu
noit deux iours durants, auſquels ils ne tou
choient point à leurs femmes; ny ne mangeoien
point de viande auec le ſel, ny ail, & ne beuuoiẽ
point de Chica. Tous s'aſſembloient en vn
place, où il n'y auoit aucun eſtranger, ny aucu
animal, & auoient de certains habits & orne
ments, qui ſeulement ſeruoient pour ceſte fe
ſte. Ils marchoient en proceſsion fort douce
ment, les teſtes couuertes de leurs voiles, bat
tans des tambours ſans parler l'vn à l'autre. Cel
duroit vn iour & vne nuict, puis le iour enſui
uant, ils danſoient, & faiſoient bonne chere, pa
deux iours & deux nuits continuellement, di
ſans que leur oraiſon auoit eſté acceptée. E
encor

ncor que ceste feste ne se fasse auiourd'huy uec toute ceste ceremonie ancienne, si est-ce que cõmunement ils en font vne autre, qui est ort semblable, laquelle ils appellent Ayma; uec des vestemens qui seruent seulement à cét ffect, & font ceste maniere de procession auec eurs tambours, ayans auparauant ieusné, puis pres se mettent à faire bonne chere; ce qu'ils ont de coustume de faire en leurs vrgentes neessitez. Et combien que les Indiens ayent delaissé en public de sacrifier des bestes, & autres hoses qui ne se peuuent cacher des Espagnols, eantmoins ils se seruent tousiours de plusieurs eremonies qui ont leur origine de ces festes & uperstitions anciennes. Car ils font encor auourd'huy couuertemẽt ceste feste de l'Ytu aux lances de la feste du Sacrement, en faisans les lances de Lyamallama, & de Guacon, & d'aures selon leur ceremonie anciẽne, à quoy l'on loit bien regarder de pres. L'on a fait des traitez plus amples de ce qui concerne ceste matiee, pour les lieux où il est necessaire remarquer es abus & superstitions qu'auoient les Indiens ors de leur gentilité, afin que les Prestres & Curez y prennent garde. Suffise donc à present l'auoir traitté de l'exercice, auquel le diable occupoit ses deuots, afin que contre sa volonté l'on voye la differencequ'il y a de la lumiere aux enebres, & de la verité Chrestienne, au mensonge gentil, quoy que l'ennemy de Dieu & des hõmes ayt tasché auec tous ses artifices de contrefaire les choses de Dieu.

De la feste du Iubilé que celebroient les Mexiquains.

Chapitre XXIX.

LEs Mexiquains n'ont esté moins cu rieux en leurs festes & solemnitez, les quelles estoient de peu de despens de biens, mais d'vn grãd coust de san humain. Nous auons cy dessus parlé de la fest principale de Vitzilipuztli, apres laquelle la fe ste de Tezcalipuca estoit la plus solemnisee Ceste feste tõboit en May, & en leur Kalendrie ils l'appelloient Toxcolt, elle escheoit de qua tre ans en quatre ans auec la feste de penitence où il y auoit planiere indulgence & pardon de pechez. En ce iour ils sacrifioient vn captif, qu auoit la semblance de l'idole Tezcalipuca, qu estoit le 19. de May. En la veille de ceste feste les seigneurs venoient au tẽple, & apportoien vn vestement neuf, semblable à celuy de l'idole lequel les Prestres luy vestoient, luy ayans pre mierement osté les autres habits, lesquels il gardoient auec autãt ou plus de reuerence, qu nous faisons les ornemens. Il y auoit aux coffre de l'idole plusieurs ornemẽs, ioyaux, affiquets & autres richesses, de bracelets, de plumes pre cieuses, qui ne seruoient d'autre chose que d'e stre là, & adoroient tout cela comme le mesme Dieu. Outre le vestement, auec lequel ils ado roient l'idole ce iour-là, ils luy mettoient d

certaines enseignes de plume, des garde-soleils, des ombrages, & autres choses: l'ayans ainsi reuestu & orné, ils ostoient la courtine ou voile de la porte, afin qu'il fust veu de tous, & alors sortoit vne des dignitez du Temple, vestu de la mesme façon que l'idole, portant des fleurs en la main, & vne petite fluste de terre, ayant vn son fort aigu, & se tournant du costé de l'Orient, il la touchoit, puis retourné vers l'Occident, le Nort & le Sud, il faisoit le semblable. Et apres auoir ainsi sonné vers les quatre parties du monde (denotant que les presens & absens l'oyoient) il mettoit le doigt en l'aire, & cueillant de la terre d'icelle, la mettoit en sa bouche, & la mangeoit en signe d'adoration. Autant en faisoient tous ceux qui y estoient presens, & en pleurans se prosternoient, inuoquans l'obscurité de la nuict & les vents, les prians qu'ils ne les delaissassent, ny oubliassent point, ou bien qu'ils leur ostassent la vie, pour donner fin à tant de trauaux qu'ils enduroient en icelle. Les larrons, les fornicateurs, les homicides, & tous les autres delinquans auoient grande crainte & tristesse en eux pendant que ceste fluste sonnoit : tellement que quelques vns ne pouuoient dissimuler, ny cacher leurs delicts. Par ce moyen tous ceux-là ne demandoient autre chose à leur Dieu, sinon que leurs delicts ne fussent point manifestez, espandans beaucoup de larmes, & auec vne grande repentance & regret, offroient quantité d'encens pour appaiser leurs Dieux. Les hommes courageux & vaillans, & tous les vieux soldats

qui ſuiuoient l'art militaire, en oyant ceſte fluſte demandoient auec vne grande deuotion à Dieu le Createur, au Seigneur pour lequel nous viuons au Soleil, & à d'autres leurs Dieux, qu'ils leur donnaſſent victoire contre leurs ennemis, & des forces pour prendre beaucoup de captifs, afin d'honorer leurs ſacrifices. La ceremonie ſuſdite ſe faiſoit dix iours auparauant la feſte, pendant leſquels dix iours le Preſtre ſonnoit ceſte fluſte, afin que tous fiſſent ceſte adoration de manger de la terre, & de demander à leur idole ce qu'ils voudroient, & faiſoient chaque iour oraiſon, les yeux hauſſez au Ciel, auec des ſouſpirs & gemiſſemens, comme perſonnes qui ſe contriſtoient de leurs fautes & pechez. Iaçoit que ceſte contrition ne fuſt que par crainte de la peine corporelle que l'on leur donnoit, & non pas pour crainte de l'eternelle, parce qu'ils croyoient pour certain qu'il n'y auoit point de peine ſi eſtroitte en l'autre vie. C'eſt pourquoy ils s'offroient à la mort volontairement, ayans opinion que c'eſtoit à tous vn repos aſſeuré. Le premier iour de la feſte de cét idole Tezcalipuca eſtant venu, tous ceux de la Cité s'aſſembloient en vne court pour celebrer auſſi la feſte du Kalendrier, dont nous auons parlé, qui s'appelloit Toxcoalth, qui ſignifie choſe ſeche: laquelle feſte ne ſe faiſoit à autre fin, que pour demander de l'eau en la façon que nous autres ſolemniſons les Rogations: & ainſi ceſte feſte eſtoit touſiours en May, qui eſt le temps que l'on a plus faute d'eau en ce pays-là. L'on commençoit à

la celebrer le neufiesme de May, finissant le dixneufiesme. Le dernier iour de la feste au matin, les Prestres tiroient vn branquart ou litiere, fort bien ornee de courtines, & de sandos de diuerses façons. Ce branquart auoit autant de bras & tenons, qu'il y auoit de ministres qui le deuoient porter. Tous lesquels sortoient barboüillez de noir, les cheueux longs, tressez par la moitié auec des lizets blancs, & vestus de la liuree de l'idole. Dessus ce branquart ils mettoient le personnage de l'idole, deputé pour ceste feste, qu'ils appelloient, semblance du Dieu Tezcalipuca, & le prenans sur leurs espaules, le tiroient en public au pied des degrez, & incontinent sortoient les ieunes hommes, & les filles recluses de ce temple, portans vne grosse corde torse de chaisnes de mays rosty, auec laquelle ils enuironnoient le branquart, & mettoient au col de l'idole vne chaisne de mesme, & en la teste vne guirlande. Ils appellent la corde Toxcalt, denotant la secheresse, & sterilité du temps. Les ieunes hommes sortoient entourez auec des courtines de red, des guirlandes, & des chaisnes de mays rosty. Les filles estoient vestuës d'habits & ornemens tous neufs, portans au col des chaisnes de mays rosty, & en leurs testes des Tyares faictes de vergettes toutes couuertes de mays. Ils auoient les pieds couuerts de plumes, & les bras & ioues colorees de fard. Ils apportoient aussi beaucoup de ce mays rosty, & les principaux se les mettoient à la teste & au col, prenans

des fleurs en leurs mains. Apres que l'idole estoit mis en son branquart & littiere, ils semoient par tout au tour grande quantité de rameaux de manguey, les feüilles duquel sont larges & espineuses. Ce branquart mis sur les espaules des dessusdits Religieux, ils le portoient en procession par dedans le circuit de la court, & deux Prestres marchoient deuant auec des brasiers ou encensoirs, encensans fort souuent l'idole, & chaque fois qu'ils mettoient l'encens, ils haussoient le bras le plus haut qu'ils pouuoient vers l'idole & vers le Soleil, leur disans qu'ils esleuassent leurs oraisons au Ciel, comme ceste fumee s'esleuoit en haut. Alors tout le peuple qui estoit en la court, alloit & se tournoit en rond vers le lieu où alloit l'idole, portans tous en leurs mains des cordes neuues de fil de manguey, d'vne brasse de lõg, ayans vn nœud au bout, & auec icelles se disciplinoient s'en donnans de grands coups sur les espaules, de la façon que l'on se discipline en Espagne le Ieudy sainct. Toute la muraille de la court & les creneaux estoiẽt pleins de rameaux & de fleurs, si bien ornez, & auec telle fraischeur, qu'ils donnoient vn grand contentement. Ceste procession estant acheuee, ils rapportoient l'idole au lieu où il auoit accoustumé d'estre: puis apres venoit vne grande multitude de peuple auec des fleurs accõmodees de diuerses façons, dont ils remplissoient le tẽple & toute la court, de sorte qu'il sembloit ornement d'oratoire. Tout cela estoit accommodé & mis en ordre par les mains des Prestres, les ieunes hommes

du Temple leur baillant, & seruant ces choses le dehors. La chapelle ou chambre de l'idole demeuroit ce iour là descouuerte sans y mettre le voile. Cela fait chacun venoit offrir des courtines, des sandaux, des pierres precieuses, des ioyaux, de l'encens, du bois gommeux, des grapes, ou espics de mays, des cailles, & finalement tout ce qu'ils auoient accoustumé d'offrir en telles solemnitez. Quand ils offroient ces cailles, (qui estoit l'offrande des pauures) ils faisoient ceste ceremonie, qu'ils les bailloient aux Prestres, lesquels les prenans, leur arrachoient la teste, & aussi tost les iettoient aux pieds de l'Autel, où ils perdoient leur sang, & autant en faisoient-ils des autres qu'ils offroient. Chacun offroit selon son pouuoir, d'autres viandes, & fruits lesquels estoient aux pieds de l'Autel des ministres du Temple, & estoient ceux qui les recueilloient, & les portoient en leurs chambres. Ceste solemnelle offrande faite, le peuple s'en alloit disner chacun en son bourg & en sa maison, laissans ainsi la feste suspenduë, iusqu'apres disner. Pendant ce temps les ieunes hõmes & filles du Temple, auec les ornements susdits s'occupoient à seruir l'idole de tout ce qui luy estoit dedié pour son manger. Laquelle viande estoit apprestee par d'autres femmes qui auoient fait vœu de s'occuper ce iour-la à faire le manger de l'idole, & d'y seruir tout le iour. C'est pourquoy toutes celles qui auoient fait le vœu, venoiét au point du iour, s'offrans aux deputez du Temple, afin qu'ils leur cõmandassent ce qu'elles deuoient faire, & l'accomplissoient

fort diligemment. Elles faisoient & apprestoiẽ tant de diuersités & inuentions de viandes, que c'estoit vne chose admirable. Ceste viande estãt accõmodee, & l'heure du disner venuë, toutes ces filles sortoient du Temple en procession, chacune vn petit panier de pain en la main, & en l'autre vn plat de ces viandes, & marchoit deuant elles vn vieillard qui seruoit de maistre d'hostel, auec vn habit assez plaisant; il estoit vestu d'vn surplis blanc, qui luy venoit iusqu'au mollet des iambes, sur vn pourpoint sans manches, de cuir rouge, à la façon d'vne tunique. Il portoit des aisles, au lieu de manches, d'où sortoient des lisets larges, ausquels pendoit sur le milieu des espaules, vne moyenne callabasse ou citroüille, qui estoit toute remplie, & couuerte de fleurs, par des petits trous qui y estoiẽt, & au dedans y auoit plusieurs choses de superstition. Ce vieillard marchoit ainsi accommodé deuant l'appareil, fort humble, & triste, ayant la teste baissee, & en approchant du lieu qui estoit au pied des degrés, il faisoit vne grande humiliation & reuerence, puis se retirant d'vn costé, les filles s'approchoient auec la viande, & l'alloient presenter de rang, & par ordre les vnes apres les autres, auec beaucoup de reuerence. Puis ayans presenté toutes ces viandes, le vieillard s'en retournoit comme deuant, & remenoit les filles en leur Conuent. Cela fait, les ieunes hommes & ministres de ce Temple sortoient, & recueilloient ceste viande, laquelle ils portoient aux chambres des dignitez & Prestres du Temple, lesquels auoient ieusné

ır l'eſpace de cinq iours, mangeans ſeulement ıe fois le iour, & ſ'eſtoient abſtenus de leurs mmes, ſans ſortir du temple, durant ces cinq ıurs, pendant leſquels ils ſe foittoient rigou-:uſement auec des cordes, & mangeoient de :ſte viande diuine (ainſi l'appelloient-ils) tout : qu'ils pouuoient, & n'eſtoit licite à aucun 'en manger, ſinon à eux. Tout le peuple ayant :heué de diſner, ſe r'aſſembloit à la court pour elebrer & voir la fin de la feſte, où ils faiſoient enir vn captif, qui par l'eſpace d'vn an auoit epreſenté l'idole, eſtant veſtu, orné, & honoré omme le meſme idole, & luy faiſans tous re-ıerence, le mettoient entre les mains des ſacri-icateurs, leſquels ſe preſentoient au meſme emps, & l'alloient ſaiſir par les pieds & mains. .e Papa luy fendoit & ouuroit l'eſtomach, luy ırrachant le cœur, puis hauſſoit la main tant ıu'il pouuoit, le monſtrant au Soleil, & à l'ido-e, comme il a eſté dit cy deuant. Ayans ainſi ſa-:rifié celuy qui repreſentoit l'idole, ils ſ'en al-oient en vn lieu conſacré, & deputé pour cét effet, où arriuoient les ieunes hommes, & filles du temple, auec les ornements ſuſdits, leſquels eſtans mis en ordre, dançoient, & chantoient à l'entour des tambours, & autres inſtruments, dont les dignitez du temple ioüoient, & ſon-noient. Puis venoient tous les Seigneurs, ayans les meſmes enſeignes & ornemens que les ieu-nes hommes, leſquels dançoient en rond au-tour d'iceux. On ne tuoit point ordinairement en ce iour d'autres hommes que le ſacrifié, tou-tefois de quatre en quatre ans ſeulement on en

auoit d'autres auec luy, qui estoit en l'an du I
bilé & indulgence pleniere. Apres le Soleil co
ché, chacun estant content de sonner, de ma
ger & de boire, les filles s'en alloient toutes
leur Conuent, & prenoient de grands plats
terre, pleins de pain paistry de miel, qui estoi
couuerts de petits paniers ouurez, & façonn
de testes & os de mort, & portoient la collatic
à l'idole, montans iusques à la court qui esto
deuant la porte de l'oratoire, & l'ayans posee e
ce lieu, elles descendoient auec le mesme ord
qu'elles y auoient monté, le maistre d'hostel a
lant tousiours deuant. Incontinent sortoie
tous les ieunes hommes en ordre, auec des car
nes, ou roseaux és mains, qui commençoient
courir au haut des degrez du temple, à l'enu
l'vn de l'autre, pour arriuer les premiers au
plats de la collation. Cependant les dignitez r
marquoient celuy qui arriuoit le premier, s
cond, troisiesme & quatriesme, sans faire est
du reste. Ceste collation estoit aussi tost enleue
par ces ieunes hommes, laquelle ils emportoiē
comme grandes reliques. Cela fait, les quatr
qui premiers estoient arriuez, estoient mis a
milieu des dignitez & anciens du temple, &
auec beaucoup d'honneur les mettoient e
leurs chambres, les loüans, & leur donnans d
bons ornemens, & de là en auant estoient reue
rez & honorez comme hommes signalez. L
prinse de ceste collation estant acheuee, & la fe
ste celebree auec beaucoup de resiouyssance, &
de crierie, ils donnent congé à tous ces ieune
hommes & filles qui auoient seruy l'idole; au

›yen dequoy ils s'en alloient les vns apres les
tres, au temps qu'elles sortoient. Tous les pe-
s enfans des colleges & escholes estoient à la
rte de la court, auec des pelottes de ionc, &
ıerbes aux mains, lesquelles ils leur iettoient
mocquans & rians d'elles, comme de person-
s qui se retiroient du seruice de l'idole, ils
rtoient auec liberté de disposer de soy à leur
ılonté, & auec cela prenoit fin la feste.

De la feste des marchands que celebroient ceux de Cholutecas.

Chapitre XXX.

Combien que j'aye assez cy dessus parlé du seruice que les Mexiquains faisoient à leurs dieux, si est-ce que ie diray encore quelque chose de la feste de celuy qu'ils ap-
elloient Quetzacoaalt, qui estoit le dieu des
ches, laquelle se solemnisoit en ceste forme.
Quarante iours auparauāt les marchands ache-
›ient vn esclaue, bien fait, sans aucun vice, ny
ache, tant de maladie, comme de blessure, le-
quel ils vestoient des ornements de l'idole, afin
qu'il le representast quarante iours. Auant que
le le vestir ils le purifioient, le lauant deux fois
n vn lac qu'ils appelloient, lac des dieux, &
pres qu'il estoit purifié, ils le vestoient de mes-
ne que l'idole estoit vestu. Il estoit fort reueré,
lurant quarante iours, à cause de ce qu'il repre-
entoit. Ils l'emprisonnoient de nuict, comme

il a esté dit cy dessus, de peur qu'il ne s'enfuy
& le matin le tiroient de la prison, le mett
en vn lieu eminent où ils le seruoient, en l
donnant à manger des viandes exquises. Ap
qu'il auoit mangé, ils luy mettoient des chais
de fleurs au col, & beaucoup de bouquets a
mains. Il auoit sa garde fort accomplie, au
beaucoup de peuple qui l'accompagnoit, &
loit auec luy par la Cité. Il alloit chantãt & da
çant par toutes les ruës, afin d'estre cogneu po
la semblance de leur dieu, & lors qu'il co
mençoit à chanter, les femmes & petits enfa
sortoient de leurs maisons pour le salüer, & l
faire leurs offrandes comme à leur dieu. De
vieillards d'entre les dignitez du temple, v
noient par deuers luy neuf iours auparauant
feste, lesquels s'humilians deuant luy, luy
soient d'vne voix fort humble & basse, S
gneur, tu dois sçauoir que d'icy à neuf iours s
cheue le trauail de danser & de chanter: car lo
tu dois mourir, & il deuoit respondre, que
fust à la bonne heure. Ils appelloient ceste cer
monie Neyolo Maxiltlezteli, qui veut dire l'a
uertissement; & quand ils l'aduertissoient,
prenoient garde fort attentiuement s'il se co
tristoit point, & s'il dançoit aussi ioyeusemen
que de coustume; que s'il ne le faisoit auec vn
telle gayeté qu'ils desiroient, ils faisoient vn
sotte superstition en ceste maniere. Ils s'en a
loient incontinent prendre les razoirs des sacr
fices, lesquels ils lauoient, & mettoient du san
humain qui y restoit des sacrifices passez. Et d
ces laueures luy faisoient vn breuuage mes

:c vne autre liqueur faite de Cacao, & luy nnoient à boire, & disoient que ce breuuage oit telle operation en luy, qu'il luy feroit per- : la memoire de tout ce qu'on luy auoit dit, que cela le rendroit presque insensible, & re- urneroit à son chant & gayeté ordinaire. Ils ent dauantage, qu'il s'offroit allegrement à ourir, estant enchanté de ce breuuage. La cau- pourquoy ils taschoient de luy oster ceste tri- sse, estoit, pour autant qu'ils tenoient cela our vn mauuais augure, & pour vn pronostic : quelque grand mal. Le iour de la feste estant nu, apres luy auoir fait beaucoup d'honneur, anté la musique, & luy auoir presenté l'en- ns, les Sacrificateurs sur la minuict le pre- oient & le sacrifioient à la façon susdite, fai- ns offrande de son cœur à la Lune, lequel ils ttoient apres contre l'idole, laissant tomber le orps au bas des degrez du temple, où ceux qui auoient offert le releuoient, qui estoient les archands desquels estoit la feste; puis l'ayant orté en la maison du plus notable d'entr'eux, faisoient apprester en diuerses sausses, pour elebrer à l'aube du iour le banquet & disné de a feste, ayans premierement donné le bon iour l'idole, auec vn petit bal qu'ils faisoient pen- lant que l'aube sortoit, & qu'on accommodoit e sacrifié. En apres tous les marchands s'assem- bloient à ce banquet, specialement ceux qui faisoient le commerce de vendre & acheter des esclaues, qui auoient en charge d'offrir par cha- cun an vn esclaue pour la semblance de leur Dieu. Cét idole estoit vn des plus honorez de ce-

ste terre, comme j'ay dit, c'est pourquoy le te[m]
ple où il estoit, estoit de beaucoup d'authorit
Il y auoit soixante degrez pour y monter, &
dessus d'iceux y auoit vne court de moyenne l
geur, fort propremẽt accommodee & plastre
au milieu de laquelle il y auoit vne grande pie
ronde, en la façon de four, ayant son entr
basse & estroite, tellement que pour y entrer
falloit se baisser bien fort. Ce temple auoit s
chambres, ou chappelles comme les autres, o
il y auoit des Conuents de Prestres, de ieun
hommes, de filles & d'enfans, comme il a es
dit, & toutesfois il n'y auoit qu'vn seul Prestr
qui residoit continuellement là, & estoit com
me semainier: car combien qu'il y eust en cha
cun de ces temples trois ou quatre Curez & di
gnitez, chacun y seruoit sa semaine sans en sor
tir. L'office du semainier du temple (apres auoi
endoctriné les enfans) estoit de battre vn gran
tambour tous les iours à l'heure que se couchoi
le Soleil, pour la mesme fin que nous auons ac
coustumé de sonner l'oraison. Ce tambou
estoit tel, qu'on en entendoit le son enroüé d
toutes les parts de la Cité, alors vn chacun ser-
roit sa marchandise, & se retiroit en sa maison
& y auoit vn si grand silence, qu'il sembloit
qu'il n'y eust homme viuant dans la ville. Au
matin, lors que l'aube du iour commençoit à
sortir, il recommençoit à battre ce tambour,
qui estoit le signe que le iour commençoit, au
moyen dequoy les voyagers & forains s'arre-
stoient à ce signal pour commencer leurs voya-
ges, pource qu'il n'estoit point permis iusques à

: temps de sortir de la Cité. Il y auoit en ce :mple vne court de moyenne grandeur, en la- uelle on faisoit de grandes dances & resiouyss- :nces, auec des farces, ou entremets, le iour e la feste de l'idole. Pour lequel effect il y uoit au milieu de ceste court vn petit theatre e trente pieds en quarré, fort propremét agen- é, lequel ils accommodoient de feüillages pour e iour, auec tout l'artifice & gentillesse qu'il stoit possible, estant tout enuironné d'arcades e diuerses fleurs & plumages, & y tenoient at- ichez en quelques endroits beaucoup de petits yseaux, connils, & autres animaux paisibles. ipres disner tout le peuple s'assembloit en ce eu, & les basteleurs se presentoient, & ioüoiét es farces; les vns contrefaisoient les sourds & :s enrumez, les autres les boiteux, les aueugles c les manchots, lesquels venoient demander uarison à l'idole. Les sourds respondoient du oq à l'asne, les enrumez toussoient, les boi- eux clochoient, racontans leurs miseres & en- uis, dequoy ils faisoient beaucoup rire le peu- le; les autres sortoient en forme de bestioles, es vns estans vestus comme escargots, les au- res comme crapaux, & d'autres cõme lezards, uis s'entre-rencontrans racontoient leurs offi- :es, & se retirans chacun de son costé, ils tou- :hoient de petites flustes, qui estoit chose plai- ante à ouyr. Ils contrefaisoient mesme des pa- pillons, & des petits oyseaux de diuerses cou- eurs, & estoient les enfans du temple qui re- presentoient ces formes; puis ils montoient en vne petite forest qui estoit là plantee expres, où

les Prestres du temple les tiroient auec des sa-
bacanes. Et cependant ils se disoient plusieu
plaisans propos, les vns en attaquant, & les au
tres en deffendant, dequoy les assistans estoie
ioyeusement entretenus. Cela acheué, ils fa
soient vn bal, ou mommerie auec tous ces per
sonnages, & par ce moyen s'acheuoit la fest
Ce qu'ils auoient accoustumé de faire aux plu
principales festes.

Quel profit l'on peut tirer du traicté des superstitions des Indes.

CHAPITRE XXXI.

CE qui a esté dit, suffise pour entendr
le soing & la peine que les Indien
employoient à seruir & honorer leu
idoles, & pour mieux dire, le diabl
car ce seroit vne chose infinie, & de peu de pro
fit, de vouloir raconter entierement ce qui s'
passe; veu mesme qu'il pourra sembler à quel
ques-vns qu'il n'estoit point de besoing d'en di
re tant comme j'ay fait; & que c'est perdre l
temps, comme on fait, en lisant les contes qu
feignent les Romans de Cheualerie. Mais s
ceux qui ont ceste opinion, y veulent regarde
de pres, ils trouueront qu'il y a grande differen
ce entre l'vn & l'autre, & recognoistront qu
ce peut estre vne chose vtile, pour plusieur
considerations d'auoir la cognoissance des cou
stumes & ceremonies dont vsoient les Indiens

Pre-

'remierement ceste cognoissance n'est pas seu-
ement vtile, mais aussi necessaire aux terres où
ls ont vsé de ces superstitions, afin que les Chre-
tiens, & maistres de la loy de Iesus-Christ, sça-
hent les erreurs & superstitions des anciens,
our voir si les Indiens en vsent point encores
ujourd'huy ouuertement, ou couuertement.
'our ceste occasion plusieurs doctes & signalez
ersonnages ont escrit des discours assez am-
les de ce qui s'en est trouué, voire les Conci-
es Prouinciaux, ont commandé qu'on les escri-
e & imprime, comme on a fait en Lima, où vn
liscours a esté fait plus ample, que ce qui en est
cy traitté. C'est pourquoy c'est chose impor-
ante pour le bien des Indiens, que les Espa-
nols estans en ces parties des Indes, ayent la
ognoissance de toutes ces choses. Ceste narra-
ion mesme peut seruir aux Espagnols de delà,
c à tous autres, en quelque endroit qu'ils
oient, pour remercier Dieu nostre Seigneur,
c luy rendre graces infinies d'vn si grand bien
que celuy que nous a departy, & va donnant sa
aincte loy, laquelle est toute iuste, toute nette,
c toute profitable. Ce qu'on peut cognoistre
n la comparant auec les loix de Satan, où tant
e malheureux ont vescu si miserables. Elle
eut mesme seruir pour descouurir l'orgueil,
'enuie, les ttromperies, & les embusches du
liable, qu'il exerce contre ceux qu'il tient cap-
ifs; veu que d'vn costé il veut imiter Dieu, &
aire comparaison auec luy & sa saincte loy; &
l'autre costé il entremesle en ses actes tant de
anitez, d'ordures, & de cruautez, comme ce-

luy qui n'a point d'autre exercice que de soph
stiquer, & corrompre tout ce qui est bon. Fin
lement qui verra les tenebres & l'aueuglemen
auquel tant de grandes Prouinces & Royaume
ont vescu si long temps, & que beaucoup d
peuples, voire vne grande partie du monde, v
uent encores deceus de semblables tromperie
ne pourra (s'il a le cœur Chrestien) qu'il ne ren
de graces au tres-haut Dieu, pour ceux qu'il ap
pelle de si grandes tenebres, à l'admirable lu
miere de son Euangile, suppliant l'immens
charité du Createur qu'il les conserue, & aug
mente en sa cognoissance, & en son obeyssanc
& que de mesme aussi il se contriste pour ceu
qui tousiours suiuent le chemin de perdition
& qu'en fin il supplie le Pere de misericord
qu'il leur descouure les thresors & richesses d
Iesus-Christ, lequel auec le Pere & le sainct Es
prit regne par tous les siecles. Amen.



LIVRE SIXIESME DE L'HISTOIRE NATVRELLE & morale des Indes.

Que l'opinion de ceux-là est fausse, qui tiennent que les Indiens ont faute d'entendement.

CHAPITRE PREMIER.

AYANT traitté cy deuant de la religion dont vsoient les Indiens, ie pretens escrire en ce liure de leurs coustumes, police & gouuernement, pour deux fins; l'vne, afin l'oster la fausse opinion que l'on a communenent d'eux, qu'ils sont hommes grossiers, & ›rutaux, ou qu'ils ont si peu d'entendement, ju'à peine meritent-ils que l'on die qu'ils en ıyent. D'où vient que l'on leur fait plusieurs ex-:ez & outrages, en se seruant d'eux presque en a mesme façon que si c'estoient bestes brutes, k les reputans indignes d'aucun respect, qui est n si vulgaire & si pernicieux erreur (ainsi que le çauent fort bien ceux qui auec quelque zele & onsideration, ont cheminé parmy eux, & qui

ont veu & cogneu leurs secrets & conseils:) &
d'autre part, le peu de cas que font de ces In
diens plusieurs qui pensent sçauoir beaucoup
& neantmoins qui sont ordinairement les plu
ignorans, & plus presomptueux, que ie ne vo
point de plus beau moyen pour confondre ce
ste pernicieuse opinion, qu'en leur deduisan
l'ordre & façon de faire qu'ils auoient au temp
qu'ils viuoient encore sous leur loy, en laquell
combien qu'ils eussent beaucoup de choses bar
bares, & sans fondement, neantmoins ils e
auoient beaucoup d'autres, dignes de grand
admiration, par lesquelles l'on peut entendr
qu'ils ont le naturel capable de receuoir tout
bonne instruction, & de fait ils surpassent e
quelques choses, plusieurs de nos Republiques
Et n'est point chose de merueille qu'il y ayt e
entr'eux de si grandes & si lourdes fautes, ve
qu'il y en a eu aussi entre les plus fameux Legis
lateurs & Philosophes, voire sans excepter Ly
curgue, ny Platon. Et entre les plus sages Re
publiques, comme ont esté la Romaine, & l'A
thenienne, où l'on peut recognoistre des cho
ses si pleines d'ignorance, & si dignes de risee
qu'à la verité si les Republ. des Mexiquains &
Inguas eussent esté cogneües en ce temps de
Romains & des Grecs, leurs loix & gouuerne
mens eussent esté beaucoup estimez d'eux. Mai
nous autres à present ne considerans rien de ce
la, y entrons par l'espee, sans les ouyr, ny en
tendre, nous persuadans que les choses des In
diens ne meritent qu'on en fasse autre estime
que comme l'on fait d'vne venaison prise en l

forest, qui ayt esté amenee pour nostre seruice & passetemps. Les hommes plus profonds, & plus diligents, qui ont penetré & atteint iusques à la cognoissance de leurs secrets, coustumes & gouuernement ancien, en ont bien autre opinion, & s'esmerueillent de l'ordre, & du discours qui a esté entr'eux; du nombre desquels est Polo Ondeguardo, lequel ie suis communement au discours des choses du Peru; & pour celles de Mexique, Iean de Toüar, qui auoit eu vne prebende en l'Eglise de Mexique, & aujourd'huy est Religieux de nostre Compagnie de Iesus, lequel par le commandement du Viceroy Dom Martin Enrriques, a fait vn diligent, & ample recueil des histoires de ceste nation, & plusieurs autres graues & notables personnages, lesquels tant par parole, que par escrit, m'ont suffisamment informé de toutes ces choses que ie raconte icy. L'autre fin & intention, & le bien qui se peut ensuiure par la cognoissance de ces loix, coustumes & police des Indiens, est afin de leur ayder, & les regir par les mesmes loix & coustumes, attendu qu'ils doiuent estre gouuernez selon leurs coustumes & priuileges, entant qu'ils ne contreuiennent à la loy de Iesus-Christ, & de sa saincte Eglise, qu'on leur doit conseruer & entretenir comme leurs loix principales: car l'ignorance des loix & coustumes a esté cause qu'on y a commis plusieurs fautes de grande importance, parce que les Iuges & Gouuerneurs ne sçauent pas bien comment ils doiuent donner iugement, & y regir leurs sujets. Et qu'outre ce que c'est leur fai-

re vn grand tort, & aller contre raiſon, ce nous eſt choſe prejudiciable & dommageable, parce que de là ils prennent occaſion de nous abhorrer, comme gens qui en tout, ſoit au bien, ou au mal, leur auons eſté, & ſommes touſiours contraires.

De la ſupputation des temps, & du Kalendrier duquel vſoient les Mexiquains.

CHAPITRE II.

COMMENÇANT donc par la diuiſion & ſupputation des temps que les Indiens faiſoient (en quoy certes l'on peut recognoiſtre vn des plus grands ſignes de leur viuacité & bon entendement) ie diray premierement de quelle maniere les Mexiquains contoient, & diuiſoient leur annee, de leurs mois, de leur Kalendrier, de leurs contes, des ſiecles, & des aages. Ils diuiſoient l'an en dix-huict mois, à chacun deſquels ils attribuoient vingt iours, en quoy les trois cents ſoixante iours ſont accomplis, ſans comprendre en aucun de ces mois, les cinq iours qui reſtent du ſurplus, faiſant l'accompliſſemét de l'an entier: mais ils les contoient à part, & les appelloient, les iours de rien, durant leſquels le peuple ne faiſoit aucune choſe, & n'alloient pas meſmes en leurs temples, mais ils s'occupoient ſeulement à ſe viſiter les vns les autres, perdans ainſi le temps, & les Sacrificateurs du temple ceſſoient auſſi de ſacrifier,

[A]pres ces cinq iours passez, ils recommençoiēt [l]eur conte de l'an, duquel le premier mois & le [c]ommencement estoit en Mars, quād les feüil[l]es commençoient à reuerdir, encores qu'ils [p]rinssent 3. iours du mois de Feurier: car leur [p]remier iour de l'an estoit comme le 26. de Fe[u]rier, ainsi qu'il appert par leur Kalendrier, de[d]ans lequel mesme le nostre est comprins, & [e]mployé d'vn fort ingenieux artifice, & fut fait [p]ar les anciens Indiens, qui cogneurent les pre[m]iers Espagnols. I'ay veu ce Kalendrier, & l'ay [e]ncores en ma puissance, qui merite bien d'estre [v]eu, pour entendre le discours, & l'industrie qu'auoient les Indiens Mexiquains. Chacun de ces dix-huict mois auoit son propre nom, & sa propre peinture, qu'il prenoit communement de la principale feste qui se faisoit en ce mois, ou de la diuersité du temps que l'an cause en iceux. Ils auoiēt en ce Kalendrier certains iours marquez & destinez pour leurs festes, & contoient les sepmaines de treize iours, en y remarquant les iours par vn zero, qu'ils multiplioient iusqu'à treize, & incontinent recommençoient à conter, vn, deux, &c. Ils remarquoient aussi les annees de ces roües, par quatre signes, ou figures, attribuans à chacun an vn signe, dont l'vn estoit d'vne maison, l'autre d'vn connin, le troisiesme d'vn roseau, & le quatriesme d'vn caillou. Ils les peignoient de ceste façon, denotans par icelles figures l'an qui couroit, disans à tant de maisons, ou à tant de cailloux de telle roüe succeda telle chose: car l'on doit sçauoir que leur roüe, qui estoit comme vn siecle, con-

tenoit quatre sepmaines d'annees, estant chacune sepmaine de treize ans qui accomplissoiét en tout, cinquante-deux ans. Ils peignoient au milieu de ceste roue vn Soleil, d'où sortoient en croix quatre bras, ou lignes iusques à la circonference de la roüe, & faisoient leur tour en telle façon que la circonference estoit diuisee en quatre parties esgales, chacune desquelles auec son bras, ou ligne, auoit vne couleur particuliere, & differente des autres, & estoient les quatre couleurs, verd, azuré, rouge & iaune. Chaque portion de ces quatre, auoit treize separations, qui auoient toutes leurs signes, ou figures particulieres, de maison, ou de connin, ou de rozeau, ou de caillous, signifiant par chaque signe vne annee, & en teste de ce signe, ils peignoient ce qui estoit arriué cest an là. C'est pour quoy ie veids au Calendrier, que i'ay dit, l'annee, en laquelle les Espagnols entrerent en Mexique, marquee par vne peinture d'vn homme vestu de rouge, à nostre mode, car tel estoit l'habit du premier Espagnol, qu'enuoya Fernand Cortez, au bout de cinquante deux ans, que se fermoit, & accomplissoit la roüe. Ils vsoient d'vne plaisante ceremonie, qui estoit que la derniere nuict ils rompoient tous les vases & vtensiles qu'ils auoient, & esteignoient tout le feu, & toutes les lumieres, disans que le monde deuoit prendre fin à l'accomplissement d'vne de ces roües, & que d'auenture ce pourroit estre celle où ils se trouuoient: car (disoient-ils) puis que le monde doit alors finir, qu'est-il plus de besoing d'apprester de viande, ny de manger?

C'est pourquoy ils n'auoient plus que faire de vases, ny de feu. Sur ceste opinion ils passoient toute la nuict en grande crainte, disans que peut estre il ne viendroit plus de iour, & veilloient tous fort attentiuement pour voir quād le iour viendroit : mais voyans que l'aube commençoit à poindre, incontinent ils battoient plusieurs tambours, & sonnoient des buccines, les flustes, & autres instrumens de resioyssance & allegresse, disans que desia Dieu leur allongeoit le temps d'vn autre siecle, qui estoient cinquante deux ans. Et alors ils recōmençoient vne autre roüe. Ils prenoiēt en ce premier iour, & commencement du siecle du feu nouueau, & achetoient des vases & vtensiles neufs pour apprester la viande, & alloient tous querir ce feu nouueau chez le grand Prestre, ayans fait auparauant vne solemnelle procession d'action de graces pour la venuë du iour, & prolongation d'vn autre siecle. Telle estoit leur façon, & maniere de conter les annees, les mois les sepmaines, & les siecles.

Comment les Roys Inguas contoient les ans & les mois.

Chapitre III.

Combien que ceste supputation des temps practiquee entre les Mexicquains, soit assés ingenieuse & certaine pour des hommes qui n'auoient aucunes lettres, toutesfois il me semble qu'ils

ont eu faute de discours & de consideration, n'ayans point fondé leur conte sur le cours de la Lune, ny distribué leurs mois selon icelle, en quoy certainement ceux du Peru les ont surpassés, pource qu'ils partoient leur an en autant de iours parfaictement accomplis, cõme nous faisons icy, & le diuisoient en douze mois, ou Lunes, esquels ils employoient & consommoient les vnze iours, qui restent de la Lune ainsi que l'escrit Polo. Pour faire leur conte de l'an seur & certain, ils vsoient de ceste industrie, qu'aux montagnes qui estoient au tour de la Cité de Cusco (où se tenoit la court des Roys Inguas, & le plus grand sanctuaire des Royaumes, comme si nous disions vne autre Rome) il y auoit douze coulomnes assises par ordre en telle distance l'vne de l'autre, que chaque mois vne de ces coulõnes remarquoit le leuer & coucher du Soleil. Ils les appelloient Succanga, & par le moyen d'icelles ils enseignoient & annonçoient les festes, & les saisons propres à semer, à recueillir & à faire autres choses. Ils faisoient de certains sacrifices à ces pilliers du Soleil, suiuant leur superstition. Chaque mois auoit son nom propre, & ses festes particulieres. Ils commençoient l'an par Ianuier, comme nous autres, mais depuis vn Roy Ingua, appellé Pachacuto, qui signifie reformateur du Temple, fit commencer leur an par Decembre, à cause (comme ie coniecture) qu'alors le Soleil commence à retourner du dernier point de Capricorne, qui est le Tropique plus proche d'eux. Ie ne sçay point que les vns, ny les

utres, ayent remarqué aucun Bisexte, com-
ıien que quelques-vns disent le contraire. Les
emaines que contoient les Mexiquains n'e-
toient pas proprement semaines, puis qu'el-
es n'estoient pas de sept iours, aussi les Inguas
ı'en firent aucune mention, ce qui n'est pas de
nerueille, attendu que le conte de la semaine
ı'est pas fondé sur le cours du Soleil, comme
:eluy de l'an, ny sur le cours de la Lune comme
:eluy des mois, mais bien entre les Hebrieux
:st fondé sur la creation du monde, que rap-
ıorte Moyse, & entre les Grecs, & les Latins,
'ur le nombre des sept planetes, du nom des-
quelles mesme les iours de la semaine ont prins
eur nom. Neantmoins c'estoit beaucoup à ces
Indiens, estans hommes sans liures, & sans let-
:tes comme ils sont, qu'ils eussent vn an des
aisons & des festes si bien ordonnees comme
l est dit cy-dessus.

Que l'on n'a point trouué aucune nation d'Indiens qui vsast de lettres.

Chapitre IV.

Les lettres furent inuentees pour re-
presenter & signifier proprement
les paroles que nous prononçons,
ainsi que les paroles mesmes (selon
le Philosophe) sont les signes & marques pro-
pres des conceptions & pensees des hommes.
Et l'vn & l'autre (ie dy les lettres & les mots)
ont esté ordonnez pour faire entendre les cho-

ſes. La voix pour ceux qui ſont preſens, & le
lettres pour les abſens, & pour ceux qui ſont
venir. Les ſignes & marques qui ne ſont pa
propres pour ſignifier les paroles, mais les cho
ſes, ne peuuent eſtre appellés, ny ne ſont poin
à la verité des lettres, encor qu'ils ſoient eſcrit
Car l'on ne peut dire qu'vne image du Sole
peint, ſoit vne eſcriture du Soleil, mais ſeule
ment vne peinture, autant en eſt-il des autre
ſignes & characteres qui n'ont aucune reſſem
blance à la choſe, mais qui ſeruent tant ſeule
ment de memoire. Car celuy qui les inuenta
ne les ordonna point pour ſignifier des paro
les : mais ſeulement pour denoter vne choſe
On n'appelle point auſſi ces characteres let
tres ny eſcritures, comme de fait ils ne le ſon
pas, mais pluſtoſt des chiffres ou memoires
ainſi que ſont ceux dont vſent les Spheriſtes &
Aſtrologues, pour ſignifier diuers ſignes où pla
nettes de Mars, de Venus, de Iupiter, &c. Tel
characteres ſont chiffres, & non pas lettres
pourautant que quelque nom que Mars puiſſe
auoir en Italien, François, en Eſpagnol, touſ
iours ce charactere le ſignifie; ce qui ne ſe trou
ue point és lettres : Car iaçoit qu'elles deno
tent les choſes, c'eſt par le moyen des paroles
D'où vient que ceux qui n'en ſçauēt la langue,
ne les entendent pas, comme pour exemple
le Grec, ny l'Hebrieu, ne pourra pas compren-
dre ce que ſignifie ce mot *sol*, iaçoit qu'ils le
voyent eſcrit, pource qu'ils ignorent le mot
Latin. Tellement que l'eſcriture & les lettres
ſont ſeulement practiquees par ceux qui auec

celles ſignifient des mots, car ſi immediatement elles ſignifient les choſes, elles ne ſont plus lettres ny eſcritures, mais des chiffres & des peintures, dequoy l'on tire deux choſes bien notables. L'vne que la memoire des hiſtoires & antiquités peut demeurer aux hõmes par l'vne de ces trois manieres, ou par les lettres & eſcritures, cõme il a eſté practiqué entre les Latins les Grecs, les Hebrieux, & beaucoup d'autres nations, ou par peinture, cõme l'on a vſé preſque en tout le monde : car il eſt dit au Concile de Nice ſecõd. *La peinture eſt vn liure pour les idiots qui ne ſçauent lire*, ou par chiffres & characteres, comme le chiffre ſignifie le nombre de cent, de mil & autres, ſans ſignifier ceſte parole de cent, ou de mil. L'autre choſe notable que l'on en peut tirer, eſt celle qui s'eſt propoſee en ce chapitre, à ſçauoir que nulle nation des Indes deſcouuertes de noſtre temps, n'a vſé de lettres, ny d'eſcriture, mais de deux autres manieres, qui en ſont images & figures. Ce que i'entends dire non ſeulement des Indes, du Peru & de la neuue Eſpagne, mais auſſi du Iappon & de la Chine. Et bien que ce que ie dis parauanture pourra ſembler à quelques-vns eſtre faux, veu qu'il eſt rapporté par les diſcours qui en ſont eſcrits, qu'il y a de ſi grandes Librairies & Vniuerſitez en la Chine & au Iappon, & qu'il eſt fait mention de leurs Chapas, lettres & expeditions, toutesfois ce que ie dy eſt choſe veritable, ainſi qu'on pourra entendre par le diſcours ſuiuant.

De la façon des lettres & des liures dont vsoient les Chinois.

CHAPITRE V.

IL y en a plusieurs qui pensent, & c'est bien la plus commune opinion, que les escritures dont vsent les Chinois sont lettres, comme celles dont nous vsons en Europe, & que par icelles l'on puisse escrire les paroles & discours, & que seulement ils different de nos lettres & escritures en la diuersité des characteres, comme les Grecs different des Latins, & les Hebreux des Chaldeans. Mais il n'en est pas ainsi, pource qu'ils n'ont point d'Alphabet, ny n'escriuent point de lettres, mais toute leur escriture n'est autre chose que peindre & chiffrer, & leurs lettres ne signifient point des parties de dictions, comme font les nostres, mais sont des figures & representations des choses, cõme du Soleil, du feu, d'vn homme, de la mer, & des autres choses. Ce qui appert euidemment, par ce que leurs escritures & Chapas sont entẽduës d'eux tous, combien que les langues dont parlent les Chinois, soient en grand nõbre, & fort differentes entre elles, en la mesme façon que nos nombres de chiffre sont entendus esgalement en Frãçois, en Espagnol, & en Arabic. Car ceste figure huict, où que ce soit signifie huict, encor que le François appelle ce nõbre d'vne façon, & l'Espagnol

l'vne autre. D'où vient que les choses estans de
oy innumerables, les lettres aussi ou figures dõt
sent les Chinois, pour les denoter sont pres-
que infinies: tellemẽt que celuy qui doit lire ou
scrire à la Chine (comme font les Mandarins)
oit sçauoir & retenir pour le moins quatre
ingts cinq mil characteres ou lettres, & ceux
qui sont parfaits en ceste lecture, en sçauẽt plus
e six vingts mil. Chose prodigieuse & estrãge,
oire qui seroit incroyable, si elle n'estoit atte-
tee par des personnes dignes de foy, cõme les
Peres de nostre Cõpagnie, qui sont là cõtinuel-
ement apprenans leur langue & escriture, & y
plus de dix ans que de nuict & de iour ils s'e-
tudient à cecy, auec vn perpetuel trauail. Car la
harité de IesusChrist, & le desir de la saluation
es ames, surmõte en eux tout ce trauail & dif-
iculté, qui est la raison pour laquelle les hom-
nes lettrez sont tant estimés en la Chine, à cau-
e de la difficulté qu'il y a à les comprendre, &
eux-là seulement ont les offices de Manda-
ins, Gouuerneurs, Iuges & Capitaines. Pour
este occasion les peres prennent beaucoup de
peine de faire apprendre à leurs enfans à lire &
scrire. Il y a grand nombre de ces escholes
où les enfans sont instruits, & où les maistres
es font estudier de iour, & le pere de nuict
n la maison. Tellement qu'ils leur endomma-
gent beaucoup les yeux, & les foüettent fort
ouuent auec des roseaux, bien que ce ne soit
pas de ces rigoureux, desquels ils foüettent les
mal-faicteurs; ils appellent cela la langue Man-
darine, qui a besoin de l'âge d'vn homme pour

estre comprinse : & doit-on sçauoir qu'enco
que la langue de laquelle parlent les Mandarir
soit particuliere & differente des vulgaires, les
quelles sont en grand nombre, & qu'on estudi
cōme l'on fait par deçà en Latin & en Grec, &
que les lettrez qui sont par toute la Chine l
sçauent, & entendent tant seulement : si est-c
toutefois que tout ce qui est escrit en icelle, e
entendu en toutes les langues, & iaçoit que le
Prouinces ne s'entr'entendent point de parol
les vnes les autres, toutefois par escrit ils s'en
tr'entendent l'vn l'autre, car il n'y a qu'vne sor
te de figures ou caracteres pour toutes, qui si
gnifie vne mesme chose, mais non pas vn mes
me mot, ny prolation veu que comme i'ay dit
ils sont seulement pour denoter les choses, &
non pas les paroles, cōme l'on peut facilemen
entendre par l'exemple des nombres de chif
fre. C'est pourquoy ceux du Iappon & les Chi
nois lisent & entendent fort bien les escriture
les vns des autres, combien que ce soient de
nations & des langues fort differentes. Qu
s'ils parloient ce qu'ils lisent, ou escriuent, il
ne le pourroient pas entendre. Telles sont don
les lettres, & les liures dont vsent les Chinoi
si renommez au monde. Pour faire leurs im
pressions ils grauent vne planche, des figure
qu'ils veulent imprimer. Puis en estampent au
tant de feüilles de papier qu'ils veulent, de la
mesme façon que l'on fait icy les peintures, qu
sont grauees en du cuiure, ou du bois. Mai
quelque homme d'entendement pourra de-
mander, comment ils peuuent signifier leur
conception

onceptions par des figures qui approchent, ou
essemblent à la chose qu'ils veulent represen-
er, comme de dire que le Soleil eschauffe, ou
u'il a regardé le Soleil, ou que le iour est du So-
eil. Finalement, comment il leur est possible de
enoter par de mesmes figures, les cas, les con-
onctions, & les articles qui sont en plusieurs lan-
ues & escritures. Ie responds à cela, qu'ils di-
tinguent, & signifient ceste varieté par certains
oincts rayez, & dispositions de la figure. Mais il
st difficile d'entendre comment ils peuuent es-
rire en leur langue des noms propres, speciale-
ment d'estrangers, veu que ce sont choses que ia-
mais ils n'ont veües, & qu'ils ne peuuent inuen-
er des figures qui leur soient propres. I'en ay
oulu faire l'experience me trouuant en Mexi-
ue auec des Chinois, & leur dy qu'ils escriuis-
ent en leur langue ceste proposition. Ioseph
'Acosta est venu du Peru, & autres semblables,
urquoy le Chinois fut vn long temps pensif,
nais en fin il l'escriuit. Ce que d'autres Chinois
eurent apres, bien qu'ils variassent vn peu en la
prononciation du nom propre. Car ils vsent de
est artifice pour escrire le nom propre, qu'ils
herchent quelque chose en leur langue qui aye
essemblance à ce nom, & mettent la figure de
este chose. Et comme il est difficile entre tant
le noms propres, de leur trouuer des choses qui
eur portent ressemblance en la prolation : aussi
eur est-ce chose fort difficile & fort laborieuse
l'escrire tels noms. Sur ce propos le Pere Allon-
e Sanchez nous contoit que lors qu'il estoit en
a Chine, & que l'on le menoit en diuers Tribu-

naux, de Mandarin en Madarin, ils eſtoient foi long temps à mettre ſon nom par eſcrit en leui Chapas, toutesfois ils l'eſcriuoient en fin, le nom mans en leur façon, & tellement ridicule, qu' peine approchoient-ils le nom, qui eſt la faço des lettres & eſcritures dont vſoient les Chinoi Celle des Iapponnois en approchoit beaucoup encor qu'ils afferment que les Seigneurs Iappon nois qui vindrent en Europe, eſcriuoient facile ment toutes choſes en leur langue, quoy que c fuſſent des noms propres d'icy, meſme l'on m' monſtré quelques eſcritures d'eux: parquoy ſemble qu'ils doiuent auoir quelque ſorte d lettres, encor que la plus part de leurs eſcriture ſoient par characteres & figures, comme il a eſt dit des Chinois.

Des eſcholes & vniuerſitez de la Chine.

CHAPITRE VI.



Es Peres de la Compagnie diſen qu'ils n'ont point veu en la Chi ne de grandes eſcholes & Vni uerſitez de Philoſophie, & autre ſciences naturelles, & croyēt qu'i n'y en a point, mais que toute leur eſtude eſt er la langue Mandarine, qui eſt treſ-ample. & treſ-difficile, comme i'ay dit, & que ce qu'ils eſtu-dient ſont choſes qui ſont eſcrites en ceſte lan-gue, qui ſont des hiſtoires des ſectes & opi-nions des loix ciuiles, des prouerbes moraux,

des fables, & plusieurs autres telles cōpositions, & ce qui en despend. Des sciences diuines ils n'en ont aucune cognoissance, ny n'ōt autre chose des naturelles que quelques petits restes qu'ils ont en des propositions esgarees, sans art & sans methode, selon l'entendement & estude d'vn chacun. Pour les Mathematiques, ils ont experience des mouuemens celestes, & des estoiles; & pour la Medecine, ils ont cognoissance des herbes, par le moyen desquelles ils guarissent plusieurs maladies, & en vsent beaucoup. Ils escriuent auec des pinceaux, & ont plusieurs liures escrits à la main, & d'autres imprimez qui sont tous d'assez mauuais ordre. Ils sont grands ioüeurs de Comedies: ce qu'ils font auec vn grand appareil de theatres, vestemens, cloches, tambours, & de voix, selon qu'il est conuenable. Quelques Peres racontent y auoir veu des Comedies qui duroient dix & douze iours auec leurs nuicts, sans qu'il y eust faute de ioüeurs sur le theatre, ny de spectateurs pour les regarder. Ils font plusieurs Scenes differentes, & pendant que les vns representent, les autres dorment ou repaissent. Ils traittent ordinairement en ces Comedies des choses, morales & de bon exemple, qui sont neantmoins entremeslees de choses gayes & plaisantes. Voila en somme ce que les nostres racontent des lettres & exercices de ceux de la Chine, où l'on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'entendement, & d'industrie. Mais tout cela est de peu de substance, pour ce qu'en effect toute la science des Chinois tend seulement à sçauoir escrire & lire; & non point

dauantage : car ils ne paruiennent point és sciences plus hautes, & leur escrire & lire n'est point proprement escrire & lire, puisque leurs lettres ne sont point lettres, qui puissent representer les paroles, mais sont figures de choses innumerables, lesquelles ne se peuuent apprendre que par vn bien long temps, & auec vn trauail infiny. Mais en fin auec toute leur science, vn Indien du Peru, ou Mexique qui a apprins à lire & escrire, sçait plus que le plus sage Mandarin d'entr'eux, veu que l'Indien auec vingt quatre lettres qu'il sçait, escrira & lira tous les mots & paroles qui sont au monde, & le Mandarin auec ses cent mil lettres aura beaucoup de peine pour escrire quelque nom propre de Martin, ou Allonse, & à plus forte raison ne pourra-il pas escrire les noms des choses qu'il ne cognoist point. Car en fin l'escrire de la Chine n'est autre chose qu'vne façon de peindre, ou chiffrer.

De la façon des lettres & escritures dont ont vsé les Mexiquains.

CHAPITRE VII.

L'On trouue qu'il y a entre les nations de la neuue Espagne vne grande cognoissance, & memoire de l'antiquité. C'est pourquoy recherchant de quelle façon les Indiens auoient conserué leurs histoires, & tant de particularitez, i'appris que encor qu'ils ne fussent point si subtils, ny si cu-

rieux comme sont les Chinois & les Iapponnois, si est-ce qu'ils auoient entr'eux quelque sorte de lettres & de liures, par lesquels ils conseruoient à leur mode les choses de leurs predecesseurs. En la Prouince de Yu-latan, où est l'Euesché, qu'ils appellent de Honduras, il y auoit des liures de feüilles d'arbres à leur mode ployez & esquarris, esquels les sages Indiens tenoient comprinses & desduites la distribution de leurs téps, la cognoissance des planettes, des animaux & des autres choses naturelles, auec leurs antiquitez: chose pleine de grande curiosité & diligence. Il sembla à quelque Pedant que tout cela estoit vn enchantement & art de magie, & soustint obstinément que l'on les deuoit brusler, de sorte qu'ils furent mis au feu. Ce que depuis non seulement les Indiens recogneurent auoir esté mal fait, mais aussi les Espagnols curieux qui desiroient cognoistre les secrets du pays. Il en est arriué autant és autres choses, car les nostres pensans que le tout fust superstition, ont perdu plusieurs memoires des choses anciennes & sacrees, qui pouuoient beaucoup profiter. Cela procede d'vn zele fol & ignorant, qui sans sçauoir, ny vouloir entendre les choses des Indiens, disent (comme à charge close) que ce sont toutes sorcelleries, & que tous les Indiens ne sont que des yurongnes, qui sont incapables de sçauoir, ny d'apprendre aucune chose. Car ceux qui se sont voulu diligemment informer d'eux, y ont troué beaucoup de choses dignes de consideration. Vn de nostre Compagnie de Iesvs, homme fort accort & experimenté, assembla en la Pro-

uince de Mexique les anciens de Tefcuco, de Tulla, & de Mexique, & confera fort amplement auec eux, lefquels luy monftrerent leurs liures, hiftoires, & Calendriers, qui eftoient chofes fort dignes de voir, pource qu'ils auoient leurs figures, & hieroglyficques, par lefquelles ils reprefentoient les chofes en cefte maniere. Celles qui auoient forme, ou figure, eftoient reprefentees par leurs propres images, & celles qui n'en auoient point, eftoient reprefentees par des characteres qui les fignifioient, & par ce moyen ils figuroient, & efcriuoient ce qu'ils vouloient. Et pour remarquer le temps auquel quelque chofe arriuoit, ils auoient ces roües peintes, car chacune d'icelles contenoit vn fiecle, qui eftoit cinquante-deux ans, comme a efté dit cy-deffus, & au cofté de ces roües, ils peignoient auec ces figures & characteres, à l'endroit de l'annee, les chofes memorables qui aduenoient en icelle. Comme ils remarquerent l'annee, que les Efpagnols entrerent en leur pays, en peignant vn homme auec vn chapeau, & vne iuppe rouge, au figne du rofeau, qui couroit alors. Et ainfi des autres accidens. Mais pource que leurs efcritures & characteres n'eftoient pas fi fuffifans, comme nos lettres & efcritures, ils ne pouuoient exprimer de fi prés les paroles, ains feulement la fubftance des conceptions. Et d'autant qu'ils auoient accouftumé de raconter par cœur des difcours, & dialogues compofez par leurs Orateurs, & Rhetoriciens anciens, & beaucoup de Chapas dreffez par leurs Poëtes (ce qui eftoit impofsible d'apprendre par les hieroglyphi-

ques, & characteres) les Mexiquains estoient fort curieux, que leurs enfans apprissent par memoire ces dialogues & compositions. A raison dequoy ils auoient des escholes & comme des colleges, ou seminaires, où les anciens enseignoient aux enfans ces oraisons, & beaucoup d'autres choses, qui se conseruoient entr'eux par la tradition des vns aux autres aussi entierement, comme si elles eussent esté couchees par escrit. Specialement les nations plus renommees auoient soing que leurs enfans (qui auoient inclination pour estre Rhetoriciens & exercer l'office d'orateurs) apprinssent de mot à mot ces harangues. Tellement que quand les Espagnols vindrent en leur pays, & qu'ils leur eurent enseigné à lire & escrire nostre lettre, plusieurs de ces Indiens escriuirent alors ces harangues, ainsique le tesmoignent quelques hommes graues qui les leurent. Ce qui est dit pource que ceux qui liront en l'histoire Mexiquaine de tels discours longs & elegans, croiront facilement qu'ils sont inuentez des Espagnols, & non pas reallement prins, & rapportez des Indiens. Mais en ayant cogneu la verité certaine, ils ne laisseront pas d'adiouster foy, comme c'est la raison, à leurs histoires. Ils escriuoient aussi ces mesmes discours à leur mode, par des images & characteres, & ay veu, pour me satisfaire en cét endroit, les oraisons du *Pater noster*, & *Aue Maria*, Symbole, & confession generalle, escrites en ceste façon d'Indiens. Et à la verité quiconque les verra, s'en esmerueillera. Car pour signifier ces paroles, *Moy pecheur me confesse*.

ils peignoient vn Indien à genoux aux pieds d'vn Religieux, comme qui se confesse, & puis pour celle-cy, *à Dieu tout-puissant*, ils peignoient trois visages auec leurs couronnes, en façon de la Trinité, *& à la glorieuse vierge Marie*, ils peignoient vn visage de nostre Dame, & vn demy corps de petit enfant, *& à sainct Pierre & sainct Paul*, des testes auec des couronnes, & vne clef, & vne espee, & où les images leur deffailloient, il mettoient des characteres, comme, *enquoy i'ay peché*, *&c.* D'où l'on peut cognoistre la viuacité de l'entendement de ces Indiens, puisque ceste façon d'escrire nos oraisons, & choses de la foy, ne leur a pas esté enseignee par les Espagnols, ny ne l'eussent peu faire, s'ils n'eussent eu particuliere conception de ce qu'on leur enseignoit. I'ay veu au Peru la confession de tous les pechez qu'vn Indien apportoit pour se confesser, escrite de la mesme sorte, de peintures, & de characteres, en peignant chacun des dix commandements d'vne certaine façon, où il y auoit certaines marques comme chiffres, qui estoient les pechez qu'il auoit faits contre ce commandement. Ie ne doute point que si beaucoup des plus habiles Espagnols estoient employez à faire des memoires de choses semblables par leurs images & marques, qu'en vn an ils n'y pourroient paruenir, non pas en dix.

'es regiſtres, & façon de conter, dont vſoient les Indiens du Peru.

CHAPITRE VIII.

AVparauant que les Eſpagnols vinſſent és Indes, ceux du Peru n'auoient aucune ſorte d'eſcriture, fuſt par lettres, par characteres, chiffres, ou figu.
:s, cõme ceux de la Chine & de Mexique: tou-
sfois ils ne laiſſerent pas de conſeruer la me-
ioire de leurs antiquitez, ny de retenir l'ordre
e toutes leurs affaires, de paix, de guerre, & de
olice, pource qu'ils ont eſté forts diligens en la
adition des vns aux autres, & les ieunes gens
pprenoient & gardoient, comme choſe ſacree,
e que leurs ſuperieurs leur racontoient, & l'en-
ignoient auec le meſme ſoing à leurs ſucceſ-
urs. Outre ceſte diligence, ils ſuppleoient la
ute d'eſcritures & des lettres, en partie par la
einture, comme ceux de Mexique (combiẽ que
ux du Peru y fuſſent fort groſsiers & lourds) &
1 partie, & le plus communement par des quip-
os. Ces quippos ſont des memoriaux, ou regi-
res, qui ſont faicts de rameaux, eſquels il y a di-
ers nœuds & diuerſes couleurs, qui ſignifient
iuerſes choſes: & eſt vne choſe eſtrange, que ce
u'ils ont exprimé & repreſenté par ce moyen.
'ar les quippos leur vallent autant, que les li-
res d'hiſtoires, de loix, de ceremonies, & des
ontes de leurs affaires. Il y auoit des officiers de-
utez pour garder ces quippos (qu'auiourd'huy

ils appellent Quipocamayos) lesquels estoien obligez de tenir & rẽdre conte de chaque chos comme les Tabellions par deçà. C'est pourquo en tout l'õ leur adioustoit entiere foy, & crean ce, car selon diuerses sortes d'affaires, comme d guerre, de police, de tributs, de ceremonies, & d terres, il y auoit diuers quippos, ou rameaux, e chacun desquels il y auoit tant de nœuds petit & grands, & de filletsattachez, les vns rouges, le autres verts, les autres azurez, & les autres blãc & finalement tant de diuersitez, que tout ain que nous autres tirons vne infinité de mots d vingt-quatre lettres, en les accommodans en di uerses façons, ainsi ils tiroient des significatior innumerables de leurs nœuds & diuerses cou leurs. Ce qu'ils font d'vne telle façon, qu'il arri ue auiourd'huy au Peru, que quand au bout d deux ou trois ans, vn Cõmissaire va informer d la vie de quelque officier, que les Indiens vien nent auec leurs menus contes & approuuez, d sans, qu'en tel bourg ils luy ont baillé tãt d'œu lesquels ils n'a point payez, en vne telle maiso vne poulle, en vne autre deux faix d'herbes pou ses cheuaux, & qu'il n'a payé que tant d'argen & demeure en reste de tant. La preuue estar faite sur le champ, auec ceste quantité d nœuds & de poignees de cordes, cela demeur pour tesmoignage, & escriture certaine. I'e vi vne poignee de ces filets ausquels vne Indienn portoit escrite la confession generalle de tout sa vie, & par iceux se confessoit comme i'eus peu faire en du papier escrit, & luy demanday c que c'estoit, que quelques filez qui me sembl

t quelque peu differens, elle me dist que c'e-
ent certaines circonstances que le peché re-
roit pour estre entierement confessé. Outre
quippos de fil, ils ont vne autre comme ma-
e d'escrire auec de petites pierres, par le
yen desquelles ils apprennent punctuelle-
nt les paroles qu'ils veulēt sçauoir par cœur.
est vne chose plaisante de voir les vieillards &
ues, auec vne roüe faite de petites pierres, ap-
ndre le *Pater noster*, auec vne autre l'*Aue Ma-*
, & auec vne autre le *Credo*, & de retenir quel-
ierre est, *qui fut conçeu du S. Esprit*, & laquelle,
frit soubs Ponce Pilate. C'est aussi vne chose plai-
te, de les voir corriger quand ils faillent, car
ite la correction ne gist qu'à contempler
rs petites pierres, & seroit vne de ces roües
ffisante pour me faire oublier tout ce que ie
y par cœur. Il y a vn grand nombre de ces
ies aux cimetieres des Eglises, pour cét ef-
t. Mais c'est chose qui semble enchante-
nt de voir vne autre sorte de quippos qu'ils
it de grains de mays. Car pour faire vn con-
difficile, auquel vn bon Arithmeticien seroit
en empesché auec la plume, & pour faire vne
rtition, à fin de voir combien vn chacun
it contribuer, ils tirent tant de grains d'vn
sté, & en adioustent tant de l'autre, auec
il autres inuentions. Ces Indiens prendront
irs grains, & en mettront cinq d'vn costé,
ois d'vn autre, & huict en vn autre, & change-
nt vn grain d'vn costé, & trois d'vn autre. Tel-
ment qu'il sortent auec leur conte certain,
ns faillir d'vn point. Et se mettent plustost à

la raison par ces quippos, sur ce qu'vn chac
doit payer, que nous ne pourrions faire nous a
tres auec la plume. Par cela l'on peut iuger s'
ont l'entendement, & si ces hommes sont best
De ma part ie tiens pour certain qu'ils nous su
passent és choses où ils s'appliquent.

De l'ordre que les Indiens tenoient en leurs escritures.

CHAPITRE. IX.

IL sera bon d'adiouster icy ce que no
auons remarqué touchant les escrit
res des Indiens: car leur façon n'esto
pas d'escrire auec vne ligne suiu
mais du haut en bas, ou en rond. Les Latins
Grecs escriuoient du costé gauche au droit, q
est la commune, & vulgaire façon dont no
vsons. Les Hebrieux au contraire comme
çoient de la droite à la gauche, c'est pourquo
leurs liures commencent où les nostres finisser
Les Chinois n'escriuent pas, ny cõme les Grec
ny comme les Hebrieux; mais de haut en ba
car comme ce ne sont pas des lettres, mais d
dictions entieres, & que chaque figure, c
charactere signifie vne chose, ils n'ont poi
de besoing d'assembler les parties des vnes au
les autres, & ainsi peuuent-ils bien escrire d
haut en bas. Ceux de Mexique pour la mesm
raison n'escriuoient pas en ligne, d'vn costé
l'autre, mais au rebours des Chinois commen

s en bas, montoient tousiours en haut. Ils se
ioient de ceste façon d'escrire au conte des
rs, & du reste des choses qu'ils remarquoient.
bien que quand ils escriuoient en leurs roües,
signes, ils commençoient du milieu où ils pei-
oient le Soleil, & de là alloient montans par
rs annees iusques au tour, & circonference de
oüe: Finalement ils se trouue quatre diffe-
ntes sortes d'escrire, les vns escriuans de la
oitte à la gauche, les autres de la gauche à la
oitte, les vns de haut en bas, & les autres du
en haut, enquoy l'on voit la diuersité des en-
dement humains.

mme les Indiës enuoyoient leurs messagers.

Chapitre X.

Our acheuer la façon qu'ils auoiēt d'escrire, quelqu'vn pourra douter auec raison, comment les Roys de Mexique & du Peru auoient cognoissance de to us leurs royau-
es qui estoient si grands, ou de quelle façon ils
uuoient despescher les affaires qui se presen-
ient en leur Cour, veu qu'ils n'auoient l'vsage
aucunes lettres, ny d'escrire missiues. Surquoy
on peut estre satisfait de ce doute, quand on
aura que par paroles, par peintures, ou par ces
emoriaux, ils estoient fort souuent aduertis de
ut ce qui se passoit. Pour cét effect il y auoit
es hommes fort vistes, & dispos, qui seruoient

de courriers, pour aller & venir, lesquels nourrissoient en cet exercice de courir dés le enfance, & prenoiẽt peine qu'ils fussent de lo gue haleine, afin qu'ils peussent monter en co rant vne montagne fort haute, sans le lass C'est pourquoy en Mexique ils donnoient prix aux trois & quatriesmes premiers, c montoient ces grands degrez du temple, com me il a esté dit au liure precedent. Et en Cusc lors que se faisoit leur solemnelle feste de C pacrayme, les nouices montoient à qui mie mieux le roc de Vanacauri, & generaleme l'exercice de la course a esté & est encor fort vsage entre les Indiens. Quand il se present vne affaire d'importance, ils enuoyoient d peinte aux seigneurs de Mexique la chose do ils les vouloient informer, ainsi qu'ils firen alors que les premiers nauires Espagnols paru rent à leur veüe, & lors qu'ils prindrent Top chan. Ils estoient au Peru fort curieux des cou riers, & l'Ingua en auoit par tout son Royau me, cõme des postes ordinaires, appellez Cha quis, desquels sera traitté en son lieu.

De la façon de gouuernement, & des Roy qu'ont eu les Indiens.

Chapitre XI.

IL est assez experimenté que la cho en quoy les Barbares monstrent pl leur barbarisme, est en leur gouue nement, & façon de commander, pour ce qu tant plus les hommes approchent de la ra

on, tant plus leur gouuernement eſt humain, & moins inſolent, & les Roys & ſeigneurs ont plus traittables, & s'accommodent mieux uec leur vaſſaux, en recognoiſſants qu'ils eur ſont eſgaux en nature, & toutesfois inferieurs en l'obligation d'auoir ſoing de la Republique. Mais entre les Barbares, tout y eſt ontraire, d'autant que leur gouuernement eſt yrannique, & traittent leurs ſubjets comme eſtes, & de leur part veulent eſtre traittez omme Dieux. Pour ceſte occaſion pluſieurs euples & nations des Indes, n'ont point ſouffert de Roys, ny de ſeigneurs abſolus, & ſouuerains, mais viuent en communauté, & creent & ordonnent des Capitaines, & Princes pour ertaines occaſions ſeulement, auſquels ils beyſſent durant le temps de leur charge, & pres ils retournent à leurs premiers offices. La plus grande partie de ce nouueau monde, ù il n'y a point de Royaumes fondez, ny de Republiques eſtablies, ny Princes, ou Roys erpetuels, ſe gouuernent de ceſte façon; iaçoit u'il y ait quelques ſeigneurs & principaux ommes, qui ſont esleuez entre le vulgaire. Ainſi eſt gouuernée toute la terre de Chillé, en quelle les Auracanes, ceux de Teucapel, & autes, ont par tant d'années reſiſté contre les Eſagnols. Et de meſme auſsi tout le nouueau Royaume de Grenade, celuy de Guatimalla, les sles, toute la Floride, le Breſil, Luſſon, & d'autes terres de grande eſtendüe, excepté qu'en luſieurs de ces lieux ils y ſont encore plus arbares, veu qu'à peine y recognoiſſent ils de

chef, mais tous commandent, & gouuernent e
commun, n'y ayant autre chose que de la volon
té, de la violence, de l'industrie, & du desordre
tellement que celuy qui peut dauantage, com
mande, & y a le dessus. Il y a en l'Inde Oriental
de grands Royaumes, bien fondez, & bien or
donnez, comme est celuy de Sian, celuy de Bis
naga, & autres, qui peuuent assembler & mettr
en campagne quand ils veulent, iusques à cent &
deux cens mil hommes. Comme aussi le Royau
me de la Chine, lequel en grandeur & puissanc
surpasse tous les autres, & dont les Roys, selo
qu'ils racontent, ont duré plus de deux mil ans
pour le bel ordre & gouuernement qu'ils ont
Mais en l'Inde Occidentale, l'on y a seulemen
trouué deux Royaumes, ou Empires fondez
qui estoient celuy des Mexiquains en la neuu
Espagne, & celuy des Inguas au Peru. Et n
pourrois pas dire facilement lequel des deux
esté le plus puissant Royaume, d'autant qu
Motecuma surpassoit ceux du Peru en edifices
& en la grandeur de sa court. Mais les Ingua
aussi surpassoient les Mexiquains en thresors
richesses, & en grandeur des Prouinces. Pour l
regard de l'antiquité, le Royaume des Inguas l'es
dauantage, bien que ce ne soit pas de beaucoup
& me semble qu'ils ont esté esgaux en faits d'ar
mes, & en victoires. C'est vne chose certaine
que ces deux Royaumes ont de beaucoup exce
dé tout le reste des Seigneuries des Indiens des-
couuertes en ce nouueau monde, tant en bon or
dre & police, qu'en pouuoir & richesse, & beau
coup dauantage en superstition & seruice de

leur

:urs idoles, ayans plusieurs choses semblables
s vnes aux autres. Mais en vne chose ils estoiét
ien differens, car entre les Mexiquains la suc-
:ssion du Royaume estoit par eslection, com-
ıe l'Empire Romain, & entre ceux du Peru el-
: estoit hereditaire, & suiuoit l'ordre du sang,
ɔmme les Royaumes de France & d'Espagne.
: traicteray donc cy-apres de ces deux gou-
ernements, (comme de la chose principale &
lus cogneuë d'entre les Indiens,) en tant qu'il
ıe semblera estre propre à ce subiect, laissant
lusieurs choses menuës & prolixes, qui ne
ɔnt pas d'importance.

Du gouuernement des Roys & Inguas du Peru.

Chapitre XII.

L'Ingua qui regnoit au Peru estāt mort, son fils legitime luy succedoit, & tenoient pour tel celuy qui estoit né de la principale femme de l'Ingua, la-
ιuelle ils appelloient Coya. Ce qu'ils ont touf-
ours obserué depuis le temps d'vn Ingua, ap-
ɪellé Yupangui, qui espousa sa sœur. Car ces
Roys reputoient pour hōneur d'espouser leurs
œurs. Et bien qu'ils eussent d'autres femmes
ɪu concubines, toutesfois la succession du
Royaume appartenoit au fils de la Coya. Il est
ˈray que quand le Roy auoit vn frere legitime,
l succedoit au deuant du fils, & apres luy son

nepueu, & fils du premier. Les Curacas & Sei
gneurs gardoient le mesme ordre de succes
sion en leurs biens & offices. Et faisoient
leur mode des ceremonies, & obseques exces
siues au deffunct. Ils obseruoient vne coustu
me, veritablement grãde & magnifique, qu'v
Roy qui entroit au Royaume de nouueau, n'he
ritoit point d'aucune chose des meubles, vten
siles & thresors de son predecesseur, mais il de
uoit establir sa maison de nouueau, & assem
bler de l'or & de l'argent, & les autres chos
qui luy estoient necessaires, sans toucher à ce
luy du deffunct, qui estoit totalement dedi
pour son adoratoire, ou Guaca, & pour l'entre
tien de la famille qu'il laissoit, laquelle auec s
succession s'occupoit continuellement aux sa
crifices, ceremonies & seruice du Roy mor
Car aussi-tost qu'il estoit mort, ils le tenoien
pour Dieu, & auoit ses sacrifices, statuës & au
tres choses semblables. Pour ceste occasion
y auoit au Peru vn thresor infiny, car vn cha
cun des Inguas s'estoit efforcé de faire que sõ
oratoire & thresor surpassast celuy de ses pre
decesseurs. La marque ou enseigne par la
quelle il prenoit la possession du Royaume
estoit vn bourrelet rouge, d'vne laine plus fin
que soye, lequel luy pendoit au milieu du frõ
n'y ayant que l'Ingua seul qui le pouuoit por
ter, pour autant que c'estoit comme la couror
ne, & diadême Royal. Toutesfois l'on pou
uoit bien porter vn bourrelet pendu au costé
proche de l'oreille, comme quelques Seigneur
en portoient, mais l'Ingua seul le pouuoit por

ter au milieu du front. Au temps qu'ils prenoient ce bourrelet, ils faisoient des festes fort solemnelles, & plusieurs sacrifices auec grande quantité de vases d'or & d'argent, grand nombre de petites formes, ou images de brebis, faites d'or & d'argent, grande abondance d'estoffes de Cumby, bien eslaboureées de fine & de moyenne, plusieurs conches de mer de toutes sortes, beaucoup de plumes riches, & mil moutons qui deuoient estre de diuerses couleurs. Puis le grand Prestre prenoit vn enfant entre ses mains de l'aage de six à huict ans, & prononçoit ces paroles auec les autres ministres, parlant à la statuë du Viracocha, *Seigneur, nous t'offrons cela, afin que tu nous tiennes en repos, & nous aydes en nos guerres, conserue nostre Seigneur l'Ingua en sa grandeur & estat, qu'il aille tousiours augmentant, & luy donne beaucoup de sçauoir afin qu'il nous gouuerne.* Il se trouuoit des hommes de tout le Royaume, & de tous les Guacas, & sanctuaires à ceste ceremonie & serment. Et sans doute l'affection & reuerence que ce peuple portoit aux Roys Inguas, estoit fort grande; car il ne se trouue point que iamais aucun des siens luy aye fait trahison: pour autant qu'ils procedoient en leur gouuernement non seulement auec vne puissance absoluë, mais aussi auec vn bon ordre & iustice, ne permettant pas qu'aucun y fust foulé. L'Ingua posoit ses gouuerneurs en diuerses Prouinces, entre lesquels les vns estoient superieurs, & qui ne recognoissoient autre que luy, d'autres qui estoiēt moindres, & d'autres plus particuliers auec vn si bel

ordre & vne telle grauité qu'ils ne s'enhardisſoient pas de s'enyurer, ny de prendre vn eſpic de mays de leur voiſin. Ces Inguas tenoient pour maxime qu'il conuenoit touſiours entretenir les Indiens en occupation, de là vient que nous voyons encor auiourd'huy des chauſſees des chemins, & des œuures d'vn fort grand trauail, leſquels ils diſent auoir eſté faites pour exercer les Indiens, de peur qu'ils ne demeuraſſent oyſifs. Quand il conqueſtoit vne Prouince de nouueau, il auoit accouſtumé d'enuoyer incontinent la plus grande part & les principaux des naturels de ce pays, en d'autres Prouinces, ou bien en ſa court, & les appellent auiourd'huy au Peru, Mitimas. Puis au lieu d'iceux il enuoyoit d'autres de la nation de Cuſco, ſpecialement les Oreiones, qui eſtoiét comme les Cheualiers d'ancienne maiſon. Ils chaſtioient rigoureuſement les crimes & delicts, c'eſt pourquoy ceux qui ont cogneu quelque choſe de cela, ſont bien d'opinion qu'il n'y peut auoir de meilleur gouuernement pour les Indiens, ny plus aſſeuré, que celuy des Inguas.

De la distribution que les Inguas faisoient de leurs vassaux.

CHAPITRE XIII.

POur particulariser dauantage ce que i'ay dit cy-dessus, l'on doit sçauoir que la distribution que faisoient les Inguas de leurs vassaux, estoit si exacte & particuliere, qu'il les pouuoit tous gouuerner fort facilement, combien que son Royaume fust de mil lieuës d'estenduë; car ayant conquesté vne Prouince, il reduisoit incontinent les Indiens en villes & communautez, lesquels il diuisoit en bandes. Sur chacune dixaine d'Indiens il en cõmettoit vn pour en auoir la charge, sur chaque centaine vn autre, sur chaque millier vn autre, & sur dix mil hommes vn autre, lequel ils appelloient Humo, qui estoit vne des grãdes charges, & par dessus tous ceux-là encor, en chaque Prouince il y auoit vn gouuerneur de la maison des Inguas, auquel tous les autres obeyssoient, & luy rendoient conte tous les ans par le menu, de tout ce qui estoit arriué, à sçauoir de ceux qui estoient nez, de ceux qui estoient morts, des trouppeaux & des semences. Les gouuerneurs sortoient par chacun an de Cusco, où estoit la court, & y retournoiẽt pour la grande feste du Rayme, en laquelle ils apportoient tout le tribut du Royaume à la court, & n'y pouuoient r'entrer qu'à ceste condition. Tout le Royaume estoit diuisé en qua-

tre parties, qu'ils appelloient Tahuantinsuyo, sçauoir Chinchasuyo, Collasuyo, Andesuyo & Condesuyo, suiuant les quatre chemins qui sortoient de Cusco où residoit la court, & se faisoient les assemblees generales du Royaume. Ces chemins & Prouinces correspondantes à iceux, estoient vers les quatre coings du mõde, Collasuyo au Sud, Chinchasuyo au Nort, Condesuyo au Ponent, & Andesuyo au Leuant. En toutes les villes & bourgades il y auoit deux sortes de peuple, qui estoient de Hanansaya & Vrinsaya, qui est comme dire, ceux d'enhaut & ceux d'embas. Quand l'on cõmandoit de faire quelque œuure, ou de fournir quelque chose à l'Ingua, les officiers sçauoient aussi tost de combien chaque Prouince, ville & partialité y deuoit cõtribuer, dõt le departement ne se faisoit point par parts esgales, mais par cottisation, selon la qualité & moyens du pays. Tellement que s'il falloit cueillir par maniere de dire, cent mil fanegues de mays, l'on sçauoit aussi tost cõbien il falloit que chaque Prouince en baillast, fust la dixiesme partie, la septiesme, ou la cinquiesme. Autant en estoit des villes & bourgades, & Aillos, ou lignages. Les Quipocamayos, qui estoient les officiers & intendans, tenoient le conte de tout auec leurs filetz & neuds, sans y faillir aucunement, rapportans ce que l'on auoit payé, iusqu'à vne poulle & vne charge de bois, & en vn moment voyoit-on par leurs registres ce que chacun deuoit payer.

Des edifices & façon de bastir des Inguas.

Chapitre XIV.

LEs edifices & bastimens que les Inguas ont faits en temples & forteresses, chemins, maisons des champs, & autres semblables qui ont esté en grand nombre & d'vn xcessif trauail, comme l'on peut voir encor au-ourd'huy par les ruines & vestiges qui en restent, tant en Cusco, qu'en Tyaguanaco, Tam-o & en autres endroits, où il y a des pierres l'vne grãdeur démesuree : de sorte que l'on ne eut penser cõme elles furent couppees, ame-ees & assises au lieu où elles estoient. Il venoit n grand nombre de peuple de toutes les Pro-inces pour trauailler à ces edifices & forteres-es que l'Ingua faisoit faire en Cusco, ou en l'autres parties de son Royaume : d'autant que els ouurages estoient estranges, & pour espou-enter ceux qui les contemploient : Ils n'v-soient point de mortier ou ciment, & n'a-uoient point de fer, ny d'acier pout couper & mettre en œuure les pierres. Ils n'auoient non plus de machines, ny d'autres instruments pour les apporter : & toutesfois elles estoient si pro-prement mises en œuure, qu'en beaucoup d'endroicts à peine voyoit-on la iointure des vnes auec les autres ; & y a plusieurs de ces pierres si grandes, comme il est dict, que ce seroit vne chose incroyable si on ne les voyoit. Je mesuray à Tyaguanaco vne pierre de trente

huict pieds de long, de dix-huict de large, & si[x]
d'espais. Et en la muraille de la forteresse d[e]
Cusco, qui est de Moallon, il y a beaucoup d[e]
pierres qui sont encor d'vne plus estrange gran-
deur, & ce qui est plus esmerueillable, est qu[e]
ces pierres n'estans point taillees, ny esquarrie[s]
pour les accommoder, mais au contraire for[t]
inegales les vnes aux autres en la forme & gran-
deur, neantmoins ils les ioignoient & enchas-
soient les vnes auec les autres, sans ciment, d'v-
ne façon incroyable. Tout cela se faisoit à for-
ce de peuple, & auec vne grande patience à
y trauailler. Car pour enchasser vne pierre auec
l'autre, selon qu'elles estoient adiustees, il
estoit besoing de les essayer, & manier plu-
sieurs fois la plus-part d'icelles, n'estans pas
esgales, ny vnies. L'Ingua ordonnoit par cha-
cun an le nombre du peuple qui deuoit venir
pour trauailler aux pierres & edifices, & en
faisoient les Indiens le departement entr'eux
cõme des autres choses, sans qu'aucun fust fou-
lé. Neantmoins encor que ces edifices fussent
grands, ils estoient communement mal ordon-
nez & incommodes, & presque comme les
Mosquittes, ou edifices des barbares. Ils n'ont
sceu faire d'arcades en leurs edifices ny de ci-
ment pour les bastir. Quand ils virent dresser
des arcs de bois en la riuiere de Xaura, & apres
que le pont fut acheué qu'ils virent rompre le
bois, tous commencerent à fuyr, pensans que
le pont qui estoit de pierre de taille deust tom-
ber à l'instant; & comme ils eurent veu qu'il
demeuroit ferme, & que les Espagnols mar-

ıoient deſſus, le Cacique diſt à ſes compagnõs: *eſt bien raiſon que nous ſeruions à ceux-cy qui ſemblent en eſtre à la verité fils du Soleil.* Les ponts qu'ils fai- ›ient eſtoient de ioncs tiſſus, qu'ils attachoient ı riuage auec de forts pieux, d'autant qu'ils ne ouuoient faire aucuns ponts de pierres, ny de ois. Le pont qui eſt aujourd'huy au cours de eau du grand lac de Chiquitro en Collao, eſt dmirable: car ce bras d'eau eſt ſi profond, que on n'y peut aſſeoir aucun fondement; & ſi lar- e, qu'il n'eſt pas poſſible d'y faire vne arche qui : trauerſe; tellement qu'il eſtoit du tout impoſ- ble d'y faire aucun pont, fuſt de pierre, ou de ois. Mais l'entendement & induſtrie des In- iens inuenta le moyen d'y faire vn pont aſſez :rme & aſſeuré, eſtant fait ſeulement de paille; hoſe qui ſemble fabuleuſe, & toutefois qui eſt eritable: car comme nous auons dit cy deſſus, s amaſſent & attachent enſemble certaines ottes de ioncs & d'herbiers qui s'engendrent ı lac qu'ils appellent Totora; & comme c'eſt ne matiere fort legére, & qui ne s'enfonce pas n l'eau, ils iettent deſſus vne grande quantité e ioncs, puis ayans arreſté & attaché ces bot- :s d'herbiers d'vn coſté & d'autre de la riuiere, :s hommes & les beſtes chargez paſſent par deſ- ıs fort à l'aiſe. Ie me ſuis quelquefois eſmerueil- : en paſſant ce pont, de l'artifice des Indiens, eu que d'vne choſe ſi facile & ſi commune ils ›nt vn pont meilleur, & plus aſſeuré que n'eſt as le pont de batteaux de Seuille à Triane. I'ay ıeſuré la longueur de ce pont, & ſi bien m'en ›uuient, il eſtoit de plus de trois cents pieds,

& disent que la profondité de ce courant est tres-grande, & semble par dessus que l'eau n'a aucun mouuement, toutefois ils disent qu'au fonds il a vn cours furieux & violent. Cecy suffise pour les edifices.

Du reuenu de l'Ingua, & de l'ordre des tributs qu'il imposoit aux Indiens.

CHAPITRE XV.

LA richesse des Inguas estoit incomparable : car bien qu'aucun Roy n'heritast point des moyens & thresors de son predecesseur, neantmoins ils auoient à leur volonté toutes les richesses qui estoient en leurs Royaumes, tant d'argent & d'or, comme d'estoffe, de cumbi & bestiaux, en quoy ils estoient tres-abondans; & la plus grãde richesse de toutes estoit l'innumerable multitude de vassaux qui estoient tous occupez & attentifs à ce qui plaisoit au Roy. Ils apportoient de chaque Prouince ce qu'il auoit choisi pour son tribut. Les Chichas luy enuoyoient du bois odoriferant & riche, les Lucanas des bracards pour porter sa littiere, les Chumbilbicas des danceurs; & ainsi tout le reste des Prouinces luy enuoyoit de ce qu'ils auoient en abondance, & ce outre le tribut general auquel tous contribuoient. Les Indiens qui estoient nommez pour cét effect, trauailloient aux mines d'argẽt & d'or qui estoient au Peru en grande abondance, lesquels l'Ingua

retenoit de ce qu'ils auoient de besoin pour
rs despens; & tout ce qu'ils tiroient d'or &
rgent estoit pour luy. Par ce moyen il y a eu
ce Royaume de si grands thresors, que c'est
ɔinion de plusieurs, que ce qui tomba entre
mains des Espagnols, combien que ç'ait esté
grand nombre, cõme nous sçauons, n'estoit
; la dixiesme partie de ce que les Indiens en-
ıyrent & cacherent, sans qu'on l'aye peu des-
ıurir, neantmoins toutes les diligences que
ıarice y a enseignees pour ce faire. Mais la
ıs grande richesse de ces barbares estoit, que
rs vasseaux estoiẽt tous leurs esclaues, du tra-
ıl desquels ils ioüissoient à leur contentemẽt;
ce qui est admirable, ils se seruoient d'eux d'v-
telle façon, que cela ne leur estoit pas serui-
le, mais plustost vne vie fort delicieuse. Or
ur entẽdre l'ordre des tributs que les Indiens
yoient à leurs Seigneurs, on doit sçauoir que
s que l'Ingua conquestoit quelques villes, il
diuisoit toutes les terres en trois parties; la
emiere d'icelles estoit pour la Religion & ce-
monies; de telle sorte que le Pachayachaqui,
ıi est le Createur, & le Soleil, le Chuquilla,
ıi est le tonnerre, le Pachamama, & les morts
autres Guacas & sanctuaires eussent chacun
ırs propres terres, & le fruict desquelles se
stoit, & consommoit en sacrifices, & en la
ɔurriture des ministres & Prestres: car il auoit
s Indiens deputez pour chaque Guaca & san-
uaire, & la plus grande partie de ce reuenu se
spendoit en Cusco, où estoit l'vniuersel & ge-
ral sanctuaire; & l'autre en la mesme ville où

il se cueilloit, pource qu'à l'imitation de Cusc
il y auoit en chaque ville des Guacas & orat
res du mesme ordre, & auec les mesmes fo
ctions, qui estoient seruis de la mesme façon,
ceremonies, que celuy de Cusco, qui est v
chose admirable, & dont l'on est bien inforn
comme on l'a trouué en plus de cent villes,
quelques-vnes distantes deux cents lieües
Cusco. Ce que l'on semoit & recueilloit en
terres, estoit mis en des maisons comme depo
taires, basties pour cét effect, & estoit cela v
grande partie du tribut que les Indiens payoi
Ie ne peux dire combien se montoit ceste pa
tie, pource qu'elle estoit plus grande en des e
droits, qu'en autres, & en quelques lieux estc
presque le tout, & ceste partie estoit la premi
re que l'on mettoit à profit. La seconde part
des terres & heritages estoit pour l'Ingua, de l
quelle luy & sa maison estoient sustantez, me
me ses parents, les seigneurs, les garnisons,
soldats. C'est pourquoy c'estoit la plus gran
portion de ces tributs, ainsi qu'il appert par
quantité de l'or, de l'argent, & autres tribu
qui estoient és maisons à ce deputees, lesquell
sont plus longues, & plus larges, que celles c
l'on garde les reuenus des Guacas. L'on porto
ce tribut fort soigneusement en Cusco, ou bie
és lieux où il en estoit de besoing pour les so
dats. & quand il y en auoit quantité, on le ga
doit dix & douze ans, iusques au temps de n
cessité. Les Indiens cultiuoient & approfitoie
ces terres de l'Ingua, apres celles des Guaca
pendant lequel temps ils viuoient, & estoier

ırris aux deſpēs de l'Ingua, du Soleil, ou des
ıcas, ſelon les terres qu'ils labouroient. Mais
vieillards, les femmes & les malades eſtoient
ıruez & exempts de ce tribut; & combien
ce qu'on recueilloit en ces terres, fuſt pour
gua, ou pour le Soleil, ou Guacas, neantins la proprieté en appartenoit aux Indiens,
eurs predeceſſeurs. La troiſieſme partie des
es eſtoit donnee par l'Ingua pour la communité, & n'a-on point deſcouuert ſi ceſte porı eſtoit plus grande, ou moindre, que celle
'Ingua, ou Guacas: toutefois il eſt certain
l'on auoit eſgard à ce qu'elle fuſt ſuffiſante
ır la ſuſtentation & nourriture du peuple.
cun particulier ne poſſedoit choſe propre de
e troiſieſme portion, ny iamais les Indiens
ı poſſederent, ſi ce n'eſtoit par grace ſpeciale
'Ingua, & toutefois cela ne pouuoit eſtre en-
é, ny diuiſé entre les heritiers. On departoit
chacun an ces terres de communauté, en
llant à vn chacun ce qui luy eſtoit de beſoing
ır la nourriture de ſa perſonne & famille.
ainſi ſelon qu'augmentoit, ou diminuoit la
ıille, l'on hauſſoit, ou retranchoit la part: car
auoit des meſures determinees pour chaque
ſonne. Les Indiens ne payoient point de tri-
de ce qui leur eſtoit departy: car tout leur
ɔut eſtoit de cultiuer, & maintenir en bon
ıt les terres de l'Ingua & des Guacas, & de
ttre les fruicts d'icelles aux depoſitaires.
ıand l'annee eſtoit ſterile, on donnoit de ces
ſmes fruicts ainſi reſeruez, aux neceſſiteux,
ıtāt qu'il y en auoit touſiours de ſuperabon-

dant. L'Ingua faiſoit la diſtribution du beſ
ainſi que des terres, qui eſtoit de le conter &
uiſer, puis ordonner les paſturages & limi
pour le beſtial des Guacas, de l'Ingua, & de c
que ville; c'eſt pourquoy vne partie du reue
eſtoit pour la religion, vne autre pour le R
& l'autre pour les meſmes Indiens. Le meſ
ordre eſtoit gardé entre les chaſſeurs, n'eſt
permis d'enleuer, ny de tuer des femelles.
trouppeaux des Inguas & Guacas eſtoient
grand nombre, & fort feconds; pour ceſte c
ſe ils les appelloient Capaëllama: mais ceux
commun & public eſtoient en petit nombre
de peu de valeur, parquoy ils les appelloi
Bacchaïlama. l'Ingua prenoit vn grand ſo
pour la conſeruation du beſtial, d'autant c
c'eſtoit, & eſt encores toute la richeſſe de
Royaume, & comme il a eſté dit, ils ne ſac
fioient point de femelles, & ne les tuoiēt poi
ny ne les prenoient à la chaſſe. Si la clauelee
rongne, qu'ils appellent carache, venoit à qu
que beſte, elle deuoit eſtre à l'inſtant enter
toute viue, de peur qu'elle ne baillaſt le m
d'autres. Ils tondoient le beſtial en leur ſaiſ
& en diſtribuoient à vn chacun pour filer &
tre de la matiere & eſtoffe pour le ſeruice de
famille, y ayant des viſiteurs pour ſ'enque
ſ'ils l'accompliſſoient, leſquels chaſtioient
negligents. L'on tiſſoit & faiſoit des eſtoffes
la laine du beſtial de l'Ingua, pour luy, & po
les ſiens, l'vne fort fine, & à deux faces, qu
appelloient cūbi; & l'autre groſſiere & moye
ne, qu'ils appelloient Abaſca. Il n'y auoit auc

ombre de ces estoffes ou habits arresté, sinon
: que l'on departoit à vn chacun. La laine qui
stoit estoit mise aux magazins, dequoy les Es-
agnols les trouuerent encores tous pleins, &
: toutes les autres choses necessaires à la vie
umaine. Il y aura peu d'hommes d'entende-
ient qui ne soient esmerueillez d'vn si notable
: bien ordonné gouuernement, puis que les
ndiens (sans estre Religieux, ny Chrestiens)
ardoient en leur façon ceste perfection, de ne
:nir aucune chose en propre, & de pouruoir à
outes leurs necessitez, entretenans si abondam-
ient les choses de la Religion, & celles de leur
.oy & Seigneur.

)es arts & offices qu'exerçoient les Indiens.

Chapitre XVI.

LEs Indiens du Peru auoient vne perfection, qui estoit d'enseigner à vn chacun des petits enfans tous les arts & les mestiers qui estoient vtiles, &
ecessaires pour la vie humaine: la raison estoit
ource qu'il n'y auoit point entr'eux d'artisans
articuliers, comme le sont entre nous autres
es cousturiers, les cordonniers, les tisserans, &
utres; mais tous apprenoient tout ce qu'ils
uoient de besoin pour leurs personnes & mai-
ons, & se pouruoyoient à eux-mesmes. Tous
çauoient tistre & faire leurs habits, c'est pour-
quoy l'Ingua les fournissant de laine, leur don-

noit des habits. Tous sçauoient labourer la te
re, & l'approfiter, sans loüer d'autres ouurier
Tous bastissoient leurs maisons, & les femme
estoient celles qui en sçauoient le plus, le
quelles n'estoient point nourries en delice
mais seruoient leurs maris fort soigneusemen
Les autres arts & mestiers qui n'estoient poir
pour les choses communes & ordinaires de l
vie humaine, auoient leurs propres compagn
& manufacteurs, comme estoient les orfevre
les peintres, les pottiers, les barquetiers, les c
teurs, & les ioüeurs d'instruments. Il y auo
aussi mesme des tisserans & architectes, pou
les œuures exquises, desquels se seruoient le
Seigneurs: mais le commun peuple, comme
a esté dit, auoit chez luy tout ce qui luy estoit d
besoing, pour sa maison, sans qu'il luy conuin
rien acheter. Ce qui dure encores aujourd'huy
de sorte que nul n'a besoing d'autruy pour le
choses necessaires, pour sa personne, & pour s
maison, comme est de chaussure, vestement, &
de maison, de semer, de recueillir, & de faire le
ferremens & instruments à ce necessaires. Le
Indiens imitent presque en cela les institution
des Moines anciens, desquels il est traicté en l
vie des Peres. A la verité c'est vn peuple pe
auare, & peu delicieux; à raison dequoy ils s
contentent de passer le temps assez doucement
& certes s'ils choisissoient ceste façon de viur
par eslection, & non pas par coustume, ny pa
nature, nous dirions que ce seroit vne vie d
grande perfection, veu qu'elle est assez idoin
pour receuoir la doctrine du sainct Euangile,

ontraire, & ſi ennemie de l'orgueil, de l'auarice, & de la volupté. Mais les Predicateurs ne onnent pas touſiours bon exemple, ſelon la octrine qu'ils preſchent aux Indiens. C'eſt vne hoſe remarquable, que combien que les Indiés oient ſi ſimples en leur mode & habits, toutefois on y void vne grãde diuerſité entre les Prouinces, ſpecialement en leur habit de teſte: car n quelques endroits ils portent vn long tiſſu, uquel ils font plusieurs tours; en d'autres vn utre tiſſu large qui ne fait qu'vn tour; en d'autres comme de petits mortiers ou chapeaux; en uelques endroits comme des bonnets hauts & onds; & en d'autres comme des fonds de ſacs, uec mil autres differences. Ils auoient vne loy ſtroitte & inuiolable, qu'aucun ne peuſt changer la mode & façon d'habits de ſa Prouince, ncore qu'il ſ'en allaſt viure en vne autre; ce que Ingua eſtimoit eſtre de grande importance our l'ordre, & bon gouuernement de ſon Royaume, & l'obſeruent encores aujourd'huy, ien que ce ne ſoit pas auec vn tel ſoing qu'ils uoient accouſtumé.

Des poſtes & Chaſquis dont les Inguas ſe ſeruoient.

Chapitre XVII.

IL y auoit vn grand nombre de poſtes, & courriers, dont l'Ingua ſe ſeruoit en tout ſon Royaume, leſquels ils appelloient Chaſquis, & eſtoient ceux qui ortoient les mandemens aux Gouuerneurs, &

rapportoient leurs aduis & aduertissements à la cour. Ces Chasquis estoient mis & posez à chacune course qui estoit à lieüe & demie l'vne d l'autre, en deux petites maisons, où ils estoien quatre Indiens, lesquels on y commettoit d chaque contree, & estoient eschangez de moi en mois. Ayans receu le paquet ou message, il couroient de toute leur force iusques à ce qu'il l'eussent baillé à l'autre Chasquis, estans tous jours appareillez & au guet ceux qui deuoien courir. Ils couroient en vn iour & vne nuict cinquante lieües, combien que la pluspart de c pays-là soit fort aspre. Ils seruoient aussi pou apporter les choses que l'Ingua vouloit auoi promptement; c'est pourquoy il y auoit tous jours en Cusco du poisson de mer, frais de deu iours, ou peu dauantage, bien qu'il en fust esloi gné de plus de cent lieües. Depuis que les Espa gnols y sont entrez, l'on a encore vsé de ce Chasquis aux temps des seditions, & en estoi grand besoing. Le Viceroy Dom Martin les mi ordinaires à quatre lieües l'vn de l'autre, pou porter & rapporter les despesches, qui est vn chose fort necessaire en ce Royaume, encore qu'ils ne courent pas auec la legereté que fai soient les anciens, & qu'ils ne soient pas en grand nombre, neantmoins ils sont bien payez & seruent comme les ordinaires d'Espagne, o l'on donne les lettres qu'ils portent à quatre, o cinq lieües.

De la iustice, loix, & peines que les Inguas ont ordonnés, & de leurs mariages.

CHAPITRE XVIII.

TOVT ainsi comme ceux qui faisoiét quelque bon seruice en guerre, ou à l'administration de la Republ. estoient honorez, & recompésez de charges publiques, de terres qui leur estoient donnees en propre, d'armes & marques d'honneur, de mariages auec femmes du lignage de l'Ingua: ainsi donnoient-ils de seueres chastimens à ceux qui estoient desobeïssans & coulpables. Ils punissoiét de mort les homicides, les larcins, les adulteres, & ceux qui cõmettoient inceste auec les ascendans, ou descendans en droite ligne, estoient aussi punis de mort. Mais ils ne tenoient point pour adultere d'auoir plusieurs femmes, ou concubines, & elles n'encouroient point la peine de mort pour estre trouuees auec d'autres, ains seulemẽt celle qui estoit la vraye & legitime espouse, auec laquelle proprement ils contractoient mariage: car ils n'en auoient point plus d'vne, laquelle ils espousoient, & receuoient auec vne particuliere solemnité & ceremonie, qui estoit que l'espoux se transportoit à la maison d'elle, & de là la menoit auec luy, luy ayant premierement mis au pied vne ottoya. Ils appellent ottoya la chaussure dont ils vsent par delà, qui est vn chausson ou soulier ouuert comme ceux des fre-

res de sainct Frãçois; si l'espouse estoit pucelle, son ottoya estoit de laine: mais si elle ne l'estoit, il estoit fait de jonc. Toutes les autres femmes, ou cõcubines du mary honoroient, & seruoient celle-là comme femme legitime, qui seule aussi apres le deceds du mary, portoit le dueil de noir l'espace d'vn an, & ne se marioit point qu'apres ce temps passé, & estoit communemẽt plus ieune que le mary. L'Ingua donnoit de sa main ceste femme à ses gouuerneurs & capitaines, & les gouuerneurs & Caciques assembloient en leurs villes tous les ieunes hommes & ieunes filles en vne place, & leur donnoient à chacun sa femme, auec la ceremonie susdite, de luy chausser cest ottoya, & de ceste façon contractoiẽt leurs mariages. Si ceste femme estoit trouuee auec vn autre que le mary, elle estoit punie de mort, & l'adultere aussi: & bien que le mary leur pardonnast, elles ne laissoient pas d'estre punies, mais elles estoient dispẽsees de la mort. Ils donnoient vne semblable peine à celuy qui commettoit inceste auec sa mere, ayeule, fille, ou petite fille: car il n'estoit deffendu entr'eux de se marier, ny de concubiner auec les autres parentes: mais le premier degré seulement estoit deffendu. Ils ne permettoient point aussi que le frere eust cõgnoissance auec sa sœur, en quoy ceux du Peru se trompoient fort, croyans que les Inguas & Seigneurs pouuoient legitimement contracter mariage auec leurs sœurs, voire de pere, & de mere: car à la verité il a tousiours esté tenu pour illicite entre les Indiens, & deffendu de contracter au premier degré; ce qui dura ius-

qu'au temps de Topa Ingua Yupangui, pere de Guaynacapa, & ayeul d'Atahualpa, au tẽps duquel les Espagnols entrerent au Peru, pource que ce Topa Ingua Yupãgui fut le premier qui rompit ceste coustume, & se maria auec Mamaoello sa sœur du costé paternel, & ordonna que les Seigneurs Inguas se peussent marier auec leurs sœurs de pere, & non point d'autres. Ce qu'il fist de sa part, & de ce mariage eust pour fils Guaynacapa, & vne fille appellee Coya Cussillimay; se sentant proche de la mort, il commanda que ses enfans de pere & de mere se mariassent ensemble, & donna permission au reste des principaux de son Royaume, de se pouuoir marier auec leurs sœurs de pere. Et d'autant que ce mariage fut illicite, & contre la loy naturelle, Dieu voulut mettre fin au Royaume des Inguas, pendant le regne de Guascar Ingua, & Atahualpa Ingua, qui estoit le fruict procreé de ce mariage. Qui voudra plus exactement entendre la façon des mariages entre les Indiens du Peru, qu'il lise le traitté que Polo en a escrit à l'instance de dom Hierosme de Loaysa Archeuesque des Rois, lequel Polo en fist vne fort curieuse recherche, comme il a fait de plusieurs autres choses des Indiens. Ce qui importe bien d'estre cogneu, pour euiter l'erreur & inconuenient où plusieurs tombent, qui ne sçachans quelle femme entre les Indiens est l'espouse legitime, ou la concubine, font marier l'Indien baptizé auec sa concubine, en laissant là la legitime espouse. Par là voit-on aussi le peu de raison qu'ont eu quelques-vns qui ont pretendu

dire que l'on deuoit ratifier le mariage de ceux qui ſe baptiſoient, encore qu'ils fuſſent frere & ſœur. Le contraire a eſté determiné par le Synode prouincial de Lyma, auec beaucoup de raiſon, puis qu'il eſt ainſi qu'entre les Indiens meſme ce mariage n'eſtoit pas legitime.

Conc. Lim. act. 2.

De l'origine des Inguas Seigneurs du Peru, & de leurs conqueſtes & victoires.

Chapitre XIX.

PAR le commandement de la Majeſté Catholique du Roy Dom Philippes, l'on a fait la plus diligente & exacte recherche qu'il a eſté poſſible, de l'origine, couſtume, & priuileges des Inguas, ce que l'on n'a peu faire ſi bien comme l'on euſt deſiré, à cauſe que ces Indiens n'auoient point d'eſcritures : toutesfois l'on en a recouuré ce que j'en diray icy, par leurs quippos & regiſtres, leſquels, comme j'ay dit, leur ſeruent de liures. En premier lieu, il n'y auoit point anciennemẽt au Peru aucun Royaume, ny Seigneur à qui tous obeyſſent, mais eſtoient cõmunautez, comme il y a encor aujourd'huy au Royaume de Chillé, & preſque en toutes les Prouinces que les Eſpagnols ont conquiſes en ces Indes Occidentales, excepté le Royaume de Mexique. Parquoy on doit ſçauoir qu'il ſ'eſt trouué aux Indes trois genres de gouuernement, & façon de viure. Le premier & meilleur a eſté de Royaume, ou Monarchie, comme fut celuy des Inguas, &

celuy de Motecuma, combien qu'ils fussent en la plus-part tyranniques. Le second estoit de Communautez, où ils se gouuernoient par l'aduis & authorité de plusieurs, qui sont comme Conseillers. Ceux-là en tẽps de guerre élisoient vn Capitaine, à qui toute vne nation, ou Prouince obeyssoit, & en temps de paix chaque ville ou congregation se regissoit, & se gouuernoit soy-mesme, y ayant quelques hõmes principaux, que le vulgaire respecte, & quelquesfois, mais peu souuẽt, aucuns d'eux s'assemblent pour les affaires qui sont d'importãce, afin d'aduiser ce qui leur est conuenable. Le troisiesme genre de gouuernemẽt est du tout barbare, qui est composé d'Indiẽs sans loy, sans Roy, & sans lieu arresté, qui vont par trouppes, comme bestes sauuages. A ce que j'ay peu comprendre, les premiers habitans des Indes estoient de ce genre, comme le sont encores aujourd'huy vne grande partie des Bresilliens, Chyraguanas, Chunchos, Yscaycingas, Pilcoçones, & la plus grande partie des Floridiens, & tous les Chichimaquas en la neuue Espagne. De ce genre se forma l'autre sorte de gouuernement en Communautez, par l'industrie & sçauoir de quelques principaux d'entr'eux, esquels il y a quelque peu plus d'ordre, & qui tiennent vn lieu plus arresté, comme le sont aujourd'huy ceux d'Auracano, & de Teucapel en Chillé; & c'estoient au nouueau Royaume de Grenade les Moscas, & les Ottomittes en la neuue Espagne, & en tous ceux-cy il y a moins de fierté, & beaucoup plus de raison qu'és autres. De ce

genre par la vaillantise & sçauoir de quelque excellens hommes sortit l'autre gouuernemen plus puissant qui institua le royaume & la mo narchie que nous trouuasmes en Mexique & au Peru, pource que les Inguas mirent toute cest terre en leur subjection, & y establirent leur loix & gouuernemẽt. Il se trouue par leurs me moires que leur regne a duré plus de trois cent ans, mais n'a pas atteint iusques à quatre cents combien que leur seigneurie ayt esté vn long temps sans s'estendre plus auant que cinq, ou six lieües au tour de Cusco. Leur commence ment & leur origine a esté en la vallee de Cus co, d'où peu à peu ils conquesterent la terre que nous appellons Peru, & passerent plus outre que Quitto, iusques à la riuiere de Pasto, vers le Nort, & paruindrent iusques à Chillé vers le Sud, qui seroient presque mil lieües de long. Il s'estendoit en largeur iusques à la mer du Sud, qui leur est au Ponent, & iusques aux grandes campagnes qui sont de l'autre part de la chais-ne des Andes, où l'on voit encor aujourd'huy le chasteau qui se nomme le Pucara de l'Ingua, qui est vne forteresse qu'il fist bastir pour def-fense, & frontiere vers l'Orient. Les Inguas ne s'aduancerent point plus outre de ceste part, pour l'abondance des eaux, marescages, lacs, & riuieres qui courent en ces lieux; de sorte que la largeur de ce Royaume ne seroit pas droitte-ment de cent lieües. Ces Inguas surpasserent toutes les autres nations de l'Amerique, en po-lice & gouuernement, & beaucoup dauantage en valeur & en armes, combien que les Canaris

qui estoient leurs mortels ennemis, & qui fauoriserent les Espagnols, n'ayent iamais voulu recognoistre, ny confesser cét aduantage sur eux, de telle façon que si encor auiourd'huy ils viennent à tomber sur ce discours & comparaisons, & qu'ils soient vn peu instiguez, & animez, ils s'entretueront à milliers sur ceste dispute qui sont les plus vaillans, ainsi qu'il est arriué en Cusco. L'artifice & couleur de laquelle les Inguas se seruoient pour conquester & se faire Seigneurs de toute ceste terre, fut en feignant que depuis le deluge vniuersel, duquel tous les Indiens ont cognoissance, le monde auoit esté restauré & repeuplé par ces Inguas, & que sept d'iceux sortirent de la cauerne de Pacaricambo, à raison dequoy tout le reste des hõmes leur deuoient tribut & vassellage, comme à leurs progeniteurs: outre cela, ils disoient & affermoient que eux seuls tenoient la vraye Religion, & sçauoient comment Dieu deuoit estre seruy & honoré, & que pour ceste occasion ils y deuoient instruire tous les hommes. C'est vne chose infinie que le fondemẽt qu'ils dõnent à leurs coustumes & ceremonies, & y auoit en Cusco plus de quatre cents oratoires, comme en vne terre saincte, & tous les lieux y estoiét remplis de leurs mysteres. Comme ils alloient conquestans les Prouinces, aussi alloient-ils introduisans leurs mesmes Guacas, & coustumes. En tout ce Royaume le principal idole qu'ils adoroient, estoit le Viracocha Pachayachachic, qui signifie Createur du monde, & apres luy le Soleil. C'est pourquoy ils

disoient que le Soleil receuoit sa vertu & son estre du Createur, ainsi que les autres Guacas & qu'ils estoient intercesseurs enuers luy.

Du premier Ingua, & de ses successeurs.

Chapitre XX.

LE premier hõme que les Indiens racontent estre le cõmencement & le premier des Inguas, fut Mangocapa, duquel ils feignent qu'apres le deluge il sortit de la cauerne, ou fenestre de Tambo, qui est esloignee du Cusco, enuiron de cinq ou six lieuës. Ils disent que cestuy-là donna commencement à deux principaux lignages, & familles d'Inguas, les vns desquels furent appellez Hanancusco, & les autres Vrincusco. Du premier lignage vindrent les Seigneurs, qui cõquesterent, & gouuernerent ceste Prouince, & le premier qu'ils font chef, & souche du lignage de ces seigneurs que ie dys, s'appelloit Ingaroca, lequel fonda vne famille, ou Aillo, qu'ils appellent, nõmee Viçaquiquirao. Cestuy-là encor qu'il ne fust pas grand seigneur, se seruoit neantmoins auec de la vaisselle d'or & d'argent, & ordonna en mourãt, que tout son thresor fust destiné pour le seruice de son corps, & pour la nourriture de sa famille : son successeur en fit de mesme, & se tourna ceste façon de faire, en coustume generale, cõme i'ay dit, que nul Ingua ne peust he-

er des biens & maison de son predecesseur,
is qu'il fondast vne nouuelle maison. Au
nps de cét Inguaroça les Indiens auoient des
les d'or, & luy succeda Yaguarguaque, hom-
: desia vieil, & disent qu'il estoit appellé de
nom là, qui signifie larme de sang, pource
e ayant esté vne fois vaincu, & prins par ses
nemis, de dueil & ennuy il en pleura du sang.
fut enterré en vn bourg appellé Pollo, qui
au chemin d'Omasuyo, & fonda la famille
pellee Aocaillipanaca. A cestuy succeda vn
n fils Viracocha Ingua, qui fut fort riche,
fit faire beaucoup de vaisselle d'or & d'ar-
nt : il fonda le lignage, ou famille de Cocco-
naca. Gonsalles Pizarre chercha le corps de
stuy-cy, pour la renommee du grand thresor
ii estoit enterré auec luy, & apres auoir don-
é de cruels tourments à plusieurs Indiens,
i fin il le trouua en Xaquixaquana, où le mes-
e Pizarre fut apres vaincu en bataille, prins
: fait executer par le President Guasca. Gon-
lles Pizarre fit brusler le corps de ce Vira-
ocha Ingua, & les Indiens prindrent depuis
es cendres, lesquelles ils mirent en vn petit
ase, & les conseruerent, y faisans de grands
icrifices, iusqu'à ce que Polo y remedia, &
ux autres idolatries qu'ils faisoient sur les
orps des autres Inguas, lesquels auec vne ad-
nirable addresse & diligence, il tira des mains
es Indiens, les trouuans fort entiers, &
ort embausmez, enquoy il esteignit vn grand
iombre d'idolatries qu'ils y faisoient. Les
ndiens trouuerent mauuais que cet Ingua

s'intitulast Viracocha, qui est le nom de l[a]
Dieu, & luy pour s'en excuser, il leur fit ent[en]
dre que le mesme Viracocha luy estoit app[aru]
en songe, qui luy auoit commandé de pren[dre]
son nom. A cestuy succeda Pachacuti Ing[ua]
Yupangui, qui fut fort valeureux, conquera[nt]
& grand politique, inuenteur de la plus gr[an]
de partie des coustumes, & superstitiõs de l[eur]
idolatrie comme ie diray incontinent.

De Pachacuti Ingua Yupangui, & de ce q[ui]
aduint depuis son temps iusqu'à
Guaynacapa.

Chapitre XXI.

Pachacuti Ingua Yupangui reg[na]
soixante & dix ans, & conquesta bea[u]
coup de pays. Le commencement [de]
ses conquestes fut par le moyen d'vn sien fre[re]
aisné, qui ayant du viuant de son pere tenu [la]
seigneurie, & de son consentement faisoit [la]
guerre, fut desconfit en vne bataille qu'il eu[t]
contre les Changuas, qui est la nation qui po[s]
sedoit la vallee d'Andaguayllas, distante de tr[en]
te ou quarante lieuës de Cusco, sur le chemi[n]
de Lima. Cét aisné ayant ainsi esté desconfit, [se]
retira auec peu d'hommes, ce que voyant so[n]
frere puisné Ingua Yupangui, pour se fair[e]
seigneur, inuenta & mit en auant qu'vn iou[r]
luy estant seul & ennuyé, le Viracocha Crea[-]
teur, auoit parlé à luy, se plaignant que cõbie[n]
qu'il fust le seigneur vniuersel, & Createur d[e]

ites choses, & qu'il eust fait le Ciel, le Soleil,
ıonde & les hõmes, & que le tout fust sous
uissãce, toutefois ils ne luy rẽdoient l'obeïs-
ce qu'ils deuoient, au contraire, ils hono-
ent & adoroient esgalement le Soleil, le
nere, la terre, & les autres choses qui n'a-
ent aucune autre vertu que celle qu'il leur
artoit, & qu'il luy faisoit sçauoir, qu'au Ciel
il estoit, l'on l'appelloit Viracocha Pachaya-
chic, qui signifie Createur vniuersel, & afin
: les Indiens creussent que c'estoit chose
ye, qu'il ne doutast bien qu'il fust tout seul,
euet des hõmes sous ce titre, qu'il luy don-
oit la victoire contre les Changuas, quoy
ils fussent pour lors victorieux, & en si grand
nbre, & le feroit Seigneur de ces Royau-
s, pource qu'il luy enuoyeroit des hommes
luy ayderoient sans estre veus, & fit tant
: sur ceste couleur & fantasie, il commen-
l'assembler vn grand nõbre de peuple, dont
ressa vne puissante armee, auec laquelle il
int la victoire, se faisant seigneur du Royau-
, ostant à son pere, & à son frere la seigneu-
. Puis apres il conquesta, & desconfit les
anguas, & dés lors il ordonna que le Vira-
ha seroit tenu pour seigneur vniuersel, &
: les statuës du Soleil & du tonnerre luy fe-
ent reuerence & honneur. Dés ce temps
si l'on commença de mettre la statuë du Vi-
ocha plus haut que celle du Soleil, du ton-
re, & du reste des Guacas. Et iaçoit que cét
ua Yupangui eust donné des mestairies,
res & bestiaux au Soleil, au tonnerre, & au-

tres Guacas; il ne dedia toutesfois aucune cl
se au Viracocha, dõnant pour raison, qu'il n
auoit point de besoing ; par ce qu'il estoit s
gneur vniuersel, & createur de toutes chos
Il declara à ses soldats apres l'entiere victo
des Changuas, que ce n'auoient point esté e
qui auoient vaincu, mais certains hommes b
bus que le Viracocha luy auoit enuoyez ,
que personne ne les auoit peu voir que luy, l
quels du depuis s'estoient conuertis en pierr
parquoy il conuenoit les chercher, & qu'il
recognoistroit bien, & par ce moyen assemb
& ramassa aux montagnes vne grande mul
tude de pierres, qu'il choisit, & les mit po
Guacas, lesquels ils adoroient, & leur sac
fioient, ils les appellerent les Pururaucas, & l
portoient en la guerre auec grande deuotio
tenans pour certain qu'ils auoient obtenu
victoire par leur aide. L'imagination & fict
de cet Ingua eut tant de puissance, que par
moyen il obtint de fort belles victoires. Cest
fonda la famille appellée Ynacapanaca, & f
vne grande statuë d'or, qu'il appella Indillap
laquelle il mit en vn brancard d'or, fort rich
& de grand prix, duquel or les Indiens prin
drent beaucoup pour porter à Xaxamalca, po
la liberté & rançon d'Athahulpa, quand l
Marquis François Pizarre le tint prisonnier
Le licentié Polo trouua en Cusco dans sa ma
son, ses seruiteurs & Mamacomas, qui seruoie
à sa memoire, & trouua que le corps auoit est
transporté de Patallacta, à Totocache, où de
puis les Espagnols ont fondée la parroisse S

las. Ce corps estoit si entier, & bien accom-
iodé, auec certain betum, qu'il sembloit estre
out vif. Il auoit les yeux faits d'vne petite toil-
 d'or, si proprement agencee, qu'ils sem-
loient des propres yeux naturels. Il auoit en
teste vn coup de pierre qu'il eust en vne guer-
e, & estoit gris, & chenu, sans auoir perdu vn
ul cheueu, non plus que s'il ne fust mort que
e ce iour-là mesme, combien qu'il y eust plus
e soixante & dixhuict ans qu'il estoit decedé.
e susdit Polo enuoya ce corps auec ceux de
uelques autres Inguas, en la cité de Lima, par
 commandement du Viceroy, le Marquis de
anette, qui estoit chose fort necessaire, pour
esraciner l'idolatrie de Cusco, & plusieurs Es-
agnols ont veu ce corps, auec les autres en
hospital sainct André, que fonda ce Marquis,
ombien qu'ils fussent desia bien gastez. Dom
hilippe Caritopa, qui fut arriere-fils, ou bi-
rriere fils de cét Ingua, affermoit que les ri-
hesses que celuy laissa à sa famille, estoient
randes, & qu'elles deuoient estre en la puis-
ance des Yanaconas, Amaro & Toto, & au-
res. A cét Ingua succeda Topaingua Yupan-
ui, auquel vn sien fils appellé de mesme nom,
ucceda, qui fonda la famille appellee Capac
illo.



Du plus grand & plus illustre Ingua, appel Guaynacapa.

Chapitre XXII.



A Ce dernier Ingua, succeda Guaynacapa, qui vaut autant à dire que ieune homme, riche & valeureux, & fut tel à la verité plus que nul de ses predecesseurs, ny de ses successeurs. Il fut fort prudent, & mit vn fort bon ordre par tous les endroits de son Royaume, fut hōme hardy & determiné, vaillant & fort heureux en guerre. Parquoy il obtint de grādes victoires, il estendit son Royaume beaucoup plus que tous ses predecesseurs ensemble n'auoient fait, & mourut au Royaume de Quitto, qu'il auoit conquesté, estāt esloigné de sa Cour de quatre cēs lieües. Les Indiēs l'ouurirent apres son decez, & en laisserent le cœur & les entrailles en Quitto, & le corps fut apporté en Cusco, lequel fut mis au renommé temple du Soleil. L'on voit encor auiourd'huy plusieurs edifices, chaussees, forteresses, & œuures notables de ce Roy, & fonda la famille de Teme Bamba. Ce Guaynacapa fut adoré des siens pour Dieu, estant encor en vie, chose que les vieillards afferment, & qui ne s'estoit point faicte à l'endroit d'aucun de ses predecesseurs. Quand il mourut, ils tuerent mil personnes de sa maison pour l'aller seruir en l'autre vie, lesquels mouroient ainsi fort volontiers pour aller à son seruice. Tellement que plusieurs s'of-

froyent

on seruice. Tellement que plusieurs s'offroient la mort pour le mesme effect, outre ceux qui y stoient destinez. Et estoit vne chose admirable ue sa richesse & son thresor. Et d'autant que eu de temps apres sa mort les Espagnols y enrerent, les Indiens prirent beaucoup de peine our faire disparoistre le tout, combien qu'il en eust vne grande partie qui fut portee à Xaamalca, pour la rançon de Atahulpa son fils. Quelques hommes, dignes de foy, afferment u'il auoit en Cusco plus de trois cens fils, & arere-fils. Sa mere appellee Mamaoello, fut en-'eux fort estimee. Polo enuoya en Lyma les orps d'icelle, & de Guaynacapa, fort bien emaumez, & desracina vne infinité d'idolatrie ue l'on faisoit en cét endroit. A Guaynacapa ucceda en Cusco vn sien fils nommé Titocusiualpa, qui depuis s'appella Guaspar Ingua, son orps fut bruslé par les Capitaines de Atahulpa, ui fut aussi fils de Cuaynacapa, & lequel se reella en Quitto contre son frere, & marcha conre luy auec vne puissante armee. Il arriua que, Quisquits & Chilicuchi, Capitaines de Atahula, prindrent Guaspar Ingua en la Cité de Cuso, apres qu'il eut esté receu pour Seigneur & oy (car il estoit legitime successeur) ce qui ausa en tout son Royaume vn grand dueil, speialement en sa court. Et comme tousiours en urs necessitez ils auoient recours aux sacrifies, ne se trouuans alors assez puissans pour mete leur Seigneur en liberté, tant pour les forces es Capitaines qui le prindrent, comme pour la rosse armee qui venoit auec Atahulpa. Ils deli-

bererent (voire quelques-vns disent que ce fu[t]
par le commandement de cét Ingua) de faire v[n]
grand & solemnel sacrifice au Viracocha Pa-
chayachachic , qui signifie Createur vniuersel,
luy demandant que puis qu'ils ne pouuoient de-
liurer leur Seigneur , il enuoyast du Ciel de[s]
hommes qui le deliurassent de prison. Et comm[e]
ils estoient en grande esperance sur ce sacrifice, i[l]
leur vint nouuelle comme vn certain peuple qu[i]
estoit venu par mer , auoit mis pied à terre , &
prins prisonnier Atahulpa : pour ceste occasio[n]
ils appellerent les Espagnols Viracochas, croyã[s]
qu'ils estoient hommes enuoyez de Dieu , tan[t]
pour le petit nombre qu'ils estoient à prendr[e]
Atahulpa en Xaxamalca , comme pource qu[e]
cela aduint incontinent apres leur sacrifice suf-
dit fait au Viracocha. Et de là vint qu'ils com-
mencerent d'appeller les Espagnols Viracochas
comme ils le font auiourd'huy. Et à la verité , [si]
nous leur eussions donné vn bon exemple, & te[l]
que nous deuions , ces Indiens auoient bien ren-
contré , disans que c'estoient hommes enuoye[z]
de Dieu. Et est vne chose fort considerable , qu[e]
la grandeur & prouidence diuine, comme il dis-
posa l'entree des nostres au Peru , laquelle eus[t]
esté impossible, n'eust esté la dissension des deu[x]
freres, & de leurs partisans, & l'opinion si grand[e]
qu'ils eurent des Chrestiens , comme d'homme[s]
du Ciel , obligez certes en gagnant la terre de[s]
Indes à prendre peine de faire gagner beaucou[p]
d'ames au Ciel.

Des derniers successeurs des Inguas.

Chapitre XXIII.

LE reste de ce subiet est assez amplement traitté par les autheurs Espagnols aux histoires des Indes, & d'autant que cela t outre la presente intention, ie diray seule-ent de la succesion qu'il y eut des Inguas. Ata-ulpa estant mort en Xaxamalca, & Guascar en usco, & François Pizarre auec les siens s'estant nparé du Royaume, Mangocapa fils de Guay-icapa les asiegea en Cusco, & les tint fort eslez, mais en fin il quitta tout le pays, & se re-a en Vilca-bamba aux montagnes, esquelles il maintint à cause de l'aspreté & difficile ac-z d'icelles, & là demeurerent les successeurs iguas, iusques à Amaro, qui fut prins & execu- en la place de Cusco, auec vne incroyable ouleur, & regret des Indiens, voyans publique-ent faire iustice de celuy qu'ils tenoient pour eigneur. Apres cela l'on en emprisonna d'au-es du lignage de ces Inguas; i'ay cogneu om Charles, petit fils de Guaynacapa, & ls de Polo, qui se fit baptiser, & fauorisa tous-urs les Espagnols contre Mangocapa son ere. Lors que le Marquis de Canette gou-ernoit en ces pays, Sarritopaingua sortit de ilca bamba, & vint soubs asseurance à la Cité es Roys, où luy fut donnee la vallee Yucay, d'autres choses, à quoy succeda vne sienne

fille. Voila la succesſion qui eſt auiourd'huy co gneüe de ceſte ſi grande & riche famille des In guas; deſquels le regne dura plus de trois cen ans, où l'on conte onze ſucceſſeurs en ce Royau me, iuſques à ce qu'il ceſſa du tout. En l'autr partiallite & Vrincuſco, qui comme a eſté dit c deſſus, eut ſon origine meſme du premier Man gocopa, l'on conte huict ſucceſſeurs en ceſte ma niere. A Mangocapa ſucceda Cinchoroca, à ce ſtuy, Capac Yupanguy, à ceſtuy, Luquy Yupan guy, à ceſtuy, Maytacapa eſte Tarcogumam, au quel ſucceda vn ſien fils, qu'ils ne nommēt point à ce fils ſucceda Dom Iean Tambo Maytapa naca. Cela ſuffiſe pour l'origine & ſucceſsio des Inguas qui gouuernerent la terre du Peru auec ce qui a eſté dit de leurs loix, gouuerne ment, & maniere de viure.

De la maniere de Republique qu'auoient les Mexiquains.

Chapitre XXIIII.

Ombien que l'on pourra voir pa l'hiſtoire qui ſera eſcrite du Royau me, ſucceſsion, & origine des Mexi quains, leur maniere de Republiqu & gouuernement, ſi eſt ce toutesfois que ie di ray icy ſommairement ce qui me ſemblera plu remarquable en general, dont il ſera cy apre plus amplement diſcouru en l'hiſtoire. La pre miere choſe par laquelle on peut iuger que l

uuernement des Mexiquains a esté fort poli-
,est l'ordre qu'ils auoient, & gardoient inuio-
ılement d'eslire vn Roy. Pource que depuis
premier qu'ils eurent, appellé Acamapach,
ques au dernier qui fut Moteçuma, second de
nom, il n'y en eut aucun qui vint au Royau-
: par droit de succession, ains seulement y ve-
ient par vne legitime nomination, & eslection.
ste eslection au commencement estoit aux
ix du commun, combien que les principaux
sent ceux qui conduisoient l'affaire. Du de-
is au temps d'Yscoalt quatriesme Roy, par le
nseil & ordre d'vn sage & valeureux homme,
'ils auoient appellé Tlacael, il y eut quatre
ecteurs certains & arrestez, lesquels auec deux
igneurs, ou Roys, sujets au Mexiquain, qui
oient celuy de Tescaco, & celuy de Tacu-
, auoient droit de faire ceste eslection. Ils es-
ɔient ordinairement pour Roys, des ieunes
mmes, pource que les Roys alloient toujours
ı guerre, & estoit presque la principale occa-
n pourquoy ils les vouloient. C'est pourquoy
prenoient garde qu'ils fussent propres &
ɔines à la guerre, & qu'ils prinssent plaisir, &
glorifiassent en icelle. Apres l'eslection ils fai-
ent deux manieres de festes, l'vne en prenant
ssesion de l'estat Royal, pour laquelle ils al-
ent au temple, & faisoient de grandes cere-
ɔnies, & sacrifices sur le brasier appellé diuin,
il y auoit tousiours du feu deuant l'autel de
lole, & apres, quelques Rhetoriciens qui s'e-
ıdioient en cela, faisoient plusieurs oraisons &
rangues. L'autre feste, & la plus solemnelle,

estoit de son couronnement, pour laquelle
deuoit premierement vaincre en bataille,& am
ner vn certain nombre de captifs,que l'on deuc
sacrifier à leurs dieux, & entroit en triompl
auec vne grande pompe, luy faisans vne soler
nelle reception, tant ceux du temple, lesque
alloient tous en procession, touchans & ioüa
de plusieurs sortes d'instrumens, & encensans
chantans comme les seculiers, & les courtisar
qui sortoient auec leurs inuentions à receuoir
Roy victorieux. La couróne & enseigne Roy
le estoit en façon de mitre pardeuant, & estc
par derriere coupee, de sorte qu'elle n'estoit p
toute ronde, car le deuant estoit plus haut, & a
loit s'esleuant comme en poincte. Le Roy
Tescuco auoit le priuilege de couronner de
main le Roy de Mexique. Les Mexiquains o
esté fort loyaux & obeyssans à leurs Roys, &
se trouue point qu'ils leur ayent fait de trahiso
Les histoires racontent seulement qu'ils tasch
rent de faire mourir par poison leur Roy a
pellé Ticocic, pour auoir esté coüard & de p
d'effect. Mais il ne se trouue point qu'il y ait
entr'eux de dissensions, & partialitez par amb
tion, combien que ce soit chose assez ordinaire
communautez: au contraire elles racótent com
me l'on verra en son lieu, qu'vn homme le me
leur des Mexiquains, refusa le Royaume, l
semblant qu'il estoit expedient à la Republiq
d'auoir vn autre Roy. Au commencement q
les Mexiquains estoient encor pauures, & ass
petits compagnons, les Roys estoient fort mod
rez à leur entretien, & en leur cour, mais comn

ils augmenterent en pouuoir, ils augmenterent aufsi en appareils & en magnificence, iufques à paruenir à la grandeur de Motecuma, lequel quand il n'euft eu autre chofe que la maifon des animaux, c'eftoit vne chofe affez fuperbe, & telle qu'on n'en a iamais veu d'autre femblable. Car il y auoit en cefte fienne maifon de toutes fortes de poiffons, d'oyfeaux de Xacamamas, & de beftes, comme en vne autre arche de Noé. Pour les poiffons de mer, il y auoit des eftangs d'eaüe falee, & pour ceux des riuieres, des eftangs d'eaüe douce. Les oyfeaux de proye y auoient leurs viandes, & les beftes fieres aufsi en fort grande abondance, & grand nombre d'Indiens eftoient occupez à entretenir ces animaux. Quand il voyoit qu'il n'eftoit pas pofsible d'entretenir, ou nourrir quelque forte de poifsõ, d'oyfeau, ou de befte fauuage, il en faifoit faire l'image & la femblance richement taillee en des pierres precieufes, en argent, en or, en marbre ou en pierre: & pour toutes fortes d'entretiens, il auoit des maifons & palais diuers, les vns de plaifir, les autres de dueil & trifteffe, & les autres pour y traitter les affaires du Royaume. Il y auoit en ce palais plufieurs chambres, felon la qualité des Seigneurs qui le feruoient auec vn eftrange ordre & diftinction.

Des tiltres & dignitez qui eſtoient entre les Mexiquains.

Chapitre XXV.

LEs Mexiquains ont eſté fort curieux de departir les grades & dignitez entre les nobles & les Seigneurs, à fin que l'on recogneuſt ceux d'entr'eux auſquels l'on deuoit faire plus d'honneur. La dignité des quatre eſlecteurs eſtoit celle qui eſtoit la plus grande & la plus honorable apres le Roy, & les eslisoit-on incontinent apres l'eslection du Roy. Ils eſtoient ordinairement freres, ou fort proches parens du Roy, & les appelloient Tlacohecalcalt, qui ſignifie Prince de laces que l'on iette, ou darde, qui eſt vne ſorte d'armes, dont ils vſoient ſouuent. La dignité d'apres eſtoit celle de ceux qu'il appelloient Tlacatecati, qui eſt à dire, circonciſeurs, ou coupeurs d'hommes. La troiſieſme dignité eſtoit de ceux qu'ils appelloient Ezuahuacalt, qui ſignifie, eſpandeur de ſang par eſgratignement. Tous leſquels tiltres & dignitez eſtoient exercez par des hommes de guerre. Il y auoit vn autre quatrieſme intitulé Tlilancalqui, qui vaut autant à dire, que Seigneur de la maiſon noire, ou de la noirceur, à cauſe d'vn certain encre, duquel les Preſtres s'oignoient, & qui ſeruoit en leurs idolatries. Toutes ces quatre dignitez eſtoient du grand Conſeil, ſans l'aduis deſquels le Roy ne faiſoit,

ıy pouuoit faire aucune chofe d'importance,& e Roy eftant mort, l'on en deuoit eslire en fa ›lace vn qui fuft en quelqu'vne de ces quatre di- gnitez. Il y auoit aufsi, outre ceux-là, d'autres onfeils,& audience,& difent quelques-vns qu'il r en auoit autant comme en Efpagne, & qu'il y uoit diuers fieges & iurifdictions auec leurs Confeillers & Alcades de court, & d'autres qui eur eftoient foubmis, comme corrigidors,alca- les Maieurs,Lieutenans & Alguafits Maieurs,& l'autres qui eftoient encor inferieurs & foubf- nis à ceux-cy auec vn fort bel ordre. Tous lef- quels defpendoient des quatre premiers Princes qui afsiftoient au Roy. Ces quatre tant feule- nent auoient iurifdiction & puiffance de con- lamner à la mort, & les autres leur enuoyoient les memoires des fentences qu'ils donnoient: Au moyen dequoy en certain temps l'on faifoit ntendre au Roy tout ce qui fe paffoit en fon Royaume. Il y auoit mefme vn bon ordre & olice eftablie fur le reuenu du Royaume: car l y auoit des officiers departis par toutes les Prouinces, comme des Receueurs, & Threfo- iers,qui recueilloiēt les tributs & rentes Roya- es. L'on portoit le tribut en la court pour le noins de mois en mois, lequel eftoit de tout ce qui croift & s'engendre en la terre, & en la mer, ant de ioyaux & d'habits, que de viandes. Ils eftoient fort foigneux de mettre vn bon ordre en e qui touche leur religion, fuperftition & ido- atrie: & pour cefte occafion y auoit vn grand nombre de miniftres qui auoient la charge d'en- feigner au peuple les couftumes & ceremonies

de leur loy. C'est pourquoy sur ce qu'vn Prestre Chrestien vn iour se plaignoit que les Indiens n'estoient pas bons Chrestiens, & ne profitoient point à la loy de Dieu : vn vieillard Indien luy respondit fort à propos en ces termes: *Que les Prestres* (dit il) *employent autant de soin & de diligence à faire les Indiens Chrestiens, que les ministres des idoles employẽt à enseigner leurs ceremonies, car auec la moitié du soin qu'ils y prendront, ils nous rendront les meilleurs Chrestiens du monde, pource que la loy de* IESVS-CHRIST *est beaucoup meilleure : mais les Indiens ne l'apprennent point à faute de gens qui la leur enseignent.* En quoy certainement il dit verité, à nostre grand honte & confusion.

Comment les Mexiquains faisoient la guerre & de leurs ordres de Cheualerie.

CHAPITRE XXVI.

LEs Mexiquains donnoient le premier lieu d'honneur à l'art & profession militaire : c'est pourquoy les nobles estoient les principaux soldats, & les autres qui n'estoient point nobles par la valeur & reputation qu'ils acqueroient en guerre, paruenoient en des dignitez & honneurs: de sorte qu'ils estoient tenus pour nobles. Ils donnoient de belles recompenses à ceux qui auoient fait valeureusement, lesquels iouyssoient de priuileges que nul autre ne pouuoit auoir : ce qui les encourageoit beaucoup. Leurs armes estoient des razoirs de cail

ſous aigus & trenchans, qu'ils mettoient des deux coſtez d'vn baſton, qui eſtoit vne arme ſi furieuſe, qu'ils afferment que d'vn ſeul coup ils en coupoient le col à vn cheual. Ils auoiẽt de fortes & peſantes maſſuës, des lances en façon de piques, & d'autres façons de dards à ietter, à quoy ils eſtoient fort adroits, & faiſoient la plus-part de leur combat auec des pierres. Il auoient pour armes deffenſiues de petites rondelles ou eſcus, & quelque façon de ſalades & morions enuironnez de plumes. Ils ſe veſtoient de peaux de tigres ou lyons, & d'autres animaux ſauuages. Ils venoient incontinent aux mains auec l'ennemy, & eſtoient fort exercez à courir & à luicter. Car leur principale façon de vaincre n'eſtoit pas tant en tuant, comme en prenant des captifs, deſquels ils ſe ſeruoient en leurs ſacrifices, comme il a eſté dit. Motecuma mit la cheualerie à ſon plus haut poinct, en inſtituant certains ordres militaires, comme de Commandeurs, auec certaines marques & enſeignes. Les plus honorables d'entre les Cheualiers eſtoient ceux qui portoient la couronne de leurs cheueux attachee auec vn petit lizet rouge, & auec vn riche plumache, d'où pendoient ſur leurs eſpaules des rameaux de plumes, & des bourlets de meſme. Ils portoient autant de ces bourlets cõme ils auoient fait d'actes ſignalez en guerre. Le Roy meſme eſtoit de ceſt ordre de cheualerie, comme l'on peut voir en Chapultepec, où eſtoient Motecuma & ſon fils accouſtrez de ces façons de plumaches, taillez en vne roche, qui eſt vne choſe digne de voir. Il y auoit vn autre ordre de cheualerie, qu'ils ap-

pelloient les lyons & les tigres, lesquels estoient communement les plus valeureux, & qu'on remarquoit le plus en guerre, où ils alloient, portans tousiours leurs marques & armoiries. Il y auoit d'autres Cheualiers, comme les Cheualiers Gris, qui n'estoient en telle estime comme ceux-cy, lesquels auoient les cheueux coupez en rond par dessus l'oreille. Ils alloient à la guerre, portans de mesmes marques que les autres Cheualiers, toutesfois ils n'estoient point armez que iusques à la ceinture, mais les plus honorables s'armoient entieremẽt. Tous les Cheualiers pouuoient porter de l'or & de l'argent, & se vestir de riche cotton, se seruir de vases peints & dorez, & porter des souliers à leur mode; mais le commun peuple ne pouuoit se seruir que de vases de terre, ne leur estant pas permis de porter des souliers, & ne pouuoient se vestir que de Nequen, qui est vne matiere grossiere. Chacun ordre de ces Cheualiers auoit son logis au Palais, marqué de leurs marques, le premier estoit appellé, le logis des Princes, le second, des Aigles, le troisiesme, des lyons & tygres, & le 4. des Gris. Les autres officiers communs estoient en bas, logez en des moindres logis : & si quelqu'vn se logeoit hors de son lieu, il encouroit peine de mort.

Du grand ordre, & diligence que les Mexiquains employoient à nourrir la ieunesse.

CHAPITRE. XXVII.

IL n'y a chose qui m'aye dóné plus d'occasió d'admirer, ny que i'aye trouuee plus digne de loüange & de memoire, que l'ordre & le soing que les Mexiquains auoient à nourrir leurs enfans. Car ils recognossoient bien que toute la bonne esperance d'vne Republique consiste en la nourriture & institutió de la ieunesse; ce que Plató traicte assez amplement en ses liures, *de legibus*. Et pour ceste occasion ils s'estudierent & prindrent peine d'esloigner leurs enfans, des delices, & de la liberté, qui sont les deux pestes de cét aage, en les occupans en des exercices honnestes & profitables. Pour cét effect il y auoit aux Temples vne maison particuliere d'enfans, comme des eschołles, ou colleges, qui estoit separée de celle des ieunes hommes, & des filles du Temple, dont nous auós amplement traicté cy-deuant. Il y auoit en ces eschołles vn grand nombre d'enfans, que leurs peres y menoient volontairement, lesquels auoient des pedagogues & maistres, qui les enseignoient en tous loüables exercices; à estre bien nourris, porter respect aux superieurs, à seruir & à obeïr, leur donnans à ceste fin certains preceptes & enseignements. Et afin qu'ils

fussent agreables aux Seigneurs, ils leur apprenoient à chanter, & à dancer, & les dressoient aux exercices de la guerre, qui à tirer vne flesche, vn dard, ou baston bruslé par le bout, & à bien manier vne rondelle & vne espee. Ils ne les laissoient gueres dormir, à fin qu'ils s'accoustumassent au trauail dés l'enfance, & qu'ils ne fussét point hómes de delices. Outre le nombre cómun de ces enfans, il y auoit aux mesmes colleges d'autres enfans des Seigneurs, & nobles, lesquels estoient plus particulierement traictez. On leur portoit leur manger & ordinaire de leurs maisons, & estoient recommandez à des vieillards & anciens pour auoir esgard sur eux, lesquels continuellement les admónestoient d'estre vertueux, de viure chastement, d'estre sobres au manger, de ieusner, & de marcher posémét, & auec mesure. Ils auoient accoustumé de les exercer au trauail, & en des exercices laborieux : & quand ils les voyoient instruits en tous ces exercices ils consideroient attentiuemét leur inclination, & s'ils en voyoient quelques vns auoir l'inclination à la guerre, apres qu'ils auoient atteint l'aage suffisant, ils recherchoient l'occasion de les esprouuer, en les enuoyant à la guerre, soubs couleur de porter des viures, & des munitions aux soldats, à fin qu'ils vissent là ce qui s'y passoit, & le trauail que l'on enduroit. Et à fin qu'ils perdissent la crainte, ils les chargeoient aussi de pesants fardeaux; à fin que monstrans leur courage en cela, ils fussent plus facilement receus en la compagnie des soldats. Par ce moyen il aduenoit à plusieurs d'aller chargez à l'armee, & retourner

'apitaines, auec marques d'honneur. Quelques-
ns d'iceux se vouloient tellement faire paroi-
re, qu'ils demeuroient prins ou morts, & te-
oient pour moins honorable de demeurer pri-
onniers. C'est pourquoy ils se faisoient plustost
nettre par pieces, que de tomber captifs entre
es mains de leurs ennemis. Voilà comment les
nfans des Nobles qui auoient l'inclination à la
uerre, y estoiēt employez. Les autres qui auoiēt
eur inclination aux choses du temple, & pour le
ire, à nostre mode, à estre Ecclesiastiques, apres
u'ils auoient atteint l'aage suffisant, estoient ti-
ez du college, & les mettoit on au logis du
emple, qui estoit pour les Religieux, & leur
onnoit on alors leurs ordres & marques d'Ec-
lesiastiques. Là ils auoient leurs Prelats & mai-
tres, qui leur enseignoiēt ce qui estoit de la pro-
efsion où ils deuoient demeurer, y ayants esté
ediés. Ces Mexiquains prenoient vn grād soing
nourrir les enfans; que si auiourd'huy ils sui-
oient encor cét ordre, en fondant les maisons &
olleges, pour l'instruction de la ieunesse, sans
oubte que la Chrestienté floriroit beaucoup
ntre les Indiens. Quelques personnes pieuses
'ont commencé, & le Roy & son Conseil l'ont
auorisé, mais d'autant que c'est vne chose où il
'y a point de profit, il s'aduance bien peu, & y
a l'on assez froidement. Dieu nous vueille es-
larcir les yeux, à fin que nous voyons que cela
st à nostre cōfusion, veu que nous autres Chre-
tiens ne faisons point ce que les enfans des tene-
bres faisoient à leur perdition, en quoy nous
ous oublions de nostre deuoir.

Des festes, & dances des Indiens.

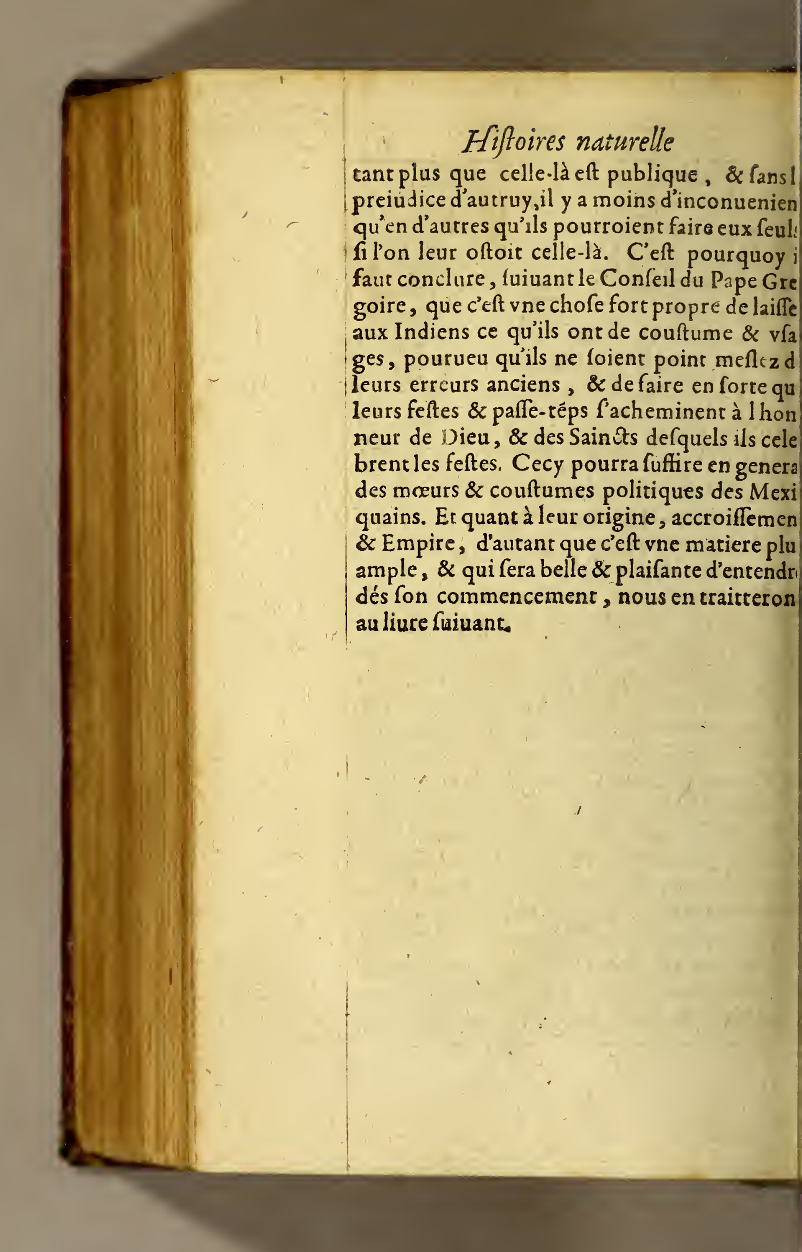
Chapitre XXVIII.

D'Autant que c'est vne chose qu despend en partie du bon gouuernement, d'auoir en la Republique quelques ieux, & recreations quand il en est temps; il ne sera ma à propos que nous racontions sur ceste matiere, ce que faisoient les Indiens, principalement le Mexiquains. L'on n'a point descouuert és Inde aucune nation qui viue en communautez, qu n'ayt son entretien, & sa recreation, en ieux, dances, & exercices de plaisir. I'ay veu au Peru de ieux qu'ils faisoient en façon de combat, ausquels les hommes des deux costez s'enflamboiet quelquesfois d'vne telle façon, que bien souuent leur Paella (qui estoit le nom de cét exercice) venoit à estre dangereuse. I'ay veu aussi plusieurs sortes de dances, esquelles ils contre-faisoient, & representoient certains mestiers, & offices, comme de bergers, laboureurs, pescheurs, & chasseurs, & faisoient ordinairement toutes ces dances, auec vn son & vn pas fort pesant, & fort graue. Il y auoit d'autres dances & mascarades, qu'ils appelloiet guacones, dont les masques, & les gestes estoient pures representations du diable. Il y auoit mesme des hommes qui dançoient sur les espaulles les vns des autres en la façon

açon qu'ils portent en Portugal, ce qu'ils ap-
pellent les Paellas. La plus grande partie de ces
dances estoient superstitions & especes d'ido-
latrie, pource qu'ils honoroient leurs idoles
& Guacas en ceste façon. Pour ceste occasion
les Prelats se sont efforcez de leur oster, le plus
qu'ils ont peu, de ces dances, combien qu'ils les
laissent à cause qu'vne partie ne sont que ieux
de recreation, car touf jours ils dancent, & bal-
lent à leur mode. Ils vsent en ces dances de plu-
sieurs sortes d'instruments, dont les vns sont
comme flustes ou petits canons, les autres com-
me tambours, & les autres comme cornets en
tortilles : mais communement ils y chantent
tous à la voix, & y en a vn ou deux qui chantent
premierement la chanson, puis tous les autres
luy respondent. Quelques-vnes de ces chan-
sons estoient fort ingenieusement composées,
& contenants des histoires : d'autres estoient
pleines de superstitions, & les autres n'estoient
que pures folies. Les nostres qui conuersent
entr'eux, ont essayé de mettre les choses de no-
stre saincte Foy en leur façon de chant. Ce qui
a assez bien profité, d'autant qu'ils employent
des iours entiers à les chanter & reciter, pour
le grand plaisir & contentement qu'ils pren-
nent à ce chant. Ils ont mis mesmes à leur lan-
gue de nos compositions de musique, comme
des Huictains, Chansons & Rondeaux, lesquels
ils ont fort proprement tournez, qui est à la ve-
rité vn beau & fort necessaire moyen pour in-
struire le peuple. Ils appelloient communemét
au Peru des dances, Tagui, és autres Prouinces

Areittos, & en Mexique Mittotes. Et n'y a point eu en aucun autre lieu vne telle curiosité de ces ieux & dances, comme en la neuue Espagne, où l'on voit encore auiourd'huy des Indiens si braues sauteurs, que c'est vne chose admirable. Les vns dancent sur vne corde, les autres sur vn pieu haut & droit en mille façons. Les autres auec la plante des pieds & les iarets, manient, iettent en haut, & reçoiuent vn tronc fort pesant: ce qui semble incroyable, si ce n'est en le voyant. Ils font plusieurs autres demonstrations de leur grande agilité, en sautant, voltigeant, faisans des souples-sauts, tantost portans vn grand & pesant faix, tantost endurans des coups qui seroient suffisants pour rompre du fer. Mais l'exercice de recreation le plus vsité entre les Mexiquains, est le solemnel Mittoté, qui est vne sorte de bal qu'ils estimoient si braue & si honorable, que le Roy mesme y dançoit quelques fois, non pas toutesfois par force, comme le Roy Dom Pedro d'Arragon auec le Barbier de Valence. Ce bal ou Mittoté se faisoit ordinairement és cours du temple, & en celles des maisons Royales qui estoient les plus spacieuses. Ils posoient au milieu de la cour deux diuers instruments, vn qui estoit en façon de tambour, & l'autre en façon d'vn baril fait tout d'vne piece, & creusé par dedans, lesquels ils mettoient sur vne figure d'homme, ou d'animal, ou dessus vne colomne. Ces deux instruments estoient si bien accordez ensemble, qu'ils rendoient en leur son vne assez bonne harmonie, & faisoient auec

es instrumens plusieurs & diuerses sortes d'airs
c de chansons. Ils chantoient & baloient tous
u son & à la cadence de ces instrumens, d'vn si
el ordre & d'vn si bel accord, tant aux voix,
u'au mouuement des pieds, que c'estoit vne
hose plaisante à voir. Ils faisoient en ces dan-
es deux cercles ou roües, l'vn desquels estoit
u milieu, proche des instrumens, auquel les
nciens & Seigneurs chantoient & dançoient
ns presque se mouuoir: l'autre estoit du reste
u peuple à l'entour, assez esloigné du premier,
uquel ils dançoient deux à deux plus legere-
ent, & faisoient diuerses façons de pas, auec
ertains sauts à la cadence. Tous lesquels en-
emble faisoient vn fort grand cercle. Ils se ve-
oient pour ces dances, de leurs plus precieux
abits & ioyaux, & selon le moyen & pouuoir
vn chacun, estimans cela vne chose fort ho-
orable: & pour ceste occasion ils apprenoient
s dances dés leur enfance. Et combien que la
us grande part d'icelles se faisoiẽt à l'honneur
e leurs idoles, neantmoins cela n'estoit pas
institution, mais comme il a esté dit, c'estoit
e recreation & passe-temps pour le peuple.
'est pourquoy il n'est pas propre de les oster
tout aux Indiens, mais on doit bien prendre
rde qu'ils n'y meslent parmy quelques super-
itions. I'ay veu faire ce bal ou Mittotté en la
ur de l'Eglise de Topetzotlan, qui est vn
urg à sept lieües de Mexique, & me sembla
s lors que c'estoit chose bonne d'y occuper
entretenir les Indiens és iours de festes, puis
'ils ont besoin de quelque recreatiõ: & d'au-



tant plus que celle-là est publique, & sans l
preiudice d'autruy, il y a moins d'inconuenien
qu'en d'autres qu'ils pourroient faire eux seuls
si l'on leur ostoit celle-là. C'est pourquoy i
faut conclure, suiuant le Conseil du Pape Gre
goire, que c'est vne chose fort propre de laisse
aux Indiens ce qu'ils ont de coustume & vsa
ges, pourueu qu'ils ne soient point meslez d
leurs erreurs anciens, & de faire en sorte qu
leurs festes & passe-téps s'acheminent à l'hon
neur de Dieu, & des Saincts desquels ils cele
brent les festes. Cecy pourra suffire en genera
des mœurs & coustumes politiques des Mexi
quains. Et quant à leur origine, accroissemen
& Empire, d'autant que c'est vne matiere plu
ample, & qui sera belle & plaisante d'entendr
dés son commencement, nous en traitteron
au liure suiuant.



LIVRE SEPTIESME DE L'HISTOIRE NATVrelle & morale des Indes.

Que c'est vne chose vtile d'entendre les actes & gestes des Indes, principalement ceux des Mexiquains.

Chapitre premier.

TOVTE histoire veritable bien escrite est tousiours profitable au Lecteur. Car comme dit le Sage: *ce qui a esté, est, & ce qui sera, est ce qui a esté.* Les choses humaines ont entr'elles beaucoup de ressemblance, & les uns se font sages par ce qui arriue aux autres. Il n'y a peuple si barbare qui n'ait en soy quelque chose de bon, & digne de loüange; ny Republique si bien ordonnee, où il n'y ait quelque chose à reprendre. C'est pourquoy quand il n'y auroit autre fruict en l'histoire & narration des faits des Indiens, que ceste commune vtilité d'estre vne histoire & relation des choses, lesquelles en effect de verité sont aduenues, elle merite assez d'estre receüe comme chose vtile, & ne la doit-on pas retirer, pourtant si ce

sont choses des Indiens. Comme nous voyon que les autheurs qui traittent des choses natu relles, escriuent non seulement des animau genereux, des plantes signalees & des pierre precieuses, mais aussi des animaux vils, des her bes communes, des pierres & choses vulgaires d'autant qu'il y a tousiours en icelles quelque proprietez dignes d'estre remarquees. Ains quand il n'y auroit autre chose en cecy que i traitte, que d'estre vne histoire & non point de fables & fictions, c'est tousious vn subiect qu n'est pas indigne d'estre escrit. ny d'estre leu. Il y a encor vne autre raison plus particuliere : c'es que l'on doit dauantage estimer en cecy ce qu est digne de memoire, d'autant que c'est vne na tion peu estimee, & d'autant mesme que c'es vne matiere differente de celle de nostre Euro pe, cóme aussi le sont ces nations: enquoy nou deuons prendre plus de plaisir & de contente ment d'entendre le fond de leur origine, leu façon de viure, leurs heureuses & malheureu ses aduantures. Et n'est pas ceste matiere seule mēt plaisante & agreable, mais aussi est vtile & profitable, principalement à ceux qui ont la charge de les regir & gouuerner: car la cognois sance de leurs actes inuite à donner credit aux nostres, & enseigne en partie comment ils doi uent estre traittez, voire elle oste beaucoup du commun & fol mespris, auquel ceux de l'Euro pe les ont, ne iugeans pas que ces peuples ayent aucune chose de raison. Car certainemēt on ne peut mieux trouuer l'esclarcissement de ceste opinion, que par la vraye narration des faits, &

gestes de ce peuple. Ie traicteray donc auec l'ayde du Seigneur, le plus breuement que ie pourray, de l'origine, progres, & faits notables des Mexiquains, par où l'on pourra cognoistre le temps, & la disposition que le haut Dieu voulut choisir pour enuoyer à ces nations la lumiere de l'Euangile de IESVS-CHRIST son fils vnique nostre Seigneur, lequel ie supplie acheminer nostre petit trauail, de sorte qu'il puisse reüssir à la gloire de sa diuine grandeur, & à quelque vtilité de ces peuples, ausquels il a communiqué sa saincte loy Euangelique.

Des anciens habitans de la neuue Espagne, & comment les Nauatlacas y vindrent.

Chapitre II.

Les anciens, & premiers habitans des Prouinces que nous appellons neuue Espagne, furent des hommes fort barbares, & sauuages, qui viuoient & s'entretenoient seulement de la chasse. A ceste occasion estoient appellez Chichimecquas. Ils ne semoiét, ny ne cultiuoient point la terre, & ne viuoient point ensemble, d'autant que tout leur exercice estoit de chasser, en quoy ils estoient fort adroits. Ils habitoient aux plus aspres lieux des montagnes, viuãts bestiallement, sans nulle police, & alloient tous nuds. Ils faisoient la chasse aux bestes rousses, aux lievres,

connins, bellettes, taupes, chats sauuages, & aux oyseaux, voire aux bestes immondes, comme aux couleuures, lezards, locustes, & vers, dont ils se nourrissoient, auec quelques herbes & racines. Ils dormoient aux montagnes en des cauernes, & en des buissons: & les femmes mesmes alloient à la chasse auec leurs maris, laissans leurs petits enfans attachez aux rameaux d'vn arbre, dans quelque petit pannier de ionc, qui se passoient d'estre allaittez iusques à ce qu'elles retournassent de la chasse. Ils n'auoient aucuns superieurs, & ne recognoissoiēt, ny n'adoroient aucuns dieux, & n'auoient point de coustumes, ny de religion. Il y a encor auiourd'huy en la neuue Espagne de ceste sorte de gens, qui viuent de leur arc & flesches, lesquels sont fort dommageables: pour-autant qu'ils s'assemblent par compagnies, pour faire quelque mal, ou vollerie, & n'ont peu les Espagnols par force, ny finesse, les reduire à quelque police & obeyssance. Car comme ils n'ont point villes, ny de residēces, cōbattre auec eux est proprement, chasser aux bestes sauuages, qui s'escartent, & se cachent aux lieux les plus aspres, & couuerts de la Sierre. Telle est la façon de viure encor auiourd'huy en beaucoup de Prouinces des Indes, & est traitté principalement de ceste sorte d'Indiens, aux liures, *de procuranda Indiorum salute*. Au lieu où il est dit, qu'ils ont de besoing d'estre contraints & assujectis par quelque force honneste, & qu'il est necessaire de les enseigner premieremēt à estre hommes puis apres à estre Chrestiēs. L'on veut dire

ue ceux qu'ils appellent en la neuue Espagne,
)ttomies, estoient de ceste sorte, lesquels com-
ıunement sont de pauures Indiens habitans en
ne terre aspre & rude, & neantmoins sont en
ſſez grand nombre, & viuent ensemble, ayans
ntr'eux quelque police; & ceux qui les co-
noissent, ne les trouuent pas moins idoines &
apables és choses de la Chrestienté, que les au-
:es qui sont plus opulents, & qu'on tient pour
ıieux policez. Venans donc à nostre sujet, les
:hichimecas & Ottomies qui estoient les pre-
ıiers habitans de la neuue Espagne, d'autant
u'ils ne semoient, ny labouroient la terre, lais-
:rent le meilleur, & le plus fertile de ceste con-
:ee sans le peupler; ce que les nations qui vin-
rent de dehors occuperent, lesquels ils appel-
ıient Nauatalcas, d'autant que c'estoit vne na-
on plus ciuile, & plus politique, & signifie ce
ıot, peuple qui parle bien, au respect des au-
es nations barbares, & sans raison. Ces secōds
eupleurs Nauatalcas vindrent des autres ter-
:s esloignees, qui gisent vers le Nort, où l'on a
ıaintenant descouuert vn Royaume, qu'ils ap-
ell_nt le nouueau Mexique. Il y a en ceste con-
ee deux Prouinces, l'vne appellee Aztlan, qui
eut dire, lieu de herons; l'autre Tuculhuacan,
ui signifie, terre de ceux qui ont les ayeuls di-
ins. Les habitans de ces Prouinces ont leurs
aisons, leurs terres labourables, dieux, cou-
umes, & ceremonies, auec le mesme ordre &
olice que les Nauatalcas, & sont diuisez en sept
gnages, ou nations; & pource qu'il y a vn vsa-
: en ceste Prouince, que chacun de ces ligna-

ges a son lieu, & son territoire separé, les Na
natlacas peignent leur origine & premier terri
toire en figure de cauerne, & disent qu'ils sor
tirēt de sept cauernes pour venir peupler la ter
re de Mexique, dequoy ils font mention en leu
histoire, où ils peignent sept cauernes, & le
hommes qui en sortent. Par la supputation d
leurs liures il y a plus de 800. ans que ces Nauat
lacas sortirent de leur pays, qui seroit, le redui
sant à nostre conte, l'an de nostre Seigneur 82c
Quand ils partirent de leur pays pour venir e
Mexique, ils tarderent 80. ans en chemin, & l
cause qu'ils demeurerent si long temps en leu
voyage, fut que leurs dieux (lesquels sans dout
estoient diables qui parloient visiblemēt à eux
leur auoient persuadé qu'ils allassent recherchā
de nouuelles terres qui eussent de certains si
gnes. C'est pourquoy ils venoient recognoi
sans toute la terre, pour rechercher les signe
que leurs idoles leur auoient donné, & és lieu
qu'ils trouuoient de bonne habitation, ils peu
ploient, & labouroient la terre, & cōme ils de
couuroient tousiours de meilleures contrees, i
delaissoient celles qu'ils auoient ainsi premier
ment peuplees, y laissant neantmoins tousiour
quelques-vns, principalement les vieillards ma
lades & fatiguez, mesmes y plantoient & basti
soient, dont on void encor aujourd'huy des re
stes par le chemin qu'ils tindrent, & employe
rent 80. ans en ceste façon de cheminer si à loi
sir, ce qu'ils eussent peu faire en vn mois, par c
moyen ils entrerent en la terre de Mexique e
l'annee de neuf cents deux, selon nostre conte

Comment les six lignages de Nauatlacas peuplerent la terre de Mexique.

Chapitre III.

Ces sept lignages que j'ay dit, ne sortirent pas tous ensemble; les premiers furent les Suchimilcos, qui signifie, gent de semences de fleurs. Ceux-là peuplerent le riuage du grand lac de Mexique vers le Midy, & fonderent vne Cité de leur nom, & plusieurs bourgades. Long temps apres arriuerent ceux du second lignage, appellez Chalcas, qui signifie, gent des bouches, lesquels fonderent aussi vne autre Cité de leur nom, departans leurs limites & territoires auec les Suchimilcos. Les troisiesmes furent les Tepanecas, qui signifie, gent du pont, lesquels peuplerent le riuage du lac vers l'Occident, & s'accreurent tellement, qu'ils appellerent le chef & metropolitaine de leur Prouince, Azcapuzalco, qui vaut autant à dire que fourmilliere, & furent vn long temps fort puissans. Apres ceux-là vindrent ceux qui peuplerent Tescuco, qui sont ceux de Culhua, qui veut dire, gent courbee, pource qu'en leur pays il y auoit vne montagne fort recourbee. Et de ceste façon fut ce lac enuironné de ces quatre nations, peuplans ceux-cy l'Orient, & les Tepanecas le Nort. Ceux de Tescuco furent estimez fort courtisans: car leur langue & pro-

nonciation est fort douce, & mignarde. Apres arriuerent les Tlalluicas, qui signifie, gent de la Sierre. Ceux-là estoient les plus rudes, & grossiers de tous; & comme ils trouuerent toutes les plaines occupees au tour du lac iusqu'aux Sierres, ils passerent de l'autre costé de la Sierre, où ils trouuerent vne terre fort fertile, spacieuse & chaude, en laquelle ils fonderent & peuplerent plusieurs grands bourgs, appellans la metropolitaine de leur Prouince, Quahunachua, qui est autant à dire que lieu où sonne la voix de l'aigle, que nostre vulgaire appelle, & par corruption, Quernauaca; & est ceste Prouince celle qu'on appelle aujourd'huy le Marquizat. Ceux de la sixiesme generation, qui sont les Tlascaltecas, qui vaut autant à dire que gent de pain, passerent la Sierre vers l'Orient, trauersans toute la Sierre Menade, où est le fameux Vulcan, entre Mexique & la Cité des Anges, où ils trouuerent de bon pays, & s'y estendirent bien auãt plusieurs edifices. Ils y fonderent plusieurs villes & Citez, dont la metropolitaine s'appella de leur nom Tlascala. Ceste-cy est la nation qui fauorisa les Espagnols à leur entree, & par l'ayde desquels ils gagnerent ce pays; parquoy iusques aujourd'huy ils ne payent point de tribut, & iouyssent d'vne exemption generale. Lors que toutes ces nations peuplerent ces pays, les Chinchimecas anciens habitans ne leur firent aucune resistance, mais ils s'enfuyoient, & comme tous espouuantez, ils se cachoient au plus couuert des rochers. Mais ceux qui habitoient de l'autre costé de la Sierre, où les Tlascaltecas

s'habituerent, ne permirent point ce que le reste des Chichimecas auoient permis; au contraire ils se mirent en deffense pour conseruer leur pays,& comme ils estoient geants, comme raconte leur histoire, ils voulurent ietter par force les derniers venus, mais ils furent vaincus par la ruse & finesse des Tlascaltecas, lesquels feignirent de faire paix auec eux, puis les conuierent en vn grand banquet; & lors qu'ils estoient occupez à leurs yurongneries, il y eut des hommes qui auoient esté mis en embusche à ceste fin, qui leur desroberent finement leurs armes, qui estoient de grandes massuës, des rondelles, des espees de bois, & autres telles sortes d'armes. Cela fait, ils se ietterent à l'impourueu sur eux, & les Chichimecas se voulans mettre en deffense, & ne trouuans point leurs armes, s'enfuyrent aux montagnes & forests prochaines, où mettans la main aux arbres, les rompoient & arrachoient, comme si c'eussent esté feüilles de laictuëes. Mais en fin comme les Tlascaltecas alloient armez, & en ordre, ils desirent tous les geants, sans en laisser vn seul en vie. Ce qu'on ne doit trouuer estrange, ny pour fable de ces geants: car on y trouue encores aujourd'huy des os d'hommes morts d'vne incroyable grandeur. Lors que j'estois en Mexique, en l'annee quatre vingts & six, on trouua vn de ces geants enterré en vne de nos mestairies, que nous appellons Iesus du mont, duquel on nous apporta vne dent à voir, laquelle sans y adjouster, estoit aussi grande que le poignet d'vn homme, & selon ceste proportion tout le

reſte lequel ie veis, & m'eſmerueillay de ceſt
difforme grandeur. Les Tlaſcaltecas donc pa
ceſte victoire demeurerent paiſibles, & tous le
autres lignages auſſi. Ces ſix lignages que j'a
dit, conſeruerent touſiours amitié entr'eux
marians leurs enfans les vns auec les autres, &
departans leurs limites paiſiblement, puis ſ'e
ſtudioient par vne honneſte emulation d'ac
croiſtre & d'illuſtrer leur Republique. Les bar
bares Chichimecas voyans ce qui paſſoit, com
mencerent de prendre quelque police, & à ſ
veſtir, ayans honte de ce qu'auparauant, & iuſ
ques alors, ils n'auoient eſté honteux, & ayan
perdu la crainte par la communication de ces
autres peuples, commencerent d'apprendre
d'eux pluſieurs choſes, & faiſoient deſia leurs
maiſonnettes, ayans quelque police & gouuer-
nement. Ils eſleurent auſſi des Seigneurs, qu'ils
recognoiſſoient pour chefs & ſuperieurs; au
moyen dequoy ils ſortirent preſque entiere-
ment de ceſte vie beſtiale, toutesfois ils reſi-
doient touſiours aux montagnes, & en la Sierre
ſeparez des autres. Neantmoins ie tiens pour
certain que ceſte crainte eſt prouenuë des au-
tres nations & Prouinces des Indes, dont les
premiers furent hommes ſauuages, leſquels ne
viuans que de chaſſe, entrerent, penetrans les
terres & pays fort aſpres, deſcouurans vn nou-
ueau monde, & habitans en iceluy preſque
comme beſtes ſauuages, ſans toicts & ſans mai-
ſons, ſans terres labourables, ſans beſtial, ſans
Roy, loy, ny Dieu, ny raiſon. Du depuis, quel-
ques autres cherchans de meilleures & nouuel-

es terres, peuplerent le pays fertile, introdui-
ans vn ordre politic, & quelque façon de Re-
ublique, encoses qu'elle fust fort barbare. Par
pres ces mesmer hommes, ou d'autres nations
qui eurent plus d'entendement & d'industrie
que les autres, s'employerent à assujettir, & op-
rimer les moins puissans, iusques à fonder des
Royaumes, & des grands Empires. Ainsi en ad-
uint en Mexique, au Peru, & en quelque en-
droit, où se trouuent des Citez, & des Repu-
bliques fondees parmy ces barbares. Ce qui me
confirme en mon opinion, laquelle j'ay ample-
ment deduite au premier liure, que les pre-
miers habitans des Indes Occidentales vindrent
par terre, & que par consequent toute la terre
des Indes se continuë auec celle d'Asie, d'Euro-
pe & d'Afrique, & le nouueau monde auec le
vieil, combien que l'on n'ayt encores descou-
uert à present aucun pays qui touche, & se joi-
gne auec les autres mondes, ou que s'il y a mer
entre deux, elle est si estroitte, que les bestes fie-
res & sauuages la peuuent facilement passer à
nage, & les hommes en des meschans basteaux.
Mais laissans ceste Philosophie, retournons à
nostre histoire.

De la sortie des Mexiquains, de leur chemin & du peuplement de ceux de Mechouacan.

Chapitre IV.



Rois cents deux ans apres qu les six lignages susdits furent soi tis de leur pays pour peupler l neuue Espagne, le pays estar desia fort peuplé, & reduit quelque forme de police, ceu de la septiesme cauerne ou lignee y arriueren qui est la nation Mexiquaine, laquelle, comm les autres, sortit de la Prouince de Aztlan, & Teuculhuacan, nation politique, courtisane & fort belliqueuse. Ils adoroient l'idole Vitzili putzli, duquel a esté fait ample mention cy de uant; & le diable qui estoit en cét idole, parloit & regissoit assez facilement ceste nation. Cé idole donc leur commanda de sortir de leu pays, leur promettant qu'il les feroit Princes & Seigneurs de toutes les Prouinces qu'auoien peuplé les autres six nations; qu'il leur donneroit vne terre fort abondante, beaucoup d'or, d'argent, de pierres precieuses, de plumes, & de riches mantes; suiuant quoy ils sortirent, portans auec eux leur idole dans vn coffre de jonc, qui estoit porté par quatre des principaux Prestres, ausquels il se communiquoit, & leur reueloit en secret le succez de leur chemin, & voyage, les aduisant de ce qui leur deuoit aduenir. Il leur donnoit mesmes des loix, & leur

ensei-

nſeignoit les couſtumes, ceremonies & ſacri-
ces qu'ils deuoient obſeruer. Ils n'aduãçoient,
y ne ſe mouuoient aucunement, ſans l'aduis
: commandement de cét idole. Il leur diſoit
uand ils deuoient cheminer, & quand en quel-
ue lieu ils deuoient ſ'arreſter, en quoy ils luy
beyſſoient du tout. La premiere choſe qu'ils
iſoient, où que ce fuſt qu'ils arriuaſſent, eſtoit
'edifier vne maiſon, ou tabernacle, pour leur
ıux DIEU, qu'ils dreſſoient touſiours au milieu
u camp, & y mettoient l'arche ſur vn autel, de
mesme façon qu'on en vſe en la ſaincte Egliſe
hreſtienne. Cela fait, ils faiſoient leurs ſe-
ıences de pain, & des legumes dont ils vſoient,
: eſtoient tant addonnez à l'obeyſſance de leur
ieu, que ſ'il leur commandoit de recueillir, ils
ecueilloient: mais ſ'il leur commandoit de le-
er le camp, tout demeuroit là pour ſemence
: nourriture des vieillards, malades, & fati-
uez, qu'ils alloient laiſſans à tout propos de
eu en autre, afin qu'ils peuplaſſent; pretendans
ar ce moyen que toute la terre demeureroit
euplee de leur nation. Ceſte ſortie & peregri-
ation des Mexiquains ſemblera parauenture
mblable à la ſortie d'Egypte, & au chemin
ue firent les enfans d'Iſraël, veu que ceux-là
omme ceux cy, furent admonneſtez de ſortir,
: chercher la terre de promiſſion, & les vns &
s autres portoient pour guide leur Dieu, con-
ıictoient l'arche, & luy faiſoient tabernacle, &
les aduiſoit, leur donnant des loix & des ce-
emonies; & les vns & les autres conſomme-
ent vn grand nombre d'annees ſur ce voyage

de leur terre promiſe, où l'on recognoiſt de l
reſſemblance de pluſieurs autres choſes, en c
que les hiſtoires des Mexiquains racontent, &
ce que la diuine Eſcriture rapporte des Iſraëlite:
Et ſans doute c'eſt vne choſe veritable, que l
diable Prince d'orgueil ſ'eſt efforcé par les ſu
perſtitions de ceſte nation, de contrefaire & en
ſuiure ce que le tres-haut & vray Dieu fiſt aue
ſon peuple: car comme il a eſté traitté cy deſ
ſus, Satan a vne eſtrange enuie de ſe comparer
& ſ'eſgaler à Dieu, d'où cét ennemy mortel
pretendu fauſſement vſurper la communicatio
& familiarité qu'il luy a pleu auoir auec le
hommes. S'eſt-il iamais veu diable qui conuer
ſaſt ainſi auec les hommes, comme ce diabl
Vitzilipuztli? L'on peut bien voir quel il eſtoit
parce que l'on n'a iamais veu, ny ouy parler d
couſtumes plus ſuperſtitieuſes, ny de ſacrifice
plus cruels, & inhumains, que ceux que ceſtu
enſeigna aux ſiens. En fin elles furent inuentee
par l'ennemy du genre humain. Le chef & capi
taine que ceux-cy ſuiuoient, auoit nom Mexi
d'où vint par apres le nom de Mexique, & ce
luy de ſa nation Mexiquaine. Ce peuple don
cheminant ainſi à loiſir, comme auoient fait le
ſix autres nations, peuplans & cultiuans la terr
en diuers endroits, dont y a encore aujourd'hu
des apparences & ruines, & apres auoir endur
beaucoup de trauaux & de dangers, vindrent en
fin arriuer en la Prouince de Mechoacan, qu
vaut autant à dire, que terre de poiſſon, pourc
qu'il y en a grande abondance en de beaux &
grands lacs, où ſe contentans de la ſituation &

fraiſcheur de la terre, ils ſ'y voulurent repoſer & arreſter : toutefois ayans conſulté leur idole ſur ce point, & voyans qu'il n'en eſtoit pas content, ils luy demanderent qu'il leur permiſt à tout le moins d'y laiſſer de leurs hommes qui peuplaſſent vne ſi bonne terre; ce qu'il leur accorda, leur enſeignant le moyen comment ils ſe feroient; qui fut comme les hommes & les femmes ſeroient entrez pour ſe baigner en vn lac fort beau, qui ſ'appelloit Paſcuaro, ceux qui reſteroient en terre, leur deſrobaſſent tous leurs habits, & incontinent leuaſſent le camp, & ſ'en allaſſent ſans faire aucun bruit. Ce qui fut ainſi fait, & les autres qui ne penſoient en la tromperie, pour le contentement qu'ils prenoient à ſe baigner, quand ils ſortirent, & ſe trouuerent deſpoüillez de leurs habits, & ainſi mocquez & delaiſſez de leurs compagnons, ils demeurerent fort mal contents, & indignez de cela; de ſorte que pour faire demonſtration de la haine qu'ils conceurent contr'eux, ils diſent qu'ils changerent de façon de viure, voire de langage. A tout le moins c'eſt vne choſe certaine que touſiours les Mechoacanes ont eſté ennemis des Mexiquains; c'eſt pourquoy ils vindrent congratuler le Marquis de Vallé, apres la victoire obtenuë, quand il gagna Mexique.

De ce qui arriua en Malinalco, en Tula, & en Chapultepec.

Chapitre V.

IL y a de Mexouacquan en Mexique, plus de cinquante lieües, & sur le chemin est Malinalco, où il leur aduint que se plaignants à leur idole d'vne femme tres grande sorciere, qui venoit en leur compagnie, portant le nom de sœur de leur Dieu, pource qu'auec ses mauuais arts elle leur faisoit de grands dommages, pretendãt par certains moyens se faire adorer d'eux comme leur deesse; l'idole parla en songe à l'vn de ces vieillards qui portoient l'arche, & luy commanda que de sa part il consolast le peuple, leur faisant de nouueau de grandes promesses, & qu'ils laissassent ceste sienne sœur auec sa famille, comme cruelle & mauuaise, en leuant le camp de nuict en grand silence, sans laisser aucune apparence par où ils alloient. Ils le firent ainsi, & la sorciere se trouuant seule auec sa famille, delaissee de la façon, peupla là vne ville qui fut appellee Malinalco, & les habitans de laquelle sont tenus pour de grands sorciers, estans yssus d'vne telle mere. Les Mexiquains, d'autant qu'ils s'estoient beaucoup diminuez par ces diuisions, & pour le nombre des malades, & gens fatiguez qu'ils alloient laissans, se voulurent refaire, s'arrestans en vn lieu appellé Tula, qui signifie, lieu de ioncies. Là leur idole leur commanda qu'ils

rreſtaſſent vne grande riuiere, afin qu'elle ſe
eſpandiſt dedans vne grande plaine, & auec le
noyen qu'il leur enſeigna, ils enuironnerent
'eau vne colline appellee Coatepec, & en fi-
ent vn grand lac, lequel ils planterent tout à
'entour de ſaulx, d'ormes, ſapins, & autres ar-
res. Il commença à ſ'y engendrer beaucoup de
oiſſon, & y venir pluſieurs oyſeaux; de ſorte
u'il ſ'y fiſt vn lieu delicieux. C'eſt pourquoy
aſſiette de ce lieu leur ſemblant aſſez agreable,
c eſtans laſſez de tant cheminer, pluſieurs par-
erent de peupler là, & ne paſſer plus outre; de-
uoy le diable ſe faſcha fort, & menaſſant les
Preſtres de mort, leur commanda qu'ils remiſ-
ent la riuiere à ſon cours, & leur diſt qu'il don-
eroit ceſte nuict le chaſtiement à ceux qui
uoient eſté deſobeyſſans, tel qu'ils le meri-
oient. Or comme le mal-faire eſt ſi propre au
iable, & que la Iuſtice diuine permet bien ſou-
ent que ceux-là ſoient mis entre les mains d'vn
el bourreau, qui le choiſiſſent pour leur Dieu:
l arriua que ſur la minuict ils ouyrent en cer-
ain endroit du camp, vn grand bruit, & au ma-
in allans celle part, ils trouuerent morts ceux
ui auoient parlé de demeurer là. La façon
omme ils auoient eſté occis, fut, qu'on leur
uoit ouuert l'eſtomach, & en auoit-on tiré le
œur. Et de là ce bon Dieu enſeigna à ces pau-
ires malheureux les façons des ſacrifices qui
uy plaiſoient, qui eſtoit en ouurant l'eſtomach
k leur tirer le cœur, ainſi qu'ils l'ont depuis pra-
tiqué en leurs horribles ſacrifices. Ayans veu
e chaſtiment ainſi fait, & que la campagne

s'estoit desechee,à cause que le lac s'estoit vuidé ils consulterent leur Dieu de sa volonté, leque leur commanda de passer outre, ce qu'ils firent & peu à peu aduancerent, iusques à arriuer Chapultepec, à vne lieüe de Mexique, lieu ce lebre pour sa recreation & fraischeur. Ils se for tifierent en ces montagnes pour crainte des na tions qui habitoient ceste contree, lesquelle leur estoient toutes contraires, principalemen d'autant qu'vn nommé Copil, fils de ceste for ciere laissee en Malinalco, auoit blasmé, & ma parlé des Mexiquains: car ce Copil, par le com mandement de sa mere, quelque temps apre vint à la suitte des Mexiquains, & s'efforça d'in citer contr'eux les Tapanecas, & les autres cir conuoisins, iusques aux Chalcas; de sorte qu'il vindrent en main armee pour destruire les Me xiquains. Le Copil cependant se mit en vn colline qui est au milieu du lac, appellee Aco pilco, attendant la destruction de ses ennemis & eux par l'aduis de leur idole, allerent contr luy, & le prenans au despourueu, le tuerent, & en apporterent le cœur à leur Dieu, lequel com manda qu'on le iettast au lac. Et feignent que d là s'est engendree vne plante appellee Tunal, o du depuis fut fondee Mexique. Ils vindrent au mains auec les Chalcas, & autres nations, & auoient les Mexiquains esleu pour leur Capitai ne vn vaillant homme appellé Vitzilonilti, qu en vne charge fut pris, & tué par les ennemis mais pour cela les Mexiquains ne perdirent pa courage, ains combatans valeureusement, mal gré leurs ennemis rompirent leurs escadrons, &

menans au milieu & corps de la bataille, les vieillards, femmes, & petits enfans, passerent outre iusques à Atlacuyauaya, ville des Culhuas, lesquels ils trouuerent solemnisans vne feste, auquel lieu ils se fortifierent. Les Chalcas, ny les autres nations ne les suiuirent plus, mais estans despitez de se voir deffaits par vn si petit nombre de gens, eux qui estoient en si grande multitude, se retirerent en leurs villes.

De la guerre que les Mexiquains eurent contre ceux de Culhuacan.

CHAPITRE VI.

LES Mexiquains, par le conseil de l'idole, enuoyerent leurs messagers au Seigneur de Culhuacan, luy demandans vn lieu pour habiter, lequel apres en auoir communiqué auec les siens, leur accorda le lieu de Tiçaapan, qui signifie, eaux blanches, en intention qu'ils se perdissent, & y mourussent tous, pour autant qu'il y auoit en ce lieu vn grand nombre de viperes, de couleuures, & d'autres animaux venimeux qui s'engendroient en vne colline qui estoit proche de là. Mais eux estans persuadez, & enseignez de leur diable, receurent de fort bonne volonté ce qui leur fut offert, & addoucirent par art diabolique tous ces animaux, sans qu'ils leur fissent aucun dommage, voire les conuertirent en viande, & en man-

geoient à leur contentement, & appetit. Ce que voyant le Seigneur de Culhuacan, & qu'ils auoient ſemé & cultiué la terre, il ſe reſolut de les receuoir en ſa Cité, & de contracter amitié auec eux. Mais le Dieu que les Mexiquains adoroient (comme il a accouſtumé de ne faire aucun bien, ſinon pour en tirer du mal) diſt à ſes Preſtres que ce n'eſtoit pas là le lieu où il vouloit qu'ils demeuraſſent, & qu'ils en deuoient ſortir en faiſant la guerre. C'eſt pourquoy ils deuoient chercher vne femme, qu'ils nommeroient la deeſſe de diſcorde, & pourtant ils aduiſerent d'enuoyer demander au Roy de Culhuacan, ſa fille, pour eſtre la Royne des Mexiquains, & mere de leur Dieu, lequel receut volontiers ceſte ambaſſade, & incontinent leur enuoya ſa fille bien ornee & bien accompagnee. La meſme nuict qu'elle arriua, par l'ordonnance de l'homicide qu'ils adoroient, ils la tuerent cruellement. Et apres l'auoir eſcorchee fort proprement, comme ils ſçauent faire, ils en veſtirent de la peau vn ieune homme, qu'ils couurirent par deſſus des habillements d'elle; & de ceſte façon le poſerent aupres de l'idole, le dedians pour deeſſe & mere de leur Dieu, & touſiours depuis l'adorerent, en faiſans vn idole qu'ils appelloient Toccy, qui veut dire, noſtre ayeule. Non contens de ceſte cruauté, ils inuiterent malicieuſement le Roy de Culhuacan, pere de la ieune fille, de venir adorer ſa fille, qui eſtoit deſia conſacree deeſſe, lequel venant auec de grands preſens, & bien accompagné des ſiens, fut mené en vne chappelle fort obſcure,

où estoit leur idole, afin qu'il offrist sacrifice à sa fille, qui estoit en ce lieu. Mais il arriua que l'encens qui estoit en vn brasier, & fouyer, selon leur coustume, s'alluma; de sorte que par ceste clarté, il recongneut le poil de sa fille, & ayant par ce moyen descouuert la cruauté, & la tromperie, sortit de là, s'escriant hautement, puis auec tous ses gens frappa furieusement sur les Mexiquains, iusques à les faire retirer au lac, tellement que peu s'en fallut qu'ils ne s'y noyassent. Les Mexiquains se deffendoient, iettans certaines dardilles, dōt ils se seruoiét à la guerre, desquels ils offensoient beaucoup leurs ennemis. Mais en fin ils gagnerent terre, & delaissans ce lieu la, s'en allerent costoyans de lac, fort harassez & moüillez, les femmes & petits enfans pleurans & iettans de grands cris contr'eux & contre leur Dieu, qui les auoit mis en telles destresses. Ils furent contrains de passer vne riuiere, qui ne se pouuoit gueyer, c'est pourquoy ils s'aduiserent de faire de leurs rondelles, & de ioncs, certains petits batteaux, esquels ils passerent. Puis apres en tournoyant, estans partis de Culhuacan, arriuerent à Iztacalco, & finalemét au lieu, où est auiourd'huy l'Hermite sainct Anthoine à l'entree de Mexique, & au quartier qu'ils appellent auiourd'huy sainct Paul, pendant lequel temps leur idole les consoloit en leurs trauaux, & les animoit, leur faisant promesses de grandes choses.

De la fondation de Mexique.

CHAPITRE VII.

LE temps eſtant deſia venu, que le pere de menſonge deuoit accomplir la promeſſe qu'il auoit faite à ſon peuple, lequel ne pouuoit plus ſupporter tant de tournoyement, de trauaux, & de dangers, aduint que quelques vieillards Preſtres, ou ſorciers, eſtans entrés dãs vn lieu plein de glaieuls eſpais, rencontrerent vn cours d'eau fort claire & belle, qui ſembloit argentee, & regardans à l'entour, veirẽt que les arbres, le pré, les poiſſons, & tout ce qu'ils regardoient eſtoit fort blanc. Eſtans eſmerueillez de cela, ils leur ſouuint d'vne prophetie de leur Dieu, par laquelle il leur auoit donné cela pour ſignal, du lieu où ils deuoient repoſer, & ſe faire Seigneurs des autres nations. Alors pleurans de ioye, retournerent vers le peuple auec ces bonnes nouuelles. La nuict enſuiuante Vitzilipuztli s'apparut en ſonge à vn Preſtre ancien, & luy diſt, qu'ils cherchaſſent en ce lac vn Tunal, qui naiſſoit d'vne pierre (qui eſtoit à ce qu'il luy diſt, le lieu meſme, où par ſon commandement ils auoient ietté le cœur de Copil fils de la ſorciere leur ennemie.) Et que ſur ce Tunal ils verroient vn aigle fort beau, qui ſe paiſſoit là, de certains beaux petits oyſeaux, & que quand ils verroient cela, qu'ils creuſſent que c'eſtoit le lieu où leur Cité deuoit eſtre baſtie, laquelle

deuoit surmonter les autres,& estre remarquable au monde. Le matin venu, le vieillard assembla tout le peuple, depuis le plus grand, iusques au plus petit, & leur fit vne longue harangue sur le subiect de la grande obligation qu'ils auoient à leur Dieu, & de la reuelation que luy indigne en auoit eüe ceste nuict, concluant que tous deuoient se mettre à rechercher ce lieu bien heureux qui leur estoit promis. Ce qui causa telle deuotiõ & allegresse à tous, que sans dilayer ils se mirent incontinent à l'entreprinse, & se diuisans en bandes commencerent à rechercher, suiuant les signes de la reuelatiõ, le lieu desiré. Parmy l'espaisseur des ioncs & glaieuls de ce lac, ils rencontrerent ce iour là le cours d'eaüe du iour de deuant, fort different toutesfois, d'autant qu'il n'estoit pas blanc, mais vermeil comme sang, lequel se separoit en deux ruisseaux, dõt il y en auoit vn qui estoit de couleur azuree, fort obscure, ce qui les fit beaucoup esmerueiller, & denota vn grand mystere à ce qu'ils disoient. En fin apres auoir beaucoup cherché çà & là, apparut le Tunal naissant d'vne pierre, sur lequel il y auoit vn aigle Royal, ayant les aisles ouuertes & estẽdues, tourné deuers le soleil, en receuant sa chaleur. Alentour de cét aigle, il y auoit beaucoup de plumes riches, blanches, rouges, iaunes, bleües, & vertes, de la mesme sorte de celles dont ils font des images, lequel aigle tenoit en ses griffes vn fort bel oyseau. Lesquels le virent, & recogneurent que c'estoit le lieu, qui leur auoit esté predit par l'oracle: ils se mirent a genoux

tous faisans grande veneration à l'aigle, laquelle leur inclina la teste, en regardant de tous costez. Il y eut alors de grands cris & demonstrations, & actions de graces au Createur, & à leur grand Dieu Vitzilipuztli, qui en tout leur estoit pere, & leur auoit tousiours dit verité Ils appellerent pour ceste occasion la Cité qu'ils fonderent là, Tenoxtiltan, qui signifie Tunal en pierre, & iusques auiourd'huy ils portent en leurs armes vne aigle sur vn Tunal, auec vn oyseau en vne griffe, & assis de l'autre sur vn Tunal. Le iour suiuant, par la commune opinion ils firent vn hermitage ioignant le Tunal de l'aigle, à fin que l'arche de leur Dieu y reposast, iusques à ce qu'ils eussent le moyen de luy faire vn somptueux temple, & ainsi firent cest hermitage de guazons & de mottes qu'ils couurirent de paille, puis apres ayans consulté leur Dieu, ils delibererent d'acheter de leurs voisins de la pierre, du bois & de la chaux, en troc de poissons, de grenoüilles & de chevrettes, mesme aussi de canards, poules d'eaüe, courlieux & autres diuers genres d'oyseaux marins. Toutes lesquelles choses ils peschoient & chassoient auec grande diligence en ce lac, auquel il y en a en grande abondance. Ils alloient auec ces choses és marchez des villes & Citez des Tapanequas, & de ceux de Tezcuco leurs circõuoisins, & auec beaucoup d'artifice assemblerent peu à peu ce qu'ils auoient de besoing pour l'edifice de leur Cité : de sorte qu'ils bastirent de pierre & de chaux vne meilleure chappelle pour leur idole, & s'employerent à remplir auec des plan-

ches & du bloc, vne grande partie de ce lac. Cela fait, l'idole parla vne nuict à vn de ses Prestres en ces termes : *Dy aux Mexiquains que les seigneurs se diuisent chacun auec ses parens & amis, & qu'ils se separent en quatre quartiers principaux à l'entour de la maison que m'auez faite pour mon repos, & que chaque quartier edifie en son quartier selon sa volonté.* Ce qui fut mis en execution, & ceux-là sont les quatre quartiers principaux de Mexique, que l'on appelle auiourd'huy sainct Iean, saincte Marie la Ronde, sainct Paul, & sainct Sebastien. Apres cela, les Mexiquains estans ainsi diuisez en ces quatre quartiers, leur Dieu commanda qu'ils repartissent entr'eux les dieux qu'il leur declareroit, & qu'ils nommassent à chaque quartier principal des quatre, d'autres quartiers particuliers où leurs dieux fussent adorez. Par ainsi sous chacun de ces quatre quartiers principaux il y en auoit plusieurs petits qui y estoient comprins, selon le nombre des idoles que leur Dieu leur commanda d'adorer, lesquels ils appellerent Calpultetco, qui vaut autant à dire que Dieu des quartiers. En ceste maniere la Cité de Mexique Tenoxtiltan fut fondee, & vint à grande augmentation.

De la sedition de ceux de Tlatelulco, & du premier Roy que les Mexiquains esleurent.

CHAPITRE VIII.



Este diuision desquartiers estant faicte en l'ordre dessusdit, quelques vieillards & anciens eurent opinion qu'au departement des lieux l'on ne leur auoit pas porté le respect qu'ils meritoient, pour ceste occasion eux & leurs parens se mutinerent & allerent rechercher vne nouuelle residence: & comme ils alloient par le lac, ils trouuerẽt vne petite terre ou terrasse qu'ils appellẽt Tloteloli, où ils peuplerent, luy donnans le nom de Tlatelulco, qui est à dire lieu de terrasse. Cela fut la troisiesme diuisiõ des Mexiquains depuis qu'ils partirent de leur pays: celle de Mechoacan ayant esté la premiere, & celle de Malmalco la seconde. Ceux-là qui se separerent & s'en allerent en Tlatelulco estoient des hommes renommez & d'vn mauuais naturel: par ainsi ils exerçoient enuers les Mexiquains leurs voisins, le pire voisinage qu'ils pouuoient. Ils ont eu tousiours des debats contr'eux, & iusques auiourd'huy durẽt encor leurs inimitiez & ligues anciennes. Voyans donc ceux de Tenoxtiltan, que ceux de Tlatelulco leur estoient fort contraires, & qu'ils alloient multipliãs, eurent crainte qu'auec le temps ils ne vinssent à les surmonter, & sur cest affaire s'assemblerent en conseil, où ils aduiserent qu'il estoit bõ d'eslire vn Roy,

auquel ils obeyssent, & qui fust craint de leurs ennemis, d'autant que par ce moyen ils seroient plus vnis & plus forts entr'eux, & les ennemis ne se hazarderoient tant en leur endroit. Estans ja deliberé d'eslire vn Roy, ils prindrent vn autre aduis fort vtile & asseuré, de ne l'eslire point d'entr'eux, pour euiter les dissentions, & pour gagner auec le nouueau Roy quelqu'vne des autres natiōs voisines, desquelles ils se voyoient circuits, & eux destituez de tout secours. Tout cōsideré, tant pour appaiser le Roy de Culhuacan, qu'ils auoient grandement offensé, ayans tué & escorché la fille de son predecesseur, & luy ayās fait vne si lourde moquerie, cōme mesme pour auoir vn Roy qui fust de leur sang Mexiquain, de la generation desquels il y en auoit beaucoup en Culhuacan, qui y restoient encor du temps qu'ils vescurent en paix auec eux, ils arresterēt d'eslire pour Roy vn ieune hōme appellé Acamapixtli, fils d'vn grand Prince Mexiquain, & d'vne Dame fille du Roy de Culhuacan. Incontinent ils luy enuoyerent Ambassadeurs auec vn grand present, pour demāder cest hōme, lesquels firent leur Ambassade en ces termes: *Grand Seigneur, nous autres vos vassaux & seruiteurs, les Mexiquains, mis & resserrez dedans les herbiers & roseaux du lac, seuls, & delaissez de toutes les nations du monde, mais seulement conduits & acheminez par nostre Dieu au lieu où sommes, qui tombe en la iurisdiction de vos limites d'Ascapusalco & de Tescuco: ores que vous nous auez permis d'estre, & de demeurer en iceluy, nous ne voulons point, ny n'est pas raisonnable de viure sans chef & sans Seigneur qui nous com-*

mande, nous corrige & gouuerne, nous instruisant en nostre façon de viure, & nous deffende de nos ennemis. Partant nous venons à vous, sçachans qu'en vostre cou & maison il y a des enfans de nostre generation, apparentez & alliez auec la vostre, qui sont sortis de nos entrailles & des vostres; de nostre sang & du vostre, entre lesquels nous auons cognoissance d'vn petit fils vostre & nostre, appellé Acamapixtli. Nous vous supplions donc que vous nous le donniez pour Seigneur, lequel nous estimerons comme il merite, puis qu'il est de la lignee des Seigneurs Mexiquains & des Roys de Culhuacan. Le Roy ayant mis l'affaire en deliberation, & trouuant que ce ne luy estoit point chose mal à propos de s'allier auec les Mexiquains qui estoient vaillãs, leur respondit qu'ils menassent son petit fils à la bonne heure, combien qu'il adioustast, que si c'eust esté vne femme, qu'il ne leur eust pas baillee, signifiant l'acte si enorme racõté cy dessus, & acheua son discours en disant: *S'en aille mon petit fils, qu'il serue vostre Dieu, & soit son Lieutenant, qu'il regisse & gouuerne les creatures de celuy pour qui nous viuons, Seigneur de la nuict, du iour & des vents, qu'il aille & soit Seigneur de l'eau & de la terre, & qu'il possede la nation Mexiquaine, emmenez-le à la bonne heure, & ayez le soin de le traitter cõme fils & petit fils mien.* Les Mexiquains luy rendirent graces, & tout ensemble luy demanderent qu'il le mariast de sa main, à raison dequoy il luy dõna pour femme vne Dame des plus nobles d'entr'eux. Ils menerent le nouueau Roy & la Royne auec tout l'honneur qui leur estoit possible, & leur firent vne solemnelle reception, sortans tous iusques aux plus petits, à voir le Roy, le-

quel

quel ils menerent en des Palais, qui pour lors estoient assez pauures. Et les ayans assis en leurs throsnes Royaux, incontinent se leua vn de ces viellards & Rhetoriciens qu'ils estimoiẽt beaucoup, qui leur parla en ceste maniere : *Mon fils, Seigneur, & Roy nostre, tu sois le bien venu à ceste pauure maison & Cité, entre ces herbiers & fanges où tes pauures peres, ayeulx & parents endurent ce que sçait le Seigneur des choses creées. Regarde, Seigneur, que tu viens icy pour estre la deffense, l'ombrage & l'abry de ceste nation Mexiquaine, & pour estre la ressemblance de nostre Dieu Vitzilipuztli, à l'occasion dequoy le commandement & iurisdiction t'est donné. Tu sçais que nous ne sommes point en nostre pays, puis que la terre que nous possedõs auiourd'huy est d'autruy, & ne sçauons ce qui sera de nous demain, ou vn autre iour: par ainsi considere que tu ne viẽs point pour te reposer, ny recreer, mais plustost pour endurer vn nouveau trauail en vne charge si pesante, qui te doit tousiours faire trauailler, estant esclaue de toute ceste multitude qui t'est tombee en sort, & de tout ce peuple circonuoisin, lequel tu dois mettre peine de le gratifier, & les rendre contens, puisque tu sçais que nous viuõs en leurs terres, & dedans leurs limites.* Et acheua repetant ces mots: *Tu sois le bien venu, toy & la Royne nostre maistresse à cestuy vostre Royaume.* Telle fut la harangue du vieillard, laquelle, & les autres harangues que celebrẽt les histoires Mexiquaines, les enfans auoiẽt accoustumé d'apprendre par cœur, & ainsi se conserverent par tradition, & y en a quelques vnes d'icelles qui meritẽt biẽ d'estre rapportees en leurs propres termes. Le Roy leur respondit en les remerciant & leur offrant sa diligence, & soucy à les deffendre, & son ayde en tout ce qu'il pour-

roit. En apres ils luy firent le ſerment, & luy m
rent ſelon leur mode la couronne Royale ſur
teſte, qui eſt ſemblable à la couronne de
ſeigneurie de Veniſe. Le nom d'Acamixtli pr
mier Roy, ſignifie poignee de roſeaux : c'
pourquoy ils portent en leurs armes vne ma
tenant pluſieurs ſagettes de roſeau.

De l'eſtrange tribut que les Mexiquains payoient à ceux d'AzcapuZalco.

CHAPITRE IX.



Es Mexiquains rencontrerent ſi bi
en l'eſlection de leur nouueau Ro
qu'en peu de temps ils commencer
à prendre forme de Republique,
à ſe faire renommer parmy les eſtrangers,
cauſe dequoy leurs voiſins meus d'enuie &
crainte, traitterent de les ſubjuguer, ſpecial
ment les Tapanecas, qui auoient pour Ci
Metropolitaine Azcapuzalco, auſquels les M
xiquains payoient tribut comme hommes v
nus de dehors, & demeurans en leur terre. C
le Roy d'Azcapuzalco craignant leur puiſſa
ce qui alloit croiſſant, voulut opprimer les M
xiquains, & en ayant deliberé auec les ſiens, e
uoya dire au Roy Acamixtli que c'eſtoit tr
peu de choſe que le tribut ordinaire qu'ils lu
payoient, & que de là en auant ils luy deuoie
auſſi apporter des ſapins & des ſaulx, pour l
edifices de ſa Cité, & outre cela qu'ils luy d
uoient faire vn iardin en l'eaüe, ſemé de diue

ſes herbes & de legumes, & luy deuoient ame-ner par eau, ainſi accommodé par chacun an, ſans y manquer : que s'ils y failloient, il les de-clareroit ſes ennemis, & les raſeroit du tout. Les Mexiquains receurent beaucoup d'ennuy & de faſcherie de ce commandement, tenant pour choſe impoſſible ce qu'il leur demandoit, & que ce n'eſtoit autre choſe que de chercher vne occaſion pour les ruiner : mais leur Dieu Vitzilipuztli les conſola, s'apparoiſſant ceſte nuict à vn viellard, auquel il commada qu'il diſt de ſa part au Roy ſon fils, qu'il ne fiſt point de difficulté d'accepter le tribut, & qu'il leur ayde-roit, & rendroit le tout facile:ce qui aduint de-puis. Car eſtant venu le temps du tribut, les Mexiquains porterent les arbres que l'on leur auoit commandé, & qui plus eſt, le iardin fait en l'eaüe, & porté en icelle, auquel y auoit beaucoup de mays, qui eſt leur bled deſia gre-né auec les eſpics. Il y auoit auſſi du chili, ou axi, des blettes, tomates friſolles, chias, cour-ges, & beaucoup d'autres choſes toutes par-creües & en leur ſaiſon. Ceux qui n'ont point veu les iardins qui ſe font au lac en Mexique au milieu de l'eaüe, ne croiront, & tiendront pour contes ce que i'eſcris, ou s'ils le croyent, ils di-ront que c'eſt vn enchantement du diable qu'ils adoroient. Mais reallement & de fait ceſt cho-ſe fort faiſable, & à l'on veu pluſieurs fois faire de ces iardins mouuans en l'eau. Car ils iettent de la terre deſſus du ionc & du glaieul, d'vne telle façon, qu'elle ne ſe deffait point en l'eau, & ſement & cultiuent ceſte terre : de ſorte que

le grain y croist & meurit fort bien. Puis apr
ils l'enleuent d'vn lieu en autre. Mais il est bie
vray que de faire facilement ce iardin grand,
que les fruicts y croissent bien, est chose qui fa
iuger qu'il y auoit du fait de Vitzilipuztli lequ
ils appellent autrement Patillas, principalemer
n'en ayāt iamais fait, ny veu de sēblables. Le RO
d'Azcapuzalco s'esmerueilla beaucoup quan
ils vid accomply ce qu'il auoit tenu pour impo
sible, & dist aux siens que ce peuple auoit v
grand Dieu qui leur rendoit tout facile, disar
aux Mexiquains, que puisque leur Dieu leur dō
noit toutes choses parfaictes, qu'il vouloit qu
l'annee ensuiuant au temps du tribut, ils luy ap
portassent dans le iardin vne cane & vn hero
auec leurs œufs couuez, qui deuoient estre
telle sorte, qu'elles esclouïssent leurs petits e
arriuant, sans y faillir aucunement, sur peir
d'encourir son indignation. Les Mexiquair
furent fort troublez & tristes d'vn si superbe
difficile commandement qu'il leur faisoit: ma
leur Dieu, comme il auoit accoustumé, les cor
forta de nuict par vn des siens, & leur dist qu'
prenoit tout cela en sa charge, qu'ils ne perdi
sent point courage, mais qu'ils creussent pou
certain qu'il viendroit vn temps que les Azca
puzalcos payeroient de leurs vies ces desirs d
nouueaux tributs. Le temps du tribut estant ve
nu, comme les Mexiquains portoient tout c
que l'on leur auoit demādé de leurs iardinages
l'on trouua parmy les ioncs & glaieuls du iar
din, sans sçauoir comment ils y estoient demeu
rez, vne cane & vn heron couuans leurs œufs, &

cheminans, arriuerent à Azcapuzalco, où inconinent leurs œufs furent esclos. Dequoy le Roy d'Azcapuzalco estant esmerueillé outre-mesure, dist derechef aux siens, que ces choses estoient plus qu'humaines, & que les Mexiquains commençoient comme pour se faire Seigneurs de toutes ces Prouinces. Neantmoins il ne diminua aucunement l'ordre de ce tribut, & les Mexiquains, pour ne se trouuer assez puissans, endurerent & demeurerent en ceste subiection & seruitude l'espace de cinquante ans. En ce temps le Roy Acamapixtli mourut, ayant augmenté la Cité de Mexique de plusieurs edifices, rües, conduits d'eaües, & de grande abondance de munitions. Il regna en paix & repos quarante ans, ayant tousiours esté zelateur du bien & augmentation de sa Republique. Comme il estoit proche de sa fin, il fit vne chose memorable, qui fut qu'ayant des enfans legitimes, ausquels il eust peu laisser la succession du Royaume, neantmoins ne le voulut pas faire, mais au contraire il dist librement à la Republique, que comme ils l'auoient librement esleu, ainsi qu'ils esleussent celuy qui leur sembleroit estre le plus propre pour leur bon gouuernement, les admonestant qu'en ce faisant ils eussent esgard au bien de la Republique, & se monstrant fasché de ne les laisser libres du tribut & subiection, trespassa, leur ayant recommandé sa femme & ses enfans, & laissa tout son peuple desconforté pour sa mort.

Du secõd Roy, & de ce qui aduint en son regn

CHAPITRE X.

LEs obseques du Roy deffunc acheuees, les anciens, les princ paux du Royaume, & quelqu partie du peuple, s'assemblerer pour eslire vn Roy, où le plus ar cien proposa la necessité en laquelle ils estoien & qu'il conuenoit eslire pour chef de leur Cit vne personne qui eust pitié des vieillards, de femmes veufues & des orphelins, & qui fust pe re de la Republique, pource qu'ils deuoiẽt estr les plumes de ses aisles, les sourcils de ses yeux, & la barbe de son visage: qu'il estoit necessaire qu' fust valeureux, pource qu'ils auoient besoin d bien tost se preualoir de leurs bras, selõ que leu auoit prophetisé leur Dieu. Leur resolution er fin fut d'eslire pour Roy vn fils du predecesseur vsans enuers luy d'vn aussi bõ office, en luy don nant son fils pour successeur, comme il fit enuer sa Republique, se confiant en icelle. Ce ieun homme s'appelloit Vitzilouitli, qui signifie plu me riche. Ils luy mirent la couronne Royale & l'oignirent, comme ils ont accoustumé de fair à tous leurs Roys, auec vne onction qu'ils ap pelloient diuine, d'autant que c'estoit la mesm onction, de laquelle ils oignoient leur idole Incontinẽt vn Rhetoricien fit vne elegante ha rangue, l'exhortant d'auoir bon courage pour les tirer des trauaux, seruitude & misere, esquel les ils viuoient estans opprimez des Azcapuzal cos, & icelle acheuee, tous luy firent l'hommag

& la recognoissance. Ce Roy n'estoit point marié, & son Conseil fut d'opinion qu'il seroit bon de le marier auec la fille du Roy d'Azcapuzalco, afin de l'auoir pour amy, & d'obtenir par ceste alliance quelque diminution de la pesante charge des tributs qu'il leur imposoit, combien qu'ils eurent quelque crainte, qu'il ne desdaignast de leur donner sa fille, à cause qu'ils estoiét ses vassaux : toutesfois le Roy d'Azcapuzalco s'y accorda, apres qu'ils luy eurent demandé fort humblement, & auec des paroles honnestes, lequel leur donna vne sienne fille appellee Ayanchigual, laquelle ils menerent auec grande feste & resiouïssance en Mexique, & firent la ceremonie, & solemnité du mariage, qui estoit d'attacher & noüer vn coing du manteau de l'homme auec vn autre, du voile de la femme en signe de lien de mariage. Ceste Royne engendra vn fils, le nom duquel ils furent demander à son ayeul, le Roy d'Azcapuzalco, & iettans les sorts comme ils auoient accoustumé, (pource qu'ils obseruoient fort les augures, principalement sur le nom de leurs enfans) il voulut que son petit fils s'appellast Chimalpopoca, qui signifie rondelle qui iette fumee. La Royne sa fille voyant le contentement que le Roy d'Azcapuzalco monstra de ce petit fils, print de là occasion de luy demander, qu'il luy pleust de soulager les Mexiquains de la charge si pesante des tributs, puis qu'il auoit desia vn petit fils Mexiquain, ce que le Roy fit de bonne volonté, par le Conseil des siens, leur laissant au lieu du tribut qu'ils payoient, vne subiection

de luy porter chacun an vne couple de canard & des poissons, en recognoissance qu'ils estoien ses subiects & qu'ils habitoient en sa terre. Pa ce moyen les Mexiquains demeurerent for soulagez & contens, mais le contentement leu dura bien peu, pource que la Royne leur pro tectrice mourut peu de temps apres, & l'anne ensuiuante mourut aussi le Roy de Mexique Vitzilouitli, laissant son fils Chimalpopoca aa gé de dix ans. Il regna treize ans, & mourut aag de trente ans, ou peu plus. Il fut tenu pour vr bon Roy & diligent au seruice de ses dieux, des quels ils auoient opinion que les Roys estoien les ressemblances, & que l'honneur que l'on faisoit à leur Dieu, se faisoit au Roy, qui estoit sa semblance. C'est pourquoy les Roys ont esté si affectionnez au seruice de leurs dieux. Ce Roy fut curieux de gaignerles volontez de ses voisins, & de trafficquer auec eux, enquoy il augmenta sa Cité, faisant que les siens s'exerçassent en choses de guerre parmy le lac, preparants, & disposans les hommes pour ce qu'ils pretendoient obtenir, comme bien tost l'on verra.

Du troisiesme Roy Chimalpopoca, de sa cruelle mort, & de l'occasion de la guerre que firent les Mexiquains.

Chapitre XI.


Es Mexiquains pour successeur du Roy mort, esleurét son fils Chimalpopoca, par vn meur aduis & deliberatió com-

mune, encores qu'il ne fust qu'vn enfant de dix ans, ayãs opiniõ qu'il estoit tousiours necessaire de conseruer la grace du Roy d'Azcapuzalco, en faisant son petit fils Roy. Par ainsi ils le mirent en son throsne, luy donnant des enseignes de guerre auec vn arc & des flesches en vne main, & vne espee de razoirs, dont ils ont accoustumé d'vser, en la droite, signifians par cela, comme ils disent, que par les armes ils pretendoient se mettre en liberté. Ceux de Mexique auoient grande disette d'eau, pource que celle du lac estoit bourbeuse & fangeuse, & par consequẽt mauuaise à boire. Pour à quoy remedier ils firent que le Roy enfant enuoyast demander à son ayeul le Roy d'Azcapuzalco, l'eau de la montagne de Chapultepec, qui est à vne lieüe de Mexique, comme il a esté dit cy dessus; ce qu'ils obtindrent facilement, & par leur diligence firent vn aqueduct de fascines, glaieul, & gazon, par lequel ils firent venir l'eau en leur Cité. Mais d'autant que la Cité estoit fondee sur le lac, & que l'aqueduct le trauersoit, il se rompoit en beaucoup d'endroits, & ne pouuoient s'esiouyr de l'eau comme ils desiroient, & auoient de besoing. Sur ceste occasion, soit qu'ils la recherchassent tout expres pour quereller les Tapanecas, ou fust qu'ils s'esmeussent sur peu d'occasion; en fin ils enuoyerent vne ambassade au Roy d'Azcapuzalco, fort resoluë, disans qu'ils ne pouuoient s'accommoder de l'eau dont il leur auoit fait grace, à cause que le canal s'estoit rompu en beaucoup d'endroits; partant luy demandoient qu'il les pourueust de

bois, de chaulx, & de pierre, & qu'il leur en-
uoyast ses ouuriers, afin que par leur moyen il
fissent vn canal de pierre & de chaulx, qui ne se
peust rompre. Ce message ne pleust gueres au
Roy, & encore moins aux siens, leur semblant
que c'estoit vn message outrecuidé, & des pro-
pos fort insolents pour des vassaux à l'endroict
de leur Seigneur. Les principaux du Conseil
doncques estans indignez de cela, disoient que
c'estoit desia beaucoup de hardiesse, puis que
ne se contentans de ce qu'on leur auoit permis
de demeurer en terre d'autruy, & qu'on leur
auoit donné de l'eau, ils vouloient dauantage
qu'on les allast seruir. Quelle chose estoit cela,
& dequoy presumoit vne nation fugitiue & en-
serree entre les bourbiers, qu'ils leur feroient
bien entendre, s'ils estoient propres pour estre
ouuriers, & que leur orgueil s'abbaisseroit, en
leur ostant la terre & la vie. Sur ces termes &
cholere ils sortirent, laissans le Roy, lequel ils
auoient vn peu pour suspect, à cause du petit
fils. Et eux separément consulterent de nou-
ueau ce qu'ils deuoient faire, où ils delibere-
rent de faire crier publiquement que nul Ta-
paneca eust à traitter, ny faire commerce auec
aucun Mexiquain, qu'ils n'allassent en leur
Cité, & ne les receussent en la leur, sur peine
de la vie. Par où l'on peut entendre que le Roy
ne commandoit pas absolument sur ce peu-
ple, & qu'il gouuernoit plus en façon de Con-
sul, ou de Duc, que de Roy, combien que de-
puis auec la puissance s'augmenta aussi le com-
mandement des Roys, iusques à deuenir tyrans

parfaicts, comme l'on verra aux derniers Rois. Car ç'a esté tousiours vne chose ordinaire entre les barbares, que telle qu'a esté la puissance, tel a esté le commandement, voire-mesme en nos histoires d'Espagne se trouue en quelques Roys anciens la façon de regner dont ces Tapanecas vserent. Et les premiers Roys des Romains furent de mesme, sauf que Rome des Roys declina aux Consuls & vn Senat, iusques à ce que du depuis elle vint à la puissance des Empereurs. Mais ces barbares de Roys moderez declinerent à Tyrans. Et estant l'vn & l'autre gouuernement, le meilleur, & le plus seur est le regne moderé. Or retournans à nostre histoire, le Roy d'Azcapuzalco voyant la deliberation des siens, qui estoit de tuer les Mexiquains, les pria que premierement ils desrobassent son petit fils le ieune Roy, & apres qu'ils fissent aux Mexiquains ce qu'ils voudroient. Presque tous s'accorderent en cela pour donner contentement au Roy, & pour la pitié qu'ils auoient de l'enfant: mais deux principaux y contredirent bien fort, affermans que c'estoit vn mauuais conseil, pource que Chimalpopoca, bien qu'il fust de son sang, estoit du costé de la mere, & que le costé du pere deuoit estre preferé. Parquoy ils conclurent que le premier qu'il conuenoit tuer, estoit Chimalpopoca Roy de Mexique, & protesterent d'ainsi le faire. Le Roy d'Azcapuzalco fut si fasché de ceste resistance qu'ils luy firent, & du conseil & resolution qu'ils prindrent, que de là à peu de temps, de douleur & de despit il tomba malade,

dont il mourut. Par la mort duquel les Tapanecas ſ'acheuans de reſoudre, commirent vne grande trahiſon : car vne nuict le ieune Roy de Mexique dormant ſans garde, & ſans ſe douter de rien, ceux d'Azcapuzalco entrerent en ſon Palais, & le tuerent ſoudainement, ſ'en retournans ſans eſtre apperceus. Le matin venu que les nobles de Mexique furẽt ſalüer le Roy comme ils auoient accouſtumé, ils le trouuerent mort auec de cruelles bleſſures, & lors ils ſ'eſcrierent, eſleuans vn pleur qui remplit toute la Cité, & tous aueuglez de cholere, ſe mirent incontinent en armes pour venger la mort de leur Roy. Comme ils marchoient deſia pleins de fureur, & ſans ordre, leur ſortit au deuant vn des principaux Cheualiers des leurs, taſchant de les appaiſer par vne ſage remonſtrance : *Où allez vous* (dit-il) *ô Mexiquains, repoſez vos cœurs, regardez que les choſes qui ſont faictes ſans conſideration, ne ſont pas bien conduictes, ny n'ont point de bon ſuccez. Reprimez voſtre douleur, conſiderans qu'encores que voſtre Roy ſoit mort, l'illuſtre ſang des Mexiquains n'eſt pas finy en luy. Nous auons des enfans des Roys deffuncts, par la conduicte deſquels ſuccedans au Royaume, vous ferez mieux ce que pretendez, ayans vn chef qui vous guide à voſtre entrepriſe. N'allez pas ainſi aueuglez : deportez-vous, & eſliſez premierement vn Roy & Seigneur qui vous guide, & encourage contre vos ennemis. Cependant diſsimulez diſcrettement, faiſans les obſeques de voſtre Roy mort, dont vous voyez le corps preſent : car par cy apres il ſe trouuera vne meilleure occaſion d'en faire la vengeance.* Par ce moyen les Mexiquains ne paſſerent point plus outre, & ſ'arreſterent pour faire les obſeques de

leur Roy. A quoy ils conuierent les Seigneurs de Tefcuco & ceux de Culhuacan, & leur raconterent l'acte si enorme & cruel que les Tapanecas auoient commis, les inuitans à auoir pitié d'eux, & à s'indigner contre leurs ennemis; à quoy ils adjousterent, que c'estoit leur intention de mourir, ou de venger vne si grande meschanceté, leur demandans qu'ils ne fauorisassent le party si injuste de leurs contraires, & que de leur part ils ne les requeroient point qu'ils leur aydassent de leurs armes & hommes, mais seulement qu'ils fussent attentifs à regarder ce qui se passeroit, & qu'ils desireroient pour leur entretien, qu'ils ne leur bouchassent, ny empeschassent le commerce, comme auoient fait les Tapanecas. A ces raisons ceux de Tefcuco & Culhuacan leur demonstrerent beaucoup de bonne volonté, & qu'ils en estoient fort satisfaits, leur offrant leurs Citez, & tout le commerce qu'ils en desireroient, afin qu'à leur volonté ils se pourueussent de prouisions & de munitions par terre & par eau. Apres cela ceux de Mexique les prierent qu'ils demeurassent auec eux, & assistassent à l'eslection du Roy qu'ils vouloient faire ; ce qu'ils accorderent aussi pour leur donner contentement.

Du quatriesme Roy nommé Izcoalt, & de la guerre contre les Tapanecas.

Chapitre XII.

CEux qui se deuoient trouuer en l'esle-ction, estans tous assemblez, se leua vn vieillard, tenu pour vn grand orateur, lequel, selon que racontent les histoi-res, parla en ceste maniere : *La lumiere de vos yeux vous manque, ô Mexiquains, mais non pas celle du cœur: car posé le cas que vous auez perdu celuy qui estoit la lu-miere, & le guide de ceste Republique Mexiquaine, celle du cœur neantmoins vous est demeuree, pour considerer que s'ils ont tué vn homme, d'autres sont demeurez apres luy, qui pourront suppleer fort aduantageusement la faute que nous auons de luy. La noblesse de Mexique n'est pas finie pour cela, ny le sang Royal esteint. Tournez les yeux, & regardez autour de vous, & vous verrez la noblesse Me-xiquaine mise en ordre, non point vn, deux, mais plusieurs & excellens Princes, fils du Roy Acamapaxtli, nostre vray & legitime Seigneur. Icy vous pourrez choisir à vo-stre volonté, disant, ie veux cestuy-cy, & non cet autre. Que si vous auez perdu vn pere, icy vous trouuerez pere & mere. Faites estat, ô Mexiquains, que le Soleil s'est eclipsé & obscurcy sur la terre pour vn peu de temps, & qu'incontinent retournera la lumiere sur icelle. Si Mexique a esté obscurcie par la mort de vostre Roy, sorte bien tost le Soleil, eslisez vn autre Roy. Regardez bien à qui, & sur qui vous ietterez les yeux, & enuers qui s'incline vostre cœur, car cestuy-là est celuy que vostre Dieu Vitzilipuztli a esleu.* Et dilatant encore ce discours, cét ora-

teur acheua au contentement d'vn chacun. En fin par la resolution de ce conseil fut esleu Roy Iscoalt, qui signifie couleuure de razoirs, lequel estoit fils du premier Roy Acamapixtli, qu'il auoit eu d'vne sienne esclaue; & bien qu'il ne fust pas legitime, ils le choisirent, pource qu'il estoit plus aduãtageux que les autres en meurs, valeur & magnanimité de courage. Tous monstrerent qu'ils en estoient fort contens, & sur tous, ceux de Tescuco; pour autant que leur Roy estoit marié auec vne sœur d'Iscoalt. Apres que ce Roy fut couronné, & mis en son siege Royal, se leua vn autre orateur, qui traitta de l'obligation que le Roy auoit à sa Republique, & du courage qu'il deuoit monstrer aux trauaux, disant entre autres choses : *Regardes qu'auiourd'huy nous sommes dépendans de toy, parauanture laisseras-tu tomber la charge qui est sur tes espaules; laisseras-tu perir le vieillard & la vielle, l'orphelin & la vefue? Ayes pitié des enfans qui vont grapinant parmy l'aire, lesquels periront, si nos ennemis nous surmontent. Or sus donc, Seigneur, commence à desployer & estendre ton manteau, pour prendre sur tes espaules tes enfans, qui sont les pauures & le commun populaire, lesquels sont asseurez de l'ombrage de ton manteau, & en la fraischeur de ta benignité.* Continuant sur ce sujet beaucoup d'autres paroles, lesquelles (comme en son lieu a esté dit) ils apprenoient par cœur, pour l'exercice de leurs enfans, & apres les enseignoient comme vne leçon, à ceux qui commençoient d'apprendre ceste faculté d'orateurs. Cependant les Tapanecas estoient resolus de destruire la nation Mexiquaine; & pour cét effet ils auoient dressé

beaucoup d'appareils. Parquoy le nouueau Ro[y]
traitta de declarer la guerre, & venir aux main[s]
auec ceux qui les auoient tellement offensez.
Mais le commun peuple voyant que leurs con-
traires les surpassoient beaucoup en nombr[e]
d'hommes, & en machines de guerre, estans es-
pouuentez, vindrent vers le Roy, & luy de-
manderent par importunité qu'il n'entreprins[t]
point vne guerre si dangereuse, qui feroit de-
struire leur pauure Cité & nation. Sur quoy
estans interrogez quel aduis il conuenoit pren-
dre; respondirent que le Roy d'Azcapuzalco
estoit fort pitoyable, qu'ils luy demandassent
paix, & s'offrissent de le seruir, en les tirant hors
de ces glaieuls, & qu'il leur donnast des maisons
& des terres parmy les siennes, afin que par ce
moyen ils déspendissent tous d'vn Seigneur. Et
pour obtenir cecy, ils portassent leur Dieu en sa
littiére, pour intercesseur. La clameur du peu-
ple eust tel pouuoir, principalement y ayant
quelques nobles qui approuuoient leur opi-
nion, que l'on fist incontinent appeller les Pre-
stres, & apprester la littiere, & leur Dieu, pour
faire ce voyage. Comme cela s'apprestoit, &
que tous consentoient à cét accord de paix, &
de s'assujettir aux Tapanecas; vn ieune homme
gaillard, & de bonne façon, s'esleua parmy le
peuple, lequel auec vne fort bonne grace parla
ainsi: *Qu'est cecy, ô Mexiquains, estes vous fols? com-
ment telle coüardise est elle entree parmy nous? nous de-
uons nous aller rendre ainsi aux Azcapuzalcos?* Puis se
tournant vers le Roy, luy dist: *Commẽt, Seigneur,
permettez-vous telle chose? permettez à ce peuple, &*
luy

luy dites qu'il laisse rechercher vn moyen pour nostre honneur & pour nostre deffense, & que nous ne nous mettions point si follement, & si honteusement entre les mains de nos ennemis. Ce ieune homme s'appelloit Tlacaellec, nepueu du mesme Roy, & fut le plus valeureux Capitaine, & du plus grand conseil, que iamais les Mexiquains ont eu, comme cy apres l'on verra. Animé donc Iscoalt, par ce que son nepueu luy auoit dit si prudemment, retint le peuple, en disant qu'ils luy laissassent premierement esprouuer vn autre meilleur moyen. Et puis se tournant vers la noblesse des siens, leur dist: *Vous estes icy tous qui estes mes parens, & le meilleur de Mexique: celuy qui aura le courage de porter vn message aux Tapanecas, qu'il se leue.* Eux se regardans les vns les autres, ne se remuoient point, & n'y eut aucun qui voulust s'offrir au cousteau. Alors ce ieune homme Tlacaellec se leuant, s'offrit à y aller, disant que puis qu'il deuoit mourir, qu'il importoit peu que ce fust auiourd'huy, ou demain: car pour quelle occasion se deuoit-il tant conseruer? qu'il estoit tout prest, & qu'il luy commandast ce qu'il luy plaisoit. Et iaçoit que tous iugeassent cét acte pour vne temerité, neantmoins le Roy se resolut de l'enuoyer, afin qu'il cogneust la volonté & disposition du Roy d'Azcapuzalco, & de ses hommes, estimant qu'il estoit meilleur d'aduanturer la vie de son nepueu, que l'honneur de sa Republique. Tlacaellec estant apresté, print son chemin, & paruenu aux gardes qui auoient commandement de tuer quelconque Mexiquain qui vinst vers eux, par artifice, ou autre-

ment, leur persuada qu'ils le laissassent entre vers le Roy, lequel s'esmerueilla de le voir, & ouyt son ambassade, qui estoit de luy demander paix sous honnestes conditions; lequel respondit qu'il le communiqueroit auec les siens, & qu'il retournast l'autre iour pour la response. Lors Tlacaellec demanda seureté, mais il n'en peut obtenir d'autre, sinon qu'il vsast de sa bonne diligence. Auec cela il retourna en Mexique, donnant parole aux gardes de retourner. Le Roy de Mexique le remerciant de son bon courage, le renuoya pour auoir la response, & luy commanda que si elle estoit de guerre, qu'il donnast au Roy d'Azcapuzalco certaines armes pour se deffendre, & luy oignist, & emplumast la teste, comme ils faisoient aux hommes morts, luy disant, que puis qu'il ne vouloit point la paix, qu'ils luy osteroient la vie, & aux siens. Et encores que le Roy d'Azcapuzalco eust desiré la paix, pour estre de bonne condition, les siens neantmoins l'esguillonnerent de sorte, que la response fut de guerre declaree. Ce qu'estant ouy par le messager, il fist tout ce que son Roy luy auoit commandé, declarant par ceste ceremonie de donner armes, & oindre le Roy auec l'onction des morts, que de la part de son Roy il le déffioit. Parquoy ayant tout acheué, celuy d'Azcapuzalco se laissant oindre, & emplumer donna au messager en payement de bonnes armes, & cependant l'aduisa de ne retourner point par la porte du palais, pource que plusieurs l'attendoient là pour le mettre par pieces mais qu'il sortist en secret par vne petite fauss

porte qui estoit ouuerte, en vne des courts de son Palais. Ce ieune homme le fist ainsi, & tournoyant par des chemins cachez, vint à se mettre en sauueté, à la veüe des gardes, & de là les déffia, disant: *Tapanecas & Azcapuzalcos, vous faites mal vostre office de garder, sçachez donc que vous deuez tous mourir, & qu'il ne demeurera vn Tapaneca en vie.* Cependant les gardes se ietterent sur luy, & se porta si valeureusement en leur endroict, qu'il en tua quelques-vns, & voyant qu'il y accourroit beaucoup de peuple, se retira gaillardement à sa Cité, où il porta nouuelles que la guerre estoit declaree auec les Tapanecas, & qu'il auoit déffié leur Roy.

De la bataille que les Mexiquains donnerent aux Tapanecas, & de la grande victoire qu'ils obtindrent.

Chapitre XIII.

LE deffy entendu par le vulgaire de Mexique, ils vindrent vers le Roy auecques leur coüardise accoustumee, pour luy demander congé de sortir de sa Cité, tenans pour certain leur ruine & leur perdition. Le Roy les consola & anima tant qu'il peut, leur promettāt qu'il leur dōneroit liberté, en surmontant leurs ennemis, & qu'ils ne doutassent point d'estre vaincus. Le peuple repliqua: *Et si nous sommes vaincus, que ferons-nous? Si nous sommes vaincus* (res-

pondit le Roy) *dés maintenant nous-nous obligeons de nous mettre en vos mains, afin que vous nous mettiez à mort, & mangiez nos chairs en des plats, & que vous vous vengiez de nous autres. Il sera donc ainsi* (dirent-ils) *si vous perdez la victoire: que si vous l'obtenez, dés maintenant nous-nous offrons à estre vos tributaires, trauailler en vos maisons, faire vos semences, & porter vos armes & bagage quand vous irez à la guerre, pour tousiours, & à iamais nous autres, & nos descendans.* Ces accords faits entre le peuple & les nobles (lesquels ils accomplirent depuis de gré, ou par force entierement, comme ils le promirent) le Roy nomma pour son Capitaine general Tlacaellec, & tout le camp estant mis en ordre, & par escadrons, donna les charges de Capitaines aux plus valeureux de ses parens & amis, puis leur fist vne belle harangue, par laquelle il les anima, & leur accreut de beaucoup le courage qu'ils auoient desia bien preparé, & ordonna qu'ils obeyssent tous au commandement du General qu'il auoit estably: lequel separa ses gens en deux, & commanda aux plus valeureux & hardis qu'en sa compagnie ils assaillissent les premiers, & que tout le reste demeurast arresté auec le Roy Iscoalt, iusques à ce qu'ils vissent les premiers donner sur leurs ennemis. Marchans donc en ordre, ils furent descouuerts de ceux d'Azcapuzalco, lesquels incontinent sortirent furieusement de leur Cité, portans de grandes richesses, d'or, d'argent, & d'armes de beaucoup de valeur, comme ceux qui auoient l'Empire de toute ceste contree. Iscoalt donna le signal de la bataille, auec vn petit tambour

qu'il portoit ſur ſes eſpaules, & incontinent eſ-
leuerent vn grand cry, ſ'eſcrians, Mexique, Me-
xique, donnerent ſur les Tapanecas; & bien que
les Tapanecas fuſſent en bien plus grand nom-
bre qu'eux ſans comparaiſon, toutefois ils ne
laiſſerent de les rompre, & les firent retirer en
leur Cité. Puis venans ceux qui eſtoient de-
meurez derriere, crians Tlacaellec, victoire,
victoire, tous d'vn coup entrerent en la Cité, où
par le commandement du Roy, ne pardonne-
rent à hommes, ny vieillards, femmes, ny en-
fans: car ils les mirent tous au trenchant de
l'eſpee, pillerent & ſaccagerent la Cité, qui
eſtoit tres-riche. Et non contens de cela, ils ſor-
tirent à la pourſuitte de ceux qui ſ'en eſtoient
fuys, & retirez en l'aſpreté des Sierres, ou mon-
tagnes qui eſtoient proches de là, frappans ſur
ceux, dont ils firent vne cruelle boucherie. Les
Tapanecas d'vne montagne où ils ſ'eſtoient re-
tirez, ietterent les armes, & demanderent les
vies, ſ'offrans à ſeruir les Mexiquains, leur don-
ner des terres & des iardins, de la pierre, de la
chaulx & du meſrain, & de les tenir touſiours
pour leurs Seigneurs. A ceſte occaſion Tla-
caellec fiſt retirer ſes gens, & ceſſer la bataille,
leur donnant les vies ſoubs les conditions deſ-
ſuſdites, leſquelles ils iurerent ſolemnellement.
Puis apres ils retournerent à Azcapuzalco, &
auec leurs deſpoüilles fort riches & victorieu-
ſes à la Cité de Mexique. Le iour enſuiuant le
Roy fiſt aſſembler les principaux & le peuple,
auſquels il remit en auant l'accord qu'auoit fait
commun, leur demanda ſ'ils eſtoient contens

d'y persister, le commun dit qu'ils l'auoient promis, & que les nobles l'auoient bien merité; parquoy ils estoient contens de les seruir perpetuellement, dequoy ils firent vn serment qu'ils ont depuis gardé sans y contreuenir. Cela fait, Iscoalt retourna à Azcapuzalco, & par le conseil des siens, departit toutes les terres des vaincus & leurs biens, entre les vainqueurs; la principale partie tomba au Roy, puis à Tlacaellec, & apres, au reste des nobles, selon qu'ils s'estoient signalez en la guerre. Ils donnerent mesme des terres à quelques plebeïens, pour s'estre portez vaillamment, aux autres distribuerent du pillage, & en firent peu d'estat, comme de gens coüards. Ils destinerent mesme des terres en commun pour les quartiers de Mexique, & à chacun les siennes, afin qu'auec icelles ils aydassent au seruice & sacrifices de leurs Dieux. Ce fut l'ordre qu'ils garderent tousiours de là en auant, au departement des terres & despoüilles de ceux qu'ils auoient vaincus & assujettis. Par ce moyen ceux d'Azcapuzalco demeurerent si pauures, qu'il ne leur restoit aucunes terres pour labourer, & le pire fut, que l'on leur osta le Roy, & le pouuoir d'en eslire d'autres que celuy de Mexique.

De la guerre & victoire que les Mexiquains eurent contre la Cité de Cuyoacan.

Chapitre XIV.

COMBIEN que la principale Cité des Tapanelcoas fust celle d'Azcapuzalco, toutesfois ils en auoient d'autres qui auoient leurs Seigneurs particuliers, comme Tacuba, & Cuyoacan. Ceux là ayans veu l'eschec passé, eussent bien voulu que ceux d'Azcapuzalco eussent renouuellé la guerre contre les Mexiquains, & voyans qu'ils ne s'y preparoient point, comme vne nation du tout rompuë & desfaite, ceux de Cuyoacan delibererent de faire à part soy la guerre, pour laquelle ils s'efforcerent d'inciter les autres nations circonuoisines, lesquelles ne voulurent point se mouuoir, ny quereller les Mexiquains. Cependant croissant la haine & enuie de leur prosperité, ceux de Cuyoacan commencerent à mal-traicter les femmes qui alloient à leurs marchez, se mocquans d'elles, & en faisans autant aux hommes sur lesquels ils auoient la domination. Pour laquelle occasion le Roy de Mexique deffendit qu'aucun des siens n'allast en Cuyoacan, & qu'ils ne receussent en Mexique aucuns d'eux. Ce qui donna occasion à ceux de Cuyoacan de se resoudre du tout à la guerre. Mais premierement ils les voulurent prouoquer par quelque honteuse mocquerie, qui fust

de les cõuier en vne de leurs festes solemnelles, où apres leur auoir fait vn beau bãquet, & les auoir festoyez auec vne grande dance à leur mode, ils leur enuoyerent pour le dessert des habits des femmes, & les contraignirent de les vestir, & retourner ainsi vestus en femmes, en leur Cité, leur reprochans qu'ils n'estoient que des coüards, & des effeminez; de n'auoir osé prendre les armes, y ayans esté assez prouoquez. Ceux de Mexique disent qu'en recompense ils leur firent vne autre lourde mocquerie, en leur mettant aux portes de leur Cité de Cuyoacan, certaines choses qui fumoient, par le moyen desquelles plusieurs femmes auorterent, & plusieurs tomberent malades. En fin le tout vint iusques au poinct de guerre declaree; de sorte qu'ils se donnerent vne bataille, où ils employerent toute leur puissance de part & d'autre, & en icelle, Tlecaellec par sa magnanimité, & ruse de guerre, obtint la victoire: car ayant laissé le Roy Iscoalt combatant auec ceux de Cuyoacan, s'alla mettre en embuscade auec quelque peu de vaillãs soldats, & en tournoyãt leur vint donner en queüe, où chargeant sur eux, il les fist retirer en leur Cité. Mais voyant qu'ils pretendoient se retirer au Temple, qui estoit bien fort, se ietta sur eux accompagné de trois valeureux soldats, & leur gagna le deuant, se saisissant du Temple, où il mit le feu, & les força de s'en fuyr parmy les champs, où faisant grand eschec sur les vaincus, les suiuirent deux lieües dans le pays, iusques à vne colline, où les vaincus iettans les armes, & croisans les bras

ſe rendirent aux Mexiquains, & auec beaucoup de larmes, leur demanderent pardon de l'outrecuidance qu'ils auoient euë en les traictant comme femmes, & s'offroient à eſtre leurs eſclaues, ſi bien qu'en fin les Mexiquains leur pardonnerent. De ceſte victoire les Mexiquains remporterent de tres-riches deſpoüilles, d'habits, d'armes, de l'or, de l'argent, des ioyaux & des plumaches riches, auec vn grand nombre de captifs. En ceſte bataille il y eut trois des principaux de Culhuacan qui vindrent ayder aux Mexiquains, pour gaigner honneur, leſquels furent remarquables ſur tous. Et du depuis eſtans recogneuz par Tlacaellec, & ayant fait preuue de leur fidelité, leur donna les deuiſes Mexiquaines, & les eut touſiours à ſon coſté, où ils combatirent en tous lieux valeureuſement. L'on recogneut bien que toute la victoire deuoit eſtre attribuee au general & à ces trois. Car entre tant de captifs qu'il y auoit, il y en auoit les deux tiers qui furent gagnez par ces quatre, ce qui ſe preuua facilement par la ruſe dont ils vſerent: car en prenant vn captif, incontinent ils luy coupoient vn peu de cheueux, & les bailloient aux autres. Ainſi il ſe trouua que ceux qui auoient les cheueux coupez reuenoient à ce nombre, d'où ils acquirent vne grande reputation & renommee de valeureux. Ils furent honorez comme vainqueurs, en leur donnant de bonnes portions de depoüilles, & des terres, ainſi que les Mexiquains ont de tout temps accouſtumé de faire, qui donnoit occaſion à ceux qui combattoient, de ſe faire

renommer, & gagner de la reputation aux armes.

De la guerre & victoire que les Mexiquains eurent contre les Suchimilcos.

Chapitre XV.


La nation des Tapanecas eſtant ſubjuguee, les Mexiquains eurent occaſion d'en faire autant aux Suchimilcos, leſquels comme il a eſté dit, furent les premiers de ces ſept cauernes ou lignages qui peuplerent ceſte terre. Les Mexiquains toutesfois ne rechercherent pas l'occaſion, combien qu'ils pouuoiét preſumer comme vainqueurs, de paſſer plus outre, mais les Suchimilcos les eſmeurent, pour leur malheur, comme il arriue aux hommes de peu de ſçauoir, & qui regardent de trop pres, leſquels pour ne preuoir le dommage qu'ils imaginoient, tomberent en iceluy. Les Suchimilcos furent d'opinion que pour les victoires paſſees, les Mexiquains entreprendroiét de les aſſubjettir, & delibererent entr'eux ceſt affaire. Il y en eut quelques-vns qui dirent qu'il euſt eſté bon dés lors de les recognoiſtre pour ſuperieurs, & d'approuuer leur bon-heur, neantmoins le contraire fut reſolu, & s'aduancerent pour leur donner bataille. Ce qu'entendu par Iſcoalt Roy de Mexique, il enuoya contre eux ſon general Tlacaellec, auec ſon armee, & vindrent à donner bataille au meſme champ, qui ſeparoit leurs limites, leſquelles deux armees

eſtoient aſſez eſgales en hommes & en armes, mais elles furent bien diuerſes en l'ordre & maniere de combattre; pource que les Suchimilcos chargerent tous enſemble en vn monceau ſans ordre,& Tlacaellec diuiſa les ſiens par eſcadrõs auec vn bel ordre:par ainſi ils rompirent incontinent leurs contraires,les faiſans retirer en leur Cité,en laquelle ils entrerent alors, & les ſuiuirent iuſques à les enfermer au temple,où ils mirent le feu,& les firent fuyr aux mõtagnes,& en fin les reduiſirent à ce point, qu'ils ſe rendirent les bras croiſez. Le Capitaine Tlacaellec retournant en grand triomphe,les Preſtres allerent au deuãt le receuoir, auec leur muſique de fluſtes, en encenſant deuant luy, les Capitaines principaux faiſans d'autres ceremonies & monſtres d'allegreſſe, qu'ils auoient accouſtumé de faire, & le Roy auec eux, s'en allerent tous au temple,rendre graces à leur faux dieu. Car le diable a touſiours eſté fort deſireux de cela, & de s'attribuer l'honneur de ce qu'il n'a point merité, attendu que c'eſt le vray Dieu qui donne la victoire,& qui fait regner ceux qu'il luy plaiſt, & nõ pas luy. Le iour enſuiuant le Roy Iſcoalt fut en la Cité de Suchimilco, & là ſe fiſt iurer Roy des Suchimilcos,& pour les conſoler,leur promit faire du biẽ,en ſigne dequoy il leur cõmanda qu'ils fiſſent vne grãde chauſſee,qui trauerſaſt de Mexique à Suchimilco,qui sõt quatre lieües, afin qu'il y eut plus de commerce & cõmunication entr'eux. Ce que firent les Suchimilcos,& en peu de temps le Gouuernement des Mexiquains leur ſembla ſi bon, qu'ils s'eſtimerent

heureux d'auoir changé de Roy & de Republique, & quelques circonuoisins poussez d'enuie, ou de crainte à leur perdition, ne furent pas faicts sages du malheur de ces autres, comme ils deuoient. Cuitlauaca estoit vne Cité dans le lac, laquelle (encor que le nom & habitation soit changee) dure ençor. Ils estoiẽt fort adroits à nauiger par le lac, & pourtant il leur sembla qu'ils pourroient endommager beaucoup les Mexiquains par eau. Ce que le Roy ayant entendu, il eust voulu y enuoyer incontinent son armee pour combattre contr'eux : mais Tlacaellec estimant peu ceste guerre, & reputant chose honteuse de mener vne armee contre ceux-là, il s'offrit de les vaincre auec les enfans seuls, & le mit à effect. Il s'en alla au temple, & tira du Conuent ceux d'entre les enfans qu'il trouua propres à cest affaire, aagez depuis dix ans iusques à dix-huict, lesquels sçauoient guider & mener des batteaux ou canoës, & leur enseigna certaines ruses. L'ordre qu'ils tindrent à ceste guerre, fut, qu'il s'en alla en Cuitlauaca auec ces enfans, où par ses ruses il pressa ses ennemis en telle façon qu'il les fit fuyr, & comme il les poursuiuoit, le Seigneur de Cuitlauaca luy vint au deuant, & se rendit, luy, sa Cité, & son peuple: par ce moyen cessa la poursuitte. Les enfans retournerent auec beaucoup de despoüilles & plusieurs captifs pour leurs sacrifices, qui furent receuz solemnellement auec vne grande procession, musique & parfums, & allerent adorer leurs dieux en prenant de la terre qu'ils mangeoient, & se tirant du sang du

deuant des iambes auec les lancettes des Preſtres, & faiſans d'autres ſuperſtitions qu'ils auoient accouſtumé de faire en telles ſolemnitez. Les enfans furent fort honorez & encouragez, & le Roy les embraſſa & baiſa, & ſes parens & alliez les accompagnerent. Le bruit de ceſte victoire courut par tout le pays, comme Tlacaellec auoit ſubjugué la Cité de Cuitaluaca auec des enfans, dont la nouuelle & conſideration des choſes paſſees, ouurit les yeux à ceux de Tezcuco, nation principale & fort accorte, pour leur façon de viure. Tellement que le Roy de Tezcuco fut le premier qui fut d'opinion qu'ils ſe deuoient aſſubjettir au Roy de Mexique, & l'y conuier auec ſa Cité. Parquoy de l'aduis de ſon Conſeil, ils enuoyerent des Ambaſſadeurs, bons orateurs, auec des preſens honorables pour s'offrir aux Mexiquains comme ſubjects, leur demandans paix & amitié: cela fut accepté gracieuſement, combien que par le conſeil de Tlacaellec, pour effectuer cela, il fit vne ceremonie que ceux de Tezcuco ſortiroiēt en armes auec ceux de Mexique, & qu'ils ſe cōbattroiēt & rendroient incontinent, qui fut vn acte & ceremonie de guerre, ſans qu'il y eut aucun ſang reſpandu d'vne part, ny d'autre. Parquoy le Roy de Mexique demeura ſouuerain Seigneur de Tezcuco, & ne leur oſta point leur Roy, mais le fit de ſon Conſeil priué, tellement qu'ils ſe ſont touſiours conſeruez de ceſte façon iuſques au temps de Meteçuma ſecond, durant le regne duquel les Eſpagnols y entrerent. Ayans aſſubjetty la terre & la Cité de Tezcuco,

Mexique demeura dame de toute la terre & des villes qui sont à l'entour du lac où elle est fondee. Iscoalt ayant donc ioüy de ceste prosperité, & regné douze ans, mourut laissant le Royaume que l'on luy auoit donné, bien augmenté, par la valeur & conseil de son neueu Tlacaellec (comme a esté raconté) qui fut d'aduis & trouua meilleur que l'on esleut vn autre Roy que luy, comme nous dirons cy apres.

Du cinquiesme Roy de Mexique appellé Moteçuma, premier de ce nom.

Chapitre XVI.

D'Autant que l'eslectiõ du nouueau Roy appartenoit aux quatre Eslecteurs principaux (comme il a esté dit) & auec eux, au Roy de Tezcuco & au Roy de Tacuba, par special priuilege, Tlacaellec assembla ces six personnages, comme celuy qui auoit la souueraine authorité, ausquels ayant proposé l'affaire fut esleu Moteçuma premier de ce nom, neueu du mesme Tlacaellec. Sõ eslectiõ fut fort agreable à tous, à l'occasion dequoy ils firent des festes tres-solemnelles & plus magnifiques que les precedentes. Incontinent qu'ils l'eurent esleu, ils le menerent auec grande compagnie au temple, ou deuant le fouyer diuin qu'ils appelloient, (où il y auoit tousiours du feu iour & nuict) le mirent en vn throsne Royal, le reuestans d'ornemens royaux. Et estant là, le Roy se tira du sang des oreilles & des iambes, auec des

ongles ou griffes de tigres, qui estoit le sacrifice auquel le diable se plaisoit d'estre honoré. Les Prestres, les anciens & les Capitaines luy firent leurs harangues, le congratulans tous de son eslection. Ils auoient accoustumé en telles eslections de faire de grands banquets & des dances, où ils consommoient beaucoup de luminaires. Du temps de ce Roy fut indroduite la coustume qu'ils auoient que le Roy deuoit aller en personne faire la guerre à quelque Prouince, d'où il amenast des captifs pour solemniser la feste de son couronnement, & pour les solemnels sacrifices de ce iour là. Pour ceste cause le Roy Moteçuma alla en la Prouince de Chalco, les habitans de laquelle s'estoient declarez ses ennemis, où ayant combatu valeureusement, il amena vn grand nombre de captifs, desquels il offrit & celebra vn notable sacrifice le iour de son couronnement, combien que pour lors il ne subiugua pas toute la Prouince de Chalco, d'autant que c'estoit vne nation fort belliqueuse. Plusieurs venoient à ce couronnement de diuerses Prouinces, tant proches, qu'esloignees, pour voir ceste feste, en laquelle tous ceux qui y venoient, estoient abondamment & magnifiquement nourris & reuestus, principalement les pauures, ausquels l'on donnoit des habits neufs. Pour ceste cause l'on apportoit ce iour là en la Cité les tributs du Roy auec vn bel ordre & appareil, qui consistoit en des estoffes à faire des habits de toutes sortes, du Cacao, de l'or, de l'argent, de riches plumaches, de grands fardeaux de cotton, de

laci, des concombres, de plusieurs sortes de legumes, de plusieurs sortes de poissons de mer, & de riuiere, d'vne quantité de fruicts, & de la venaison sans nombre, sans faire compte d'vn nombre infiny de presents que les autres Roys & seigneurs enuoyoiét au nouueau Roy. Tout ce tribut marchoit de rang selon les Prouinces, & au deuant les maistres d'hostel, & les receueurs auec diuerses marques & enseignes d'vn fort bel ordre, tellement que c'estoit vne des plus belles choses de la feste, que de voir l'entree des tributs. Le Roy estant couronné, il s'employa à conquester plusieurs Prouinces, & d'autant qu'il estoit vaillant & vertueux, il alla tousiours augmentant de plus en plus, & se seruoit en toutes ses affaires du conseil & de l'industrie de son general Tlacaellec, lequel il ayma & estima tousiours beaucoup, côme il en auoit aussi bien occasion. La guerre où il s'occupasse plus, & qui luy fut plus difficile, fut celle de la Prouince de Chalco, en laquelle luy aduint de grandes choses, dont il y en a vne entre autres fort remarquable, qui fut que les Chalchas ayans prins en guerre vn frere de Motecuma, ils s'aduiserent de le creer & eslire pour leur Roy, parquoy ils luy firent demander fort courtoisement s'il vouloit accepter ceste charge. Il leur respondit apres qu'ils l'en eurent fort importuné, & qu'ils y persistoient tousiours, que si à bon escient ils le vouloient eslire pour Roy, qu'ils plantassent en la place vn arbre ou pieu fort hault, auquel ils fissent accommoder & dresser comme vn petit theatre

aũ coupeau où l'on peust monter. Les Chalcas
penſans que ce fuſt quelque ceremonie pour ſe
faire dauantage valoir, le mirent incontinent à
effect, & luy aſſemblant tous ſes Mexiquains au
tour du pieu, monta au coupeau auec vn chap-
peau de fleurs en ſa main, & de là il parla aux
ſiens en ceſte façon : *O valeureux Mexiquains, ceux-
cy me veulent eſlire pour leur Roy : mais les Dieux ne veu-
lent pas permettre que pour eſtre Roy ie commette aucune
trahiſon contre mon pays, au contraire ie veux que vous
apprenieȥ de moy qu'il conuient pluſtoſt endurer la mort,
que d'ayder à ſes ennemis.* Diſant cela, ſe ietta du
haut en bas, ſe briſant en mille pieces ; duquel
ſpectacle les Chalcas eurent telle horreur &
deſpit, qu'incontinent ils ſe ietterent ſur les Me-
xiquains, qu'ils mirent tous à mort à coups de
lances, comme hommes qu'ils eſtimerent trop
hautains, ſuperbes, & inexorables, diſans qu'ils
auoient les cœurs endiablez. Il aduint que la
nuict enſuiuante ils ouyrent deux chathuants
qui crioient de triſtes cris ; ce qu'ils interprete-
rent pour ſigne malheureux, & pour vn preſage
de leur prochaine deſtruction, comme il ad-
uint : car le Roy Moteçuma alla en perſonne
contr'eux auec toute ſa puiſſance, où il les vain-
quit, & ruina tout leur Royaume, & paſſant ou-
tre la Sierre Menade, il alla touſiours conque-
rant iuſques à la mer du Nort. Puis retournant
vers celle du Sud, il gagna & aſſujettit pluſieurs
prouinces ; tellement qu'il ſe fiſt tres-puiſſant
Roy, le tout auec l'ayde & conſeil de Tlacael-
lec, qui a preſque conquis tout l'Empire Mexi-
quain. Toutefois il fut d'opinion (ce qui fut ac-

comply) que l'on ne conquestast point la Prouince de Tlascalla, afin que les Mexiquains eussent vne frontiere d'ennemis, où ils exerçassent & tinssent tousiours en allarme la ieunesse Mexiquaine, & afin mesme qu'ils eussent quantité de captifs pour faire les sacrifices à leurs idoles, esquels, comme il a esté dit, ils consommoient vn grand nombre d'hommes qui deuoient estre prins en guerre, & par force. L'honneur se doit attribuer à ce Moteçuma, ou pour mieux dire, à ce Tlacaellec son general, du bel ordre & police qui estoit en ce Royaume Mexiquain, comme aussi des conseils & belles entreprises qui s'y sont executees, mesme du grand nombre des Iuges & Magistrats qui y estoient autant bien ordonnez, qu'en aucune Republique, voire qui fust des plus florissantes de l'Europe. Ce mesme Roy augmenta beaucoup la maison Royale, & luy donna beaucoup d'authorité, ordonnant plusieurs & diuers officiers, desquels il se seruoit auec vn grand appareil & ceremonie. Il ne fut pas moins remarquable, touchant la deuotion & seruice de ses idoles, d'autant qu'il accreut le nombre des ministres, leur instituant de nouuelles ceremonies, ausquelles il portoit vn grand respect. Il edifia ce grand temple dedié à leur Dieu Vitzilipuztli, duquel il a esté faict mention en l'autre liure. Il sacrifia en la dedication de ce temple vn grand nombre d'hommes qu'il auoit prins en diuerses victoires. Finalement iouyssant de son Empire en grande prosperité, il tomba malade, & mourut, ayant regné vingt-huict ans, bien autre que ne fut son

ccesseur Ticocic, qui ne luy ressembla, ny en
leur, ny en bon-heur.

mme Tlacaellec refusa d'estre Roy, & de l'eslection & gestes de Ticocic.

CHAPITRE XVII.

LES quatre deputez s'assemblerent en conseil auec les Seigneurs de Tezcuco, & de Tacuba, où presidoit Tlacaellec, & procederent à l'eslection d'vn Roy, en laquelle
acaellec fut esleu par toutes les voix, comme
ritant mieux ceste charge que nul autre. Il la
usa pourtant, leur persuadant par raisons per-
entes, qu'ils en deuoient eslire vn autre, par-
qu'il disoit qu'il estoit meilleur, & plus expe-
nt qu'vn autre fust Roy, & que luy fust son
cuteur & coadjuteur, cõme il auoit esté ius-
'alors, que non pas de le charger de tout, puis
e sans estre Roy, il ne se tenoit pas moins
ligé de trauailler pour sa Republ. que s'il l'e-
it. C'est vne chose fort rare de refuser la prin-
auté & le cõmandement, & de vouloir bien
rter la peine & le soucy, sans en auoir l'hon-
ır & la puissance. Et y en a bien peu qui veu-
t quitter à vn autre la puissance & l'authori-
qu'ils peuuẽt seulement retenir en leur main,
cor que ce fust chose profitable à la Republi-
e. Ce barbare surpassa en cela les plus sages
atre les Grecs & les Romains, & est vne le-

çon qu'on peut faire à Alexandre, & à Iules C
ſar, d'eſquels l'vn eſtimoit peu de choſe de cor
mander à tout vn monde, & fiſt cruelleme
perdre la vie à ſes plus chers, & plus fidelles ſe
uiteurs, pour quelques legers ſoupçons qu'
vouloient regner; & l'autre ſe declara enner
de ſa patrie, diſant que ſ'il eſtoit permis à l'hor
me de faire quelque choſe contre le droict &
raiſon, ce deuoit eſtre pour regner. Telle eſt
ſoif & le deſir que les hommes ont de comma
der. Bien que cét acte de Tlacaellec pouuc
auſſi proceder d'vne trop grande confiance
ſoy, luy ſemblant que ſans eſtre Roy il l'eſtc
aſſez, veu qu'il commandoit preſque aux Ro
& eux luy permettoient porter certaines enſe
gnes, comme vn tyare, qu'il leur appartenc
de porter ſeulement. Neantmoins cét acte m
rite beaucoup de loüange, & d'eſtre bien con
deré, en ce qu'il auoit opinion de pouuoir d
uantage ayder à ſa Republique, eſtant ſubje
qu'eſtãt ſouuerain Seigneur. Et tout ainſi qu'
vne Comedie celuy-là merite plus de gloire q
repreſente le perſonnage qui importe le plu
encores qu'il ſoit d'vn paſteur, ou d'vn payſa
& laiſſe celuy du Roy, & du Capitaine, à celu
qui le ſçait faire. Ainſi en bonne Philoſoph
les hommes doiuent auoir eſgard ſur tout a
bien public, & ſ'appliquer en l'office & eſt
qu'ils entendent le mieux. Mais ceſte Philoſo
phie eſt la plus eſloignee de ce qui ſe practiqu
aujourd'huy. Cependant venons à noſtre di
cours, & diſons qu'en recompenſe de ſa mod
ſtie, & pour le reſpect que luy portoient l

ſlecteurs Mexiquains, ils demanderent à Tla-
tellec, que puis qu'il ne vouloit regner, qu'il
iſt celuy qui luy ſembleroit propre; & il don-
a ſa voix à vn fils du Roy deffunct, qui pour
rs eſtoit encores fort ieune, appellé Ticocic.
ur quoy ils repliquerent que ſes eſpaules
toient bien foibles pour vn ſi grand fardeau.
lacaellec reſpondit que les ſiennes eſtoient là
our luy ayder à porter la charge, comme il
oit fait aux deffuncts. Au moyen dequoy ils
indrent leur reſolution, & fut eſleu Ticocic,
quel furent faites toutes les ceremonies ac-
uſtumees. Ils luy percerent la narine, & pour
nement ils y mirent vne eſmeraude; qui eſt la
uſe pourquoy aux liures Mexiquains ce Roy
t denoté par la narine percee. Il fut fort diffe-
nt de ſon pere & predeceſſeur, ayant eſté re-
arqué pour homme coüard, & peu belli-
eux. Il alla faire la guerre pour ſon couron-
ment, en vne Prouince qui ſ'eſtoit rebellee,
i il perdit beaucoup plus des ſiens, qu'il ne
int de captifs. Neantmoins il retourna, diſant
'il amenoit le nombre des captifs qu'il eſtoit
quis pour les ſacrifices de leur coronnement,
ainſi il fut coronné auec vne grande ſolemni-
. Mais les Mexiquains mal contens d'auoir vn
oy ſi peu guerrier, traitterent de luy aduancer
mort par poiſon. Pour ceſte occaſion il ne
ra point au Royaume plus de quatre ans,
ù l'on void bien que les enfans ne ſuiuent pas
uſiours le ſang & la valeur de leurs peres; &
e tant plus grande a eſté la gloire des prede-
ſſeurs, plus abominable eſt la laſcheté & pu-

ſillanimité de ceux qui leur ſuccedent au cor mandement, & non pas au merite. Mais ceſ perte fut bien reſtauree par vn frere du deffunć qui eſtoit auſſi fils du grand Moteçuma, appel Axayaca, & lequel fut eſleu par l'opinion (Tlacaellec, où il rencontra mieux qu'au prec dent.

De la mort de Tlacaellec, & des actes d'Axay. ça, ſeptieſme Roy des Mexiquains.

CHAPITRE XVIII.

EN ce temps Tlacaellec eſtoit deſia fo vieil, & à cauſe de ſa vielleſſe l'on portoit en vne chaire ſur les eſpaule pour ſe trouuer au Conſeil, & aux a faires qui ſe preſentoient. En fin il tomba mal: de, où le nouueau Roy, qui n'eſtoit pas encoı couronné, le viſitoit ſouuent, & reſpando beaucoup de larmes, d'autant qu'il luy ſem bloit qu'il perdoit en luy ſon pere, & le pere d la patrie. Tlacaellec luy recommanda affectueı ſement ſes enfans, principalement l'aiſné, qı ſ'eſtoit monſtré valeureux aux guerres paſſee. le Roy luy promit de l'auoir pour recomman dé, & pour conſoler dauantage le vieillard, luy donna en ſa preſence la charge & les enſe: gnes de ſon Capitaine general, auec toutes le preéminences de ſon pere, dequoy le vieillar demeura tellement content, que ſur ce conten tement il acheua ſes iours. Que ſ'ils ne fuſſer

passez de ceste vie en l'autre, ils eussent peu se tenir bien-heureux, attendu que d'vne si petite, & si pauure Cité en laquelle il nasquit, il fist, & establit, pâr sa valeur & magnanimité, vn si grand, si riche & si puissant Royaume. Les Mexiquains luy firent des obseques comme au fondateur de cét Empire, plus somptueuses, & plus magnifiques, qu'ils n'auoient fait à aucun des Roys predecesseurs, & incontinent apres Axayaca, pour appaiser le deüil que tout le peuple Mexiquain portoit de la mort de son Capitaine, delibera de faire le voyage, comme il estoit de besoing pour son couronnement. C'est pourquoy il mena son armee auec grande diligence en la Prouince de Tequantepec, distante de Mexique de deux cents lieües, & là il donna la bataille à vn puissant exercite, & nombre infiny d'hommes qui s'estoient assemblez, tant de ceste Prouince, comme des circonuoisines, pour s'opposer aux Mexiquains. Le premier de son camp qui s'aduança pour se mesler au combat, fut le mesme Roy défiant ses ennemis, desquels il feignit fuyr lors qu'ils le chargerent, iusques à les attirer en vne embusche, où il y auoit plusieurs soldats cachez sous de la paille, lesquels sortirent à l'impourueu, & ceux qui alloient fuyans, tournerent teste; tellement qu'ils arresterent au milieu d'eux ceux de Tequantepec, & les chargerent fort viuement, en faisant d'eux vne cruelle boucherie. Et poursuiuant leur victoire, ils razerent leur Cité & leur temple, & chastierent rigoureusement tous les circonuoisins, puis ils tirerent outre, & sans s'arrester au-

cunement, allerent conqueſtans iuſques à Guatulco, qui eſt vn port aujourd'huy fort cogneu en la mer du Sud. Axayaca retourna de ce voyage à Mexique auec de grandes deſpoüilles & richeſſes, où il fut honorablement coronné auec de ſomptueux, & magnifiques appareils de ſacrifices, de tributs & autres choſes, où pluſieurs vindrent voir ſon couronnement. Les Rois de Mexique receuoient la couronne de la main des Rois de Tezcuco, qui auoient ceſte preéminence. Il fiſt beaucoup d'autres entreprinſes, où il obtint de grandes victoires, eſtant touſiours le premier qui conduiſoit ſon armee, & aſſailloit ſes ennemis; d'où il acquit le nom de tres-valeureux Capitaine. Et non content de ſubjuguer les eſtrangers, il reprima, & mit le frein aux ſiens qui ſ'eſtoient rebellez, ce que iamais aucun de ſes predeceſſeurs n'auoit peu, ny oſé faire. Nous auons deſia dit cy deuant comme quelques ſeditieux ſ'eſtoient ſeparez de la Republique Mexiquaine, qui fonderent vne Cité proche de Mexique, laquelle ils appellerent Tlatelulco, & fut à l'endroict où eſt aujourd'huy ſainct Iacques. Ceux-là ſ'eſtans reuoltez, tindrent vn party à part, & ſ'accreurent & multiplierent beaucoup, ne voulans iamais recognoiſtre les Seigneurs de Mexique, ny leur preſter obeyſſance. Le Roy Axayaca les enuoya donc requerir qu'ils ne fuſſent diuiſez, mais que puis qu'ils eſtoient d'vn meſme ſang, & vn peuple, qu'ils ſe ioigniſſent, & recogneuſſent le Roy de Mexique. Surquoy le Seigneur de Tlatelulco fiſt vne reſponſe pleine de grand meſ-

pris & orgueil, deffiant le Roy de Mexique à combattre en duel, & incontinent aſſembla ſes hommes, commandant à vne partie d'iceux qu'ils allaſſent ſe cacher dans les herbiers du lac, à fin d'eſtre mieux couuerts. Où pour ſe mocquer dauantage des Mexiquains, il leur commanda prendre des figures de corbeaux, d'oyes, & d'autres animaux, comme des grenoüilles, & autres ſemblables, penſans par ce moyen ſurprendre les Mexiquains, lors qu'ils paſſeroient par les chemins & chauſſees du lac. Ayant entendu le deffy & la ruſe de ſon contraire, il partit ſon armee, donnant vne partie à ſon general, fils de Tlacaellec, & luy commanda de rompre, & de charger ſur ceſte embuſcade du lac. Luy d'autre coſté, auec le reſte de ſes gens par vn chemin qui n'eſtoit point hanté, s'alla camper deuant Tlatelulco. Incontinent il fit appeller celuy qui l'auoit defié, afin qu'il accompliſt ſa parole, & cõme les deux Seigneurs de Mexique & de Tlatelulco s'aduancerent, ils commanderent chacun aux ſiens, qu'ils ne ſe remuaſſent iuſques apres auoir veu lequel des deux ſeroit le vainqueur, ce qui fut fait, & tout auſſi toſt ces deux Seigneurs vindrent l'vn contre l'autre valeureuſement, où ayans longuement combattu, en fin celuy de Tlatelulco fuſt contraint tourner les eſpaules, d'autant que celuy de Mexique les chargeoit plus furieuſement qu'il ne pouuoit ſupporter. Ceux de Tlatelulco voyans fuyr leur Capitaine, perdirent courage, & tournerent auſſi le dos: mais les Mexiquains les ſuyuants de prés les chargerent fu-

rieusement. Neantmoins le Seigneur de Tlatelulco n'eschappa pas des mains d'Axayaca. Car se pensant sauuer, ils se retira au haut du tẽple où Axayaca le suiuit de prés, qui l'attaignit & le saisit d'vne grande force, puis le ietta du haut du temple en bas, & fit mettre le feu puis apres au temple, & à la Cité. Cependant que cela se passoit à Tlatelulco, le General Mexiquain estoit fort eschauffé à la vengeance de ceux qui l'auoient pretẽdu deffaire par ruse, & par tromperie, & apres les auoir forcez par armes de se rendre, & de luy demãder misericorde, le General leur dist qu'il ne leur pardõneroit point, que premierement ils n'eussent fait les offices des figures qu'ils representoient, parquoy il vouloit qu'ils criassent cõme les grenoüilles, & les corbeaux, & chacun selon les figures qu'ils auoient prinses, d'autant qu'ils n'auroient point de cõposition qu'en ce faisant. Ce qu'il fist pour les affronter, & mocquer de leur ruse. La crainte & necessité enseigne toutes choses, tellemẽt qu'ils chanterent, & crierent auec toutes les differẽces de voix que l'on leur cõmanda, pour auoir leurs vies sauues, combiẽ qu'ils fussent fort despitez du passetẽps que leurs ennemis prenoient d'eux. Ils disent que iusques auiourd'huy durent encor les brocards des Mexiquains enuers les Tlatelulcos, qui le portent impatiemment, lors que l'on leur ramentoit ces chãts & cris d'animaux. Le Roy Axayaca prit plaisir à ceste risee, & incontinent apres s'en retournerent en Mexique en grãde resiouyssance. Ce Roy fut estimé pour vn des meilleurs qui ayent commandé en Mexi-

que. Il regna onze ans, & luy ſucceda vn qui fut beaucoup moindre que luy en valeur & vertus.

Des faicts & actes d'Autzol, huictieſme Roy de Mexique.

CHAPITRE XIX.

ENTRE les quatres Eſlecteurs de Mexique, qui, comme il a eſté dit, auoiét le droit d'eſlire au Royaume celuy qu'ils vouloient, il y en auoit vn doüé de pluſieurs perfections, nommé Autzol. Ceſtuy fut eſleu des autres, & fut ceſte election fort agreable à tout le peuple : car outre ce qu'il eſtoit fort vaillant, tous l'eſtimoiét courtois, & officieux enuers vn chacun, qui eſt vne des principales cõditions requiſes à ceux qui gouuernent, pour ſe faire aymer & obeyr. Or pour celebrer la feſte de ſon couronnement, il s'aduiſa de faire le voyage, & aller chaſtier l'outrecuidance de ceux de Quaxulatlan, Prouince fort riche & abondante, qui eſt auiourd'huy la principale de la neuue Eſpagne. Ceux-là auoient vollé les officiers & maiſtres d'hoſtel qui apportoient le tribut à Mexique, & auec cela s'eſtoient rebellez. Il eut de grandes difficultez à reduire ceſte nation, pource qu'ils s'eſtoient mis en vn lieu, où vn grand bras de mer empeſchoit le paſſage aux Mexiquains. Pour lequel trauerſer Autzol fit auec vn eſtrange trauail & induſtrie fonder en

l'eaüe, comme vne islette de fascines, de terre, & autres materiaux, par le moyen duquel œuure il peut luy & ses gens passer vers ses ennemis, & leur donner bataille, où il les vainquit, & chastia à sa volonté, puis s'en retourna à Mexique en triomphe, & auec grandes richesses, pour estre couronné Roy, selon leur coustume. Autzol estendit son Royaume par plusieurs conquestes qu'il fit, iusques à paruenir à Guatimalla, qui est à trois cents lieuës de Mexique. Il ne fut pas moins liberal, que vaillant, car lors que les tributs arriuoient, (lesquels comme il a esté dit, venoient auec vn grand appareil, & abondance) il sortoit de son Palais, & faisoit assembler en quelque lieu tout le peuple, puis commandoit que l'on apportast là tous les tributs, lesquels il departoit à ceux qui auoiét necessité. Il dõnoit aux pauures des estoffes à faire des habits, des viandes, & de tout ce qu'ils auoient de besoing en grande quantité, & les choses de prix, comme l'or, l'argent, les ioyaux, & les plumaches estoient departis entre les Capitaines, soldats, & seruiteurs de sa maison, selon le merite d'vn chacun. Cét Autzol fut mesme grand politic, & fit abbatre les edifices mal ordonnez, & en reedifier de nouueau d'autres fort somptueux. Il luy sembla que la Cité de Mexique auoit trop peu d'eaüe, & que le lac estoit fort bourbeux, parquoy il se delibera d'y faire venir vn gros cours d'eaüe, dont se seruoient ceux de Guyoacan. A ceste fin il fit venir vers luy le principal de ceste Cité, qui estoit vn fameux sorcier, &

luy ayant proposé son intention, le sorcier luy dist qu'il regardast bien ce qu'il faisoit, pource que ceste affaire estoit de grande difficulté, & qu'il entendist, que s'il tiroit ce ruisseau de son cours ordinaire, & le faisoit aller en Mexique, il noyeroit la Cité. Il sembla au Roy que ces excuses n'estoient que pour euiter l'effect de son dessein, parquoy en estant irrité le renuoya, & quelques iours apres enuoya à Cuyoacan vn Preuost pour prendre le sorcier, lequel ayant entendu pour quelle occasion venoient les ministres du Roy, les fit entrer en sa maison, puis se transforma & se presenta à eux en forme d'vn aigle terrible, dequoy le Preuost & ses gens espouuentez, s'en retournerent sans le prendre. Autzol irrité en renuoya d'autres, ausquels il se presenta en figure d'vn tigre tres-furieux, & ne luy oserent non plus toucher. Les troisiesmes y furent, & le trouuerent en forme d'vn serpent horrible, dont ils eurent grande frayeur. Le Roy esmeu dauantage de ces façons de faire, enuoya dire à ceux de Cuyoacan, que s'ils ne luy amenoient le sorcier lié, il feroit raser leur Cité: pour crainte dequoy, ou soit que luy de sa volonté, ou soit qu'il y eust esté forcé des siens, en fin se laissa emmener au Roy, qui le fit incontinent estrangler, puis apres il accomplit son dessein, faisant cauer vn canal, par où ceste eaüe peust couler à Mexique, par le moyen duquel il fit venir vn gros cours d'eaüe au lac, lequel ils conduirent auec de grandes ceremonies & superstitions, où il y auoit des Prestres qui alloient en-

censans le long du riuage, les autres sacrifians des cailles, du sang desquelles ils oignoient les bords du canal, & les autres sonnants des cornets, accompagnoient l'eaüe de leur musique. Vn des principaux alloit vestu d'vn habit de la façon qu'ils attribuoient à la DEESSE de l'eaüe, & tous la salüoient, luy disans qu'elle fust la bien venuë. Toutes lesquelles choses sont peintes & figurees és annales de Mexique, le liure desquelles est auiourd'huy à Rome, qui a esté mis en la sacree Bibliotheque, ou Librairie Vaticane, où vn Pere de nostre Compagnie qui estoit venu de Mexique le vid, & les autres histoires lesquelles il expliquoit, & faisoit entendre au Bibliothecaire de sa Sainctеté, qui se plaisoit infinimẽt d'entendre ce liure, lequel il n'auoit iamais peu comprendre. Finalement l'eaüe fut amenee en Mexique, mais elle y sourdit en telle abondance, que peu s'en fallust qu'elle ne noyast la Cité, comme l'autre auoit predit, & en effect elle ruina vne grande partie d'icelle, à quoy incontinent ils remedierent par l'industrie d'Autzol; d'autant qu'il fit faire vn canal & issuë, pour en faire couler les eaux, au moyen dequoy il repara les bastimens qui estoient tombez, d'vn ouurage exquis, estans auparauant de meschans edifices. Par ainsi il laissa sa Cité enuironnee d'eaüe, comme vne autre Venise, & fort bien bastie. Son regne dura onze ans, qui s'acheua au dernier & plus grand successeur de tous les Mexiquains.

De l'eslection du grand Moteçuma, dernier Roy de Mexique.

CHAPITRE XX.

AV temps que les Espagnols entrerent en la neuue Espagne, qui fut en l'an du Seigneur, mil cinq cents dix-huict, Moteçuma second de ce nom, & dernier Roy des Mexiquains, ie dy dernier, car iaçoit que ceux de Mexique, apres sa mort, en esleurent vn autre, voire de viuant mesme de Moteçuma, qu'ils declarerent ennemy de la patrie, comme l'on verra cy apres. Mais celuy qui luy succeda & celuy qui vint captif entre les mains du Marquis de Vallé, n'eurent que le nom & tiltre de Roys, d'autant que le Royaume estoit ja presque tout rendu aux Espagnols. Tellement qu'auec raison nous contons Moteçuma pour le dernier Roy, & cõme tel, il vint au periode de la puissance & grandeur des Mexiquains, ce qui est admirable pour estre arriué entre barbares. A ceste cause, & que celle-là estoit la saison que Dieu auoit choisie pour enuoyer la cognoissance de son Euãgile, & regne de IESVS-CHRIST en ceste contree, ie racõteray plus distinctement les actes de Moteçuma, que des autres. Auparauant qu'il fust Roy, il estoit de son naturel fort graue, & fort posé, & parloit peu, tellement que quand il opinoit au priué Conseil, où il assistoit, ses propos & discours faisoient admirer vn chacun, si bien que deslors il estoit craint, & res-

pecté. Il se retiroit ordinairement en vne chapelle, qui luy estoit destinee au temple de Vitzilipuztli, où ils disoient que leur idole parloit auec luy, & à ceste occasion estoit estimé fort religieux, & deuot. Pour ses perfections donc, & pour estre tres noble, & de grand courage, son eslection fut briefue, & facile, comme d'vne personne sur laquelle tous auoient les yeux fichez, pour estre digne d'vne telle charge. Ayant entendu son eslection, il se cacha au temple, en ceste chapelle; fust qu'il le fist par discours, & qu'il apprehendast vne charge si arduë, & difficile, comme estoit de regir vn tel peuple: ou fust, comme ie croy, par hypocrisie, & pour monstrer qu'il ne desiroit en rien l'Empire. En fin ils le trouuerent là, & le prindrent & menerent à son consistoire, l'accompagnant auec toute la resiouyssance qui leur fut possible. Il marchoit auec vne telle grauité, qu'ils disoient tous, que le nom de Moteçuma luy conuenoit fort bien, qui vaut autant à dire que Seigneur courroucé. Les Eslecteurs luy firent vne grande reuerence, luy faisans entẽdre qu'il auoit esté esleu. De là il fut mené deuant le fouyer des Dieux pour encenser, où il leur offrit sacrifices, en se tirant du sang des oreilles, & des mollets des iambes, selon leur coustume. Ils le reuestirent de ses ornements Royaux, & luy ayans percé les narines par le cartilage, ils y pendirent vne esmeraude tres-riche, coustume certes barbare & fascheuse, mais le desir de commander empesche de sentir telles choses. Apres qu'il fut assis en son throsne, il ouyt les

orai-

oraisons & harangues que l'on luy fit, lesquelles aussi, selon qu'ils auoiẽt accoustumé, estoient elegantes, & artificieuses. La premiere fut prononcee par le Roy de Tescuco, laquelle ayant esté conseruee pour la fraische memoire, & estant bien digne d'estre ouye: ie la refereray icy de mot à mot, & dit ainsi: *La concordance & vnité de voix sur ton eslection, donne assez à entendre (tresnoble adolescent) le grand heur que tout le Royaume en doit receuoir, tant pour auoir merité, & esté digne que tu luy commandasses, que pour la resiouyssance si generalle que tous demonstrent, à cause d'icelle. En quoy à la verité ils ont bien de la raison: car desia l'Empire de Mexique se va tellement dilatant, que pour gouuerner vn monde, comme il est, & porter vne charge si pesante, il n'est pas de besoing d'vne moindre dexterité, & magnanimité, que de celle qui reside en ton ferme & valeureux cœur, ny d'vn entendement moins reposé, & de moindre prudence que de la tienne. Ie voy & recognoy clairement, que le Dieu tout-puissant ayme ceste Cité, puis qu'il luy a donné la clarté, de choisir ce qui luy estoit conuenable. Car qui est celuy qui ne croira qu'vn Prince, qui auant que de regner, auoit penetré les neuf voutes du Ciel, ne doiue aussi bien obtenir auiourd'huy les choses qui sont terriennes, pour secourir son peuple, en s'aidant à ceste fin de son entendemẽt si bon & si subtil, veu qu'il y est obligé par le deuoir & la charge de Roy? Qui ne croira aussi que le grãd courage que tu as tousiours valeureusement monstré en affaires d'importance, ne te manquera point auiourd'huy es choses où tu en as tant de besoing? Qui pensera qu'en vne telle valeur puisse deffaillir l'ayde & le secours à la veufue & à l'orphelin? Qui ne se persuadera que l'Empire Mexiquain ne soit parueuu au sommet de son autho-*

rité, puis que le Seigneur des choses creées, t'a departy vne telle & si grande grace, que par ton seul regard, tu fais esmerueiller ceux qui te contemplent? Resioüy toy donc, ô terre heureuse, à qui le Createur a donné vn Prince, qui te sera vne coulonne ferme, sur laquelle tu seras appuyee, qui sera ton pere, & ta deffense, duquel tu seras secouruë au besoing, qui sera plus que frere enuers les siens, par pitié & sa clemence. Tu as vn Roy, qui à cause de son estat, ne se donnera point aux delices, & qui ne demeurera point estendu en vn lict occupé en vices, & en passetẽps: au contraire, au melieu de son plus doux & plus profond sommeil, son cœur tressaillira, & se resueillera, pour le soucy qu'il doit auoir de toy, & ne sentira point le goust du plus sauoureux mets de son disné, ayant l'esprit suspendu en l'imagination de ton bien. Dy moy donc, Royaume bien heureux, si ie n'ay pas raison de dire que tu te resiouysses, & te recrees à present, d'auoir trouué vn tel Roy: Et toy genereux adolescent, & tres-puissant Seigneur nostre, ayes confiance & bon courage, que puisque le Seigneur des choses creées t'a donné ceste charge, il te donnera aussi la proüesse & la magnanimité requise pour l'exercer, & peux bien esperer que celuy qui au temps passé a vsé de si grandes liberalitez enuers toy, ne te deniera point ses plus grands dons, puis qu'il t'a mis en vne charge si grande, de laquelle puisses tu iouyr plusieurs années. Le Roy Moteçuma fut fort ententif à ce discours, lequel estant acheué, ils disent qu'il se troubla d'vne telle sorte, que voulant par trois fois respondre, il ne peut parler, estant vaincu des larmes que l'aise & le contentement a bien souuent accoustumé de causer en demonstration de grãde humilité. En fin, estant reuenu à soy, il dist brefuement: *Ie serois trop aueuglé, bon Roy de Tezcuco, si ie ne cognois-*

ois, & entendois, que les choses que vous m'auez dittes, ont vne pure faueur qu'il vous plaist me prester, puis qu'entre tant d'hommes si nobles, & si genereux qu'il y a en ce Royaume, vous auez esleu le moins suffisant, qui est moy, & à la verité, ie me sens tellement incapable d'vne charge de si grande importance, que ie ne sçay que faire autre chose que de supplier le Createur des choses creées, qu'il me fauorise, & demande à tous qu'ils le suplient par moy.
Ces paroles dites, il recommença de rechef à pleurer.

Comment Moteçuma ordonna le seruice de sa maison, & de la guerre qu'il fit pour son couronnement.

Chapitre XXI.

Celuy-là qui en son eslection fit vne telle demonstration d'humilité, & douceur, se voyant Roy commença incontinent à descouurir ses hautes pensees. La premiere fut qu'il commanda qu'il n'y eust aucun Plebeïen qui seruist en sa maison, ny eust office Royale, ainsi que ses predecesseurs en auoient vsé iusques alors, lesquels il blasma de s'estre seruis de gens de basse condition, & voulut que tous les Seigneurs & plus illustres personnages de son Royaume, demeurassent en son Palais, & exerçassent les offices

de sa court & de sa maison. A quoy s'opposa vn vieillard de grande authorité, qui auoit esté son precepteur, luy disant qu'il regardast bien à ce qu'il faisoit, & qu'il se mettoit en danger d'vn grand inconuenient, d'autant que c'estoit separer de soy, & esloigner tout le vulgaire, & gent populaire, tellement qu'ils ne l'oseroient regarder en la face, se voyans ainsi reiettez de luy. Il repliqua, que c'estoit ce qu'il entendoit faire, & qu'il ne permettroit pas que les Plebeïens allassent ainsi meslez parmy les nobles, comme ils auoient fait iusques alors, disant que le seruice qu'ils faisoient estoit selon leur condition, qui causoit que les Roys ne gagnoient aucune reputation, & ainsi demeura ferme en sa resolution. Aussi tost il fit commander à ceux de son Cõseil, qu'ils ostassent tous les Plebeïens des offices & charges qu'ils exerçoient, tant en sa maison qu'en sa court, & qu'ils en pourueussent des Cheualiers, ce qui fut fait. Apres il alla en personne à l'entreprise necessaire pour son couronnement. En ce temps s'estoit reuolté contre la couronne, vne Prouince fort esloignee, vers la mer Occeane du Nort, où il mena auec luy la fleur de ces hommes, fort lestes & bien accommodez. Il y fit la guerre auec vne telle valeur & dexterité, qu'en fin il subiuga toute la Prouince, & chastia rigoureusement les rebelles, retournant auec vn grand nombre de captifs pour les sacrifices, & beaucoup d'autres despoüilles. Toutes les Citez luy firent de solemnelles receptions à son retour, & les Seigneurs d'icelles luy donnerent l'eaüe à lauer,

luy faiſans offices de ſeruiteurs; choſe non encor vſitee par aucun de ſes predeceſſeurs. Telle eſtoit la crainte & le reſpect qu'ils luy portoiẽt. L'on fit en Mexique les feſtes de ſon couronnement auec vn tel appareil de danſes, comedies, entremets, luminaires, & inuentions par pluſieurs & diuers iours. Et y arriua vne ſi grande richeſſe de tributs, apportez de tous ſes Royaumes, qu'il y vint des eſtrangers incogneus à Mexique, & leurs ennemis meſmes y vindrent en grand nombre, en habit diſſimulé, pour voir ces feſtes, comme ceux de Tlaſcalla, & ceux de Mechouacan. Ce qu'ayant eſté deſcouuert par Moteçuma, il commanda qu'on les logeaſt & traictaſt benignement, & honorablement, comme ſa propre perſonne. Il leur fit meſme faire de belles galleries, pareilles aux ſiennes, deſquelles ils peuſſent voir & contempler les feſtes. Par ainſi ils entroient de nuict en ces feſtes, comme le Roy, faiſans leurs ieux & maſcarades. Et pource que i'ay fait mention de ces Prouinces, il ne ſera mal à propos d'entendre, que iamais ceux de Mechouacan, de Tlaſcalla, & de Tapaeca, ne ſe voulurent rendre aux Mexiquains, mais au contraire combatirent touſiours valeureuſement contr'eux, voire quelquesfois les Mechouacans vainquirent ceux de Mexique, comme firent auſſi ceux de Tapaeca. Auquel lieu le Marquis Dom Fernãde Cortés, apres que luy & les Eſpagnols eurent eſté chaſſez de Mexique, pretendit fonder la premiere Cité d'Eſpagnols, qu'il appella, ſi bien m'en ſouuient, Segura de la Frontiere, mais

ceste peuplade dura peu de temps, parce qu
ayant depuis reconquesté Mexique, tous les Es-
pagnols y allerent habiter. En fin ceux de Ta-
paeca, de Tlascalla, & de Mechouacan ont tou-
jours esté ennemis des Mexiquains, encor que
Moteçuma dist à Cortés, qu'il ne les auoit pas
subiuguez tout à propos, afin d'auoir en eux vn
exercice de guerre, & nombre de captifs.

Des mœurs & grandeur de Moteçuma.

Chapitre XXII.

CE Roy s'adõna à se faire respecter, voir quasi adorer cõme Dieu. Nul plebeïen ne le pouuoit regarder en face; que s'il le faisoit, il estoit puny de mort. Il ne mettoit iamais ses pieds en terre, mais estoit toujours porté sur les espaules de quelques Seigneurs, & s'il descẽdoit, ils luy mettoiẽt de riches tapis, sur lesquels il marchoit. Quand il faisoit quelque voyage, luy & les Seigneurs de sa compagnie, alloient comme dans vn parc, ou circuit qui estoit fait tout a propos, & le reste du peuple alloit hors du parc, l'enuironnant d'vn costé & d'autre. Iamais il ne vestoit vn habit deux fois, ny mangeoit, ny beuuoit en vn vase ou plat plus d'vne fois, tout y deuoit estre tousiours neuf, & donnoit à ses seruiteurs ce qui luy auoit seruy vne fois, de façon qu'ils estoient ordinairemẽt riches & magnifiques. Il estoit extrememẽt diligent à faire obseruer les loix, & quãd il retournoit vi-

ctorieux de quelque guerre, il faignoit aucunesfois de s'aller esbattre, puis se desguisoit pour voir si les siens, pensans qu'il ne fust present, laissoient & obmettoient à faire quelque chose de la feste ou reception; que s'il y auoit quelque excez ou quelque deffault, il en faisoit la punition rigoureusement. Et à fin de cognoistre mesme comment ses ministres faisoient leurs offices, il se desguisoit bien souuent, & enuoyoit offrir des dons & presens aux Iuges, les prouoquant à faire quelque chose de mal. Que s'ils tomboient en faute, ils estoient incontinent punis de mort sans remission, & les faisoit mourir sans auoir esgard qu'ils fussent Seigneurs, ou ses parens, voire de ses propres freres. Il conuersoit & se familiarisoit peu auec les siens, & peu souuent se laissoit voir, estant ordinairement retiré pour penser au gouuernement de son Royaume. Outre ce qu'il estoit grand iusticier & fort braue, il fut fort belliqueux & bien fortuné, au moyen dequoy il obtint de grãdes victoires, & paruint à ceste grandeur, qui est descrite aux histoires d'Espagne. De laquelle il me semble que ce seroit chose inutile d'escrire dauantage: seulement i'auray soin de reciter cy apres ce que les liures & histoires des Indiens racontent, & dequoy nos escriuains Espagnols ne font aucune mention, pour n'auoir suffisamment entendu les secrets de ceste contree, qui sont choses fort dignes d'estre cogneües, comme l'on verra cy apres.

Des presages & prodiges estranges qui aduindrent en Mexique auant que leur Empire prinst fin.

CHAPITRE XXIII.

Deut. 18. Combien que l'Escriture saincte nous deffende d'adjouster foy aux augures
Hieros. 10. & prognosticatiõs vaines, que S. Hierosme nous aduertisse de ne craindre point les signes du Ciel comme font les Gētils: Neantmoins la mesme Escriture enseigne, que les signes monstreux & prodigieux ne sont pas du tout à mespriser, & que bien souuent ils ont
Lib. 9. de demonst. Euang. demonst. 1. accoustumé de preceder quelques changemēts vniuersels, & les chastiemēts que Dieu veut faire, ainsi que le remarque fort biē Eusebe de Cesaree, d'autant que le mesme Seigneur du Ciel & de la terre enuoye de tels prodiges & nouueautez au Ciel, aux elemēs, aux animaux, & en ses autres creatures, à fin qu'en partie cela serue d'aduertissement aux hõmes, & en partie qu'ils soient vn commencemēt de la peine & du chastiement, par la peur & l'espouuentement qu'ils
2. Macha. 5. apportent. Il est escrit au secõd liure des Machabeés, qu'auparauant ce grand changement & persecutiõ du peuple d'Israel, qui fut causee par la tyrannie d'Antiochus, surnommé Epiphanes, lequel les sainctes lettres appellent, racine de peché, il arriua que par quarante iours entiers
1. Mac. 1. l'on vid par tout Hierusalem de grands escadrons de Cheualiers en l'air, lesquels auec des armes dorees, leurs lances & escus, & sur des

cheuaux furieux, ayans leurs eſpees tirees, ſe frappoient, & offenſoient, eſcarmouchans les vns contre les autres, & diſent que ceux de Hieruſalem voyans cela, ſupplioient Dieu qu'il appaiſaſt ſon ire, & que ces prodiges tournaſſent en bien. Il eſt eſcrit meſme au liure de Sapience, que quand Dieu voulut tirer ſon peuple d'Egypte, & chaſtier les Egyptiens, quelques viſions terribles & eſpouuentables ſ'apparurent à eux, comme des feux qui furent veus hors heure en formes horribles. Ioſephe au liure de la guerre des Iuifs, raconte pluſieurs & grands prodiges qui precederent la deſtruction de Hieruſalem, & la derniere captiuité de ſon malheureux peuple, que Dieu eut en horreur pour iuſte occaſion, duquel Euſebe de Ceſaree, & les autres racontent les meſmes paſſages, authoriſans ſes prognoſtics. Les Hiſtoriens ſont pleins de ſemblables obſeruations aux grands changemens d'Eſtats, ou Republiques, comme Paul Oroſe, qui en raconte pluſieurs, & ſans doute ceſte obſeruation n'eſt pas vaine, ny inutile : car iaçoit que ce ſoit vanité, voire ſuperſtition deffenduë par la loy de noſtre Dieu, de croire legerement à ces prognoſtics & ſignes, toutefois és choſes fort grandes, comme és changemens de nations, Royaumes, & loix fort notables; ce n'eſt pas choſe vaine, mais bien pluſtoſt certaine & bien aſſeuree, de croire que la ſageſſe du treshaut ordonne, & veüille permettre ces choſes, qui donnent quelque nouuelle & preſage de ce qui doit arriuer, pour ſeruir, comme j'ay dit, d'aduertiſſement aux vns, & de chaſtiment aux

Sap. 17.

Euſeb. li. 1. de hiſt. Eccl.

autres, & à tous de tesmoignage que le Roy des Cieux a foucy des affaires des hommes, lequel tout ainsi qu'il a ordonné de tres-grands & espouuentables presages pour le plus grand changement du monde, qui sera le iour du iugement, ainsi luy plaist-il de donner de merueilleux presages, pour denoter d'autres changemens moindres en diuers endroits du monde, qui sont toutefois remarquables, lesquels il dispose selon la loy de son eternelle sagesse. L'on doit aussi entendre, que combien que le diable soit pere de mensonge, neantmoins le Roy de
Math. 1. gloire luy fait bien souuent confesser la verité
Luc. 4. contre sa volonté, laquelle il a declaree plusieurs fois de pure crainte, comme il fist au desert par la bouche des demoniacles, criant que Iesus-Christ estoit le Sauueur, qui estoit venu
Act. 16. pour le destruire. Comme il fist par la Pythonisse, qui disoit que Paul preschoit le vray Dieu. Comme quand il s'apparut, & tourmenta la femme de Pilate, laquelle il fist interceder pour Iesus, homme iuste. Et comme plusieurs histoires, outre les sacrees, rapportent diuers tesmoignages des idoles, en approbation de la Religion Chrestienne, dequoy Lactance, Prospere, & autres font mention. Que l'on lise Eusebe aux liures de la preparation Euangelique, & ceux de sa demonstration, où il est traitté amplement de ceste matiere. I'ay dit cecy tout à propos, afin qu'aucun ne mesprise ce que racontent les Histoires & Annales des Indiens, touchant les presages & prodiges estranges qu'ils eurent de la prochaine fin, & ruine de leur

Royaume, & du Royaume du diable qu'ils adoroient tout ensemble. Lesquels me semblent dignes d'estre creus, & que l'on y adjouste foy, tant pour estre aduenus y a peu de temps, & que la memoire en est encores toute fraische; que pource que c'est vne chose fort vray-semblable, que le diable se lamentast d'vn si grand changement, & que Dieu par vn mesme moyen commençast à chastier des idolatres si cruels & abominables. C'est pourquoy ie les raconteray icy comme choses vrayes. Il aduint donc que Moteçuma ayant regné plusieurs annees en grande prosperité, & tellement esleué en ses fantaisies, qu'il se faisoit seruir & craindre, voire adorer comme s'il eust esté Dieu; le Seigneur Tout-puissant commença de le chastier, & de l'aduertir aussi, permettant que les mesmes diables qu'il adoroit, luy annonçassent les tristes nouuelles de la perdition de son Royaume, & le tourmentassent par des prognostics qui n'auoient iamais esté veus, dequoy il demeura si triste & si troublé, qu'il en deuint tout hors de son sens. L'idole de ceux de Chollola, qu'ils appelloient Quetzacoalt, annonça qu'il venoit vne gent estrange pour posseder ses Royaumes. Le Roy de Tezcuco, qui estoit grand Magicien, & auoit accord auec le diable, vint vn iour visiter Moteçuma à heure extraordinaire, & l'asseura que ses Dieux luy auoient dit qu'il y auoit de grandes pertes qui s'apprestoient pour luy, & pour tout son Royaume. Plusieurs sorciers & enchanteurs luy en alloient dire autant, entre lesquels il y en eut vn qui luy annonça fort par-

ticulierement ce qui luy aduint du depuis. Et comme il estoit auec luy, l'aduertit que les poulces des pieds & des mains luy deffailloient. Moteçuma ennuyé de telles nouuelles, faisoit prendre tous ces sorciers, mais incontinent ils disparoissoient en la prison, dequoy il prenoit telle rage, que ne les pouuant tuer, il faisoit mourir leurs femmes & leurs enfans, & destruire leurs maisons & leurs moyens. Or se voyant importuné, & agité de ces aduertissemens, il voulut appaiser l'ire de ses Dieux, & pour ceste cause il s'efforça de faire apporter vne grande pierre, pour sur icelle faire de grands sacrifices. Pour en venir à bout, il enuoya grand nombre de peuple pour l'amener, auec des engins & instruments, lesquels ne la peurent aucunement mouuoir, bien que s'y estans obstinez, ils y eussent rompu plusieurs engins. Mais comme ils perseueroient tousiours de la vouloir enleuer, ils ouyrent vne voix ioignant la pierre, qui disoit qu'ils ne trauaillassent point en vain, & qu'ils ne la pourroient point enleuer, pource que le Seigneur des choses creées ne vouloit plus que l'on fist ces choses là. Moteçuma ayant entendu cela, commanda que l'on fist les sacrifices en ce lieu ; & disent que la voix parla derechef, disant : *Ne vous ay-ie pas dit que ce n'est point la volonté du Seigneur des choses creées, que cela se fasse, & afin que vous croyez qu'il est ainsi, ie me laisseray porter quelque peu, puis apres vous ne me pourrez mouuoir.* Ce qui aduint ainsi : car incontinent ils la menerent quelque peu d'espace assez facilement, puis apres ils n'y peurent que faire, iusques à ce

que par beaucoup de prieres elle ſe laiſſa porter iuſques à l'entree de la Çité de Mexique, où ſubitement elle tomba dans le lac, & la recherchans, ne la peurent retrouuer, mais fut trouuee depuis au meſme lieu d'où ils l'auoient tiree, dequoy ils demeurerent tous confus, & eſpouuantez. En ce meſme temps apparut au ciel vne flambe de feu tres-grande, & fort luiſante, en façon de pyramide, laquelle commençoit à apparoiſtre à la minuict, & alloit touſiours montant, iuſques au matin leuer du ſoleil qu'elle demeuroit au midy, où elle diſparoiſſoit. Elle ſe monſtra de ceſte façon chaque nuict par l'eſpace d'vn an entier, & toutes les fois qu'elle apparoiſſoit, le peuple iettoit de grands cris, comme ils auoient accouſtumé, croyans que c'eſtoit vn preſage de grand malheur. Il aduint meſme que le feu ſe print au temple, ſans qu'il y euſt aucun au dedans, ny hors proche d'iceluy, ny qu'il y fuſt tombé aucun eſclair, ny tonnerre. Surquoy les gardes ſ'eſtans eſcriees, il y accourut grand nombre de peuple auec de l'eau, mais rien n'y peut remedier; tellement qu'il fut du tout conſommé, & diſent qu'il ſembloit que le feu ſortiſt des meſmes pieces de bois, & qu'il ſ'enflamboit dauantage par l'eau que l'on y iettoit. L'on vid ſortir vne comette en plein iour, qui couroit du Ponent vers l'Orient, iettant grande quantité d'eſtincelles, & diſent que ſa figure eſtoit comme d'vne queüe fort longue, ayant au commencement trois teſtes. Le grand lac qui eſtoit entre Mexique & Tezcuco, ſans qu'il y euſt aucun vent, & ſans tremblement de terre,

ou aucune autre cause apparente, commença soudainement à boüillir, & creurent tellement ces boüillons, que tous les edifices qui estoient proches d iceluy, tomberent par terre. Ils disent que l'on ouyt en ce temps plusieurs voix, comme d'vne femme angoissee, qui disoit quelques fois: *O mes enfans, ià est venu le temps de vostre destruction.* Et d'autres fois disoit: *O mes enfans, où vous porteray-ie, afin que vous ne vous acheuez de perdre du tout?* Il apparut mesme diuers monstres auec deux testes, qui estans portez deuant le Roy, disparoissoient aussi tost. Tous ces monstres furent surpassez par deux autres fort estranges, dont l'vn fut que les pescheurs du lac prindrent vn oyseau grand comme vne gruë, & de la couleur mesme, mais d'vne estrange façon, & non iamais veüe. Ils le porterent à Moteçuma, qui pour lors estoit au Palais qu'ils appelloient de pleurs & de deüil, lequel estoit tout tendu de noir; d'autant que comme il auoit plusieurs Palais pour la recreation, il en auoit aussi plusieurs pour le temps d'affliction, dont il estoit alors assez chargé & tourmenté, à cause des menasses que ses Dieux luy faisoient par de si tristes aduertissemens. Les pescheurs arriuerent sur le poinct de midy, & mirent deuãt luy cét oyseau, qui auoit au faiste de la teste vne chose comme luisante & transparente, en façon de miroir, où Moteçuma vid les cieux & les estoilles, dequoy il demeura tout estonné, puis tournant les yeux au ciel, & ne voyant point d'estoilles, recommença à regarder en ce miroir, où il vid qu'il venoit vn peuple en guerre deuers l'Orient, &

qu'il venoit armé, combatant, & tuant. Il fist appeller ses deuins & prognostiqueurs, dont il en auoit vn grand nombre, lesquels ayans veu toutes ces choses, & ne sçachans donner raison de ce qui leur estoit demandé, incontinent l'oyseau disparut, tellement qu'ils ne le virent oncques depuis, dont Moteçuma demeura fort triste & desconforté. L'autre prodige qui luy aduint, fut qu'vn laboureur qui auoit le renom d'homme de bien, le vint trouuer, & luy raconta qu'estant le iour de deuant à faire labourage, vn grand Aigle vint volant vers luy, qui le print en ses griffes, & sans le blesser, le porta en vne certaine cauerne, où il le laissa, prononçant cét Aigle ces paroles: *Tres-puissant Seigneur, i'ay apporté celuy que tu m'as commandé.* Et l'Indien laboureur regarda de tous costez à qui il parloit, mais il ne vid personne. Alors il ouyt vne voix qui luy dist: Cognois-tu cét homme que tu voids là estendu en terre? Et regardant en icelle, vid vn homme endormy, & fort vaincu du sommeil, auec les enseignes Royales, des fleurs en la main, & vn baston de senteurs & parfum ardent, comme ils ont accoustumé d'vser en ce pays, lequel le laboureur regardant, recogneut que c'estoit le grand Roy Moteçuma. Parquoy il respondit incontinent, apres l'auoir regardé: *Grand Seigneur, cestuy-cy ressemble à nostre Roy Moteçuma.* La voix recommença à dire: *Tu dis vray, regarde quel il est, & comme tu le voids endormy & assoupy, sans auoir soing des grands maux, & des trauaux qui luy sont preparés. Il est maintenant temps qu'il paye le grand nombre des offenses qu'il a faites à*

Dieu, & qu'il reçoiue la peine de ſes tyrannies, & de ſon grand orgueil, & neantmoins tu voids comme il a ſi peu de ſoucy de cela, & qu'il eſt ſi aueuglé en ſes miſeres, qu'il n'a deſia plus de ſentiment. Mais afin que tu le puiſſes mieux voir, prends ce baſton de ſenteurs qu'il tient ardent en ſa main, & luy mets contre le viſage, & lors tu verras qu'il ne le ſentira pas. Le pauure laboureur n'oſa approcher, ny faire ce que l'on luy diſoit, pour la grande crainte qu'ils auoient tous de ce Roy: mais la voix recommença à dire: *N'ayes point de crainte, car ie ſuis ſans comparaiſon plus que ce Roy, ie le puis deſtruire, & le deffendre, parquoy fais ce que ie te cõmande.* Sur ce commandement le payſan prend ce baſton d'odeurs de la main du Roy, & luy mit ardent contre le nez, mais il ne ſe meut, ny monſtra aucun ſentiment. Cela fait, la voix luy diſt, que puis qu'il voyoit combien ce Roy eſtoit endormy, qu'il l'allaſt reſueiller, & luy racontaſt ce qu'il auoit veu. Alors l'Aigle par le meſme commandement reprit l'homme en ſes griffes, le remettant au propre lieu où il l'auoit pris, & pour accompliſſement de ce qui luy auoit eſté dit, venoit là pour l'en aduertir. Ils diſent qu'alors Moteçuma ſe regarda au viſage, & trouua qu'il l'auoit bruſlé, ce qu'il n'auoit iuſques alors ſenty; dequoy il demeura extremement triſte, & ennuyé. Il peut eſtre que ce que le ruſtic raconta, luy eſtoit arriué en imaginaire viſion, & n'eſt pas incroyable que Dieu ordonna par le moyen d'vn bon Ange, ou permit par le moyen du mauuais, qu'on donnaſt cét aduertiſſement au ruſtic, pour le chaſtiment du Roy, quoy qu'infidelle; veu que nous liſons en la diuine

Eſcri-

Escriture que des hommes infidelles & pecheurs ont eu de semblables apparitions & reuelations, comme Nabuchodonosor, Balaam & la Pythonisse de Saül. Et quand quelque chose de ces apparitions ne seroit arriué si expressément, à tout le moins il est certain que Moteçuma eut beaucoup de grãdes tristesses & fascheries, pour plusieurs & diuerses reuelations qu'il eut, que son Royaume & sa loy se deuoiẽt bien tost acheuer.

Dan. 2.
Num. 22.
3. Reg. 28.

De la nouuelle que Moteçuma receut de l'arriuee des Espagnols en sa terre, & de l'Ambassade qu'il leur enuoya.

Chapitre XXIV.

AV quatorziesme an du regne de Moteçuma, qui fut l'an de nostre Sauueur, 1517. apparurent en la mer du Nort des nauires, & des hommes descendans; dequoy les subjets de Moteçuma furent beaucoup esmerueillez, & voulans s'enquerir, & se satisfaire dauantage qui ils estoient, ils furent aux nauires dans des canoes, portans plusieurs rafraischissemens de viandes, & d'estoffes à faire des habits, feignans de les leur aller vendre. Les Espagnols les recueillirent en leurs nauires, & en payement de leurs viandes & estoffes qui leur furent agreables, ils leur donnerent des chaisnes de pierres fausses, rouges, azurees, vertes & iaulnes, que les Indiens croyoient estre pierres precieuses. Et les Espagnols s'informans qui estoit leur Roy, & de sa grande puissance, leur don-

nerent congé, en leur disant qu'ils portassent ces pierres à leur Seigneur, & luy dissent que pour le present ils ne pouuoient l'aller voir, mais qu'incontinent ils retourneroient, & le visiteroient. Ceux de la coste allerent incontinent à Mexique auec ce message, portans la representation de tout ce qu'ils auoient veu, depeinte en des draps qu'ils auoient, tant des nauires, & des hommes, que des pierres qu'ils leur auoient données. Le Roy Moteçuma demeura par ce message fort pensif, & leur commanda qu'ils ne le diuulgassent, & ne le dissent à personne. Le iour ensuiuant il assembla son Conseil, & leur ayant monstré les draps & les chaisnes, mit en deliberation ce qu'il deuoit faire, où il fut resolu de donner ordre à toutes les costes de la mer, que les habitans y fussent au guet, & que quelque chose qu'ils vissent, ils en aduisassent incontinẽt le Roy. L'annee ensuiuante, qui fut au cõmencement de l'an 1518. ils virent paroistre en la mer la flotte où estoit le Marquis de la Vallé, Dom Fernande Cortés auec ses compagnons. Nouuelle qui troubla beaucoup Moteçuma, & consultant auec les siens, ils dirent tous que sans faute leur ancien & grand Seigneur Quezalcoalt estoit venu, lequel leur auoit dit qu'il retourneroit du costé d'Orient, où il s'en estoit allé. Il y auoit entre les Indiens vne opinion, qu'vn grãd Prince les auoit au temps passé laissez, & promis qu'il retourneroit, de l'origine & fondement, de laquelle opinion sera dit en vn autre lieu. C'est pourquoy ils enuoyerent cinq principaux Ambassadeurs, auec des presens riches

pour le cõgratuler de ſa venuë, leur diſant qu'ils ſçauoient bien que leur grand Seigneur Quetzalcoalt venoit là, & que ſon ſeruiteur Moteçuma l'enuoyoit viſiter, ſe tenant pour ſon ſeruiteur. Les Eſpagnols entendirent ce meſſage par le moyen de Marina Indienne qu'ils menoient auec eux, & ſçauoit la langue Mexiquaine; & Fernande Cortés trouuant que c'eſtoit vne bonne occaſion pour leur entree, commanda qu'on luy ornaſt fort bien ſa chambre, & eſtant aſſis auec grande authorité & ornement, fiſt entrer les Ambaſſadeurs, leſquels n'obmirent rien de ſ'humilier, ſinon de l'adorer pour leur Dieu. Ils luy firent leur ambaſſade, diſans que ſon ſeruiteur Moteçuma l'enuoyoit viſiter, & qu'il tenoit le pays en ſon nom, comme ſon Lieutenant; qu'il ſçauoit bien que c'eſtoit le Topilcin qui leur auoit eſté promis il y auoit pluſieurs ans, lequel les deuoit venir reuoir. Par ainſi qu'ils luy apportoient les habits qu'il auoit accouſtumé de porter, quand il conuerſoit auec eux, le ſuppliãt qu'il les receuſt pour agreables, en luy offrant pluſieurs preſens de grãde valeur. Cortés reſpondit, receuant les preſens, & donnant à entendre qu'il eſtoit celuy qu'ils diſoient; dequoy ils demeurerẽt fort contens, & ſe voyãs receus & traittez de luy amiablemẽt (car en cela, auſſi bien qu'és autres choſes, ce valeureux Capitaine a eſté digne de loüange) que ſi l'entreprinſe euſt paſſé outre, qui eſtoit de gagner par amitié ce peuple, il ſemble qu'il ſ'eſtoit offert la meilleure occaſion que l'on ſe pourroit imaginer, pour aſſubjettir ceſte terre à l'Euan-

gile par paix, & par amitié: mais les pechez de ces cruels homicides & esclaues de Satan, vouloient estre chastiez du ciel, comme aussi ceux de plusieurs Espagnols qui n'estoient pas en petit nombre. Ainsi les hauts iugemens de Dieu disposerent le salut de ces peuples, ayans premierement retranché les racines endommagees, & comme dit l'Apostre, la mauuaistié & aueuglement des vns fut la saluation des autres. En fin le iour d'apres l'ambassade susdite, tous les Capitaines & principaux de la flotte vindrent dans l'Admiralle, & entendans l'affaire, & combien ce Royaume de Moteçuma estoit puissant & riche, il leur sembla que c'estoit chose conuenable d'obtenir reputation d'hommes braues & vaillans enuers ce peuple, & que par ce moyen encores qu'ils fussent peu, ils seroient craints & receus en Mexique. A ceste fin ils deschargerent toute l'artillerie des nauires; & comme c'estoit chose qui iamais n'auoit esté oüie par les Indiẽs, ils demeurerent aussi espouuentez, que si le ciel fust tombé sur eux. Apres, les Espagnols se mirent à les défier, afin qu'ils cõbatissent auec eux, & les Indiens ne s'y osans hazarder, ils les battirent & mal-traitterent, leur monstrans leurs espees, lances, pertuisanes & autres armes dont ils les espouuenterẽt beaucoup. Les pauures Indiens furent pour cét effet si craintifs & espouuentez, qu'ils changerent d'opinion, disans que leur Seigneur Topicin ne venoit point en ceste troupe, mais que c'estoient quelques dieux leurs ennemis qui venoient là pour les destruire. quãd les Ambassadeurs retournerent en Mexique,

Rom. 11.

Moteçuma eſtoit en la maiſon de l'audience, & auant qu'ils luy donnaſſent l'ambaſſade, le malheureux commanda de ſacrifier en ſa preſence vn nombre d'hommes, puis auec le ſang des ſacrifiez arrouſer les Ambaſſadeurs, penſant par ceſte ceremonie (qu'ils auoient accouſtumé de faire en de ſolemnelles ambaſſades) auoir bonne reſponſe. Mais ayant entendu le rapport & information de la forme des nauires, hommes, & armes, il demeura tout confus & perplex; puis ayant eu conſeil là deſſus, ne trouua autre meilleur moyenque procurer d'empeſcher l'entree à ces eſtrangers, par les arts magiques, & coniurations. Ils auoient accouſtumé ſouuent de ſe ſeruir de ces moyens, d'autant qu'ils auoiẽt grande cõmunication auec le diable, par l'ayde duquel ils obtenoient quelquesfois des effects eſtranges. Ils aſſemblerẽt donc tous les ſorciers, magiciens & enchanteurs, & perſuadez de Moteçuma, prindrẽt en leur charge de faire retourner ces gens là en leur pays. Pour cét effect ils furent en certain lieu qui leur ſembla eſtre propre pour inuoquer les diables, & exercer leurs arts, choſe digne de conſideration. Ils firẽt tout ce qu'ils peurent, & ſceurent, mais voyans que nulle choſe ne pouuoit empeſcher les Chreſtiens, ils furent vers le Roy, luy diſans que ceux-là eſtoient plus qu'hommes, pource que rien ne les endõmageoit, pour toutes leurs coniurations & enchantemens. Alors Moteçuma ſ'aduiſa d'vne autre ruſe, qui fut que feignant d'eſtre fort content de leur venuë, il enuoya commander à tous ſes Royaumes qu'ils ſeruiſ-

ent ces dieux celestes qui estoient venus en leur terre. Tout le peuple estoit en grande tristesse & sursaut, & venoient souuent nouuelles que les Espagnols s'enqueroient souuent où estoit le Roy, de sa façon de viure, de sa maison, & de ses moyens. Il estoit extremement fasché de cela, & luy conseilloient les siens, & d'autres Negromanciens, qu'il se cachast, luy offrant à ceste fin de le mettre en lieu où creature ne le pourroit iamais trouuer. Cela luy sembla chose vile, parquoy il se determina à les attendre, encores que ce fust en mourant. En fin il sortit de ses maisons & Palais Royaux, pour loger en d'autres, les laissans pour loger ces dieux, comme ils disoient.

De l'entree des Espagnols en Mexique.

Chapitre XXV.

IE ne pretends point traitter les faits & gestes des Espagnols qui conquesterét la neuue Espagne, ny les aduentures estranges qui leur arriuerent, ny le courage & valeur inuincible de leur Capitaine Dom Fernande Cortés, d'autant que de cela il y a beaucoup d'histoires & relations, cõme celles que le mesme Cortés escriuit à Charles V. Empereur, bien qu'elles soient d'vn stile rond, & assez esloigné d'arrogãce; lesquelles dõnent suffisante cognoissáce de ce qui se passa, en quoy il fut digne d'eternelle memoire. Mais seulement pour accõplir mon intention, il reste de dire ce

que les Indiens racontent de cét affaire, ce qui n'a esté iusqu'aujourd'huy redigé par escrit en nostre vulgaire. Moteçuma donc ayant entendu les victoires du Capitaine, & qu'il venoit, s'aduançant pour sa cõqueste, qu'il s'estoit confederé & joint auec ceux de Tlascalla ses capitaux ennemis, & auoit chastié rudement ceux de Chollola ses amis; s'imagina de le tromper, ou esprouuer en luy enuoyant vn homme principal, vestu, & accommodé des mesmes ornemens, & enseignes Royales, qui feignit estre Moteçuma; laquelle fiction ayant esté descouuerte au Marquis par ceux de Tlascalla qui l'accompagnoient, le renuoya apres l'auoir doucement & prudemment reprins de l'auoir ainsi voulu tromper; dequoy Moteçuma demeura tellement confus, que pour la crainte de cela il retourna à ses premieres imaginations de vouloir faire retirer les Chrestiens, par le moyen & inuocation des enchanteurs & sorciers. Parquoy il assembla vn plus grand nombre d'iceux qu'il n'auoit fait la premiere fois, en les menassant que s'ils retournoient vers luy sans accomplir son commandement, il n'en r'eschapperoit vn seul, à quoy ils promirent d'obtemperer. Et pour cét effect tous les officiers du diable s'en allerent au chemin de Chalco, qui estoit par où deuoient passer les Espagnols, où montans au faiste d'vne coste, leur apparut Tezcalipuca, vn de leurs principaux dieux, comme venant deuers le camp des Espagnols, en l'habit de Chalcas, qui auoit les tetins ceints auec huict tours d'vne corde de ionc; il venoit comme hors de

ſoy, & comme vn homme inſenſé, & enyuré de rage & de furie. Arriué qu'il fut à l'eſcadron des Negromanciens & ſorciers, il ſ'arreſta, & leur diſt en grand cholere : *Pourquoy vous autres reuenés-vous icy? Qu'eſt-ce que Moteçuma pretend faire par voſtre moyen? Il s'eſt trop tard aduisé : car deſia il eſt determiné que l'on luy oſte ſon Royaume & ſon honneur, auec tout ce qu'il poſſede, pour punition des grandes tyrannies qu'il a commiſes contre ſes vaſſaux, n'ayant pas gouuerné en ſeigneur, mais comme traiſtre & tyran.* Les enchanteurs alors oyans ces paroles, cogneurent que c'eſtoit leur idole, & ſ'humilians deuãt luy, luy baſtirent à l'inſtant au meſme lieu vn autel de pierre, qu'ils couurirent de fleurs qu'ils cueillirent à l'entour; luy au contraire ne faiſant pas d'eſtat de ces choſes, commença derechef à les tancer, diſant : *Qu'eſtes-vous venus faire icy, traiſtres, retournez, retournez incontinent, & regardez Mexique, afin que vous entendiez ce qui doit aduenir d'elle.* Et diſent qu'ils ſe retournerent deuers Mexique pour la regarder, & qu'ils la virent bruſlante & toute enflambee de viues flãmes. Alors le diable diſparut, & eux n'oſans paſſer plus outre, firent ſçauoir cela à Moteçuma; ce qu'ayant entendu, il fut vn long temps ſans parler, regardant penſif en terre, puis diſt, que ferons-nous donc, ſi les dieux & nos amis nous delaiſſent, & qu'au contraire ils aydent & fauoriſent nos ennemis? Ie ſuis deſia reſolus, & nous deuons tous reſoudre à ce point, qu'arriue ce qui pourra arriuer, nous ne deuons point fuyr, ny nous cacher, ny monſtrer aucun ſigne de coüardiſe. I'ay ſeulement pitié des vieillards, & des petits enfans

qui n'ont ny pieds, ny mains pour se deffendre, & disant cela, se teut, pource qu'il commençoit à se trãsporter en extase, En fin le Marquis s'approchant de Mexique, Moteçuma s'aduisa de faire de necessité vertu, & sortit pour le receuoir comme à trois ou quatre lieües de la Cité, allant d'vne graue majesté, porté sur les espaules de quatre Seigneurs, & estant couuert d'vn riche poëlle d'or & de plumeries. Lors qu'ils s'entre-rencontrerent, Moteçuma descendit, & tous deux se salüerent l'vn l'autre fort courtoisemẽt: Dom Fernande Cortés luy dist qu'il ne se souciast de rien, & qu'il n'estoit là venu pour luy oster son Royaume, ny diminuer son authorité. Moteçuma logea Cortés & ses compagnons en son Palais Royal, qui estoit fort magnifique, & luy s'en alla loger en d'autres maisons priuees qu'il auoit. Les soldats deschargerent ceste nuict-là l'artillerie par resiouyssance, dequoy les Indiens s'espouuenterent beaucoup, n'estans pas accoustumez d'ouyr vne telle musique. Le iour ensuiuant Cortés fit assembler Moteçuma & les Seigneurs de sa Court en vne grande sale, où luy estant assis en vne haute chaire, leur dist qu'il estoit seruiteur d'vn grand Prince qui les auoit enuoyez en ce pays pour faire de bonnes œuures, & qu'ayant trouué en iceluy ceux de Tlascalla qui estoient ses amis, lesquels se plaignoiẽt fort des torts & griefs que ceux de Mexique leur faisoient continuellement, à ceste occasion il vouloit entẽdre lequel d'entr'eux auoit le tort, à fin de les appointer ensemble, pour de là en auant ne se trauailler & guerroyer les vns

les autres, & que cependant luy & ses freres (qui estoient les Espagnols) demeureroient tousiours là sans les endommager, au contraire les ayderoient en ce qu'ils pourroient. Il mit peine de faire bien entendre ce discours à tous, se seruāt de ces interpretes & truchemēts. Ce qu'entendu par le Roy & les autres Seigneurs Mexiquains, ils furent extremement contés, & monstrerent grands signes d'amitié à Cortés & aux siens. Plusieurs sont d'opinion que s'ils eussent suiuy l'affaire comme ils l'auoient commécé ce iour là, ils eussent peu facilement ordonner du Roy & du royaume pour leur donner la loy de IESVS-CHRIT sans grande effusion de sang. Mais les iugements de Dieu sont grāds, & les pechez des deux parties estoient en grand nombre; par ainsi n'ayans suiuy leur pointe, l'affaire fut differé, combien qu'en fin Dieu fit misericorde à ceste nation, luy cōmuniquant la lumiere de son sainct Euangile, apres auoir fait iugemēt & punition de ceux qui le meritoient, & qui auoient trop enormement offensé la diuine reuerence. Tant y a que quelques occasiōs s'esmeurent, dōt plusieurs plaintes, griefs & soupçons nasquirēt d'vn costé, & d'autre. Ce que voyant Cortés, & que les volontez des Indiens commençoient à se distraire d'eux, il luy sembla necessaire de s'asseurer, en mettant la main sur le Roy Moteçuma, lequel fut saisi, & mis les fers aux pieds, acte certes espouuentable au monde, & qui est esgal à l'autre sien, d'auoir buslé ses nauires, & s'estre enclos au milieu de ses ennemis, pour vaincre ou pour mourir. Le pire fut que à cause de la

venuë inopinee d'vn Pamphilo Naruaes en la *vera Crux*, pour alterer & mutiner le pays fut de besoing que Cortés s'absentast de Mexique, & qu'il laissast le pauure Moteçuma entre les mains de ses compagnons, qui n'auoient pas la discretion, ny la moderation telle que luy, par ainsi l'affaire vint à telle dissension, qu'il n'y eut plus aucun moyen de faire paix.

De la mort de Moteçuma, & sortie des Espagnols de Mexique.

CHAPITRE XXVI.

LOrs que Cortés estoit absent de Mexique, celuy qui estoit demeuré son Lieutenant, fut d'opiniõ de donner vn rude chastiement aux Mexiquains, & fit tuer vn grand nombre de la noblesse en vn bal qu'ils firent au Palais, qui fut si excessif, que tout le peuple se mutina, & d'vne furieuse rage prindrent les armes pour se vẽger & tuer les Espagnols. Par ainsi les assiegerẽt au Palais, les pressans de si pres, que le dommage que les Espagnols leur faisoient de leur artillerie & de leurs arbalestes, ne les pouuoit distraire, ny faire retirer de leur entreprinse, à quoy ils persisterent par plusieurs iours leur empeschant les viures, sans permettre qu'il y entrast ou sortist aucune creature. Ils se battoient auec des pierres, des dards à ietter, à leur façon, des especes de lances qui sont comme des flesches, où il y a quatre ou six razoirs tres-ay-

gus, qui sont telles que les histoires racontent, qu'en ces guerres vn Indien d'vn coup de ces razoirs emporta presque tout le col d'vn cheual, & comme ils combattoient vn iour en ceste resolution & furie, les Espagnols pour les faire cesser, firent monter Moteçuma, auec vn autre des principaux Seigneurs Mexiquains, au haut d'vne platte forme de la maison, couuerts des rondelles de deux soldats qui estoient auec eux. Les Mexiquains voyans leur Seigneur Moteçuma, s'arresterent & firent grand silence. Alors Moteçuma leur fit dire par ce Seigneur principal, qu'ils s'appaisassent, & qu'ils ne fissent la guerre aux Espagnols, puis qu'ils voyoiēt que luy estāt prisonnier, cela ne leur pouuoit proffiter. Ce qu'estant entendu par vn ieune homme appellé Quicuxtemoc, lequel ils parloient desia d'eslire pour leur Roy, dist à haute voix à Moteçuma, qu'il se retirast comme vn vilain, que puis qu'il auoit esté si coüard que de se laisser prendre, ils ne luy deuoient plus obeyr, mais plustost luy dōner le chastiement qu'il meritoit, l'appellāt femme, pour plus grāde ignominie, & cōmença alors à enfoncer son arc, & à tirer cōtre luy, & le peuple recōmença à ietter des pierres, & poursuiure leur combat. Plusieurs disent qu'alors Moteçuma fut frappé d'vn doup de pierre, dont il mourut; les Indiens de Mexique afferment le contraire, mais qu'il mourut depuis de la façon que ie diray incontinent. Aluaro & le reste des Espagnols se voyans si pressez, enuoyerent donner aduis au Capitaine Cortés, du grand dāger où ils estoient, lequel ayant auec vne merueil-

leuſe dexterité & valeur, donné ordre en l'affaire de Naruacs,& recueilly pour luy la plus grande partie de ſes hommes, vint à grandes iournees ſecourir les ſiens en Mexique, où attendant le temps que les Indiens ſe repoſoient (car c'eſtoit leur vſage en la guerre, de ſe repoſer de quatre iours en quatre iours) il s'aduanca vn iour par grande ruſe & magnanimité, tellemẽt que luy & ſes gens entrerent au Palais où les Eſpagnols s'eſtoient fortifiez, parquoy ils monſtrerẽt pluſieurs ſignes de reſiouyſſance, en deſchargeant l'artillerie: mais comme la rage des Mexiquains s'augmentoit, & qu'il n'y auoit nul moyen de les appaiſer, meſmes que les viures leur deffailloient du tout, ſans qu'ils euſſent eſperance de pouuoir plus ſe deffendre, le Capitaine Cortés delibera de ſortir vne nuict ſans bruit. Parquoy ayant fait des ponts de bois, pour paſſer deux grands courants d'eaüe fort dangereux, il ſortit ſur la minuict auec tout le plus grand ſilence qu'il peut, & ayant jà la plus part de ſes gens paſſé le premier pont, ils furent apperceus d'vne Indienne auant que de paſſer le ſecond,qui s'en alla criãt que leurs ennemis s'en fuyoient, à laquelle voix s'aſſembla & accourut tout le peuple d'vne terrible furie,tellemẽt que paſſant le ſecond pont, ils furent tellemẽt chargez & preſſez, qu'il demeura plus de trois cents hommes morts & bleſſez en vn lieu où eſt auiourd'huy vn petit hermitage, que fort mal à propos l'on appelle auiourd'huy des Martyrs. Pluſieurs des Eſpagnols pour conſeruer l'or & les ioyaux qu'ils auoient,ne peurent eſchapper,

& d'autres retardãs pour le recueillir, & appor-
ter, furent prins par les Méxiquains, & cruelle-
mẽt sacrifiez deuãt leurs idoles. Les Mexiquains
trouuerent le Roy Moteçuma mort, & blessé
comme ils disent de coups de poignards, qui est
leur opiniõ, que ceste nuict les Espagnols le tue-
rent auec d'autres Seigneurs. Le Marquis en la
relation qu'il enuoya à l'Empereur, dit au con-
traire, & que les Mexiquains luy tuerent celle
nuict vn fils de Moteçuma, qu'il emmenoit auec
d'autres Seigneurs, disant que toute la richesse
d'or, pierres, & d'argẽt, qu'ils emportoient, tõba
au lac, où iamais du depuis ne parut. Quoy qu'il
en soit, Moteçuma finit miserablement, & paya
au iuste iugement du Seigneur des cieux ce qu'il
meritoit, pour son grand orgueil, & tyrannie.
Car son corps estãt venu en la puissance des In-
diens, ils ne voulurent luy faire les obseques de
Roy, non pas d'homme commun, ains le iette-
rent par grand mespris & collere. Vn sien serui-
teur ayant pitié du malheur de ce Roy qui auoit
esté auparauant craint, & adoré cõme Dieu, luy
fit là vn feu, & mit ses cendres où il peut, en vn
lieu assez mesprisé. Retournant donc aux Espa-
gnols qui eschapperẽt, ils furent grandemẽt fa-
tiguez & trauaillez, pource que les Indiens les
suyuirent obstinément deux ou trois iours, sans
les laisser reposer vn moment, & alloient si fati-
guez à cause du peu de viures, que bien peu de
grains de mays estoient departis entr'eux pour
leur manger. Les relations des Espagnols, & des
Indiens s'accordẽt, que nostre Seigneur les deli-
ura en cét endroit miraculeusement, la mere de

misericorde, & ROYNE des Cieux, Marie les deffendant en vne mõtaignette, où à trois lieuës de Mexique est auiourd'huy fondee vne Eglise en memoire de cela, auec tiltre de nostre Dame de secours. Ils se retirerét vers leurs anciés amys de Tlascalla, où ils se retirerét par leur ayde, & par la valeur, & ruse de Fernãde Cortés, puis retournerét faire la guerre en Mexique par eau, & par terre, auec l'inuention des brigantins qu'ils mirent dans le lac, & apres plusieurs cõbats & plus de soixante dangereuse batailles, ils gagnerét du tout la Cité de Mexique le iour de sainct Hippolyte, treziesme du mois d'Aoust, mil cinq cẽts vingt & vn. Le dernier ROY des MEXIQUAINS ayãt obstinément soustenu la guerre, en fin fut prins en vne grãde Canoe, où il s'enfuyoit, lequel estãt amené, anec quelques autres des principaux Seigneurs, deuant Fernande Cortés, le roytellet d'vne estrange magnanimité, saçcant vne dague s'approcha de Cortés, & luy dist, *Iusques auiourd'huy i'ay faict ce que i'ay peu pour la deffense des miens, maintenant ie ne suis plus obligé à faire dauãtage que de te donner ceste dague pour me tuer d'icelle.* Cortés luy respondit qu'il ne le vouloit pas tuer, & que ce n'auoit point esté son intention de les endõmager, mais que leur obstination si folle estoit coupable de tant de mal, & de la persecution qu'ils auoient soufferte; qu'ils sçauoient bien combien de fois il les auoit requis de paix, & d'amitié, puis cõmanda qu'on les gardást, & qu'on le traictast fort biẽ luy & les autres qui estoiẽt eschappez. Plusieurs choses aduindrent en ceste conqueste de Mexique, estranges & admirables, car

ie né tiens point pour mensonge, ny pour addition, ce que disent plusieurs, qui escriuent que Dieu fauorisa l'affaire des Espagnols par plusieurs miracles, d'autant qu'il leur estoit impossible de vaincre tāt de difficultez, sans la faueur du Ciel, & de s'assubjectir au commencement ceste terre, auec si peu d'hommes. Car combien que nous autres fussions pecheurs, & indignes de telle faueur, toutesfois la cause de nostre Dieu, la gloire de nostre foy, le bien de tant de milliers d'ames, comme estoient ces natiōs, que le Seigneur auoit predestinees, requeroient que pour paruenir à ce changement que nous voyōs à present arriué, il y suruinst des moyens supernaturels, & propres à celuy qui appelle à la cognoissance de luy les aueugles, & prisonniers, & leur dōne la lumiere & liberté par son S. Euāgile, & afin que l'on puisse mieux entēdre cecy, & y adiouster foy, ie raconteray quelques exemples qui me semblent à propos de ceste histoire.

De quelques miracles que Dieu a monstrez és Indes en faueur de la foy, sans le merite de ceux qui les firent.

Chapitre XXVII.

Saincte Croix de la Syerre est vne Prouince fort grande, & fort eslongnee, au Royaume du Peru, qui s'auoisine auec diuerses nations d'infideles, lesquels n'ont point encor la lumiere de l'Euangile, depuis le temps que i'en suis party si les

Peres de nostre Compagnie, qui sont là pour cét effect, ne leur ont enseigné. Toutesfois ceste Prouince de saincte Croix est Chrestienne, & y a plusieurs Espagnols & Indiens baptisez en grand nombre. La façon comment le Christianisme y entra, fut telle. Vn soldat de mauuaise vie, resident en la Prouince de Charcas, craignant la iustice, qui pour ses delicts le recherchoit, entra bien auant dans le pays, & fut recueilly gracieusement des Barbares de ceste contree, & voyant l'Espagnol qu'ils enduroient alors vne grãde necessité par faute d'eau, & que pour faire pleuuoir ils faisoient beaucoup de ceremonies superstitieuses, comme ils ont accoustumé, il leur dist que s'ils vouloient faire ce qu'il leur diroit, qu'incontinent ils auroient de l'eau, ce qu'ils s'offrirent de faire fort volontairement. Alors le soldat fit vne grande Croix, qu'il planta en vn lieu eminent, leur disant qu'ils fissent là leur adoration, & qu'ils demandassent de l'eau, ce qu'ils firent, chose merueilleuse, incontinent tomba de l'eau si abondamment, que les Indiens prindrent telle deuotion à la saincte Croix, qu'ils auoient recours à icelle pour toutes leurs necessitez, & obtenoient tout ce qu'ils demandoient, tellement qu'ils rompirent leur idole, & commencerent à porter les Croix pour enseignes, & à demander des Predicateurs qui les enseignassent, & baptisassent. Pour ceste occasion la Prouince a esté iusques auiourd'huy appellee saincte Croix de la Syerre. Mais afin que l'on voye par qui Dieu faisoit ces merueilles, il

ne sera mal à propos de dire comment ce soldat, apres auoir quelques années fait ces miracles d'Apostre, n'ayant point toutesfois amendé sa vie, sortit de la Prouince des Charcas, & continuant ses mauuaises façons de faire, fut mis publiquement au gibet en Pottosi. Polo qui le cognoissoit, escrit tout cecy comme chose notoire, & qui arriua de son temps. Cabeca de Vaça, qui fut depuis gouuerneur au Paraguey, escript en la peregrination estrange qui luy aduint en la Floride, auec deux ou trois autres compagnons qui resterent seuls d'vne armée; où ils passerent dix ans auec les Barbares, cheminans, & penetrans iusques à la mer du Sud, & est autheur digne de foy, que les Barbares les forceās de guarir certaines maladies, les menaçans que s'ils ne le faisoient, qu'ils leur osteroient la vie, d'autre part ne sçachans aucune partie de Medecine, & n'ayans aucuns appareils pour l'exercer, forcez de la necessité, se firent Medecins Euangeliques, disans les oraisons de l'Eglise, & faisans le signe de la Croix, au moyen dequoy ils guarirent ces malades, pour le bruit & renommée dequoy ils furent contraints d'exercer ceste office par toutes les villes où ils passoient, qui furent innumerables, enquoy le Seigneur les ayda miraculeusement, de sorte qu'ils estoient eux-mesmes esmerueillez pour estre de vie commune, voire l'vn d'eux vn negre; Lancero estoit vn soldat au Peru, duquel on ne sçait d'autres merites, que d'estre soldat, il disoit sur les playes certaines bonnes paroles, & faisant le signe de la Croix les gua-

rissoit incontinent; d'où l'on disoit comme par prouerbe, le Psalme de Lancero. Estant examiné par ceux qui tiennent rang & ont authorité en l'Eglise, son office, & ses œuures furent approuuées. Quelques personnes dignes de foy racontent, & l'ay ouy dire mesmes, qu'en la Cité de Cusco, lors que les Espagnols y estoient assiegez & pressez de si pres, que sans l'ayde du Ciel, il leur estoit impossible d'en pouuoir eschapper, les Indiens iettoient du feu sur les toicts des maisons, où s'estoient retirez les Espagnols, qui est l'endroit où est auiourd'huy bastie la grande Eglise: & bien que le toict fust de certaine paille, qu'ils appellent là chicho, & que les flambeaux qu'ils y iettoient dessus estoient de bois de pin fort fameux & fort gros, toutesfois iamais aucune chose ne print en feu, ny ne fut bruslée, à cause qu'il y auoit vne Dame en haut qui estaignoit le feu incontinent, & cela fut visiblement apperceu des Indiens, qui le refererent depuis, en estans fort esmerueillez. L'on sçait de certain par les relations de plusieurs, & par les histoires qui en sont escrites, qu'en diuerses batailles que les Espagnols eurẽt, tant en la neuue Espagne qu'au Peru, les Indiens contraires veirẽt en l'air vn cheualier monté sur vn cheual blanc, vne espée en la main, combattant pour les Espagnols, d'où est venuë la grãde veneration qu'ils portẽt aux Indes au glorieux Apostre S. Iacques. D'autresfois ils veirent en quelques batailles l'image de nostre Dame, de laquelle les Chrestiens ont receu en ces parties d'incomparables faueurs & benefices, que si l'on

racontoit par le menu toutes les œuures du Ciel comme elles sont aduenuës, ce seroit vn discours fort long. Il suffit d'auoir dit cecy à l'occasion de la grace que la Royne de gloire fit aux nostres, lors qu'ils estoient pressez & poursuiuis des Mexiquains, ce que i'ay mis en auant, afin de faire entẽdre que nostre Seigneur a eu soucy de fauoriser la foy & Religion Chrestienne, defendant ceux qui la tenoient, encor que paraduanture ils ne meritassent pas par leurs œuures de telles faueurs & benefices du Ciel. C'est pourquoy l'on ne doit pas condamner si absolument toutes ces choses des premiers conquerans des Indes, ainsi que quelques Religieux & hommes doctes ont fait par vn bon zele, sans doute, mais par trop affecté; car combien qu'en la plus-part ils furent hommes auares, aspres, & fort ignorãs de la façon de proceder que l'on deuoit obseruer entre les infideles, qui iamais n'auoient offensé les Chrestiens, toutesfois l'on ne peut pas nier que de la part des infideles, il n'y ayt eu beaucoup de mauuaistié contre Dieu, & contre les nostres, ce qui les cõtraignit vser de rigueur & de chastiment. Et ce qui est dauantage, le Seigneur de tous, encor que les fideles fussent pecheurs, voulut fauoriser leur cause & party, pour le bien des infideles mesmes, qui depuis se deuoient conuertir au sainct Euangile par ceste occasion: car les chemins de Dieu sont hauts, & leurs traces merueilleuses.

De la façon que la diuine prouidence disposa les Indes, pour y donner entree à la Religion Chrestienne.

Chapitre XXVIII.

IE mettray fin à ceste histoire des Indes declarant le moyen admirable par lequel Dieu disposa & prepara l'entrée de l'Euangile en icelles, ce que l'on doit bien considerer, afin de loüer & recognoistre la prouidence & bonté du Createur. Chacun pourra entendre par la relation & discours que i'ay escrit en ces liures, tant au Peru, comme en la neuue Espagne, lors que les Chrestiens y mirent premierement le pied, ces Royaumes & Monarchies estoient paruenuës au sommet & periode de leur puissance; veu que les Inguas possedoient au Peru, depuis le Royaume de Chillé iusques plus outre que Quitto, qui sont mil lieuës de pays suiuy. Estans si abondans en or & argent, somptueux seruices, & autres choses, que rien plus, comme en Mexique Moteçuma commandoit depuis la mer Occeane du Nort, iusques à la mer du Sud, estãt craint & adoré, non pas comme homme, mais plustost comme Dieu. Ce fut alors que le treshaut Seigneur iugea que ceste pierre de Daniel qui rompit les Royaumes & Monarchies du monde, rompist aussi ceux de cét autre nouueau monde. Et tout ainsi comme la loy de Christ vint quand la Monarchie Romaine estoit paruenuë à son sommet, ainsi en aduint-il és Indes

Occidentales , & vrayement apperçoit-on en cela vne vraye prouidence du Seigneur. Car n'y ayant lors au monde, c'est à dire en Europe, qu'vn chef & seigneur temporel , ainsi que les sacrez Docteurs le remarquent , cela fut cause que l'Euangile se peut facilemét communiquer à tant de peuples & nations , ce qui est aussi arriué és Indes, ou ayans donné la cognoissance de Christ aux chefs & Monarques de tant de Royaumes,cela fut cause que par apres plus facilement l'on communiqua l'Euangile à tout le peuple , voire y a icy vne chose particuliere à noter,que comme les seigneurs de Mexique & de Cusco alloient conquestans de nouuelles terres, ils y alloient aussi introduisans leur langue: car iaçoit qu'il y eust, comme il y a encor de present,vne grande diuersité de langues particulieres & propres , neantmoins la langue courtisane de Cusco courut,& court encor aujourd'huy plus de mil lieuës, & celle de Mexique ne s'estendoit gueres moins , ce qui n'a pas esté de petite importance,mais a beaucoup profité pour faciliter la predication en ce téps que les Predicateurs n'ont pas le don de plusieurs langues,comme ils auoient anciennement. Qui voudra sçauoir quelle ayde ç'a esté pour la predication & conuersion de ces peuples, que la grandeur de ces deux Empires que i'ay dit, pour la grande difficulté que l'on a experimentée à reduire en Christ les Indiens, qui ne recognoissoient point vn Seigneur, s'en aille en la Floride, au Bresil, aux Andes , & en plusieurs autres endroits, où par la predication l'on n'a

pas faict vn tel effect en cinquante ans, comme on a fait au Peru, & en la neuue Espagne en moins de cinq. S'ils veulent dire que la richesse de ceste terre en a esté cause, ie ne le nie pas du tout, toutesfois il estoit impossible qu'il y eust tant de richesse, & qu'ils l'eussent peu cõseruer, s'il n'y eust eu Monarchie. Cela mesme est vn acheminement de Dieu pour ce temps cy, auquel les Predicateurs de l'Euangile sont si froids & si peu zelez, qu'il y aye des marchands lesquels auec la chaleur de l'auarice, & le desir du commandement, cherchent, & descouurent de nouueaux peuples, où nous passions auec nostre marchandise. Car comme dit S. Augustin, la prophetie d'Esaye est accomplie, en ce que l'Eglise de Christ s'est dilattée, non seulement en la dextre, mais aussi en la senestre, qui est cõme il declare, s'accroistre par des moyens humains & terriens, que l'on cherche plus ordinairement que Iesus-Christ. C'a esté aussi grande prouidence du Seigneur, que quand les premiers Espagnols y arriuerent, ils trouuerent de l'ayde entre les mesmes Indiens, à cause de leurs partialitez & grandes diuisions. Cela est tout cogneu au Peru, que la diuision d'entre les deux freres Atahulpa, & Guasca, estãt nouuellement decedé le grand Roy Guanacapa leur pere, fust cause de donner l'entree au Marquis Dom François Pizarre, & aux Espagnols, d'autant qu'vn chacun d'eux desiroit son alliance, & qu'ils estoient occupez à se faire la guerre l'vn à l'autre. L'on n'a pas moins experimenté en la neuue Espagne, que l'ayde de ceux de la Prouince de

Aug. l. 2. de con. Euã. c. 36.

Tlascalla, à cause de la perpetuelle inimitié qu'ils auoient contre les Mexiquains, causa au Marquis Fernande Cortés, & aux siens, la victoire & seigneurie de Mexique, & sans eux il leur eust esté impossible de la gagner, voire seulement de se maintenir au pays. Ceux-là se trompent beaucoup qui estiment peu les Indiens, & qui iugent que par l'aduantage que les Espagnols ont sur eux de leurs personnes, cheuaux & armes offensiues & deffensiues, ils pourront conquester quelconque terre & nation d'Indiens. Chillé est encor là, ou pour mieux dire Aranco, & Teucapel, qui sont deux villes, sur lesquelles nos Espagnols n'ont pas sçeu gagner vn pied de terre, combien qu'il y aye plus de vingt-cinq ans qu'ils y font la guerre, sans s'y espargner. Car ces Barbares ayans vne fois perdu la crainte des cheuaux & des arquebuses, & sçachans que l'Espagnol tombe aussi bien qu'vn autre d'vn coup de pierre, ou auec vne fleche, ils se hasardent & entrent dans les piques, faisans leurs entreprinses. Combien d'annees y a-il que l'on leue des hommes en la neuue Espagne que l'on mene contre les Chychymequos, qui sont vn petit nombre d'Indiens tous nuds, armez seulement de leurs arcs & flesches, toutesfois iusques auiourd'huy ils n'ont peu estre vaincus, au contraire de iour en iour ils deuiennent plus hazardeux & determinez? Mais que dirons nous des Chucos, des Chyraguanas, & des Pilcocones, & de tous les autres peuples des Andes? Toute la fleur du Peru n'y a-elle pas esté, menant auec soy si grand appareil d'armes

&hommes, comme nous auons veu? Que firent-ils? Auec quel profit retournerent-ils? Ils en reuindrent certainement bien heureux de n'y auoir laiſſé la vie, y ayans perdu leur bagage, & presque tous leurs cheuaux. Qu'aucun n'eſtime pas qu'en parlant des Indiens l'on doiue entendre des hommes de rien: mais ſ'il le penſe, qu'il vienne, & en faſſe l'eſpreuue. Il en faut donc attribuer la gloire à qui elle appartient, qui eſt principalement à Dieu, & à ſon admirable diſpoſition: car ſi Moteçuma en Mexique, & l'Ingua au Peru, ſe fuſſent employez à reſiſter aux Eſpagnols, & leur empeſcher l'entree, Cortez & Pyzarre y euſſent peu profité, encore qu'ils fuſſent excellents Capitaines, d'auoir mis ſeulement pied en terre. C'a eſté meſme vn grand ayde pour faire receuoir aux Indiens la loy de Ieſus-Chriſt, que la grande ſubjection qu'ils auoient à leurs Rois & Seigneurs, & meſme la ſujection & ſeruitude qu'ils auoient au diable, à ſes tyrannies, & à ſon ioug ſi peſant. Ce fut vne excellente diſpoſition de la Sapience diuine, laquelle tire du profit du mal d'autruy qu'elle n'a pas ſemé. Il eſt certain qu'il n'y a aucun peuple des Indes Occidentales, qui ayt eſté plus idoine à l'Euangile, que ceux qui ont eſté plus ſujets à leurs Seigneurs, & qui ont eſté chargez de plus grandes charges, tant de tributs & ſeruices, comme de couſtumes & vſages ſanguinolents. Tout ce que poſſederent les Rois Mexiquains, & ceux du Peru, eſt aujourd'huy le plus cultiué de la Chreſtienté, & où il y a moins de difficulté au gouuernemẽt, & police

Ecclesiastique. Les Indiens estoient desia si lassés d'endurer le ioug tres-pesant, & insupportable des loix de satan, des sacrifices, & ceremonies, dont nous auons parlé cy-dessus, qu'ils consultoient entre eux de chercher vne autre loy, & vn autre Dieu, à qui ils seruissent. C'est pourquoy la loy de Iesus-Christ leur sembla, & semble encor aujourd'huy iuste, douce, nette, bonne, & toute pleine de biens. Et ce qui est difficile en nostre loy, qui est de croire des mysteres si hauts & souuerains, a esté bien facile entre eux, d'autant que le diable leur auoit fait comprendre d'autres choses plus difficiles. Et ces mesmes choses qu'il auoit desrobees de nostre loy Euangelique, comme leur façon de communion, & confession, leur adoration de trois en vn, & telles autres choses semblables, lesquelles contre la volonté de l'ennemy, ont aydé à faire plus facilement receuoir la verité à ceux qui les auoient receuz en la menterie. Dieu en toutes ses œuures est sage, & admirable, lequel surmonte l'aduersaire auec ses propres armes, l'arreste auec son lacs, & l'esgorge auec sa propre espee. Finalement nostre Dieu (qui auoit creé ces peuples, & qui sembloit si long temps les auoir mis en oubly) quand leur heure a esté venuë, a voulu faire que les mesmes diables ennemis des hommes qu'ils tenoient faussement pour dieux, donnassent témoignage contre leur volõté, de sa vraye loy, du pouuoir de Christ, & du triomphe de sa Croix, ainsi qu'il appert clairement par les presages, propheties, signes & prodiges cy dessus racontez, auec plusieurs au-

tres qui ſont aduenus en diuers endroicts, & que les meſmes miniſtres de ſatan, ſorciers, magiciens, & autres Indiens l'ont confeſſé. Et ne peut-on nier (car c'eſt choſe tres-euidente, & notoire par tout le monde) que le diable n'oſe ſiffler, & que les practiques, oracles, reſponſes, & apparitions viſibles, qui eſtoient ſi ordinaires en toute ceſte infidelité, ont ceſſé és lieux où le ſigne de la croix a eſté planté, où il y a des Egliſes, & où l'on a confeſſé le nom de Chriſt. Que s'il y a encor aujourd'huy quelque ſien miniſtre maudit, qui participe encores de quelque choſe de cela, ce n'eſt que dedans les cauernes, ſommets des montagnes, & aux lieux cachez, & du tout eſloignez du nom & communion des Chreſtiens. Le Seigneur ſouuerain ſoit benit, pour ſes grandes miſericordes, & pour la gloire de ſon ſainct nom; & à la verité ſi l'on gouuernoit, & regiſſoit ce peuple, tant temporellement que ſpirituellement, de la façon que porte la loy de Ieſus-Chriſt auec vn ioug ſi doux, & vne charge ſi legere, & qu'on ne leur donnaſt point plus de poids & de charge, que ce qu'ils peuuent porter, ainſi qu'il eſt porté & commandé par les patentes du bon Empereur de bonne memoire, & qu'auec cela ils prinſſent la moitié du ſoucy qu'ils employent à faire profit de leurs pauures ſueurs, & trauaux, pour leur ayder à leur ſalut, ce ſeroit la Chreſtienté la plus paiſible & heureuſe de tout le monde. Mais nos pechez bien ſouuent ſont occaſion que Dieu ne depart pas ſes graces ſi abondamment qu'il feroit. Toutefois ie dis vne choſe qui eſt vraye,

& le tiens pour certain, que jaçoit que la premiere entree de l'Euangile en beaucoup d'endroits n'a pas esté accompagnee de sincerité, & de moyens Chrestiens, desquels l'on se deuoit seruir, si est-ce que la bonté de Dieu a tiré du bien de ce mal, & a fait que la sujetion des Indiens leur aye esté vn parfait remede & saluation. Que l'on considere vn peu ce que de nostre temps l'on a de nouueau conuerty en la Chrestienté, tant en Orient qu'au Ponent, & combien il y a eu entr'eux peu de seureté, & de perseuerance en la foy & religion Chrestienne, és lieux où les nouueaux conuertis ont eu entiere liberté de disposer de soy, selon leur liberal arbitre. La Chrestienté sans doute va croissant & augmentant, & rapporte chaque iour plus de fruict entre les Indiens assujettis, & au contraire se va diminuant, & menaçant ruine és autres qui ont eu des commencemens plus heureux; & encore que les commencemens ayent esté laborieux és Indes Occidentales, toutesfois le Seigneur n'a laissé d'enuoyer incontinent de bons ouuriers & fideles ministres siens, hommes saincts & Apostoliques, comme furent Frere Martin de Valence de l'ordre de sainct François, Frere Dominique de Getançois de l'ordre de sainct Dominique, Frere Iean de Roa de l'ordre de sainct Augustin, auec d'autres seruiteurs du Seigneur, qui ont vescu sainctement, & y ont ouuré des choses plus qu'humaines. Des Prelats mesmes sages, & des Prestres fort saincts, & dignes de memoire, desquels nous oyons des miracles remarquables, & propres actes d'Apo-

ſtres, voire en noſtre temps en auons cogneu & communiqué de ceſte qualité. Mais pource que mon intention n'a eſté plus outre que de traicter ce qui touche l'hiſtoire propre des meſmes Indiens, & de venir iuſques au temps que le Pere de noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt voulut leur communiquer la lumiere de ſa parole, ie ne paſſeray plus outre, laiſſant pour vn autre temps, ou pour vn meilleur entendement, le diſcours de l'Euangile aux Indes Occidentales, ſuppliant le ſouuerain Seigneur de tous, & priant ſes ſeruiteurs qu'ils ſupplient humblement ſa diuine Majeſté qu'il plaiſe à ſa bonté viſiter ſouuent, & augmenter par ſes dons du ciel, la nouuelle Chreſtienté que les derniers ſiecles ont plantee aux bornes de la terre. Soit au Roy des ſiecles gloire, honneur, & empire pour touſjours, & à iamais. Amen.

FIN.





TABLE DES CHOSES PLVS REMARQVABLES CONTENVES en ceste Histoire naturelle & morale des Indes.

A

B

G

I

gran-

N

O

S

V

X

Y

Z






H T